ANALECTA

BOLLANDIANA

ANALECTA
BOLLANDIANA

TOMUS XLIII

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS
ET ROBERTUS LECHAT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
Société des Bollandistes
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Auguste Picard
82, rue Bonaparte

1925

BHG. = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibid. 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, 1913.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1896.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

Mir. BVM. = *Index miraculorum B. V. Mariae* editus in ANAL. BOLL., t. XXI, p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae,* ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902, in-fol. (*Acta Sanctorum,* Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

LES RECUEILS ANTIQUES

DE

MIRACLES DES SAINTS

Pour étudier à fond les récits de miracles chez les hagiographes, il faut évidemment se rendre compte de l'état d'esprit de leurs contemporains, et savoir quelle idée ils se faisaient de l'intervention divine dans les affaires d'ici-bas. Sans nous flatter d'avoir épuisé un si grave sujet, nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit de l'attitude des chrétiens des premiers siècles vis-à-vis du surnaturel, à propos des miracles de S. Martin racontés par Sulpice Sévère [1]. Le sujet que nous avons choisi cette fois n'exige pas d'autres préliminaires. Il s'agit d'étudier un genre de littérature très particulier, qui s'est formé de bonne heure, s'est largement développé à travers les siècles, et n'a jamais réussi à s'imposer entièrement à la confiance des lecteurs chrétiens. Nous remontons aux premières manifestations de cette branche de l'hagiographie pour tâcher de découvrir si quelque vice originel n'explique pas l'espèce de discrédit qui s'y est attaché. Nos recherches ne dépasseront pas le VIIe siècle.

Il y a deux catégories de miracles des saints : ceux qu'ils

[1] *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 73-78.

ont opérés durant leur vie, et ceux qui sont dus à leur intercession après leur mort. Nous négligeons complètement les premiers, et il ne sera pas question des prodiges racontés dans les Vies de saints proprement dites : la thaumaturgie des Actes apocryphes des apôtres en tout premier lieu, et toutes les manifestations surnaturelles dont sont remplies les biographies célèbres de S. Antoine, de S. Polycarpe, de S. Martin, de S. Hilarion, et les histoires des solitaires d'Égypte. Nous nous en tiendrons exclusivement aux collections de miracles opérés par les saints dans les grands centres de culte, et se rapportant chacune à un saint unique. Il n'existe, à notre connaissance, de recueils originaux de ce genre qu'en grec et en latin. Nous étudierons d'abord le groupe oriental, puis le groupe occidental. Ce n'est point la langue qui fait ici la démarcation, c'est l'esprit même de ces récits. Il suffira de juxtaposer les deux séries pour que le contraste éclate.

Nos hagiographes ne réussiront pas toujours, tant s'en faut, à nous édifier. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. S. Augustin et d'autres auteurs ecclésiastiques nous ont assez dit les étranges excès que l'Église avait à combattre aux époques de l'année où les anniversaires des martyrs attiraient les foules à leur tombeaux. Or, les pèlerinages fréquentés étaient tous les jours le théâtre de pareilles affluences. Les curieux, les aventuriers, les exploiteurs de la crédulité populaire, s'y mêlaient aux pieux fidèles et créaient une atmosphère souvent irrespirable pour les chrétiens éclairés. Pour s'étonner de trouver dans les livres de Miracles, issus de pareils milieux, les traces d'un état d'esprit qui choque profondément nos idées et nos habitudes, il faut ignorer que même de nos jours l'autorité ecclésiastique n'arrive pas sans quelque peine à prévenir, dans les centres de pèlerinage, d'autres abus encore que les excès d'une piété indiscrète.

On sait qu'à des degrés divers les textes dont nous allons nous servir sont particulièrement curieux au point de vue de la langue. Nous laisserons aux spécialistes le soin d'exploiter ces richesses, pour n'envisager que le côté littéraire et historique.

I

Les recueils grecs

Les saints thaumaturges dont les hagiographes grecs ont, du IVe au VIIe siècle, raconté les miracles dans des livres spéciaux, sont au nombre de neuf. Les recueils sont plus nombreux, car quelques saints ont fourni la matière de plus d'une collection. Plusieurs de celles-ci relatent presque exclusivement des guérisons obtenues par l'intercession des saints ; d'autres sont consacrées à des interventions variées. Nous pouvons dès maintenant distinguer deux groupes de *θαύματα* : ceux des saints spécialement invoqués en cas de maladie, et les autres. Une première catégorie sera celle des saints guérisseurs : les saints Cosme et Damien, les saints Cyr et Jean, S. Artémius et S. Thérapon, auquel on peut ajouter le prophète Isaïe. Les saints dont les bienfaits ne se bornent pas à des guérisons sont S. Théodore, S. Ménas, Ste Thècle, S. Démétrius. Cette division en deux séries n'est pas purement extérieure et artificielle. On verra que la physionomie des recueils de Miracles diffère assez notablement selon la catégorie.

Les Miracles de S. Georges qui ont été récemment publiés [1] n'entreront pas en ligne de compte. Les plus anciens ne remontent guère plus haut que le XIe siècle et n'appartiennent pas, par conséquent, à la période que nous avons choisie [2].

Quant aux Miracles de S. Nicolas, qui sont de provenance très diverse, ils présentent un caractère trop spécial pour entrer dans le cadre de cette étude [3]. Nous devons écarter aussi les *θαύματα* de S. Tryphon [4]. La composition qui porte parfois ce titre est de la catégorie des *Βίοι πρὸ τοῦ μαρτυρίου*, dont le plus ancien exemple est la Vie de S. Polycarpe par Pionius [5].

[1] J. B. Aufhauser, *Miracula S. Georgii*, Lipsiae, 1913, xv-178 pp.

[2] Aufhauser, *Das Drachenwunder des heiligen Georg* (Leipzig, 1911), p. 26-27.

[3] *BHG.* 1351-1361 ; *BHL.* 6160-6172. Voir surtout le grand ouvrage de G. Anrich, *Hagios Nikolaos*, Leipzig, 1913-1917, 2 vol. in-8°.

[4] Nous les avons publiés dans les *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 336-43.

[5] *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 24.

§ 1. *Les Miracles des saints Cosme et Damien.*

Les saints Cosme et Damien sont universellement réputés comme les saints guérisseurs par excellence ; la légende, pour exprimer l'intérêt qu'ils portent aux malheureux éprouvés dans leur santé, n'a pas trouvé mieux que de faire d'eux des médecins, et naturellement des médecins qui réalisent l'idéal de la multitude : ils ne s'enrichissent pas aux dépens des malades ; leurs soins sont gratuits, ce sont des *ἀνάργυροι*. Leur culte s'est répandu dans tout le monde chrétien, en Orient surtout où quelques sanctuaires plus célèbres ont créé diverses formes de la légende.

Ces récits sont assez différents pour avoir donné à croire qu'il a existé plusieurs groupes homonymes. Les hagiographes, qui ne reculent devant aucune invraisemblance, ne distinguent pas moins de trois de ces groupes ; tous les trois ont fini par se faire une place dans les livres liturgiques [1]. Nous ne perdrons pas notre temps à discuter cette multiplication, qui n'a pas le moindre appui dans l'histoire. Laissons de côté également cette fantaisie qui essaie de faire passer les saints Cosme et Damien pour une simple transformation des Dioscures [2]. Les indiscrétions de leur clientèle ont donné au culte de nos deux martyrs une forme spéciale qui de bonne heure a favorisé l'assimilation et fait dire aux païens que Cosme et Damien n'étaient autres que Castor et Pollux [3]. Comme dans presque tous les cas du même genre, ces rapprochements superficiels se réduisent à leur juste valeur par une simple constatation. Cosme et Damien sont des martyrs dont le culte s'est établi dans des conditions normales aux lieux mêmes où ils ont souffert. La basilique élevée sur leur tombeau se trouvait à Cyr, dans la Syrie du Nord, et Théodoret, évêque de cette ville, connaît S. Cosmas [4]. Si le nom de Damien ne vient jamais sous sa plume, il convient de se rappeler qu'il n'est pas sans exemple

[1] *Synax. Eccl. CP.*, pp. 144, 176, 185.
[2] Nous en avons parlé dans *Les légendes hagiographiques,* p. 205-208.
[3] Voir le n. 9 des Miracles que nous citons plus loin.
[4] *Les origines du culte des martyrs*, p. 221,

que le premier nom représente un groupe. L'église des Saints Cyr-et-Jean s'élevait dans la localité appelée plus tard Aboukir, *'Αββᾶ Κῦρος*. Le second martyr est resté dans l'ombre. D'autre part, la basilique syrienne à laquelle s'intéressa Justinien était placée sous le vocable de nos deux saints Cosme et Damien [1]. Parmi les nombreuses églises qui leur furent dédiées en divers pays, il faut citer celle de Constantinople, dont la renommée finit par éclipser celle de la basilique-mère. Très probablement elle était située dans le quartier de Paulinus, *εἰς τὰ Παυλίνου* ; et quoi que l'on puisse penser de la situation exacte de ce sanctuaire [2], c'est dans son enceinte que se sont passés les faits racontés dans les *θαύματα* des SS. Cosme et Damien.

De nombreux manuscrits nous ont conservé soit intégralement soit par extraits plusieurs collections de Miracles de nos deux saints. Le P. Wangnereck a le premier fait connaître les plus intéressantes d'entre elles [3]. M. Deubner, qui s'est occupé avec succès de mettre de l'ordre dans la tradition fort compliquée de ces écrits, a distingué six collections distinctes, comprenant ensemble 47 récits de miracles [4]. Nous désignerons ceux-ci (MCD) par les numéros d'ordre qu'il leur a donnés.

Une première série, la plus ancienne, à ce qu'il semble, est composée des Miracles 1 à 10, dont la rédaction est assez uniforme. Le début de chacun de ces récits est fort simple, et ils sont reliés entre eux par des transitions.

Les Miracles 11 à 20 se distinguent des précédents par la rédaction. Ils sont généralement plus développés et précédés d'une courte introduction. Cette seconde collection a été accolée à la première, peut-être par celui qui a rédigé le court prologue placé en tête de celle-ci. C'est l'opinion de M. Deubner, à laquelle nous ne voulons pas contredire, tout en la trouvant faiblement appuyée.

Un troisième groupe est constitué par les Miracles 21 à 26. Ils sont précédés d'une préface,où l'écrivain anonyme s'adresse

[1] PROCOPE, *De aedif.*, II, 11.

[2] PREGER, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, p. 261 ; cf. PROCOPE, *De aedif.*, I, 6.

[3] *Syntagmatis historici de tribus sanctorum Cosmae et Damiani nomine paribus partes duae*, Viennae in Austria, 1660.

[4] *Kosmas und Damian*, Leipzig, 1907, 240 pp.

à un certain Florentius, qui l'a engagé à écrire ces pages.

Il n'y a ni préface ni conclusion à la quatrième série formée par les Miracles 27 à 32. Il ressort assez du texte qu'ils forment un tout.

L'auteur du cinquième groupe, composé des Miracles 33 à 38, s'explique sur son dessein dans un prologue. Il n'est pas le premier à mettre par écrit les miracles des saints thaumaturges. Il en existe des relations sous des formes variées : *θαυματουργίας παρὰ τῶν διαφόρως καὶ πολυτρόπως συγγεγραφότων* [1]. Il n'apportera, comme une modeste obole, que quelques miracles inédits. Ses prédécesseurs sont sans doute les auteurs des trois premières collections. Cela ne suffit pas à dater la sienne avec précision. Il est simplement à noter que de la cinquième série nous possédons un manuscrit du Xe siècle.

Le recueil le plus récent est celui du diacre Maxime, une grande compilation qui a utilisé les collections antérieures. M. Deubner a négligé les emprunts, pour n'extraire que les Miracles originaux (n.39-47). Maxime écrivait après la chute de l'empire Latin et après la mort (1282) de Georges l'Acropolite [2], aux environs de 1300.

C'est là le seul point d'attache chronologique un peu précis qui se rencontre dans toute la suite de ces miracles. Il y a, il est vrai, un indice à signaler dans les miracles *περὶ τῆς τὸν καρκίνον ἐχούσης Ἑβραίας* [3], et *περὶ τοῦ παρέτου καὶ τῆς ἀλάλου γυναικός* [4], appartenant respectivement à la première et à la troisième série. Ces titres sont cités textuellement, au commencement du VIIe siècle, par Sophrone [5], qui attribue ces miracles aux saints Cosme et Damien. Il ne renvoie pas expressément à nos collections, et en ce qui concerne la troisième, dédiée à Florentius, il n'est peut-être pas permis de la faire remonter tout entière si haut. Il suffit de savoir que le miracle du paralytique et de la muette se racontait déjà à la fin du VIe siècle. C'est bien à cette époque, si pas plus haut encore, que la couleur des récits, le milieu et les circonstances nous invitent à placer les plus anciens Miracles des SS. Cosme et Damien. Il n'est pas indispensable, en ce moment, d'arriver

[1] DEUBNER, t. c., p. 179. [2] MCD. 40.
[3] MCD. 2. [4] MCD. 24.
[5] *P.G.*, t. LXXXVII, p. 3520.

à une détermination plus exacte, et de nous prononcer sur l'âge de chacune de nos séries. L'esprit de cette littérature est toujours le même, et nous pouvons l'utiliser dans son ensemble, sans trop nous soucier d'en distinguer les diverses couches.

Les auteurs de nos livres de Miracles écrivent à Constantinople, cela est certain, et ils ne cessent de nous parler de la *βασιλεύουσα*. S'ils sont visiblement chez eux dans la ville impériale, ils sont par malheur très réservés sur la topographie du quartier où s'élève le sanctuaire témoin de tant de merveilles, la *ἰατρικὴ σκηνή* [1], l'*οἶκος* des martyrs, comme ils l'appellent couramment [2]. Cette demeure des deux saints possédait-elle leurs corps ? L'expression *σορὸς τῶν ἁγίων λειψάνων* [3], qui revient parfois, le donnerait à penser ; mais elle peut à la rigueur s'expliquer de reliques partielles. Toujours est-il que l'auteur de la seconde collection, parlant de la Cyrrhestique, ajoute : *ἔνθα τὰ τίμια λείψανα τῶν θαυμαστῶν τούτων ἁγίων καὶ θεραπόντων τοῦ Χριστοῦ Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ ἀπόκειντται* [4]. Il suppose donc que les corps des martyrs n'avaient cessé de reposer dans la vieille basilique syrienne, et nous sommes très embarrassés de dire ce que contenait la châsse des saints dans leur basilique de Constantinople. Cette église, nos hagiographes la connaissent dans le détail, si bien qu'ils indiquent souvent la place occupée par le malade dont ils racontent la guérison. Nous nous arrêtons avec eux au narthex [5], au *κατηχουμένιον* [6], au *διακονικόν* [7], au baptistère [8], près de l'autel, près d'une colonne [9], dans le portique de droite près de la châsse [10], devant l'image du Sauveur qui se voyait dans ce même portique, et sur laquelle étaient représentés en même temps la Sainte Vierge, les deux patrons et un grand personnage du nom de Léontios [11]. C'est trop peu, sans doute, pour reconstituer le plan de l'édifice, mais celui-ci devait être d'une certaine étendue ; car, comme il ressort de toutes les pages de ces *Θαύματα*, on y pratiquait l'incubation, c'est-à-dire que les malades y passaient non

[1] MCD. 13. [2] MCD. 6, 13. [3] MCD. 34.
[4] MCD. 12. [5] MCD. 10. [6] MCD. 3, 12, 21, 23.
[7] MCD. 10, 35. [8] MCD. 10. [9] MCD. 12.
[10] MCD. 34. [11] MCD. 30.

seulement la journée mais la nuit. Les installations étaient évidemment en rapport avec cette pratique. On se choisissait une place que l'on occupait jusqu'à ce que la prière fût exaucée, à moins que le suppliant ne renonçât à attendre ce moment. Il y avait probablement des cellules pour un certain nombre de malades, et des séparations leur permettant de s'isoler. C'est ainsi que nous voyons une certaine Marthe appeler auprès d'elle d'autres femmes ἐν τῇ κορτίνῃ αὐτῆς [1]. Il est fait mention, en passant, d'un hôpital, avec pharmacie, voisin de l'église [2].

On sait en quoi consistait essentiellement le rite de l'incubation. Le malade installe sa couche dans la basilique et attend que durant son sommeil le patron du lieu lui apporte le secours qu'il implore. Le plus grand nombre des guérisons dues à l'intercession des SS. Cosme et Damien sont précédées d'un songe où les saints indiquent au malade le remède à employer, lorsqu'ils ne le guérissent pas aussitôt. Le tableau que nos récits nous placent devant les yeux est celui d'un hôpital où chaque nuit les médecins font leur tournée, s'arrêtent au lit des malades, s'informent de leur mal, prescrivent un régime ou formulent une ordonnance. Les deux saints apparaissent en costume de médecin : ἐν σχήματι τῶν ἰατρῶν [3], et ce n'est guère que dans des circonstances exceptionnelles et en dehors de leur domaine qu'ils se montrent dans une autre tenue : ἐν σχήματι οὐ τῷ εἰωθότι [4]. C'est ainsi que, dans des circonstances spéciales, et lorsqu'ils ne veulent pas être immédiatement reconnus, ils se travestissent en clercs [5] et même en garçons de bains [6]. Dans leurs visites ils examinent les patients avec beaucoup de bienveillance. C'est pour de justes raisons et en vue d'un bien spirituel qu'ils feignent parfois l'indifférence et passent à côté d'un malheureux sans faire attention à lui, comme il arriva à ce païen qui les confondait avec Castor et Pollux [7], et à un arien, à qui les saints déclarèrent qu'ils n'aimaient pas les hérétiques [8].

Les maladies dont souffrent leurs clients sont toujours indiquées : l'hydropisie [9], le cancer [10], la rétention d'urine [11],

[1] MCD. 12. [2] MCD. 30. [3] MCD. 29.
[4] MCD. 1. [5] MCD. 18. [6] MCD. 14.
[7] MCD. 9. [8] MCD. 10. [9] MCD. 1, 19, 38.
[10] MCD. 2. [11] MCD. 3.

la paralysie [1], des abcès [2]. Ils guérissent des maladies d'estomac [3], des crachements de sang [4], de la cécité [5], des métrites [6] et ainsi de suite. Le narrateur ne juge pas devoir s'arrêter longuement à décrire le mal. Il se borne le plus souvent à le déclarer très grave ; ce qui lui importe, c'est de constater que le malade a été guéri.

Il arrive que la guérison soit instantanée : les saints se contentent d'imposer les mains au malade [7]. Ou bien ils manient le bistouri [8], et la cicatrice permet de constater la nature de leur intervention [9]. Mais ce n'est pas le cas ordinaire. Presque toujours ils indiquent un traitement à suivre ou un remède à appliquer ; et pour que la puissance des saints thaumaturges s'affirme, le remède n'a par lui-même aucune efficacité. Fréquemment ils recommandent l'application de la *κηρωτή*, le cérat, c'est-à-dire une sorte d'emplâtre ou d'onguent fait avec la cire recueillie dans le sanctuaire [10], et qui se distribuait par manière d'eulogies. La distribution se faisait régulièrement à des jours déterminés : *φθασάσης τῆς παννυχίδος τῷ σαββάτῳ καὶ τῆς κηρωτῆς ὡς ἐπὶ ὥραν ἕκτην τῆς νυκτὸς τῷ λαῷ διαδοθείσης* [11]. D'autres fois c'est l'huile de la lampe des saints qui servira d'agent à la guérison [12]. Mais la prescription n'est pas toujours aussi anodine. C'est ainsi qu'ils insistent pour faire avaler à un malade une potion de résine de cèdre (*κεδραία, κεδρία*), qui était considérée comme un poison redoutable. Le malade s'y refuse à plusieurs reprises. A la fin, il est forcé de s'exécuter. Les vomissements provoqués par l'absorption de cet étrange remède délivrent le patient du mal dont il souffrait [13].

A en croire les hagiographes, nos saints ne reculaient pas devant des inventions qu'aucune morale ne légitimerait. On leur attribue — et on a fait la même injure à S. Ménas et aux SS. Cyr et Jean — l'histoire scandaleuse d'un paralytique qui, sur leur injonction expresse entreprend de faire violence à une femme muette [14]. A une juive qui s'adresse à eux dans

[1] MCD. 4, 14, 24, 31, 34.
[2] MCD. 5, 11, 13, 32. [3] MCD. 21.
[4] MCD. 6, 20. [5] MCD. 36. [6] MCD. 8.
[7] MCD. 4. [8] MCD. 30. [9] MCD. 33.
[10] MCD. 13, 16, 30. [11] MCD. 30.
[12] MCD. 22, 23. [13] MCD. 11. [14] MCD. 24.

l'espoir d'être délivrée d'un cancer, ils imposent une condition que la conscience de cette femme réprouve : c'est de manger de la viande de porc. En fin de compte, elle ne sera pas réduite à cette extrémité, mais il n'en est pas moins vrai que l'ordre lui a été donné [1]. Nos auteurs ne reculent pas devant d'autres inconvenances et osent mettre sur le compte des, saints des plaisanteries du plus mauvais goût. En voici une qui passe les bornes, mais qu'on ne peut s'empêcher de citer, sans risquer de donner une idée insuffisante de leur manque de tact. A un homme affligé d'une rétention d'urine, nos thaumaturges auraient dit : « Si vous voulez guérir, prenez quelques poils *ἐκ τοῦ ἐφήβου Κοσμᾶ* ; brûlez-les et avalez-les dans un peu d'eau. » Le pauvre homme, on le conçoit, est tout décontenancé. Il découvre enfin que le nom de Cosmas a été donné à un agneau apporté en offrande. La bête accourt, se plante devant lui,et ne bouge point jusqu'à ce qu'un barbier ait enlevé les poils qui serviront de médicament: *ἔστη ἕως ὅτε ὁ κουρεὺς ἐκ τοῦ ἐφήβου αὐτοῦ ἀφείλετο τῷ σιδήρῳ ὅσας ἔχρῃζε τρίχας* [2].

On ne s'étonne plus, après cela, de voir nos saints jouer le rôle principal dans des histoires ridicules et grotesques. L'auteur de la cinquième collection veut qu'on ajoute foi à l'histoire suivante, bien qu'il ne puisse pas se dire témoin oculaire. « Mais, dit-il, S. Marc, S. Luc et S. Paul n'ont point été dans la suite du Sauveur, et pourtant nous ne les croyons pas moins que S. Matthieu et S. Jean, ses disciples immédiats. » Voici ce qu'il raconte. Un avocat — je traduis ainsi, faute de mieux, le mot *σχολαστικός* — affligé d'un cancer (*φαγέδαινα*) implorait sa guérison. Or, il y avait dans la basilique un pauvre homme, boucher de son métier, tout paralysé, qui attendait lui aussi la visite des saints médecins. L'avocat les voit en songe et leur entend dire : « Si vous voulez être guéri, allez dans notre église trouver cet homme — le boucher — et priez-le de vous raser ; cette opération vous guérira. » Il s'y rend aussitôt. Mais le boucher lui assure qu'il ignore le métier, et que d'ailleurs sa paralysie le mettrait hors d'état de l'exercer. L'avocat crut avoir été le jouet d'une hallucination et se remit à prier. Nouvelle apparition : « Nous vous l'avons déjà

[1] MCD. 2. [2] MCD. 3.

dit, faites-vous couper la barbe par le paralytique.» Il retourne et reçoit de ce dernier la même réponse qu'auparavant.

La nuit suivante, les saints reviennent à la charge. Nouvelles supplications du malade. A ce moment le boucher fait un mouvement pour retrouver sous sa couverture un objet qu'il avait apporté, et à son grand étonnement y trouve ce qu'il ne cherchait pas : des outils de barbier qu'il n'avait jamais possédés. Alors, malgré son état, il se dispose à en faire usage ; les efforts pénibles auxquels il est obligé de se livrer lui rendent l'usage de ses membres, et bientôt les deux malades sont guéris à la fois. Les saints ordonnent au riche de faire au pauvre homme une aumône de cinquante pièces d'or. Le boucher renonce à son métier pour prendre celui qu'il vient d'inaugurer dans des circonstances si extraordinaires. Mais il ne s'éloigne pas de la basilique, et jusqu'à ce jour, dit le narrateur, tous ceux qui au même endroit exercent la même profession, sont ses élèves, ou les élèves de ses élèves [1].

Cette plaisante histoire n'est pas la seule où nous voyons les saints thaumaturges s'ingénier à faire, comme on dirait, coup double. L'anecdote du mari jaloux est digne de la précédente. Cet homme soupçonnait injustement sa femme d'infidélité. Devenu malade, il alla passer avec elle quelques jours dans l'église des SS. Cosme et Damien. Lorsqu'il fut guéri, il demanda à Dieu de l'aider à connaître ce qui lui tenait tant à cœur. Or, il y avait là un homme menacé de perdre la vue. Les saints lui indiquèrent comme remède de se frotter les yeux avec le lait d'une femme chaste. L'ayant appris, le pauvre mari comprit que l'occasion lui était offerte de découvrir la vérité. La femme n'hésita pas à se prêter à l'expérience, qui fut concluante en sa faveur. Le malade guérit et la paix fut rétablie dans le ménage troublé [2]. On raconte aussi, avec force détails, comment un homme fut à la fois délivré d'un abcès et de sa passion pour les jeux du cirque [3]. Il est difficile d'imaginer rien de plus puéril que cette aventure, compliquée à plaisir d'incidents burlesques que les saints thaumaturges sont censés avoir inventés pour arriver à leurs fins.

Le remède n'est pas toujours indiqué au malade lui-même. Les saints chargent parfois du message un ami ou un voisin.

[1] MCD. 34. [2] MCD. 25. [3] MCD. 11.

Ainsi à cet homme qui vomissait du sang, ils font recommander par un tiers de s'abstenir de manger de la volaille en temps de carême et de se contenter d'aliments farineux [1].

Ces exemples donnent une idée suffisante du ton qui règne dans nos recueils de *θαύματα*. Chacun des chapitres se compose d'un récit que l'on a tâché de rendre aussi piquant que possible, sans souci aucun, à ce qu'il semble, de la dignité surémi-nente de ceux qui en sont les héros. Il est vrai qu'on ne nous montre jamais nos deux saints dans la gloire du ciel. Quand ils ne sont pas à leur tâche quotidienne, dans ce qu'il faudrait bien appeler leur clinique, on les voit auprès d'un malheureux occupés à lui rendre toutes sortes de services. Ils transportent eux-mêmes à bras un malade qui, mécontent de ne pas obtenir sa guérison, s'était retiré sur son vaisseau et attendait le moment de partir [2]. Un paralytique dans un établissement de bains est si obligeamment aidé par un des garçons, qu'il recommande de lui donner un généreux pourboire. Mais le garçon a disparu. On s'aperçoit que c'était un de nos deux saints [3]. Une autre fois ils prennent la figure de deux clercs, accompagnent en ville un de leurs clients qui blasphémait leurs lenteurs, le quittent, le rejoignent et tâchent de l'amener à de meilleurs sentiments. Ils finissent par lui procurer une place de précepteur qui comble ses désirs [4].

Un petit nombre de miracles se passent en dehors du sanctuaire. Un officier, nommé Constantin, a dû quitter Constantinople ; mais il emporte partout une image des saints thaumaturges. Il se marie à Laodicée ; sa femme tombe malade. « Si j'étais à Constantinople, » dit-il, « je prendrais de la *κηρωτή* de mes seigneurs les SS. Cosme et Damien. » Ceux-ci apparaissent à la femme dans le costume avec lequel ils sont représentés sur les images : c'est ainsi qu'elle les reconnaît. La nuit suivante, ils lui apportent la santé. Une autre fois ils lui font trouver sous son oreiller de la *κηρωτή*, dont ils lui recommandent l'usage [5].

Il y a aussi l'histoire d'une femme qui avait ressenti les effets de leur intercession et visitait souvent leur église. Par dévotion, elle avait fait peindre leur image sur tous les

[1] MCD. 6. [2] MCD. 1. MCD. 14.
[4] MCD. 18. [5] MCD. 13.

murs de sa maison. Un jour qu'elle était seule, elle se sent accablée de vives douleurs. Elle parvient à se lever, et s'en va gratter la couleur des saintes images. Elle mêle cette poussière à sa boisson, et aussitôt le mal disparaît [1].

Sauf quelques exceptions [2], surtout dans le recueil le plus récent, les auteurs des *θαύματα* ne citent pas un nom propre. Le miraculé est appelé *ἀνήρ τις γηραλέος, ἕτερος ἀνήρ, ἀνήρ τις φοβούμενος τὸν Θεόν, οὗ τὸ ὄνομα ἐν βίβλῳ ζωῆς, γυνή τις τῷ ἔθνει Ἑβραία*, et bien que les faits soient vivement racontés, les récits restent dans la tonalité vague des contes et des nouvelles.

Comment ont-ils été recueillis ? Nous sommes à ce sujet imparfaitement renseignés. Il est d'abord intéressant d'apprendre que des récits de miracles étaient lus au peuple dans la basilique. L'auteur de la cinquième compilation a assisté à ces lectures : *τὰς θαυματουργίας παρὰ τῶν διαφόρως καὶ πολυτρόπως συγγεγραφότων ἐν τῷ ἁγίῳ αὐτῶν τούτῳ ναῷ ἀναγινωσκομένας ἀκούσας* [3]. Mais ce n'est pas son seul moyen d'information. Il a appris les guérisons récentes de la bouche des miraculés eux-mêmes, des témoins oculaires et du personnel subalterne : *καὶ τὰς καθ' ἑκάστην ἡμέραν τε καὶ ὥραν γινομένας ἰάσεις ἀκούων, τὰς μὲν παρ' αὐτῶν τῶν ἰαθέντων, τὰς δὲ παρὰ τῶν αὐτοπτῶν καὶ ὑπηρετῶν γενομένων τῶν θεραπευθέντων.* Le même auteur cite même le texte propre d'un récit que lui a remis par écrit « un homme craignant Dieu, dont le nom est inscrit au Livre de vie » : *διηγήσατό μοι, μᾶλλον δὲ ἐγγράφως ἐξέθετο, οὗτινος αὐτὰς τὰς λέξεις τῇ προκειμένῃ ἐνέθηκα πραγματείᾳ* [4].

C'est aussi dans l'enceinte de la basilique que la matière de la troisième collection a été recueillie. L'auteur y a séjourné comme malade et n'a pas cessé de la fréquenter. *Γράφομεν κατὰ δύναμιν ἅπερ ἑωράκαμεν καὶ ἀκηκόαμεν διάγοντες ἐν τῷ οἴκῳ αὐτῶν ἐνδόξῳ, διδόντες ὑμῖν ἀφορμὴν ἐκ τῶν ὀλίγων τὰ πάντα ὡς εἰπεῖν ἀναλογίζεσθαι θαύματα* [5]. Il y avait

[1] MCD. 15.
[2] MCD. 12 : *γυνή τις ὀνόματι Μάρθα* ; MCD. 13 : *τινὰ ἄνδρα ὀνόματι Κωνσταντῖνον*.
[3] Préface, DEUBNER, p. 179.
[4] MCD. 35.
[5] Préface, DEUBNER, p. 154.

dans la maison des saints grande affluence le vendredi soir et la nuit du samedi [1] ; notre auteur était assidu à ces réunions, où l'on parlait beaucoup des guérisons obtenues. *Τοῦ γὰρ λαοῦ συντρέχοντος ἐν τῇ κατ' ἔθος γινομένῃ ἐκεῖσε παννυχίδι, σαββάτου ἐπιφωσκοῦντος, οἱ τῆς παρ' αὐτῶν τυχόντες ἰάσεως ὅπως ἔτυχον ἔλεγον, καὶ ἦν ὡς ἀληθῶς ἡδονή τις καὶ θυμηδία ἐν τοῖς τοιούτοις διηγήμασιν, ἑκάστου μᾶλλον βλέπειν ἢ ἀκούειν τὰ λεγόμενα δοκοῦντος* [2]. A en juger par les conversations dont nous entendons l'écho dans nos *θαύματα*, c'était là un milieu bien étrange et certes mieux approprié à recueillir des racontars qu'à fournir les éléments d'une documentation sérieuse. Les braves gens qui narraient simplement et sans recherche leur guérison n'étaient sans doute pas écoutés avec la même attention que ceux qui avaient l'art de la mettre en scène, et quand le récit déjà suffisamment dramatisé avait passé par plusieurs bouches, il se trouvait enrichi de détails nouveaux dont l'exactitude était de moins en moins garantie. Quelques-unes des histoires les moins recevables de nos recueils ont des attestations qui nous rendent singulièrement sceptiques sur la sincérité des écrivains ou des témoins qu'ils invoquent. Le prétendu miracle du paralytique et de la femme muette a été raconté à l'auteur par un homme de qualité, *ἀνὴρ λαμπρός τε καὶ ἐπίδοξος*, qui prétend avoir été là et on ne peut mieux placé pour être renseigné. Malade lui-même, il passait la nuit dans l'église et avait à sa droite la muette, à sa gauche, le paralytique. « L'homme du milieu » racontait aussi la fin de l'histoire, et lui donnait ainsi un tour plus moral. Les deux miraculés avaient dans la suite contracté une union légitime et vivaient pieusement, proclamant partout la puissance des saints et la faveur dont ils avaient été l'objet [3]. Quant au miracle du boucher devenu barbier, il était appuyé en partie sur des témoignages oraux, en partie sur des documents écrits : *τὸ δὲ νῦν προκείμενον εἰς ἐξήγησιν θαῦμα παρὰ θεοφιλῶν ἀνδρῶν τοῦτο μὲν ἀγράφως, τοῦτο δὲ καὶ ἐγγράφως παρελάβομεν* [4]. Ces exemples suffisent à nous édifier sur l'esprit qui animait les rédacteurs de nos livres de Miracles, la manière dont ils entendaient glorifier les saints, et leur souci de la vérité. Cherchons à trouver mieux dans un milieu un peu différent.

[1] MCD. 26, 30. [2] DEUBNER, p. 154.
[3] MCD. 24. [4] MCD. 34.

§ 2. *Les Miracles des saints Cyr et Jean.*

Les saints martyrs Cyr et Jean reposaient primitivement dans la basilique de Saint-Marc, à Alexandrie. Cyrille d'Alexandrie transporta leurs reliques à Menouthis, et le sanctuaire où il les installa devint par la suite un pèlerinage des plus fréquentés, où les malades venaient de toutes parts implorer le remède à leurs maux [1]. On est fort mal renseigné sur la personnalité des deux saints. Le premier passe pour avoir embrassé la vie monastique après avoir exercé la médecine ; le second aurait été soldat. Il est assez probable qu'on a fait de S. Cyr un médecin à la suite des guérisons merveilleuses dont la basilique de Menouthis devint le théâtre. Les deux martyrs ne tardent pas, comme saints guérisseurs, à égaler la réputation des SS. Cosme et Damien. Ils deviennent des collègues : *τοὺς ἁγίους συνιατροὺς καὶ συμμάρτυρας* [2], et nous aurons à constater, d'après les livres des Miracles, que les deux groupes finissent par prendre, dans l'imagination de leurs clients respectifs, des physionomies presque identiques.

Les Miracles des SS. Cyr et Jean ne sont pas répartis en collections distinctes, comme ceux des SS. Cosme et Damien et ne nous sont pas, comme la plupart de ces derniers, racontés par des anonymes. Le volumineux recueil de 70 miracles a pour auteur Sophrone le sophiste, ami de S. Jean l'Aumônier [3]. Nous pouvons nous dispenser de nous prononcer ici sur l'identification de ce personnage avec S. Sophrone patriarche de Jérusalem [4]. Il nous suffit de savoir que Sophrone le sophiste, né à Damas vers 550, séjourna deux fois en Égypte, avec son ami Jean Moschos, et que son second séjour prit fin vers

[1] Voir *Origines du culte des martyrs*, p. 257 ; *Les saints d'Aboukir*, dans *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 448 ; J. Faivre, *Canope, Ménouthis, Aboukir* (Alexandrie, 1917), p. 34-56.

[2] MCJ. 30.

[3] *BHG.* 477-479. Nous citerons ces Miracles en faisant suivre le sigle MCJ de leur numéro d'ordre.

[4] Le P. S. Vailhé a discuté le pour et le contre dans son article *Sophrone le sophiste et Sophrone le patriarche*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. VII (1902), p. 360-85 ; t. VIII, pp. 32-69, 356-87. La distinction a pour elle de grandes probabilités.

l'année 615. Les Miracles furent écrits sous l'épiscopat de S. Jean l'Aumônier [1], c'est-à-dire entre 610 et 619. Sophrone souffrait des yeux et était venu demander aux saints thaumaturges la guérison de son mal. C'est en reconnaissance du bienfait obtenu qu'il écrivit un long panégyrique des saints martyrs [2], suivi de la *διήγησις θαυμάτων*. Il groupa ses récits en trois séries : les miracles opérés en faveur des Alexandrins, au nombre de 35; les miracles en faveur des Égyptiens, et des Libyens, au nombre de 15 ; les miracles, au nombre de 20, en faveur des étrangers venus de tous les pays [3], en tout 70 miracles.

Sophrone n'a pas besoin de nous dire qu'il a vécu en Égypte, et qu'il a séjourné à Menouthis. Il est familiarisé avec l'histoire religieuse et la topographie de la contrée, et connaît tous les recoins du sanctuaire des martyrs. On devine aisément qu'il a fait de la sophistique une étude spéciale. Verbeux, recherché dans son style et ne dédaignant pas les jeux de mots, il fait précéder chaque chapitre ou Miracle d'une courte introduction et le termine par quelques réflexions qui servent le plus souvent à marquer la transition à un autre sujet. Le récit lui-même est clair et vivement présenté.

On est d'abord frappé du contraste de la frivolité de ces histoires avec la précision de la narration. Pour le fond, elles ne sont guère plus sérieuses que les *θαύματα* des SS. Cosme et Damien, et quelques-unes les dépassent en ineptie. Mais alors que dans les précédents recueils les noms propres sont rares, ici il n'y a pas de miraculés anonymes ; l'auteur sait même nous dire presque toujours de quelle localité ils sont originaires et souvent il donne quelques détails sur la famille ou la condition du personnage. Comment s'est-il documenté ? Nulle part il n'est fait mention d'une source écrite, et dans le panégyrique ne sont citées que les courtes homélies de S. Cyrille [4]. C'est évidemment le personnel de la basilique et la foule qui la fréquentait qui ont fourni à l'auteur la plus grande partie des détails rapportés dans ses récits. Il est fait mention d'un vieillard, depuis 67 ans attaché à la basilique, que tout le monde connaissait, et qui devait en

[1] MCJ. 8. [2] *BHG*. 476. [3] MCJ. 51.
[4] *BHG*. 472-474.

savoir long sur l'histoire du pèlerinage [1]. On peut être certain qu'il y avait, dans le sanctuaire, des ex-voto avec les noms des donateurs, que Sophrone avait pu recueillir aisément. Les noms étaient-ils accompagnés d'un texte rappelant les circonstances de la guérison ? Nous n'avons pas de preuves pour l'affirmer, et il est plus probable que c'était là l'exception. Car Sophrone, qui aime à accumuler les détails concrets, y aurait fait allusion. Il mentionne une peinture placée non loin du tombeau des saints par Némésion, ex-préfet, qui avait été pour un autre l'instrument d'un miracle. Le sujet en est indiqué : elle représentait le Christ, S. Jean-Baptiste, S. Cyr et Némésion lui-même [2]. Mais Sophrone ne cite qu'une seule fois, et textuellement, une inscription placée dans la basilique par un client de nos saints :

> *Ἐγὼ Ἰωάννης, πόλεως τῆς Ῥώμης ὁρμώμενος, τυφλὸς ὀκτὼ χρόνους γενόμενος ἐνθάδε διὰ τῆς τῶν ἁγίων Κύρου καὶ Ἰωάννου δυνάμεως προσκαρτερήσας ἀνέβλεψα* [3].

Cette inscription se lisait, en caractères très visibles, sur le mur de la basilique faisant face à la porte d'entrée. Il est assez intéressant de constater comment Sophrone s'y prenait pour tirer d'un texte concis, un récit qui, à première vue, paraît fort circonstancié. En habile sophiste il a appliqué à chacun des éléments de ce texte la méthode du développement usitée dans les écoles.

Le chapitre *Περὶ Ἰωάννου τοῦ τυφλοῦ* peut être divisé en six paragraphes. Le premier ne renferme que des considérations générales. C'est de la rhétorique pure. Le second fait valoir la circonstance que le patient est venu de Rome pour chercher sa guérison dans la basilique des martyrs. Dans le troisième l'auteur explique, avec les détails usités en pareille matière, comment le malheureux a dépensé sa fortune en remèdes et en consultations de médecins, et s'est décidé à recourir à des guérisseurs plus puissants.

Le départ pour le sanctuaire de Menouthis fait l'objet du paragraphe suivant. Ici un détail qui n'est pas exprimé dans l'inscription. Notre aveugle a juré de ne pas entrer dans la basilique avant d'être guéri. Il s'établit donc devant la porte,

[1] MCJ. 51. [2] MCJ. 28. [3] MCJ. 69.

et demeure là, durant huit ans, bravant toutes les rigueurs des saisons. On aurait tort de croire que ceci provient d'une autre source. C'est tout simplement le développement, par un sophiste doué d'une imagination vive, des mots *ὀκτὼ χρόνους ἐνθάδε προσκαρτερήσας*. « Ici, » c'est-à-dire dans la basilique. Mais Sophrone veut comprendre que c'est l'endroit même où est placée l'inscription : *πρὸ τῆς πύλης τοῦ τεμένους*. Alors il se figure qu'au lieu de chercher son refuge, comme tout le monde, à l'intérieur du temple, Jean s'en est interdit l'entrée. Enfin, dans la dernière section est racontée la guérison, qui s'accomplit dans les conditions ordinaires. Les deux saints apparaissent à l'aveugle durant son sommeil, et lui rendent la vue en touchant du doigt ses yeux malades. Au comble du bonheur, Jean entre enfin dans la basilique, va remercier ses bienfaiteurs, et place sur la muraille l'inscription qui doit perpétuer le souvenir de la grâce reçue. Et voilà ce qu'une exégèse ingénieuse parvient à tirer d'un texte de trois lignes.

La méthode de Sophrone l'a servi sans doute en d'autres occasions. Mais il est évident qu'il a été souvent aidé par les habitués ou par les gardiens de la basilique, qui lui communiquaient les souvenirs se rattachant à des noms inscrits sur les offrandes. L'avocat (*δικολόγος*) Cyrus lui expliqua l'histoire de Némésion, qui s'était fait représenter sur une peinture, en souvenir, non de sa propre guérison qu'il n'obtint pas, mais de celle d'un certain Photinus, où il avait joué le rôle d'intermédiaire [1]. D'autres lui firent part de leurs expériences personnelles, comme ce fut le cas pour l'économe Christodore [2] et sa famille. Il ouvrait largement l'oreille aux racontars des pèlerins, qui ne reculaient devant aucune exagération. Et Sophrone, uniquement préoccupé d'enrichir son répertoire et de mettre en lumière la puissance et l'inépuisable bonté des grands thaumaturges de Menouthis, recueillait avec avidité tout ce qui pouvait servir à son dessein.

Sa crédulité est sans bornes, et il faut donner un exemple des inepties qu'il se permet de raconter au public, sous couleur de glorifier les saints. Dorothée allait en

[1] Ce Photinus vendait des fruits *πρὸ τοῦ νεὼ τῶν ἁγίων Τριῶν Παίδων*, à Alexandrie, MCJ. 28. Plus haut, p. 21.

[2] MCJ. 8, 9, 10.

pèlerinage à Menouthis avec ses deux fils, Callinique et Épimaque. Pendant qu'ils se reposent sous un arbre, les enfants trouvent un œuf, qu'ils prennent pour un œuf d'oiseau, mais qui était un œuf de serpent, et près d'éclore. Callinique s'en empare et s'empresse de le gober. Il n'éprouve d'abord aucun mal ; mais arrivé à Menouthis, il commence à sentir des douleurs d'entrailles intolérables. Le serpent qu'il a avalé s'agite et cherche à se frayer une issue. Le malheureux Callinique se roule à terre et pousse des cris lamentables. La mère adresse aux saints de ferventes prières et finit par s'endormir. Alors les saints lui apparaissent en songe, et lui ordonnent de faire sortir son enfant, de le placer dans la cour, d'empêcher qu'on ne s'approche de lui et de se tenir elle-même à distance. Voilà qu'après une demi-heure, la mère du serpent qui tourmentait Callinique, *ἡ τὸ ᾠὸν ἐκεῖνο γεννήσασα δράκαινα*, arrive, en rampant et en sifflant, appelant à sa manière son petit, comme ferait une femme à la recherche de son enfant. La foule s'enfuit, et le serpent se précipite vers le jeune Callinique, tourne autour de lui, lui siffle dans l'oreille, s'approche de sa bouche signalant doucement sa présence. Reconnaissant la voix de sa mère, le jeune serpent remonte et sort par la bouche de Callinique ; après quoi les deux reptiles regagnent joyeusement leur nid [1]. Voilà ce que Sophrone raconte avec le même sérieux que tout le reste.

Certaines de ses histoires ne sont que des adaptations de thèmes littéraires, comme par exemple celle de Théophile, dont les mains et les pieds étaient « liés » par un sortilège [2]. Les saints lui prescrivent de faire marché avec un pêcheur, pour la première capture ; celle-ci lui apportera le remède cherché. Le marché est conclu, mais le pêcheur ramène dans ses filets une corbeille. Il refuse de la donner, sous prétexte qu'il a vendu du poisson et non un objet quelconque. Le malade maintient ses droits, et le litige est déféré à l'économe de la basilique. Celui-ci commence par faire ouvrir la corbeille ; et qu'y trouve-t-on ? Une petite statuette avec des clous enfoncés dans les mains et les pieds. On comprit que Théophile était victime d'une « défixion » magique, c'est-à-dire d'une manœuvre d'envoûtement. Les clous furent enlevés, et à

[1] MCJ. 34. [2] MCJ. 35.

mesure qu'on les retirait, il recouvrait l'usage de ses mains et de ses pieds.

Or, cette discussion entre le pêcheur et le client est un des sujets de « controverse » ou de déclamation que les rhéteurs avaient l'habitude de proposer à leurs disciples. C'est précisément l'exemple que Suétone propose de ce genre d'exercice. *Aestivo tempore adolescentes urbani cum Ostiam venissent, litus ingressi, piscatores trahentes rete adierunt et pepigerunt, bolum quanti emerent ; nummos solverunt ; diu exspectaverunt, dum retia extraherentur ; aliquando extractis, piscis nullus affuit, sed sporta auri obsuta. Tum emptores bolum suum aiunt, piscatores suum* [1]. Le Miracle de Théophile n'est que le développement de ce lieu commun. Il est possible qu'on en découvre d'autres de la même catégorie.

Comme on a pu le comprendre, les guérisons s'obtenaient à Menouthis dans des conditions analogues à celles que nous avons constatées dans la basilique des SS. Cosme et Damien : on y pratiquait l'incubation. A Théodora qui se refusait à suivre son mari Christodore, nommé économe de Menouthis, les saints montrent en songe la multitude des malades couchés dans la basilique et lui expliquent leurs différentes maladies [2]. Une femme du nom de Rhodope voit dans son rêve les saints parcourant les rangées de malades, guérissant les uns et prescrivant aux autres les remèdes à appliquer [3].

Il semble que les lits étaient disposés dans une galerie extérieure communiquant avec l'église. Un malade, du nom de Georges, avait sa paillasse placée de telle sorte qu'un oiseau (*νυκτικόραξ*) nichant au-dessus de lui sur le toit la salissait continuellement. Les employés le transportent plus loin ; l'oiseau s'installe au-dessus [4]. On déplace le lit dix fois, l'oiseau s'obstine à suivre : piège du démon pour pousser le pauvre infirme au désespoir. Les malades, en attendant que leur prière fût exaucée, ne quittaient point la basilique. Quelques-uns y restaient deux, trois, huit ans [5]. Il est fait mention, à plusieurs reprises, d'un bain voisin de la

[1] *De rhetoribus*, ROTH, p. 269. Le rapprochement a été fait par DEUBNER, *De incubatione*, p. 88.

[2] MCJ. 9. [3] MCJ. 62. [4] MCJ. 67.

[5] MCJ. 48, 69, etc.

basilique, et qui est appelé λουτρὸν τῶν ἁγίων, et d'une source : εἰς τὴν αὐτῶν πηγήν [1].

C'est durant le sommeil que les saints thaumaturges apportent aux malades la santé ou du moins le remède approprié à leurs maux. Comme les SS. Cosme et Damien, ils font régulièrement la visite des malades de l'hôpital qu'est leur basilique. Généralement ils sont habillés comme les médecins [2] ; parfois ils portent l'habit monacal ; exceptionnellement ils adoptent le costume des prêtres [3] ou se font passer pour des personnages connus de leurs clients : ἐν σχήματι Χριστοδώρου, Ἰουλιανοῦ διακόνου, ἐν ἄρχοντος εἴδει τε καὶ τάξει [4].

Les maladies dont ils guérissent sont de toute espèce ; les plus communes comme les plus extraordinaires, car il y en a qui sont bien faites pour embarrasser les médecins : on nous présente des malheureux qui ont la tête remplie de vers [5], ou de mouches [6].

Mais ce sont les remèdes qui nous intéressent davantage. Parmi les prescriptions révélées par les saints aux malades endormis, il y en avait sans doute un bon nombre qui étaient classiques dans la médecine du temps. Sophrone [7] raconte d'un nommé Gésius, aussi savant médecin que mauvais chrétien, qu'il se moquait des martyrs, répétant qu'ils ne guérissaient pas par la puissance de Dieu mais par les recettes d'Hippocrate, de Galien et de Démocrite ; il allait jusqu'à indiquer les passages de leurs traités où on pouvait trouver les formules. Les cas de guérison obtenue de cette manière ont sans doute paru trop peu intéressants à Sophrone, visiblement préoccupé de l'idée que les méthodes des saints n'ont rien de commun avec celles des ἰατρῶν παῖδες. A le lire, on doit comprendre que nos thaumaturges voient de mauvais œil ceux qui ont confiance dans la thérapeutique profane ; ils punissent parfois ceux qui oublient de recourir à eux et s'adressent aux médecins [8].

Il serait difficile d'indiquer, parmi leurs ordonnances, un remède quelconque ayant par lui-même la moindre efficacité pour guérir le mal. En voici quelques-uns parmi les plus

[1] MCJ. 9. Cf. 52, 58.
[2] MCJ. 33. [2] MCJ. 38, 52. [3] MCJ. 37.
[4] MCJ. 32, 36, 38. [5] MCJ. 18.
[6] MCJ. 23. [7] MCJ. 30. [8] MCJ. 67.

simples. Un verre d'eau pour délivrer une femme tourmentée par une grenouille qu'elle avait avalée [1]; même remède pour guérir une muette [2]; un emplâtre de fromage de Bithynie mêlé à de la *κηρωτή* contre la cataracte [3]; du verre pilé dans de l'eau contre la *ἱερὰ νόσος* [4]; des compresses de poumon de porc rôti mêlé à du vin pour redresser des pieds tordus [5]; de la chair de crocodile rôtie et pilée au mortier pour guérir des yeux malades [6]. Un homme qui a une excroissance sur le nez devra priser du poivre [7]; une religieuse qui a avalé par mégarde trois reptiles appelés *σαμαμίθια* est envoyée au cabaret voisin où elle devra prendre à jeûn trois verres de vin [8]. Il s'ensuit des vomissements qui la délivrent de ses hôtes importuns. Et ainsi de suite.

Il n'est pas rare que les saints recommandent des moyens visiblement choisis pour mettre à l'épreuve la foi du malade. De là toute une classe de remèdes ridicules. Donnons quelques échantillons. Un jeune homme nommé Paul souffrait d'intolérables maux de tête, dont la cause semblait mystérieuse. Il lui est ordonné de sortir, le matin, par la porte qui conduit à la mer et de donner un soufflet au premier passant qu'il rencontrera. Notre homme hésite, et il faut que l'ordre soit réitéré jusqu'à trois fois. Il se décide enfin à obéir ; sa main tombe sur le visage d'un soldat qui, furieux, lui assène sur la tête un formidable coup de bâton. Mais c'est là le remède prévu. De la large blessure s'échappent, avec le sang, une multitude de vers, qui étaient la cause du mal [9]. Théodore souffrait des entrailles par suite d'un empoisonnement. Le remède qui lui est recommandé en songe, mais qui lui répugne souverainement, c'est de manger un serpent. Les saints reviennent trois fois à la charge, mais sans succès. Une quatrième fois, ils lui disent : « Allez le matin à notre source et mangez hardiment ce que vous y trouverez. » Et il trouve un concombre dans lequel il n'hésite pas à mordre et qui lui paraît excellent. Mais au dernier morceau, il s'aperçoit qu'en réalité c'est un serpent qu'il vient d'avaler. Son estomac ne peut le garder ; c'est ce qu'il fallait pour le débarrasser du poison [10].

[1] MCJ. 26. [2] MCJ. 64. [3] MCJ. 51.
[4] MCJ. 15. [5] MCJ. 55. [6] MCJ. 24.
[7] MCJ. 53. [8] MCJ. 44.
[9] MCJ. 18. [10] MCJ. 27.

Voici ce que les saints prescrivent à Élie qui demande d'être délivré de la lèpre qui lui couvre tout le corps. Près de la fontaine il verra quatre chameaux. Il recueillera la fiente du quatrième de ces animaux, la diluera dans l'eau de la fontaine et s'en frottera partout. Le malheureux fit ce qui lui était commandé, mais s'abstint d'enduire sa figure. La lèpre disparut de son corps, mais il garda toute sa vie sur son visage les stigmates de sa désobéissance [1].

Dans la guérison de Gennadius, « l'homme à la tête remplie de mouches », intervient, comme dans le cas de Paul, le coup de bâton qui lui ouvre le crâne, et laisse échapper l'essaim, mais aussi, comme pour Élie, la fiente d'un chameau désigné d'avance, le troisième, pour guérir la plaie [2].

On se souvient de Gésius, qui niait la puissance surnaturelle des saints [3]. Il fut réduit lui-même, par la maladie, à implorer leur aide. La condition qu'ils mirent à sa guérison était bien faite pour abattre son orgueil, et il se vit contraint d'avouer, cette fois, que la recette n'était point dans Hippocrate. Voici ce qu'il entendit dans son sommeil : « Mets-toi sur le dos le bât d'un âne, et à l'heure de midi fais le tour de la basilique en criant à haute voix : Je suis fou et sans intelligence. Fais cela, et tu seras guéri. » Illusion, pensa-t-il d'abord. Mais les saints lui apparurent de nouveau. Ils répétèrent la même chose et exigèrent en outre qu'il se mît au cou un grelot ou une sonnette. Une troisième fois, ils ajoutèrent la bride, qui devait être tenue par un de ses esclaves. A la fin, Gésius se résigna à la pénible épreuve, et on le vit, dans cet équipage ridicule, proclamer sa folie. L'étrange remède produisit son effet ; en même temps qu'il déposait l'humiliant attirail, Gésius se sentit délivré de ses souffrances.

La guérison d'Antoine le Thébain, qui avait des maux d'entrailles, fut obtenue, après deux ans de prières, sans condition préalable. Mais les saints lui imposèrent une compensation assez singulière. Revenu dans son pays, il planterait une vigne en leur nom et l'exploiterait en compte à demi pour eux et pour lui-même. Il disposerait de sa part comme il l'entendrait. La part des saints serait apportée à la basilique et distribuée aux malades [4].

[1] MCJ. 13. [2] MJC. 23. [3] MCJ. 30. [4] MCJ. 48.

On a pu voir que parfois les saints ont recours à des voies détournées pour vaincre l'obstination de leurs clients et les amener à exécuter leurs prescriptions. Ils poussent fort loin les ménagements et donnent des conseils difficiles à concilier avec l'esprit de l'Évangile. On n'en sera que médiocrement étonné si l'on veut se rappeler que Sophrone n'hésite pas à admettre au nombre des miracles des SS. Cyr et Jean une répétition de la scène de la muette et du paralytique [1]. Il s'agit ici de la guérison d'un comte Julien qui était attaché à la secte des Apollinaristes. L'histoire est intéressante par plus d'un côté et mérite d'être rapportée avec quelque détail. Comme on pouvait s'y attendre, avant de lui accorder la guérison qu'il implore, les saints commencent par exiger de Julien qu'il abandonne l'hérésie et embrasse la communion catholique. Ils se montrent à lui plusieurs fois, portant l'eucharistie, et l'engagent à recevoir le sacrement. Mais Julien s'obstine dans l'erreur. D'autre part, le mal augmente, et le malheureux redouble ses prières. Les saints insistent et lui répètent que ni les Gaïanites ni les Théodosiens n'appartiennent au troupeau du Christ [2]. Enfin, vaincu par le mal, il se décide à abandonner la secte ; mais il a honte de rendre publique sa conversion en s'approchant des sacrements. Une nouvelle vision lui apprend le moyen de s'épargner la confusion.

On était aux approches de la fête de Noël. A Alexandrie cette fête se célébrait dans l'église de Théonas, dédiée à la Sainte Vierge. « Allez-y, lui disent les saints ; mêlez-vous aux fidèles, prenez part à la psalmodie et écoutez la lecture des leçons des apôtres et de l'évangile, comme le font ceux de votre secte ; après quoi, sortez selon votre habitude. Pour éviter tout soupçon, allez attendre au *δρόμος* (la place publique voisine) la fin de l'office, et quand tout le monde sera

[1] MCJ. 30, à la fin.

[2] Gaïanus et Théodose, patriarches rivaux, en 537, représentaient deux sectes monophysites, celle des « Phantasiastes, » qui prirent le nom de Gaïanites, et celle des « Phartholatres » qui furent les Théodosiens. Le diacre Liberatus, qui écrivait vers 560, dit qu'Alexandrie était encore divisée par ce schisme. *P.L.*, t. LXVIII, p. 1037. On voit ici qu'il n'était pas éteint au commencement du siècle suivant.

rentré chez soi, retournez à l'église pour communier. » Julien suivit ces conseils ponctuellement. Mais au moment où il était agenouillé et recevait le corps du Seigneur, on vit entrer une centaine de clercs de l'hérésie des Gaïanites qui venaient prier, selon leur habitude, l'office terminé. Ils furent stupéfaits de voir Julien leur échapper, et celui-ci ne le fut pas moins d'avoir été découvert d'une façon aussi inattendue. Sophrone veut dire qu'il est tombé dans le piège, et n'a pas l'air de sentir combien de pareils procédés sont peu dignes des saints.

On aura noté en passant les détails importants que renferme ce récit sur la vie religieuse de l'époque, dans l'église d'Alexandrie. Ici comme ailleurs, en Égypte, la fête ou synaxe se célébrait non pas dans toutes les églises mais dans une église déterminée [1]. Les dissidents fréquentent les églises catholiques, mais n'assistent qu'à une partie de la messe ou se contentent de venir prier après les offices. Remarquons aussi que la communion se distribuait en dehors de la messe, et que le retour à l'Église catholique s'accomplissait sans aucun acte de réparation avant la participation à l'eucharistie [2].

Nous ne quitterons pas ce sujet sans signaler quelques autres miracles faits en faveur d'hérétiques, dont la guérison est subordonnée à l'abjuration [3]. L'histoire du sous-diacre Théodore mérite d'être rapportée pour les détails curieux qu'elle renferme. Les visions et les remontrances des saints se succèdent sans vaincre son obstination. Dans une de leurs visites, ils lui proposent d'aller prier à leur tombeau. On passe devant le baptistère (*φωτιστήριον*) où se trouve conservée la sainte eucharistie (*ἔνθα ζωοποιὰ Χριστοῦ κεῖται μυστήρια*). Théodore est invité à entrer et à communier. Il refuse. « Je suis, dit-il, d'une autre opinion. Aujourd'hui même doit arriver ma mère, qui m'apportera les saintes espèces. Mais laissez-moi approcher du tombeau et prendre de l'huile de la lampe. » Et Sophrone fait remarquer que beaucoup de ceux qui ne veulent pas communier avec les orthodoxes prennent de l'huile de la lampe des saints à la place du corps et du sang du Seigneur. Les saints refusent à Théodore ce qu'il demande, et finissent par lui dire que, s'il ne s'approche du sacrement

[1] Voir à ce sujet *Le calendrier d'Oxyrhynque*, dans *Anal. Boll.*, t. XLII, p. 83-99.
[2] MCJ. 12. [3] MCJ. 36-39.

en bonne conscience, il n'a qu'à partir comme il est venu. Après de nouveaux incidents, il se résigne enfin. Les saints se montrent encore, et lui accordent la santé [1].

Le rapide exposé qui précède manquerait d'un élément essentiel si nous négligions le témoignage de l'auteur sur la faveur dont il fut lui-même l'objet de la part des SS. Cyr et Jean. Le récit est d'une longueur inusitée, et nous serons forcés de l'abréger [2].

La troisième nuit après son arrivée, les deux saints lui apparurent durant son sommeil. L'un d'eux, S. Cyr, était revêtu de l'habit de moine et avait pris les traits de Jean Moschos, le maître et père spirituel de Sophrone. L'autre, S. Jean, portait une chlamyde brillante et ressemblait à Pierre, préfet du prétoire. Ce dernier demanda à son compagnon qui représentait Moschos : « Avez-vous un disciple nommé Homère ? » Ceci faisait allusion à la cécité du patient. Cyr répond qu'il n'a qu'un disciple, qui ne s'appelle pas Homère et qui n'a jamais touché un vers d'Homère. Le dialogue continue, en termes assez peu clairs ; mais il ressort que les saints sont disposés à venir en aide à Sophrone.

Peu de jours après, ils reviennent, portant le costume monastique, et ordonnent à Sophrone de se mettre sur les yeux de la *κηρωτή* délayée dans l'huile de leur lampe. Sophrone obéit et fut partiellement guéri. Mais ils avaient l'intention de lui accorder sa guérison complète. Ce fut à la suite d'une nouvelle vision. Sophrone vit durant son sommeil son maître Moschos, qui avait invité tous les malades de Menouthis. Au haut de la table se trouvait S. Théodore, auquel Sophrone avait une dévotion particulière ; aux côtés du martyr les patrons du lieu. Sophrone servait, tandis que Moschos préparait les plats dans une cellule voisine. Après le repas, S. Théodore interpelle Sophrone : « Appelle ton maître, pour que S. Cyr lui paie ce qui est dû. » Moschos, averti, accourt aussitôt et assure qu'on ne lui doit rien. Le saint insiste, mais Moschos se contente de demander pour toute faveur : « Je supplie le martyr de nous visiter fréquemment dans notre petite cellule, de bénir ceux qui sont en bonne santé et de guérir ceux

[1] MCJ. 36. [2] MCJ. 70.

qui sont malades. » S. Cyr promet sa visite. Voyant que les saints s'attardent à table, Sophrone s'approche de S. Théodore et le prie d'intercéder pour lui auprès de S. Cyr. Il le fit, et S. Cyr traça trois fois le signe de la croix autour de Sophrone. Ce n'était pas encore la guérison, mais l'annonce de la guérison.

Plusieurs jours après, les saints apparaissent encore à Sophrone durant son sommeil. Cette fois intervient S. Thomas, qui faisait beaucoup de miracles à Damas, la patrie de Sophrone, dont le frère avait été guéri par lui. Sophrone se demande si S. Cyr a pris la figure de l'apôtre, ou si l'apôtre accompagne S. Cyr, suivi d'une foule de martyrs. Quoi qu'il en soit, l'apôtre fait trois fois le signe de la croix sur la paupière de l'œil gauche.Sophrone demanda qu'il fît de même pour l'œil droit, mais l'apôtre l'assura qu'il n'avait plus aucun mal, puis disparut.

Sophrone, en s'éveillant, fut partagé entre la joie et la tristesse. Il avait reçu la visite des saints, mais non pas la bénédiction pour son œil droit. Quand il se fut rendormi, le martyr Jean vint le consoler et lui annoncer que ses deux yeux étaient bien guéris. Et c'est ce qu'il eut la joie de constater à son réveil.

Cet étrange récit, où Sophrone nous fait part si minutieusement de ses expériences personnelles et par lequel il termine son livre, contraste, dans une certaine mesure, avec la plupart de ceux qui précèdent. L'incohérence, la bizarrerie, le vague du rêve y sont fort bien rendus. Le rôle donné aux saints rappelle celui des autres miracles, mais il n'est pas poussé jusqu'à l'extravagance. Ce qui paraît certain, c'est que Sophrone revint de Menouthis entièrement guéri. Il attribue sa guérison à une intervention céleste. Quoi qu'il en soit, ses visions, pour être un peu moins ridicules que certaines autres enregistrées par lui, n'ont rien qui soit digne d'une telle origine. Elles supposent un état d'exaltation peu commun, entretenu sans doute par le récit des faits extraordinaires dont la basilique avait été le théâtre, et par des lectures comme celle des Miracles des SS. Cosme et Damien ; rappelons-nous qu'il les connaissait [1]. Son expérience personnelle l'a ensuite disposé à accepter sans contrôle tout ce qui se racontait au sujet

[1] MCJ. 30.

des saints thaumaturges et de leurs clients. Un écrivain qui de nos jours raconterait la moitié de ce que nous lisons dans le livre des LXX miracles, serait accusé d'impiété, et son ouvrage attentatoire à l'honneur des saints. Sophrone était un homme cultivé, et un bon chrétien ; sa piété et sa reconnaissance pour ses célestes bienfaiteurs sont au-dessus de tout soupçon. Qu'il ait été amené à créer un pendant aux Miracles des SS. Cosme et Damien, qu'il ait pu dépasser parfois son modèle et s'imaginer que les saints venaient l'encourager dans cette besogne, cela ne s'explique que par la vogue d'un genre de littérature, qui, hélas, ne contribuait pas précisément à élever le niveau religieux.

§ 3. *Les Miracles de S. Artémius.*

S. Artémius est un martyr célèbre, que sa légende rattache à la persécution de Julien. L'église grecque le fête au 30 octobre. Nous n'avons pas à nous occuper ici de ses Actes. Il nous suffit de rappeler qu'ils font de lui un officier de la cour impériale, et lui donnent les titres de *δούξ, αὐγουστάλιος, πατρίκιος*. Bien qu'il appartienne à la catégorie des saints guérisseurs, la légende ne l'a pas transformé en médecin, et l'auteur des Miracles dont nous allons nous occuper fait expressément remarquer qu'il ne l'était pas : *δοὺξ τὴν ὑπεροχὴν ἐτύγχανεν ἀλλ' οὐκ ἰατρός* [1]. Ses reliques furent transférées à Constantinople dans l'église Saint-Jean-Baptiste du quartier d' *'Οξεῖα*.

C'est dans cette église que nous transporte le livre des Miracles de S. Artémius, qui n'a été livré au public que dans ces dernières années et n'a été l'objet jusqu'ici d'aucun travail d'ensemble [2] malgré l'importance exceptionnelle du recueil à divers points de vue. Il a été publié par A. Papadopou-

[1] Miracle 24. Voir p. 33, note 1.

[2] Il a été analysé dans un compte rendu par M. Kougéas dans *Λαογραφία*, t. III (1911), p. 277-95. M. P. Maas l'a étudié surtout au point de vue archéologique, *Artemioskult in Constantinopel*, dans *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher*, t. I (1920), p. 377-80. M. N. Baynes, dans *Journal of Hellenic Studies*, t. XXXI (1911), p. 266-68 s'est spécialement intéressé à la topographie.

los-Kerameus [1], d'après trois manuscrits, le 1468 de la bibliothèque Nationale de Paris, le 27 du fonds de Saint-Sabas de Jérusalem, le 42 de Messine, auxquels on peut ajouter l'ancienne version slavonne de l'édition critique des Ménées publiée par la Commission archéographique de Saint-Pétersbourg. Les quarante-cinq Miracles dont est composée la collection ne sont pas représentés dans tous les manuscrits et il n'est pas impossible qu'elle en ait compté un plus grand nombre. En effet, dans l'extrait *ἐκ τῶν θαυμάτων τοῦ ἁγίου μάρτυρος Ἀρτεμίου* que Papadopoulos a tiré du manuscrit Coislin 304, il y a un Miracle, le VIe, qui n'est pas représenté dans la grande collection. Il est impossible, avec les moyens dont nous disposons, de se rendre exactement compte de la tradition du recueil. Le style et l'allure des récits ne s'opposent pas à ce qu'ils soient sortis d'une même plume. Mais l'auteur s'y serait repris à deux fois, et il y aurait au moins deux parties à distinguer : la première comprenant les Miracles I-XVII, la seconde, les autres [2]. Le Miracle XVII se termine dans le manuscrit de Jérusalem par une doxologie. Plus loin, après le XXe, il y en a encore une. C'est une indication qu'il ne faut pas négliger, mais qui est assez décevante. Le scribe termine tout naturellement par la phrase consacrée le dernier Miracle qu'il transcrit, et la doxologie peut être simplement l'indice d'une copie incomplète. Mieux vaut insister sur la rédaction plus serrée des dix-sept premiers Miracles, qui fait contraste avec la prolixité des suivants.

Notre collection paraît dater du milieu du VIIe siècle. Plusieurs guérisons de personnes qui sont encore en vie eurent lieu sous le règne d'Héraclius. Le Miracle XXIII se termine par cette phrase : *ταῦτα τῇ νῦν παρελθούσῃ τεσσαρεσκαιδεκάτῃ γέγονεν ἐπινεμήσει ἔτους πεντεκαιδεκάτου τῆς βασιλείας Κωνσταντίνου υἱοῦ μὲν Κωνσταντίνου, ἐγγόνου δὲ Ἡρακλείου.* L'empereur Constantin dont il s'agit, est ordinairement appelé Constant (641-668). La quatorzième indiction tombe en l'année 656. Le miracle XLI eut lieu *τῷ ὀκτωκαιδεκάτῳ ἔτει τῆς βασιλείας τοῦ θεοστηρίκτου ἡμῶν δεσπότου Κωνσταντίνου υἱοῦ*

[1] *Varia graeca sacra* (Petropoli, 1900), p. 1-79. Nous citons MA, avec le numéro d'ordre du Miracle.

[2] Kougéas, t. c., p. 280-81.

μὲν Κωνσταντίνου, ἐγγόνου δὲ Ἡρακλείου, μηνὶ ὀκτωβρίῳ τετάρτῃ, c'est-à-dire en 659.

L'auteur anonyme à qui nous devons le recueil des Miracles de S. Artémius habitait la ville impériale. Peu de pièces hagiographiques sont aussi riches en données topographiques. Le sanctuaire où repose le saint corps est ainsi désigné : *εἰς τὸν ἅγιον Ἰωάννην τὸν βαπτιστήν, εἰς τὴν Ὀξεῖαν, πλησίον τῶν Δομνίνου ἐμβόλων* [1]. Près des portiques de Domninos se trouve aussi l'église *τῆς ἁγίας Ἀναστασίας* [2] et l'hospice *τῶν Χριστοδότης* [3]. Ces édifices étaient donc proches du forum de Constantin [4]. Parmi les églises citées en passant il y a celles de la Vierge *τὰ Κύρου* [5] et celle *τῆς Πηγῆς* avec le monastère [6], celle de Saint-Pantéléémon *εἰς τὰ Ῥουφίνου* [7], de Saint-Adrien *πέραν ἐν Ἀργυροπόλει* [8]. Le Deuteron [9], l'Hebdomon [10], la Magnaura [11] sont bien connus. Outre l'hôpital *τῶν Χριστοδότης* [12] notons celui *τῶν Σαμψών* [13], les bains *τοῦ Ξενῶνος ἤτοι γε Πασχεντίου* [14], *τὸ Δαγισθέου* [15] près duquel se trouvaient les anciennes écuries des chevaux de l'Hippodrome, le bain *τῶν Ἀνθεμίου τὸ λεγόμενον Λίβανον* [16] ; les habitations ou quartiers *τὰ Ἰορδάνου* [17], *τὰ Βιβιανοῦ* [18], *τὸ Κανδελάριν* [19]. Il est fait mention d'un gardien *τοῦ ὁρίου τῶν Καισαρίου τοῦ ἐπιλεγομένου Λαμίας* [20].

La basilique de Saint-Jean-Baptiste avec ses moindres recoins est familière à notre auteur. Il sait au besoin indiquer la place exacte occupée par le malade dont il relate la guérison : par exemple, la quatrième colonne du portique de gauche [21]. Car, de même que dans l'église des SS. Cosme et Damien et dans celle des SS. Cyr et Jean, l'incubation était la forme de supplication usitée au tombeau de S. Artémius. C'est dans le portique de gauche, allant du *σκευοφυλάκιον* [22] au narthex [23], qu'étaient déposés les matelas des patients. On

[1] MA. 4. 5. [2] MA. 29. [3] MA. 22.
[4] Maas, t. c., p. 378. [5] MA. 12.
[6] MA. 36, 37. [7] MA. 13.
[8] MA. 32. [9] MA. 11. [10] MA. 5.
[11] MA. 5. [12] MA. 22. [13] MA. 21.
[14] MA. 11. [15] MA. 13. [16] MA. 21.
[17] MA. 21. [18] MA. 21. [19] MA. 34.
[20] MA. 16. [21] MA. 32. [22] MA. 15, 41 ; cf. 38.
[23] MA. 32.

y était fort serré, à ce qu'il semble. Le nommé Zontos avait autour de lui quatre malades souffrant du même mal que lui [1]. Il y avait aussi des cellules. Une femme de distinction, Sergia, en occupait une, avec son enfant malade : *ἐν τῷ κελλίῳ τῷ δεξιὰ τοῦ κατηχουμενείου* [2]. L'affluence des malades était parfois telle qu'ils envahissaient les dépendances. Un certain André est transporté à l'église Saint-Jean-Baptiste le jour même de la fête de S. Artémius : sa paillasse est déposée dans le baptistère [3]. C'était une faveur de pouvoir coucher dans le voisinage immédiat des reliques ; elle s'accordait rarement et le dimanche seulement [4].

Le corps du martyr était déposé sous le maître-autel : *ὑποκάτω τοῦ μεγάλου θυσιαστηρίου* [5], et renfermé dans un sarcophage de plomb, *μολιβδίνη σορός, θήκη* [6], protégé par une grille : *κάγκελλα τῆς τιμίας σοροῦ* [7]. Un homme à qui les gardiens de semaine ont refusé l'entrée de la crypte place sa couchette *ἔμπροσθεν τῆς εἰκόνος τοῦ ἁγίου Ἰωάννου ἔνθα ἡ τροπικὴ κατὰ τὴν ἀρχὴν τῆς δεξιᾶς καταβάσεως* [8]. Nous ignorons la signification exacte du mot *τροπική* ; mais la phrase indique que l'on descendait dans l'église souterraine par des escaliers à gauche et à droite de l'autel.

A droite se trouvait une chapelle de Sainte-Fébronie [9]. Cette martyre joue un rôle important dans les Miracles de S. Artémius. Elle y apparaît comme une sorte d'assistante : *ὑπουργὸς τοῦ ἁγίου* [10], ou si l'on veut, de suppléante. C'est à elle qu'il confie les femmes qui viennent implorer leur guérison [11] ; cela, par un sentiment de délicatesse qui s'explique aisément. S. Artémius n'était invoqué que pour une catégorie toute spéciale d'affections, c'est-à-dire les tumeurs externes de la région du bassin : hernie, varicocèle, etc. A deux exceptions près, tous les miracles de S. Artémius se rapportent à ce genre de maladies, que l'auteur décrit avec beaucoup de simplicité et sans pruderie, dans un langage technique qui peut être signalé aux historiens de la médecine.

[1] MA. 30. [2] MA. 31. [3] MA. 37.
[4] MA. 17. [5] MA. 24.
[6] MA. 33, 34. [7] MA. 27.
[8] MA. 17. [9] MA. 22, 24, 38.
[10] MA. 24. [11] MA. 24, 45.

La guérison est précédée, comme nous l'avons vu dans les autres cas, d'une vision du saint, qui se montre tantôt en uniforme de sénateur, de patrice ou de comte, *χλαμύδα φορῶν καὶ στιχοβαλτίδιον* [1], tantôt en costume de médecin [2]. C'est ainsi qu'il apparaît sous la figure du médecin en chef qui était de service à l'hôpital durant le mois : *τοῦ τὸν μῆνα ποιοῦντος ἀρχιάτρου* [3]. Lui aussi prend parfois l'apparence d'un ami [4]. Il lui arrive même de se travestir en boucher [5], en marin [6]. Lui encore, comme ses collègues dont nous avons raconté les cures merveilleuses, fait journellement sa tournée d'inspection : *πάροδον ὡς ἐπὶ ξενῶνος εἰώθει ποιεῖν ὁ ἅγιος* [7]; il s'informe de l'état du malade et prescrit le remède.

Le remède c'est souvent l'emplâtre fait avec la *κηρωτή* [8], une friction avec du vinaigre et du sel [9] ou avec l'huile du sanctuaire [10]. L'huile n'est pas toujours à l'usage externe ; des malades la boivent [11], et à propos de l'un d'entre eux, l'auteur ne peut s'empêcher de s'écrier : « Quel est donc le médecin qui guérit les hernies en faisant avaler de l'huile [12]? » La guérison s'obtient quelquefois par la simple imposition de la main du thaumaturge [13]. D'autres fois celui-ci a recours à une opération chirurgicale [14], ou se contente de mettre le pied sur le siège du mal [15]. Voici quelques moyens tout à fait extraordinaires. Le saint envoie son client chez le maréchal ferrant, qui le guérira, assure-t-il. Le malade obéit, mais l'artisan déclare ne pas se connaître en remèdes. Nouvel ordre du saint ; le malade revient à la charge chez le maréchal ferrant qui, en sa qualité de Cilicien, nous dit-on, était un personnage très irritable : furieux, il le met à la porte. Une troisième fois le malheureux est envoyé à la même adresse. Exaspéré, le Cilicien finit par lui dire : « Eh bien, soit, placez-vous sur l'enclume. » Il lève le marteau des deux mains, mais avant que celui-ci ne soit retombé, le patient est guéri [16].

A un nommé Georges, S. Artémius apparaît sous la figure

[1] MA. 6, 37, 14, 16, 29, etc.
[2] MA. 2, 23, 42, 44.
[3] MA. 22. [4] MA. 22, 31. [5] MA. 25.
[6] MA. 27. [7] MA. 6. [8] MA. 3, 13, 15, etc.
[9] MA. 20. [10] MA. 19, 37. [11] MA. 15.
[12] MA. 30. [13] MA. 12, 32. [14] MA. 3. [15] MA. 7, 14.
[16] MA. 26.

d'un boucher, portant ses instruments et un seau d'eau. Il lui ouvre le ventre, enlève les entrailles, les nettoie et les remet en place [1].

Dans certains cas la faveur temporelle devient l'occasion d'une leçon morale ou d'une grâce spirituelle [2]. Le saint n'hésite pas à punir le blasphème et le manque de foi, et il montre parfois son pouvoir en envoyant le mal dont il a l'habitude de guérir. Il est vrai qu'il finit par céder aux supplications de ceux qui l'invoquent alors dans leur détresse.

Presque toujours notre auteur connaît le nom, l'origine, la profession, souvent l'âge et les antécédents des miraculés, avec les circonstances de leur maladie. C'est Euporos, négociant de Chios [3]; Acace le bijoutier [4]; Sergius d'Alexandrie, *φύλαξ τοῦ ὁρίου τῶν Καισαρίου τοῦ ἐπιλεγομένου Λαμίας* [5]; c'est un chantre de l'église Saint-Jean-Baptiste, *ψάλλων τὰ στίχη τοῦ ἐν ἁγίοις ταπεινοῦ Ῥωμανοῦ μέχρι τοῦ νῦν* [6]; le sénateur Sergius, *τὸ ἐπίκλην ὁ κατὰ ἄνθρωπον, ὃς ἦν πατρίκιος καὶ θεῖος δικαστής* [7]; une femme nommée Anna, *ἡ τὸ ἐπίκλην τὰς ἀγαπάς* [8]; Georges, *χαρτουλάριος τοῦ θείου λογοθεσίου* [9]; Étienne, diacre de la Grande Église, *καὶ ποιητὴς μέρους Βενέτου* [10]; Polychronius, *ὁ καὶ Στέφανος* [11]; la femme qui tient l'établissement de bains, *τὸ δίδυμον λουτρὸν τοῦ Ξενῶνος ἤτοι γε Πασχεντίου, τοῦ ὄντος πλησίον τοῦ παλατίου τοῦ Δευτέρου* [12], et ainsi de suite. Cette précision n'est nullement affectée, et on ne peut douter que le rédacteur n'ait été bien renseigné sur les personnes dont il parle. Il y a parmi elles des amis qui lui ont raconté leur histoire, et c'est évidemment de la bouche du chantre de Saint-Jean-Baptiste qu'il a recueilli les détails minutieux qui remplissent les Miracles XVIII et XXII. Tout indique que ce chroniqueur du sanctuaire de S. Artémius est de la maison, et en continuelle relation avec tous ceux qui la fréquentent.

Le portrait qu'il fait du martyr ressemble à celui que les livres de Miracles tracent des SS. Cosme et Damien, Cyr et Jean. Il a les mêmes pouvoirs et les mêmes habitudes ; la

[1] MA. 25. [2] MA. 8, 9. [3] MA. 5. [4] MA. 10. [5] MA. 16. [6] MA. 18, 22. [7] MA. 17. [8] MA. 34. [9] MA. 19. [10] MA. 21. [11] MA. 41. [12] MA. 11.

basilique est son domaine ; il y vient en aide aux malheureux par des moyens aussi extraordinaires, et s'il faut en croire notre hagiographe, pas plus que les autres saints guérisseurs, S. Artémius ne dédaignait la plaisanterie ; et elle passait parfois les bornes, comme dans l'anecdote du maréchal ferrant et dans celle du comédien d'Alexandrie qui revient de la basilique avec la maladie dont son compagnon a été guéri [1].

§ 4. *Les Miracles de S. Thérapon et de S. Isaïe.*

Nous ignorerions tout de S. Thérapon, s'il ne nous restait, avec le résumé des synaxaires, un panégyrique, *ἐγκώμιον εἰς τὰ θαύματα τοῦ ἁγίου Θεράποντος*, ou, si l'on préfère, un *βίος ἐν συντόμῳ καὶ μερικὴ θαυμάτων διήγησις*, publié d'après un médiocre manuscrit, le Laurentianus IX. 14, dans les *Acta Sanctorum* [2]. M. Deubner [3] en a donné un meilleur texte en s'aidant en outre du manuscrit de Messine 29.

Sur le saint lui-même, cette pièce ne nous apprend rien de bien précis. Thérapon serait un évêque de Chypre [4], on ne sait de quelle ville, martyrisé pour la foi, on ne sait quand. Ses reliques furent transportées à Constantinople à l'époque de l'invasion des Sarrasins, et déposées dans une église de la Sainte Vierge : *καὶ τουτονὶ τὸν τῆς Θεοτόκου νεὼν ἐκλεξάμενος* [5]. On s'est demandé quel pouvait être ce sanctuaire, et sur un indice sans portée, on s'est prononcé pour l'église des Blachernes [6], alors que l'église de la Vierge *τῆς Ἐλαίας* est clairement désignée. C'est là en effet qu'un malade est envoyé pour se faire guérir par S. Thérapon : *πρὸς τὸν εὐκτήριον οἶκον τῆς Θεομήτορος ἴεσο, ὅστις τῆς Ἐλαίας προσονομάζεται· αὐτόθι γάρ, φησίν, ἰαθήσῃ τοῦ πτώματος* [7]. D'ailleurs, le synaxaire de Constantinople est formel. S. Thérapon était honoré *πλησίον τῆς Ἐλαίας* [8]. Sa chapelle était sans doute contiguë à l'église de la Sainte Vierge.

[1] MA. 17. [2] *BHG.* 1798.
[3] *De incubatione*, p. 120-34.
[4] Cf. *Saints de Chypre*, dans *Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 247-49.
[5] DEUBNER, p. 125.
[6] DEUBNER, p. 106 ; cf. 126. [7] DEUBNER, p. 126.
[8] *Synax. Eccl. CP.*, p. 710.

Elle fut le théâtre de nombreuses guérisons, dont quelques-unes sont sommairement racontées dans l' Ἐγκώμιον. On y pratiquait l'incubation. Ainsi, un certain Georges, δέκαρχος, après quelques jours passés dans l'église, est averti en songe d'avoir à se faire frotter d'huile par le gardien. Après trente jours, un paralytique reçoit, en songe, de la main du saint, du pain et du vin, et guérit. Dans un autre cas, une blessure est fermée par l'application de la κηρωτή. L'auteur du panégyrique ne se perd pas dans les détails et se borne souvent à indiquer en deux mots la nature de la maladie et le bienfait reçu. Ses récits y perdent beaucoup en intérêt et en pittoresque ; mais ils en disent assez pour faire comprendre que S. Thérapon guérissait, comme les SS. Cosme et Damien, en songe, soit directement soit en prescrivant le remède ; que l'huile de sa lampe ou la κηρωτή étaient les principaux agents de la médication, auxquels il faut ajouter le baume qui découlait de ses reliques : τῷ τῶν λειψάνων ἀπομυρίσματι.

L'hagiographe a-t-il travaillé sur les ex-voto exposés dans le sanctuaire ? On peut le penser ; mais il n'est fait mention qu'une seule fois d'un document de ce genre. Un certain Florinus τοῦ τε πάθους καὶ τῆς ἐλευθερίας τὸν θρίαμβον ἐγκήροις ἐστηλίτευσε πίναξιν [1].

On a essayé de dater les Miracles de S. Thérapon par une allusion aux barbares qui menaçaient Constantinople : στῆσον τὴν καθ' ἡμῶν ἀπειλὴν τῶν βαρβάρων, θραύων τὰ φράγματα... ἄλγησον καὶ νῦν ὑπὲρ χριστιανῶν ταλαιπωρουμένων κύκλωθεν τοῖς ἔθνεσι [2]. En 626, Constantinople était assiégé par les Avares et les Slaves, et le roi de Perse est à Chalcédoine. Le panégyrique serait ainsi daté de 626 [3]. Je crains que les phrases citées ne comportent pas une explication aussi précise.

Les reliques du prophète Isaïe furent transportées à Constantinople, on ne sait à quelle époque, dans l'église Saint-Laurent près des Blachernes. Le fait est consigné dans le synaxaire [4]. On ignorait jusqu'ici que cette église fût un θεραπείας οἶκος et que le prophète y fît des miracles. Tout récem-

[1] Deubner, p. 127. [2] Deubner, p. 125.
[3] Deubner, p. 118.
[4] *Synax. Eccl. CP.*, p. 667.

ment a été publié ici-même un recueil intitulé *εἰς τὰ ἐν τῷ πανσέπτῳ ναῷ τελεσθέντα θαύματα νυνὶ τοῦ ἁγίου καὶ μεγάλου προφήτου Ἡσαΐου* [1]. L'auteur ne se propose pas de faire connaître les innombrables miracles du prophète ; il s'en tient aux miracles contemporains : *ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς γενεᾷ*, ou comme l'indique le titre : *νυνὶ τελεσθέντα*. Malheureusement, rien n'indique à quelle époque il vécut, et la seule limite chronologique que nous ayons à noter est l'âge du manuscrit de la Bodléienne, Barocc. 240 (fol. 72v-74), d'où nous avons tiré ce texte : il est du XIIe siècle. La narration est courte et rapide, et se borne souvent à enregistrer le nom du malade, la nature de son mal et la guérison. Parfois l'auteur entre dans quelques détails, et fait assez comprendre que l'incubation était en honneur dans l'église Saint-Laurent près du tombeau de S. Isaïe. Constantin, un vigneron originaire de Paphlagonie, avait, en buvant, avalé des grenouilles, qui s'étaient développées dans ses entrailles et lui causaient de cruels tourments. Il se rendit au tombeau du prophète, qui lui apparut et lui ordonna de passer la nuit dans l'église. Le prophète se fit voir aussi au gardien, *τῷ τῷ σεβασμίῳ ναῷ παραμένοντι*, et lui enjoignit de mêler l'huile sainte à la nourriture du patient. La mixture produisit une réaction salutaire qui délivra notre homme de ses hôtes importuns.

Souffrant de maux de gorge, un pêcheur va se recommander au prophète. Au bout de quelques jours, il reçoit l'ordre de jeter ses filets, et ramène non pas des poissons mais des paquets d'encens. Il les offre au saint qui, en échange, lui rend la santé.

Dans d'autres circonstances le prophète guérit directement le malade, comme il fit pour ce Théophylacte qu'il délivra de la paralysie en traçant le signe de la croix sur tous ses membres.

Il serait inutile de pousser plus loin l'analyse d'un recueil dont le principal intérêt consiste à nous faire connaître un nouveau sanctuaire où la guérison s'obtient par l'incubation.

[1] *Anal. Boll.*, t. XLII, p. 257-65.

§ 5. *Les Miracles de S. Théodore.*

Le corps du martyr Théodore était conservé à Euchaïta, dans le Pont, où une superbe basilique s'était élevée sur son tombeau [1]. S. Grégoire de Nysse, qui a prêché dans cette église le jour de la fête du saint, nous en a laissé une description brillante [2]. Les pèlerins y accouraient en foule. On ne peut douter que parmi eux il ne se soit trouvé des malades venus pour demander au puissant intercesseur un remède à leurs maux, et il y a lieu de croire que tous ne sont pas rentrés chez eux sans avoir éprouvé les effets de son pouvoir auprès de Dieu. Rien n'indique pourtant que l'aspect de sa basilique ait ressemblé à celles des saints spécialement secourables aux malades, et que le sol des portiques fût encombré de matelas ou de nattes. Le principal document que nous ayons pour nous renseigner sur le culte de S. Théodore, est, après le panégyrique de S. Grégoire de Nysse, celui qui a pour auteur Chrysippe, prêtre de Jérusalem, qui mourut en 479, et laissa un certain nombre d'écrits qui n'ont pas été tous publiés. L' *ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον μεγαλομάρτυρα Θεόδωρον*, d'abord édité par Phocylidès [3], puis par A. Sigalas [4], a trouvé place dans les *Acta Sanctorum* au 9 novembre [5]. On peut distinguer deux recensions, qu'il n'est pas nécessaire de caractériser ici, mais qui sont représentées respectivement dans les deux dernières éditions du texte.

Le discours est divisé en deux points : S. Théodore, illustre par son martyre ; S. Théodore, illustre par ses miracles. Le premier est emprunté à la Passion de S. Théodore intermédiaire entre le sermon de S. Grégoire et le texte métaphrastique. Il ne nous intéresse pas pour le moment. Nous aurons à examiner à quelle source est puisée la seconde partie du panégyrique.

[1] Voir notre travail *Euchaïta et la légende de S. Théodore*, dans *Anatolian Studies presented to Sir William Mitchell Ramsay* (Manchester, 1923), p. 129-34.

[2] *BHG*. 1760.

[3] *Νέα Σιών*, t. XI (1911), p. 557-78.

[4] *Des Chrysippos von Jerusalem Enkomion auf den hl. Theodoros Teron* (Leipzig, 1921), p. 50-79.

[5] *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 55-72.

Celle-ci est tout simplement un récit, à peine entrecoupé de quelques réflexions, de douze miracles de S. Théodore. Voici en quelques mots le sujet de ces récits.

1. Un homme fort dévot à S. Théodore a prêté à un voisin son âne et lui a confié en même temps son fils pour lui servir de compagnon de voyage et ramener la bête. L'étranger garde l'animal et vend l'enfant comme esclave aux Ismaélites ; l'on n'entend plus parler de lui. S. Théodore a pitié du père et de l'enfant. Sous la figure d'un cavalier, il s'approche du jeune esclave, le délivre, lui donne un cheval et le ramène au foyer paternel.

2. Une pauvre femme qui nourrissait des oiseaux de basse-cour, voulait offrir une de ces volailles à S. Théodore. Un soldat la lui vole et la fait rôtir. La punition ne se fait pas attendre : son cheval d'armes meurt. Alors le coupable rentre en lui-même et va porter à la basilique deux pièces de volaille. Or, on venait précisément de faire au sanctuaire l'offrande d'un cheval. Le saint ordonne au gardien de le donner au soldat repentant.

3. Un disque précieux a été volé chez un orfèvre. Ses soupçons tombent sur son apprenti, et il le chasse. Le malheureux est innocent ; il prie S. Théodore, qui lui indique le moyen de découvrir le coupable : c'est la première personne qu'il rencontrera au sortir de l'église. Mais il lui recommande en même temps de n'exiger du voleur que la restitution de l'objet. Et il en fut ainsi.

4. Des objets précieux confiés au desservant d'une église dédiée à S Théodore ont été volés par son domestique. Le prêtre est cité en justice et court risque d'être condamné. Mais S. Théodore, siégeant comme juge, ayant comme assesseurs deux autres martyrs honorés dans la même église, fait comparaître le coupable et l'oblige à se déclarer.

5. Un pauvre homme poursuivi par ses créanciers, prie le saint de lui permettre d'emporter une des lampes d'argent qui brûlent près de son autel, de façon à avoir de quoi payer ses dettes. Le saint acquiesce et favorise l'enlèvement de l'objet. La lampe est emportée, sans que personne s'en aperçoive, et vendue. Quand sa fortune est rétablie, le voleur se déclare et restitue la lampe.

6. Un coutelas précieux, déposé en offrande sur l'autel, excite la convoitise d'un enfant, qui s'en empare. Mais quand

il veut sortir, sa main est comme paralysée ; elle s'ouvre du moment qu'il fait mine de replacer l'objet. Il recommence plusieurs fois ainsi. Naïvement il prie le saint de lui donner une arme dont au ciel on n'a que faire. Le saint apparaît au prêtre et lui donne l'ordre de remettre l'objet à l'enfant.

7. Un dépositaire infidèle est puni et forcé par S. Théodore à restituer le dépôt.

8. Des voleurs ont dévalisé une église dédiée à S. Théodore ; ils ne parviennent pas à sortir, et sont surpris. On leur fait restituer le butin ; mais, tel est l'ordre du saint, en les congédiant on leur donne quelque secours.

9. Un soldat, venu en pèlerinage, attache son cheval à une colonne. Tandis qu'il est en prières, on le lui vole. Il se plaint au saint, qui lui fait donner un des chevaux offerts par les pèlerins, en recommandant de ne pas poursuivre le pauvre diable de voleur.

10. Un homme amène un bœuf pour l'offrir à S. Théodore. En route quelqu'un donne à manger à la bête sans demander de rétribution. Le martyr avertit le prêtre de ne pas accepter l'offrande au nom d'un seul, mais au nom des deux qui y ont contribué pour leur part.

11. Le onzième miracle est représenté par des généralités. On nous dit ce qu'il faut faire pour découvrir, par l'intervention du saint, les voleurs ou les serviteurs qui ont pris la fuite.

12. A Constantinople un palais voisin d'un oratoire de S. Théodore prend feu. Le saint est invoqué, et on le voit apparaître au milieu du brasier, éteignant les flammes. Il ne préserve pas sa propre chapelle, qui est remplacée par une basilique.

S. Théodore, on le voit, a une clientèle spéciale. Il nous est présenté comme le patron de ceux qui ont été injustement lésés dans leurs intérêts matériels ; j'allais ajouter : et des voleurs, car il se montre à leur égard d'une remarquable indulgence. Tous les miracles, sauf le dernier, reviennent à réparer ou à empêcher quelque injustice.

Il serait curieux de savoir comment Chrysippe s'y est pris pour recueillir ces récits. Il pratique malheureusement le système, cher aux rhéteurs, de supprimer, partout où il le peut, les noms de personnes et les noms de lieux. Ses périphra-

ses nous laissent complètement dans le vague, et les points de repère font défaut. Ce qui est certain, c'est que nous n'avons pas ici le livre des Miracles d'un sanctuaire local. A Jérusalem — et c'est un des rares renseignements précis que l'on parvient à retirer de la lecture du recueil — il n'y avait pas encore, au temps de Chrysippe, d'oratoire ou de chapelle du saint. Quelques-uns des personnages mis en scène vont en pèlerinage à Saint-Théodore. C'est peut-être Euchaïta qui est désigné, mais certes pas toujours. Dans le Miracle IV il s'agit d'une église « que S. Théodore habite avec d'autres martyrs ». Ailleurs (Mir. III), nous voyons un malheureux se réfugier *ἐπὶ τὴν ἐγχωρίαν αὐλὴν τοῦ μάρτυρος*. Rien n'indique que Chrysippe soit allé recueillir sur place les histoires qu'il raconte, et d'ailleurs, les rhéteurs de son espèce ne prennent pas la peine de rassembler les éléments de leurs discours. Ils aiment à trouver la matière prête, et se contentent d'y mettre leur style que, naturellement, ils jugent meilleur. D'autre part, il n'est nullement probable que ces récits aient circulé à Jérusalem, où le culte de S. Théodore n'était pas encore établi. Il est donc à croire que notre auteur s'est servi d'une collection déjà existante, rapportée on ne sait d'où.

De cette collection il est resté quelque trace. D'abord un résumé, que nous avons publié [1], et où sont racontés les mêmes miracles, dans un texte qui semble ne pas dériver de Chrysippe, mais d'une version mieux agencée de ces récits. Dans le miracle de l'incendie, l'abrégé cite très exactement le consul Sphoracius, dont Chrysippe a supprimé le nom. On retrouve ailleurs des versions développées et d'un enchaînement plus logique de plusieurs Miracles racontés par Chrysippe dans sa rédaction sommaire parfois jusqu'à l'obscurité [2]. Les Miracles VI et XI sont racontés par Philothée de Constantinople [3], d'une façon bien plus claire, plus vraisemblable, et dans une forme qui cadre beaucoup mieux avec l'ensemble que la narration de Chrysippe lui-même, sans qu'il puisse être question de regarder ce dernier comme la source des deux récits. Certains traits de la rédaction primitive du recueil dont s'est servi Chrysippe sont peut-être à chercher ailleurs. On connaît

[1] *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 55-72.
[2] Ibid., p. 69, note 1.
[3] Ibid., p. 79.

trop le jugement des martyrs contre Julien l'apostat ou Valens et la délégation qu'ils donnent à deux d'entre eux pour l'exécuter, pour ne pas voir dans le Miracle IV une réminiscence de cette histoire [1]. Les deux martyrs *ὁμότροποι καὶ συνήθεις τοῦ μάρτυρος* étaient sans doute nommés. Une version du Miracle XI, conservée dans l'homélie de Philothée de Constantinople, donne cette curieuse explication de la lenteur que met le saint à exaucer un client : il avait été obligé de s'absenter trois jours durant pour assister à la mort de S. Joseph l'hymnographe et conduire son âme au ciel. Dans la Vie de S. Sabas, S. Théodore indique un motif analogue au bijoutier Romulus qu'on avait volé et qui implorait l'assistance du saint : S. Sabas était mort, et S. Théodore avec d'autres saints avaient été appelés pour aller au devant de lui et l'introduire au lieu du repos [2]. Il y a vraisemblablement adaptation d'un trait ancien à des textes plus récents, et il ne serait pas étonnant que cette étrange conception, que nous retrouverons ailleurs, ne remontât à la première forme du recueil.

Ce qu'on nous donne pour des miracles de S. Théodore sont des anecdotes piquantes, d'un caractère populaire, qui mettent en lumière l'idée qu'on se faisait du saint. Il n'apparaît qu'une fois comme militaire, dans l'histoire, souvent reprise sous diverses formes [3], du jeune esclave délivré et reconduit dans son pays par un brillant cavalier. Le plus souvent nous le voyons chez lui, dans son domaine, c'est-à-dire dans son sanctuaire, propriétaire important, dont les biens sont gérés par un intendant : le prêtre du lieu. C'est là qu'il habite et il ne s'en éloigne que dans de graves circonstances. Il donne des ordres à son personnel et est toujours prêt, en temps ordinaire, à exaucer ses clients. Ceux-ci l'interpellent familièrement et sentent qu'ils peuvent compter sur sa bienveillance et sa générosité ; car il sait au besoin se dépouiller pour eux de ses richesses, sans se montrer trop exigeant sur la question d'honorabilité. Il ne garde pas rancune aux voleurs et admet la pauvreté comme circonstance atténuante.

[1] Ibid., p. 63, note 1.
[2] Ibid., p. 22, n. 43.
[3] Ibid., pp. 60, 72, 78.

§ 6. *Les Miracles de S. Ménas.*

Le grand martyr d'Égypte, S. Ménas, était honoré dans la basilique, récemment mise au jour, du désert de Maréotis, où se trouvait son tombeau, et aussi, à ce qu'il faut conclure de la Passion qui se lit dans les ménologes grecs, à Cotyée de Phrygie [1]. Le recueil de Miracles du saint, attribué à Timothée d'Alexandrie, se rapporte, sans la moindre hésitation possible, au sanctuaire égyptien. Quel est ce patriarche Timothée regardé comme l'auteur de ce livre, peu digne d'une plume épiscopale, il faut l'avouer? On ne nous le dit pas, et ce n'est pas le lieu ici de nous livrer à de vaines conjectures [2].

Le texte grec des Miracles de S. Ménas a été publié d'après un seul manuscrit, le 379 de la bibliothèque Synodale de Moscou par N. Pomjalovskij [3]. D'autres manuscrits que nous avons collationnés nous ont permis de reconnaître deux recensions du recueil. Nous nous réservons de les caractériser dans le prochain volume des *Acta Sanctorum*. Les Miracles sont au nombre de 13. Il est probable que primitivement il y en avait un plus grand nombre. La version éthiopienne inédite, dont nous avons une analyse [4], en comprend 19. Le miracle raconté dans le texte nubien, récemment déchiffré [5], n'est point représenté dans le grec ni, semble-t-il, dans l'éthiopien. Bien qu'il soit traduit du grec, nous n'avons pas d'indices suffisants pour assurer qu'il appartenait à la collection de Timothée ; mais, certes, il ne la déparerait pas.

[1] *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 118-27.

[2] Dans un travail intitulé : *Des Timotheos von Alexandrien Schülers des hl. Athanasios Rede « in sanctam Virginem Mariam et in salutationem Elisabeth »*, le P. A. Vardanian se contente de dire que les Miracles de S. Ménas font partie du bagage littéraire de Timothée d'Alexandrie (381-385). *Oriens christianus*, N. S., t. II (1912), p. 227.

[3] *BHG.* 1256-69.

[4] Par M. Chaîne, dans C. M. Kaufmann, *Ikonographie der Menas-Ampullen* (Cairo, 1910), p. 48-49.

[5] M. W. Budge, *Texts relating to Saint Mêna of Egypt and Canons of Nicaea in a Nubian dialect* (London, 1909), a publié en fac-similé le texte nubien ; M. F. Ll. Griffith en a publié la traduction dans son mémoire *The Nubian Texts of the Christian Period*, dans *Abhandlungen der k. preussischen Akademie*, 1913, n. 8, p. 12-15.

Nous avons analysé ici même [1] le recueil grec. Il suffira de rappeler très sommairement le sujet des 13 chapitres dont il se compose.

1. Un marchand coupé en morceaux par son hôte est ressuscité par S. Ménas.

2. Un esclave, qui s'était jeté à l'eau, est ramené après deux jours, sain et sauf, par S. Ménas.

3. S. Ménas préserve la vertu d'une femme à qui un soldat voulait faire violence.

4. Un chrétien, dépositaire infidèle, refuse de rendre son bien à un juif d'Alexandrie. S. Ménas intervient ; le juif se convertit.

5. Guérison d'un paralytique et d'une femme muette.

6. Une Samaritaine qui allait en pèlerinage à Saint-Ménas est sauvée des mains d'un impudique.

7. S. Ménas sauve un pèlerin entraîné au fond de l'eau par un crocodile.

8. Punition d'un riche qui a volé la brebis d'une pauvre veuve.

9. S. Ménas exauce la prière du propriétaire d'une chamelle stérile. Celui-ci ne tient pas sa promesse et est puni.

10. Une jument, jusque-là stérile, met bas un poulain à trois pattes.

11. Punition d'un soldat qui vole du bois offert à S. Ménas.

12. Guérison d'un homme d'Alexandrie possédé du démon.

13. Un porc offert à S. Ménas est tué et salé ; au même instant il est changé en pierre.

Ces courts résumés représentent des narrations d'une certaine étendue, avec des incidents choisis pour intéresser l'auditoire de gens simples auxquels l'auteur entendait évidemment s'adresser. Pour avoir une idée du genre on peut lire le Miracle X, où est racontée l'histoire d'un païen dévot à l'idole du temple voisin. Il avait une jument stérile, et fait le vœu, si S. Ménas peut la rendre féconde, de lui offrir trois pieds du poulain ; le quatrième sera pour son dieu. La jument met bas un poulain n'ayant que trois pieds. S. Ménas apparaît au païen et tire la morale de l'histoire. Le païen se convertit.

[1] *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 128-35.

Indiquons aussi en quelques mots le sujet du Miracle nubien. Il s'agit d'une femme stérile dont tout l'entourage partageait la disgrâce : les servantes et les animaux domestiques, y compris les oiseaux de basse-cour, étaient stériles aussi. Ayant entendu parler des miracles de S. Ménas, elle promet que, s'il veut employer son pouvoir à faire pondre une de ses volailles, elle portera le premier œuf à la basilique. Elle obtient ce qu'elle désiré et se dispose à accomplir son vœu. Le marin à qui elle s'adresse lui déconseille de s'embarquer, et s'offre à porter lui-même l'œuf à la basilique. Il commence par oublier sa promesse, puis un beau jour il fait cuire l'œuf et le mange. Quelque temps après, un dimanche, il revient à son village et va à l'église pour communier. Mais il voit arriver vers lui S. Ménas monté sur un cheval blanc et brandissant sa lance. Il se réfugie près de l'image de la Vierge ; néanmoins S. Ménas le saisit et le frappe à la tête : et voilà que l'œuf qu'il a mangé devient un oiseau qui s'échappe de dessous sa personne en chantant. S. Ménas saisit l'animal par les deux ailes et le porte à la femme stérile, en lui disant : « Mettez-le avec vos oiseaux ; ils pondront désormais ; vous-même vous aurez un fils ; donnez-lui mon nom. » Il annonce qu'il étendra cette bénédiction aux servantes et au bétail aussi. Après la naissance du jeune Ménas, tout le monde se rend à la basilique pour recevoir le baptême.

Le portrait de S. Ménas ressemble beaucoup à celui de S. Théodore. Il apparaît le plus souvent en habit militaire, *ἐν σχήματι σπαθαρίου*, ordinairement à cheval, *καβαλλάριος ἐν ἔδει στρατιώτου* ; parfois aussi il se montre en civil, si l'on peut dire : *ἐν σχήματι ἀνθρώπου τινός*.

Si la prière l'atteint partout, il réside, invisible, dans la basilique, qui est son domaine, un riche domaine, sur lequel il veille ; dans ses étables il y a des chameaux, des porcs, des chevaux. Il intervient personnellement dans presque tous les miracles, et alors il s'éloigne du sanctuaire, comme on peut le voir, par exemple, dans le Miracle VII. Il y est question de trois frères, dont l'un est entraîné dans le lac par un crocodile. S. Ménas, à son cri de détresse, accourt, le sauve et le conduit dans sa basilique. Puis il retourne au lac consoler les deux autres frères. Les miracles se passent en grande partie hors de la basilique, non pas toutefois celui de la paraly-

tique et de la muette (V), qui est un cas d'incubation. C'est celui que nous avons rencontré deux fois déjà, dans les Miracles des SS. Cosme et Damien [1] et dans ceux des SS. Cyr et Jean [2]. Comme la basilique de Saint-Ménas ne paraît pas avoir été un sanctuaire à incubation, il est probable que la première version du Miracle ne provient pas de là, et que les SS.Cosme et Damien sont censés en être les premiers auteurs.

Faut-il faire remarquer qu'aucun des Miracles de S. Ménas n'est empreint de la gravité que l'on est en droit d'exiger de quiconque se propose d'honorer les saints ; et que presque tous sont d'une puérilité qui dépasse, si c'est possible, ce que nous avons déjà rencontré jusqu'ici ?

§ 7. *Les Miracles de Ste Thècle.*

Séleucie d'Isaurie possédait le plus important des sanctuaires de Ste Thècle [3]. C'était une riche basilique, fréquentée par de nombreux pèlerins. L'empereur Zénon la fit rebâtir avec plus de magnificence, et la dota royalement [4]. Il s'y faisait de nombreux miracles. Nous devons le récit de quelques-uns d'entre eux à Basile, qui était évêque de Séleucie durant le second tiers du Ve siècle : 448 et 458 sont des dates certaines de son épiscopat. Il rédigea, avant 467, ce recueil [5] qui forme le livre II des Actes (*πράξεις*) de Ste Thècle [6], et qui ne lui a pas été sérieusement contesté ; car, comme le dit fort bien Tillemont, « le peu d'apparence de quelques-unes des choses qui y sont rapportées est une raison bien faible pour douter qu'il en soit l'auteur [7]. »

L'allure des trente et un récits dont se compose le livre

[1] MCD. 24. [2] MCJ. 30.
[3] *Origines du culte des martyrs*, p. 192.
[4] Evagrius, *Hist. eccl.*, III, 8.
[5] Tillemont, *Mémoires*, t. XV, p. 346.
[6] *BHG*. 1718. Nous citons MT, suivi du numéro d'ordre du Miracle. On trouvera une rapide analyse des Miracles de Ste Thècle, faite d'un point de vue spécial, dans L. Radermacher, *Hippolytus und Thecla*, dans *Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften*, t. CLXXXII, 3, p. 121-26. De même, sous un autre aspect, dans Lucius, *Die Anfänge des Heiligenkults*, p. 205-214.
[7] *Mémoires*, t. c., p. 345.

des Miracles de Ste Thècle est beaucoup moins impersonnelle que celle des recueils précédents. L'auteur s'adresse à des auditeurs connus, et parle constamment de choses qui leur sont familières. Il ne s'interdit pas de faire librement ses réflexions, assez désobligeantes parfois, sur ses contemporains : il marque sa désapprobation à l'adresse de la veuve d'un homme illustre qui s'était remariée avec un vétérinaire [1] ; il traite d'imbécile un sophiste connu, qu'il nomme par son nom [2]. La chronique locale est abondamment mise à contribution, et parmi les personnages qui défilent devant nous, il en est plus d'un dont l'histoire a retenu le nom : ainsi, Dexianos, prédécesseur de Basile sur le siège de Séleucie [3], Bytianos, général des armées impériales [4], le rhéteur Isocasius [5]. Bref, nous ne vivons plus dans le monde irréel des conteurs, mais dans un milieu concret.

Basile a tenu à cette précision, pour donner à ses récits plus d'autorité. Car s'il a fait un choix parmi les miracles de S[te] Thècle, et s'est arrêté de préférence aux plus récents, il n'a rien négligé pour ôter aux sceptiques tout prétexte à contestation. Les figures connues, les noms de localités et de personnes ont été multipliés à dessein : *προσώπων, τόπων καὶ ὀνομάτων ἐμνημονεύσαμεν ὥστε μηδὲ περὶ αὐτῶν τοὺς ἐντυγχάνοντας ἀμφιβάλλειν* [6]. Cette déclaration générale ne lui suffit pas. Il insiste, à l'occasion, sur le caractère de publicité qu'a eu un miracle. Ainsi, la guérison de Pausicacos : *καὶ μάρτυς τοῦ θαύματος ἡ σύμπασα Σελεύκου πόλις* [7]. Le mira cle opéré en faveur de Bassiana est attesté par le propre fils de cette femme, Modeste, un homme considérable, actuellement vivant, l'honneur de la ville d'Irénopolis : *τὸ θαῦμα τοῦτο μετὰ πολλῶν καὶ ὅσων τῶν χαρίτων διηγούμενος* [8]. Un des miraculés est le fils de Pardamios et le petit-fils d'Anatolios, prêtre de la basilique [9]. Alypius, *ὁ πάνυ*, s'était rendu célèbre à Séleucie, où il professait la grammaire : *γραμματιστής* [10]. Arétar-

[1] MT. 4. [2] MT. 26.
[3] MT. 13, 17. [4] MT. 4. SOCRATE, *Hist. eccl.*, VII, 28, 25.
[5] MT. 25.
[6] Préface, *P.G.*, t. LXXXV, p. 561. Le texte porte *προσώπων, τρόπων*. La correction *τόπων* paraît certaine.
[7] MT. 7. [8] MT. 3. [9] MT. 8.
[10] MT. 24.

que, sophiste païen de Séleucie, a été l'objet, de la part de la sainte, d'une faveur que cet homme borné s'obstine à attribuer à Sarpedonios [1]. La guérison d'Isocasius est attestée par Eudocius de Tarse, un homme des plus recommandables [2]. Une femme nommée Aba raconte à qui veut l'entendre sa guérison par Ste Thècle, et ses dires sont appuyés par des témoins : *τὸ θαῦμα μέχρι τοῦ παρόντος βοᾶται παρά τε ἐκείνης ἔτι καὶ τῶν ἐκείνην θεασαμένων βαδίζουσαν, θέουσαν, ἐνεργοῦσαν τῷ ποδί* [3]. Ce n'est pas une poignée de témoins qui atteste le châtiment encouru par l'évêque de Tarse, Marianos : ce sont des villes et des populations entières : *ὅλαι πόλεις καὶ ὅλοι δῆμοι* [4]. Il était d'ailleurs aussi connu des gens de Séleucie que l'officier Castor, qui habitait leur ville, et avait été favorisé d'une vision ayant pour objet ce même prélat [5]. Après avoir raconté la terrible aventure de deux pèlerins d'Irénopolis, Basile assure la tenir de leurs compatriotes et de leurs parents [6].

Basile constate que les miracles de la patronne de Séleucie sont des plus variés, soit que l'on considère les personnes favorisées, soit la nature de son intervention. Son premier miracle fut de réduire au silence l'oracle de Sarpedonios [7]. Les autres sont accordés à toutes sortes de gens, et la sainte compte parmi ses obligés jusqu'à des païens obstinés [8]. Les malades ont recours à elle, et un certain nombre de Miracles sont des récits de guérisons. Aba est guérie d'une fracture [9], Arétarque d'une maladie des reins [10], Alypius et Isocasius d'une maladie grave non spécifiée [11], Pausicacos [12], un anonyme Cypriote [13] et un enfant en bas âge [14] recouvrent la vue. Une épidémie d'ophtalmie est arrêtée [15]. Basile lui-même est délivré d'un mal d'oreille [16]. La sainte étend sa protection sur les animaux domestiques : elle guérit le cheval d'un notable nommé Marianos [17] et met fin à une épizootie [18].

[1] MT. 26. [2] MT. 25.
[3] MT. 2. [4] MT. 13. [5] MT. 14.
[6] MT. 19. [7] MT. 1. [8] MT. 26.
[9] MT. 2. [10] MT. 26. [11] MT. 24, 25.
[12] MT. 7. [13] MT. 23. [14] MT. 8.
[15] MT. 9. [16] MT. 27. [17] MT. 22.
[18] MT. 21.

Voici une catégorie de faveurs d'un tout autre ordre. Une femme se plaint à S[te] Thècle d'être délaissée par son mari : la sainte ramène celui-ci à ses devoirs [1]. Un nommé Papias s'était dégoûté de sa femme, dont les manœuvres d'une courtisane avaient terni la beauté : la sainte rend à l'épouse tous ses charmes et le mari renonce à sa vie de désordres [2]. Il arriva à l'auteur d'être favorisé d'une apparition de la sainte. Il s'était relâché quelque peu de son zèle à rédiger ses Miracles et avait de la peine à se remettre au travail. Elle vient s'asseoir familièrement à ses côtés, prend en main les feuilles remplies de son écriture, les parcourt avec une visible satisfaction et lui fait comprendre qu'il doit terminer ce qu'il a si bien commencé [3].

La manière dont s'opèrent les guérisons est plus intéressante pour nous. Presque toujours elles sont précédées d'une apparition. La sainte se montre au patient dans un songe où elle lui révèle le remède à appliquer, et ce remède est bien rarement celui que prescrirait la Faculté. Elle enjoint à Aba de gratter la balustrade du sanctuaire et d'appliquer cette poudre sur sa jambe cassée [4]. A Arétarque elle recommande l'huile de sa lampe [5]. Sur son ordre Alypius applique sur la partie malade un petit caillou brillant qu'elle lui avait montré d'abord et lui fait porter ensuite par son fils [6]. L'eau d'une source que la sainte a fait jaillir en temps d'extrême sécheresse est parfois indiquée comme remède [7]. Une femme, incommodée par la chaleur excessive et sur le point de se jeter dans un puits, est sauvée par Thècle en personne, qui se présente avec une servante portant un bassin et l'asperge d'eau fraîche [8].

Ces visions et ces rêves supposent-ils que le patient passe la nuit dans la basilique ? L'évêque dit clairement que la sainte avait l'habitude de se montrer aux malades durant la nuit : *ἐπιφοιτήσασα νύκτωρ αὐτῷ, καὶ ὡς ἔθος αὐτῇ πρὸς τοὺς ἀρρώστους ἀεὶ ποιεῖν* [9]. Mais la pratique régulière de l'incubation n'est nulle part expressément indiquée. Le cas d'Isocasius, qui s'endort dans une église de Sainte-Thècle et reçoit en songe l'indication du traitement à suivre, est celui qui rap-

[1] MT. 4. [2] MT. 28.
[3] MT. 16. [4] MT. 2. [5] MT. 26.
[6] MT. 24. [7] MT. 21, 22. [8] MT. 3.
[9] MT. 24.

pelle davantage la méthode. Mais ce n'est pas à Séleucie, c'est à Aegae de Cilicie qu'a lieu cette guérison [1]. Les vierges qui dormaient dans l'église : τῶν ἔνδον τινὲς τότε καθευδουσῶν παρθένων [2], étaient, semble-t-il, de celles qui étaient attachées au service de la basilique, et avaient leur tour de garde durant la nuit. Notons enfin que nulle part Basile ne fait aucune allusion à des installations spéciales, comme nous en avons trouvé dans les églises où l'incubation était en honneur.

A plusieurs reprises des objets volés sont découverts sur les indications de la sainte. C'est une ceinture de luxe emportée par un voleur qu'elle signale aux propriétaires [3], une croix précieuse enlevée au trésor de la basilique [4], un peu d'or dérobé à une pauvre femme [5].

Sa protection ne s'étend pas seulement aux particuliers. Elle protège les villes qui lui rendent un culte spécial. C'est ainsi que Dalisandos est à plusieurs reprises délivrée d'un siège ; de même Sélinonte [6].

Une catégorie relativement nombreuse de miracles de Ste Thècle ne se rapporte pas à des grâces accordées mais à des actes de sévérité. Les Lestrygoniens, voisins turbulents de Séleucie, avaient pillé la basilique et, chargés d'un riche butin, ils se retirent, pour rentrer dans leur ville, qui est située à l'occident de Séleucie. Mais la sainte les aveugle, et sans qu'ils s'en rendent compte, ils se dirigent du côté opposé. C'est ainsi qu'ils tombent aux mains des soldats qui les massacrent jusqu'au dernier [7]. Un différend avait surgi entre l'évêque de Séleucie, Dexianos, et Marianos, évêque de Tarse. Celui-ci, pour marquer sa mauvaise humeur, défendit à ses diocésains de se rendre au grand sanctuaire de Ste Thècle. La sainte lui fit presque aussitôt ressentir les effets de sa colère. Marianos mourut cinq ou six jours après [8]. Elle montra aussi sa vive désapprobation à ceux qui s'apprêtaient à enterrer Hyperechius dans le portique de son église. L'évêque Maxime reçut à ce propos un avertissement sérieux [9]. On n'avait pas encore perdu le souvenir du châtiment terrible d'un certain Orientius d'Irénopolis, pour qui la panégyrie annuelle avait

[1] MT. 25. [2] MT. 17. Cf. 19. [3] MT. 5.
[4] MT. 6. [5] MT. 29. [6] MT. 10, 11.
[7] MT. 12. [8] MT. 13. [9] MT. 15.

été une occasion de péché, et dont la prière avait eu pour objet d'obtenir les bonnes grâces d'une femme dont il avait remarqué la beauté. Le démon s'empara de lui et le déchira horriblement ; il ne tarda pas à mourir [1]. Deux jeunes gens également venus d'Irénopolis avaient attiré à eux une des vierges consacrées à S[te] Thècle. Le châtiment ne se fit pas attendre ; ils moururent tous les deux de mort violente [2]. Le châtiment d'un fonctionnaire nommé Pappos, qui avait frustré de certaines sommes qui leur revenaient les orphelins d'un de ses anciens collègues, fut terrible. Il lui fut annoncé qu'il mourrait dans les huit jours. C'est ce qui arriva [3].

Le chapitre le plus curieux du livre des Miracles de sainte Thècle est peut-être celui qui a rapport à son sanctuaire de Dalisandos, dont la fête propre se célébrait avec une solennité particulière. A condition de passer la nuit sur la montagne qui fait face à cette ville, on pouvait, la veille de la panégyrie, jouir d'un spectacle étrange. Thècle, montée sur un char de feu, quittait sa maison de Séleucie pour se rendre à celle de Dalisandos. La fête terminée, elle reprenait le chemin de Séleucie. On racontait dans le pays, que de la même façon S. Paul quittait Rome pour assister à sa fête à Tarse [4].

On ne peut souligner plus énergiquement cette conception populaire qui fait habiter le saint, invisible à l'ordinaire, dans sa basilique, comme dans un palais. A Séleucie, le peuple avait le vif sentiment de la présence de Thècle. On savait qu'elle aimait à se tenir dans une sorte de vestibule un peu écarté, nommé *Μυρσινεών* [5], ou dans la grotte voisine de la fontaine. Car elle aime le calme et la solitude : *Φασὶ καί τινες τὰ πλεῖστα καὶ ἐν τούτῳ διατρίβειν αὐτὴν ὡς ἂν ἡσυχίας τε ἐρῶσαν καὶ φιλέρημον οὖσαν* [6]. Parfois cependant, elle quitte sa retraite. Ainsi, elle se rend précipitamment dans la ville où habite Pappos, le décurion qui a injustement dépouillé les orphelins d'un de ses collègues : *σπεύδει καὶ ἐπικαταλαμβάνει τὴν τοῦ ἠδικηκότος καὶ πόλιν καὶ ἑστίαν* [7]. Lorsque l'évêque de Tarse lui a fait l'injure d'interdire à son peuple le pèlerinage de Séleucie, on l'a vue, à ce qu'on prétend,

[1] MT. 18. [2] MT. 19.
[3] MT. 20. [4] MT. 10. [5] MT. 7.
[6] MT. 21. [7] MT. 20.

courir indignée par les rues de la ville, battant des mains, accusant Marianos et proférant des menaces [1].

Cette irritabilité qu'on lui prête et qui achève de faire de la sainte une grande dame, riche et puissante, mais sujette aux conditions de l'existence terrestre et à des faiblesses très humaines, s'affirme dans d'autres exemples. Dexianos, avant d'être évêque, était le chef des gardiens de la basilique. A une époque troublée, où la basilique semblait exposée à la ruine et au pillage, il fit mettre en sûreté, à l'intérieur de la ville, les ornements et les objets les plus précieux. Il fut mal récompensé d'avoir pris les mesures que lui conseillait la plus élémentaire prudence. Sans tarder, la sainte lui témoigna le plus vif mécontentement. Le soir même, le temple est en rumeur et retentit de ses cris : « Dexianos, dit-elle, me traite comme une femme faible et vulgaire, incapable de protéger son temple et les siens [2]. »

Le temple, sur lequel elle veille si jalousement, fait partie d'un vaste ensemble : à la basilique est annexé un monastère pour les vierges consacrées au service de la sainte ; il y a des logements, sans doute, pour les gardiens [3], et un parc où l'on nourrit une multitude d'oiseaux, des cygnes, des grues, des oies, des pigeons, des « oiseaux d'Égypte et du Phase, » offerts par les pèlerins [4]. Cette résidence, la sainte ne la quitte qu'exceptionnellement et pour de justes raisons. L'auteur partage là-dessus la croyance commune. Toutefois, il sent qu'elle répond mal à l'idée chrétienne de l'intercession des saints. Il fait comprendre qu'alors même qu'elle se transporte ailleurs, Thècle ne quitte son sanctuaire qu'en apparence. L'œil des saints ne connaît pas d'obstacle ; rien ne l'empêche d'atteindre n'importe quand et à volonté les pays, les peuples, les bourgs et les villes [5]. Thècle jouit d'une sorte d'omniprésence : *ἀεὶ παροῦσα, ἀεὶ φοιτῶσα, τῶν δεομένων ἐπαΐουσα, πάντοτέ τε καὶ πάντας ἀφθόνως ἐφορῶσα* [6]. Ses clients le savent, et

[1] MT. 14. [2] MT. 17. [3] MT. 17, 18.

[4] MT. 8. On nourrissait également des oiseaux et d'autres animaux dans les dépendances des temples païens. Voir HOMOLLE, *Comptes et inventaires des temples Déliens en l'année 279*, dans *Bulletin de Correspondance hellénique*, t. XIV (1890), p. 456-58.

[5] MT. 10.

[6] Préface, *P.G.*, t. c., p. 565.

l'un d'eux, qu'elle interroge sur la nature de son mal, répond, en citant Homère : « Vous savez tout ; à quoi bon vous le dire[1] ? » Aussi s'aperçoit-on qu'elle a l'œil à tout, et elle intervient souvent sans même en être priée [2]. Le voleur qui a emporté une des croix de son trésor essaie de la cacher dans les buissons. La simplicité de cet homme, qui s'imagine qu'elle n'en saura rien, la fait rire, et la cachette n'échappe pas à son *πανδερκὲς καὶ θεῖον ὄμμα* [3].

Ce n'est pas la seule circonstance où nous voyons la sainte en joyeuse humeur. La lecture des premiers récits de ses miracles rédigés par Basile lui cause une vraie satisfaction, et elle ne peut s'empêcher de la témoigner par son sourire [4]. On lui prête aussi des miracles d'un caractère plaisant : *παιδιὰν δὲ μᾶλλον ἢ σπουδὴν ἐποιεῖτο τὸ θαῦμα.* Une mère implore sa pitié pour son enfant menacé de perdre un œil. La sainte ne répond pas. Cependant, l'enfant s'amusait dans le parc des oiseaux, au moment où on leur donnait la pâture, les poursuivant, puis à son tour poursuivi. Tout à coup, une grue qu'il avait taquinée, se jette sur lui et lui donne un coup de bec dans l'œil malade. Cris de l'enfant, désolation de la mère. Or c'était la sainte qui avait imaginé ce coup de bistouri original. L'abcès creva et l'enfant guérit parfaitement [5]. Une autre fois on nous la montre charmée d'une réminiscence classique ; elle se met à sourire et s'empresse de secourir celui qui cite Homère à propos [6]. Elle a d'ailleurs un faible pour les gens de lettres et guérit deux sophistes païens qui ne font pas mine de se convertir [7]. Basile, souffrant d'un mal d'oreille, et menacé de ne pouvoir prononcer son panégyrique, est guéri par son intervention [8].

Parmi les passages les plus intéressants du livre des Miracles, nous citerons cette description de la fête de Ste Thècle telle qu'elle se célébrait à Séleucie au cours du Ve siècle. Basile met en scène des pèlerins qui, à la fin de la solennité, réunis autour d'une table, échangent leurs impressions. « L'un vante la magnificence et la splendeur des fêtes ; l'autre, l'immense multitude des pèlerins qu'elles ont attirée ; un autre,

[1] MT. 24. [2] MT. 5, 20, 21. [3] MT. 6.
[4] MT. 16. [5] MT. 8. [6] MT. 24.
[7] MT. 25, 26. [8] MT. 27.

la nombreuse réunion d'évêques ; un autre, l'éloquence des orateurs ; un autre, la beauté de la psalmodie ; un autre, l'endurance du public pendant l'office de nuit ; un autre, la bonne ordonnance de la liturgie en général ; un autre, la ferveur des assistants dans la prière ; un autre rappelle les poussées de la foule ; un autre, la chaleur étouffante ; un autre a remarqué durant les saints mystères le va-et-vient du monde qui arrive, qui part, qui rentre et sort de nouveau, les cris, les disputes, le désordre des groupes qui s'embarrassent mutuellement et n'entendent point céder, chacun voulant être le premier à participer aux saints mystères [1]. »

Cette page peint fort bien le spectacle que présentait la basilique de Sainte-Thècle un jour de grande affluence. L'évêque ne semble pas ému des inconvénients du manque d'organisation qui favorisait si peu le recueillement d'une foule indisciplinée. Ce n'est pas le plus grave reproche qu'on ait à lui adresser, si toutefois on peut faire un grief à quelqu'un d'être de son temps et de son milieu. Toute la suite de ses récits montre que Basile n'était guère l'homme à réagir énergiquement contre les tendances superstitieuses et la crédulité de ses ouailles, dont il se faisait complaisamment l'écho, en esquissant à peine quelques timides réserves.

§ 8. *Les Miracles de S. Démétrius.*

La dernière fois que des nouvelles venues de Salonique entretinrent le public de la basilique de Saint-Démétrius, ce fut, hélas, pour nous apprendre que cet antique monument avait disparu. Du splendide édifice qui était le centre du culte d'un des saints les plus vénérés en pays grec, il ne reste que des ruines, et c'est désormais aux vieux textes surtout qu'il faut recourir pour se faire une idée de la place que le patron de Thessalonique avait prise dans la vie de la cité. Nous avons essayé d'expliquer ailleurs comment le culte de S. Démétrius, probablement importé de Sirmium, a été introduit dans la capitale Macédonienne [2]. L'hypothèse n'est pas certaine ; mais qu'une dévotion de provenance étrangère ait pu pros-

[1] MT. 18.
[2] *Les légendes grecques des saints militaires*, p. 103-108.

pérer dans une grande ville mieux qu'elle n'avait fait dans son lieu d'origine, il n'y a pas de quoi nous étonner outre mesure. La basilique des SS. Cosme et Damien à Constantinople devint rapidement beaucoup plus célèbre que celle de Cyr, et la remplaça comme point de rayonnement du culte des fameux saints guérisseurs.

Nous possédons trois livres de Miracles de S. Démétrius. Ils ont été publiés et bien annotés par le P. De Bye dans les *Acta Sanctorum* [1]. Effrayé de l'extrême prolixité de ces textes, et n'ayant le manuscrit à sa disposition que pour un temps très limité, il s'est décidé à y faire quelques coupures, regrettables sans doute, mais qui ne diminuent pas sensiblement le haut intérêt que présentent les trois recueils, l'ensemble le plus important de ce genre qui existe dans la littérature grecque [2]. L'abbé Tougard a d'ailleurs publié des extraits qui comblent les principales lacunes de l'édition du P. De Bye [3]. Sans répéter les discussions qui ont abouti à fixer l'époque de la rédaction de chacune des parties [4], nous rappellerons que le livre I, qui a pour auteur l'archevêque Jean, a été écrit dans le premier tiers du VIIe siècle, en partie sur des documents remontant au siècle précédent. Le livre II, anonyme, est de la fin du VIIe siècle. Nous pouvons négliger ici le troisième, postérieur à l'année 904.

Le premier livre est divisé en 15 chapitres ou Miracles, très développés, dont nous indiquerons brièvement le sujet.

1. Guérison de Marianos, préfet de l'Illyricum, qui était atteint d'une grave maladie.

[1] *BHG.* 499-521. Nous citons MD suivi du numéro des paragraphes de l'édition.

[2] Lucius, *Die Anfänge des Heiligenkults*, p. 214-28 ; H. Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, dans *Abhandlungen der Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften*, t. XVIII, 5, p. 42-64.

[3] *De l'histoire profane dans les Actes grecs des Bollandistes* (Paris, 1874), p. 80-205.

[4] Voir surtout J. Laurent, *Sur la date des églises Saint-Démétrius et Sainte-Sophie à Thessalonique*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. IV (1895), p. 420-34 ; A. Pernice, *Sulla data del libro II dei « Miracula S. Demetrii martyris »*, dans *Bessarione*, anno VI, t. II (1901-1902), p. 181-87.

2. Guérison d'un préfet de la milice qui souffrait d'un flux de sang.

3. La peste s'étant abattue sur Thessalonique, S. Démétrius vient au secours de la ville.

4. Le saint délivre des possédés.

5. L'empereur Maurice fait demander des reliques de S. Démétrius. L'évêque Eusèbe écrit que le saint a manifesté sa désapprobation, en des circonstances analogues, à ceux qui cherchaient ses reliques, et envoie des eulogies.

6. Le ciborium d'argent qui ornait la basilique ayant été détruit par le feu, l'archevêque veut le reconstituer en sacrifiant un trône du même métal. Le saint apparaît jusqu'à trois fois à un prêtre pour s'opposer à ce projet, et il suscite de généreux donateurs qui fournissent le moyen de rétablir le monument.

7. Onésiphore, gardien de la basilique, ayant lésiné sur le luminaire, est sévèrement puni par le saint.

8. Après la retraite des barbares, Thessalonique se trouvait en proie à la famine. Le saint apparaît à un pilote qui transportait à Constantinople de grands chargements de blé, et lui ordonne de se diriger sur Thessalonique.

9. Dans une autre circonstance il vient miraculeusement au secours de la ville menacée par la famine.

10. Il apaise les discordes civiles qui la troublaient.

11. Le préfet d'Illyrie est puni pour avoir blasphémé le saint.

12. Lors de l'incendie qui consuma le ciborium d'argent, le peuple qui était entré dans la basilique pour l'éteindre et songeait sans doute à s'approprier des débris précieux, refusait de se retirer. Quelqu'un s'imagina de crier que les barbares approchaient des murs de la ville. Or, il faisait cela sous l'inspiration du saint, car en réalité, ce n'était pas une fausse alerte. L'ennemi était là ; il fut repoussé.

13. Les Avares ayant attaqué la ville à l'improviste, le saint en personne repousse les assaillants.

14. L'attaque manquée fut suivie d'un siège, qu'à l'intervention du saint, l'ennemi fut obligé de lever.

15. Vision d'un homme vertueux montrant que, sans l'intercession de S. Démétrius, Dieu était décidé à livrer la ville à l'ennemi.

Les six Miracles du second livre, d'une rédaction non moins prolixe que les précédents, se rapportent aux faits suivants :

1. Les hordes slaves qui mettent le siège devant Thessalonique sont rejetées avec l'aide de S. Démétrius ; leur chef est capturé et tué.

2. Nouvelle aggression des Slaves alliés aux Avares. Effrayés par divers prodiges auxquels S. Démétrius n'est pas étranger, ils se retirent.

3. Un incendie détruit la basilique de Saint-Démétrius. Par les soins et l'assistance du martyr elle fut relevée de ses ruines.

4. A cause de leur roi Perbunde, les Slaves mettent de nouveau le siège devant Thessalonique. S. Démétrius la délivre et inspire à l'empereur de poursuivre l'ennemi et de ravitailler la ville.

5. Le saint empêche que Thessalonique ne soit livrée par surprise à un ennemi perfide.

6. Un évêque africain, nommé Cyprien, fait prisonnier par les Slaves, est miraculeusement délivré par S. Démétrius, à qui il rend grâce dans son sanctuaire de Thessalonique. De retour dans son pays, il consacre au martyr une belle église.

Il suffit de ces simples énoncés pour faire saisir le contraste des Miracles de S. Démétrius avec les autres recueils que nous avons parcourus. Ces derniers racontent les faveurs accordées par les saints à des clients isolés ; ici, la majeure partie des récits se rapporte à des cas de protection dans les calamités publiques. Certes, le saint n'est pas insensible au malheur des individus ; il ne dédaigne pas de guérir les malades, à preuve que sa basilique ou sa maison est appelée *ἰαματοφόρος οἶκος* [1], *ἰαματοφόρος καὶ ψυχορρύστης ναός* [2], *πηγὴ τῶν ἰαμάτων* [3]. Les deux premiers Miracles de la collection racontent la guérison de Marianos et d'un autre officier anonyme. Il y a même lieu de croire que l'incubation se pratiquait assez ordinairement dans la basilique, puisque le saint invite lui-même Marianos à y aller dormir [4], et qu'en parlant de la foule réunie dans l'église en temps de peste, un des hommes couchés là, *τῶν ἐκεῖσε κειμένων* [5], est favorisé d'une vision qui tient lieu

[1] MD. 184. [2] MD. 183. [3] MD. 81.
[4] MD. 14. [5] MD. 36.

des apparitions individuelles dont on nous parle ailleurs. Mais à ce que dit l'un d'eux [1], les rédacteurs des deux recueils négligent de parti pris les miracles comme on en voit tous les jours dans cette église, pour ne guère s'occuper que de ceux qui intéressent la masse des citoyens : secours en temps de peste, de famine, de guerre. Les personnes même qu'ils nous signalent comme ayant recouvré la santé par l'intercession du saint sont des notables dont la guérison importe en quelque manière au bien public [2]. Presque partout S. Démétrius apparaît en qualité de patron de la ville ; c'est le citoyen par excellence de Thessalonique, le protecteur, le sauveur, l'ami de la ville et de la patrie : *προστάτης τῆς πόλεως* [3], *πολίτης καὶ προστάτης* [4], *ὑπερασπιστής* [5], *λυτρωτής* [6], *σωσίπατρις* [7], *φιλόπολις* [8], *φιλόπατρις* [9]. Il se montre ordinairement en costume de consul [10] ou de militaire [11], comme on a l'habitude de le peindre [12], tantôt à pied [13], tantôt à cheval [14]. Dans les sièges que la ville doit soutenir, il est l'âme de la défense ; mais on le voit aussi payer de sa personne et mettre l'ennemi en fuite.

Rien ne fait mieux comprendre l'idée qu'on se formait à Thessalonique du patron de la ville que la vision du notable (*ἰλλούστριος*) dans les premiers jours du siège par les Avares. Cet homme en rêve, ou mieux, dit le narrateur, en extase se trouve devant les portes de la basilique. Il voit arriver deux beaux hommes, qui avaient l'air d'être des gardes du corps de l'empereur, et qui s'écrient : « Où est le maître de ces lieux ? » On leur montre le ciborium. « Frappez, disent-ils, et annoncez-nous. » Aussitôt le saint apparaît, tel que les vieilles peintures le représentent, mais brillant et radieux. Les deux hommes s'acquittent de leur mission : « Le Seigneur nous a envoyés à votre sainteté pour vous dire : Sortez promptement, et venez à moi ; la ville va être livrée aux ennemis. » A cette nouvelle, le saint est accablé de tristesse ; des larmes coulent de ses yeux, et le gardien ne peut s'empêcher de dire aux messagers que s'il avait pu prévoir cela, il ne les aurait

[1] MD. 94.
[2] MD. 1, 24. [3] MD. 24, 106. [4] MD. 157.
[5] MD. 161. [6] MD. 187 et passim.
[7] MD. 178 et passim. [8] MD. 66, 70, 95.
[9] MD. 164. [10] MD. 36. [11] MD. 4.
[12] MD. 66, 84, 150. [13] MD. 147. [14] MD. 146.

pas annoncés. « Laissez-les, interrompt le saint, ils ont rempli leur mission. » Puis il se met à leur demander s'il est bien vrai que le Seigneur a pu prononcer un pareil arrêt, et il les charge de lui dire : « Seigneur, c'est vous qui m'avez ordonné d'habiter ici avec vos serviteurs. Comment puis-je les abandonner ? Quelle vie sera la mienne, si mes concitoyens périssent ? Vous êtes le maître. Faites ce que vous voulez. S'ils sont sauvés, je le suis avec eux ; s'ils périssent, je meurs avec eux. » Quelques mots encore, et le martyr referme sur lui les portes d'argent. Là-dessus l'extase finit ; et celui qui avait eu la vision alla raconter partout que le saint n'abandonnerait pas la ville, ce qui ranima le courage des habitants [1].

Par le fait que les miracles de S. Démétrius sont rattachés en grande partie à des événements historiques importants, l'ensemble présente un caractère beaucoup plus sérieux que les collections d'anecdotes bizarres qui ont d'abord passé sous nos yeux. Puis, les auteurs ne prêtent pas à leur patron les fantaisies peu compatibles avec la simple dignité personnelle comme d'autres n'hésitent pas à en attribuer aux saints thaumaturges. Mais il faut avouer que des visions du genre de celles que nous venons de rapporter, et les discours de ce saint dans la gloire qui parle de mourir avec ses protégés, nous ramènent aux conceptions les plus étranges sur les relations des habitants du ciel avec les humains.

Une vision à rapprocher de celle de l'ἰλλούστριος est celle d'un étranger à la ville, parent du préfet d'Illyrie, et arrivé à Thessalonique dans un moment où un vent de folie paraissait avoir soufflé sur la population ; la métropole de la concorde, dit l'auteur, était changée en une mer de dissentiment. L'étranger voyait, sans y rien comprendre, la cité en proie à l'agitation et à la discorde. Une vision l'éclaira et lui permit en même temps d'être pour les habitants un messager de paix. Il crut entrer dans la basilique pour y prier. Le splendide κιβώριον qui se dressait au milieu et à gauche de l'édifice le frappa d'abord, et il voulut connaître la destination du monument. Il lui fut répondu que, d'après la tradition, c'était le tombeau de S. Démétrius. Désireux de l'examiner à l'intérieur, il demanda au gardien de lui ouvrir

[1] MD. 149-157.

les portes d'argent. Sans franchir le seuil, il vit une sorte de lit d'argent, et à la tête du lit un trône brillant d'or et de pierres précieuses ; sur le trône était assis S. Démétrius, tel qu'on a coutume de le représenter. Au pied du lit était placé un autre trône d'argent massif, sur lequel siégeait une femme très belle et noble d'aspect, vêtue d'une façon distinguée : elle tenait les yeux fixés sur le martyr. Tout à coup elle se leva et voulut sortir ; mais le martyr s'élança et la ramena sur son siège. « Pour Dieu, ne sortez pas, dit-il, et ne quittez pas la ville ; elle ne peut se passer de vous, et maintenant moins que jamais. »

L'étranger n'osa pas entrer ; il se retira en faisant une grande révérence, et demanda au gardien qui était cette femme. « Vous êtes seul à l'ignorer, lui répondit-il ; toute la ville la connaît et sait qu'elle ne quitte pas le martyr. » L'étranger demanda son nom et reçut cette réponse : « *Αὕτη ἐστὶ ἡ κυρία Εὐταξία ἣν ὁ Θεὸς πρὸ πολλοῦ τῷ ἀθλοφόρῳ παρακατέθετο.* C'est la dame « Bon Ordre » que depuis longtemps Dieu a confiée au martyr. Il la garde et ne lui permet pas de sortir. » A ce moment l'étranger s'éveilla. Sa vision le laissait perplexe. Il s'en ouvrit au préfet qui, n'y comprenant pas davantage, l'adressa à un moine de ses amis. Celui-ci s'écria : « Béni soit Dieu qui nous donne le saint martyr Démétrius pour intercesseur et patron ! Puisqu'il retient avec lui la dame « Bon Ordre » et l'empêche de quitter son temple et la ville, nous n'avons plus à craindre le danger de sédition. » Le préfet jugea que le songe avait été bien expliqué. Malgré les tentatives réitérées de l'ennemi, la ville fut définitivement délivrée de cette nouvelle épreuve [1].

Il était d'autant plus utile de faire connaître ce récit, qu'il a donné lieu à des interprétations erronées. On a prétendu qu'il « associe étroitement à S. Démétrius une sorte de divinité parèdre qui ne le quitte jamais, madame Eutaxia, que Dieu a, de toute antiquité, placée à côté du martyr, et que celui-ci garde auprès de lui, sans jamais lui permettre de sortir du sanctuaire [2] ». Nous n'insisterons pas, pour le moment, sur les conclusions que l'on voudrait tirer de la présence, auprès

[1] MD. 76-87.

[2] Ch. Diehl, *Les monuments chrétiens de Salonique* (Paris, 1898), p. 62.

de S. Démétrius, de cette « sorte de divinité ». Mais on a compris que la *κυρία Εὐταξία* est simplement un personnage allégorique que, par une conception bizarre, on place sous la garde de S. Démétrius, pour indiquer qu'il est le gardien du bon ordre et qu'il répond de la tranquillité de la ville.

Cette vision allégorique n'est pas sans exemple en hagiographie. S. Jean l'Aumônier eut une apparition, où il vit une jeune femme richement parée, le front ceint d'une couronne d'olivier. Elle se fit connaître comme « la première des filles du roi ». Mais Jean reconnut en elle la Miséricorde ou l'Aumône [1].

Nous n'avons pas besoin de rechercher quelle réalité répond à ces visions et à toutes celles qui remplissent nos deux livres de Miracles. Le P. De Bye n'a pas manqué de faire toutes ses réserves, et de laisser chaque fois au lecteur l'appréciation des fai s.

Il nous reste à signaler un détail qui ne peut manquer de frapper à la lecture des Miracles de S. Démétrius : c'est l'insistance avec laquelle les auteurs rappellent que s'il est le grand protecteur et la providence de la ville, il ne l'est qu'après Dieu, et que tout son pouvoir vient d'en haut. Il est le *δεσπότης μετὰ Θεόν* [2], le *γνήσιος θεράπων τοῦ ἀκαταλήπτου καὶ δημιουργοῦ τῶν ἁπάντων Θεοῦ* [3]; ses miracles sont qualifiés de *θαύματα θεοπάροχα* [4] et ainsi de suite. Bien que, dans les autres livres de Miracles, l'idée de la puissance empruntée ne soit pas entièrement écartée, elle n'est jamais bien clairement mise en relief, et les saints thaumaturges font l'effet d'être indépendants dans la dispensation des bienfaits qu'ils accordent à leurs clients.

§ 9. *Conclusion.*

Les recueils qui viennent de passer sous nos yeux appartiennent bien, on a pu le constater, à un même genre de littérature, et en tenant compte des nuances, il est permis de dire qu'ils sont sortis de la même inspiration. Le sujet est

[1] *BHG.* 886, c. 8. [2] MD. 183. [3] MD. 185.
[4] MD. 83, 195. D'autres textes ont été réunis par Lucius, op. c., p. 215.

le même : les faveurs miraculeuses obtenues d'un saint dans son sanctuaire le plus fréquenté. Le public, ou si l'on veut, l'auditoire est le même aussi : un auditoire populaire qui regarde les saints comme des protecteurs tout-puissants, qui aime à entendre le récit de leurs merveilles, et n'admet guère qu'on puisse exagérer en pareille matière. Dans ce milieu grossier, le sens critique n'est éveillé à aucun degré, et le sens religieux comme le sens moral sont sensiblement au même niveau, d'une infériorité marquée. Les auteurs visent à satisfaire ce public ; ils lui donnent ce qu'il demande. Les grâces ordinaires qui ne frappent point l'imagination sont négligées ; la banalité, même dans l'extraordinaire, est soigneusement évitée et les miracles de tous les jours — on ne cesse de le répéter — sont passés sous silence. Nos hagiographes sont entraînés à renchérir les uns sur les autres, et du saint thaumaturge qu'ils mettent en scène ils arrivent à tracer un portrait qui pour nous n'est qu'une caricature.

Les livres de Miracles peuvent être étudiés au double point de vue historique et religieux. Il est facile de montrer que, malgré l'état d'esprit inquiétant qui s'y manifeste, et la part de fantaisie qui y domine, ces recueils ne méritent pas le dédain de l'historien, à condition, évidemment, qu'il s'en serve avec les précautions nécessaires. Dans ce genre d'écrits on trouve souvent en abondance ce que les auteurs se sont fort peu souciés d'y mettre. Basile de Séleucie ne songeait qu'à nous parler de Ste Thècle ; il nous donne sur sa ville épiscopale et sur son pays une foule de détails que l'on chercherait vainement ailleurs ; Timothée d'Alexandrie et Sophrone ouvrent sur les mœurs de l'Égypte chrétienne des aperçus inattendus ; les Miracles de S. Démétrius sont écrits uniquement pour glorifier le grand martyr : ce sont des monuments de premier ordre de l'histoire de Thessalonique.

Évidemment nos *θαύματα* sont avant tout de précieux documents pour l'histoire des grands sanctuaires dans lesquels ils nous permettent de pénétrer. L'édifice matériel où se rassemblent les pèlerins y est parfois décrit. Mais, ce qui est plus important à connaître, nous y voyons quelle place occupait dans la vie des populations chrétiennes la « maison » du saint préféré, avec quel empressement les foules y accouraient, quelle était leur manière d'honorer le patron, maître et seigneur du lieu. Ainsi il est clairement établi que la pra-

tique de l'incubation était en honneur en Égypte, dans une église au moins ; qu'elle l'était dans quatre églises de Constantinople, et qu'à Thessalonique on y avait parfois recours [1]. Ce n'est pas absolument l'incubation païenne avec les cérémonies préparatoires dont nous connaissons le détail [2]. Mais l'essentiel de la méthode, consistant à dormir dans le temple pour recevoir durant le sommeil la réponse que l'on attend d'en haut, se retrouve dans le rite christianisé.

Si l'on nous demande ce qu'il faut penser des guérisons qu'on affirme avoir été obtenues par cette voie, et en général des faveurs attribuées à nos saints, nous répondons qu'il n'y a pas deux moyens d'établir les faits : il faut peser les témoignages.

Et l'on conviendra aussitôt que ceux dont nous disposons sont en général bien inquiétants. Nos recueils de Miracles sont composés des éléments les plus hétérogènes. On y distingue sans peine des motifs de folklore, des thèmes à déclamations, des lieux communs de toutes sortes [3], des récits qui font le tour des grands sanctuaires ; et dans ceux qui ne rentrent pas à première vue dans ces catégories, que d'histoires absurdes dont le rôle qu'elles prêtent aux saints suffit à faire justice. Les témoins auxquels nos hagiographes demandent de confirmer leurs dires sont trop souvent suspects. Il en est qui viennent attester des histoires impossibles. Cette préoccupation d'authentiquer des récits extraordinaires fait trop souvent l'effet d'être inspirée par les règles de la rhétorique plutôt que par le souci de la vérité. Ce n'est pas sur de pareils documents que l'on peut établir historiquement les faits.

Toutefois, il est sans doute exagéré de reléguer au rang des fables tout ce qui est raconté par nos hagiographes, et il y a souvent lieu de distinguer, croyons-nous, entre la substance des faits et les circonstances dont ils l'entourent. On ne conçoit pas que les livres de Miracles aient pu être lus en public

[1] Dans les *Légendes hagiographiques*, p. 173, nous avons poussé trop loin le scepticisme à cet égard.

[2] Deubner, *De incubatione*, p. 14-28.

[3] Outre ceux que nous avons signalés, on trouvera quelques indications dans O. Weinreich, *Antike Heilungswunder* (Giessen, 1909), p. 175-201.

dans des basiliques d'où jamais aucun malade n'était sorti guéri, où l'on ne gardait aucun souvenir d'un bienfait reçu par l'intercession des saints. Quelque rare que soit la mention des ex-voto écrits ou figurés, il est probable qu'ils ont joué un grand rôle dans la formation des traditions que les rédacteurs de Miracles ont consignées par écrit. Les uns fournissaient des noms, avec mention des grâces obtenues ; d'autres représentaient en peinture ou en sculpture une scène ou un objet sur lesquels pouvaient travailler les facultés imaginatives des habitués ou des desservants du sanctuaire. A ces inscriptions concises, à ces images simples s'accrochaient des histoires où le souvenir et la fantaisie se mêlaient à doses inégales ; ainsi on remonte, en définitive, à l'attestation des pèlerins qui affirment n'avoir pas invoqué en vain leur saint tutélaire. Il serait excessif de vouloir expliquer de cette manière tous les cas difficiles qui se présentent. Nous voulons simplement dire qu'ils ne sont pas tous inexplicables, et que, si le simple bon sens nous empêche de prendre au sérieux la presque totalité des récits qui ont passé sous nos yeux, nous n'irons pas jusqu'à conclure qu'ils ont été inventés à propos de rien. Sans admettre les détails dont Sophrone a orné l'histoire de la guérison de ce pèlerin de Rome, qui resta huit ans à Menouthis attendant sa guérison [1], nous n'avons vraiment aucune raison de révoquer en doute l'attestation de ce client des SS. Cyr et Jean qui affirme s'en être retourné guéri. Et imagine-t-on que Sophrone eût entrepris l'énorme travail qu'il a voulu offrir aux saints comme un monument de sa reconnaissance, s'il n'avait pas recouvré la vue ?

Ce n'est donc pas faire preuve d'une crédulité excessive que d'admettre le bien-fondé de la réputation de certains sanctuaires où les pieux fidèles venaient chercher la guérison de leurs maux. Mais que dans nos recueils de *Θαύματα* nous trouvions un seul cas qui ait été l'objet d'une enquête sérieuse, un seul texte qui puisse servir de point de départ à une discussion approfondie, c'est ce que personne ne voudra prétendre. Nous ne dirons rien des miracles d'une autre catégorie, faveurs de tout genre qui sont attribuées, dans nos recueils, à l'intervention des saints. Ceux dont la frivolité n'éclate pas

[1] MCJ. 69.

aux yeux échappent à tout contrôle. Il ne faudrait pas, surtout, se donner la peine d'expliquer par la psychologie des traits dont l'origine est, selon toute probabilité, purement littéraire.

Si, après avoir essayé de dire quel parti l'histoire peut tirer des vieux livres de Miracles, nous fixons l'attention sur le côté religieux de ces écrits, nous devrons avouer simplement qu'on en imaginerait difficilement qui soient plus faits pour heurter le sens chrétien. S'il est vrai que de temps en temps nos hagiographes se souviennent des doctrines de l'évangile qui leur fournissent à propos quelque discret correctif, on ne peut nier que, dans l'ensemble, leur littérature soit d'inspiration païenne ; ce sont surtout les recueils de Miracles qui ont fait dire que les saints sont les successeurs des dieux, mieux encore, qu'ils ne sont que des divinités transformées. Sans vouloir reprendre une question que nous avons traitée ailleurs [1], nous rappellerons qu'il y a trois manières d'entendre la confusion des saints et des dieux.

On dira 1° que le saint n'est autre qu'un dieu déguisé que les chrétiens honorent sans s'en douter ;

2° Ou bien que le culte du saint a remplacé, dans une localité, le culte d'une divinité païenne ;

3° Ou bien que la légende du saint est chargée d'éléments païens, qu'elle n'est même que la transposition d'une légende païenne.

Dans aucun des saints dont nous venons d'étudier les Miracles, il ne peut être question de reconnaître un dieu de l'Olympe christianisé. Ce sont des martyrs dont le culte a commencé sur leur tombeau et s'y est perpétué, comme c'est le cas de S. Théodore et de S. Ménas, ou s'est transporté ailleurs avec leurs reliques : ainsi les SS. Cosme et Damien sont partis de la Cyrrhestique, les SS. Cyr et Jean et Artémius,

[1] *Les légendes hagiographiques*, p. 168-240 ; *Les origines du culte des martyrs*, p. 460-78. Pour constater combien l'école que nous combattons a perdu de terrain, on consultera G. Anrich, *Hagios Nikolaos*, t. II (Leipzig, 1917), p. 502, et surtout J. Geffken, *Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums* (Heidelberg, 1920), pp. 224-41, 318-27. L'auteur reconnaît loyalement que Usener et ses disciples ont fait fausse route.

d'Alexandrie, S. Thérapon, de l'île de Chypre, S. Isaïe, de Palestine, S. Démétrius, de Sirmium. Ste Thècle fait exception, car elle n'a point de tombeau. Mais ceux-là même pour qui elle n'a existé que dans l'imagination de l'auteur des *Acta Pauli et Theclae* n'ont jamais voulu prêter à ce romancier le dessein de représenter une déesse sous les traits d'une vierge chrétienne.

Si la personnalité des saints est nettement dégagée de tout contact avec les divinités païennes, il est certain qu'en plus d'un endroit le saint est devenu le concurrent d'un dieu qui continuait à recevoir les hommages de ses fidèles. L'évêque Basile signale au début des Miracles de Ste Thècle sa victoire sur Sarpédon, le dieu tutélaire de Séleucie, qu'elle ne tarde pas à supplanter complètement [1]. Nous savons que, si Cyrille d'Alexandrie a installé à Menouthis le culte des SS. Cyr et Jean, il l'a fait dans le dessein de ruiner le pèlerinage au temple d'Isis [2]. On peut dire que partout où une basilique chrétienne s'est élevée à côté d'un temple, où vis-à-vis de l'autel d'un dieu s'est dressé le tombeau d'un saint, le temple et l'autel ont fini par être désertés ; c'est le saint qui a remplacé le dieu. Si donc avant le martyre de S. Théodore, il y avait à Euchaïta un temple païen, on peut assurer que S. Théodore a pris la place de la divinité à laquelle ce temple était consacré et, si l'on veut, de tous les dieux honorés dans la localité. Tout ce que l'on affirme de plus est de la conjecture et, l'on ne peut assez s'étonner de l'assurance avec laquelle certains érudits désignent par son nom la divinité évincée [3].

Le plus souvent ils s'appuient pour cela sur la légende du saint ou sur des particularités du culte qu'on lui rend. Pour qui connaît la manière dont naissent et se développent les légendes, l'argument sera sujet à caution, car rien n'est capricieux comme le travail spontané de l'imagination popu-

[1] MT. 1. [2] *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 448.

[3] Ainsi a-t-on prétendu qu'à Euchaïta c'est le dieu Men que S. Théodore a remplacé. Lucius, *Die Anfänge des Heiligenkults*, p. 231-33, contredit par K. Lübeck, *Der hl. Theodor als Erbe des Gottes Men*, dans *Der Katholik*, 1910, t. II, p. 199-215. Ailleurs, comme on sait, ce sont les Dioscures. Voir aussi Lübeck, *Das angebliche Fortleben der Dioskuren in christlichen Legenden*, ibid., 1909, t. II, p. 241-65.

laire. Le vêtement dont elle habille ses héros n'est pas nécessairement pris sur place ; il arrive souvent de loin par des voies mystérieuses. Si donc nous reconnaissons dans la physionomie d'un saint des traits empruntés à quelque divinité, ne nous hâtons pas de conclure que c'est là une part d'héritage. Cette réserve faite, nous ne pouvons hésiter à reconnaître que la légende de nos saints, telle qu'elle ressort des livres de Miracles, est pleine de réminiscences païennes.

Je rappelle que la légende n'est pas seulement le récit fantaisiste opposé à l'histoire. Dans son sens le plus large, c'est l'idée que le populaire se fait d'un personnage célèbre qu'il connaît peu ; c'est la physionomie qu'il s'est tracée de lui dans son imagination, c'est encore, si l'on veut, la réputation qu'on lui fait. Or, n'est-il pas vrai que le portrait de nos saints tracé dans les θαύματα ressemble étrangement à des figures que l'étude de l'antiquité classique nous a rendues familières ? S. Théodore, S. Ménas, S. Démétrius courant à cheval au secours de leurs protégés comme les Dioscures ; Ste Thècle en colère remplissant la ville de ses cris, ou emportée dans les airs sur un char de feu, comme Junon et Athène ; presque tous prenant plaisir, comme les dieux [1], à se montrer dans un accoutrement qui les rend d'abord méconnaissables ; puis surtout les saints guérisseurs dont l'aspect et les démarches rappellent à s'y méprendre le dieu-médecin Asclépios, n'obligent-ils pas à dire que nos hagiographes étaient hantés par des réminiscences mythologiques et des spectacles païens ? La ressemblance avec Asclépios, qui s'affirme jusque dans des pratiques cultuelles, est surtout frappante. Ce dieu aussi a une existence terrestre plutôt qu'olympienne, et le temple, où les suppliants vont dormir pour obtenir le soulagement à leurs maux, est sa vraie demeure. La nuit il fait sa tournée, s'arrête à ceux qu'il juge dignes de commisération. Pour les guérir, il se contente de les toucher, ou bien il applique lui-même le remède ; il ne dédaigne pas de manier le couteau du chirurgien ; à tout le moins formule-t-il une ordonnance ou une recommandation d'hygiène. Les prescriptions sont presque toujours données pour la forme, et n'ont rien de commun avec celles du code ; c'est la puissance du dieu qui triom-

[1] Voir par exemple les textes d'Artémidore réunis par E. LEBLANT' *Artémidore*, dans *Mémoires de l'Institut*, t. XXXVI, p. 23.

phe de la maladie. Asclépios est un dieu débonnaire ; à ses heures il aime à badiner, et telle de ses guérisons a l'air d'un bon tour joué au patient.

Tout cela nous est connu par les *ἰάματα* d'Épidaure [1], si expressifs dans leur concision, et dont on pourrait penser que plusieurs de nos Miracles s'inspirent, si l'on ne savait que ces histoires singulières de guérisons ou d'interventions divines circulaient un peu partout et sans doute depuis des siècles. L'homme atteint de la goutte et guéri par une des oies du temple d'Asclépios qui lui mord le pied [2] a pour pendant l'enfant piqué par une grue du parc de Ste Thècle [3]. Nicanor était boiteux ; un gamin lui enlève son bâton et se sauve ; le boiteux se lève, le poursuit et dès ce moment il est guéri [4]. Cette guérison appartient à la même classe que le miracle de la muette et du paralytique, que nos hagiographes racontent si volontiers [5]. Seulement, leur version a une couleur païenne bien plus prononcée que celle d'Épidaure. Le comédien d'Alexandrie qui revient de Saint-Artémius avec la hernie dont son compagnon a été délivré [6] rappelle étrangement Échédoros qui, à Épidaure, attrapa les taches qui défiguraient son ami Pandaros [7]. Nos saints thaumaturges auraient même fait aux dormeurs de ces réponses énigmatiques du genre des oracles ambigus qui étaient l'objet de l'onirocritique. Qu'on

[1] *I.G.*, IV, 951-56. Traduction et commentaire dans A. Defrasse - H. Lechat, *Épidaure* (Paris, 1895), p. 141-61. Il faut rapprocher de ces inscriptions celles de l'Asclépieion de l'île Tibérine, reproduites avec texte et commentaire dans M. Besnier, *L'Ile Tibérine dans l'Antiquité* (Paris, 1902), p. 212-17.

[2] *I.G.*, IV. 952, l. 134.

[3] MT. 8. Étudiant le groupe, bien connu des archéologues, de l'Enfant à l'oie, M. S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, t. V (Paris, 1923), p. 184-86, suppose qu'il y avait à Épidaure des oies sacrées qui guérissaient les malades en les mordant. On sait qu'il y avait des chiens et des serpents parmi les ministres habituels des guérisons d'Esculape. Sur le rôle des oies on ne sait rien en dehors du cas unique qui vient d'être rappelé, d'après la seconde stèle d'Épidaure. En insistant sur le parallèle de la cure de Ste Thècle avec celle d'Asclépios, nous dirions volontiers que les oies faisaient partie de la basse-cour du dieu, et qu'une fois l'une d'entre elles fut l'intermédiaire d'une guérison, mais non pas qu'à ces volatiles fut dévolu le même rôle qu'aux chiens et aux serpents sacrés.

[4] *I.G.*, IV, 951, l. 111. [5] MCD. 24. [6] MA. 17.

[7] *I.G.*, IV, 951, l. 54.

se rappelle le mouton Cosmas dans les miracles des SS. Cosme et Damien [1], la dame Eutaxia dans ceux de S. Démétrius [2].

Il est à peine besoin d'ajouter, qu'indépendamment de ces réminiscences formelles, l'esprit général de nos recueils de Miracles accuse un milieu où la conquête des intelligences par le christianisme n'est pas complètement achevée. On y chercherait en vain l'expression d'un sentiment élevé. Le souci des intérêts matériels, souvent fort mesquins, est presque le seul mobile de la dévotion aux saints, dont la puissance s'exerce pour les raisons les plus futiles. Rien que les bouffonneries, que l'on n'hésite pas à mêler à leurs interventions surnaturelles, sont incompatibles avec les conceptions d'une religion épurée.

C'est un problème mal éclairci que celui de l'incubation dans les basiliques chrétiennes. Y a-t-il eu, en Orient, des tentatives officielles de christianisation de ce vieux rite païen ; ou bien la pratique, introduite par l'initiative des nouveaux fidèles, mal détachés de leurs vieilles habitudes, a-t-elle été l'objet d'une large tolérance ? Nous n'oserions trancher la question. Ce qui est certain c'est qu'on n'a jusqu'ici signalé aucun texte liturgique ayant quelque rapport avec l'incubation, ni aucune prescription rituelle pour la régler. A Constantinople, auprès du tombeau de S. Artémius, on exigeait préalablement, semble-t-il, une offrande de luminaire. Il est fait allusion plus d'une fois en termes généraux à l'usage établi. Ainsi à propos d'une femme qui attend de S. Artémius la guérison de son enfant : *ἀπῆλθεν εἰς τὸν λεχθέντα αὐτῇ ναόν, καὶ ποιήσασα τὰ ἔθη* [3]. Pour un malade que l'on conduit au sanctuaire, *ποιοῦσιν τὰ ἐν ἔθει γινόμενα τῷ τόπῳ* [4]. Ailleurs, on nous fait connaître en quoi consistait cet usage. Un prêtre affligé d'une hernie ne songe pas même à recourir au saint, ni à faire ce que tout le monde fait en pareil cas : *οὐδὲν οὖν ἐν νῷ περὶ τοῦ μάρτυρος ἐσχηκὼς οὐδὲ ὅσα οἱ ἐπὶ τούτῳ τῷ πάθει νοσοῦντες ποιοῦσιν ἐνθυμηθείς, λέγω δὴ ἐπ' ὀνόματι αὐτοῦ σκευάσαι κανδήλαν* [5]. Dans les sanctuaires organisés pour l'incubation, il y avait évidemment des règlements à observer. Mais nous les ignorons, comme nous ignorons sous quelle pres-

[1] MCD. 3. [2] MD. 76-87. [3] MA. 12.
[4] MA. 37. [5] MA. 23.

sion disparut une forme de dévotion dont les origines suspectes réussissaient si mal à se faire oublier.

Faut-il croire, sur la foi de nos auteurs, que les saints se montraient à leurs clients durant le sommeil ? Ceux-ci l'affirmaient, mais comme toujours, en matière de visions, ces dires échappent à notre contrôle. Il faut avouer que leurs dispositions étaient celles que l'on peut désirer pour provoquer des rêves. Surexcités par la fièvre et pour le moins autant par les récits merveilleux dont ils s'étaient nourris, entourés d'une foule de malades qui, comme eux, n'attendaient que la visite du saint, ils finissaient par succomber au sommeil ; et le rêve, qui reflétait l'unique objet de leurs préoccupations, ne tardait pas. Que ces rêves n'avaient pas toujours la netteté des visions telles que les racontent les hagiographes, nous le savons par le témoignage du seul homme qui nous ait fait part de ses expériences personnelles. Bien que l'on puisse soupçonner Sophrone de n'avoir pas tout à fait renoncé, dans le chapitre où il raconte sa guérison [1], aux procédés peu rigoureux de son métier de sophiste, il nous en dit assez pour faire comprendre que son rêve bizarre n'eut rien de la radieuse clarté d'une vision.

II

Les recueils latins

A ne considérer que le nombre des saints dont ils s'occupent, les pays d'origine et les sanctuaires dont ils résument les annales, les *Θαύματα* grecs que nous venons de parcourir forment un ensemble beaucoup plus varié que les livres de Miracles latins. Trois saints : S. Étienne, S. Julien, S. Martin, se partagent la matière des recueils occidentaux de l'époque correspondante, et deux pays : la province Romaine d'Afrique au début du Ve siècle et la Gaule à la fin du VIe, l'ont fournie toute entière. Mais tandis que les livres provenant de Constantinople, de Thessalonique et de divers points de l'Égypte et de l'Asie Mineure, nous arrivent sous des garanties anonymes ou discutables, la littérature latine qui leur

[1] MCJ. 70.

fait pendant se réclame de deux noms illustres : celui du grand docteur S. Augustin, et celui du père de l'histoire des Gaules, Grégoire de Tours. Avantage inappréciable ; la suite de cette étude le montrera.

§ 1. *S. Augustin et les Miracles de S. Étienne.*

Le chapitre VIII du XXII[e] livre de la *Cité de Dieu* est consacré aux miracles postérieurs à l'âge apostolique. S. Augustin montre d'une part que les miracles n'ont point cessé dans l'Église, et se demande d'autre part pourquoi ils ont si peu de retentissement [1].

Il rappelle en passant la guérison de l'aveugle par les reliques des SS. Gervais et Protais, arrivée à Milan, pendant qu'il était dans cette ville [2]. C'est le début d'une longue série de miracles qu'il a constatés lui-même ou sur lesquels il a des renseignements sûrs : à Carthage la guérison d'Innocentius, ancien avocat de la « vicaria praefectura », délivré à la suite d'une prière fervente, d'une fistule qui mettait ses jours en danger [3] ; à Carthage encore la guérison d'une religieuse, dont le cancer disparaît au moyen du signe de la croix tracé sur sa poitrine par une femme qui vient de recevoir le baptême [4]. C'est en revenant du baptistère qu'un médecin bien connu se sent délivré de la goutte [5]. Un mime de Curubis est guéri lui aussi dans des circonstances analogues [6]. Hespérius, un homme en vue, habitait Hippone [7]. Il fait dire la messe dans une de ses propriétés, véritablement hantée par les mauvais esprits, et y dépose de la terre rapportée du tombeau du Christ. La maison est désormais purgée, et la terre consacrée est placée, à l'égal d'une relique, dans un oratoire, où s'opérèrent des guérisons. Dans une chapelle des SS. Gervais et Protais, près d'Hippone, le démon est chassé du corps

[1] Nous citerons les pages de l'édition de Hoffmann dans le *Corpus script. eccles. latinorum* de Vienne, t. XL, 1, 2.

[2] T. XL, 2, p. 596.

[3] P. 597.

[4] P. 600. [5] P. 601. [6] P. 602.

[7] Vir tribunicius Hesperius apud nos est. P. 602.

d'un jeune homme [1]. Une vierge d'Hippone, que le démon tourmentait également, en fut délivrée par une onction d'huile : *oleo cui pro illa orans presbyter instillaverat lacrimas suas* [2]. Un vieux tailleur d'Hippone, Florentius, avait perdu son manteau, et n'avait aucune ressource pour le remplacer. Il s'en va prier à la chapelle des XX Martyrs. Peu après, se promenant au bord de la mer, il voit un grand poisson rejeté par les flots sur le rivage. Il s'en empare et le vend à un cuisinier nommé Catosus, qui en donne un prix suffisant pour l'achat de la laine. En ouvrant l'animal, Catosus trouve un anneau d'or, qu'il remet encore au pauvre homme.

Ici s'arrête une première série de miracles divers, dont trois seulement sont obtenus par l'intercession des saints. Elle est par elle-même fort intéressante, parce qu'elle nous permet de pénétrer dans l'âme d'Augustin et de comprendre la manière dont il envisage la question qui l'occupe. On remarquera aussitôt l'absolue sincérité de sa narration, aussi dégagée que possible de toute convention littéraire. Rien ne fait mieux ressortir ces rares qualités que le récit de la guérison d'Innocentius, où Augustin a mis toute son âme et tout son génie. Il nous fait assister à toutes les péripéties du drame ; nous partageons les angoisses du malade à la veille d'une dangereuse opération chirurgicale ; l'ardeur de sa prière, la joie de la guérison subite nous émeuvent ; sans aucun effort de style, le grand écrivain fait passer en nous sa propre émotion [3]. Elle est bien touchante aussi l'histoire de la religieuse qui, avertie en songe, va attendre à la sortie du baptistère la première femme qui en sortira portant en elle la grâce du sacrement, et lui demande de tracer le signe de la croix sur sa poitrine dévorée par un chancre [4]. Les histoires suivantes sont moins détaillées, mais le même esprit y domine. Sans qu'aucune trace de scepticisme s'y révèle, sans que leur caractère surnaturel soit mis en discussion, c'est le souci d'établir les faits sur des témoignages irrécusables qui préoccupe avant tout le saint docteur. Toujours il insiste sur la notoriété de l'événement et cite le nom des personnes que tout le monde peut interroger. Il ne redoute pas le contrôle, et quand il le peut, il l'exerce lui-même consciencieusement. C'est ainsi que, ayant

[1] P. 603.
[2] P. 604.
[3] P. 597-600.
[4] P. 600.

appris de bonne source la guérison du mime de Curubis, il préfère néanmoins l'interroger lui-même, et d'accord avec l'évêque Aurelius, le fait venir à Carthage [1]. Ses informateurs méritaient-ils tous pleine confiance? Nous n'oserions l'assurer. Il faut avouer que l'histoire du tailleur, et particulièrement l'incident de l'anneau, dont on a trop de répliques, paraissent quelque peu suspects.

Du premier groupe de miracles qui vient d'être résumé, se distingue une série de récits se rapportant tous à des faveurs obtenues par l'intercession de S. Étienne. L'invention du corps du saint diacre à Caphar Gamala, en 415, avait eu un grand retentissement dans la chrétienté et particulièrement en Afrique. Des reliques avaient été distribuées à diverses églises, des *memoriae* — nous pourrions dire des chapelles [2] — s'étaient élevées, et Augustin raconte des miracles dont plusieurs de ces sanctuaires avaient été le théâtre. Il cite, dans son voisinage, ceux d'Aquae Tibilitanae, du Castellum Sinitense, de Calama, du Fundus Audurus, d'Hippone et d'Uzalum, près d'Utique. Les plus anciennes de ces chapelles étaient celle de Calama, fondée par l'évêque Possidius, et celle d'Uzalum [3], fondée par Évodius, lui aussi un intime d'Augustin.

Voici le genre de miracles qu'il a enregistrés. Au moment même où l'évêque d'Aquae Tibilitanae transporte solennellement les reliques de S. Étienne, une femme aveugle demande à s'approcher. Elle offre des fleurs, les reprend et les applique à ses yeux ; aussitôt elle recouvre la vue [4]. Au Castellum Sinitense, pendant que l'évêque Lucillus, lui aussi, porte les reliques, il est lui-même guéri d'une fistule qui le tourmentait [5].

A Calama, le prêtre Eucharius, que les calculs faisaient beaucoup souffrir, est guéri par les reliques de S. Étienne. Plus tard il tomba gravement malade ; à la place de l'homme on porta sa tunique à la chapelle du saint. Mais le mal empi-

[1] P. 602 : *quamvis a talibus prius audierimus de quorum fide dubitare non possumus.*

[2] Voir Lucius, *Die Anfänge des Heiligenkults*, p. 272-73, note.

[3] C'est la forme adoptée par Hoffmann. D'autres écrivent Uzalis.

[4] P. 604.

[5] P. 605.

ra, et on le crut mort [1]. Quand on rapporta la tunique, elle fut placée sur son corps ; aussitôt il revint à la vie. A Calama encore, c'est la conversion d'un païen endurci, nommé Martial. Il tombe gravement malade, et son gendre, qui était chrétien, lui propose de se faire baptiser. Repoussé avec indignation, il s'en va prier à la chapelle de S. Étienne, et en partant, il prend quelques fleurs qu'il va placer le soir sous l'oreiller du malade. Avant la pointe du jour celui-ci réclamait l'évêque. Possidius se trouvait précisément en visite chez Augustin. Ses prêtres le remplacèrent. Martial fut baptisé, et mourut pieusement, en répétant, sans savoir que c'étaient les dernières paroles de S. Étienne : *Christe, accipe spiritum meum* [2]. On citait encore deux goutteux guéris dans la même ville. L'un d'eux était un étranger, et, dit S. Augustin, il apprit par révélation le remède à appliquer lorsque les douleurs le reprendraient ; lorsqu'il en fait usage, le mal s'apaise aussitôt [3].

A Audurus, un enfant est écrasé par un attelage de bœufs ; sa mère le porte à la chapelle de Saint-Étienne. Il se lève complètement guéri [4]. Dans une localité voisine, une religieuse se mourait. On porte sa robe à Saint-Étienne ; sur ces entrefaites elle meurt. La robe sanctifiée placée sur son corps suffit à la ranimer [5].

Un fait analogue se passe à Hippone. Pendant qu'un Syrien, nommé Bassus, prie pour sa fille malade, dont il a apporté l'habit, celle-ci meurt. Dès qu'il est rentré, il jette le vêtement sur le corps de la jeune fille, qui renaît à la vie [6]. Le fils du « collectarius » Irénée venait de mourir. Quelqu'un suggéra l'idée de frotter le corps avec l'huile du sanctuaire [7]. On le vit aussitôt reprendre vie. Il en fut de même de l'enfant d'Éleusinius, « vir tribunicius », que celui-ci avait porté inanimé à la chapelle du saint [8].

Ces trois derniers miracles eurent lieu à Hippone. Ce sanctuaire n'existait pas depuis deux ans — Augustin écrivait

[1] P. 605 : *mortuus sic iacebat, ut ei iam pollices ligarentur.*
[2] P. 605-606 ; *Act.* 8, 7.
[3] P. 606.
[4] P. 606.
[5] P. 606.
[6] P. 607.
[7] P. 607.
[8] Sur le texte de l'édition de Hoffmann à cet endroit, voir *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 431, n. 6.

ceci en 426 — et durant ce court laps de temps, il s'y était produit un grand nombre de faits extraordinaires, dont pas moins de 70 attestés par un *libellus* [1].

Le *libellus* est une sorte de procès-verbal, ou plutôt le récit authentique d'un témoin, dicté souvent par celui-là même qui a été l'objet du miracle, et destiné à être lu en public [2]. S. Augustin, de plus en plus frappé de la difficulté d'assurer une notoriété suffisante aux faveurs obtenues par l'intercession des saints, de S. Étienne en particulier, préconisait ce moyen d'obtenir un double résultat : donner du crédit aux récits de miracles, et rafraîchir périodiquement la mémoire des fidèles, qui les oubliaient trop facilement. Il avait engagé l'évêque d'Uzalum, Évodius, son ami, à introduire chez lui cette coutume, mais ne savait pas trop s'il avait été écouté [3]. Toujours est-il qu'à Hippone l'institution fonctionnait régulièrement, et le saint nous rapporte une circonstance mémorable où un mémoire de ce genre fut rédigé. Il s'agit de la guérison de Paul et de sa sœur Palladia, venus de Cappadoce, longuement racontée dans la *Cité de Dieu* [4]. Nous avons la bonne fortune de posséder sur cette affaire un dossier des plus intéressants, comprenant le texte même du *libellus*, que l'évêque ordonna de lire en public après avoir fait monter sur les degrés de l'exèdre le frère et la sœur, le premier guéri par l'intercession du martyr, la seconde, en proie encore à un affreux tremblement dont elle allait être bientôt délivrée à son tour [5].

C'est, hélas, le seul document de cette catégorie qui nous soit parvenu, et l'on ne peut assez déplorer la perte de la collection des 70 *libelli* que l'église d'Hippone possédait alors, et dont la comparaison avec les 70 miracles de Menouthis serait si intéressante. Ces mémoires, qui n'étaient point, à ce qu'il semble, des rapports dressés après une enquête contradictoire, nous aurions à les utiliser avec discernement, et en tenant compte de la psychologie des rédacteurs. Ils nous auraient du moins fourni une matière de première main,

[1] P. 608.

[2] Nous avons traité cette question dans l'article *Les premiers libelli miraculorum*, dans *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 427-34.

[3] P. 608.

[4] P. 609-610.

[5] *P.L.*, t. XXXVIII, p. 1442. Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 429-31.

où la littérature aurait une part plus restreinte, où le fait serait aisé à détacher du développement. La méthode esquissée par S. Augustin avait besoin de perfectionnements, qu'elle aurait sans doute reçus avec le temps, si elle avait été appliquée avec esprit de suite par les générations successives. Mais tout donne à penser qu'à peine le grand évêque a trouvé des imitateurs de son vivant, et certes point de continuateurs. Quoi qu'il en soit, cette initiative, qui est le fait d'un grand esprit, porte aussi la marque du génie occidental. En Orient nous ne découvrons nul vestige d'une tentative analogue, et l'on a vu quel genre de documents étaient exposés à rencontrer ceux que pouvait tourmenter le problème du miracle.

Encore moins chercherait-on chez les Grecs une déclaration de principes comparable à la théologie du miracle que S. Augustin tire des faits qu'il vient de rapporter. Voici à peu près en quels termes il s'exprime à ce sujet.

Les miracles que font les martyrs s'accomplissent au nom du Christ et rendent témoignage à la foi qu'ils ont professée. Si la résurrection de la chair n'a point commencé dans le Christ et ne doit jamais avoir lieu, comment se fait-il que des morts, qui ont donné leur vie pour la foi dans la résurrection, exercent une telle puissance ? Que Dieu opère ces merveilles par lui-même, ou qu'il le fasse par ses ministres ; et s'il le fait par ses ministres, que ce soit par les esprits des morts, comme il le ferait par des hommes vivant sur la terre, ou que ce soit par l'intermédiaire des anges auxquels il commande invisiblement, incorporellement, immuablement, de manière que ce qui est attribué aux saints soit l'effet des prières des saints et de leur intercession, et non de leur action ; que ce soit tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, inaccessible à l'intelligence humaine, tout cela cependant rend témoignage à la foi qui proclame la résurrection de la chair pour l'éternité [1].

Ici Augustin se pose l'objection des païens qui prétendent que leurs dieux aussi ont accompli quelques merveilles. Ils commencent donc, dit-il, à comparer leurs dieux à nos morts. Diront-ils qu'ils ont des dieux qui ont été des hommes mortels, comme Hercule, Romulus et beaucoup d'autres qu'ils pré-

[1] *De civitate Dei*, l. XXII, c. 9.

tendent avoir été reçus au rang des dieux? Mais pour nous les martyrs ne sont pas des dieux, car nous savons qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui est le Dieu des martyrs et le nôtre. Les miracles qui ont lieu dans les sanctuaires de nos martyrs ne doivent pas être comparés à ceux que l'on prétend s'accomplir dans les temples païens. Si pourtant on veut y trouver quelque ressemblance, disons que comme Moïse a vaincu les mages, ainsi les dieux ont été vaincus par nos martyrs. Les démons opèrent avec ce faste orgueilleux et impur qui leur fait vouloir être des dieux; les martyrs agissent ou plutôt c'est Dieu qui agit avec leur coopération ou à leur prière, pour le progrès de la foi, qui nous fait croire, non qu'ils sont des dieux mais qu'ils ont le même Dieu que nous... A leurs dieux tels qu'ils sont, les païens ont élevé des temples et des autels ; ils ont institué des prêtres et offert des sacrifices. A nos martyrs nous n'élevons pas de temples comme à des dieux, mais des « *memoriae* » comme à des morts dont les esprits vivent auprès de Dieu. Nous y dressons des autels pour sacrifier, non aux martyrs mais au Dieu des martyrs et au nôtre ; et dans ce sacrifice, ils sont nommés à leur place et dans leur rang comme des hommes de Dieu qui ont vaincu le monde par leur confession. Ils ne sont pas invoqués par le prêtre qui offre le sacrifice. Car il sacrifie à Dieu non aux saints bien que ce soit dans leur sanctuaire ; car il n'est pas leur prêtre, mais le prêtre de Dieu [1]. Telle est la doctrine d'Augustin, qui a toujours été celle de l'Église, sur le culte des saints. Il l'inculque à son peuple en toute occasion, et le jour où les reliques de S. Étienne furent déposées dans l'église d'Hippone, il termina son sermon par ces paroles : *Martyr Stephanus hic honoretur ; sed in eius honore coronator Stephani adoretur* [2].

On a vu que S. Augustin a voulu amener l'évêque d'Uzalum à introduire chez lui l'usage des *libelli*. Un jour qu'il se trouvait chez ce collègue et ami, il entendit raconter la guérison merveilleuse d'une femme de qualité nommée Pétronia. Il engagea celle-ci à rédiger un *libellus*, ce qu'elle s'empressa de faire [3]. Le texte de cette pièce ne nous est point parvenu,

[1] *De civitate Dei*, l. XXII, c. 10.
[2] *Sermo* 318, n. 3, *P.L.*, t. XXXVIII, p. 1440.
[3] P. 608.

et Augustin ne la cite que pour rapporter un détail assez bizarre qui ne donne aucune idée suffisante de l'ensemble. Mais il insiste encore à ce propos sur les garanties que procurent les facilités du contrôle lorsqu'il s'agit d'un fait récent et d'une personne connue: *Clarissima femina est, nobiliter nata, nobiliter nupta ; Carthagini habitat ; ampla civitas, ampla persona rem quaerentes latere non sinit* [1]. On a voulu reconnaître cette dame dans la Mégétia dont l'histoire est longuement racontée dans les deux livres des Miracles de S. Étienne composés à la demande d'Évodius [2]; la source serait le mémoire qu'Augustin lui aurait persuadé d'écrire. Mais les raisons qu'on apporte pour identifier Pétronia avec Mégétia sont bien faibles, et on ne doit guère admettre sans preuves que la même personne ait porté deux noms. La question n'est pas indifférente, car il y aurait lieu de savoir si les Miracles d'Uzalum, le premier recueil de ce genre qui ait été composé en Occident, ont été rédigés avant ou après la visite d'Augustin [3]; question d'autant plus délicate que les deux livres ne sont pas de la même date. Aucun indice ne permet de le décider avec certitude, mais il est assez probable que le miracle de Pétronia n'aurait pas été absent de la collection si l'auteur avait eu à sa disposition une relation écrite de l'événement. Si d'autres *libelli* lui avaient servi de source, très probablement on en retrouverait quelque trace dans ses récits. Ceux-ci d'ailleurs ont été utilisés aux mêmes fins que les *libelli*, comme moyen de publicité et pour inviter au contrôle. L'auteur les appelle *miracula fideliter descripta et publica attestatione comprobata* [4]. Ils étaient lus au peuple, le jour de la fête du saint [5], et lorsqu'un chapitre était terminé on cherchait dans l'auditoire la personne dont il venait d'être question. Ainsi, après la lecture de la guérison de la femme aveugle,

[1] P. 609.

[2] *BHL.* 7860-61. Nous citons MSt., avec indication du livre et du chapitre. L'histoire de Mégétia est racontée dans le ch. II du second livre. C'est TILLEMONT, *Mémoires*, t. II, p. 467, qui prétend « que Pétronia guérie par S. Estienne peut estre la mesme que Megecia. »

[3] Cette visite eut lieu vraisemblablement dans le courant de l'année 426, ou de l'année précédente. *Cum nuper illic essemus*, dit S. Augustin, *De civitate Dei*, t. II, p. 608.

[4] MSt. II, 1.

[5] MSt. I, 12, n. 2.

celle-ci est amenée : le peuple la félicite, et constate que celle qui ne pouvait auparavant avancer sans guide, marchait seule et montait, sans aucun secours, les degrés de l'abside. De même, un homme que tout le monde avait vu paralysé et qui pouvait maintenant se mouvoir sans difficulté [1].

Les miracles de l' « ami de Dieu », comme l'auteur appelle S. Étienne, sont fort variés. Le premier, qui raconte une vision se rattachant à l'arrivée des saintes reliques, nous apprend en même temps ce qui se passa à l'occasion de leur translation. Elles furent d'abord déposées dans la chapelle des SS. Félix et Gennadius, située dans un faubourg d'Uzalum. Quarante jours après, elles sont transférées solennellement dans l'église de la ville. Un peuple nombreux, chantant des psaumes, escorte l'évêque, assis sur un char, et portant le reliquaire, qui contient du sang et quelques parcelles d'ossements du martyr [2]. Dans l'abside est placé un trône orné de tentures ; les reliques y sont déposées et recouvertes d'un voile [3]. Durant l'office on apporte une lettre de l'évêque de Minorque, Sévère, racontant l'événement qui a suivi l'arrivée, dans sa ville épiscopale, d'une autre portion des reliques de S. Étienne. Ce long message, dont nous possédons encore le texte [4], est l'histoire de la conversion de tous les juifs de l'île, au nombre de 540, accomplie en huit jours de temps, et accompagnée d'une multitude de prodiges. Lecture en fut donnée aussitôt, à la grande joie du peuple qui témoigna son enthousiasme par des acclamations [5].

Les principales guérisons d'Uzalum sont celle de l'aveugle Hilaria, « civibus nota panaria » [6], celle du barbier Concordius qui s'était rompu le pied [7], celle de l'aveugle, guéri en portant la main sur le reliquaire [8]. Un nommé Donatien, aveugle lui aussi, a recouvré la vue. L'évêque le fait venir et l'interroge en présence de tout le peuple [9].Un jeune homme atteint de paralysie, est guéri par la poussière de la *memoria* rapportée par sa mère [10]. L'histoire du maréchal ferrant Restitutus offre quelques particularités intéressantes.

[1] MSt. II, 1.
[2] MSt. I, 2.
[3] MSt. I, 3.
[4] *BHL*. 7859.
[5] MSt. I, 2.
[6] MSt. I, 3.
[7] MSt. I, 4.
[8] MSt. I, 8.
[9] MSt. I, 13.
[10] MSt. I, 12.

Incapable de se remuer, il s'était fait porter au sanctuaire, où il priait, couché sur le pavé de mosaïque. Après vingt jours, il voit en songe un jeune homme, revêtu d'un habit précieux, qui lui ordonne de gagner à pied le *locus memoriae*, sans doute l'endroit précis où étaient placées les reliques. Il essaya, et son état s'améliora lentement. Au bout de quatre mois, ne se sentant pas encore complètement rétabli, il songea à partir. Il reçut un nouvel avertissement : c'était de ne pas se presser et d'attendre quatre mois encore. Il obéit, et après le temps révolu, il rentra à pied chez lui [1]. Ne dirait-on pas un cas d'incubation ? Ce serait le premier que l'on constate en Occident. Un certain Dativus, d'Uzalum, écrasé par la chute d'une maison, est rappelé à la vie. Il raconte l'apparition du saint diacre qui s'est montré à lui avant de le ranimer [2].

Voici un autre genre de miracles. Une femme restée trois ans sans nouvelles de son mari, entend une voix qui lui annonce sa prochaine arrivée ; elle le retrouve chez elle en rentrant [3]. Il y eut aussi une apparition de S. Étienne à Rusticianus, lui annonçant le prochain retour de son fils qu'il croyait avoir été tué par les brigands [4]. Deux prisonniers invoquent le saint et voient tomber leurs chaînes [5]. Le même miracle se renouvelle pour un autre malheureux [6]. Ce ne fut point sans une inspiration du saint que le peuple d'Uzalum s'opposa à ce que l'évêque cédât à une autre église une partie des reliques. Deux révélations avaient montré que cette translation n'était point agréable à Dieu [7].

Le premier livre se termine par un miracle qui était connu de S. Augustin. Il le rapporte dans un de ses sermons, ou plutôt, dans deux de ses sermons ; car il avait à peine commencé son récit, qu'il fut interrompu par la foule sous l'émotion d'un miracle qui venait d'avoir lieu dans l'église même. Le lendemain, il compléta l'histoire [8]. C'est celle d'un enfant mort sans baptême, à qui S. Étienne rendit la vie juste assez

[1] MSt. I, 11.
[2] MSt. I, 6.
[3] MSt. I, 5.
[4] MSt. I, 14.
[5] MSt. I, 9.
[6] MSt. I, 10.
[7] MSt. I, 7.
[8] *Sermo* 323, 324. *P.L.*, t. XXXVIII, p. 1445-47.

de temps pour lui procurer la grâce du sacrement [1]. L'auteur met fin à la série après ce quinzième miracle, pour ne pas abuser de la patience des auditeurs, dont plusieurs, dit-il, viennent de loin. Et dans ses narrations se constate un souci évident de la concision.

Cette préoccupation l'abandonne visiblement dans le second livre, plus long que le précédent bien que ne contenant pas plus de quatre miracles. C'est bien le même auteur qui tient la plume, mais il a modifié sa manière. La rhétorique n'en est point absente, et il a donné à l'histoire de Mégétia [2], affligée d'une paralysie faciale, sans compter d'autres maux, des proportions considérables. Il entre dans de minutieux détails concernant Mégétia et sa famille, sur leurs allées et venues, sur divers incidents qui précédèrent la guérison. L'un des plus intéressants est celui de la consultation que la mère de Mégétia va demander à un célèbre praticien de Carthage. L'auteur l'appelle *archiatrum quemdam Felicem nomine*. Ce médecin ne serait autre que Cassius Felix, qui a laissé un traité de médecine [3]. Le récit se complique de plusieurs visions, et dans l'une d'elles Mégétia voit S. Étienne sous la forme d'un beau cavalier [4].

Le miracle dont a bénéficié Donat, personnage connu et estimé, est d'un tout autre caractère. Il avait dans sa propriété [5] de grandes provisions d'excellents vins, qui étaient pour lui une source de notables profits. Un jour il constate que tout son vin est gâté. Il met sa confiance en S. Étienne, et ordonne à un de ses employés — il l'appelle *praegustator vini sui* — de porter une bouteille de ce vin au sanctuaire, et de verser quelques gouttes du vin ainsi sanctifié dans chacun des récipients. Le lendemain toute la provision avait retrouvé ses qualités premières [6].

Un jour, la population, terrifiée par la vue d'un immense

[1] MSt. I, 15.

[2] MSt. II, 2.

[3] O. Probst, *Biographisches zu Cassius Felix*, dans *Philologus*, t. LXVII (1908), p. 319-20.

[4] MSt. II, 2, n.19.

[5] L'auteur écrit : *in fundo suo suburbano cum loco et nomine vocitato*. Faut-il voir dans cette formule une allusion à un document — un *libellus* peut-être, — donnant des détails plus précis que l'auteur n'a pas jugé bon de reproduire ?

[6] MSt. II, 3.

dragon qui apparaît dans le ciel, court à l'église prier S. Étienne ; peu à peu le dragon s'enfonça dans les nuages. Le lendemain un inconnu — peut-être un ange — apporta une peinture représentant S. Étienne, portant sur ses épaules une croix dont le bout allait frapper les portes de la ville ; de celles-ci sortait l'affreux dragon que le saint écrasait triomphalement sous son pied [1].

Le dernier miracle a été fait en faveur d'un intendant des finances : *Florentius, dispensator pecuniae publicae.* Il était sous le coup d'une accusation capitale. S. Étienne le délivra de ses terreurs, et il fut renvoyé absous [2]. En commençant cette dernière narration, l'auteur a l'air d'annoncer une suite d'histoires analogues, et d'ouvrir une nouvelle série. Mais il ne tient pas sa promesse, et le livre se termine par l'excuse banale dont les hagiographes abusent tant.

Ce que nous avons appris des miracles de S. Étienne à Hippone et dans le cercle des relations de S. Augustin présente cet intérêt particulier qu'ils peuvent être datés à quelques années près. Quand S. Augustin écrivait son dernier livre de la Cité de Dieu, le plus ancien de ces miracles ne remontait pas à dix ans, quelques-uns venaient de se passer. Les récits que nous en avons sortent d'un milieu qui nous est presque familier et ils échappent généralement à la contagion du lieu commun. La plupart des personnes qui s'y trouvent citées sont encore en vie ; nous avons pour ainsi dire leur adresse, et les contemporains n'avaient aucune peine à les découvrir pour peu qu'ils eussent le désir de les questionner, d'apprécier le bien-fondé de leurs dires, de juger, le cas échéant, du sérieux de leur guérison. A distance, il faut le dire, beaucoup d'éléments d'appréciation nous échappent. Mais s'il nous est difficile de nous prononcer sur le caractère des faits, nous avançons ici sur un terrain qui ne se dérobe pas à tout instant sous nos pas, comme nous l'avons constaté pour les recueils grecs.

(*A suivre.*) H. D.

[1] MSt. II, 4.
[2] MSt. II, 5.

LES HOMÉLIES MARIALES
ATTRIBUÉES A SAINT GRÉGOIRE LE THAUMATURGE

On trouve dans les collections patristiques, sous le nom de S. Grégoire le Thaumaturge, trois homélies grecques pour la fête de l'Annonciation, que les critiques regardent généralement comme apocryphes mais sur l'origine desquelles ils ne s'entendent pas [1]. D'après O. Bardenhewer, les deux premières seraient de la même main, et remonteraient à la fin du IV[e] siècle, ou au début du V[e] [2]. Dräseke a voulu en faire présent à Apollinaire. Il est resté seul de son avis. Vincent Riccardi, ayant remarqué que des passages de la seconde homélie étaient empruntés à la sixième homélie de S. Proclus, a émis l'hypothèse que cette seconde homélie pourrait bien être de cet auteur [3]. Quant à la troisième, la plupart des manuscrits l'attribuent à S. Jean Chrysostome, et elle est reproduite, en effet, dans les éditions des œuvres de ce Docteur [4]. Au témoignage de Montfaucon, elle apparaît cependant, parfois, sous le nom de S. Grégoire le Thaumaturge, et même sous celui d'un auteur du XIV[e] siècle, Macaire de Philadelphie [5]. C'est sous le nom de S. Grégoire qu'elle fut d'abord publiée par Gérard Vossius. Celui-ci déclare l'avoir trouvée, avec les deux premières, dans un manuscrit très ancien de Grottaferrata [6]. Combefis remarqua que cette pièce était augmentée du double dans un manuscrit de Paris, et la pu-

[1] Ces trois homélies sont reproduites dans la collection de Migne, *P.G.*, t. X, col. 1145-78.

[2] O. Bardenhewer, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, t. II, 2[e] éd. (Fribourg-en-B., 1914), p. 331-32.

[3] Cf. *P.G.*, t. c., col. 971.

[4] *P.G.*, t. L, col. 791-96.

[5] *Praefatio ad tom. I operum Chrysostomi*, § 5.

[6] *S. Gregorii Thaumaturgi opera*, Mayence, 1604. Cf. Léon Allatius, *Diatriba de Theodoris et eorum scriptis*. *P.G.*, t. X, col. 1208. Le ms. ne se trouve plus à Grottaferrata.

blia, en entier, dans son *Auctarium novum* de 1648 [1]. En fait, cette seconde partie éditée par Combefis se cache parmi les *spuria* de S. Jean Chrysostome avec un exorde spécial [2]. Nous ne venons pas dire le mot définitif sur l'origine de ces mystérieuses pièces, mais présenter seulement les petites découvertes que nous avons faites, tout à fait par hasard, en les parcourant.

Tout d'abord, la première homélie, qui débute par les mots : *Σήμερον ἀγγελικῇ παρατάξει ὑμνῳδίαι φαιδρύνονται* [3], doit être postérieure au concile de Chalcédoine. On y lit, en effet, le passage suivant, qui reproduit la formule du concile :

Ἰησοῦς ὁ Χριστὸς ἀσυγχύτως καὶ ἀτρέπτως ἐκ τῆς καθαρᾶς....... καὶ ἁγίας παρθένου Μαρίας προέρχεται, ἐν θεότητι, καὶ ἐν ἀνθρωπότητι τέλειος, κατὰ πάντα ὅμοιος τῷ Πατρὶ καὶ ὁμοούσιος ἡμῖν κατὰ πάντα, χωρὶς ἁμαρτίας [4].

De plus, l'auteur de cette homélie avait sous les yeux l'homélie de Chrysippe, prêtre de Jérusalem († 479), sur la Sainte Vierge [5]. Il s'en inspire visiblement, et en transcrit même plusieurs passages mot à mot :

[1] *Auctarium Novum*, t. I (Paris, 1648), p. 602-619. Le texte de Combefis concorde avec celui des autres éditions jusqu'aux mots : *Χαῖρε, τῆς ἀχωρήτου φύσεως χωρίον εὐρύχωρον, P. G.*, t. X, col. 1175B. Il y a cependant, en plus, un passage entier sur S. Joseph, où il est dit que le saint patriarche était veuf, lorsqu'il épousa Marie. *Auctarium*, col. 604DE.

[2] C'est l'homélie qui commence par les mots : *Βασιλικῶν μυστηρίων ἑορτήν, P. G.*, t. LX, col. 755-760. Après un exorde spécial, il y a concordance entre cette homélie et la seconde partie du texte édité par Combefis. Nous ignorons si quelqu'un a déjà fait remarquer cette concordance. Il est facile de deviner la raison pour laquelle cette seconde partie a été généralement omise dans les manuscrits : les deux dialogues de la Sainte Vierge avec l'Ange et avec S. Joseph renferment plusieurs passages choquants pour notre piété.

[3] *P.G.*, t. X, col. 1145-56.

[4] Ibid., col. 1152c.

[5] Cette homélie de Chrysippe ne se trouve pas dans la Patrologie grecque de Migne. Elle devait figurer dans le tome CLXII, qui fut détruit dans l'incendie des ateliers du savant éditeur. Fronton Du Duc la publia dans son *Auctarium*. Nous en avons préparé une nouvelle édition, actuellement sous presse, pour la *Patrologia orientalis* de Mgr Graffin, t. XIX. L'homélie débute par les mots : *Τὴν ἀειθαλῆ ῥάβδον Ἰεσσαί, τὴν ὅλῳ τῷ κόσμῳ τῷ ἀνθρωπίνῳ γένει καρποφορήσασαν τὴν ζωήν.*

PSEUDO-GRÉGOIRE

Χαῖρε, κεχαριτωμένη, ὁ Κύριος μετὰ σοῦ. Σὸν γὰρ τὸ χαίρειν ἀληθῶς· ἐπειδὴ μετὰ σοῦ ἡ θεία χάρις, ὡς οἶδεν, ἐσκήνωσεν· μετὰ τῆς δούλης ὁ βασιλεὺς τῆς δόξης· μετὰ τῆς ὡραίας ὁ ὡραῖος κάλλει παρὰ τοὺς υἱοὺς τῶν ἀνθρώπων· μετὰ τῆς ἀμιάντου ὁ ἁγιάζων τὰ σύμπαντα. Col. 1153AB.

Δεῦτε τοίνυν καὶ ἡμεῖς, ὦ ἀγαπητοί, τὰ ἐκ τῆς τοῦ Δαβὶδ θεοπνεύστου κιθάρας ἡμῖν δεδειγμένα μελῳδήσωμεν, λέγοντες· Ἀνάστηθι, Κύριε, εἰς τὴν ἀνάπαυσίν σου, σὺ καὶ ἡ κιβωτὸς τοῦ ἁγιάσματός σου. Κιβωτὸς γὰρ ἀληθῶς ἡ ἁγία παρθένος....... Ἀνάστηθι, Κύριε, ἐκ τῶν κόλπων τοῦ Πατρός, ἵνα ἐξαναστήσῃς τὸ πεπτωκὸς γένος τοῦ πρωτοπλάστου. Col. 1152-53A.

Ταῦτα πρεσβεύων ὁ Δαβὶδ πρὸς τὴν ἐξ αὐτοῦ μέλλουσαν βλαστάνειν ῥάβδον τὸ καλλίκαρπον ἐκεῖνο ἄνθος, προφητεύων ἔλεγεν· Ἄκουσον, θύγατερ, καὶ ἴδε, κτλ. (Ps. XLIV, 11-12). .... *Ἄκουσον, θύγατερ, τὰ πρώην εἰς σὲ προφητευόμενα, ἵνα καὶ τοῖς γνώσεως ὀφθαλμοῖς θεωρήσῃς τὰ πράγματα. Ἄκουσον ἐμοῦ σοὶ προμηνύοντος, καὶ τοῦ ἀρχαγγέλου τὰ ἐντελῆ σοι μυστήρια διαρρήδην ἀναγγέλλοντος.*

CHRYSIPPE

Χαῖρε, φησί· σὸν γὰρ τὸ ὄντως χαίρειν, σὸν τὸ κεχαριτωμένη ὡς ἀληθῶς ἀκούειν, ἐπειδὴ μετὰ σοῦ τῆς χαρᾶς ὅλος ὁ θησαυρός, τῆς χαρᾶς ὅλης καὶ χάριτος· μετὰ τῆς δούλης ὁ βασιλεύς· μετὰ τῆς ὡραίας ἐν γυναιξὶν ὡραῖος κάλλει παρὰ τοὺς υἱοὺς τῶν ἀνθρώπων· μετὰ τῆς ἀμιάντου κόρης ὁ ἁγιάζων τὰ σύμπαντα.

Δεῦτε οὖν, δεῦτε πάλιν, ἀναβοᾶτε καὶ σὺν ἐμοὶ τὰ ἐκ τῆς οὕτως ὑμῖν προσφίλους κιθάρας· Ἀνάστηθι, Κύριε, κτλ. Κιβωτὸς γὰρ ὄντως βασιλική, κιβωτὸς λίαν πολύτιμος ἡ ἀειπαρθένος θεοτόκος....... Ἀνάστηθι, Κύριε· ἐὰν γὰρ μὴ σύ, φησίν, ἐκ τῶν τοῦ Πατρὸς κόλπων ἐξαναστῇς, πεπτωκὸς πάλαι τὸ γένος ἡμῶν οὐκ ἀναστήσεται.

Τοιαῦτα περὶ τῆς ἐξ αὐτοῦ λαβεῖν μελλούσης τὴν βλάστησιν .... προανεφώνει καὶ ἐπρεσβεύετο....... Ἄκουσον, θύγατερ, καὶ ἴδε· ἄκουσον ὄντως ἐπιμελῶς, ἵνα καὶ τοῖς τῆς γνώσεως ὀφθαλμοῖς θεωρήσῃς τὰ πράγματα· ἄκουσον καὶ ἐμοῦ ταῦτα προεκκαλύπτοντος, καὶ τοῦ Γαβριὴλ τὰ αὐτά σοι μηνύειν μέλλοντος.......

Δεῦτε τοίνυν, ἀγαπητοί, καὶ ἡμεῖς ἐπὶ τὴν τῶν προλαβόντων μνήμην ἀναδραμόντες, τὴν ἐξ Ἰεσσαὶ ῥάβδον ὑπερφυῶς οὕτως βλαστήσασαν δοξάσωμεν, ἀνυμνήσωμεν, μακαρίσωμεν, εὐφημίσωμεν. Οὐ γὰρ μόνῳ τῷ Ἰωσήφ, ἀλλὰ καὶ τῇ θεοτόκῳ προσμαρτυρῶν ὁ Λουκᾶς ἐν τοῖς θείοις εὐαγγελίοις, ἱστορεῖ πρὸς αὐτὴν τὴν τοῦ Δαβὶδ οἰκειότητα· Ἀνέβη γὰρ ὁ Ἰωσήφ, κτλ. Col. 1153B.

Ἐσπαργάνωσεν τὸν ἀναβαλλόμενον φῶς ὡς ἱμάτιον. Ἐσπαργάνωσεν τὸν πᾶσαν κτίσιν δημιουργήσαντα.... Ἐν τῇ τῶν ἀλόγων φάτνῃ ἀνεπαύσατο ὁ τοῦ Θεοῦ Λόγος, ἵνα τοῖς ὄντως ἀλόγοις ἀνθρώποις κατὰ προαίρεσιν λογικῆς μεταδώσῃ αἰσθήσεως. Ἐν τῇ τραπέζῃ τῶν κτηνῶν προετέθη ὁ οὐράνιος ἄρτος, ἵνα τοῖς κτηνώδεσιν ἀνθρώποις μυστικῆς βρώσεως χορηγήσῃ μετάληψιν. Καὶ οὐδὲ τόπος ἦν αὐτοῖς ἐν τῷ καταλύματι. Τόπον οὐκ εἶχεν ὁ οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν τῷ λόγῳ κατασκευάσας, ἐπειδὴ πλούσιος ὢν δι' ἡμᾶς ἐπτώχευσεν. Col. 1153 CD.

Ἡμεῖς δὲ πάλιν ἀναδραμόντες ἐπὶ τὴν τῶν προλαβόντων μνήμην, ὑμνῶμεν τὴν ῥάβδον τοῦ Ἰεσσαί· μακαρίζωμεν, εὐφημῶμεν τὸ ἱερὸν βλάστημα τοῦ Δαβίδ. Ἀνέβη γὰρ καὶ Ἰωσήφ, κτλ. (Luc, II, 4-5, puis, versets 6-7). *Ταῦτα καὶ ὁ Λουκᾶς ἡμῖν διὰ τῆς εὐαγγελικῆς ἱστορίας ἐξήγγειλε, τὴν οἰκειότητα τοῦ Δαβὶδ οὐ μόνον τῷ Ἰωσήφ, ἀλλὰ καὶ τῇ θεοτόκῳ καὶ ἀειπαρθένῳ προσμαρτυρῶν.........*

Ἐσπαργάνωσε τὸν ἀναβεβλημένον φῶς ὡς ἱμάτιον· ἐσπαργάνωσε τὸν τῇ ἑαυτοῦ δυνάμει τὴν κτίσιν ἅπασαν σπαργανώσαντα....... Ἐν τῇ τῶν ἀλόγων φάτνῃ ὁ Λόγος προὐτίθετο, ἵνα καὶ τοῖς ἀλόγοις κατὰ προαίρεσιν λογικῆς μεταδῷ προσδραμοῦσιν αἰσθήσεως. Τραπέζῃ προὐτίθετο τῶν κτηνῶν ὁ ἄρτος ὁ ἐπουράνιος, ἵνα καὶ τοῖς κτηνώδεσι τῶν ἀνθρώπων μυστικῆς βρώσεως χορηγήσῃ μετάληψιν. Καὶ οὐδὲ τόπος, φησίν, ἦν αὐτοῖς ἐν τῷ καταλύματι· τόπον οὐκ εἶχεν οἰκήματος ὁ τὸν τοῦ ὅλου κόσμου κατασκευάσας οἶκον· οὐκ εἶχε τόπον οἰκήματος, ἐπειδὴ πλούσιος ὢν ἑκουσίως ἐπτώχευσεν.

On pourrait relever encore d'autres réminiscences de Chrysippe ; mais les textes qu'on vient de comparer suffisent pour la démonstration. On y trouve également plusieurs passages d'une autre homélie attribuée à S. Grégoire le Thau-

maturge, et conservée dans une traduction arménienne [1]. Nous en reparlerons tout à l'heure. Les nombreux emprunts faits à l'homélie de Chrysippe pourraient suggérer l'idée que nous sommes en présence d'un discours de cet orateur, qui aurait remanié sa propre œuvre. Mais cette hypothèse doit être écartée, tant à cause de la différence du style, que du décousu des idées. Ce n'est qu'un pot pourri d'un auteur postérieur au Ve siècle [2].

Il faut affirmer la même chose de la deuxième homélie : *Ἑορτὰς μὲν ἁπάσας καὶ ὑμνῳδίας δέον ἡμᾶς θυσιῶν δίκην προσφέρειν* [3]. Cette pièce manque d'unité, et paraît être composée de deux morceaux différents, le premier allant du début, *P.G.*, t. X, col. 1156, jusqu'à la colonne 1164B, le second comprenant le reste. L'hypothèse est confirmée par la traduction arménienne, qui distingue deux homélies différentes [4]. Ici, ce n'est pas Chrysippe mais Proclus qui est utilisé :

PSEUDO-GRÉGOIRE	SIXIÈME HOMÉLIE DE S. PROCLUS
Αὕτη ἐν τῷ οἴκῳ τοῦ Θεοῦ πεφυτευμένη, ὡς κατάκαρπος ἐλαία [5], *ἐν ᾗ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον κατεσκίασε, δι' ἧς υἱοὺς καὶ κληρονόμους ἡμᾶς κέκληκεν τῆς τοῦ Χριστοῦ βασιλείας. Αὕτη, ὁ ἀειθαλὴς τῆς ἀφθαρσίας παράδεισος, ἐν ᾗ τὸ ζωοποιὸν ξύλον φυτευθέν, τοῖς πᾶσιν χορη-*	*Αὕτη ἡ ἐν τῷ οἴκῳ τοῦ Θεοῦ πεφυτευμένη κατάκαρπος ἐλαία, ἐξ ἧς τὸ ἅγιον Πνεῦμα τὸ σωματικὸν τοῦ Κυρίου λαβὸν κάρφος, τῇ χειμαζομένῃ τῶν ἀνθρώπων διεκόμισε φύσει, τὴν ἄνωθεν εὐαγγελισάμενον εἰρήνην. Αὕτη ἡ εὐθαλὴς καὶ ἄφθαρτος παράδεισος, ἐν ᾗ τὸ τῆς ζωῆς ξύλον*

[1] Nous voulons parler de l'homélie dont Conybeare a publié une traduction anglaise dans *The Expositor*, 1896, t. I, p. 161-73.

[2] P. Martin a publié de cette première homélie une traduction syriaque et une traduction arménienne dans les *Analecta sacra* de PITRA, t. IV, pp. 122-27, 145-50, avec traduction latine, pp. 377-81, 396-400.

[3] *P.G.*, t. X, col. 1156-70.

[4] *Analecta sacra*, t. IV, p. 150-56, 400-404. Le premier morceau arménien finit aux mots : *Οὕτως καὶ ἡ ἁγία Μαρία, ἐν σαρκὶ οὖσα, τὴν ἄφθαρτον πολιτείαν ἐκέκτητο.* Col. 1164-65A.

[5] Cette comparaison est répétée par S. Jean Damascène dans la *Foi orthodoxe*, l. IV, c. 14. *P.G.*, t. XCIV, col. 1160.

γεῖ ἀθανασίας καρπόν. Αὕτη, παρθένων τὸ καύχημα, μητέρων τὸ ἀγαλλίαμα. Αὕτη, πιστευόντων στήριγμα καὶ εὐσεβῶν κατόρθωμα. Αὕτη, φωτὸς ἔνδυμα, καὶ ἀρετῆς ἐφέστιον. Col. 1160B.	*φυτευθὲν πᾶσιν ἀκωλύτως χορηγεῖ τῆς ἀθανασίας τὸν καρπόν... Αὕτη, τῶν παρθένων τὸ καύχημα, τῶν μητέρων τὸ ἀγαλλίαμα, τῶν πιστῶν τὸ στήριγμα......., τῆς ἐγκρατείας τὸ ἔνδυμα, τῆς ἀρετῆς τὸ φόρημα. P.G.*, t. LXV, col. 757A.
Ποίοις οὖν ἐγκωμίων ῥήμασι τὴν παρθενικὴν διαγράψωμεν ἀξίαν; Ποίοις ἐπαίνων νεύμασι καὶ κηρύγμασι τὸν ἄσπιλον ἀνυμνήσωμεν χαρακτῆρα; Col. 1160AB. Cf. col. 1160C, avec le § V de l'homélie de Proclus, col. 728C.	*Ποίοις οὖν ἐγκωμίων χρώμασι τὴν παρθενικὴν διαγράψω εἰκόνα; Ποίοις ἐπαίνων ῥήμασι τὸν ἄσπιλον τῆς ἁγνείας φαιδρύνω χαρακτῆρα; Ibid.*, col. 753B.

Il y a certainement dans cette pièce d'autres larcins faits à d'autres auteurs. Qu'il nous suffise d'avoir signalé les deux passages tirés de Proclus. L'expression qui se lit à la col. 1161A : *Πάντων ἡμῖν τῶν ἀγαθῶν ἀρχὴ γέγονεν ὁ εὐαγγελισμὸς τῆς κεχαριτωμένης Μαρίας*, paraît indiquer que l'auteur du pastiche a vécu après l'introduction de la fête du 25 mars, qui eut lieu vers le milieu du VI[e] siècle. On sait que l'*Εὐαγγελισμός* remplaça la fête mariale primitive, qui se célébrait encore au début du VI[e] siècle, le premier dimanche avant Noël [1].

De la troisième homélie : *Πάλιν χαρᾶς εὐαγγέλια, πάλιν ἐλευθερίας μηνύματα* [2], nous n'avons rien de spécial à dire, sinon qu'il faut la considérer comme un tout original d'un orateur verbeux, manquant de tact, écrivant vraisemblablement dans la seconde moitié du V[e] siècle, en tout cas, avant l'introduction de la fête du 25 mars. Les mots du début : *Πάλιν χαρᾶς εὐαγγέλια* conviennent bien à l'exorde d'un discours pour la fête mariale du V[e] siècle, qui était précédée de l'annonciation de la naissance de S. Jean-Baptiste, au deuxième dimanche avant Noël [3]. Après l'annonce joyeuse

[1] Cf. *Échos d'Orient*, avril-juin 1923, p. 129-52.
[2] *P.G.*, t. X, col. 1171-77. COMBEFIS, *Auctarium*, t. I, col. 602-619.
[3] *Échos d'Orient*, l. c.

de la naissance du Précurseur, venait le message de Gabriel à Marie. Combefis a fait remarquer la ressemblance qui existe entre cette homélie et la sixième de S. Proclus. De part et d'autre, il y a des dialogues, (dialogues entre l'ange et Marie, dialogue entre Marie et Joseph) et certaines choses qui choquent nos oreilles modernes. Il ne serait pas impossible que ces deux discours fussent du même auteur.

En dehors des trois homélies grecques dont nous venons de parler, trois autres homélies mariales nous sont également parvenues sous le nom de S. Grégoire dans des traductions arméniennes. Les deux premières ont été éditées et traduites en latin par P. Martin dans le tome IV des *Analecta sacra* de Pitra [1]. Elles sont très courtes et se rapportent vraisemblablement à la fête mariale primitive. Elles se présentent, du reste, plutôt comme des extraits que comme des discours complets [2].

La troisième homélie a été traduite en anglais, en 1896, par Conybeare. Elle est plus longue que les deux précédentes, et de même allure. Conybeare la croit authentique. Elle débute ainsi : « Quand je me rappelle la désobéissance d'Ève, je pleure ; mais lorsque j'aperçois le fruit de Marie, je renais à la joie [3] ». Ce que le savant anglais n'a pas remarqué, c'est qu'on rencontre dans cette homélie des passages entiers de la première homélie grecque examinée ci-dessus. C'est ainsi que le paragraphe 27 de la traduction anglaise [4], correspond au passage suivant du texte grec :

Σοφὴ γὰρ ὄντως κατὰ πάντα ἐτύγχανεν Μαρία· οὐκ ὁμοία αὐτῇ ἐκ πασῶν γενεῶν τις γέγονεν πώποτε. Οὐχ ὡς ἡ πρώην παρθένος Εὔα μόνη ἐν παραδείσῳ χορεύουσα, χαύνῃ τῇ διανοίᾳ ἀπεριέργως παρὰ τοῦ ἀρχεκάκου ὄφεως τὸν λόγον ἐδέξατο, καὶ

[1] *Analecta sacra*, t. IV, pp. 156-62, 404-408. La première homélie est intitulée : « Laus sanctae Deiparae et semper virginis Mariae ». Incip. *Hodie sol justitiae illucens quae prius fulgebant occultavit.* La seconde : « Panegyricus sermo in sanctam Dei genitricem et semper virginem Mariam ». Incip. *Quod ab hominibus nec inspici nec enarrari potest Verbum, quod absconditum est a saeculo generationibus.*

[2] L'authenticité de ces deux homélies est généralement rejetée. Cf. Loofs, *Theologische Literaturzeitung*, 1881, p. 551.

[3] *The Expositor*, 1896, t. I, p. 161-73.

[4] Ibid., p. 170.

οὕτως ἐφθάρη τὸ τῆς διανοίας φρόνημα · καὶ δι' αὐτῆς ὁ δόλιος τὸν ἰὸν ἐκχέας, καὶ τὸν θάνατον συγκεράσας, εἰς πάντα τὸν κόσμον εἰσήγαγεν · καὶ διὰ τοῦτο πᾶς ὁ μόχθος τῶν ἁγίων ἐγένετο · ἀλλ' ἐν μόνῃ τῇ ἁγίᾳ παρθένῳ τὸ ἐκείνης πταῖσμα ἀνασέσωσται [1].

On retrouve de même cet autre passage dans les §§ 19 et 20 du texte de Conybeare, p. 167 :

Μὴ φοβοῦ Μαριάμ · οὐ γὰρ φόβῳ καταπλῆξαί σε παραγέγονα, ἀλλ' ἀποδιῶξαι τοῦ φόβου τὴν ὑπόθεσιν. Μὴ φοβοῦ Μαριάμ · εὗρες γὰρ χάριν παρὰ τῷ Θεῷ. Τὴν χάριν κατὰ φύσιν μὴ ἀνάκρινε. Νόμοις γὰρ φύσεως ἡ χάρις ὑποβαίνειν οὐκ ἀνέχεται. Ἔγνως, ὦ Μαριάμ, τὰ τοὺς πατριάρχας, καὶ προφήτας λανθάνοντα. Μεμάθηκας, ὦ παρθένε, ἃ μέχρι τοῦ νῦν κεκρυμμένα καὶ τοῖς ἀγγέλοις ἐτύγχανον. Ἀκήκοας, ὦ παναγία, ὧν οὐδέπω ὁ χόρος τῶν θεοφόρων ἠξίωται. Μωϋσῆς καὶ Δαβὶδ καὶ Ἡσαΐας καὶ Δανιὴλ καὶ πάντες οἱ προφῆται περὶ αὐτοῦ προεκήρυξαν · ἀλλὰ τὸ πῶς οὐκ ἐπίσταντο. Σὺ δὲ μόνη, ὦ παναγία παρθένε, τὰ τούτοις ἅπασιν ἀγνοηθέντα μυστήρια νῦν ὑποδέχῃ [2].

Dans le § 21, p. 168, on reconnaît la phrase suivante du texte grec : *Ἐκ πασῶν τῶν γενεῶν αὕτη μόνη παρθένος ἁγία σώματι καὶ πνεύματι γέγονεν, καὶ μόνη φέρει τὸν τὰ πάντα τῷ ῥήματι φέροντα* [3] ; et dans le § 22, cette autre :

Καὶ οὐ μόνον θαυμάζειν ἔστιν τὸ τῆς ἁγίας τὸ ἐν σώματι κάλλος, ἀλλὰ καὶ τῆς ψυχῆς τὸν ἐνάρετον τρόπον [4].

Le § 23, p. 170, contient également ce passage :

Δεῦρο τοίνυν, ἀγαπητοί, καὶ ἡμεῖς τῷ ἀγγελικῷ αἴνῳ συνεπόμενοι, τὴν κατὰ δύναμιν ὀφειλὴν εὐγνώμονες ἀποτίσωμεν λέγοντες · Χαῖρε, κεχαριτωμένη, ὁ Κύριος μετὰ σοῦ [5].

Chose plus surprenante, la phrase suivante, que nous avons déjà rencontrée dans l'homélie de Chrysippe, apparaît aussi dans le § 25 du texte arménien : *μετὰ τῆς δούλης ὁ βασιλεὺς τῆς δόξης, μετὰ τῆς ὡραίας ὁ ὡραῖος κάλλει παρὰ τοὺς υἱοὺς τῶν ἀνθρώπων* [6].

Remarquons enfin que dans l'une et l'autre homélie le Christ est appelé « notre printemps » [7].

[1] *P.G.*, t. X, col. 1148CD.
[2] Ibid., col. 1149AB.
[3] Ibid., col. 1149D.
[4] Ibid., col. 1149D.
[5] Ibid., col. 1152A.
[6] Ibid.
Dans le § 26 de l'homélie arménienne, Jésus-Christ est appelé

Ces multiples concordances achèvent de démontrer que la première homélie grecque est un pastiche dont l'homélie de Chrysippe et celle qu'a publiée Conybeare en arménien font les principaux frais.

Parmi les six homélies dont nous venons de parler, y en a-t-il seulement une que l'on puisse attribuer avec vraisemblance à S. Grégoire ? Il est bien difficile de se prononcer. Non seulement les trois homélies grecques, mais aussi les arméniennes sont généralement considérées comme apocryphes. Conybeare, nous l'avons dit, croit authentique celle qu'il a publiée. Nous n'oserions être aussi affirmatif que lui. Cependant, il ne nous paraît pas impossible ni contraire aux vraisemblances historiques que le Thaumaturge ait composé des homélies en l'honneur de la Sainte Vierge, et qu'il puisse nous en rester quelques fragments authentiques dans les morceaux que nous avons passés en revue. Notre opinion se fonde sur les deux raisons suivantes. Tout d'abord, si les deux homélies mariales publiées en traduction arménienne sous le nom de Grégoire par P. Martin n'ont pas trouvé grâce devant la critique, il n'en va pas de même d'un discours *in Christi Natalem* édité également en arménien dans la même collection [1]. Si Harnack le rejette — et ses raisons sont loin d'être convaincantes [2] —, d'autres auteurs, comme Loofs [3] et Neubert [4], le croient authentique. Il paraît, en effet, établi que la fête orientale de la naissance et du baptême de Notre-Seigneur,

notre impérissable printemps. Au début de l'homélie grecque, col. 1149c, nous lisons : *Σήμερον τὸ ἱλαρὸν ἡμῖν ἔαρ, Χριστός, ὁ τῆς δικαιοσύνης ἥλιος, φαιδρῷ τῷ φωτὶ ἡμᾶς περιέλαμψε.*

[1] Pitra, *Analecta sacra*, t. IV, pp. 386-95.

[2] Harnack, *Die altchristliche Litteratur*, t. II, *Chronologie*, p. 101. Les raisons que donne le savant allemand sont celles-ci : 1° L'homélie en question se trouve dans le manuscrit arménien au milieu d'autres pièces faussement attribuées à S. Grégoire ; 2° Une affirmation de la virginité de Marie *in partu* aussi nette que celle qu'on trouve dans l'homélie surprend chez un auteur du III[e] siècle. Mais la virginité *in partu* n'est-elle pas clairement enseignée dans le célèbre apocryphe du II[e] siècle connu sous le nom de *Protévangile de Jacques* ?

[3] *Theologische Literaturzeitung*, 1884, p. 551 sq.

[4] Neubert, *Marie dans l'Église anténicéenne*, p. 185. Cet auteur critique, dans une note, les raisons apportées par Harnack contre l'authenticité.

le 6 janvier, remonte au moins à la fin du IIIe siècle. Si l'on peut en croire la *Passio* de S. Philippe, évêque d'Héraclée, elle était déjà célébrée en Thrace, dès 304 [1]. Or, il est très vraisemblable que la « Mémoire de sainte Marie » fut contemporaine en Orient de la fête de la Nativité, à laquelle elle servait sûrement de préparation, au début du Ve siècle.

Par ailleurs, s'il faut recevoir le témoignage de Philippe de Side, qui écrivait sa *Χριστιανικὴ ἱστορία* vers 430, un contemporain de S. Grégoire le Thaumaturge, disciple, comme lui, d'Origène, Piérius d'Alexandrie, avait composé un discours sur la Sainte Vierge, *περὶ τῆς θεοτόκου* [2]. C'est la première mention connue d'une homélie sur la Mère de Dieu. Ce que Piérius a fait à Alexandrie, S. Grégoire n'a-t-il pas pu le faire à Néocésarée? Ajoutez à cela cette autre considération, que le Thaumaturge devait avoir pour Marie une dévotion spéciale. C'est elle, en effet, qui, au témoignage tout à fait irrécusable de S. Grégoire de Nysse, lui était apparue en songe, environnée d'une lumière éclatante, et lui avait fait dicter par S. Jean la célèbre profession de foi, où le dogme de la Trinité est si clairement exposé.

M. Jugie

Rome. *des Augustins de l'Assomption.*

[1] Cf. art. *Épiphanie*, dans le *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie* de Leclercq, t. V, p. 197.

[2] De Boor, dans *Texte und Untersuchungen*, t. V, 2 (1888), p. 170-71. Il y a lieu de se demander si le mot *θεοτόκος* du titre est primitif, bien qu'on ait de bonnes raisons d'affirmer qu'Origène et S. Hippolyte ont déjà donné ce titre à Marie. Cf. Bardenhewer, op. c., p. 237-38.

HENRICI ABRINCENSIS

CARMINA HAGIOGRAPHICA

I. VITAE S. FRANCISCI EXEMPLUM CANTABRIGIENSE

Vitam S. Francisci Assisiensis metricam (BHL. *3101 et 3102*) *alii aliis ascripserunt*[1], *donec advertit v. d. Andreas G. Little expresse tradi poetae nomen in codice Academiae Cantabrigiensis Dd. 11. 78*[2], *fol. 200r :* Super vita beati Francisci versus magistri H. Abrincensis ad Gregorium papam nonum[3]. *Hoc Vitae metricae exemplum contulimus cum Antonii Cristofani editione*[4]*; varias lectiones, tum rubricarum tum ipsius carminis, hic typis mandamus, Cristofanianae editionis verbis quae singulis respondent, in legentium commodum, exscriptis ante uncinum quadrum*]*; omisit enim vir doctus versibus numeros ascribere.*

[1] Rem universam ab ovo repetivit et erudite exposuit P. Theophilus DOMENICHELLI O. F. M., *La « Leggenda Versificata » o il più antico poema di San Francesco*, in *Archivo Franciscano Historico*, t. I (1908), p. 209-216. Auctoribus quos ille affert addesis A. CRISTOFANI, in *Il settimo centenario della nascita di San Francesco*, t. II (1879), p. 89-96 ; R. BONGHI, *Francesco d'Assisi*, in *Nuova Antologia*, t. LXV (1882), p. 659.

[2] Ita codicis numerum scribendum esse, non vero Dd. XI. 78 aut Dd. xi. 78, didicimus ex litteris cl. v. Francisci Jenkinson, Cantabrigiensi bibliothecae praefecti, datis XVI kal. iun. 1922.

[3] Andrew G. LITTLE, *Tractatus Fr. Thomae vulgo dicti de Eccleston de Adventu Fratrum Minorum in Angliam* (Paris, 1909), p. 227 (= *Collection d'Études et de Documents*, t. VII) ; ID., *A Guide to Franciscan Studies* (London, 1920), p. 12-13 (= *Helps for Students of History*, No. 23). Iam diu sententia impressa erat, *A Catalogue of the Manuscripts preserved in the Library of the University of Cambridge*, t. I (Cambridge, 1856), p. 476, num. 43.

[4] *Il più antico poema della vita di S. Francesco d'Assisi, scritto innanzi all' anno 1230, ora per la prima volta pubblicato e tradotto* (Prato, 1882).

Cantabrigiensem recensionem, Assisiensem (BHL. *3101*), *Versaliensem* (BHL. *3102*) *sedulo inter se comparare, eorum esto qui franciscanis scriptis rebusque dedita opera student. Hoc nos opusculo contenti ad cetera Henrici Abrincensis carmina edenda veniemus, quae in his* Analectis *paulatim prodibunt. Pauca tamen summa brevitate praemittenda sunt.*

Codex est membraneus, in-8°, foliorum A, 238, variis manibus saec. XIII mediante exaratus. In catalogo Thomae James frustra eum requisivimus [1]. *Primus eius mentionem videtur fecisse Iacobus Nasmith; is annis 1794-1795 concinnavit librorum manuscriptorum bibliothecae publicae Cantabrigiensis catalogum qui typis numquam mandatus est* [2]. *Fusior quam accuratior descriptio edita est anno 1856* [3]. *Nos paulo diligentiores esse conabimur quando hunc codicem ceterosque, in quibus Abrincensis scripta leguntur, recensebimus; sed id post edita carmina fiet commodius. Nunc, quod instat, Vita S. Francisci, descripta una eademque manu quae nihil aliud in toto codice exaravit, complet folia 200^r-237^v et partem folii 238^r (hoc codicis ultimum est); folii 238 quod vacuum supererat, manus aliae postea aliquot carminibus fere compleverunt* [4]. *Constat haec pars codicis quinionibus tribus signatis I (foliis 200-209), II (foliis 210-219), III (foliis 220-229), uno quaternione signato IV (foliis 230-237), uno folio non signato addito (folio 238). Codicis partes, a pluribus quidem librariis sed haud scio an uno in loco exscriptae, in unum a glutinatore compactae sunt nec multo ante nec multo post annum 1259, quo Matthaeus Parisiensis mortuus est. Etenim in folio A, quod toti codici praefixum est, elenchus inscriptus est rerum in volumine universo contentarum; in anguloque superiore dextro eiusdem folii A^v legitur:* Hunc librum dedit frater Matheus Deo et

[1] *Ecloga Oxonio-Cantabrigiensis* (Londini, 1600); recudit [Eduardus Bernard], *Catalogi librorum manuscriptorum Angliae et Hiberniae* (Oxoniae, 1697), t. I, pars III, p. 164-73.

[2] *A Catalogue of the Manuscripts... of Cambridge*, t. c., pp. XI, 469.

[3] Ibid., p. 469-76.

[4] Ad manus varias discernendas quae huic codici allaboraverunt plurimum nos iuvit summa humanitas et peritia d. v. H. H. E. Craster, bibliothecae Bodleianae subpraefecti.

ecclesie S. Albani. Quem qui ei abstulerit anathema sit. Amen[1]. *Unde perspicuum est codicem eadem fere aetate esse exaratum atque Assisiense apographon, quod ad saec. XIII refert I. B. De Rossi*[2]*; praestat autem antiquitate codici Versaliensi, quem ferunt dimidio saeculo recentiorem Assisiensi*[3].

Ex his tamen rebus colligi non potest Cantabrigiensem recensionem aut ceteris aut uni Versaliensi esse antiquiorem; huius negotii peritioribus esto iudicium. Quicquid id est, ab Assisiensi propius abest quam a Versaliensi. Accedit quod, describentibus nobis carmina Henrici Abrincensis hagiographica, propemodum liquido patuit, codice Cantabrigiensi contineri Henrici opera ex ipsius Henrici scriptis desumpta, vel etiam ipso moderante exarata, ne dicam retractata. Unde altera accedit temporis nota: Henricus enim anno 1272 obiisse traditur[4]*; ideo non ipse putandus est composuisse prologum recensionis Versa-*

[1] Vix non totum primum huius folii versum succidit religator; perspicua omnino adhuc est vox : *Hunc;* pars superior tantum superest litterarum *libra dedit fr M;* penitus excidit littera subsequens : *a* ; alter versus integer est : *th's deo* cet. Certa coniectura versum primum restituimus, collata annotatiuncula in margine recto fol. 2r codicis Cottoniani Nero D. 1 in Museo Britannico ; huius imaginem, utut potuit, exprimendam curavit Thomas Duffus HARDY, *Descriptive Catalogue of Materials relating to the History of Great Britain and Ireland*, t. III (London, 1871), pl. 1. In quattuor codicibus non absimilem annotatiunculam post mortem Matthaei Parisiensis inscriptam esse, luculenter demonstravit idem v. d. T. D. HARDY, t. c., p. LVIII-LXX ; id tamen non obstat quin vivo Matthaeo compactus sit codex Cantabrigiensis, etsi profecto post inscriptam annotatiunculam venit in manus illius religatoris qui folium A incidit. Restat ut advertamus, claro viro H. H. E. Craster et nobis prorsus simili manu scripta videri annotatiunculam folii Av codicis Cantabrigiensis, et annotatiunculam folii 2r codicis Cottoniani, et quae scripta sunt sub imagine virginis Mariae in codice Regio 14. C. VII, fol. 6r (huius effigiem belle expressam vide ap. G. F. WARNER et J. P. GILSON, *Catalogue of Western Manuscripts in the Old Royal and King's Collections*, t. IV ([London], 1921), pl. 83. Sed sunt qui putent hanc ipsius Matthaei manum esse, WARNER and GILSON, op. c., t. II, p. 135, col. 1.

[2] CRISTOFANI, op. c., p. VIII.

[3] ÉDOUARD D'ALENÇON, *Il più antico poema della vita di S. Francesco*, in *Miscellanea Francescana*, t. IV (1889), p. 32, col. 1.

[4] Thomas WARTON, *The History of English Poetry*, ed. W. C. HAZLITT, t. II (London, 1871), p. 48.

liensis[1], *qui conscriptus est post mensem iunium anni 1273, in quo S. Bonaventura S. R. E. Cardinalis factus est*[2]; *fateor tamen distichum, quod post prologum legitur, Henrici in scribendo rationem mirum in modum redolere. In hoc tamen si fallimur, cuivis licebit nos erroris arguere postquam Henrici carmina perlegerit, quae pedetentim edemus. Interea rem in medio relinquamus. Illud certo asserendum est, nimiam hucusque fidem Vitae metricae S. Francisci esse habitam*[3]: *etenim, progrediente hac editione, luce clarius apparebit solitum fuisse hominem sanctorum Vitas, quae sibi soluta oratione conscripta tradebantur, portentosa quadam profluentia condendi versus, numeris astringere; neque usquam comperimus ullos novos fontes ab eo esse apertos.*

Quattuordecim librorum in quos carmen dividitur primis quibusque litteris effici nomen GREGORIVS NONVS, in prologo recensionis Versaliensis docemur. Inde deducere conatus est P. Eduardus Alenconiensis quod cuiusque libri esset initium[4]; *res illi feliciter successit praeterquam in initiis librorum III, IX, XIII. Eruditi viri sollers ingenium comprobat Cantabrigiense exemplum, in quo uno singulorum librorum argumentum quattuor versibus est complexus ipse, nisi nos fallit, Henricus.*

Quod non in ecclesia Sancti Georgii, sed ad Sanctum Damianum sepultum Franciscum refert recensio Cantabrigiensis[5],

[1] *Miscellanea Francescana*, t. V (1890), p. 73-74.

[2] Ad S. Bonaventuram, electum ante d. 28 maii, creatum d. 3 iunii, diploma pontificium missum esse d. 23 iunii 1273, legimus in *Doctoris Seraphici S. Bonaventurae... Opera omnia*, t. X (Ad Claras Aquas, 1902), p. 63-64; sed in quaestionem intricatam nolumus incurrere.

[3] Videsis quam ardenti animi impetu scripserint Antonius CRISTOFANI, op. c., p. VIII-IX; P. Theophilus DOMENICHELLI, l. c., p. 214-16; P. Hieronymus GOLUBOVICH, *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano*, t. I (Quaracchi, 1906), p. 22. Cautior est v. cl. A. G. LITTLE, *A Guide to Franciscan Studies*, p. 12: « Apart from classical allusions it follows *I. Cel.* closely, but contains some new statements, based perhaps on oral tradition. »

[4] *Il più antico poema della vita di S. Francesco*, in *Miscellanea Francescana*, t. IV (1889), p. 34, col. 1, annot. 2.

[5] Locus respondet paginae 278 editionis Cristofanianae.

labenti calamo tribuendum esse videtur, dum parum attente Celanum legit poeta [1] *; neque magni pendendum est. Sed, credo, pluris faciendum est, in recensione Cantabrigiensi fratris Eliae nomen esse suppressum ubicumque legitur in codice Assisiensi* [2] *; procul tamen abest ut Eliae scriptor obtrectetur.*

Restat ut gratias agamus amplissimo Senatui Cantabrigiensis Academiae, cuius bona venia factum est ut codex menses aliquot in nostrum usum Oxonii reponeretur in bibliotheca Bodleiana.

Paulus Grosjean S. I.

P. 2. Vita - versificatam] Super vita beati Francisci versus magistri H. Abrincensis ad Gregorium papam nonum. — lumina damno] Actus premittens monitis exemplaque verbis *add.*

P. 4. Oratio - Franciscum] Invocat auctor F. — opus tibi sume tui] o. tueare tui. — dignare minervam] dignere camenam. — Papae - loquitur] Invocat papam Gregorium. — At tu, sancte pater] Et tu, s. p. — Incipit legenda]

Primus Franciscum scribit terrena sequentem,
Donec eum dignacio nunc divina flagellans (flagellam *cod.*)
Febre gravi, nunc alliciens radiantibus armis
Convertit, verique boni succendit amore.

Incipit liber primus.

P. 6. Mater - pravus] De parentibus eius. — O nostri monstrum] Nostri monstrum. — Secutus - patris] *om.* — inter utrumque statutum] i. u. statutus.

P. 8. Quod - adolescentia] *om.* — Quomodo - erat] *om.* — Iamque - doctus] *versuum ordinem invertit.*

P. 10. Qualiter - infirmitatis] Quod in fine respexit eum Dominus. — sepelit rubigo, moneta] s. r. monetam. — caligine mersam] c. mendam.

[1] Cf. *S. Francisci Assisiensis Vita et Miracula... auctore Fr. Thoma de Celano*, ed. P. Eduardus Alenconiensis (Romae, 1906), p. 123 : « deponentibus eum in ecclesia Sancti Damiani ».

[2] Cf. Cristofanianae editionis pp. 250 (bis), 258 (bis), 264. In codice mutilo Versaliensi desiderantur loci illi omnes.

P. 12. caumate febris] c. causon.— Super sensibiles] supra s.

P. 14. Qualiter - infirmitate] Quomodo Dominus eum per febrem compugerit et a febre curaverit.

P. 16. Qualiter - mente] *om.* — Ut quidem] Ut quid enim. — Et faciät] Et saciat. — Illa quis - contemnere mundum]

Illa quis amittet? Nullus, quacumque cuculla
Virtutem profitens, nisi qui contempnere mundum.

P. 18. novus expurgare] vovet e. — Pugna - rationem] *om.*

P. 20. Esse superdictis] E. supradictis.

P. 22. Vix etenim] V. eciam. — Quod - mercandum] Quomodo per visionem armorum converterit eum Dominus. — Circa Franciscum coelestis] Ipsius circa F.

P. 24. Vidit - armis] *om.* — Ensibus extensis] E. extersis. — Quod - spiritualiter] *om.*

P. 26. Quod - mundum] *om.* — labőraret] laborat. — quae vehementer] quod v. — quae studiose] quod s. — quae semper] quod s. — Intrabat - quamdam] Quomodo in cripta deserta iugiter orando profecit. — in Ausonia] in Ytalia.

P. 28. caractere sacrae] c. sanctae. — hostes] hostem. — Quod - illa]

Alter prosequitur quibus assistentibus in quo
Bello quos hostes quibus ille subegerit armis;
Qualiter abiiciens pro Christo quicquid habebat
Non exspectato male sit tractatus ab hoste. —

factam hospite dignam] facit h. d. — cordis adornans] c. opacos. — De pugna - eum] *om.*

P. 30. pyreis stipata catervis] piceis s. c. — Superbia] Prosequitur auctor septem vicia premittens de superbia. — Filiae eius] *om.* — untusque, sophistica sordent] virtusque sophistica sordet. — Invidia] *om.*

P. 32. nulli parcit amico] n. parcat a. — Affines] Affinens. — Filiae eius] *om.* — Iudicium mendax] Arbitrium m. — cachinnus] cachinnum. — Ira] *om.* — Filiae eius] *om.*

P. 34. Invidias] Insidias. — Accidia] *om.* — Filiae accidiae] *om.* — presensiva] presentiva *corr. ex* presensiva. — Avaritia] *om.*

P. 36. Filiae eius] *om.* — quae perfida castra] qui p. c. — homicidia] *ante corr.* homicidie. — Gula] *om.* — Adeo] Ideo. — Filiae eius] *om.*

P. 38. ad plena cibaria] ad plura c. — mecha bibendi] meta b. — Luxuria] *om.*

P. 40. Filiae eius] *om.*

P. 42. Virtutes - praedicta] Quod tres gracie tribus furiis restiterunt. — creatas] Quomodo septem virtutes de septem viciis triumpharint *add.* — pompas] Quomodo spiritaliter fuerit armatus *add.*

P. 44. calcaria totam] c. totas — patientia firmis] p. curat. — annectere curat] a. firmis. — Nolebat - bonus] Quomodo vendens omnia que habuit dederit propter Deum.

P. 46. infusum fraenet] i. premat. — Quomodo - vendidit] *om.* — Ne sua vota e suis] Neu sua vota suis. — Fulgineumque] Fuligeneumque. — Quod - Damiani] Quomodo ad fabricam ecclesie Sancti Damiani totam pecuniam dederit.

P. 48. Moratus - Damianum] *om.* — Diversi - fingebant] Quomodo pater eius hoc audiens ad locum cucurrerit.

P. 50. Aut et honoris onus] Audet h. o. — Arbitrantur eum] Arbitrentur e. — Pater - contra eum] *om.*

P. 52. Vel - Aracnes] Vel sibi prelatam dedignans Pallas Aragnen. — Qualiter - patrem] *om.* — praeviderat] providerat. — consuetus et illic] c. ibidem. — defertur quaecumque] d. quamcumque. — Nec contra - nati] *om.* — Quod - ferventer] *om.* — Ac postquam] At p.

P. 54. Quod cives - afficiebant] *om.* — vultu proclivem] v. proclivum. — vultibus audent]

> Tercius explanat que carcere vinctus ut amens
> Prebuerit wulgo spectacula, quomodo nullis
> Perversus monitis exheredatus iniquo
> Sit patris arbitrio, nudusque reliquerit urbem *add.*

P. 56. Quod pater - eum] *om.* — Haec duo - error amici] *om.* — Amor amicorum quae] Error a. qui.

P. 58. Quomodo constanter - patri] *om.* — quum celibe possum] qui c. p. — quem generasti] quem genuisti. — Ergo quam - abusu] Ergo vide quantum delinquas, cuius abusu. — Ergo neque agas] E. ne quid a.

P. 62. Quod pater - carceravit] *om.*— qui, ne volet ad caelestia] quem, ne v. ad c.

P. 64. Quod mater solvit eum] *om.* — procul aufugit, immo] p. affugit, immo, *ante corr.* — Quod pater - eum] *om.* — sacra limina] s. lumina. — vitrice] victrice.

P. 66. Ut quid - uterque] Ut quid vincla paras, tormenta minaris? Uterque. — Invectio - patrem] *om.* — O saevi - ut bene pugnem]

O furiis agitate senex, michi vera videnti,
Certo, securo, quedam quasi nubila falsi
Obiicis erroris foveam mortisque timorem.
At mea non metuit tales constancia ventos ;
Astat namque michi veritas, via vitaque Christus
A dextris ut non conturber ; cuntaque falsa
Hec veritas, cuntos errores hec via, cuntas
Evacuat mortes hec vita. Quid ergo timerem?
Tu potius timeas, cui preparat ulcio digna
Supplicium ; cuius aquilone cor ut Pharahonis
Est induratum, nulloque resolvitur austro ;
Qui tua non curas pensare novissima ; cuius
Irretita suo precordia mundus amore
Unguibus et rostro tenet eternumque tenebit.
Ergo, michi datus ad stimulum plus, improbe, pugna
Plusque repugnabo ; plus nitere plusque renitar ;
Maioremque dabit maior mea pugna coronam. —

Non omnes - esse fideles] N. o. sed quos opus indicat esse f.

P. 68. sit utraque] s. utroque. — Si quis enim plene] S. q. e. recte. — Omnia depretians] O. depravans. — topazion, aurum] topazius, a.

P. 70. Patri - resignavit] *om.* — Quia negat] Ima n. — Et patriis domibus] Et p. laribus.

P. 72. Nudavit - civibus] *om.* — In causa tamen] In c. tantum. — caro nuda pudendi] c. n. pudendum.

P. 74. Episcopus - brachia] *om.* — Suscepit - datas] *om.*

P. 76. Nostra nec assiduas] N. n. assiduos. — Qualiter - peregrinus]

Insinuat quartus nunc furum, nunc monachorum
Quomodo seviciam tulerit ; quantoque leprosis
Prefuerit studio ; qua sollicitudine circa
Assisium veteres Christi reparaverit edes.

P. 78. Natali patriaque] N. patrioque. — domesticus esset] domesticus esse. — Et civis cunctaque domo] Et civis certaque d. — Quod tempore - latrones] *om.* — Et quae mille] Et quae nulla *ut videtur ; locus indistinctus.*

P. 80. iam serviat et sibi liber] iam perviet et s. l.— trusit in antrum] trusus in a.

P. 82. non sufficit hostis] non proficit h. — comaeque madebant] comeque rigebant. — Quod male - monasterio] *om*.

P. 84. Terra negat gressus] ////// negat gressus. — Nec subito tales cessant] N. s. c. t. — non ergo repente resedit] n. e. r. residit.— Dirior est hospes, sed durior] D. e. h. s. dirior.

P. 86. Invectio - monachos] *om.*

P. 88. Sed quae nobilior] S. quo n. — praefuerat mortalibus Adam] praefuerit m. A. — Sic adhuc] Sicut adhuc. — quo rectior esse tenetur] quo sanccior e. t. — Quod venit - fuit] *om.* — quasi dama cruenta] q. d. cruentem *prima manu ;* cruem *post corr.*

P. 90. vestitur amici] amicitur a. — De cura - gessit] *om.* — quaecumque procul distantia cernit] quamcumque p. d. sternit, *ut leg. sit :*

et quorum tecta videre
Vix tulerat, quamcumque procul distantia, sternit
Lectos, extergit saniem, fricat ulcera *cet.* —

pedesque lavat] lavatque pedes.

P. 92. Quod osculatus - in via] *om.* — Largus - compatiens] *om.* — Dapsilitate sua - dilatare facultas]

Subsidiis lapsus hominum relevare studebat,
Consiliis curas, blandimentisque dolores,
Rebus egestates, verbis fastidia, donis
Iacturas, epulisque famem, laribusque laborem.
Presertim profugis, pupillis et viduabus
Corde pio miserens profugorum sicut asilum,
Et pupillorum sicut pater, et viduarum
Sicut sponsus erat, faciens satis unus ad omnes
Ultra quam posset se dilatare facultas.
Unde placere Deo se vult elemosina soli,
Inde Deo populoque placet, famamque meretur
Sponte, sed assequitur invitus ; et inde cavendum
Ducit, ne presens adimat sibi fama futuram.

P. 94. Semel fuit - Christi] *om.* — Sed preter morem pariente] S. p. m. pavente. — quam parva rogasset] q. prava r. — dare posset, haberet] d. p. habentem. — recedere votum] procedere v. — Ex praedictis - virtutis] *om.*

P. 96. Quod reparavit - Damiani] *om.* — inertia prima] i. primi. — Fluxibus, ex toto] F. ex tecto.

P. 98. Et non complendo - revisere cellam] Disponit quod proposuit cellamque revisit. — Franciscus renovat] Vir Domini r. — Commendat - Damiano] *om.* — schemate vincit] stemate v.

P. 100. Reparata - Portiunculam] *om.* — Istam - Virginis] *om.* — Cella super dictis] C. supradictis. — -uncula] Ungula.

P. 102. cunctis domestica ventis] cuntisque d. v. — eius sic cellam visitat] e. c. s. v. — provenit usus]

Quintus agit Christi preceptum quomodo complens
Contentus tunica, precinctus fune trinodi,
Prodierit subitus nulloque docente magister
Imbueritque suos dulci novitate sequaces *add.* —

non qualia sunt heremitis]

non qualia ferre solebat
Indumenta ferens, sed qualia sunt heremitis. —

Cum staret - cetera] *om.*

P. 104. Franciscus adinvenit - glossare]

Franciscus adinvenit almis
Intentus desideriis ut adimpleat omnem
Iustitiam, nec vult aliquid glossare. —

Auditis ergo] A. igitur.

P. 106. Quotquot habet - cingulus alvum]

Quotquot habet; non zona nitens accingere renes,
Non baculus fulcire gradum, non calceus ultra
Conservare pedem solito permittitur usu. —

incendia lumbos] i. renes. — Quod divina - praedicare] *om.*

P. 108. sacri succenditur igne] s. perfunditur i.

P. 110. quem spes erudit intus] q. spiritus e. i. — Quod in sua - pacem] Quis ei modus exstiterit salutandi.

P. 112. Quod coepit - suus] *om.* — Esse virens] E. videns. — comitatur egentem] imitatur e. — non mensa vocat] n. m. vacat. — Plenus est - domantur] *om.*

P. 114. Tanti nam mirum] T. nec m.

P. 116. De fratre Egidio] *om.* — refulgeat aurum] refulgurat a. — Quomodo socios - spiritualem] *om.*

P. 118. neutrisque modum] urbisque modum; *leg.* verbisque m. — Certat ut ex primis] Certet ut ex p. — Non censet mundi] N. reputat m. — Ubi revelatur - sui] *om.* — Ac quia] At q.

P. 122. Signum - predictam] *om.* — Pandit et haec item] P. et h. iterum. — Quomodo - mundum] *om.*

P. 124. advertite, dixit] atendite, d. — Monet - paupertatis] *om.* — Quae veri] Quae vestri. — utrobique rebelles] utrimque r.

P. 126. quae consentio Christi] q. conventio C. — Neutra trahi nec victa] Neutra t. nisi v. — Spiritui servire - iacentem]

Spiritui servire caro, quod quinque ministri
Corporis affectant anime fidissima consors
Vix racio conscire velit mentemque iacentem.

P. 128. Attamen est multis suspecta] A. e. m. onerosa. — Christi militiam] m. C. — Quae fortuna premit] Quam f. movet. — nec feret inops] nec feret impos. — Quam talibet] Quantalibet.

P. 130. Quomodo - bini]

Sextus dispersos per mundi climata fratres,
Mirificis precibus renovantem scribit in unum,
Quo per apostolicum sua confirmante statuta
Succrevit, nomenque novum novus ordo recepit. —

Interea sex abeunt] In tria s. a.

P. 132. Quomodo orante - semel] *om.* — redituque loquuntur] Quomodo quatuor viri habitum eius receperint. — nullo turbata tumultu] n. turbanda t.

P. 134. Qualiter - numerus] Quomodo ipse omnes indifferenter admiserit. — numerum] *om.* — finem prenuntiet ordo] funem prenunciat ordo. — Affectuque pio] Affectuque mero. — adhibentia pondus] Quomodo precepta ordinis in scriptum redegerit *add.*

P. 136. Disposuit - ivit] *om.* — apostolico] *om.* — registro] Quomodo venientem ad papam Iohannes de Sancto Paulo voluerit a proposito revocare *add.*

P. 138. Episcopus - direxit eos] *om.* — Dominus - benigne] *om.* — gratanter honorat] reverenter h. — humaniter ex quo] humanitus ex q.

P. 140. Ut non circumeant] U. n. circueant. — Quod Sabinensis - mundi] Quomodo Franciscus predicti persuasionem refellerit. — Quod idem - de facili] *om.*

P. 142. repulsam] Quomodo propositum a papa optinuerit *add.* — reportent] Quo merito Dominus dederit ei graciam coram magnis *add.*

P. 144. Qualiter reversi - apostolorum] Quomodo cum fratribus suis ad propria redierit. — clementia papae] Quam ferale suo moderamine quemque moveri *add.* — Cum non - panem] *om.*

P. 146. Ipsi non stupent] Illi vero s. — faciente futuri] Qualiter inde propter loci decorem recesserit *add.* — abire liberet] abire placeret. — Quod multos - fidem] Quomodo converterit paterenos. — Hic patarinorum] H. paterorum. — Quam bene - eius] *om.*

P. 148. penetralia cordis] Quomodo docuerit eos orare *add.* (*sic*). — Instituit - minorum] *om.* — Et merito quis est] E. m. q. enim

P. 150. Qualiter recessit - asello] Quomodo propter verbum agasonis reliquerit domum suam. — Rusticus inferret] Rusticis i. — Qua sistunt domum] Quandocumque d. — Promissa perosus] P. p. *sed leg.* premissa p.

P. 152. domestica pace] d. paci. — Petiverunt - orare]

> Septimus ostendit fratres orare docentem ;
> Quantus eis apparuerit vigilantibus absens ;
> Quam vilis mundo curaverit esse ; quis ipsum
> Martirii fervor tumidis commiserit u<ndis>. —

sit mediator] Salutacio beate virginis *add.* — mulieribus in benedicta] benedicta super mulieres.

P. 154. Ad summum - feratur] Hac prece pulsetur patris indulgencia summi. — cui splendida - aula] vis insita celis Imperiosa. — nobisque remitte - cuncta creasti]

> dimitteque nobis
> Sicut nos aliis, sed et in temptamina (- ne *cod.*) ne nos
> Inducas fragiles, immo mala cunta repellas.

Quomodo cuiusdam fratris vanum timorem sedarit.

P. 156. Quomodo quidam - se esse] *om.* — Audiit inde semel] Accidit i. s. — Probrum] Presbiterum. — residere ti-

morem] Quomodo ad omnes se habebat *add.*— Quod in solari - fratribus] *om.* — didicere superno] Quomodo fratres eum sub specie ignis viderunt *add.*

P. 158. Quod habebat - cognoscebat] *om.*

P. 160. Quomodo - Richerii] *om.* — Quomodo - Antonio] *om.* — Collectis - magistro] Collectis iterum multis, absente magistro.

P. 162. ponens thema] p. hoc t. — Signa repraesentans] S. representant. — Quia comederat - cilicio] *om.*

P. 164. Praecepit uni - eum] Quomodo se coram mangnatibus vituperari preceperit. — Inter magnatos] I. magnates.

P. 166. quandocumque severa] quantumcumque s. — ut tollerāre] ut toleraret. — impudibundus et audax] i. et effrons. — extollere mentem] attollere m. — Mundano placitura] Humano p. — Putat se - Christi] *om.* — Tempora prava] T. parva.

P. 168. Seque parum census] Seque p. censet. — Heu principis ira] Neu p. i. — Vel tamen] Vel tantum. — Proponit - Saracenos] *om.*

P. 170. sine iudice peccant] s. vindice p. — Sed pia simplicitas] Simplicitas autem.

P. 172. Ingressus - revocatur] *om.* — Evangeliique magistrum eloqui] ewangelicique m. eloquii. — Iterum - exitum]

Indicat octavus Damiate quomo<do> fervens
Ad convertendos Nilum trassiverit hostes ;
Qualiter in reditu volucres affatus, earum
In laudem Domini silvestria solverit [h]ora.

P. 174. Anchonam] Anchoniam. — Describit - maris] *om.*

P. 176. obducitur aer] Accelerant nubes, insurgunt undique venti *add.* — Curritur ad funes] C. ad fines. — Nunc super nubes] N. supra n.

P. 178. Ille nec] Ille Neo. — Nulla tamen posset] N. t. possit.

P. 180. Geometra] Geometro. — Anconae portus] Anchonie p. — Hunc animarum] Nunc a.

P. 182. Iterum - Asisium] Quomodo volentem transire Marrochium Dominus revocaverit. — licet approbat] l. approbet. — sua signa ferentes] s. s. sequentes. — Quarta - Damiatam] *om.* — Sed necdum propter] S. n. preter.

P. 184. Erecto poterant] Exerto p. — circulus unquam] c. usquam. — Quam constanter - Soldanum] Quomodo inermis ad paganos per Nilum transierit.

P. 186. Praetendit via metus mille] P. v. mille metus. — per grediens pertingere] progrediens p. — Cuius nam scisci] Cuius nanscissi.

P. 188. Soldanus - obtulit] Quomodo Soldanus eum benigne susceperit. — munere poscit] Quomodo Franciscus coram rege et philosophis predicarit *add.*

P. 190. Esse Deum turbamque probat] E. D. t. docet. — Lucifer est lucifer] L. est lutifer. — seduxerit Evam] dampnaverit Euuam. — sed ipse] sed ipsas. — Glorificans alias] G. animas.

P. 192. Excellens simul] E. anime s.— Reversus - avibus] Quomodo Damiata reversus abbibus (*sic*) predicarit. — peculiaria laudes] peccuaria l.

P. 194. Quomodo ipsae -tractabiles] Quomodo ad eius exhortationem omnes aves concinnuerint.

P. 196. Auctorisque sui] Actorisque s. — contingere limbos] c. limbo. — corpora pennis]

Nonus yrundineis ponentem frena susurris,
Sistentemque vagas, leporis piscisque favorem
Scribit, et in vinum (unum *cod*) conversam celitus undam,
Sanantemque virum morbis et moribus egros *add.*

P. 198. Sermonis potuisse sui gravitate] Serm. g. sui p. — cecinisse supernas]

Exemplumque trahens volucres ubicumque repertas
Ut studeant laudare Deum debere moneri
Censet, easque velut homines invitat ut aures
Inclinent verbo Domini, blandeque vocatas
Quando stare iubet, stant ; quando surgere, surgunt ;
Quando silere, silent et quando psallere, psallunt *add.* —

Miraculum - Albianum] Quomodo yrundines eo iubente conticuerint. — Gavisus fulsisse] G. fluxisse. — ut nullus ab ipsis] ut nullius ab i. — denuo posset] diccio posset. — Sed vos auctoris] S. v. actoris.

P. 200. Miraculum - Graecium] Quomodo lepus dimissus ab eo sponte manserit apud eum.

P. 202. non ivit in arvum] n. exit in a. — Francisco mavult] m. F. — Miraculum - reatino] Quomodo piscis quem in aquam reiecerat luserit coram eo. — Absit ergo] Absit ut e. — Incidat ut] Incitet ut. — subtrahat usum] subtrahar usum.

P. 204. Ex parte pietatis] Experte pietatis. — Miraculum - vinum] *om.* — Inde recedentem] Unde r. — Miracula - benedicto] *om.*

P. 206. Asculus] Esculus. — quos benedicat] q. benedicit. — Mulier - parturivit] Quomodo pregnans moriens tactu habenarum ipsius fuerit liberata.— vel indis] vel herbis.— scientum] sciendum. — Saepe sed] Spe sed. — stamina Parcae] gramina parthe.

P. 208. repagula fetus] r. fenis. — De corda - faciebat] Quomodo funis quo acingebatur pregnantibus opem tulerit. — De diversis - Eugubio] *om.* — Tuscanella] <T>usquelana. — discernens luce colores] decernens l. c.

P. 210. Francisci statim tulerint] F. pia pertulerint. — De sanatione - crucis] Quomodo fratrem a vexacione demonis liberarit. — Horribilis quondam] H. quendam. — Tristis ad excessum] T. ad excussum. — In castro - domus] *om.*

P. 214. Neve sacer - putaret] Neu dubitaretur Deus exaudiisse precantem. — non illic ire sed illa] n. illuc i. s. illac. — Ignara devota] Ignaro d. — In civitate - aliam] Quomodo a muliere obsessa demonem expulerit. — Sic energumenis] Tunc e. — rogat stridoribus] roga s. — Vocibus horrisonis] Plantibus h.

P. 216. Et linguam praefert] Et l. profert. — obsessae perpessus] o. perpesse. — Qualiter praedicabat - simplicibus] *om.* — Sed non quae iudicio] Sed nêque i. — ipsius, an uni] Predicet, an multis ; operosus predicat uni *add.*

P. 218. nec voce rudes] non v. r. — sive beatus] s. reatus. — Quam ferventer - papa]

Declarat decimus quo papam, quo sapientes
Moverit eloquio ; pape presaga futuri
Nuncia protulerit ; multos relevarit onustos ;
Sit miseratus ovem miserosque reduxerit agnos.

P. 224. Quod proponens - Gregorius] Quomodo noticiam pape Gregorii primo fuerit assecutus. — Foedus amicitiae - unitiva duorum]

Integra pax et verus amor, talesque fuerunt
In seclo comites quales post secla futuri.

P. 226. Quod dicto - papam] *om.* — causam commisit agendam] curam c. a. — ordo minorum] Quomodo Dei iudicio magnates honorem ei detulerint *add.* — De multa - bruta] *om.*

P. 228. propriam confundere frontem] avidam c. f. — corripit omnes] Quomodo fratrem quèndam pauperi obiurgantem correxerit *add.* — Caveas, homuncule] C. karissime.

P. 230. miseri quodcumque ferentis] miserum q. f. — De ovicula - hircorum] *om.* — foetentibus yrcis] fetantibus hircis.— tunicas persolvere possint] t. exponere p. (expo *in ras.*).

P. 232. De ovicula - recommendata] Quomodo dominabus Sancti Severini ovem trad<id>erit alendam. — pro parte tuarum] ex p. t. — Quod redemit - agniculos] Quomodo agniculos morti addictos tunica sua redemerit. — Nec modo] Hec m.

P. 234. Fratre superdicto] F. supra dicto — et pessima dictis] et p. cernens.

P. 236. Quod duabus - auctoris]

Explicat undecimus res quomodo duxerit omnes
Hortandas laudare Deum, fratresque vocarit;
Qualis homo fuerit; natalia quomodo Christi
Festa celebrarit propriis recitata figuris. —

versicoloribus ymbrim] v. yrim.

P. 238. tonitru et fulgura nubes] tonitrus et f. rores. — volatilis omnis] v. omnes. — mare circumiens] m. circuiens. — conchique natabile] conchisque n. — quas ullus non pendit] q. numerus non prendat. — Omnibus his aliud] O. hiis animal. — aliudque valentius] animalque v.

P. 240. Quod in - erat] Quomodo eius simplicitas scriptis honorem detulerit. — Descriptio - corporis] Descripcio Francisci secundum corpus. — Erectum speratumque] E. sp<h>ericumque.

P. 242. saga pressaque labra] macra p. l. — Descriptio - mentis] Descripcio morum eiusdem. — supplex et simplex] simplex et supplex.

P. 244. Non fuit - de eo] Causa supradictarum descripcionum. — vel imaginer - expressam] vel ymaginer in se continet expressum.

P. 246. Iam totus - patientis] Quomodo partum virginis representans se et multos compugerit. — iam militat astris] immilitat astris. — Nil mortale petens] N. m. gerens. — De repraesentatione - Graecium] *om.* — Post matutinos] P. matutinas.

P. 248. Premia restituit] P. retribuit. — Eodem tactu] Eiusdem t. — Obstructaeque patent] Obtuseque p. — Quod anno - moriturus]

Certa duodecimus predicis (*sic*) tempora mortis ;
Apparet cherubin crucifixus ; passio Christi
Afficians (*sic*) animam peribetur in artubus extra ;
Triste dolens oculos medicum vix curat adire.

P. 250. fratri reverendus Eliae] f. pulcherimus uni. — annis passura duobus] a. pulsura d. — Dicta - Elyas] Francisco perpensa refert prenostica frater. — Certus de morte - vacaret] *om.*

P. 252. Quod in aperitione - Christi] *om.* — sorte requirit] forte r. — Et petit hic] Et p. hoc. — evenisse putetur] e. putaret.

P. 254. De visione - stigmatibus] Quomodo viderit seraphin crucifixum. — coniectiva videri] coniectura v. — conturbaturque studendo] contristaturque s. — Suppliciis Adam velit] S. addicta velit. — talis impressa medullis] totis i. m. — sibi consignet ymagine] sui c. y.

P. 256. De multis infirmitatibus sancti] *om.* — Tot confecta malis] T. defecta m. — in signes gemmas] insignes geminas. — Scilicet obtutum] S. obticum. — Cathocimis] Cachochimis. — digitique medelas] d. medelam.

P. 258. et nocumenta iuvando] etiam n. i. — Quod persuadentibus - medicinam] *om.* — Sed vehementer - ut medicinam]

Cuiusdam fratrum tanto compassa dolori
Persuadet pietas consulcius ut medicinam. —

creaverit herbas] Quomodo propter quendam medicum donans occulos Reatum perrexerit *add.* — Vocibus - Elyae] Franciscus fratris motus pietate diserta.

P. 260. Permisit medicos] Permittit m. — Pergens - hostiense] *om.* — adire Reatem] a. Reatum. — sanaverat aegros]

Tercius a decimo medicis nichil artibus illum
Profecisse refert, et quomodo vectus in urbem
Assisii mortis non formidaverit horam,
Exsequiasque suas cantaverit instar oloris *add.* —

Urbis in ingressu] Orbis i. i., *sed leg.* Urbis, *ne in acrostichi leges peccetur ; de quo supra, p. 99.*

P. 262. natis in arcus] naris in a.

P. 264. Cui genus - religionis in omnes] *om.* — Qualiter oculorum] Quomodo mox alium medicum querens Senam adiverit (Senam *ex* Senem *corr.*). — Cumque super dictus] C. supradictus. — Hunc item Franciscus] H. iterum F. — parit accessoria mortis] parat a. m. — De Senis venit Cortonam] *om.* — aures ubi - perculit]

postquam specialis alumpni,
Et quem Franciscus multis prefecerat aures
Perculit.

P. 266. Nil animum prohibere] N. a. cohibere. — perimente peremptum] perimente perempta. — De Cortona venit Assisium] Quomodo moriens Assisium est revectus. — Sic ubi] Hic u.

P. 268. Digna - sancti] Quomodo moriens supra cilicium convocatis fratribus benedixit. — O fortis miles - fata domant]

O valide certans et inexpugnabilis heros
Quem neque fata domant. —

qui studiose] que s. — Qualiter - benedixit] *om.*

P. 270. Consortes etiam] Participes e. — Eius eos anima] E. eis a. — Quae mandata] Q. mandanda. — De fletu - imminente] Quomodo fratres mortem sive (*sic*) plangentes fuerit consolatus. — Qualiter - laudem] *om.*

P. 272. vado comesum] v. comestum.

P. 274. Qualiter - diem etc.] *om.*—et reliqua] quo precipiente minister Fert apperitque librum *add.*— De finali - brevis]

Concludit quartus decimus qua morte supremum
Clauserit ille diem ; que carnem signa notarint ;
Quam celse fuerit autorizatus et a quo ;
Quomodo cum Christo vivat per secla beatus. —

Sanus adhuc] S. ad hec. — aethera carnem] De contrario statu corporis et anime *add.*

P. 276. *Versum* Semper ibi *ante versum* Mortuus hic. — De pubblicatione stigmatum eius] Similitudo dominice passionis carni eius impressa. — Corpus et in spiritu] C. et in Iesu. — in isto] Modus et causa predicte impressionis *add.*

P. 278. Mors equidem Domini] M. e. Christi. — De concursu - Georgii] De sepultura eius et miraculis.— Patris - tumba]

> Patris ad exequias et in ipsa quam fabricarat
> Ecclesia Sancti Damiani corpus humatur;
> Eius honorifice nitida de marmore tumba. —

De multis - infirmorum] *om.* — implerisque resilit] in plerisque residit.

P. 280. De concursu - sancti] De collectione magnatum et recitacione miraculorum. — De sermone - proposuit] Quomodo papa canonizaverit eum.

P. 282. De ipsa - expressa] *om.*

P. 284. Iura pater sanctus] Iure p. s. — Digressio quaedam - balsamus inter olivas] *om.* — Conclusio totius - duxque minorum]

> Propter nos autem pocius fecisse videtur
> Istud, quam propter Franciscum, quem venerando
> Dispensavit ei cultum nobisque salutem.
> Estque salus pluris quam cultus; nam sine cultu
> Res est magna salus, cultus nichil absque salute
> Iusticiaque Dei tot respiciente labores.
> Franciscus fato iam non obnoxius ulli
> Wlnificos hostes adversaque cuncta subegit.
> O quam sublimi mercede remunerat huius
> Militis acta sui Dominus, fortesque triumphos!
> Qualiter humanam transcendens gloria mentem
> Inmutare statum sacri dignatur alumpni!
> Silicet, in partes hominis compage soluta,
> Terrea pars terram sortitur, celica celum;
> Quas meliora manent: nec enim trahet omne per evum
> Celica naturam terre, sed terrea celi.
> O felix victor, quem florida serta coronant. —

Mundanis spretus - consortia Christus]

> Tot mala sustinuit, nunc delectatur in ipso
> Fonte boni. Cuius nos ad consortia Christus.

UN POÈME LATIN DU XVIIe SIÈCLE
SUR LES SAINTS IRLANDAIS HONORÉS EN BELGIQUE

Le nouveau gouvernement irlandais, fidèle aux tendances et aux aspirations qui ont veillé sur son berceau, s'efforce de reprendre contact avec l'Irlande d'avant la conquête anglaise. Que l'opinion publique soit ici d'accord avec les maîtres de l'heure, une production littéraire touffue en est la preuve, production désordonnée et passionnée (tel est le génie de ce peuple), et d'ailleurs trop bigarrée, et d'une actualité trop militante pour retenir l'attention des érudits. Plus calme, plus solide et, semble-t-il, plus assurée de l'avenir est l'impulsion donnée à la publication des vieux textes de lois irlandais ; mais ces études ne touchent guère aux nôtres que par le rôle prêté à S. Patrice et à son successeur dans la codification des anciennes coutumes.

Tout autre est l'intérêt qu'éveille un article du ministre de l'Instruction Publique, M. Eoin MacNeill, professeur à l'Université nationale, le savant écrivain dont les recherches ont, au cours des dernières années, mis au point tant de détails et ordonné tant de perspectives dans l'histoire ancienne de l'Irlande [1]. *Pour célébrer dignement le quinzième centenaire de l'arrivée de S. Patrice, il propose la publication d'une collection critique de* Monumenta Hiberniae, *qui s'ouvrirait par les écrits de l'apôtre des Irlandais et s'efforcerait bientôt de réunir les textes les plus disparates, rares, inédits ou imparfaitement édités, à condition qu'ils contribuent à reconstituer l'histoire de l'Irlande. Annales, généalogies, poésie, histoire ecclésiastique et profane, ce programme, en un mot, embrasserait tout ce qui manque en librairie pour qu'on ne soit pas réduit à étudier le passé irlandais à peu près comme on pouvait, aux premiers âges de l'imprimerie, faire des recherches sur les guerres médiques.*

[1] *The Fifteenth Centenary of Saint Patrick. A Suggested Form of Commemoration*, by Professor Eoin MacNeill, D. Litt., Minister for Education, dans *Studies*, t. XIII (1924), num. 50, p. 177-88.

La direction de Studies *a eu l'heureuse inspiration de faire lire en bonnes feuilles cet article important de M. MacNeill à quelques-uns des meilleurs parmi les savants spécialistes en histoire irlandaise, et de leur demander leur avis. Leur unanime enthousiasme sera, nous le souhaitons, un gage de plein succès pour le projet en question. Nos lecteurs relèveront, parmi les signatures de ces réponses, des noms qui leur sont dès longtemps bien connus et font heureusement augurer du niveau où se maintiendra la future collection*[1]. *Qu'il soit permis d'espérer que les Vies latines et irlandaises de S. Patrice, ainsi que les autres monuments qui ont trait à son histoire, ne seront pas exclus du cadre de la publication projetée, mais bien plutôt que d'excellentes éditions verront le jour dès avant 1932. Songe-t-on assez que certains textes latins n'ont pas été republiés depuis près de trois cents ans ? La* Trias Thaumaturga, *toute merveilleuse qu'elle soit pour son époque, n'est plus guère à la hauteur de l'érudition moderne. Et sait-on assez avec quelle rapidité travaillait Whitley Stokes, et que, des deux manuscrits de la Vie Tripartite, le meilleur est peut-être celui qu'il a le plus négligé ?*

Les Monumenta Hiberniae *appartiennent encore à l'avenir. Mais nous avons déjà sous les yeux un signe manifeste des temps. Pour présenter au grand public irlandais sous une forme commode le résultat des recherches d'un des savants étrangers les plus distingués qui s'occupent d'hagiographie celtique, M. Victor Collins demandait récemment à Dom Louis Gougaud l'autorisation de traduire et de publier en volume deux articles publiés par celui-ci à quelques années d'intervalle*[2]. *Leur sujet à peu près connexe a permis de les réunir sous le titre* Gaelic Pioneers of Christianity *et d'en former un joli livre préfacé par*

[1] *Comments on the Foregoing Article*, by Rev. Professor Paul Walsh, Daniel A. Binchy, Father Brendan Jennings O.F.M., Dom Louis Gougaud O. S. B., and Professor Thomas F. O'Rahilly ; ibid., p. 189-200.

[2] *L'oeuvre des « Scotti » dans l'Europe continentale,* dans *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. IX (1908), pp. 21-37, 255-77 ; *Les saints irlandais dans les traditions populaires des pays continentaux,* dans *Revue Celtique*, t. XXXIX (1922), p. 199-226 ; *Notes additionnelles*, ibid., p. 355-58.

An t-Athair Augustín et dédié à notre ami M. l'abbé Duine[1]. *Mais Dom Gougaud est trop consciencieux pour se contenter d'une simple traduction ; l'un et l'autre de ses articles ont été l'objet de multiples corrections et d'additions qui seront les bienvenues : c'est donc au nouveau volume qu'il faudra se rapporter si l'on veut connaître la pensée définitive de l'auteur. Voici réunis pour la première fois des renseignements de cet ordre. Nous y retrouvons l'auteur des* Chrétientés celtiques *avec son érudition de bénédictin et cette précision de références bibliographiques qui lui a assuré pour longtemps la reconnaissance de quiconque travaille sur ces domaines. Seuls sauront assez admirer son œuvre ceux qui auront essayé de se retrouver sans lui dans les dédales d'une littérature aussi dispersée et aussi revêche que celle dont il nous présente en souriant l'analyse.*

*Une hirondelle pourtant ne fait pas le printemps. Timidement laissons s'envoler de Belgique une seconde messagère de la belle saison, et profitons de l'occasion qui s'offre pour publier un petit poème du XVII*e *siècle sur les saints irlandais, ou prétendus tels, honorés chez nous. Ce sera une manière de ne pas manquer à la reconnaissance due à S. Patrice, père et maître des apôtres que l'Irlande jadis nous envoya ; ce sera en même temps un encouragement au projet de* Monumenta Hiberniae *et une preuve que d'autres que les Irlandais s'y intéressent et l'appellent de leurs vœux.*

*Le poème que voici se lit aux recto et verso du folio 39 du manuscrit 8530-8534 de la bibliothèque Royale de Bruxelles. Nous en respectons l'orthographe et y introduisons notre ponctuation. L'écriture est du XVII*e *siècle et d'un copiste qui ne semble pas avoir trop bien compris ce qu'il transcrivait ; le style d'ailleurs est fait pour plaire aux amateurs de rébus. Les derniers distiques, la devise qui tient lieu de signature et, dans le reste du volume, quelques maigres indications concordantes*[2]

[1] Dom Louis GOUGAUD O. S. B. *Gaelic Pioneers of Christianity.* Translated from the French by Victor Collins, with a Preface by Father Augustin O. S. F. C. Dublin, M. H. Gill and Son, 1923, in-8°, XXIII-166 pp.

[2] Par exemple au fol. 12r, numéro 2, l'auteur note qu'il s'est servi d'un Florarius conservé au Collège de la Compagnie de Jésus à Louvain.

nous donnent lieu de croire que l'auteur était un jésuite irlandais de résidence en Belgique. Plus précisément, la présence dans le même codex de notes copiées par le même scribe Quod, qui Scoti appellantur usque ad annum fere 900, patria Hiberni fuerunt *et d'une liste de saints irlandais indique, semble-t-il, que le P. Henry FitzSimon n'est pas étranger à la composition de cette collection de documents et d'extraits : on lui attribue en effet des ouvrages sur ces sujets. Né à Dublin le 31 mai 1566 et entré au noviciat de Tournai le 15 avril 1592, il enseigna la philosophie à Louvain et partit ensuite pour la mission d'Irlande. Les anciens Bollandistes durent à son obligeance la copie d'Actes des saints irlandais. Après une carrière apostolique assez mouvementée, il mourut à Kilkenny le 29 novembre 1643 ou le 1er février de l'année suivante* (1). *Mais il serait peut-être téméraire de rien affirmer de trop positif sur l'auteur du présent poème avant que les* Collectanea *du même genre conservés à la bibliothèque Royale aient pu être soigneusement examinés. A quelques centaines de pas de Ward et de Colgan, des jésuites irlandais établis à Louvain se livraient à des recherches fort semblables à celles de leurs compatriotes et amis franciscains. Nul doute que le P. Henry FitzSimon n'ait été l'un d'eux ; mais que ce petit poème soit de lui ou d'un collaborateur plus obscur, nous sommes heureux de le publier ici en souvenir de ce que les jésuites irlandais réfugiés sur le continent firent pour les* Acta Sanctorum, *en des temps où les sources de l'hagiographie irlandaise étaient d'un accès difficile et même périlleux.*

Paul GROSJEAN S. I.

Sancti Hiberniae in Belgio.

1 Patricio quantum derives semine semen [1],
Belgia, (si vati vena fidesque) canam.
Bernardus vero impregnet mea carbasa vento ;
Haec tibi praecipue verba notanda refert :

[1] *an. leg.* fomen?

(1) SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. III, col. 766 et 768.

« Hic vir, hic est, cuius varias examen inundat
Patricius gentes prodigus orbe sui (1). »
Quid notat examen? Sanctorum Iberna propago est,
Quos sileant alii, Belga silere nequit.
Lypsana sacra prius clament, quae Ibernia felix
Prole sua Belgo cessit habere sinu.
Brabanti, Artesii, Namurcum, Flander et Hanno,
Degener haec Batavus, haec Leodicus habet.
Nobilitare venit [a] Antwerpiam regia Dympna,
Tui [b], Gereberne, comes ; copula grata necis.
Infula Mechliniis Rumoldi quanta refulsit!
Oda pias odas quam tibi Rhoda canit (2)!

[a] venis *cod.* — [b] cui *cod.*

(1) Allusion sans doute à cette phrase de S. Bernard sur les disciples de S. Comgall, fondateur de Bangor : « Nec modo in praefatas, sed in exteras etiam regiones quasi inundatione facta illa se sanctorum examina effuderunt. » *Vita S. Malachiae*, in *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. 148 D.

(2) Cette allusion a Ste Ode nous permettra de signaler une confusion, qui semble n'avoir pas encore été remarquée, entre la sainte de ce nom prétendue irlandaise, morte à Sint Oeden Rode (Brabant septentrional), dans les Pays-Bas actuels, et son homonyme Ste Ode d'Amay. Nous voulons parler de la chapelle de la Bonne Dame, commune de Lavacherie, arrondissement de Neufchâteau, province de Luxembourg, au milieu de bois attenant à la forêt de Saint-Hubert. Bien que les gens du pays ne soient pas loin de confondre la Bonne Dame avec Notre-Dame, nul doute qu'il ne s'agisse d'une Ste Ode ; et la statue et le nom du Château Sainte-Ode, à quelques minutes de là, en font foi. On ne peut guère hésiter non plus à y reconnaître Ste Ode d'Amay : son costume est celui d'une religieuse, le livre et la minuscule église qu'elle porte en main sont les insignes d'une fondatrice, tandis que Ste Ode l'Irlandaise est le plus souvent représentée soit avec une couronne (CAHIER, *Caractéristiques des Saints*, t. I, p. 268, col. 1), soit entourée de pies (ID., ibid., t. II, p. 589, col. 2), soit en prières devant le tombeau de S. Lambert (ID., t. c., p. 745, col. 1). D'autre part on connaît des représentations de Ste Ode d'Amay une église sur la main (ID., ibid., t. I, p. 343, col. 2). A quoi s'ajoute qu'on a fait de cette dernière la propre tante du patron des chasseurs, et l'on comprendra que les moines de Saint-Hubert lui aient érigé une chapelle et se soient voués à propager son culte. Mais il est curieux de constater que Ste Ode de Lavacherie soit réputée patronne pour les maux d'yeux et qu'on at-

Sunt, Fredegande, salus Dornaeo lypsana ; caedes
(Tolle Fredegandum) nil nisi Dornus habet (1).
Et Kilianus opes et opem Atrebatibus auctat,
Et bona Furseus Fiacriusque tulit.
Posthuma Fiacrii famulatur dextra ducentis ;
Lileriumque [4], Lugli nec Lugliane [5], fugis.
Forannanum [6] adigit trabs decussata Namurcum,
Discat ut immensam per freta prava crucem.
Foillani huic tumulus consors in valle decora [7]
Adiacet Eloquius Bertuinusque potens (2).
Dimidium Gertrudis ubi est Ultanus? Amavit
Fossas, quas recolens divite dotat aqua.
Claustra Columbani tibi, Ganda, salutis asylum
Diaque Livini lingua procurat opem.
Ghillo Guthagoni quantum fuit arctus Achates,
Oostkerkae tantum numine uterque cluet.
Quis comes Hannoniam celebrat? Vincentius unus ;
Sonnegiam [8] ille domum condidit et tumulum (3).

[4] Lilertumque *cod.* — [5] Lugriane *cod.* — [6] Forannamum *cod.* — [7] (v. d.) Balledecora *cod.* — [8] Honnegiam *cod.*

tribue une vertu analogue à la fontaine qui sourd à côté de la chapelle. Ce trait semble emprunté à la légende de S[te] Ode l'Irlandaise, frappée d'abord de cécité, puis guérie en priant au tombeau de S. Lambert. A moins pourtant qu'il n'y faille reconnaître une contamination, causée par la ressemblance des noms, avec la grande guérisseuse de maux d'yeux, S[te] Odile (cf. Cahier, op. c., t. I, p. 106, col. 1 ; t. II, pp. 589, col. 2, et 745, col. 2). Nous devons une bonne partie des détails renfermés dans cette note à l'obligeance de M. l'abbé C. Lifrange, curé de Lavacherie, et de M. l'abbé C. Godenir, curé de Daverdisse. Enfin une communication due à l'amabilité du baron Robert de Rossius-Humain nous apprend, entre autres, que les archives du château Sainte-Ode ne remontent pas au delà de l'an 1595. Sur les romans hagiographiques consacrés aux deux saintes Odes, v. L. Van der Essen, *Étude sur les Vitae des Saints mérovingiens*, p. 189-97.

(1) Sur le sac de Deurne par les Normands après qu'on en eut retiré les reliques de S. Frédégand, v. *Act. SS.*, Iul. t. IV, p. 293-94.

(2) Pour débrouiller ce galimatias, une seule construction semble possible : « Foillani tumulus in valle decora ; huic consors adiacet Eloquius Bertuinusque potens. »

(3) Cf. *Act SS.*, Iul. t. III, pp. 657-58, 670, 676-77.

Indecores Batavos Ieronis laurea inaurat;
    Heu nimium et nimia sorte, Plekelme, beas.
Vidit Aelgisum simul et (par nobile fratrum)•
    Ettonem eximiae dux Cameracus opis.
Corbicanus humo vetitans tumuletur Iberna,
    Transfretet ad Belgas corpus opesque iubet,
Rem patriam ut vendat, patrias remearet ad oras,
    Utque heres solido Belgicus asse fuat (1).
Num sata Patricii tibi luxuriasse fateris,
    Belgice? An haec gremio sydera digna tuo?
Plura micant variis Wasnulphus, Helanus in oris,
    Veraque Veranus Tresaniusque docens.
Otgero Chilenus adest, Germanus Heliae;
    Coetus hic auxiliis officiosus adest.
Cernite olim Iberno quantum conspiret amori [9]
    Belgicus (o utinam nunc recalescat) amor.
Ubere de patria non sic hibernet Ibernus,
    Et mendicata viveret aeger ope.

Ad maiorem Dei gloriam.

[9] (c.a.) consperet amore *cod.*

(1) Cf. *Act. SS.*, Iun. t. I, p. 225-26; Iul. t. c, p. 48-62.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

1. — Carolus Plummer. *Miscellanea hagiographica hibernica. Vitae adhuc ineditae sanctorum Mac Creiche, Naile, Cranait; accedit Catalogus hagiographicus Hiberniae.* Bruxelles, Société des Bollandistes, 1925, in-8°, 288 pp. (= *Subsidia hagiographica,* 15).

Le savant chapelain de *Corpus Christi College,* qui nous fait l'honneur de publier chez nous son nouveau volume, est à l'heure actuelle le maître incontesté de l'hagiographie irlandaise, tant gaélique que latine. Il s'est conquis ce domaine à la pointe de l'épée, si l'on peut dire, et les récentes distinctions qui sont allées le chercher dans sa studieuse retraite d'Oxford prouvent à l'évidence que son autorité est universellement reconnue : citoyen de Dublin, membre de l'Académie britannique, ce n'est pas seulement l'éditeur de Bède et de la chronique anglo-saxonne qu'on honore en lui, c'est aussi et, dans le *Free State* du moins, c'est surtout celui qui, pour la connaissance scientifique des Vies de saints irlandaises, a plus fait peut-être que personne autre depuis Jean Colgan et Michel O'Clery. M. P. a voulu dédier les *Miscellanea hagiographica hibernica* à la mémoire de ces derniers et de leurs collaborateurs, et nous sommes heureux de continuer une tradition déjà presque trois fois séculaire en les publiant en Belgique, où la *Trias thaumaturga,* les *Acta sanctorum Hiberniae* et l'édition du *Codex Salmanticensis* ont vu le jour. L'œuvre de M. P. n'a rien à craindre de la comparaison avec des prédécesseurs illustres. On pourrait croire que les anciennes Vies gaéliques les plus intéressantes qui restaient inédites ont été déjà réunies par lui dans ses *Bethada Náem nÉrenn* ; il n'en est rien pourtant. Nous avons fait remarquer ici-même que, pour les *Bethada,* M. P. avait jugé opportun de limi-

ter très strictement son choix (*Anal. Boll.*, XLII, 190-91). Et, cette fois encore, le savant auteur a préféré laisser de côté les pièces qui ne sont que de simples traductions des Vies latines connues, ou concernent des personnages d'origine étrangère à l'Irlande. Les trois Vies gaéliques dont les textes inédits avec introductions, traductions anglaises, notes et index forment la première partie du nouveau volume sont bien authentiquement irlandaises. La première est celle de l'énigmatique S. Mac Creiche, que même les rédacteurs du martyrologe de Donegal n'ont pas trouvé prudent d'inclure dans leurs listes. Les traditions éparses qui le concernent ont été diligemment réunies par M. P. dans l'introduction à cette longue pièce, où l'on trouvera de ces hauts faits et de ces miracles que les saints de la verte Érin sont seuls capables d'accomplir. Non moins curieuse à cet égard est la Vie de S. Naile, qui aura, pour les celtisants, l'avantage supplémentaire d'être farcie de poèmes relativement plus longs encore que ceux qui font le charme de la Vie de Mac Creiche. Enfin, la troisième pièce, beaucoup plus courte, est un fragment de la Vie de Ste Cranait, tout ce qui en subsiste d'ailleurs. C'est une variation irlandaise sur un thème familier de folklore et d'hagiographie : une jeune fille qui veut échapper à des sollicitations matrimoniales s'arrache les yeux qui, le danger passé, sont dûment remis en place. Ces trois Vies sont éditées avec une scrupuleuse exactitude d'après les copies exécutées par Michel O'Clery et conservées à la bibliothèque Royale de Bruxelles, exemplaires uniques, semble-t-il, pour les deux premières pièces. La troisième, la Vie de Ste Cranait, se lit aussi dans deux autres manuscrits, de l'Académie royale d'Irlande et du Musée britannique, dont les variantes sont indiquées en note. Tel est le contenu dè la première partie des *Miscellanea hagiographica hibernica*.

Le reste du volume fera époque dans l'histoire des études hagiographiques celtiques et il se trouvera bientôt sur la table de travail de tous les spécialistes. C'est, pour toute la production hagiographique de l'Irlande au moyen âge et dans les temps modernes, le parallèle de l'*Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande* de Henri d'Arbois de Jubainville ; et nul n'ignore de quel secours a été cette œuvre sans prétention du grand celtisant français. En quelques mois de vacances, d'Arbois, courant de ville en ville et de bibliothèque en bibliothèque, avait jeté sur le papier ces notes hâtives et qu'on a trouvées pourtant si précieuses. Quant à M. P., c'est le fruit d'un tiers de siècle d'études, de patience et

d'expérience qu'il livre maintenant au public. Ajoutez-y que, dans l'intervalle, de nombreux instruments de travail ont vu le jour, et que les trésors manuscrits de la plupart des grandes bibliothèques ont été diligemment classés et inventoriés ; ajoutez-y que M. P. lui-même a consacré le meilleur de son temps à étudier les relations mutuelles des différents groupes de Vies des saints irlandais. On n'aura point de peine à se persuader que le nouveau volume est bien à sa place parmi les *Subsidia hagiographica*, et que nous avons là une base solide et comme un premier volume de cette *Bibliotheca hagiographica celtica* qui paraîtra peut-être quelque jour, en attendant l'achèvement d'une *Bibliotheca hagiographica vulgaris*. Le plan de M. P. est pourtant plus large que celui qui est adopté, par exemple, dans la *BHL.* : pour chaque pièce, avec l'*incipit* et le *desinit*, il donne, non seulement la liste complète des éditions (s'il y en a), mais encore celle de tous les manuscrits connus de lui. Suivent, s'il y a lieu, des notices nouvelles sur la valeur et les rapports des différentes versions, des différents manuscrits, des différentes éditions, et des renvois aux principales études publiées sur tous ces points. Ainsi le *Catalogus hagiographicus Hiberniae* formera l'indispensable vade-mecum de tous ceux qui s'intéresseront à l'hagiographie irlandaise et aux littératures gaélique et celtique en général. En voici les principales divisions ; on verra que rien n'a été exclu des pièces qui concernent les saints irlandais, même ceux qui ont vécu sur le continent : Vies gaéliques de saints irlandais ; petites pièces et anecdotes concernant des saints irlandais ; traités hagiographiques, martyrologes, calendriers, litanies, généalogies, listes diverses ; poèmes historiques et hymnes ; Vies latines de saints irlandais ; Vies et Passions gaéliques de saints étrangers à l'Irlande. Au total, en comptant les différentes recensions des Vies latines, environ 450 pièces où un double index des noms de lieux et des noms de personnes permet de se retrouver aisément.

2. —* Sophronios EUSTRATIADÈS and ARCADIOS. *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Monastery of Vatopedi on Mount Athos.* Cambridge, Harvard University Press, 1924, in-4°, IV-277 pp. (= *Harvard Theological Studies*, XI).

En publiant le catalogue des manuscrits du monastère de Vatopedi, au mont Athos, par le métropolite Sophrone Eustratiadès et le P. Arcadios, la faculté de théologie de l'Université de Harvard est assurée de satisfaire un désir unanimement ressenti par tous les

byzantinistes. Un avant-propos des deux auteurs fait ressortir, sur un mode un peu solennel, l'ingratitude de la postérité envers les immenses services rendus à l'hellénisme et aux lettres chrétiennes par les copistes de la Sainte Montagne, et la perte irréparable de tant de bibliothèques disparues avec les monastères où elles étaient gardées. Justes plaintes, qui n'ont que le tort de paraître s'adresser au lecteur. Pourquoi les héritiers et dépositaires de ces trésors les ont-ils moins jalousement défendus contre la destruction que contre la curiosité des érudits qui ne demandaient qu'à s'y intéresser? Mgr E. et le P. A. ne méritent aucune part de ce reproche. Leur catalogue répond très honnêtement à tous les besoins d'une première information. En quelques endroits cependant, un supplément de détails aurait été reçu avec reconnaissance. Les descriptions paléographiques sont assez sommaires. Les pièces sont uniquement désignées par leurs titres et le nom de leurs auteurs, quand il est connu, sans *incipit* ni *desinit* qui permette de les identifier en cas de besoin. Mais, sans doute, l'abondance de la matière (1536 manuscrits) aura forcé les auteurs à simplifier leur plan. Dans la disposition, les règles suivies sont parfois un peu déroutantes pour nos habitudes occidentales. Le catalogue est divisé en trois parties : I. Collection principale (N° 1-786) ; II. Acolouthies (N° 787-1251) ; III. Manuscrits musicaux (N° 1252-1536). Outre son numéro d'ordre, chaque manuscrit porte une rubrique, qui est ordinairement le nom de l'auteur ou du premier auteur représenté dans le volume, parfois le premier titre du sommaire, parfois autre chose. La première lettre de ce titre factice détermine la place où les manuscrits sont rangés en ordre alphabétique, à l'intérieur de chaque section, ce qui ne laisse pas que d'amener des rencontres assez imprévues. On trouvera, par exemple, à la lettre *Δ* (N° 164, p. 38) des ouvrages de S. Athanase, de S. Maxime et de Psellus groupés sous le titre : *Δογματικὴ πανοπλία* ; à la lettre *Α* (N° 37, p. 13-14), un recueil patristique et hagiographique dissimulé sous l' *'Αναφορὰ Πιλάτου* ; etc. Fort heureusement d'excellentes tables viennent au secours du lecteur qui aurait eu l'imprudence de s'en rapporter à ces malencontreuses étiquettes.

L'exécution typographique est satisfaisante et la correction n'a pas trop souffert des difficultés spéciales imposées à la publication. Étrange destinée que celle de ce volume rédigé en grec au mont Athos, imprimé en France (Angers, Desnoës Burdin), édité dans une collection américaine et dédié à deux « évergètes » de la nation hel-

lène, M. et Mme Benachi. Mais le sort a fait des coups plus malheureux, et il faut espérer que l'on verra se renouveler cette bienfaisante conjonction des astres. Un avertissement en anglais placé en tête du volume et contresigné des initiales de M. Kirsopp Lake, laisse entrevoir une très prochaine publication du catalogue des manuscrits de Lavra. P. P.

3. — * Otto GÜNTHER. *Die Handschriften der Kirchenbibliothek von St. Marien in Danzig*. Danzig, A. W. Kafeman, 1921, in-8°, VIII-671 pp., gravures.

4. — * Ellen JÖRGENSEN. *Catalogus codicum latinorum medii aevi bibliothecae regiae Hafniensis*. Hafniae, in aedibus Gyldendalianis, 1923, in-8°, 240 pp.

5. — * Ludwig SCHMIDT. *Katalog der Handschriften der Sächsischen Landesbibliothek zu Dresden*. T. IV. Leipzig, Teubner, 1923, in-8°, 295 pp.

6. — * Antonius PODLAHA. *Catalogus codicum manuscriptorum qui in Archivo Capituli Metropolitani Pragensis asservantur*. Pragae, 1923, in-8°, 327 pp.

7. — * Kl. LÖFFLER. *Deutsche Klosterbibliotheken*. Zweite Auflage. Bonn und Leipzig, Schroeder, 1922, in-8°, 310 pp.

Le quatrième et dernier volume du catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville de Dantzig était à peine terminé, en 1911, lorsque, l'année suivante, un fonds important de plus de 600 manuscrits vint s'ajouter aux précédents. C'était la vieille bibliothèque de l'église Sainte-Marie de Dantzig, dont la formation remonte aux premières années du XVe siècle. Avec une ardeur qui devrait être imitée par tous ses collègues, le bibliothécaire, M. Otto Günther, se mit aussitôt à dresser le catalogue des nouvelles acquisitions, et n'eut plus de repos que tous les manuscrits du fonds de Sainte-Marie ne fussent inventoriés, décrits et analysés, jusqu'au dernier. Grâce à lui, la bibliothèque de Dantzig possède un catalogue qui ne le cède à aucun autre pour l'exactitude et l'ampleur de l'information, et met le public à même de profiter de toutes les richesses qu'elle renferme. Les manuscrits ne sont pas très anciens ; un seul semble remonter au delà du XIIIe siècle, le plus grand nombre appartient au XVe. Comme dans toute bibliothèque du moyen âge, l'hagiographie est représentée dans la collection. Elle l'est surtout par des abrégés du genre des appendices régionaux de la Légende Dorée ; les morceaux de plus grande étendue sont rares.

Mais les nombreux volumes de « Mélanges » renferment une foule de pièces qui peuvent éclairer l'histoire ecclésiastique du XIVe et du XVe siècle. Indiquons les principaux saints qui figurent dans les manuscrits : Adalbertus, Adrianus, Aegidius, Albertus de Trapano, Alexius, Andreas, Antonius, Apollonia, Barbara (translatio capitis), Bartholomaeus, Birgitta, Blasius, Brandanus, Calixtus, Catharina, Cholomannus, Christina, Christophorus, Cleophas, Dominicus, Dorothea, Dorseus, Elisabeth, Euphemia, Euphrosyna, Franciscus, Georgius, Gertrudis, Helena, Henricus, Hieronymus, Iacobus, Iohannes ap., Iohannes eleemosynarius, Iosephus, Laurentius, Ludovicus, Macarius, Maria virgo, Maria Aegyptiaca, Maria Magdalena, Maternus, Olaus, Otilia, Pantaleon, Patricius, Pelagia, Tres Reges, Sebastianus, Sigismundus, Sophia, Stanislaus, Stephanus, Wenceslaus.

C'est encore un excellent catalogue que nous donne Mme Ellen Jörgensen, qui a entrepris de décrire les manuscrits latins de la bibliothèque Royale de Copenhague. Le premier fascicule comprend les manuscrits théologiques : la Bible, les Pères, les théologiens, les prédicateurs, l'histoire ecclésiastique, les livres liturgiques,les Vies et Miracles des saints. Ces derniers sont au nombre de 17, dont un seul est antérieur au XIe siècle. Ils sont décrits soigneusement, mais pour les plus anciens seuls on nous donne la liste complète des saints. L'auteur semble ne pas connaître notre *BHL.*, qui lui aurait permis d'identifier rapidement et à coup sûr presque toutes les pièces indiquées. Un soin particulier a été donné aux marques de provenance, anciennes et modernes. Nous apprenons ainsi qu'un certain nombre de manuscrits sont entrés dans la bibliothèque de Copenhague tout récemment (1919, 1920, 1921).

Le catalogue rédigé par M. L. Schmidt, et qui termine l'ouvrage bien connu dont trois volumes avaient déjà paru, est fait avec beaucoup de soin. Il ne renferme malheureusement aucune pièce relative à nos études, et rendra plus de services aux historiens de la période moderne qu'aux hagiographes.

Les Archives et la Bibliothèque du Chapitre Métropolitain de Prague viennent de publier le catalogue des manuscrits des archives. Il est rédigé selon les meilleures méthodes, et sera très apprécié par tous ceux qui cultivent l'histoire locale de la Bohême. Les hagiographes le consulteront pour certains détails de culte, notamment en ce qui concerne S. Jean Népomucène, dont le nom reparaît fréquemment. L'auteur, Mgr Podlaha, n'en est pas à son coup

d'essai. Il publiait en 1922 le second volume du beau catalogue de la bibliothèque du Chapitre, comprenant les mss. 847-1702, et muni d'excellentes tables. Il faut y ajouter le volume luxueusement illustré : *Die Bibliothek des Metropolitankapitels*, paru en 1904. Peu de bibliothèques capitulaires possèdent un pareil ensemble d'inventaires.

Le petit livre de M. Löffler sur les bibliothèques monastiques d'Allemagne, anciennes et modernes, est un ouvrage de vulgarisation, où l'on apprend comment ces dépôts se sont formés, quelle était leur organisation, leur utilisation. Si dès les débuts de l'humanisme on a senti le besoin de rechercher les manuscrits d'un auteur dans diverses bibliothèques, on peut dire que les premiers voyages littéraires proprement dits, entrepris pour ravitailler une œuvre scientifique, sont ceux des bollandistes, en 1660. Les mauristes suivirent, en 1683, et beaucoup d'autres plus tard. Ce sont les bibliothèques ecclésiastiques qui fournirent les matériaux des grands travaux d'érudition relatifs à l'antiquité et au moyen âge. Un prieur de chartreuse écrivait dans le catalogue de la bibliothèque du couvent : *Monasterium sine libris est sicut civitas sine opibus, hortus sine herbis, pratum sine floribus, arbor sine foliis.* Cela n'a pas cessé d'être vrai. H. D.

8. — * *The National Library of Wales. Catalogue of Manuscripts.* Volume I. *Additional Manuscripts in the Collections of Sir John Williams*, by John Humphreys Davies. Aberystwyth, 1921, in-8°, xiii-382 pp.

Ce premier volume contient la description des manuscrits de Plâs Llanstephan omis par M. J. Gwenogvryn Evans dans son *Report on Manuscripts in the Welsh Language* publié en 1903 pour l'*Historical Manuscripts Commission.* Le plus lourd de cette tâche ingrate est retombé sur les épaules de M. J. H. Davies, principal de l' *University College of Wales.* Parmi les collaborateurs distingués qu'il s'est attachés, citons le défunt professeur de Cambridge, E. H. Quiggin, M. J. A. Herbert, conservateur du cabinet des manuscrits au British Museum, le lexicologue gallois M. J. Bodvan Anwyl. C'est dire que l'exécution est parfaite d'exactitude. Le tirage de ce volume a été limité à cinq cents exemplaires dont l'impression fait le plus grand honneur aux presses de la bibliothèque nationale du Pays de Galles. Les manuscrits négligés par M. Evans sont, il est vrai, les moins intéressants de la collection, et ce sont surtout les

amateurs de littérature et d'antiquités galloises qui attacheront de l'importance à telles pièces très modernes, fruits des labeurs de l'école celtophile des XVIIIe et XIXe siècles. Nos études y auront pourtant quelque chose à glaner ; par exemple, la notice sur la découverte de la pierre tombale de S. Pappo Post Priten (p. 97), la description de St. Winifred's Well (p. 111), les notes de l'historien du Brecknockshire, Theophilus Evans (p. 167-70), enfin les immanquables généalogies et calendriers de saints gallois (pp. 79, 125, 217).

P. GROSJEAN.

9. — * Victor GARDTHAUSEN. *Das alte Monogramm.* Leipzig, Hiersemann, 1924, in-4°, VII-188 pp., tableaux.

10. — * Ludwig VOLKMANN. *Bilderschriften der Renaissance.* Leipzig, Hiersemann, 1923, in-4°, 132 pp., illustré.

Il appartenait à l'auteur de la *Paléographie grecque,* qui s'est acquis une si grande expérience dans la résolution des ligatures, des monocondyles et des abréviations de toute sorte, d'écrire une histoire du monogramme et d'établir les principes du déchiffrement. Ce n'est pas un manuel qu'il nous donne, mais un luxueux in-4°, d'impression distinguée, accompagné de tableaux reproduisant le tracé de près de 400 monogrammes, avec la transcription en regard. Si tout le monde sait vaguement ce que c'est qu'un monogramme, on ne s'entend guère sur la définition. C'est un caractère unique composé de plusieurs lettres. Les uns ajoutent : exprimant un nom ; d'autres disent : un nom et un titre ; d'autres encore diront que c'est l'abrégé d'un mot, ou même d'une phrase. Et en effet, il y a des chiffres qui représentent, par exemple : *Πέτρου,* ou *Πέτρου μητροπολίτου,* et un monogramme bien connu se traduit : *bene valete.* Puis il s'agit de savoir si le caractère comprend toutes les lettres du mot, ou quelques-unes seulement. Le grand art consiste à les entrelacer toutes ingénieusement, comme dans le chiffre de l'éditeur *Karl Hiersemann* sur le titre du volume. Mais on se contente parfois de quelques lettres, comme c'est le cas du monogramme du Christ, formé de la combinaison du *X* et du *P.*

L'essence du monogramme semble consister d'une part dans l'enlacement des lettres formant un chiffre. Ainsi la forme du Nom de Jésus : I H S n'est pas un monogramme ; l'exemple donné par M. G., sous le n° 265, *Ἀναστασίου ἐπισκόπου,* n'est monogrammatique que pour le nom de l'évêque. D'autre part le terme semble être restreint aux caractères exprimant un nom ou une formule

protocolaire. Lorsqu'il s'agit d'un mot banal, on dira plutôt abréviation ou sigle. Je ne sais si en parlant ainsi je suis d'accord avec M. G., dont la pensée est difficile à suivre, et qui nous présente des matériaux, non dégrossis, en quantités énormes, sans beaucoup se préoccuper de l'assemblage. Ses fiches ont été, bien entendu, l'objet d'un classement ; mais aucune fusion n'a été opérée. A tout moment, le texte est interrompu par un titre de livre, et des citations dans la langue de chaque auteur. On ne peut ouvrir une page sans y trouver, dans les mêmes paragraphes, du français, de l'anglais, de l'italien, enchâssé dans la phrase allemande. Un peu de soin donné à la toilette littéraire, et quelques vues d'ensemble auraient doublé le prix de l'ouvrage, où l'on ira chercher la matière d'intéressants travaux, sur tout ce qui touche aux monogrammes. Il est divisé en cinq livres. I. Les généralités : formation, antiquité, espèces : monogramme initial, m. héraldique, m. de garantie, m. de propriété, m. d'artiste, m. figuré, m. religieux, m. de héros, m. magique. II. Monnaies grecques, romaines, contremarques, inscriptions etc. III. Monogramme chrétien. Il s'agit surtout du monogramme du Christ, et du Labarum. IV. Byzance : manuscrits, empreintes, sceaux, monogramme impérial, architecture (chapiteaux, mosaïques etc.). V. Occident : généralités ; ivoires, sculptures, peintures ; usage du monogramme dans les chancelleries ; monogramme des notaires ; monogramme royal ; documents pontificaux ; sigillographie ; numismatique ; marques de fabrique etc. Le sujet, on le voit, a été considéré dans toute son ampleur, et l'on devine que la définition du monogramme indiquée plus haut a été souvent élargie. L'auteur a voulu trop embrasser et n'est pas arrivé à traiter les questions à fond. C'est le troisième livre que nous avons ouvert d'abord, espérant y trouver du neuf sur le monogramme Constantinien. Il y est parlé de beaucoup de choses, des signes apparentés (?) au monogramme, du modèle d'où serait sorti le Labarum, du culte du Soleil, du christianisme de Constantin. Mais je crains bien qu'il ne faille chercher ailleurs que dans les fiches de M. G. le dernier mot sur toutes ces questions et qu'on ne se contente pas de cette conclusion paradoxale : « erst heidnisch, dann staatlich, schliesslich christlich. » Si l'on veut savoir jusqu'où peut aller la manie de déchristianiser tout ce qui jusqu'ici semblait porter la marque chrétienne la plus authentique, on n'a qu'à lire le livre III de M. G., qui l'a écrit, je pense, sans méchanceté, comme un savant abîmé dans ses livres et perdu dans sa pensée. Cela n'empêche pas l'ouvrage de M. G.

d'être une mine de renseignements pour qui sait s'y retrouver.

Nous ne ferons pas à M. Volkmann, qui lui aussi traite des questions de cryptographie, le reproche d'avoir morcelé son exposition. Elle est parfois un peu compacte, mais l'étude qu'il a entreprise d'un genre fort à la mode au temps de la Renaissance et assez longtemps après, est sérieusement conduite. Le goût des emblèmes est rattaché par lui aux premières notions, puisées dans les auteurs anciens, de l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens, et le volume paru sous les auspices du Verein für Buchwesen und Schrifttum, a été publié en mémoire du centenaire de la découverte de Champollion. Les humanistes italiens qui, les premiers, s'intéressèrent à cette mystérieuse écriture, n'essayèrent guère — et comment l'auraient-ils fait alors ? — de la déchiffrer. Mais ils en firent de curieuses imitations, dont M.V. donne des exemples d'après l'*Hypnerotomachia Poliphili.* Ainsi, l'inscription d'un obélisque : *Divo Iulio Caesari semper augusto totius orbis gubernatori* etc., est figurée comme suit : un œil ouvert = la divinité ; deux épis mûrs = Iulius (le mois de juillet) ; un glaive = César ; deux fléaux dans un cercle = semper augustus (mois d'août) ; une mappemonde = totius orbis ; un gouvernail = gubernator, et ainsi de suite. L'art d'écrire en hiéroglyphes fut cultivé par plus d'un érudit, et tel d'entre eux dépensa à ce jeu autant de science que d'ingéniosité. Ainsi se développa le goût des emblèmes — tout le monde connaît ceux d'Alciati — des devises, des « imprese » que M. V. définit p. 49 et que Paul Giovio contribua surtout à mettre à la mode. Le genre nous fait l'effet d'être assez peu sérieux et nous nous étonnons de voir des hommes d'une culture supérieure s'y intéresser. Mais du moment qu'il a laissé des traces dans l'art et dans la littérature, nous ne pouvons pas le regarder comme inexistant, sous peine de laisser sans solution plus d'un petit problème. Il nous paraît probable que le succès des emblèmes a assuré, dans l'art des temps modernes, la persistance des caractéristiques des saints, dont les peintres ont souvent tiré un si heureux parti. M. V. n'a pas songé à cette catégorie de symboles qui d'ailleurs a des origines bien différentes. P. 106, on voit l'emblème de l'ourse léchant ses petits, avec cette citation : « Comme l'ourse en lâchant façonne son ourseau. » Fâcheuse coquille à corriger dans la prochaine édition. H. D.

11. — * *Lehrbuch der Religionsgeschichte* begründet von CHANTEPIE DE LA SAUSSAYE Vierte, vollständig neubearbeitete Auflage,

herausgegeben von Alfred Bertholet und Edvard Lehmann, t. I, fasc. 1 et 2, p. 1-256 ; t. II, fasc. 1 et 2, p. 1-256, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1924, 1925, in-8°.

Après avoir été plusieurs fois déjà « entièrement refondu », le manuel d'histoire des religions de Chantepie de la Saussaye était demeuré semblable à lui-même. Autant qu'il nous est possible d'en juger, la présente réédition ne l'a pas transformé. L'ouvrage, remanié de nouveau, sous la haute direction de MM. Alf. Bertholet et Edv. Lehmann, avec le concours de nombreux spécialistes, s'est développé suivant le même plan et dans les mêmes lignes. Il possède plus complètement les qualités d'érudition et de méthode scientifique auxquelles il doit son remarquable succès. Il appellerait aussi, croyons-nous, les mêmes réserves dans l'ordre des principes. Après quelques pages d'introduction sur l'histoire de la science des religions, on entre en matière par un chapitre de considérations générales sur la religion comme phénomène psychique et anthropologique (t. I, p. 23-130). Cette longue étude, due, comme la précédente, à la plume de M.Edvard Lehmann, fait une large place à la religion des peuples non civilisés. Le chapitre suivant, par M. Bernhard Ankermann (p. 130-92), leur est consacré ex professo. Il n'y a rien à objecter ni contre le titre ni contre le sujet. Mais leur place étaitelle bien au début d'un ouvrage qui prétend décrire toutes les manifestations de l'idée et du sentiment religieux chez toutes les races et à travers tous les âges ? Cet ordre a pour le moins le tort de paraître réglé par un principe qui devrait se déclarer plus franchement. En prenant pour point de départ ces formes rudimentaires ou dégénérées de la religiosité, telles qu'on les observe aujourd'hui chez les peuples arriérés, on renverse par un postulat évolutionniste la marche commandée par la méthode strictement objective. Ce seraient donc les races sans histoire qui devraient nous éclairer les origines des anciennes civilisations, dont les souvenirs remontent aux extrêmes lointains du passé ! Ce paralogisme a beau s'être imposé de force par un déploiement d'érudition aussi brillante que spécieuse : il n'en est pas moins indéfendable et personne ne s'aviserait de l'appliquer en des domaines où la raison pratique garde plus jalousement ses droits. Croit-on, par exemple, que l'essence du droit international paraîtrait plus claire et les rites de la diplomatie plus intelligibles, si on en faisait remonter l'institution à l'homme des cavernes, en alléguant comme preuve les mœurs politiques des tribus restées à l'état de nature ? Hélas ! les analogies ne seraient

souvent que trop frappantes. Et pourtant les intéressés auraient raison de soutenir qu'elles ne prouvent rien. Elles ne sont pas plus décisives dans l'étude comparée des religions. Du reste, la contre-épreuve n'est pas lente à venir. Tournez quelques pages : après l'étude de M. Ankermann, vous arrivez au chapitre sur la religion chinoise, par M. O. Franke ; ou bien, passant au t. II, vous trouvez d'abord le chapitre : die Inder, par M. Sten Konow, et plus loin celui qui est intitulé : die Perser, par M. Lehmann lui-même. Tous trois, sans excepter celui de M. Lehmann, sont construits entièrement en dehors du terrain circonscrit par les prolégomènes. Comme les deux autres, ce dernier part d'un état de choses déjà nettement différencié. L'auteur s'est soigneusement interdit de remonter dans la préhistoire de la théologie et du culte mazdéens. Il les prend au point de leur développement où les plus anciens documents permettent de les apercevoir ; et ce que les textes ne disent pas, il se garde bien de le conjecturer en recourant à de prétendues analogies. On ne saurait apporter plus de soin et de prudence à ne rien avancer que sur témoignages positifs. Ainsi le voulait la bonne et saine méthode historique. L'instinct ou la conscience du critique ont pris leur revanche sur les systèmes du théoricien. Le lecteur, s'il veut y réfléchir, sentira vite toute la supériorité du premier sur le second.

P. P.

12. — * Karl Müller. *Kirchengeschichte.* I. Band, völlig neubearbeitete Auflage. Erste Lieferung. Tübingen, Mohr, 1924, in-8°, xii-316 pp. (= *Grundriss der Theologischen Wissenschaften*).

13. — * T. Pijper. *Beknopt Handboek tot de geschiedenis des Christendoms.* 's Gravenhage, Nijhoff, 1924, in-8°, xiv-508 pp.

14. — * Karl Hampe. *Mittelalterliche Geschichte.* Gotha, Perthes, 1922, in-8°, viii-150 pp. (= *Wissenschaftliche Forschungsberichte,* herausgegeben von Karl Höhn).

Le précis d'Histoire ecclésiastique de M. Karl Müller, qui remonte à 1892 et a été reproduit en 1905 par un procédé mécanique, est regardé en Allemagne, comme un des meilleurs de son espèce. Et en effet, l'auteur est doué d'un remarquable talent d'exposition et s'entend à grouper les faits dans des raccourcis pleins de choses sans que la concision nuise à la clarté. C'est le manuel à consulter, si l'on veut se rendre compte rapidement de la conception de l'histoire de l'Église dans les milieux protestants, et des solutions qu'on y apporte aux questions à l'ordre du jour. L'auteur s'est en-

fin décidé à réimprimer son ouvrage, ou plutôt à le refondre complètement en faisant profiter son texte des innombrables travaux parus depuis trente ans sur ces matières. Il dit fort justement qu'un ouvrage de cette nature ne peut être, dans toutes ses parties, le résultat d'une étude directe des sources, et que, la plupart du temps, il est nécessairement tributaire des travaux d'autrui. M. K. M. n'est pas, que nous sachions, spécialiste pour la période qu'embrasse ce premier fascicule (du premier au troisième siècle). Mais il s'est tenu fort au courant des dernières recherches ; le nombre des pages est doublé et la bibliographie procède d'un choix judicieux. Nous avons constaté que pour les persécutions et les Actes des martyrs, il y aurait lieu de la compléter. Il est facile de s'en rendre compte en la comparant, par exemple, à celle de M. O. Stählin dans l'ouvrage cité plus loin.

Le manuel de M. F. Pijper n'a pas la cohésion du précédent. C'est moins une histoire qu'une série de 171 questions détachées, suivie de l'indication des sources et des travaux principaux, et répartie sur trois chapitres : histoire ancienne du christianisme, moyen âge, temps modernes. La troisième partie est à peu près exclusivement consacrée à la Réforme et aux réformateurs de tout crin. Il y a là, pour le moins, un manque de proportion. M. P. n'aime guère les couvents, les pratiques catholiques et les saints ; mais je dois reconnaître qu'il dit du bien des *Acta Sanctorum*. Raison de plus pour nous de regretter qu'il ait étudié si superficiellement ces sujets. Sur la vie monastique au moyen âge, il a deux chapitres : « Lichtzijden van het klooster », où la question est uniquement envisagée par ses petits côtés ; et « Schaduwzijden van het klooster », où l'on nous cite pour toute « littérature » une brochure de von Hoensbroeck sur les jésuites. Mais que dire du chapitre sur le Concile de Trente, dont l'histoire et les décrets sont résumés en deux pages ? Et résumés comment ! Voici un exemple. Il s'agit des prédicateurs d'indulgences, qui étaient devenus à la fin du moyen âge, tout le monde le sait, une plaie pour l'Église. M. P. prétend que le Concile les a encouragés et exprime en ces termes les dispositions du chapitre II de la V[e] session : « De kwestierders (aflaatpredikers) mogen voortgaan met hun bedrog. » Voici le texte : *Quaestores vero eleemosynarii, qui etiam quaestuarii vulgo dicuntur, cuiuscumque conditionis existant, nullo modo nec per se nec per alium praedicare praesumant, et contra facientes ab episcopis et ordinariis locorum, privilegiis quibuscumque non obstantibus, opportunis remediis omnino*

arceantur. Si M. P. avait pris la peine de feuilleter quelques pages plus loin, il aurait trouvé ceci (Session XXI, c. 9) : *Quum multa a diversis antea conciliis... adversus pravos eleemosynarum quaestorum abusus remedia tunc adhibita posterioribus temporibus reddita fuerint inutilia, potiusque eorum malitia ita quotidie magno fidelium omnium scandalo et querela excrescere deprehendatur, ut de eorum emendatione nulla spes amplius relicta videatur; statuit, ut posthac in quibuscumque christianae religionis locis eorum nomen atque usus penitus aboleatur, nec ad officium eiusmodi exercendum ullatenus admittantur.* M. P. enseigne l'histoire ecclésiastique depuis 26 ans (Préface). Il aurait bien dû trouver le temps de lire les décrets du Concile de Trente puisque aussi bien il prétend en parler.

Ce n'est pas une histoire du moyen âge que M. Hampe a voulu écrire, mais simplement un bulletin des publications scientifiques concernant cette période parues durant les années troublées de 1914 à 1920. Des entreprises de ce genre rendent service à tout le monde, et au lieu de chercher à y découvrir des lacunes, d'ailleurs inévitables, il faut savoir gré à ceux qui ont le courage de s'y atteler.

H. D.

15. — * Raymond Janin. *Les Églises orientales et les rites orientaux.* Paris, Bonne Presse, [1922], in-8°, viii-720 pp., cartes, illustrations.

16. — * Adrian Fortescue. *The Uniate Eastern Churches. The Byzantine Rite in Italy, Sicily, Syria and Egypt.* Edited by George D. Smith. London, Burns, Oates and Washbourne, 1923, in-8°, xxiv-244 pp.

17. — * Fréderic Macler. *Chrétientés orientales.* Strasbourg, Istra, 1923, in-8°, 51 pp.

18. — * J. Pargoire. *L'église byzantine de 527 à 847,* 3e éd. Paris, Gabalda, 1923, in-8°, xxiv-413 pp. (= *Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*).

19. — * F.-J. Moreau. *Les liturgies eucharistiques. Notes sur leur origine et leur développement.* Bruxelles, Vromant, 1924, in-8°, 248 pp., illustrations.

20. — * L. A. Molien. *La prière de l'Église.* T. I. *Messe et heures du jour.* T. II. *L'année liturgique.* Paris, Letouzey, 1924, in-8°, 528, 618 pp.

21. — * Joseph Braun. *Liturgisches Handlexikon,* 2. Aufl. Regensburg, Kösel und Pustet, 1924, in-8°, viii-399 pp.

Depuis les grands bouleversements politiques de l'Europe orientale et de l'Asie Mineure, Rome se préoccupe plus activement des églises unies ou dissidentes de rite non latin. Mais le public catholique ne leur porte pas tout l'intérêt désirable. Rien d'étonnant, car l'histoire et l'organisation de ces chrétientés lui sont totalement inconnues, et lorsqu'il veut s'instruire, elles lui apparaissent tellement compliquées qu'il perd courage. Heureusement il pourra à l'avenir trouver groupées toutes les notions indispensables dans le manuel du P. R. Janin, un des collaborateurs assidus des *Échos d'Orient*. Cet ouvrage était déjà écrit en 1914. Mais avant de l'éditer, l'auteur a voulu attendre que la situation de l'Orient se fût un peu stabilisée, et mettre à jour, autant que possible, le tableau de l'état actuel des églises. Le plan de l'ouvrage est, jusque dans ses détails, méthodique et clair. Six grandes divisions d'après les rites. Aux églises d'un même groupe sont consacrés un ou plusieurs chapitres. Une étude est d'abord réservée au rite lui-même (monuments et matériel du culte, messe et office, livres liturgiques, administration des sacrements, calendrier ecclésiastique, jeûne et abstinence, pratiques de dévotion). Suivent alors l'histoire et le tableau de l'organisation des églises de ce rite, dissidentes et unies. Le volume s'ouvre par une introduction historique générale sur les chrétientés d'Orient et se ferme sur un chapitre exposant l'attitude de Rome à leur égard. L'information de l'auteur est excellente : il a puisé à de bonnes sources et il a bénéficié du concours de ses confrères de Kadi-Keuï et de correspondants orientaux. Dans ses résumés, il a su s'en tenir à l'essentiel, tout en veillant à la précision. Rien n'a été négligé pour rendre cette petite encyclopédie facile et même agréable à consulter : la disposition typographique laisse du jour dans les pages ; des cartes, des illustrations et des tableaux statistiques éclairent à souhait le texte. Comme le P. J. a le souci de perfectionner encore son ouvrage, nous nous permettrons d'exprimer quelques desiderata. Il y aurait lieu, nous semble-t-il, de reproduire plus nettement, dans l'histoire des chrétientés d'Arménie et du Malabar, les résultats de la critique sur l'origine de ces églises. Nous souhaiterions aussi voir citer, avec quelques détails biographiques, dans les notices consacrées au calendrier et aux fêtes, les principaux saints nationaux de chaque rite. Les divergences notables du rite byzantin dans les différentes églises devraient être plus accentuées. La place réservée aux missions protestantes nous paraît par trop mesurée. Enfin, la bibliographie qui clôt les chapi-

tres pourrait être quelque peu développée, en comprenant des ouvrages ou articles de revue parus en ces dernières années.

Un travail du même genre, mais d'envergure beaucoup plus large, commencé il y a plus de quinze ans par le regretté Adrien Fortescue, était resté inachevé. Il manquait un troisième volume, qui aurait dû être consacré aux églises orientales unies. Cette lacune vient d'être comblée partiellement du moins. Quelques chapitres importants, laissés en manuscrit par Fortescue ont été publiés par un de ses amis de St. Edmund's College, M. G. D. Smith. Ils comprennent une introduction sur les uniates en général, et l'étude de deux communautés chrétiennes de rite byzantin, les Italo-Grecs et les Melkites. Pour des raisons de sympathie personnelle, l'auteur a surtout développé la partie réservée aux Italo-Grecs, et, dans celle-ci, l'historique de Grottaferrata. Il est superflu, croyons-nous, de vanter l'information de Fortescue en matière d'histoire religieuse orientale. Cet ouvrage posthume nous fait regretter encore davantage la perte prématurée de ce vulgarisateur de talent. M. S. a cru bien faire en publiant ces études telles que les avait laissées l'auteur, sans y apporter le moindre supplément. On le regrettera peut-être. L'état des communautés dont il est question, notamment de la première, s'est sensiblement modifié en ces dernières années. Ainsi Fortescue faisait remarquer qu'on ne pouvait parler de l'« église » des Italo-Grecs, puisqu'ils n'avaient pas de hiérarchie autonome. Or, en 1919, a été érigé le premier diocèse italien de rite grec, l'évêché de Lungro, qui groupe les populations gréco-albanaises du sud de l'Italie. Des études récentes auraient permis de compléter plus d'une page. Il y aurait, par exemple, des détails intéressants à tirer de différents articles qu'a fait paraître, de 1916 à 1920, dans *Roma e l'Oriente*, M. Primaldo Coco, notamment des *Vestigi di Grecismo in Terra d'Otranto* et des *Casali Albanesi nel Tarentino*, ainsi que des recherches de Mgr E. Benedetti parues, en 1919-1920, dans la même revue : *La Sacra Congregazione de Propaganda Fide e gl' Italo-Greci del Regno di Napoli*. La bibliographie qui ouvre le volume, pour abondante qu'elle soit, aurait dû cependant être mise à jour. Pour le tableau du christianisme dans l'Italie méridionale et dans la Sicile aux premiers siècles de l'Église, on consultera l'ouvrage récent de Mgr F. Lanzoni, *Le Origini delle diocesi antiche d'Italia* (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 163). Au sujet des Italo-Grecs signalons une notice de M. G. Gabrieli dans les *Studî Bizantini* (Napoli, 1924), p. 95-121, et le chapitre que le P. B. Leib a consacré à la Grande

Grèce dans *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI[e] siècle* (Paris, 1924), p. 106-142.

Trois causeries sur les chrétientés orientales faites par M. Fr. Macler, en 1923, à la Faculté libre de théologie protestante de Paris ont été publiées d'abord dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* de Strasbourg et ensuite dans les *Cahiers* de cette revue. M. M. s'est borné à l'historique des églises syriaques, arméniennes et géorgiennes, et il ne nous a donné que des notes hâtives et déjetées, où se sont glissées pas mal d'inexactitudes. Ce qui est cependant à l'éloge de M. M., c'est sa sympathie réelle pour ces chrétientés opprimées et sa persévérance à élever la voix en leur faveur.

L'ouvrage que le regretté P. J. Pargoire avait fait paraître en 1905 (*Anal. Boll.*, XXV, 104-105), et qui est resté un des bons guides pour s'orienter rapidement dans l'histoire interne de l'église byzantine, vient d'être réédité pour la troisième fois. Quatre pages de bibliographie sommaire ont été ajoutées, au début, et, en appendice, sept pages de notes et d'éclaircissements. Aucune modification n'a été apportée au texte lui-même.

Dom F.-J. Moreau travaille à répandre la connaissance du rite grec, et son livre a pour objet de montrer les rapports qui existent entre la liturgie byzantine et la messe latine. Des analyses, des tableaux synoptiques et des clichés fort bien réussis répondent parfaitement au but de l'auteur, dont le travail a été malheureusement interrompu par la guerre, et qui n'a pas trouvé le moyen, il nous le dit, de se remettre sérieusement à l'étude avant d'éditer son volume. Le grec a été assez maltraité et la bibliographie aurait besoin d'être sérieusement revue. En appendice sont réunies quelques données sur la liturgie de la synagogue.

C'est uniquement la liturgie romaine dont M. A. Molien s'occupe dans les deux gros volumes qu'il vient de donner au public, pour lui faciliter l'intelligence des cérémonies : un volume sur la messe et les heures du jour, un second sur l'année liturgique, c'est-à-dire sur le Propre du temps (cycle de Noël, de Pâques, temps de la Pentecôte), le Propre des Saints étant exclu. Les cérémonies du Saint Sacrifice et de l'office quotidien sont analysées dans le plus grand détail. L'auteur en fait l'histoire et en indique le sens. Il est bon de se rappeler parfois que le sens symbolique et mystique n'est pas toujours celui de l'institution, et que, par exemple, expliquer l'extinction successive des cierges à l'Office des Ténèbres par ce fait que le jour commençait à paraître, ce n'est pas nécessairement donner

dans le travers « naturaliste ». A part cela, on comprend que la piété puisse trouver son compte dans les interprétations de Durand de Mende et de ses contemporains. L'ouvrage de M. M. n'est pas le fruit de recherches originales ; l'auteur a tiré bon parti des travaux spéciaux qui se multiplient chaque jour et dont le grand public ne profite pas assez. Les notes bibliographiques qui garnissent le bas des pages rendront service à qui veut étudier des questions spéciales. Certaines explications que nous y voyons mêlées sont moins heureuses, ainsi celles que l'auteur donne des mots *Catabulum*, *Panisperna*, *Velabrum*. Il est vrai qu'aucune question liturgique ne dépend de la manière de les entendre.

A peine deux ans se sont écoulés depuis la publication par le P. Braun d'un petit dictionnaire liturgique, qu'une seconde édition est devenue nécessaire. C'est un succès qui s'accentuera, car l'auteur a apporté de sérieuses améliorations à son ouvrage, dans lequel une série d'abréviations lui a permis de condenser une matière considérable. Les mots de la langue liturgique tant grecque que latine y sont brièvement expliqués. La série alphabétique a été très accueillante ; on y trouve des rubriques, comme *Lebendiger Rosenkranz*, qui n'ont qu'un rapport éloigné avec la liturgie. Cette abondance ne gâte rien. J. SIMON.

22. — * Friedrich SCHULTHESS. *Grammatik des christlich-palästinischen Aramaisch*, herausgegeben von Enno Littmann mit Nachträgen von Theodor Nöldeke und dem Herausgeber. Tübingen, Mohr, 1924, in-8°, XVI-159 pp.

Ce n'est que depuis une cinquantaine d'années que l'on a découvert l'existence d'une littérature syro-palestinienne et que l'on a commencé à publier les rares fragments, scripturaires, liturgiques et hagiographiques, qui nous ont été conservés, presque tous, par des palimpsestes. L'histoire de cette littérature est encore fort obscure (cf. R. DUVAL, *La littérature syriaque*, 3e éd., Paris, 1907, p. 43-48). Parmi les orientalistes qui ont abordé l'étude philologique du syro-palestinien, le regretté Fr. Schulthess était sans aucun doute le plus compétent. Lui seul avait été en état de nous donner, dès 1903, un fort bon lexique, et de lui on pouvait attendre la première grammaire. Elle vient de paraître, et cette œuvre posthume nous fait regretter encore davantage la mort du savant auteur. C'est à M. E. Littmann que nous sommes redevables de l'édition. S'il ne nous avait pas dit lui-même, dans son avant-propos, toute la

peine qu'elle lui a coûtée, nous l'aurions bien deviné ; ce n'est pas en se jouant que l'on publie un travail manuscrit de ce genre qui n'a pu être revu par l'auteur. Le vénérable Th. Nöldeke a bien voulu joindre quelques addenda à ceux de M. Littmann. On le voit, l'œuvre de Schulthess ne pouvait passer en de meilleures mains. Le plan adopté est le même que celui de la *Syrische Grammatik* de C. Brockelmann. Dans la chrestomathie figurent, outre une douzaine d'extraits de l'ancien et du nouveau Testament, des fragments de textes hagiographiques et homilétiques, traduits du grec, comme d'ailleurs toute la littérature syro-palestinienne : un passage de la légende d'Eulogius le carrier (cf. *BHG.* 618), un autre du récit d'Ammonius sur les moines de Raïthu (cf. *BHG.* 1300), quelques apophtegmes de Pères du désert, des excerpta de la cinquième (ch. 13-15) et de la neuvième (ch. 4-9) catéchèse de S. Cyrille de Jérusalem, des bribes de deux homélies qui n'ont pas encore pu être identifiées et d'un sermon sur la pénitence attribué à S. Éphrem (dans l'édition romaine de ses œuvres, t. I, 1732, p. 153). Tous ces textes avaient déjà été publiés, quelques-uns par Schulthess lui-même. Mais ils ne sont pas reproduits tels quels. La plupart ont de nouveau été collationnés sur les palimpsestes, et l'auteur a réussi à mieux les déchiffrer en s'aidant de l'original grec. Parfois il s'est permis de les compléter par des conjectures. Le choix de ces fragments. est fort judicieux : nous y trouvons des spécimens du dialecte syro-palestinien à différents stades d'évolution. Dans cette grammaire, des spécialistes pourront signaler, dès à présent, quelques inexactitudes, surtout probablement dans les essais d'étymologie, et, à mesure que de nouveaux textes seront édités, ils devront compléter et peut-être rectifier sur certains points l'exposé grammatical ; mais tous s'accorderont à reconnaître les grands mérites de celui qui leur a ouvert et aplani la voie. J. Simon.

23. — * H. Idris Bell. *Jews and Christians in Egypt. The Jewish Troubles in Alexandria and the Athanasian Controversy.* British Museum, 1924, in-8°, xii-140 pp., 5 fac-similés.

24. — * Anton von Premerstein. *Zu den sogenannten Alexandrinischen Märtyrerakten.* Leipzig, Dieterich, 1923, in-8°, 76 pp. Extrait de *Philologus*, Supplementband XVI, Heft II (1923).

Pour le grand nombre des lecteurs, le principal intérêt du volume de M. Idris Bell se concentre autour de la lettre de Claude aux Alexandrins, récemment découverte comme l'on sait, dans un

lot de papyrus grecs provenant des archives du village de Philadelphia, dans le nome d'Arsinoé en Égypte. L'heureux éditeur entre les mains duquel est tombée cette pièce rare, n'a rien négligé pour en donner un texte entièrement sûr et l'entourer de tous les secours nécessaires ou utiles à son interprétation. Les historiens du droit et des institutions politiques de la Rome impériale lui en devront une sérieuse reconnaissance. Un second chapitre, à notre avis trop dissimulé sous le titre général de l'ouvrage, se rapporte à un épisode du schisme Mélétien, ainsi appelé du nom de l'évêque Mélèce de Lycopolis révolté contre S. Pierre d'Alexandrie et ses successeurs. Les papyrus étudiés par M. B. paraissent dater du milieu du IVe siècle. Ils proviennent de la moyenne Égypte et doivent avoir été réunis en dossier par les chefs d'une communauté organisée de Mélétiens. Dans ces documents, de style assez inculte, où l'on serait tenté par endroits de soupçonner des allusions cryptographiques, il est parlé de vexations et même de violences que des adhérents de la secte ont eues à subir d'un adversaire nommé Athanase. S'agirait-il du grand évêque d'Alexandrie? M. B. ne se prononce pas positivement, mais il fait valoir avec une exactitude consciencieuse, sans les forcer en rien, les vraisemblances assez concordantes, il faut le reconnaître, qui l'inclinent vers l'affirmative. Partant de la supposition que le personnage incriminé serait le vrai S. Athanase, il arrive par des prodiges d'ingéniosité prudente à échelonner ces documents entre les années 330-340, avant et après le synode de Tyr, qui rentre assez bien dans le cadre historique des faits relatés par les correspondants. Les admirateurs du grand évêque tiendront-ils à le justifier du soupçon que cette divulgation inattendue laisse planer sur sa mémoire? C'est plus que probable. Outre que le doute reste permis sur l'identité de l'Athanase mis en cause, il est juste de se rappeler que les faits allégués ont presque nécessairement un autre aspect dont les plaignants ne se vantent pas. Et comme le dit fort bien M. B. (p. 58), la conduite de S. Athanase vis-à-vis des Mélétiens doit être jugée de plus haut et sur l'ensemble des témoignages. Aux papyrus grecs relatifs à ce conflit, l'éditeur a tenu à joindre quelques fragments coptes qui paraissent se rapporter aux mêmes personnages et provenir du même milieu. M. W. E. Crum, qui s'est chargé de les publier et de les commenter, nous a donné en ces quelques pages (p.91-99) une nouvelle preuve de sa rare maîtrise. A propos de son ingénieuse explication du mot copte *signon*, « prison », à laquelle M. B. se réfère, p. 65, on

nous permettra de rappeler un passage de la Passion copte des Quarante martyrs, qui se raccorde assez bien à l'étymologie proposée par M. Crum (voir *Anal. Boll.*, XLI, 176-77, 384).

Le chapitre intitulé : La correspondance de Paphnuce (p. 100-120) réserve une autre surprise. Ce Paphnuce, que M. B. renonce à identifier, paraît avoir été un anachorète, en grande réputation de puissance auprès de Dieu. Il recevait des lettres de fidèles qui se recommandaient à ses prières dans leurs nécessités corporelles et spirituelles. Quelques-unes de ces requêtes, conservées, semble-t-il, en original, viennent d'être retrouvées. On y voit le saint homme dans l'exercice même de sa mission d'intercesseur et presque de thaumaturge. Un de ses correspondants signe du nom d'Athanase. Il ne prend pas la qualité d'évêque, mais un évêque n'était pas obligé de décliner ses titres dans une lettre familière. S'agirait-il encore une fois du grand S. Athanase ? M. B., sans trop s'avancer, laisse clairement entendre que l'hypothèse lui paraît vraisemblable et que le papyrus 1929 du British Museum pourrait fort bien être un autographe de l'illustre évêque d'Alexandrie. Un autographe d'Athanase ! Si un amateur nous montrait cela dans sa collection, on serait tenté de lui répondre que son fournisseur reviendra un autre jour lui présenter une lettre pastorale de S. Marc. Quand l'auteur de la découverte est un critique comme M. B., on se contente d'écouter ses raisons avec une respectueuse incrédulité, en se rappelant que le culte de l'autographe a été pour des savants distingués un dangereux mirage. Relu avec une attention entièrement libre, le billet du correspondant de Paphnuce nous montre un homme ayant charge de famille et préoccupé uniquement de la santé des siens. Que S. Athanase lui-même ait pu en écrire de pareils à ses intimes, c'est possible ; toute la question est de savoir à quoi on reconnaîtra qu'ils sont de lui. De plus, si Athanase avait été en relations étroites avec un saint anachorète, aux prières duquel il se recommandait dans ses épreuves domestiques, il ne l'aurait pas complètement oublié en racontant l'histoire de S. Antoine († 356), qu'il a représenté comme le précurseur et le modèle de la vie érémitique. Enfin, n'est-ce pas un peu pour laisser le champ libre à son hypothèse que M. B. a si lestement écarté l'idée que « Paphnuce » pourrait être le solitaire de ce nom, qui, d'après Pallade, mourut aux environs d'Héraclée en Thébaïde, *οὐ πρὸ πολλοῦ χρόνου* (*Hist. Lausiaca*, XVI) ? Selon toute apparence, le saint personnage, auquel on s'adressait par lettres, vers le milieu — mettons plutôt vers la

fin — du IVe siècle, est l'un des premiers anachorètes qui ont laissé en Égypte une réputation éclatante. Il devait avoir des disciples, qui ont veillé sur sa mémoire ; et probablement aussi, il habitait dans une retraite assez lointaine pour que ses correspondants du Delta se soient crus dispensés d'aller le trouver en personne. Le Paphnuce de l'*Histoire Lausiaque* répond à toutes ces conditions. Il ne lui manque que d'avoir connu S.Athanase ; mais qu'y faire? C'eût été une raison de plus pour se méfier de l'autographe, si M. B. n'avait écouté cette fois encore que la méthode excellente dont témoigne tout le reste de son livre.

A propos de la lettre de Claude, M. B. s'est vu amené à rappeler les curieux documents qu'on a appelés les Actes des martyrs païens d'Alexandrie (cf. H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 161 et suiv.). Précisément ces pièces énigmatiques viennent d'être soumises à une critique extrêmement serrée par M. A. von Premerstein. A force d'érudition et de subtilité, l'auteur a réussi, croyons-nous, à rendre un sens plausible à certains passages plus gravement mutilés des deux interrogatoires d'Isidore devant le préfet Flaccus et devant l'empereur Claude. Une conjecture heureuse : *ἐν τοῖς Στατι]λιανοῖς κήποις*, au lieu de *Λουκουλ]λιανοῖς* (Wilcken) ou *Σερουι]λιανοῖς* (Reinach), lui a permis de fixer exactement la première comparution d'Isidore et de Lampon devant l'empereur au 30 avril de l'an 53 (p. 18-20). Quant à la valeur historique des Actes, M. v. P. se prononce résolument pour l'opinion des savants qui refusent d'y voir des procès-verbaux officiels et les tiennent pour des morceaux de littérature plus ou moins habilement imités, d'après des sources en général dignes de foi. Il croit de plus que tous ces prétendus Actes de martyrs païens : procès d'Isidore, procès de Paul et d'Antonin, procès d'Appien, procès d'Hermaïscos, etc., ne se sont pas conservés à l'état isolé, mais qu'ils faisaient partie d'un recueil d'ensemble, dossier ou compilation, qui doit avoir été rédigé au II-IIIe siècle. Les preuves de M. v. P. sont solides et fortement déduites. Si elles ne rencontrent pas l'assentiment général, il devra peut-être s'en prendre au tour laborieux et enchevêtré où sa pensée s'entortille à plaisir. M. v. P. est de l'école des savants qui s'étudient à faire mentir l'adage : ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. P. P.

25. — * Paul CHENEAU. *Les saints d'Égypte*. Lectures édifiantes instructives, agréables. Jérusalem, Couvent des RR. PP. Franciscains, 1923, 2 vol. grand in-8°, 598, 707 pp., carte.

Ces deux beaux volumes sont dédiés aux jeunes Égyptiens, que l'auteur veut édifier et instruire en leur découvrant « une Égypte trop peu connue.... et cela dans une langue non prétentieuse mais aimable et sémillante comme elle. » D'autres se chargeront de dire dans quelle mesure le but a été atteint, et si le livre est celui que demande le public chrétien d'Égypte, justement fier d'un passé glorieux. Il nous importe simplement de dire en quoi l'ouvrage peut rendre service aux études hagiographiques. C'est une Vie des saints d'Égypte par ordre du calendrier. Les listes ont été dressées et les notices composées d'après les martyrologes, d'après Eusèbe, Mérone(?), Palladius, etc., Lippomani, Surius, Baronius, les Ménées. Parfois les manuscrits sont cités, mais comme suit : « Manuscrit d'Utrecht reproduit par Surius » (à propos de S. Juste de Lyon), « manuscrit très ancien publié dans les *Analecta Bollandiana* » (S. Psoté) ; « six très anciens manuscrits du codex Vaticanus » (S. Gallican) ; « manuscrits du cardinal Barberini » (S. Alexandre). Pendant la publication de l'ouvrage a paru dans les *Analecta* l'article *Les martyrs d'Égypte* (XL, 5-154, 299-364), dont l'auteur veut bien dire que c'est un « index hagiographique des martyrs d'Égypte, très intéressant à compulser ». Il n'a peut-être pas assez remarqué que cet « index » diffère beaucoup du sien, comme on pourra le constater aisément en comparant la table des matières avec les tables très développées et soigneusement dressées qui terminent le second volume du P. Cheneau. Les matériaux ont été pris dans les recueils cités, sans recherche spéciale sur la qualité. L'extraordinaire Passion de S. Paphnuce (*BHL.* 1419) côtoie l'intéressante Vie de Psoté (*Anal. Boll.*, XL, 343-52). Plusieurs Vies sont annotées, pas toujours aux passages difficiles, et à propos de S. Alexandre, de la Légion Thébéenne, martyr à Bergame, on nous dit seulement que Bergame est « une ville du Nord de l'Italie, à 40 km. N.-E. de Milan, entre le Brembo et le Serio. Elle est la patrie de Donizetti. » Parfois les notes portent sur les réflexions que l'auteur a insérées dans le récit. Par exemple, il fait remarquer, en parlant de S. Athanase, que ses œuvres faisaient les délices d'Érasme : note sur Érasme, célèbre humaniste, etc. ; dans la Vie de S. Hilarion, il mentionne Charlemagne : longue note sur cet empereur. Les notices et les Vies ne sont pas de simples traductions ; et l'auteur a voulu son style « alerte, entraînant, pittoresque même, afin qu'il eût de la saveur pour les jeunes. » Voici, à la première page, comment on nous présente S. Macaire d'Alexandrie. Il « avait débuté par

être confiseur. Ses bonbons succulents faisaient les délices de ses sensuels compatriotes, gent trop experte en friandises, jadis comme aujourd'hui d'ailleurs. Il était fait pour plaire : petit de taille, visage imberbe, fines moustaches, manières attirantes, bref, le physique de l'emploi. Son ami Pallade, qui fut son disciple et devint son historien ne nous a rien transmis de plus sur les quarante premières années de sa vie. » Pas même tant que cela. On voit bien dans Pallade que Macaire était *τραγήματα πιπράσκων* ; mais on cherche en vain les fines moustaches et le reste, dont il faut faire honneur à l'imagination du P. Ch., qui est d'Orléans — il nous le dit — mais décidément bien acclimaté en Orient. H. D.

26. — * Axel Moberg. *The Book of the Himyarites. Fragments of a hitherto unknown Syriac work.* Lund, Gleerup, 1924, in-8°, CLXXIV-61 pp., 8 fac-similés (= *Acta Reg. Societatis humaniorum litterarum Lundensis,* t. VII).

Dans la reliure d'un recueil de liturgie syriaque appartenant à deux bibliophiles de Stocksund, M. et Mme Wirén, on a découvert, sous les plats, d'assez nombreux feuillets de papier, couverts d'écriture jacobite. M. Axel Moberg, qui a été chargé de les examiner, y a reconnu des débris d'au moins quatre ouvrages différents. La série la plus importante provient d'une histoire des martyrs de Nağrān en 49 chapitres, intitulée : *Le livre des Himyarites,* transcrite à Qariataïn (près de Homs), dans l'église Saint-Thomas, par un copiste nommé Étienne, qui achevait son travail le mardi 10 avril 932. En s'aidant d'un sommaire numéroté, qui par bonheur s'est conservé presque en entier, M. M. est parvenu à remettre en ordre et à recoller dans la mesure du possible ces *disiecta membra.* Le texte ainsi reconstitué a reçu les honneurs d'une édition selon toutes les règles, avec traduction, commentaire philologique et glossaire des noms propres. Une longue introduction fait ressortir l'importance du document et la valeur des compléments qu'il apporte à l'histoire de l'église de Nağrān. M. M. ne va pas jusqu'à le mettre au-dessus de la relation de Syméon de Beth-Aršam ; mais il ne s'en faut guère. Selon lui, le *Livre des Himyarites* a été composé peu de temps après la lettre de Syméon, sur des témoignages indépendants et plus complets. Il a servi de source à l'hymne attribuée à Jean Psaltès, et la Passion d'Aréthas n'en serait qu'un extrait (p. XXIV). Son auteur pourrait être l'évêque Georges de Rosapha (p. LXVII). Quel qu'il soit, il se proposait d'écrire non une légende

hagiographique comme les Actes d'Aréthas, mais un document historique au sens propre du mot (p. xxxvi-xxxvii). J'en demande pardon à M. M., mais puisqu'il oppose l'hagiographie à l'histoire, il faut bien lui déclarer que le *Livre des Himyarites* nous paraît de l'hagiographie et non de la meilleure. Toutes les caractéristiques du genre s'y retrouvent ; il ne s'en faut pas d'une seule. Il est vrai que l'auteur se donne l'air d'avoir écrit (en quelle langue ?) sur les dires de témoins oculaires, donc dans le pays même ou après en être revenu. Pourtant ses indications, précises en apparence, échappent partout au contrôle. Les narrateurs qu'il fait parler déclament selon toutes les rubriques de la phraséologie la plus conventionnelle. Les dates qu'ils avancent sont non seulement douteuses mais positivement impossibles (cf. MOBERG, p. LVIII-LIX). Aucune d'elles n'a laissé la moindre trace dans la tradition liturgique. Les noms des martyrs que ces prétendus témoins disent avoir personnellement connus sont tous retombés dans l'oubli. Tous les détails de mise en scène dont ils enveloppent les faits attestés par ailleurs sentent l'invention épique. Inventées également, au prix d'une invraisemblance épaisse, les raisons par lesquelles ils s'excusent de ne pas posséder de reliques des martyrs himyarites (p. CXXVI, LXV). En fin de compte, M. M. lui-même reconnaît que le récit doit être pris *cum grano salis* (p. LXIX). Soit ! Tout dépend de la grosseur du grain et de la qualité du sel. Mais ce n'est point par un malheur complètement immérité qu'une amplification aussi creuse a failli disparaître pour toujours dans le rembourrage d'une reliure. Cela n'empêche pas que cette rhapsodie, qui n'ajoute rien à l'histoire authentique des martyrs de Nağrān, n'ait au point de vue littéraire un intérêt peu commun. M. M. a rendu un bon service en la sauvant de l'oubli. Beaucoup de textes qui ne la valaient pas ont été aussi luxueusement et moins bien publiés. P. P.

27. — * E. A. Wallis BUDGE. *Baralâm and Yĕwâsĕf,* being the Ethiopic version of christianised recension of the Buddhist legend of the Buddha and the Bodhisattva. Cambridge, University Press, 1923, 2 vol. in-8°, XVI-246 ; CXXII-351 pp., 73 planches, fac-similés.

Il y a déjà plus de 30 ans que Sir E. A. Wallis Budge possède dans ses cartons une copie collationnée de la recension éthiopienne de Barlaam et Joasaph, qu'il se proposait de publier. Les innombrables ouvrages qui depuis lors se sont disputé son temps — nous ne dirons pas ses loisirs — lui ont enfin permis d'en achever l'édition.

Heureux l'homme dont tous les projets arrivent à maturité *in tempore opportuno* et qui n'est retardé dans leur accomplissement que par la surabondance des occasions ouvertes à son activité. Les deux volumes de M. B. comprennent le texte éthiopien de l'*Histoire édifiante*, d'après le manuscrit Oriental 699 du musée Britannique. Dans le manuscrit du même fonds Oriental 753, l'éditeur a relevé et compté quelque deux mille variantes rédactionnelles, dont un bon nombre lui ont paru négligeables. Celles qui ont été retenues n'ont pas laissé de traces dans la version anglaise, de quoi personne assurément ne fera un reproche au traducteur. A la suite du *Barlaam et Joasaph*, M. B. a réimprimé, en la retouchant légèrement, la traduction de la *Prédication* et des *Actes de S. Thomas dans l'Inde* (*BHO*. 1214, 1205-1209), qu'il a donnée lui-même dans sa belle édition du *Gadla Ḥawārjāt* (cf. *Anal. Boll.* XXII, 85). Nous noterons, avec plaisir, que le savant auteur est revenu sur certaines concessions peut-être excessives qu'il avait faites à l'exactitude littérale.

Dans l'introduction, qui contient la matière d'un petit volume, les hagiographes remarqueront surtout les pages consacrées aux sources indiennes de l'Histoire édifiante, et en particulier au *Lalita Vistara*, avec l'assistance de M. L. Barnett. C'est dans ce domaine inconnu et presque impénétrable, que l'on est heureux de rencontrer un guide sûr et bien informé. Les premiers pionniers de l'orientalisme, et les profanes qui se sont aventurés à leur suite dans ces problèmes, en ont parlé avec une assurance dont nous devrions être aujourd'hui bien corrigés. Le reste de l'introduction n'est pas entièrement au point, et quelques parties pourraient servir à certifier l'âge de la copie éthiopienne à l'occasion de laquelle on les croirait écrites il y a beau temps. De la version géorgienne, M. B. ne paraît connaître que les quelques bribes publiées en 1888, par M. Marr dans les *Zapiski vostočnavo otdělenija russkavo arkheologičeskavo Obščestva*, t. III, p. 231 et suiv. Depuis lors pourtant, l'étude de la légende géorgienne a fait du chemin. Pour ne rien dire des autres fragments publiés par M. Marr et par feu A. Khakhanov, on a vu paraître en 1899, par les soins de M. E. Taqaïšvili, une édition complète du *Sibrdzne Balahvarisi* (Tiflis, 1895 ; traduction russe par M. Džavakhov, dans les *Zapiski vostoč otd.*, t. XI, 1898, p. 5-48). Les très ingénieuses recherches auxquelles ces publications ont donné le branle, n'ont point, tant s'en faut, infirmé le témoignage des manuscrits grecs où il est dit que la ψυχωφελὴς ἱστορία a été traduite du géorgien — une variante tardive dit : de l'arabe — par S. Euthyme

l'Hagiorite (voir *Anal. Boll.*, XL, 297). Évidemment ce texte ne suffit pas à prouver que le Barlaam bouddhique a pris en géorgien la forme d'une légende chrétienne. Euthyme aura mis en grec une traduction, probablement abrégée, du roman original, qui aura ensuite servi de canevas au premier auteur de la rédaction byzantine. S'il fallait entendre qu'il l'a arrangée lui-même, où serait l'impossibilité? Euthyme, emmené tout jeune de son pays natal, avait été élevé dans les écoles de Constantinople, et il s'y était hellénisé au point d'avoir presque oublié sa langue maternelle. Les manuscrits grecs où il est nommé en tête de l'*Histoire édifiante* ont peut-être été copiés de son vivant. Il y avait donc lieu de prendre garde à leur affirmation. M. B. en fait bon marché (p. CIII). Il n'est certes pas le premier à qui elle ait paru incroyable ; mais en 1923, il n'était plus permis de dire que Zotenberg en a démontré l'inexactitude par des raisons que la plupart des savants ont acceptées comme satisfaisantes (ibid.). Les savants qui se sont rendus à ces objections creuses n'ont apparemment pas lu les réfutations écrasantes qu'elles se sont attirées coup sur coup du célèbre arabisant V. Rosen et du maître incontesté de la philologie géorgienne, M. N. Marr (cf. *Anal. Boll.*, loc. c.). Ils n'y ont en tout cas rien répondu. Les deux savants russes ont prouvé à l'évidence que de tous les chemins par où la légende bouddhique a pu parvenir au premier rédacteur grec, celui qui traverse la Géorgie est le seul dont toutes les étapes principales soient marquées par un témoignage positif. Tous les autres systèmes s'appuient sur des suppositions gratuites. C'est en vertu d'un de ces postulats que l'on continue d'admettre l'existence d'un Barlaam et Joasaph syriaque. Imaginé à une époque où l'on ne voyait pas d'autre intermédiaire possible entre le pehlevi et le grec, il menait, par voie de conséquence, à supposer que le roman bouddhique avait pénétré dans le monde byzantin avant que le syriaque n'ait cessé d'être une langue vivante. Mais à mesure que les recherches s'étendent, il devient de plus en plus probable que cette version syriaque ne sera jamais retrouvée. Elle a disparu, dit M. B. Disparu? Alors qu'elle s'est conservée dans les plus pauvres littératures de l'Orient, le copte excepté — autre indice qui marque une date — elle aurait donc totalement péri dans la plus riche de toutes, malgré cette même nécessité en vertu de laquelle on affirme qu'il a dû exister un Barlaam syriaque, bien qu'il n'en reste pas la moindre trace. Comme si cette disparition complète d'un texte hypothétique, dont l'absence doit être tenue pour impossible, n'était pas un phé-

nomène étrange et presque contradictoire. Et non content de l'admettre sans explication et sans preuve, on repart de là pour contester a priori le témoignage positif des documents. Voilà l'inconvénient des systèmes provisoires qui se maintiennent par possession d'état : après avoir détourné de regarder les faits, ils conduisent à les nier.

Par une juste récompense du talent miraculeux qui lui permet d'expédier, comme en se jouant, tant de travaux déconcertants par leur masse et leur difficulté, M. B. a rencontré un ami généreux qui a voulu couvrir en partie les frais de cette somptueuse publication. Ce Mécène anonyme a royalement fait les choses. Grâce à lui sans doute, le volume est orné d'une illustration élégante, où l'on remarquera surtout les reproductions des 64 gravures sur bois du *Josaphat und Barlaam* allemand, dans l'édition incunable d'Augsbourg. Ces naïves images feront la joie des amateurs de curiosités iconographiques, s'ils songent à les chercher dans les pièces justificatives d'un livre éthiopien. P. P.

28. — * Otto Bardenhewer. *Geschichte der altkirchlichen Literatur.* Vierter Band, erste und zweite Auflage. Freiburg i. Br., Herder, 1924, in-8°, x-673 pp.

29. — * Otto Stählin. *Die hellenistisch-jüdische Litteratur.* München, C. H. Beck, 1921, in-8°, paginé 535-658.

30. — * Id. *Die altchristliche griechische Litteratur.* Ibid., 1924, in-8°, paginé v-1105-1500.

Le grand ouvrage de Mgr Bardenhewer a été annoncé ici, volume par volume, et nous n'avons pas à répéter ce qui a été dit de sa méthode et de son érudition. D'ailleurs, nous n'apprendrions rien à personne. L'*Histoire de l'ancienne littérature ecclésiastique* est un de ces instruments de travail avec lesquels tout le monde est familiarisé. Le présent volume embrasse la littérature du Ve siècle. Pour le grec, la matière est répartie en trois groupes : les écrivains du patriarcat d'Alexandrie, ceux du patriarcat de Constantinople, ceux enfin des patriarcats d'Antioche et de Jérusalem. La littérature syriaque avait été réservée pour ce volume : nous remontons ici à l'origine. Les autres littératures orientales chrétiennes (copte, arménien, géorgien) en paraissent exclues, pour une raison qui nous échappe. Les latins sont surtout ceux d'Afrique — parmi eux, S. Augustin — et ceux de Gaule. L'Italie et l'Espagne ne brillent guère durant cette période. Aucun nom de quelque relief n'est omis,

et l'on est heureux de trouver dans cette histoire des renseignements précis sur des écrivains souvent négligés dans les ouvrages analogues. C'est ainsi que Cyrus, ancien évêque de Cotyée. dont l'Anthologie grecque a conservé des poésies, n'est pas oublié. Il pouvait y avoir des raisons de donner place à Claudien. Il naquit en Égypte, mais on est tout de même étonné de le rencontrer en compagnie des écrivains chrétiens de ce pays. L'hagiographie est partout représentée, surtout chez les grecs et les syriens. Quelques additions en passant : Les Miracles de S. Théodore par Chrysippe ont été publiés en 1921 par Sigalas (*Anal. Boll.*, XL, 421). La Vie de S. Daniel le stylite a paru d'abord dans les *Analecta* en 1913. Sur S. Alexis il y avait à signaler un bon travail du P. Poncelet dans *La Science catholique*, 1890, p. 632-45. Ce n'est pas le cardinal Rampolla qui a le premier attribué la *Vita S. Melaniae iunioris* à Gerontius ; c'est le P. De Smedt qui a émis cette conjecture, au t. VIII des *Analecta*, p. 17. La littérature des *Apophthegmata patrum* aurait pu être traitée avec un peu plus d'ampleur, et il y avait lieu, notamment, de citer les textes publiés par l'abbé Nau dans la *Revue de l'Orient chrétien*. Dans une nouvelle édition l'auteur pourra tenir compte de l'ouvrage posthume de Bousset (*Anal. Boll.*, XLII, 430), paru après le sien. Comme l'auteur tient à citer les monographies sur les écrivains dont il s'occupe, nous pourrons encore ajouter à la notice de Dracontius, la thèse de H. Malfait, *De Dracontii poetae lingua*, Paris, 1902. Si tous les pédants qui ont fouillé un petit coin de la littérature patristique se mettaient de la partie, on pourrait sans doute allonger cette liste. Mais qu'est-ce que tout cela à côté des innombrables renseignements recueillis par Mgr B., et qu'il communique libéralement à des lecteurs trop souvent ingrats ?

Les deux volumes de M. Stählin sont extraits de la sixième édition de l'ouvrage de W. von Christ, *Griechische Litteraturgeschichte* faisant partie du *Handbuch* d'Iwan Müller. C'est en réalité une seconde édition, car la collaboration de M. S. n'a commencé qu'à la cinquième édition de Christ. C'est une heureuse idée d'avoir associée à la littérature chrétienne la littérature juive hellénistique qui a tant de points de contact avec elle, et l'auteur a réussi à être si complet que ceux-là même qui possèdent la quatrième édition du grand ouvrage du Schürer ne sauraient se passer de la mise au point de M. S. Il serait bien difficile d'y signaler des lacunes, pour la date où elle a paru. A ceux qui chercheraient en vain, dans la table, le

Martyrium Isaiae, je crois bon d'indiquer qu'ils le trouveront sous *Ieremias*. C'est une légère distraction comme on en relèverait très peu dans le *Handbuch*. Le volume réservé à la littérature chrétienne rendra plus de services encore que le précédent, et rien n'a été négligé, malgré les difficultés du moment, pour tenir compte des tout derniers travaux. La première partie, qui va des origines à Constantin, commence par une revue rapide des écrits du Nouveau Testament. C'est là un luxe ; l'auteur aurait peut-être bien fait de laisser cette section aux exégètes qui peuvent la traiter avec plus d'ampleur. La littérature non canonique est l'objet propre du livre, et nous y signalons spécialement les chapitres sur les Évangiles et les Actes apocryphes, les Apocalypses, et enfin, les Actes des martyrs. Les derniers travaux sur les martyrologes, sur le titre de martyr, sur les anciennes Passions sont résumés en quelques pages appuyées sur une bibliographie aussi abondante qu'exacte. Une revue des écrits gnostiques, et des débuts de la patristique jusques et y compris Eusèbe, termine la première partie. L'âge d'or de la littérature ecclésiastique est étudié dans la seconde, qui nous mène au seuil du règne de Justinien. C'est la limite convenue où commence la littérature byzantine. H. D.

31. — * Max Manitius. *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*. Zweiter Teil : Von der Mitte des zehnten Jahrhunderts bis zum Ausbruch des Kampfes zwischen Kirche und Staat. München, C. H. Beck, 1923, in-8°, x-873 pp. (= *Handbuch der Altertumswissenschaft*.)

Dans son premier volume sur la littérature latine au moyen âge, M. Manitius avait réparti les œuvres littéraires en deux grandes périodes : la première allant de Justinien à Charlemagne et la deuxième de Charlemagne à la décadence de la renaissance carolingienne. Le second volume embrasse une période beaucoup moins étendue : un peu plus d'un siècle, du milieu du Xe siècle au commencement de la querelle des investitures. Au fur et à mesure que l'on descend le cours des âges, l'activité littéraire va en croissant et les œuvres, que le passé nous a conservées, sont de plus en plus nombreuses. Toutefois là n'est pas l'unique cause de l'abondance de la matière analysée dans le présent volume. M. M., en effet, s'est décidé à donner une place plus large à la poésie religieuse et à l'hagiographie. Cette place était d'ailleurs méritée. A partir des Xe et XIe siècles, pour plusieurs motifs que M. M. indique en partie, la littérature ha-

giographique prend une importance considérable. Sans doute il ne pouvait être question de dresser un relevé de toutes les œuvres consacrées au culte des saints, — il existe à cet effet des répertoires spéciaux — aussi M. M. a-t-il préféré faire un choix parmi cette vaste et souvent monotone littérature et ne retenir que les œuvres qui méritaient plus spécialement d'attirer l'attention. Par une heureuse innovation, l'auteur a placé en tête des chapitres un aperçu des genres littéraires qui y sont traités. Le chapitre intitulé : *Universale Schriftsteller* a été supprimé ; il est vrai que le Xe et le XIe siècle ne nous offrent pas d'écrivains tels que Bède ou Isidore de Séville dont l'œuvre encyclopédique n'appartient à aucun des genres particuliers. En parcourant la table des matières, on s'aperçoit aisément que l'auteur a éprouvé un certain embarras à classer les textes hagiographiques. Bien qu'un chapitre spécial (chap. IV) leur soit réservé, quelques-uns ont été rangés parmi les œuvres historiques, par exemple, la *Vita Kaddroae abbatis*, la Vie de S. Poppon de Stavelot, de S. Gérard de Brogne, et nous pouvons faire la même constatation dans le chapitre consacré à la poésie. Cette répartition implique par elle-même un jugement de valeur sur les textes. En effet, voici comment l'auteur a groupé les œuvres : Théologie, Histoire, Hagiographie (prose), Poésie, les branches du *Trivium* et du *Quadrivium*. Or ce n'est pas sans intention que l'hagiographie est intercalée entre l'histoire et la poésie, car, ainsi que M. M. le dit lui-même, les œuvres hagiographiques appartiennent tantôt à l'histoire, tantôt à la poésie. Mais inutile de nous attarder plus longuement sur ces questions de classification, questions toujours délicates et dont aucune solution n'a chance de rallier tous les suffrages. M. M. a mis un soin tout particulier à noter les réminiscences d'auteurs classiques que l'on rencontre dans les écrits du moyen âge. Grâce à ces diligentes recherches, nous pouvons nous rendre compte exactement de la vogue de la littérature classique, du moins dans ses principaux représentants, pendant le Xe et le XIe siècle. Chaque notice est suivie d'utiles extraits et de l'indication des principaux manuscrits.

Dans un travail aussi vaste, l'exactitude absolue était impossible. Nous nous bornons à relever quelques détails contestables. A la suite de plusieurs historiens, l'auteur attribue (pp. 341 et 415) à Fulbert de Chartres la Vie de S. Autbert ; nous aurons bientôt l'occasion de montrer qu'elle n'est pas de Fulbert. Dans l'énumération des manuscrits de la Vie de S. Géry (*Gaugericus*), M. M. écrit :

« Vielleicht auch im Monac. 14364. » Or ce ms. coté jadis 1347 (*Catal. cod. lat. Biblioth. reg. Monac.* t. II, II, p. 162) est en réalité le plus ancien et le meilleur manuscrit. Cf. *Neues Archiv,* XVI, 229 et *M. G., Scr. rer. merov.,* III, 650. Le manuscrit des Miracles de S. Gengulphe par Gonzon de Florennes n'est pas perdu (MANITIUS, p. 465) ; il est conservé à la bibliothèque Royale de Bruxelles dans le fonds *Philipps* sous la cote 4632 (*Catal. Lat. Brux.,* II, p. 479, nº 3 et *Anal. Boll.,* XXVI, 346). Suivant M. M., Gonzon n'était pas encore abbé quand en 1045 il composa les *Miracula ;* or, dans une charte, conservée sous forme de *vidimus,* nous voyons que Gonzon était déjà abbé en 1029. Cette charte est reproduite dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique,* 2e série, t. V (1888), p. 390-92. Dès lors la date de 1045 ne peut plus être maintenue en toute certitude. Longtemps on a soutenu sur la foi des Annales d'Hildesheim que Notger avait été prévôt à Saint-Gall. Kurth, dans son livre : *Notger de Liège et la civilisation au Xe siècle,* t. I, p. 34-37, a réfuté cette opinion. Nous ne voyons pas pourquoi M. M., qui cite l'ouvrage de l'historien belge, préfère s'en tenir au texte des Annales (p. 219). Ce fait n'est pas sans importance, car il a servi à propager l'idée qu'au Xe siècle le mouvement littéraire si intense à Liège, était dû à des influences venant de Saint-Gall. Hirzel, dans sa monographie sur Hériger (p. 24, note 4) s'était aussi rallié à l'opinion de Kurth. Le premier voyage de Notger en Italie, signalé par Kurth, a échappé à l'attention de M. M., ainsi que la réfutation de la thèse soutenue par Hauck au sujet de la connaissance du grec à Liège. Enfin c'est à Lobbes, où il était moine, qu' Hériger fit la connaissance de Notger (BALAU, *Sources de l'histoire du pays de Liège,* p. 121). Nous avons relevé quelques inexactitudes dans la notice consacrée aux *Gesta episcoporum Leodiensium* d'Anselme. Nous espérons y revenir prochainement. Dans le texte de la *Vita Kaddroae,* M. M. adopte sur la foi de l'édition de Colganus (*Act. Sanctorum Hiberniae,* p. 494), une leçon fort difficile à justifier, ainsi qu'il le reconnaît lui-même (p. 236). Le texte de Colgan dit : *Verum* QUANDAM *inter nos schedulam te comprimere promisisti.* Supprimons le mot *quandam* et le sens devient très clair : l'auteur de la *Vita Kaddroae* demande à son abbé de ne pas divulguer son écrit. Or, c'est précisément cette leçon qui a été adoptée dans les *Act. SS.,* Mart. I, p. 474, et qui a été reproduite dans les *Monumenta Germaniae* (*Scr.,* IV, 483). Parlant du dédicataire de cette biographie M. M. écrit : « Der Adressat des Werkes

ist wohl Immo von Waulsort und nicht Immo von Gorze gewesen » (p. 239), et il renvoie le lecteur à l'ouvrage de Schultze : *Forschungen zur Geschichte der Klosterreform*, p. 51. Or, ce dernier n'est pas si catégorique ; qu'on en juge : «Sie (la Vita Kaddroae) ist gewidmet einem Abt Immo ; es liegt doch wohl näher an Immo von Waulsort als am Immo von Gorze zu denken. » De plus, pour des raisons que nous ne pouvons songer à développer ici, nous inclinons à penser que c'est plutôt à Immon de Gorze que l'ouvrage a été dédié. Le livre de M. M. se termine par d'importants *Nachträge zum ersten Band*, où l'auteur complète et corrige sur bien des points le premier volume. B. DE GAIFFIER.

32. — * Montague Rhodes JAMES. *The Apocryphal New Testament*, being the Apocryphal Gospels, Acts, Epistles and Apocalypses, with other narratives and fragments, newly translated. Oxford, Clarendon Press, 1924, in-8°, XXXI-584 pp.

33. — * Edgar HENNECKE. *Neutestamentliche Apokryphen*, in Verbindung mit Fachgelehrten in deutscher Uebersetzung und mit Einleitungen. Zweite Auflage, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1924, in-8°, paginé 513-668, I-XII, 1*-32*.

Si l'on avait posé la question : « est-il possible de condenser en un seul volume clair et maniable, toute la substance utile des apocryphes du Nouveau Testament et des études auxquelles ils ont donné lieu, » la plupart des érudits familiarisés avec le sujet auraient sans doute répondu : « non ». Et ils n'eussent pas été en peine de dire pourquoi. Rien de plus enchevêtré que cette exubérante et inconsistante littérature ; rien non plus qui résiste aussi obstinément à l'analyse et à la simplification. La masse encombrante de ces productions, si monotones dans leur diversité monstrueuse, est déjà par elle-même un embarras à peu près insurmontable. Comment les abréger sans altérer cet air de fiction plus ou moins avouée qui fait partie de leur caractère propre ? Comment surtout mettre au point, en quelques lignes, les recherches consacrées à tant de questions abstruses et parfois mal posées ? C'est l'entreprise impossible que vient de réussir M. M. R. James. Grâce aux principes établis dans l'introduction avec une lucidité incisive et volontiers humoristique, la matière a été délimitée et distribuée dans un ordre qui, après coup, paraît tout simple et tout naturel : évangiles (y compris les vestiges des évangiles hérétiques disparus, et les fragments tout récemment retrouvés dans les papyrus), agrapha, évangiles de l'En-

fance, Actes des Apôtres, épîtres pseudo-apostoliques, apocalypses. Les textes importants sont traduits tout au long, d'autres écourtés, d'autres enfin simplement analysés. Sur chacune des pièces, un court avant-propos donne les indications indispensables et, s'il y a lieu, les références qui permettront de les compléter. La bibliographie aussi a été résolument allégée de tous les ouvrages vieillis et de tous ceux qui n'avaient pas à vieillir, étant nés en retard sur l'érudition de leur temps. Ni dans le choix des textes ni dans l'annotation rien de vraiment essentiel n'a été omis. Si nous mentionnons ici que M. J. ne cite pas le fragment de la version géorgienne de l'*Évangile de l'Enfance* publié par M. L. Melikset-Bekoff (*Khristianskij Vostok*, t. VI, 1920, p. 315-20) et la note où M. N. Marr semble contester que ce fragment soit traduit du grec (ibid., p. 343-47), c'est moins pour souligner cette omission, que pour saisir l'occasion de donner un souvenir et un regret aux excellents travaux d'une école arrêtée tout à coup en plein essor. Dans la « littérature » plus directement accessible, on aurait peine à noter chez M. J. une lacune de quelque importance. Son livre est un modèle achevé d'élégante et solide vulgarisation, et ses éditeurs ne disent rien de trop en promettant au lecteur « a comprehensive view of the apocryphal literature connected with the New Testament. »

Évidemment, auprès de cet élégant volume, où la matière est filtrée, clarifiée et légèrement édulcorée, il reste place pour un ouvrage plus « wissenschaftlich », qui la présente à l'état natif, avec tous les produits et sous-produits de sa fermentation. C'est l'utilité que se propose, en sa forme nouvelle et refondue, le vaste recueil de M. Hennecke. Les fascicules 5 et 6, qui achèvent le volume, ont suivi de près ceux qui ont été annoncés précédemment (XLII, 146-147). Ils contiennent, outre l'introduction générale de l'ouvrage, par M. H., les lettres de S. Ignace et de S. Polycarpe par M. G. Krüger, les dits des presbytres de S. Irénée, par M. Ficker, la *Didachè*, les *Constitutions Apostoliques*, les Canons d'Hippolyte et la *Didascalie* syriaque par M. Hennecke, le premier symbole baptismal par M. Lietzmann, la seconde lettre de S. Clément par M. von Schubert, les hymnes conservées chez Méliton de Sardes, Clément d'Alexandrie, etc., par M. Kroll, les prières et textes liturgiques par M. von der Goltz (traductions par M. P. Cordshagen), l'épître à Diognète par M. Geffcken, enfin les proverbes de Sextus par M. Kroll. Cette simple énumération suffit à montrer que M. H. donne au terme d'« apocryphes » une extension que M. James regarde comme abu-

sive, et sans doute avec raison. D'autre part, il n'a pas cherché, comme le savant anglais, à suivre à travers toutes les anciennes littératures chrétiennes l'évolution des pièces comprises dans son recueil. Que l'on rapproche, par exemple, le chapitre de M. James sur les évangiles de l'Enfance, des paragraphes correspondants chez M. H., où certaines pages de M. Meyer semblent contemporaines de Tischendorf. Sur toutes ces questions de principe, l'éditeur s'explique longuement et doctement dans son introduction. Mais malgré l'intérêt de ces pages, il est à prévoir que bien des lecteurs en quête d'une notion claire recourront de préférence au savoir non moins sûr et mieux digéré de M. James. P. P.

34. — * Karl BIHLMEYER. *Die Apostolischen Väter.* Neubearbeitung der Funkschen Ausgabe. 1. Teil. Tübingen, Mohr, 1924, in-8°, L-163 pp. (= *Sammlung ausgewählter Kirchen- und Dogmengeschichtlicher Quellenschriften*, 2. Reihe, 1. Heft, 1. Teil).

35. — * A. SOUTER. *Tertullian. Concerning the Resurrection of the Flesh.* London, S. P. C. K., 1922, in-8°, XXIV-205 pp. (= *Translations of Christian Literature.* Series II. Latin Texts).

36. — * J. E. C. WELLDON. *S. Aurelii Augustini episcopi Hipponensis De Civitate Dei contra Paganos libri XXII.* London, S. P. C. K., 1924, 2 vol. in-8°, LXI-508, 707 pp.

37. — * *Scrittori cristiani antichi*, n° 7-11. Roma, Libreria di Cultura, 1923-1925, 5 vol. in-8°, 88, 116, 147, 58, 139 pp.

38. — * Agostino FAGGIOTTO. *La diasporà catafrigia. Tertulliano e la « Nuova Profezia ».* Ibid., 1924, in-8°, 187 pp. (= *Collezione ΓΡΑΦΗ*, n° 4).

39. — * Paul MONCEAUX. *Histoire de la littérature latine chrétienne.* Paris, Payot, 1924, in-8°, 176 pp. (= *Collection Payot*, n° 47).

M. K. Bihlmeyer vient de refondre l'*editio minor* des Pères apostoliques de Funk (cf. *Anal. Boll.*, XXVI, 107). Les modifications sont fort importantes. L'ouvrage s'est considérablement augmenté ; il doit comprendre deux fascicules. Le second sera réservé uniquement au Pasteur d'Hermas. L'introduction générale et celle des différents écrits ont été complètement remaniées, et les voici parfaitement à jour. Les bibliographies sont excellentes. Les textes sont ceux de Funk, mais revus avec le plus grand soin et d'après tous les manuscrits et les meilleurs travaux parus depuis 1906 jusqu'en septembre 1924. Ont dû être surtout retouchées la Didachè,

la 1re épître de Clément, les lettres d'Ignace, notamment la lettre aux Romains, et la Passion de Polycarpe. Celle-ci nous intéresse directement. Outre les cinq manuscrits grecs, l'Histoire d'Eusèbe et la Passion latine, qui ont servi à l'édition de Funk, M. B. a utilisé un sixième manuscrit grec (ms. 95, XIe s., du couvent de la Trinité dans l'île de Halki) publié en 1919 dans le *Νέος Ποιμήν* (t. I, p. 608-624), les fragments du panégyrique du pseudo-Chrysostome (*BHG.* 1564) qu'avait négligés Funk, et les corrections proposées par M. W. Reuning (*Zur Erklärung des Polykarpmartyriums*, Darmstadt, 1917). Des manuscrits grecs de la Passion, celui de Moscou (ms. 159, XIIIe s.) est d'après M. B. le meilleur. Sur ce point, il s'écarte de l'opinion de Funk pour suivre celle de M. E. Schwartz (*De Pionio et Polycarpo*, Gottingae, 1905), mais il n'adopte pas cependant toutes les leçons que ce dernier a proposées. Vingt-quatre variantes ont été introduites dans le texte de Funk. Toutes ne sont peut-être pas également heureuses. Dans ses prolégomènes, M. B. a fait siennes les opinions du P. Delehaye sur la valeur historique de la *Passio* telle qu'elle nous est parvenue, sur celle de la *Vita Polycarpi* et sur la date de sa composition (*Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles, 1921, p. 12-59). A propos du fragment de Quadratus, M. B. signale la récente et curieuse théorie de M. J. Rendel Harris (*The Expositor*, 8e sér., t. XXI, 1921, p. 147-60). Celui-ci voit des restes de l'apologie perdue de Quadratus dans toute une série de textes disparates : les homélies pseudo-clémentines, le roman de Barlaam et Joasaph (*BHG.* 224), la Passion de Ste Catherine par Métaphraste (*BHG.* 32), la chronique universelle de Jean Malalas. M. B. a bien raison de se défier et de demander des preuves. Tous les textes édités par M. B. ont été pourvus d'un appareil critique pris dans l'*editio maior* de Funk mais complété, et très abondamment pour certaines pièces. Le tableau des citations et références bibliques a été vérifié et aussi allongé. Bref, l'ouvrage, tel qu'il se présente maintenant, répond, croyons-nous, à toutes les exigences et à tous les vœux, et il fait grand honneur à M. B.

En 1922 a paru dans la collection *Translations of Christian Literature* de la S. P. C. K. un troisième volume de la traduction des écrits de Tertullien. Comme les précédents, il est dû à M. A. Souter. C'est dire que le travail est soigné. La traduction du *De Carnis resurrectione*, sobrement annotée, est faite sur le texte établi en 1906 par Kroymann dans le *Corpus* de Vienne. Elle est précédée d'une courte

introduction sur la vie et les écrits de Tertullien, principalement sur le traité en question. Ce qui donne à ce volume une importance scientifique que n'ont pas les autres ouvrages de cette série, c'est son appendice. M. S. a pu collationner le texte de Kroymann sur l'excellent manuscrit de Tertullien découvert à Troyes, en 1916, par Dom A. Wilmart (cf. *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1920*, p. 380-86), et il nous offre un tableau de toutes les variantes qui tirent à conséquence. Le système de notation n'est malheureusement pas des plus clairs. Pour des raisons paléographiques et linguistiques, M. S. estime que l'original de ce texte doit être un manuscrit espagnol du VIe-VIIe siècle, qui lui-même serait une copie d'un codex apporté directement d'Afrique. Dom Wilmart s'est réservé l'histoire de ce précieux manuscrit. M. S. a également collationné les quatre autres traités de Tertullien conservés dans ce codex : *Adversus Iudaeos, De carne Christi, De baptismo, De paenitentia.* Il nous promet les variantes dans d'autres volumes de traduction de la même série, s'il n'est pas devancé par quelque éditeur.

M. J. E. C. Welldon, doyen anglican de Durham, a fait paraître, en deux gros volumes, la première édition anglaise, commentée, du *De Civitate Dei* d'Augustin. Le texte est celui de Hoffmann dans le *Corpus* de Vienne. Tout l'appareil critique a été omis. Une longue introduction expose clairement les circonstances de la composition du traité et en détaille le contenu. Le commentaire est sobre, mais suffisant pour les lecteurs auxquels est destinée cette édition de la S. P. C. K. Il les aidera à mieux comprendre le texte, sans les accabler d'explications érudites. Certaines annotations linguistiques auraient toutefois pu être avantageusement remplacées par des notes d'un autre genre. Ainsi, dans les chapitres VII-X du XXIIe livre, pourquoi ne pas signaler, en différents endroits, toute leur importance pour l'histoire des développements du culte des martyrs (cf. H. Delehaye. *Les origines du culte des martyrs*, p. 147-58. Sur les premiers *libelli miraculorum*, voir *Anal. Boll.*, XXIX, 427-34, et sur S. Augustin et les miracles de S. Étienne, supra, p. 74-85). Des inexactitudes se sont glissées par-ci par-là. Ainsi, t. I, p. 42, note 1, l'histoire de Bernice, Prosdoce et Domnina et celle de Pélagie d'Antioche ont été confondues (cf. Delehaye, op. c., p. 230-31), et, t. II, p. 600, note 51, le mot *martyrium*, qui désigne l'édicule construit sur la sépulture d'un martyr, est traduit par « the relics of the martyr ». A la fin du second volume, on trouvera neuf appendices,

où sont traités certains points qui demandaient de plus longs développements : la conception augustinienne de la cité de Dieu, les procédés de style, l'Église et le théâtre, la théorie d'Augustin sur le sacrifice, sa doctrine de l'incarnation, sa théorie du miracle, l'importance qu'il attribue à la prophétie, son idée de l'Église, l'emploi de l'Écriture. Dans ces pages on reconnaît le théologien anglican. Le grand mérite de M. W. est d'avoir cherché à expliquer Augustin surtout par lui-même. Son étude est consciencieuse et personnelle. Il aurait cependant pu profiter davantage, nous semble-t-il, des travaux spéciaux des théologiens et historiens allemands. A propos de la question controversée de la connaissance qu'avait du grec Augustin, il aurait trouvé réunis dans H. Becker, *Augustin. Studien zu seiner geistigen Entwicklung*, Leipzig, 1908 (p. 122-31) les textes qui semblent prouver qu'Augustin ne s'était pas arrêté aux premiers éléments de la langue. Voir à ce sujet *Échos d'Orient*, t. XXI (1922), p. 387-93 et *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXI (1925), p. 79-83. Dans sa bibliographie, M. W. signale les éditions principales des œuvres complètes d'Augustin, toutes celles du *De Civitate Dei* en particulier, ainsi que les traductions de ce traité. Il omet de citer celles de la *Bibliothek der Kirchenväter*. Une liste d'ouvrages à consulter sur des questions spéciales n'aurait pas été inutile.

La publication de la série des *Scrittori cristiani antichi* se poursuit rapidement, comme il était annoncé (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 427). Dans les fascicules que nous avons reçus ne se trouve, cette fois, aucun texte proprement hagiographique, et nous nous contenterons de signaler, sans appréciation, leur contenu. Le n° 7 est la traduction du *De mortibus persecutorum* de Lactance par Fr. Scivittaro ; le n° 8, celle du *Λόγος πρὸς Ἕλληνας* de Tatien par M. Fermi ; le n° 9, une étude sur les débuts du montanisme par A. Faggiotto ; le n° 10, la traduction de la Didachè par M. Zappalà ; le n° 11, de E. Buonaiuti, le texte avec traduction et commentaire des Agrapha dans les évangiles apocryphes des Nazaréens, des Hébreux, des Ébionites, des Égyptiens, de Pierre, et dans les Pères de l'Église.

La *Libreria di Cultura* édite aussi, sous le titre de *Collezione ΓΡΑΦΗ*, des recherches et des textes d'histoire et de littérature religieuses. Cette série a été créée par A. Biamonti et par A. Pincherle. Quatre volumes ont déjà paru. Le dernier seul, qui est de A. Faggiotto, a trait au christianisme. C'est, peut-on dire, la suite du n° 9 de la collection précédente : les développements du monta-

nisme. Ce travail relève plutôt de l'histoire des dogmes que de nos études. Au sujet de la Passsion de Perpétue et Félicité, qui serait teintée de montanisme, qu'on nous permette de rappeler que le P. Delehaye lui a consacré quelques pages dans *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (p. 63-72).

M. Monceaux a écrit pour la *Collection Payot* une petite histoire de l'ancienne littérature latine du christianisme. C'est un modèle de vulgarisation française : érudition, clarté et élégance. Il y a cependant certains points secondaires qui appellent des réserves. Ainsi (p. 23), M. M. présente le martyrologe africain, qui a été fondu dans l'hiéronymien, comme le plus ancien martyrologe d'Occident. C'est là une assertion qui demande à être prouvée et qui ne semble guère probable. J. Simon.

40. — * James Marshall Campbell. *The Influence of the Second Sophistic on the Style of the Sermons of St. Basil the Great.* Washington, Catholic University of America, 1922, in-8°, xvi-156 pp. (= *The Catholic University of America. Patristic Studies.* Vol. II).

41. — * Sœur Wilfrid Parsons. *A Study of the Vocabulary and Rhetoric of the Letters of Saint Augustine.* Ibid., 1923, in-8°, vii-281 pp. (Même collection, Vol. III).

42. — * Sœur Mary Columkille Colbert. *The Syntax of the « De Civitate Dei » of St. Augustine.* Ibid., 1923, in-8°, x-107 pp. (Même collection, Vol. IV).

43. — * Sœur M. Inviolata Barry. *St. Augustine, the Orator. A Study of the Rhetorical Qualities of St. Augustine's « Sermones ad populum. »* Ibid., 1924, in-8°, xi-263 pp. (Même collection, Vol. VI).

Voici quatre thèses de doctorat assez voisines par le sujet, présentées à la Faculté de Philosophie de l'Université catholique de Washington. Notre Bulletin a signalé précédemment avec éloge celle du P. Ameringer sur l'influence de la seconde sophistique dans les panégyriques de S. Jean Chrysostome (*Anal. Boll.*, XL , 183). M. J. M. Campbell a fait les mêmes recherches au sujet des sermons de S. Basile. Mais regardant comme un fait acquis l'influence de la rhétorique sur Basile, il s'est appliqué surtout à en mesurer l'étendue. A cet effet, il a groupé ses observations dans des tableaux statistiques. Ce procédé, MM. Méridier, Guignet, Ameringer l'avaient cependant rejeté à bon escient. Heureusement, comme ses prédécesseurs, M. C. a choisi en outre des exemples topiques, qui permet-

tent de tirer des conclusions claires et fermes. Elles sont bien, dans l'ensemble, ce qu'on prévoyait. L'influence de la rhétorique de l'époque est sans doute très sensible chez Basile, mais moins que dans l'œuvre oratoire de Chrysostome et des deux Grégoire.

Les trois thèses suivantes ont pour auteurs des religieuses appartenant à différentes congrégations. La Sœur E. M. Parsons, des Sœurs de Notre-Dame de Namur, a étudié le vocabulaire et les procédés de rhétorique d'Augustin dans sa correspondance. L'examen de la syntaxe est réservé pour un autre travail. Le plan adopté est clair. Dans la première partie : vocabulaire, sont passés en revue les dérivés, les composés, les mots étrangers d'emprunt, les particularités de flexion, les changements de sens ; dans la seconde : rhétorique, sont groupés les procédés de style, d'après la classification des anciens en tropes, figures de pensée et figures de mots. Dans le style épistolaire d'Augustin se reconnaît l'Africain, le rhéteur et l'ecclésiastique. L'Africain se trahit par le goût de l'archaïsme, mais surtout par les particularités du langage de la conversation et les néologismes. Malgré le grand nombre apparent d'exceptions, le vocabulaire est nettement classique, mais employé d'une manière qui ne l'est pas. Le rhéteur se reconnaît à l'usage fréquent des figures, moins dans celui des tropes ; l'ecclésiastique, à la multitude de mots grecs et de termes adoptés par les apologistes chrétiens en subissant un changement de sens. En général, Augustin prend le vocabulaire ecclésiastique tel qu'il le trouve, laissant aux mots leur sens courant. En somme, la latinité d'Augustin dans ses lettres est un très intéressant produit de son époque. Cette dissertation est une des meilleures de la série.

Celle de C. Colbert, des Sœurs de la Charité du Verbe Incarné, est un peu moins satisfaisante. Pour l'exposé de la syntaxe du *De Civitate Dei* d'Augustin a été adopté un ordre qui est purement extérieur et qui ne permet pas suffisamment de faire ressortir les caractéristiques. Les conclusions, qui sont cependant la chose capitale, tiennent en deux pages et portent sur des détails. Ce qui est à retenir, c'est qu'Augustin se conforme assez bien, dans l'ensemble, aux exigences classiques. Les rapprochements avec la syntaxe des auteurs ecclésiastiques contemporains sont plutôt superficiels. L'enquête elle-même, toutefois, est assez détaillée.

La thèse de M. T. Barry, des Sœurs de la Divine Providence, a pour objet non pas précisément, comme le titre semble l'indiquer, les qualités oratoires d'Augustin, mais ses procédés de style emprun-

tés à la rhétorique de son temps. Le sujet a déjà été abordé par d'autres, mais n'a pas encore été traité d'une manière méthodique et à fond. Comme M. Campbell, l'auteur a également dressé des tableaux statistiques. Le travail, fort bien mené, est précédé d'une courte introduction sur la rhétorique grecque, sur la formation et la carrière oratoire d'Augustin ; il se termine par une étude générale, très rapide, sur son talent oratoire.

Ces thèses font grand honneur à l'Université catholique d'Amérique et tout particulièrement à M. le professeur Roy J. Deferrari, qui a suggéré les sujets et dirigé les travaux de ses élèves. La collection des *Patristic Studies,* dont il est l'éditeur, est jusqu'à présent parfaitement homogène. Puisse-t-elle rester dans ce domaine spécial où elle ne tardera pas à acquérir une réputation très honorable ! J. SIMON.

44. — * Robert MELCHER. *Der 8. Brief des hl. Basilius, ein Werk des Evagrius Pontikus.* Münster i. W., Aschendorff, 1923, in-8°, VIII-102 pp. (=*Münsterische Beiträge zur Theologie* herausgegeben von F. DIEKAMP und R. STAPPER. Heft 1).

Dans ses *Evagriosstudien* (cf. *Anal. Boll.,* XLII, 434), W. Bousset a voulu prouver que la lettre *Πολλάκις ἐθαύμασα τί ποτε πρὸς ἡμᾶς πεπόνθατε,* la huitième dans la correspondance de S. Basile éditée par les Mauristes (*P.G.,* XXXII, 245-68) et la plus importante de toutes au point de vue théologique, n'est pas de lui mais d'Évagrius le Pontique. La démonstration repose presque tout entière sur des arguments tirés de l'analyse de la pièce, et elle tient en quelques pages. L'auteur était à ce point persuadé de la valeur de ses preuves qu'il n'a pas hésité à utiliser largement cette lettre dans son exposé des conceptions théologiques de l'ascète. La même thèse a été soutenue, indépendamment de ce travail et avec une argumentation beaucoup plus nourrie, par M. R. Melcher. Ce qui a mis les deux critiques sur cette voie, quoi que semble dire M. M., c'est que la lettre en question figure aussi parmi les œuvres d'Évagrius, du moin en traduction syriaque, dans un manuscrit du VI/VIIe siècle (Bris tish Museum, Add. 17 167). Il y a lieu de remarquer qu'elle ne seretrouve pas dans la traduction arménienne (Ve siècle) des principaux écrits d'Évagrius éditée, en 1908, par le P. B. Sarghissean. Ne pouvant fonder suffisamment leur démonstration sur la tradition manuscrite, W. B. et M. M. ont été obligés de s'en tenir principalement à l'analyse de la lettre et ils ont cru y découvrir, d'une

part, des oppositions irréductibles entre les idées et les expression qu'elle contient et celles des écrits de Basile, et, d'autre part, des analogies frappantes avec la pensée et le style d'Évagrius. Les rapprochements de M. M., qui supposent une longue et attentive lecture des œuvres de ces deux auteurs, sont faits avec autant d'ingéniosité que de méthode. Mais ils ne suffisent pas, nous semble-t-il, à résoudre définitivement le problème. J. SIMON.

45. — * *Studi Bizantini.* Napoli, R. Ricciardi, 1924, in-8°, III-327 pp., illustrations (= *Pubblicazioni dell'Istituto per l'Europa Orientale.* Seconda serie. V).

Ce recueil de mélanges devait être déposé de la part de l'*Istituto per l'Europa Orientale* sur la table du congrès byzantin de Bucarest, au mois d'avril 1924. Mais des difficultés de différents genres en ont retardé de quelques mois la publication. Il contient vingt-cinq articles dus aux principaux byzantinistes italiens. Aucun n'est proprement hagiographique, mais plusieurs touchent par quelque côté à nos études. Nous donnerons brièvement le contenu de ceux-là.

R. BUONOCORE DE WIDMANN. *I Nemagni del Kaponik.* Quelques recherches sur les origines de la dynastie serbe des Nemanya, si célèbre dans l'histoire politique et religieuse de la péninsule balkanique du XI[e] au XV[e] siècle, et notamment sur leur domaine privé de Kopaonik en Vieille Serbie. Documentation abondante, mais pas toujours de première main. Cette lignée de princes, qui a été élevée presque tout entière sur les autels, a sa place marquée dans un prochain volume des *Acta Sanctorum.*

G. CAMMELLI. *L'inno per la Natività di Romano il Melode.* Des généralités, à l'usage du grand public, sur le célèbre mélode et son *κοντάκιον* de Noël, avec texte grec et traduction en vers italiens.

F. DE SIMONE - BROUWER. *La tradizione bizantina nella letteratura popolare neogreca.* Quelques pages de folk-lore intéressantes, où l'on trouvera de curieuses légendes sur la prise de Constantinople et sur Sainte-Sophie.

I. GUIDI. *Bisanzio ed il regno d'Aksum.* M. G. croit découvrir des indices de l'influence de Byzance à Axum aux V[e] et VI[e] siècles, notamment dans la « conversion » pour motifs politiques du roi Ezânâ (Tâzâna), et dans la propagation du christianisme par les « Neuf Saints », vraisemblablement des monophysites (cf. *BHO.* 812). Il se demande s'il n'y a pas lieu de leur attribuer outre la tra-

duction ghéez des Livres Saints, la composition du « Qerillos », un recueil ghéez de textes relatifs aux questions christologiques tirés des Pères grecs. Cette conjecture du savant auteur mériterait d'être motivée plus longuement.

A. Muñoz. *Tre codici miniati della Biblioteca del Serraglio a Costantinopoli.* En 1905, M. M. a eu le très rare privilège de pouvoir examiner les manuscrits grecs et latins de la bibliothèque du Vieux Sérail à Constantinople. Il nous donne aujourd'hui la description, avec des reproductions photographiques, de trois manuscrits byzantins à miniatures : un tétraévangile (1re moitié du XIIe s.), un évangéliaire (XIIe s.) et un commentaire des psaumes (XIVe s.). Les miniatures à figures de ce dernier manuscrit offrent quelques variantes iconographiques intéressantes et elles sont remarquables par l'élégance de leur style. Les descriptions de M. M. sont détaillées et précises, mais les rapprochements avec d'autres manuscrits auraient pu être plus instructifs, s'il avait utilisé l'excellent travail de M. G. Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'évangile aux XIVe, XVe et XVIe siècles,* Paris, 1916.

P. Orsi. *Quadretto bizantino a mosaico della Sicilia.* Description fort soignée, avec illustrations, d'une mosaïque portative représentant le Christ en croix entre la Vierge et S. Jean, acquise, il y a peu d'années, à Catane, chez un antiquaire, par un étranger. Elle paraît dériver du même archétype que la crucifixion de la célèbre mosaïque de l'Opera del Duomo de Florence, composée probablement à Constantinople, au XII/XIIIe siècle. Quand et comment cette pièce est-elle venue en Sicile ? D'après M. O., elle aurait été apportée, au moyen âge, comme butin de guerre, par une des expéditions normandes. Supposition vraisemblable en elle-même ; mais qui peut nous assurer que cette mosaïque n'est pas d'importation plus récente ?

B. Pace. *L'arte bizantina in Sicilia.* Quelques notes sur l'histoire de l'art byzantin en Sicile d'après d'anciens textes, notamment la Passion de S. Vit martyr (*BHL.* 8711), sur la valeur historique de laquelle M. P. semble se méprendre, la Vie de S. Ignace, évêque de Constantinople (*BHG.* 817), et d'après les récentes découvertes de M. P. Orsi dans un oratoire attenant à la catacombe de Ste Lucie à Syracuse, avec une analyse de deux mosaïques byzantines de Sicile. Signalons sur les fresques de l'oratoire, antérieures vraisemblablement à la fin du IXe siècle, des figures de saints : S. Marcien de Syracuse, SS. Cosme et Damien, Ste Hélène, les XL Martyrs de

Sébaste, selon toute apparence, et deux personnages « quorum nomina Deus scit » (cf. *Oratorio trogloditico con pitture bizantine a S. Lucia di Siracusa*, dans *Atti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, sér. II, t. XV, 1921, p. 63-94).

A. Palmieri. *La teologia bizantina e antibizantina in Italia.* Aperçu de l'histoire littéraire des polémiques religieuses gréco-latines en Italie depuis les préludes du schisme d'Orient jusqu'à nos jours. Le savant auteur de la *Theologia dogmatica orthodoxa* ne se fait aucune illusion sur le résultat pratique que l'on peut se promettre de ces controverses condamnées d'avance à dégénérer en polémique. Son opinion n'est guère encourageante ; elle a le mérite d'être sincère.

A. Pernice. *Imperatrice bizantine.* Quelques pages vivantes sur des impératrices, notamment sur Théodora et Théophano, mais sans apport original.

Id. *Curtea de Arges e le origini bizantine dell' arte romena.* En 1923 ont été publiées dans le *Buletinul comisiunii monumentelor istorice* de Bucarest, en un gros volume, splendidement illustré, d'excellentes études historiques et artistiques sur la célèbre église princière de Curtea de Arges (Valachie), dues aux savants qui ont pris part aux travaux de restauration ou aux fouilles. Ce magnifique ouvrage est en tout point digne du sujet. La note de M. P. est un simple résumé. Comme elle le rappelle, il semble bien que l'on retrouve dans l'église cruciforme à coupole centrale de Curtea de Arges, commencée par le voévode Bassarab († 1352) et achevée par son troisième successeur, Radu (1374-1384), les caractéristiques de la renaissance byzantine du XIV[e] siècle. Bien des petits problèmes historiques restent encore à résoudre au sujet de ce précieux monument, et on aurait pu s'attendre que M. P., qui a eu l'avantage de visiter, en 1923, Curtea de Arges, en compagnie de M. V. Drâghiceanu, le directeur des fouilles, apporterait quelque contribution nouvelle. Que ne l'a-t-il fait et que ne nous a-t-il donné par exemple, dès à présent, la preuve de ce qu'il affirme à la fin de sa note. D'après lui, les merveilleuses fresques du XIV[e] siècle, inspirées des mosaïques de l'église de Chora (Kahrjé-Djami) à Constantinople, ne sont pas, comme le veut M. I. Mihail, l'œuvre de deux artistes seulement, un grec et un slave. A propos de ces fresques primitives, et des restaurations de 1751 et de 1827, qu'on nous permette d'attirer l'attention sur des recherches encore à faire : l'identification des figures de saints. La plupart ont été facilement

reconnus, comme S. Nicolas de Myre, le patron de l'église, et S[te] Philothée, la sainte nationale, dont les légendes sont d'ailleurs représentées tout au long, les évangélistes, S. Silvestre, S. Spyridon, S. Démétrius, S. Pantéléemon, S. Cyr, S. Ménas, S. Romain, S. Basile, S. Jean Chrysostome, S. Cyrille, S. Pierre d'Alexandrie ; mais il reste bon nombre de saints martyrs et confesseurs, notamment de saints militaires et ermites, sous lesquels il n'a pas encore été possible de placer un nom. J. SIMON.

46. — * F. W. HASLUCK. *Athos and its Monasteries.* London, Kegan Paul, Trench, Trubner and Co., 1924, in-8°, XII-214 pp., nombreuses illustrations.

D'une rapide visite aux monastères de l'Athos, M. F. W. Hasluck, alors bibliothécaire de l'École Anglaise d'Athènes, a rapporté de gracieux croquis, des observations pittoresques et des aperçus documentaires. Ces notes et ces souvenirs ont fourni la matière d'un élégant volume, qui aurait dû paraître en 1912, à la veille de la guerre des Balkans, et qui, après une longue suite de contretemps, vient seulement d'être publié par les soins de M[me] Hasluck. Bien que le livre ait pris la forme d'une description historique de l'Athos et de ses vingt monastères principaux, il a gardé le caractère personnel d'une vive et intelligente relation de voyage. Il n'aurait tenu qu'à l'auteur d'y faire une plus large place à l'érudition et à l'archéologie. Mais le distingué scholar s'étant pour lors échappé de sa bibliothèque semble n'avoir pas voulu y enfermer ses lecteurs. Plusieurs des ouvrages auxquels il s'en rapporte pour la partie historique et hagiographique ont déjà beaucoup vieilli. Son volume a plutôt l'intérêt d'un témoignage contemporain. Arrivé à la sainte Montagne avec d'assez fort préjugés contre les monastères en général et contre les moines grecs en particulier (p. 80), l'auteur s'est senti gagner par la poésie archaïque de ces institutions d'un autre âge. Il en a rendu la sérénité vieillotte et apaisante avec une loyauté profondément sympathique. Depuis que ces pages sont écrites, l'Athos est entré lui aussi dans une nouvelle phase de son histoire, et bien des aspects si finement notés par M. H. ont disparu pour tout de bon dans le passé. P. P.

47. — * G. AUDOLLENT. *Histoire de l'Église par les saints.* T. I. *Des origines au XIV siècle.* T. II. *Du XIV[e] siècle à nos jours.* Lyon, E. Vitte, [1923], 2 vol. in-8°, 399, 416 pp., nombreuses illustrations.

48. — * A.-M. Jacquin O. P. *Portraits chrétiens. L'Église primitive.* Paris, Revue des Jeunes, [1924], in-8°, 189 pp.

49. — * J. B. McLaughlin O. S. B. *St. Antony the Hermit by St. Athanasius translated from Migne's Greek Text.* London, Burns Oates and Washbourne, 1924, in-8°, x-122 pp.

M. le chanoine G. Audollent a écrit une sorte d'histoire générale de l'Église composée uniquement de courtes monographies des saints les plus caractéristiques et les plus influents de chaque époque. Une large place est réservée aux saints de France. C'est un livre de lecture pieuse pour le peuple. Son mérite est de contenir moins de légendes que la plupart des ouvrages de cette catégorie. Il y a cependant nombre de pages à retoucher, notamment parmi celles qui sont consacrées aux saints de la primitive Église. L'illustration est bien dans le goût populaire.

Les *Portraits chrétiens* du P. A.-M. Jacquin sont destinés à un public plus choisi. Ces huit monographies — Ignace d'Antioche, Polycarpe, Justin, Irénée, Origène, Cyprien, Antoine, Athanase — écrites avec un souci réel de l'exactitude historique et dans un style élégant et distingué, sont des modèles du genre.

La Vie d'Antoine par Athanase vient d'être traduite en anglais par Dom J. B. McLaughlin. On regrettera peut-être qu'elle ne soit pas annotée et précédée d'une courte introduction historique.

J. Simon.

50. — * Roger Thynne. *The Churches of Rome.* London, Kegan Paul, Trench, Trubner and Co., 1924, in-8°, xxxii-460 pp., illustrations et plan.

51. — * Eugénie Strong. *La Chiesa Nuova (Santa Maria in Vallicella).* Roma, Soc. editrice d'arte illustrata, [1923], in-8°, 158 pp., illustrations.

52. — * Carlo Carletti. *Memorie insigni di S. Maria in Portico in Campitelli* illlustrate e corredate di nuovi documenti dal P. Luigi Pasquali. Nuova edizione riveduta. Roma, Tipografia Campitelli, 1923, in-8°, 160 pp., illustrations.

De nombreuses visites aux vieilles églises de Rome ont permis à M. R. Thynne de réunir un grand nombre de notes intéressantes sur l'histoire, l'architecture, les monuments de ces vénérables sanctuaires. Il les donne au public sous forme de guide, avec de fort belles reproductions, choisies parmi celles qui n'encombrent pas les ouvrages du même genre. Beaucoup d'églises, que les touristes né-

gligent trop, sont étudiées ici, et il faut conseiller au voyageur de s'y laisser conduire par un guide aussi bien informé que M. Th. L'auteur a mille fois raison de ne pas accepter l'opinion énoncée dans la dernière édition de Crowe et Cavalcasselle sur l'âge (IIe et IIIe siècle) des mosaïques de Sainte-Marie-Majeure.

L'église de Sainte-Marie in Vallicella appartient au même groupe que S. Andrea della Valle, San Carlo ai Catinari, le Gesù, Saint-Ignace, etc. A ces églises, qui datent de la même période, étaient annexées d'importants bâtiments destinés à l'habitation et aux œuvres des Ordres religieux qui les ont élevées : les Théatins, les Barnabites, les Jésuites etc. Le vaste ensemble dont fait partie la Chiesa Nuova et « l'Oratoire » doit son existence aux disciples de S. Philippe de Néri. Mme E. Strong, bien connue par d'autres travaux parus dans les publications de la British School de Rome, a consacré à cette belle église et à ses annexes une excellente monographie, très bien documentée et abondamment illustrée. Elle est dédiée aux Pères de l'Oratoire de Birmingham et de celui de Londres « aureo anello tra Italia ed Inghilterra », comme s'exprime Mme S.

L'an dernier a été fêté à Rome le quatorzième centenaire de la célèbre image de S. Maria in Portico. Pour cet anniversaire, M. C. Carletti avait été chargé de rééditer, en la complétant, la brochure du P. L. Pasquali, parue en 1899, à l'occasion du second couronnement solennel. Ce sont des notes, un peu trop déjetées, sur l'histoire de cette image : son origine, l'intérêt spécial que lui ont montré nombre de saints, de papes, de princes romains et étrangers et le peuple de Rome, les principales processions où elle fut portée à travers la ville pour conjurer des fléaux, les faveurs insignes qu'on lui attribue, l'extension de son culte en Italie et à l'extérieur, la congrégation des Clercs réguliers de la Mère de Dieu, qui a depuis 1601, la garde de son sanctuaire. Le travail a été fait avec un profond respect pour les traditions, même pour celles qui ne peuvent trouver grâce devant la critique historique. Le souci de la précision et de la sobriété n'est guère perceptible. J. Simon.

53. — * Mgr M. Besson. *Nos origines chrétiennes. Étude sur les commencements du christianisme en Suisse romande.* Fribourg, Fragnière frères, 1921, in-8°, 142 pp., 32 planches.

Il n'est pas trop tard, croyons-nous, pour signaler cet ouvrage où l'hagiographie est largement représentée. Ce n'est pas une étude originale destinée au monde savant, mais une œuvre de vulgarisa-

tion pour le grand public cultivé. Dans ce « petit livre », comme s'exprime modestement l'auteur, sont groupées et mises au point les conclusions de divers travaux parus précédemment sur l'histoire ancienne du christianisme dans la Suisse romande. Faut-il ajouter que les meilleurs et les plus importants sont de Mgr Besson lui-même? Ils ont été signalés ici, et toujours avec grand éloge pour l'érudition, le sens critique et l'esprit de synthèse de leur auteur (*Anal. Boll.*, XXV, 352 ; XXVIII, 325 ; XXXIII, 243). Personne n'était plus désigné que lui pour nous donner le tableau d'ensemble qui nous manquait. La première partie est réservée aux origines du christianisme dans la Suisse occidentale et à son expansion sous les Romains et les Burgondes ; elle comprend un exposé de la formation des paroisses rurales et de la vie religieuse dans le peuple. La seconde partie est l'histoire primitive des évêchés du Valais, de Sion, de Genève, de Lausanne, et de leurs titulaires respectifs, notamment de S. Salonius, évêque de Genève au Ve siècle, et de S. Marius († 594), qui transféra son siège épiscopal d'Avenches à Lausanne. Il est souvent question dans ces pages de translations de corps saints. Ainsi, en 827, passe par le diocèse de Lausanne le cortège qui transporte d'Italie à Michelstadt les reliques des SS. Marcellin et Pierre ; en 846, un autre, qui transfère de Rome au monastère de Gorze celles de S. Gorgon ; en 863, des reliques de S. Urbain, portées de Rome à Châlons, traversent le pays de Vaud. Dans la troisième partie est retracée l'historique des monastères, dont le rôle fut considérable : Saint-Maurice, tout d'abord, avec ses fameux martyrs de la légion Thébaine ; Romainmôtier, dont on attribue la fondation à S. Romain, le père des moines du Jura, et où S. Wandrille († 668) séjourna près de dix ans ; Moûtier-Grandval, dont le premier abbé fut S. Germain († c. 667), Baulmes, les ermitages de S. Himère, de S. Point, et de S. Ursicin (Ursanne). L'aperçu s'arrête à l'année 888, qui clôt la phase des origines : les parties principales de la Suisse romande se trouvent dès lors réunies dans le royaume de Bourgogne. Mgr B. a su présenter toutes ces choses sous une forme littéraire pleine de charme. Les quelques références indispensables ont été rejetées aux dernières pages. Le volume est orné, très élégamment, de nombreuses planches, dont plusieurs polychromes, représentant les principales antiquités chrétiennes du pays, notamment des reliquaires de l'ancien trésor de Saint-Maurice, et quelques objets intéressants au point de vue archéologique et artistique, comme des fibules et des plaques de ceintures

finement ciselées. Nous avions déjà eu le plaisir d'admirer ces pièces dans les deux beaux livres de Mgr B., *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne* et les *Antiquités du Valais, V^e-Xe siècle.* (cf. *Anal. Boll.,* XXX, 343-44). J. Simon.

54. — * A. Mawer and F. M. Stenton. *Introduction to the Survey of English Place-Names.* Cambridge, University Press, 1924, in-8°, xii-192 pp. (= *English Place-Name Society,* Vol. I, Part I).

55. — * Allen Mawer. *The Chief Elements used in English Place-Names.* Cambridge, University Press, 1924, in-8°, x-68 pp. (= *English Place. Name. Society,* Vol. I, Part II).

Voici le commencement d'un répertoire complet des noms de lieux anciens et modernes de l'Angleterre propre, divisé par comtés. La première partie, rédigée par un groupe de spécialistes distingués, anglais et étrangers, sous la haute direction de MM. Mawer et Stenton, étudie d'une façon générale, en une dizaine d'essais, les méthodes de toponomastique, les données linguistiques et culturelles nécessaires à l'intelligence de la toponymie anglaise, les relations de ces études avec l'archéologie, l'histoire, la linguistique. C'est de l'*English scholarship,* et du meilleur.

Le second fascicule est l'œuvre personnelle de M. Mawer. Excluant les termes celtiques et romans, à cause de leur rareté relative, l'auteur nous donne, par ordre alphabétique, suivis de brèves et judicieuses remarques, les éléments qui se rencontrent le plus souvent dans la composition des noms de lieux anglais. La publication préalable de ce volume évitera dans la suite des longueurs et des répétitions bien inutiles. Si l'on veut se convaincre de l'importance hagiographique du *Survey* ainsi inauguré, qu'on jette les yeux, par exemple, sur la notice explicative du terme *stow* (p. 57). Celui-ci marque, dans la plupart des cas, un site consacré ou dédié au saint dont le nom est accolé. Nous avons eu déjà l'occasion d'attirer l'attention sur l'utilité de ces indications d'un culte ancien, à propos d'éléments équivalents dans la toponymie des pays celtiques (*Anal.Boll.,* XLII, 195). Détail curieux et qui pourra servir d'exemple, *stow* est l'équivalent du brittonique *lan* dans Bridstow (Herefordshire), connu en gallois sous le nom de Lann San Bregit. P. Grosjean.

56. — * F. Duine. *Inventaire liturgique de l'hagiographie bretonne.* Extrait du *Bulletin de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine,* t. XLIX. Paris, Champion, 1922, in-8°, ix-292 pp.(= *La Bretagne et les Pays Celtiques.* Série in-8°. XVI).

57. — * Id. *Catalogue des sources hagiographiques pour l'histoire de Bretagne jusqu'à la fin du XIIe siècle.* Paris, Champion, 1922, in-8°, 63 pp. (= Même collection, XVII).

58. — * Pérennès et Gueguen. *La Grande Troménie de Locronan.* Quimper, Le Goaziou, 1923, in-16, 40 pp., plan. Extrait du *Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie,* 1923.

59. — * René Largillière. *Six Saints de la région de Plestin.* Rennes, Plihon et Hommay, 1922, in-8°, 95 pp., plan.

60. — * Id. *Le Prieuré de Roc'h Hirglas en Plestin.* Saint-Brieuc, Francisque Guyon, 1924, in-8°, 10 pp. Extrait des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord,* t. LV, 1923, p. 23-54.

61. —* Id. *La Topographie du culte de S. Gildas.* Paris, Champion, s. d., in-8°, 23 pp. Extrait des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne,* t. V, 1924, 1re partie, p. 3-25.

M. l'abbé Duine vient de mourir. Depuis quelque temps déjà ses mauvais yeux l'avaient fait beaucoup souffrir, et il s'attendait à devoir, un jour ou l'autre, renoncer tout à fait à ses études. La fin du travail est venue plus vite et d'une autre manière qu'il ne s'y attendait. Au fur et à mesure, nos lecteurs ont été tenus au courant des nombreuses productions hagiographiques de l'érudit ecclésiastique breton (1) ; nous n'avons pas à insister pour leur faire comprendre quelle perte pour nos études est sa disparition. Jusqu'à la fin, M. l'abbé Duine a persisté à mettre le meilleur de son talent à composer des ouvrages qu'on pille et qu'on ne cite pas. Grâce à lui, d'autres chercheurs pourront désormais sans trop de danger s'avancer dans les terres jusqu'à présent mal connues, dont après exploration il a dressé la carte.

Les deux mémoires que voici complètent le *Mémento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne* qui a été déjà présenté à nos lecteurs (*Anal. Boll.* XL, 215). Combien nous regrettons que le malheur des temps et les difficultés que rencontre à l'heure actuelle l'édition de travaux désintéressés aient forcé M. D. à renoncer au plan qu'il s'était tracé ; le *Catalogue* a dû ainsi être réduit aux proportions d'un simple épitomé. Mais que de richesses dans ce bref inventaire. La première section traite des saints proprement bretons du Xe au XIIe siècle, la littérature hagiographique concernant les personnages plus anciens formant le sujet du *Mémento* ; d'abord

(1) On trouvera une bibliographie à la dernière page de la couverture de son *Mémento.*

les notices, d'une austère concision, par ordre alphabétique, puis d'excellentes observations où le spirituel écrivain laisse un peu courir sa plume. La brièveté érudite reprend ses droits à la première partie de la seconde section : Miracles, Translations et Vies de l'hagiographie continentale non bretonne, qui sont susceptibles de fournir des indications pour l'histoire de la Bretagne, à partir des émigrations jusqu'à la fin du XII[e] siècle. Enfin, en appendice, quelques utiles renseignements qui sortaient du cadre rigide de ce *Catalogue*. De quelle intelligente sagesse sont remplies les dernières pages, sur les conditions du rendement historique de l'ancienne hagiographie !

L'*Inventaire* est de tout autre allure. En ces trois cents pages l'excellent érudit a pu se donner libre carrière. Nos lecteurs savent par avance de quelle remarquable façon le travail a été mené : le nom de M. Duine leur en est une garantie plus que suffisante. Mieux vaudra leur mettre sous les yeux la table des matières : I. Martyrologes et calendriers du VII[e] au XVII[e] siècle. II. Ouvrages liturgiques du VIII[e] siècle à la fin du XIII[e] (série bretonne et étrangère). III. Ouvrages liturgiques du XIV[e] siècle au XVIII[e] (série étrangère à la Bretagne). IV. Ouvrages liturgiques de Bretagne du XIV[e] siècle au XIX[e]. V. Liturgie bretonne de la messe. VI. Hymnaire des saints bretons. Beaucoup d'inédit d'ailleurs dont le meilleur nous est présenté, le reste suffisamment analysé pour qu'on sache à quoi s'en tenir. — Il nous faut maintenant citer un passage d'une lettre de M. D., nous indiquant lui-même quelques corrections et additions, et où il se traite sans ménagements : « P III. Gloses bretonnes sur le commentaire de Smaragde. M[r]. J. Loth m'a écrit que ces gloses sont corniques. — P. 27, 4[e] ligne, lire : 27 novembre. — P. 66 et passim. J'ai fait un relevé des reliques de S. Samson en Angleterre. Ce relevé n'est pas complet. Par exemple, je n'ai pas marqué que l'abbaye de Glastonbury possédait *os unum de sancto Sampsone episcopo et de catena eius* (cf. JEAN DE GLASTONBURY, *Chronica*, éd. Hearne, London, 1726, p. 450). — P. 135. Paroisse de S. Thomas de Landerneau (diocèse de Saint-Pol-de-Léon). La petite ville de Landerneau était située partie dans l'évêché de Léon, partie dans l'évêché de Quimper. La paroisse Saint-Thomas se trouvait dans l'évêché de Quimper. — P. 146-45. Abbaye de Saint-Jacut. Dans le catalogue de la bibliothèque de cette abbaye, dressé en 1792 (aux Archives départ. de Saint-Brieuc, série Q), je vois un « Breviarium pars aest. Redon. 1545. 1 vol. in-12, car. goth. » Je ne peux identifier cet article. Je crois comprendre que c'est un

bréviaire (breton ?) imprimé à Rennes en 1545 (on ne connaît pas de bréviaire imprimé à Rennes en 1545). — P. 165. J'ai trouvé mention d'un *Proprium Sanctorum,* Nantes, 1792, mais dans un catalogue si mal fait que je n'oserais pas utiliser cette mention. — P. 176. Je signale à votre attention un Missel de Vannes, petit in-folio gothique, qui a passé sur le marché en janvier dernier (*Catalogue de livres provenant de la Bibliothèque du château de la Grand'ville.* Paris, Henri Leclerc, 1923, p. 33, n° 87). On a mis une date de 1574, qui est fondée sur quoi ? Il faudrait savoir qui a acheté ce volume. — P. 203. La note 3 a causé une grosse émotion à Quimper. Les observations de Camille Jullian, dans la *Revue des études anciennes* (janvier-mars 1923), m'inclinent aujourd'hui à ne pas rejeter *Aquilonia.* Je reviendrai sur cette question quand l'occasion s'en présentera. — P. 211. L'abbé Ch. Le Bris... recteur de Cléder. On le présente toujours comme recteur de Cléder, mais cette opinion courante est fausse, m'assure-t-on. — P. 216. Je n'ai pas mentionné le Propre de Léon de 1706, cité par Ulysse Chevalier, dans son *Repertorium hymnologicum,* VI, Tables. J'ai la plus haute estime et la plus vive admiration pour Ulysse Chevalier. Mais je ne peux me fier, en ce qui concerne la Bretagne, aux indications du susdit volume. Quelques-unes sont fausses, indubitablement ; d'autres me semblent très suspectes. J'en ai écrit tout bonnement à Ulysse Chevalier. Il ne m'a pas répondu. Je serais porté à accepter plutôt l'existence de son *Collectarium Trecorense,* du XIV[e] siècle. Mais où l'a-t-il vu ? — P. 215. 18 (oct.) Conogan ; lire : 15. — En outre, p. 259 et sq., *Chants de langue latine antérieurs au XIII[e] siècle,* j'aurais quelques reproches à adresser à l'auteur, qui aurait pu citer deux autres hymnes à S. Brieuc, deux hymnes à S. Magloire et une hymne à S. Gildas (composée par Abélard). — Voilà les critiques que je pourrais lui adresser, pour le moment, c'est-à-dire en attendant que je puisse lui en servir d'autres. Mais je crois que, sans un singulier amour de sa province et de son église, il n'aurait jamais entrepris et poursuivi cette publication. »

C'est aussi notre avis. Et nous comptions bien que, si l'état de sa vue ne l'en eût empêché, M. D. se serait laissé tenter encore. Sera-t-il permis de proposer pour épigraphe de toute son œuvre ce vers du poète : « Vagliami il lungo studio e 'l grande amore » ?

Ces importantes publications n'absorbaient pas toute l'activité de M. D. En ces dernières années, une controverse avec M. Fawtier, à propos de la Vie de S. Samson publiée par ce dernier, avait eu pour

théâtre principal les *Annales de Bretagne.* M. J. Vendryes et M. J. Loth ont croisé le fer également avec M. Fawtier dans la *Revue Celtique* pour protéger, non point sans doute M. l'abbé Duine, qui suffisait à se défendre, mais d'autres intérêts plus graves et plus généraux, que la critique de M. Fawtier avait trop peu ménagés. Lutte courtoise d'ailleurs et entre des champions qui n'entendaient servir que la vérité. Nous estimons superflu de prendre parti.

Relevons enfin, pour nous y associer, le pieux hommage de M. Duine dans les *Annales de Bretagne* à la vénérée mémoire de son ami Sabine Baring-Gould, fécond écrivain qui fut aussi, à ses heures, mythographe et hagiographe, et se fit un nom dans ce genre de littérature, généralement peu fécond en succès de librairie.

La plaquette dont M. l'abbé H. Pérennès a écrit le texte et que son confrère M. Ronan Gueguen a enrichie d'un plan fort détaillé, est consacrée tout entière à une monographie des Troménies ou processions en l'honneur de S. Ronan dans la paroisse de Locronan, à deux lieues de Douarnenez ; la petite Troménie se fait tous les ans, le deuxième dimanche de juillet ; la grande se célèbre officiellement tous les six ans, les deuxième et troisième dimanches du même mois, et d'une façon privée au cours de la semaine, sur un parcours plus étendu. C'est à l'occasion du retour de cette dernière en 1923 que les auteurs ont eu l'heureuse idée de publier cette étude très précise et très érudite, que précède une brève notice critique sur la Vie de S. Ronan (*BHL.* 7336) et l'histoire de son culte.

Au moment où vient de disparaître le regretté abbé Duine, nous sommes heureux de saluer les premiers essais d'un de ses disciples qui promet de passer bientôt maître à son tour. M. René Largillière étudie d'abord six saints honorés dans la région de Plestin, paroisse maritime de l'ancien diocèse de Tréguier, actuellement dans les Côtes-du-Nord, à la limite du Finistère. Ce sont S. Haran, S. Karé, S. Tuder, S. Nérin, S. Kémo et S. Kirio. Cette demi-douzaine de personnages est considérée aujourd'hui dans le pays comme formant un groupe, celui des compagnons de S. Efflam. Après une sextuple monographie, extrêmement fouillée et très précieuse, étant fondée sur des documents d'archives paroissiales et communales et sur une connaissance remarquable des lieux comme de la littérature de son sujet, M. L. en vient à la conclusion que la formation du groupe est toute récente, datant peut-être de vingt-cinq ans à peine au moment où il écrit. Le cas est fort intéressant et, à la fin de sa brochure (p. 87-92), l'auteur s'y appuie pour faire des remarques

générales, empreintes d'un grand bon sens, sur la création de pareils groupes en hagiographie bretonne.

L'étude sur le prieuré de Roc'h Hirglas nous intéressera surtout parce que l'auteur y est amené à modifier certaines de ses opinions sur S. Karé, exposées dans les *Six saints*. D'autre part M. L. nous informe obligeamment que, depuis la publication de son mémoire sur Roc'h Hirglas, il a renoncé à la théorie défendue aux pages 5-6 du tirage à part : il est d'avis maintenant que *Nangarae* pour le moderne *Lancarré* est bien la forme primitive.

L'essai sur la topographie du culte de S. Gildas mène M. L. à des conclusions intéressantes. Un relevé minutieux de toutes les dédicaces connues et des noms de lieux rencontrés sur la carte et dans les documents, lui permet d'établir que le culte s'est propagé à une époque relativement récente et parallèlement aux progrès territoriaux de l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuis. A noter que le mouvement, comme beaucoup d'autres en Basse-Bretagne, a emprunté la voie maritime. Nous ne doutons pas que des résultats non moins importants ne doivent être le fruit du travail de plus longue haleine que M. L. prépare sur les saints et les paroisses du Bas-Tréguier.

P. Grosjean.

62. — * Hans Matter. *Englische Gründungssagen von Geoffrey of Monmouth bis zur Renaissance. Ein Versuch.* Heidelberg, Winter, 1922, in-8°, xxxiv-685 pp. (= *Anglistische Forschungen*, Heft 58).

63. — * Rev. Lionel Smithett Lewis. *St. Joseph of Arimathea at Glastonbury or The Apostolic Church of Britain.* Third edition. London, Mowbray, 1924, in-8°, 44 pp., 8 planches hors texte.

64. — * Ethelbert Horne O. S. B. *Somerset Holy Wells and other named Wells.* London, Somerset Folk Press, 1923, in-16, 58 pp., 8 planches hors texte (= *The Somerset Folk Series*, Number 12).

Modestement, M. Matter donne pour sous-titre à son gros volume : *Ein Versuch* ; et, il y insiste dans la préface, c'est comme un simple essai qu'il veut voir considérer et apprécier son œuvre. M. M. étudie dans une premiere partie l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth ; témoin bavard dont il est trop souvent impossible de contrôler les affirmations. Retranché derrière quelque énigmatique *liber vetustissimus*, Geoffroy domine cette vaste littérature des *légendes de fondations* ; c'est en effet tout un genre à part et qui méritait une sérieuse étude d'ensemble. La section suivante s'attache aux récits de fondations de royaumes ; la troisième aux fondations de vil-

les, auxquelles sont jointes les universités d'Oxford et de Cambridge et l'abbaye de Glastonbury. Les deux dernières parties concernent respectivement l'influence de ces mythes sur la politique au moyen âge et sur la littérature de la Renaissance ; l'auteur arrête ses travaux aux premières années du XVII[e] siècle. On conçoit que la plupart des récits auxquels M. M. a consacré ses patients labeurs se situent franchement en dehors du terrain hagiographique ; il y a pourtant des remarques utiles à nos études dans la section consacrée aux critiques de ces mythes au moyen âge même, Guillaume de Newsbury et Giraud de Cambrie (p. 535-46), et à l'époque de la Renaissance (p. 546-609). Nous irons directement à cette légende des origines de Glastonbury qui reste, aujourd'hui encore, au premier plan des préoccupations de pas mal d'Anglais : ne va-t-on pas jusqu'à nous promettre, dans tels cercles spirites, la publication prochaine d'un cinquième évangile, celui de Joseph d'Arimathie, avec en appendice, si nous comprenons bien, un livre parallèle aux *Actes des apôtres*, narrant en détail la conversion de la Grande Bretagne? Voilà qui risque fort de renverser toutes les opinions anciennes et nouvelles sur Glastonbury, exposées par M. M. en des pages érudites (p. 409-442). L'auteur a en effet l'habitude de donner d'abord un bref résumé de la légende qu'il va examiner, puis de passer en revue les avis des savants qui s'en sont successivement occupés. La valeur de l'ouvrage consiste surtout dans les remarques générales sur la littérature des fondations. Peut-être les conditions dans lesquelles l'auteur s'est vu obligé de travailler l'excusent-elles de n'avoir pas connu les études récentes de M. J. A. Robinson (cf. *Anal Boll.*, XLII, 450), ou celles de Miss Mary Williams. Peut-être son essai a-t-il paru tout juste un peu trop tôt pour que l'auteur pût se servir des travaux de M. Pauphilet sur le Saint Graal. On comprend moins que, dans la bibliographie touffue qui précède le volume, rien ne fasse soupçonner l'existence d'ouvrages sérieux sur les antiquités de l'église britannique comme ceux, déjà assez anciens pour qu'il ne soit plus permis de les ignorer, de Hugh Williams et de J. W. Willis Bund. Plus étrange est la confusion que M. M. semble faire (p. 412), en attribuant à feu Ernst Windisch une suggestion due en réalité à M. Harnack, que Windisch se contente de citer. La comparaison des dates ou une simple référence à l'étude de M. Harnack aurait suffi à détromper M. M., qui semble n'avoir lu cette dernière qu'à travers Windisch (p. 412, note 217). Mais nous insistons trop sur des omissions peut-être inévitables ; le vrai mérite de l'auteur est dans les

conclusions générales qu'il s'efforce de tirer, par exemple, à propos de Glastonbury, aux pp. 429-30, 442. Regrettons que l'absence d'index alphabétique rende l'usage du volume fort incommode. Tel quel, il forme pourtant une addition considérable à nos connaissances sur un genre littéraire jusqu'ici peu étudié dans son ensemble. Resterait à poursuivre l'enquête dans la littérature anglaise moderne et contemporaine, et aussi dans la littérature galloise de la même époque : nous songeons à ce Theophilus Evans dont il serait intéressant de comparer le *Drych y prif oesoedd* aux récits historiques les plus frelatés du moyen âge.

En moins de deux ans, on a dû livrer au public huit mille exemplaires de la brochure du Rev. L. S. Lewis. Ce succès d'ailleurs, auquel font écho les organes de la presse locale, était assuré : intimement persuadé de la solidité inébranlable des traditions qui font remonter aux disciples du Seigneur la première fondation de son église paroissiale, le présent pasteur de Glastonbury a exposé sa conviction avec force, en citant au long et au large toutes les autorités qui de près ou de loin pouvaient se laisser doucement solliciter. Huit belles photogravures hors texte donnent quelque prix à la plaquette.

Dom Ethelbert Horne est bien connu de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et au folk-lore du Somerset ; ses travaux, publiés dans des périodiques locaux et dans la *Downside Review*, viennent de lui mériter le titre de membre de la Société royale des Antiquaires. Mentionnons à cette occasion sa récente brochure sur les sources sacrées du comté. On sait quelle est l'importance pour nos études de ces très anciens fonts baptismaux et lieux de culte. Rares sont les provinces où le relevé en a été dressé d'aussi précise et agréable façon. L'auteur nous invite à faire avec lui un voyage littéraire, ou pour mieux dire un pèlerinage, que rendent plus pittoresque encore des illustrations fort soignées. Une excellente introduction met en valeur les résultats généraux de l'enquête. Des index très complets permettent d'en retrouver sans peine les détails. P. GROSJEAN.

65. — * *Illustrations to the Life of Saint Alban in Trin. Coll. Dublin MS. E. i. 40.* Reproduced in Collotype Facsimile by the care of W. R. L. LOWE and E. F. JACOB. With a Description of the Illustrations by M. R. JAMES. Oxford, Clarendon Press, 1924, in-4°, 39 pp., 57 planches hors texte.

« Hic est liber ecclesie sancti Albani Anglorum prothomartiris de

armariolo A. » Assurément le but principal de cette publication — les éditeurs des planches le disent on ne peut plus franchement — est de faciliter l'étude des procédés de dessin et des formes calligraphiques usités au scriptorium de Saint-Alban, dans la première moitié du XIIIe siècle ; mais il nous faut détourner le regard des merveilleux collotypes exécutés par la fameuse Clarendon Press pour nous attacher à quelques détails de l'introduction où le Prévôt d'Eton nous présente le manuscrit. Il est vrai que le plaisir de la compagnie de M. M. R. James dans une bibliothèque du moyen âge anglais risque de nous faire vite oublier les miniatures pour le commentaire. Aussi bien le présent manuscrit est exceptionnellement curieux. C'est la plus complète série d'illustrations qui existe sur S. Alban, et notre guide ne manque pas de nous dire où nous pourrions trouver les autres (p. 11-12). La première partie des reproductions concerne la légende des SS. Alban, Amphibale et Aracle (ou Héraclius) ; la seconde retrace la visite de S. Germain et de S. Loup en Grande Bretagne ; la troisième, l'invention et la translation des reliques de S. Alban, ainsi que la fondation de l'abbaye par le roi Offa. M. J. ne s'attarde pas à discuter l'historicité des faits, mais les brèves conclusions qu'il tire de récents travaux sont remarquables de justesse et de bon sens. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'il s'occupe de ce manuscrit, d'autant plus intéressant que l'on a de sérieuses raisons d'en attribuer l'origine (pour le travail de copie proprement dit, en partie seulement) à Mathieu Paris, moine, historien, poète, dessinateur et calligraphe. Telles sont du moins les conclusions de M. J. Le texte même de la Vie française n'était pas à analyser, ayant été publié in extenso et très diligemment, voici bientôt un demi-siècle, par le professeur Robert Atkinson, passé depuis à la philologie irlandaise. L'introduction de M. J. se termine par une minutieuse description de chacune des planches, où l'on trouvera beaucoup à glaner pour l'hagiographie (par exemple p. 23, note 1, et p. 27, sur des parallèles au supplice bien connu de S. Érasme). Enfin les deux dernières planches reproduites viennent, non de Dublin, mais de Modène ; c'est la musique de l'hymne *Albanus roseo rutilat*, composée par le père de la polyphonie anglaise, John Dunstable (mort en 1453), et telle qu'elle se lit dans un manuscrit exécuté vers la fin du XVe siècle pour Hercule Ier d'Este, duc de Ferrare et de Modène.

P. Grosjean.

66. — * Sophie Bryant. *Liberty, Order and Law under Native*

Irish Rule. A Study in the Book of the Ancient Laws of Ireland. London, Harding and More, 1923, in-8°, XXIII-399 pp.

67. — * Hugh Graham. *The Early Irish Monastic Schools.* A Study of Ireland's Contribution to Early Medieva l Culture. Dublin, Talbot Press, 1923, in-16, XIII-206 pp.

68. — * Very Rev. E.Canon Maguire. *St. Barron.* Dublin, Browne and Nolan, 1923, in-16, XVII-177 pp., phototypies.

69. — * Rev. T. Brett. *Mayo of the Saxons.* Brief History of an Old See. Dublin, Talbot Press, s. d., in-16, 32 pp.

Un accident d'alpinisme a mis brusquement un terme à la carrière de Mme Sophie Bryant. Qu'elle ait eu le temps de donner le bon à tirer du volume que nous présentons à nos lecteurs, l'absence de toute référence à ce triste événement semble l'indiquer. D'autre part, une certaine incohérence entre le corps de cette dernière œuvre et la bibliographie dont elle est précédée, ferait supposer que la révision du manuscrit immédiatement avant l'impression dut être confiée à une main étrangère. Quoi qu'il en soit, c'est bien l'auteur de *The Genius of the Gael* que nous retrouvons ici : épigraphe, dédicace, préface et l'idée même de l'œuvre, ainsi que nombre de détails, sont profondément empreints de cet esprit nationaliste ultra fervent qui marque une bonne partie de la production littéraire dans l'Irlande d'aujourd'hui. Le titre même est une thèse et une profession de foi. En substance l'auteur nous présente une analyse des anciennes lois de l'Irlande, — ou plus exactement, malgré un évident désir de se rapprocher des sources, un exposé, systématique tout à la fois et fort intéressant, de la traduction anglaise dont s'accompagnait l'édition officielle, terminée voici une vingtaine d'années, on sait en quelles conditions déplorables d'inexactitude et de discontinuité dans le travail. On comprend que ce ne soit pas la partie purement technique qui fasse le meilleur du volume de Mme B. L'œuvre vaut surtout par le commentaire. Aussi bien, n'est-ce pas à nous qu'on en demandera une critique détaillée au point de vue de l'histoire des anciennes institutions. Ce qui nous retiendra un instant, c'est la manière dont l'auteur a illustré la tradition qui veut que S. Patrice ait été l'un des compilateurs du *Senchus Mór* (pp. 1-38, 365-371). Le respect un peu superstitieux de tout ce que contient la légende irlandaise doit avoir été pour quelque chose dans l'attitude, à notre avis trop crédule, de Mme B. Nous hésiterions fort à admettre comme elle, en bloc, ou à peu près, et dans leur forme la plus développée, les détails d'une composition que la littérature avait déjà influencée

fortement ; encore moins voudrions-nous en corroborer tous les points par un commentaire historique. La prudence eût commandé de s'en tenir à la version plus simple et, de l'avis de bons juges, plus primitive, que présente le traité intitulé *Corus Béscna*. Les pages sur S. Cairnech et S. Benignus, dont la tradition fait les collaborateurs de S. Patrice dans la même œuvre, nous semblent, elles aussi, plutôt dogmatiques. Mais une critique détaillée de ces obscurs problèmes hagiographiques dépasserait les bornes d'un simple compte rendu ; nous y reviendrons plus à notre aise dans le commentaire sur S. Benignus au prochain volume des *Acta Sanctorum*. Il suffira de remarquer qu'à notre sens Mme B. vieillit Benignus d'une dizaine d'années ; et nous ne sommes pas si sûrs que les domaines ancestraux de la famille du saint aient couvert la totalité du district de Duleck (lisez Duleek). On regrettera aussi que l'auteur semble n'avoir guère connu d'autres études, sur son sujet et les branches connexes, que celles publiées en langues anglaise et irlandaise ; nul doute que la lecture de la *Revue Celtique* ou de la *Zeitschrift für celtische Philologie*, pour ne citer que celles-là, n'eût été de nature à élargir considérablement le point de vue. Ces détails n'empêchent pas que le volume ne soit de ceux qu'on lit avec profit. N'est-on pas heureux de pouvoir refaire connaissance avec ces textes rébarbatifs sous une autre forme et dans une autre disposition que l'austère moule où les ont figés les ateliers officiels de *Her Majesty's Stationery Office*, au temps de la reine Victoria ? Et, faut-il le dire, la maison Harding and More, jeune encore mais déjà justement célèbre, a produit un volume, massif tout ensemble et attrayant, où les délicats entrelacs celtiques s'unissent parfaitement à une lettre anglaise solidement assise. Est-ce un symbole ?

Professeur de pédagogie aux États-Unis, M. Hugh Graham a fort pratiquement compris que sa spécialité avait tout à gagner d'une étude intelligente de l'histoire. Irlandais, en ces jours où le patriotisme celtique est maître de l'opinion, il ne pouvait manquer de s'arrêter à l'époque la plus brillante des universités irlandaises, le haut moyen âge. Et ces anciennes écoles monastiques étant toutes, ou à peu près, des écoles de saints fondées par des saints (un peu des écoles de prophètes, puisque tels étaient les saints celtiques), nous avons ici une compilation utile pour l'histoire monastique, qui se confond en ces temps lointains avec l'hagiographie. M. G. n'a certes pas voulu faire œuvre de pionnier ; il aurait été audacieux d'y prétendre. Tel quel, son petit volume est la pre-

mière monographie du sujet et, à tout prendre, un fort louable essai de groupement systématique ; car il a dû en chercher les détails un peu partout. Il s'y montre assez au courant d'un bon nombre de récentes publications, qu'il s'est efforcé de digérer en un tout lisible. On pourrait lui reprocher les inconséquences de ses références bibliographiques, nombreuses d'ailleurs, mais un peu pédantes, et parfois bien américaines par leur dédain de l'érudition du « continent of Europe ». Sa confiance illim... en des autorités aussi sujettes à caution (et pour des motifs combien différents), que Heinrich Zimmer, M. Douglas Hyde et D. P. Conyngham, l'a entraîné parfois un peu loin. La correction des épreuves a souffert sans doute du fait que le volume a été imprimé à Dublin, alors que l'auteur était retenu en Amérique par sa profession. Il y a ainsi des coquilles pitoyables, surtout dans les références et les transcriptions de langues étrangères, où M. G. ne paraît d'ailleurs pas trop à son aise. Mais l'intérêt du volume n'est pas là. Oubliant ce dogmatisme dont la vulgarisation ne saurait guère se défendre, on est heureux de voir mettre à la portée d'un large public, sous une forme agréable et vivante, des détails curieux ou instructifs qui sans cela resteraient enfouis sous la vénérable poussière de ces savants ouvrages que le commun des mortels entoure de son respect et se garde de lire.

Ce n'est pas sans courage assurément que M. le chanoine E. Maguire s'est décidé à mettre sur pied tout un volume consacré à S. Barron, et ce n'est pas sans quelques digressions qu'il y a réussi ; œuvre fort estimable d'ailleurs et, comme toutes les monographies de ce genre soigneusement compilées, renfermant sur les traditions locales et les anciens monuments quantité de renseignements qu'on se félicite de voir échapper au naufrage. Dans combien peu de générations les journaux, même gaéliques, auront-ils effacé, même dans ces districts ruraux, les dernières traces qui en restent encore au fond de la mémoire des vieilles gens ? Étude fouillée du peu que nous sachions sur S. Barron, ses relations avec S. Mernoc, S. Brendan le navigateur, S. Columba d'Iona ; les fondations qui lui sont attribuées, avec de précieuses corrections à la description de Kilbarron qui se lit dans les *Lives of the Irish Saints* d'O'Hanlon ; le successeur de S. Barron, S. Colman Ela ; les traces du passage de S. Patrice à Kilbarron (on notera ici de justes remarques sur la fête du village et les abus qui se mêlèrent à la dévotion) ; d'intéressants chapitres sur l'abbaye d'Assaroe, Kilfore, le château de Kilbarron (on y glanera des détails nouveaux et précieux) ; de bons passages sur le vénéré

F. Michel O'Clery et ses collaborateurs (p. 82-93), où nous sommes heureux de voir réimprimer un excellent article de George Petrie, presque introuvable à l'heure actuelle ; sur Hugh Ward, à qui nos prédécesseurs ont dû tant de renseignements sur les saints irlandais. Ajoutez-y un chapitre sur un étrange phénomène que d'aucuns dans la région regardent comme miraculeux (p. 124-26). Voilà le plan de l'ouvrage. L'appendice, un peu trop moderne, nous retiendra moins. L'illustration présente l'état actuel de certains sites et édifices historiques étudiés dans le volume. Quelques points eussent mérité d'être traités avec plus de précaution : par exemple, telle digression sur l'Atlantide, la découverte de l'Amérique par les Irlandais et le patois gaélique qu'on y aurait parlé jusqu'à des siècles très rapprochés du nôtre (p. 10-13). Au même endroit l'auteur a bien fait de passer sous silence une autre anecdote, beaucoup moins édifiante que celle qu'il rapporte, à propos de S. Scuithín. Nous ne sommes pas prêts à reprendre à notre compte ses conclusions sur le fond de vérité qui serait à la base des récits épiques irlandais connus sous le nom de *navigation*. Dans la traduction d'O'Donohue, que l'auteur adopte (p. 15), l'expression « the Stone mountain » est la traduction d'un nom de lieu bien connu, Sliabh Liag, autrement dit Slieve League, dans le comté de Donegal. En deux lignes (p. 28) Drummond est pris pour un homme et le nom de Dempster est écorché. La Vie de S. Columba par Manus O'Donnell n'est peut-être pas d'une importance assez extraordinaire pour mériter l'épithète d'« invaluable » (p. 24). Confiance sans réserve est trop souvent accordée à O'Hanlon, dont les bonnes intentions et les énormes labeurs ne doivent pas faire oublier les défauts. Mais M. M. est trop coutumier de pareilles exagérations pour que nous nous attardions à les relever ; dans une œuvre de vulgarisation un peu teintée de journalisme, l'amour de la petite patrie doit, aux yeux des Irlandais d'aujourd'hui, excuser bien des choses.

La brochure de M. l'abbé T. Brett appartient au même genre et, défauts et qualités, ressemble fort au livre de M. le chanoine Maguire ; l'expression du sentiment national y est même plus outrée encore (pp. 5 et 7 par exemple). Bon résumé d'ailleurs de l'histoire du siège épiscopal de Mayo, où la Vie de S. Gérald tient la place qu'elle mérite ; quelques utiles renseignements à la fin. Les historiens locaux sauront gré à M. B. de la peine qu'il s'est donnée.

P. Grosjean.

70. — * Giulio Pantalli. *La chiesa parrochiale di S. Silvestro in Todi. Appunti storici.* Todi, Tipografia Tuderte, 1924, in-8°, 53 pp., illustrations.

71. — * Nicola Zucchelli. *Vita di San Ranieri patrono della città e della diocesi di Pisa.* Pisa, Libreria Salesiana, 1924, in-8°, VIII-64 pp., illustrations.

72. — * Angelo M. Rocca. *San Paolino martire il cui sacro corpo si venera nella chiesa parrochiale di Scaldasole (Pavia).* Cuorgnè, G. Vassallo, [1924], in-8°, 78 pp., illustrations.

L'opuscule de M. G. Pantalli, curé de Saint-Silvestre à Todi (Ombrie), a pour but d'intéresser davantage ses paroissiens à leur église et de fournir une contribution à l'histoire religieuse locale. Ces *appunti* sur l'historique, les recteurs, les associations pieuses et les œuvres d'art de l'église sont tirés des archives de l'évêché de Todi, et elles ont du moins l'intérêt de l'inédit. En appendice est publié le plus ancien document dans lequel il soit question de Saint-Silvestre. C'est un bref d'Innocent IV, donné à Pérouse, le 28 juillet 1253, reproduisant et confirmant une lettre du 15 septembre 1251 de Jacques, évêque de Todi, qui, pour mettre fin à des chicanes, délimite les paroisses de Saint-Nicolas de Criptis et de Saint-Silvestre. Les notes de M. P. sont illustrées de quelques reproductions photographiques d'œuvres d'art de l'église, parmi lesquelles les anciennes fresques récemment découvertes.

Pour nourrir la piété des diocésains de Pise envers leur patron, S. Raynier († 1160), M. le chanoine N. Zucchelli a écrit une petite biographie populaire de ce saint, d'après la vieille Vie de Benincasa (*BHL.* 7084).

Le P. A. M. Rocca, salésien, cherche à implanter à Scaldasole, près de Pavie, la dévotion à un S. Paulin martyr, dont le corps repose depuis 1924 dans l'église paroissiale. C'est lui-même qui en a fait don et qui seul sait quelque chose de son histoire. Ces ossements auraient été tirés au XVIIe siècle du cimetière de Priscille et reconnus comme reliques de martyr, en interprétant dans ce sens l'inscription tombale *Paullinus hic requiescit in pace cum Christo* et la proximité d'une *phiala rubricata.* Ils seraient venus, on ne sait ni quand ni comment, en Toscane, peut-être à Arezzo, puis à Florence, dans un couvent de religieuses. Finalement ils étaient la propriété d'un riche particulier, qui les conservait dans sa chapelle privée. C'est lui qui les céda au P. R. Voilà une histoire des plus inquiétantes. Le P. R. ne doit certainement pas connaître celle du

corps de Theudosie d'Amiens et la polémique dont elle fut l'origine (cf. H. Delehaye. *A travers trois siècles. L'oeuvre des Bollandistes.* Bruxelles, 1920, p. 199-207). J. Simon.

73. — * Richard Maria Staud. *Die Abteikirche St. Willibrord in Echternach. Ein Beitrag zur Geschichte der frühromanischen Architektur.* Luxemburg, Ch. Beffort, 1922, in-8°, 87 pp., nombreuses illustrations. Extrait des *Publications de la section historique de l'Institut G.-D. de Luxembourg*, t. LX.

Le sous-titre de ce travail en indique suffisamment le but spécial. L'auteur a tâché de reconstituer, du point de vue architectural, l'histoire de la célèbre église abbatiale d'Echternach, dont l'origine remonte à l'époque romane primitive. La meilleure source pour cette étude était évidemment le bâtiment lui-même. M. Staud l'a étudié dans le plus grand détail avec la précision d'un homme du métier. Mais il n'a pas négligé d'interroger, et longuement, les documents écrits, parmi lesquels des inédits tirés des archives gouvernementales du Luxembourg, et de s'aider des tableaux, des miniatures et des monnaies qui nous ont conservé d'anciennes représentations de l'église. Il a profité aussi, avec un grand discernement, des nombreux travaux historiques de ses devanciers, notamment du P. Poncelet et de M. Levison, et il a eu recours aux lumières de correspondants érudits. Aussi son travail peut-il inspirer confiance, dans l'ensemble du moins. La matière a été disposée avec méthode. Dans le premier chapitre est ébauché très rapidement l'historique de l'abbaye d'Echternach, dont il n'existe pas encore de monographie scientifique complète. Puis vient l'analyse systématique et détaillée de chaque partie de l'église elle-même dans ses états successifs. M. S. ne manque pas de faire, à l'occasion, des rapprochements intéressants avec d'autres constructions romanes. Les deux derniers chapitres résument les conclusions de l'étude. Nous nous contenterons d'en signaler une des plus importantes. A l'époque carolingienne, vers la seconde moitié du VIIIe siècle ou au début du IXe, aurait déjà existé une grande église dédiée à S. Willibrord, et la crypte actuelle notamment en serait un des restes. Pour la date de la fondation de l'abbaye, l'auteur suit l'opinion de M. Levison (*M.G.*, Scr. rer. merov., t. VIII, 1, p. 88). L'ouvrage est illustré de plans et de photographies originales. Sur la couverture est reproduite la célèbre miniature des fondateurs de l'abbye, Ermine et Pépin, portant une basilique à quatre tours. Elle est empruntée,

comme on le sait, au *Liber aureus Epternacensis* de la bibliothèque de Gotha. Il est bon de rappeler que si le texte même du manuscrit est d'une main du XIIe/XIIIe siècle, l'ornementation toutefois ne remonte vraisemblablement pas au delà du XIVe (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 166 ; *M.G.*, Script., t. XXIII, p. 20). J. SIMON.

74. — * J. KLEYNTJENS S. I. en H. F. M. HUYBERS. *Sint Willebrords Kerk.* Deel I : Opkomst en Bloei. Leiden, Dieben, [1924], in-8°, 139 pp., gravures, carte.

Voici un petit manuel d'histoire à l'aspect pimpant et coquet : son texte bien aéré, ses illustrations habilement choisies, sa précieuse carte documentaire des fondations monastiques, invitent à la lecture et à la consultation. Dans ce genre, au reste, les auteurs n'en sont point à leur coup d'essai. Pour confier à la mémoire des jeunes catholiques de Hollande les grandes dates du développement de leur Église, ils ne se sont pas contentés d'une aride énumération de faits et de personnages. Cette notice du diocèse d'Utrecht, dans la période de son premier épanouissement, est vivante et parle aux yeux.

Les deux écrivains se montrent bien informés ; on se rend compte que leur savoir déborde largement des cadres de la leçon d'histoire qu'ils donnent. Quelques détails, néanmoins, m'ont paru sujets à vérification. Par exemple : p. 11, la chronologie de S. Hubert ; pp. 26 et 37, celle de S. Grégoire d'Utrecht et de son successeur S. Albéric ; p. 42, celle de S. Liudger de Münster ; p. 11, lire *Ebroïn ;* p. 31, il y avait lieu de distinguer le *Concilium germanicum* de 742 (lieu inconnu) et le synode de 743, tenu à Leptines. Pourquoi, dans la phalange des saints, le groupe Wiron, Otger et Plechelme manque-t-il à l'appel ? M. COENS.

75. — * G. GORRIS S. I. *Sint Servatius van Maastricht.* 's Hertogenbosch, 1923, in-8°, 29 pp. (= *Geert-Groote-Genootschap*, fasc. 48).

Tracée suivant un plan très sobre par une main que guide en général un sens critique averti, cette esquisse de la vie de S. Servais est destinée au grand public. Elle ne remplit qu'une mince brochure, sans appareil bibliographique, presque sans notes ; mais elle servira la mémoire de l'antique apôtre de Tongres d'une manière autrement pertinente que maint gros livre où les tableaux légendaires et empâtés alternent avec les dissertations pédantesques. Lorsque,

de-ci de-là, l'auteur glisse dans son récit une rare fleur de légende, toujours, d'une manière discrète mais ferme, il a soin de nous signaler qu'elle est artificielle.

Qu'il nous permette néanmoins deux ou trois questions. Pourquoi suggère-t-il, p. 9, que les noms des huit personnages intercalés, contre toute vraisemblance, dans la liste épiscopale de Tongres-Maastricht, entre Materne et Servais, appartiennent à des évêques régionnaires? Certes il est fait bonne justice de la prétendue parenté de Servais avec la famille du Seigneur ; mais pour quel motif le P. G. incline-t-il à croire (p. 11) que son héros nous est venu d'Arménie? S. Servais est mort à Maastricht. Avec raison l'auteur rejette les dramatiques récits d'un transfert du siège épiscopal de Tongres à Maastricht. Sur quoi se fonde-t-il, néanmoins, lorsqu'il reconnaît (p. 24), dans le départ du saint pour cette dernière ville, une intention formelle de quitter Tongres à tout jamais?

M. Coens.

76. — * Dom Ferdinand Romary O. S. B. *Un moine hispano-aquitain. Saint Savin de Lavedan. Sa Vie et sa date.* Essai d'étude critique. Tarbes, Lesbordes, 1922, in-8°, 87 pp. Extrait de la *Revue des Hautes-Pyrénées.*

77. — * Id. *Un moine hispano-aquitain au temps des Wisigoths. Saint Savin de Lavedan, moine de Ligugé, ermite des Pyrénées.* Lourdes, Presse « Optima », [1924], in-8°, 136 pp., gravures.

L'antique *pagus Levitanensis,* aujourd'hui le Lavedan, compris dans le canton sud d'Argelès (dép. des Hautes-Pyrénées), était annexé jadis à la *civitas Begorretana* (la Bigorre), une des douze cités de la Novempopulanie impériale. Dominant l'enchanteresse vallée, dont le *castrum* de Lourdes commandait l'accès, et où serpentent les eaux rapides du Grand Gave, se dresse un escarpement rocheux, le Pouey-Aspé (*Podium asperum*). C'est dans cette vertigineuse et claire retraite, qu'avide d'isolement et de prière, se sanctifia Savin (*Sabinus*), l'ermite des Pyrénées et le patron du Lavedan. Plus bas, au cœur de la vallée, sur un mamelon du versant gauche, où s'éleva primitivement le *Palatium Aemilianum,* puis un monastère, la vieille église romane de Saint-Savin abrite le tombeau de l'anachorète.

La fête du saint, auquel la dévotion populaire est demeurée fidèle, se célèbre le 9 octobre. Lorsque le bollandiste De Bye, en 1780, prépara pour le tome IV de ce mois, son commentaire à la *Vita sancti Sabini* (*BHL.* 7446), il eut à démêler un écheveau fort com-

pact : dans la pièce, telle qu'elle lui était livrée par la *Bibliotheca* de Labbe, les données topographiques ne manquaient pas, bien que l'interprétation en fût malaisée ; mais tout point d'appui pour une chronologie sûre faisait défaut. Rien d'étonnant si elle donna lieu à plus d'une méprise, de la part surtout d'écrivains non initiés à l'état des lieux et des traditions du pays. Tels font du saint ermite un disciple et contemporain de S. Martin († 397), comme le récit leur paraît, à tort, l'insinuer ; d'autres le reportent à deux siècles plus tard, parce qu'ils veulent reconnaître dans un certain Fronimius de Saint-Lézer (vers l'an 600), l'abbé de ce nom qui fut l'ami de Savin ; même, il s'en trouve qui le reculent encore de deux cents ans, et, sur la foi du document où il est question d'un « comte » de Poitiers, proche parent du saint, croient devoir placer celui-ci dans un cadre carolingien. De Bye, en tâtonnant et sans trop y croire lui-même, fit naître S. Savin « forte saeculo V », à Barcelonne-d'Armagnac. Il estima, en effet, que le *Barcinone, civitate Hispanie regionis*, que porte la *Vita*, était une altération du texte primitif et, partant son système topographique s'en ressentit. Il y fallait l'étude patiente et les recherches locales d'un historien qui habitât le pays. Dom Romary, moine de Ligugé comme, un jour, Savin lui-même, a pris à cœur de tirer des documents toutes les clartés qu'ils pouvaient jeter sur un aussi obscur problème.

Au cours d'un premier mémoire, d'allure technique, il rechercha donc dans les monuments liturgiques : bréviaires français (mss. de Saint-Savin, Toulouse, Auch) et espagnols (Huesca, Montearagon), le texte intégral de la *Vita*, ou du moins des fragments qui furent sans doute empruntés à une Vie primitive pour servir de leçons dans l'office du saint. Il les édita, les traduisit, en fit le commentaire. Dans un second travail, moins aride, il mit en œuvre les matériaux ainsi réunis, et tenta de reconstituer l'histoire de son héros. Ces deux études, dont seul le style trahit de-ci de-là par ses redondances quelque gaucherie, doivent, dans leurs grandes lignes, être retenues par la critique ; à part les conjectures portant sur des détails et qui appellent un examen plus rigoureux, elles présentent tout ce qu'on peut aujourd'hui savoir sur l'ermite de Pouey-Aspé, sur son existence et sur le cadre où il vécut.

Sabinus ne fut pas un contemporain de S. Martin ; il appartient non à l'époque des comtes de l'Empire, ni à celle de Charlemagne, mais à celle des comtes wisigoths. « Maîtres des deux Aquitaines, de la Gaule méridionale et de presque toute l'Espagne, à partir

de l'an 476 jusqu'à 507, les Wisigoths avaient établi, conformément à leur organisme gouvernemental, des comtes pour gouverner les cités de Barcelone et de Poitiers, qui furent ainsi, durant cette période de trente ans, rangées sous leur unique domination. » Ce point capital établi, des précisions historiques subsidiaires permettent ensuite à l'auteur de ramener dans leur véritable orbite les faits et gestes de S. Savin. Celui-ci est bien un Hispano-aquitain, originaire de Barcelone en Gaule Taraconaise au temps d'Euric ou d'Alaric II. En se rendant de cette ville à Poitiers, il fit une halte assez prolongée en un lieu que la Vie appelle *Sabarte*. A la suite du P. De Bye, et moyennant une explication d'ordre phonétique, on a voulu identifier cette localité avec La-Barthe, au sud-est de la Bigorre, dans le diocèse de Comminges. Pourtant, même si on fait venir Savin de Barcelonne-d'Armagnac, La-Barthe n'est nullement sur la route de Poitiers. Elle n'est pas non plus sur le trajet du voyageur qui vient d'Espagne. Plus simplement c'est de Sabart (Ariège) qu'il s'agit ; au débouché des Pyrénées, ce bourg se trouve en effet sur l'itinéraire le plus court qui conduit de la Cerdagne et du bassin de l'Èbre à ceux de la Garonne et de la Loire. Une classe de mss. joint à *Sabarte* les noms de *Alisenno, Conca aurea, Azilac, Cauna*. Dom R. propose d'y voir quatre localités à l'ouest et au nord-est de Carcassonne, à savoir Alzonne (et non Alzen ou Alzéonville), Conques, Azille (non le Mas-d'Azil) et Caunes. A Poitiers, Savin rejoint des parents, la famille d'Eutilius, *qui tunc comitive publica administratione florebat*. Il y communique à Gemellus (*al* Gomellus), le fils du comte, ses connaissances littéraires et aussi son ardente piété. A tel point qu'un beau jour Gemellus s'enfuit à Ligugé. Sur les instances de la mère du pieux prodigue, Savin part à sa recherche, mais c'est pour rester au monastère et y mener à son tour la vie cénobitique. Après trois années de ce régime, *considerans beati Martini morem* (c'est dans ces seuls mots que certains ont voulu chercher une date précise !), il se détermine à gagner une solitude plus profonde. D'abord en compagnie d'un Fronimius, qu'il a rencontré en Bigorre, puis bientôt tout seul, il vit retiré dans le nid d'aigle du Pouey-Aspé, où il s'est bâti à grand effort un réduit de sept pieds de long sur cinq de large. Tel un stylite, il persévère dans cette rude vie de pénitence, exposé aux tourmentes de neige et aux feux de l'été, durant près de treize années, jusqu'à sa mort : *quo in loco per annos circiter tredecim, sine pullo, sine omni peculio... permansit atque aeternae libertatis illum carcerem tenuit.*

Sachons gré à Dom R. d'avoir évoqué dans un cadre plus réel et plus vrai l'héroïque figure d'un saint que les historiens avaient jusqu'à ce jour disputé assez mal à l'obscur passé. M. COENS.

78. — * I. RYELANDT O. S. B. *Essai sur la physionomie morale de Saint Benoît.* Lille, Desclée, 1924, in-8°, IX-95 pp. (= *Collection* « *Pax* », Vol. XVII).

Contribution nouvelle à la littérature, de jour en jour plus abondante, du « portrait d'âme ». Ce genre d'étude assez délicat ne permet pas toujours, on le sait, — si peu qu'il se risque hors de la sphère des affirmations générales — un contrôle historique également facile. L'amour filial a dicté ces pages, où règne une grande élévation de pensée et qu'anime le désir d'être utile aux chrétiens de ce temps. Signalons, à ce point de vue, l'essai de l'auteur, au ch. III, sur « la parenté d'esprit de S. Benoît et de S. François de Sales ». M. COENS.

79. — * Giuseppe DE LUCA. *Vita e Regola di San Benedetto in antichi volgarizzamenti.* Firenze, Libreria Editrice Fiorentina, s. d., in-8°, XV-212 pp., frontispice (= *Libri della Fede,* vol. X).

80. — * Filippo ERMINI. *Gregorio Magno.* Roma, A. F. Formiggini, 1924, in-16, 58 pp., frontispice (= *Profili,* vol. 68).

81. — * Cuthbert BUTLER O. S. B. *Benedictine Monachism. Studies in Benedictine Life and Rule.* Second edition with Supplementary Notes. London, Longmans, Green and Co., 1924, in-8°, X-424 pp.

82. — * G. G. COULTON. *Five Centuries of Religion.* Volume I : *St. Bernard, his Predecessors and Successors, 1000 1200* A. D. Cambridge, University Press, 1923, in-8°, XVII-578 pp., nombreuses illustrations dont 24 hors texte (= *Cambridge Studies in Medieval Life and Thought*).

83. — * Eileen POWER. *Medieval English Nunneries c. 1275 to 1535.* Cambridge, University Press, 1922, in-8°, XV-724 pp., huit planches hors texte, une carte (Même collection).

La série *Libri della Fede* est une des plus heureuses collections hagiographiques en cours de publication. Choix averti dans le trésor des Vies et des écrits des saints italiens, luxe d'édition, préoccupation d'exactitude scientifique, tout y est fait pour plaire. Dans le présent volume se lit la traduction du livre II des *Dialogues* de S. Grégoire, attribuée au dominicain Dominique Cavalca († 1342) ; le manuscrit reproduit par M. De Luca est le Barberi-

nianus 4108, en un toscan d'une pureté limpide. De la Règle, on se contente de réimprimer l'ancienne version italienne publiée en 1855 par Emmanuel Lisi. Suivent quelques textes bien choisis d'anciens auteurs sur le père des moines d'occident. Mais ce que nous notons avec le plus de plaisir, c'est l'appendice, où le savant éditeur jette en courant de très précieuses indications (p. 189-206). Souhaitons qu'on ne les ignore pas, et aussi que M. De L. ait bientôt l'occasion de publier l'étude qu'il projette sur l'iconographie italienne de S. Benoît.

Le petit volume de M. Filippo Ermini est moins une biographie qu'un essai. Il n'eût pas été aisé de mieux esquisser, en quelques traits, le profil de S. Grégoire le Grand. L'heureux aspect du petit volume en fera l'agréable compagnon de quelques quarts d'heure.

Depuis sa première édition, en 1919, l'ouvrage de Dom Butler a été l'objet de nombreux comptes rendus. Sur telle ou telle des opinions qu'il défend, des controverses se sont engagées ou réveillées. Des études critiques ont vu le jour. Il n'en pouvait guère être autrement. Le savant auteur a, en effet, tenté d'exposer ici, en une série d'essais, la théorie de la spiritualité bénédictine, et de dégager de l'énorme tradition médiévale, les valeurs spirituelles de sa philosophie. Dom B. n'a pas cru devoir se borner à un fatras impersonnel de citations ; et c'est précisément pour s'être efforcé de mettre en œuvre ses matériaux de façon originale qu'il lui est arrivé de rencontrer des contradicteurs. A part les corrections typographiques, cette seconde édition reproduit exactement l'ancienne, par un procédé anastatique nouveau, employé en Angleterre pour la première fois. Une préface, ainsi que d'intéressantes notes supplémentaires (p. 385-420), ont été ajoutées. L'auteur a su profiter de quelques objections, soit pour préciser sa pensée, soit pour en mieux nuancer l'expression. L'ouvrage dans son ensemble est d'ailleurs d'une sobriété, d'une prudence, d'un bon ton enfin, qui ne se démentent aucunement dans les pages de polémique qui viennent ici le compléter [1].

[1] Une traduction française, revue par l'auteur, vient d'être publiée par M. Charles Grolleau : *Le monachisme bénédictin. Études sur la vie et la règle bénédictines.* Paris, de Gigord, 1924, in-8°, xiv-430 pp. Les additions et corrections, placées à la fin de la deuxième édition anglaise, figurent à leur place dans la traduction

Non moins parfaite, nous n'en doutons pas, est la probité scientifique de M. Coulton. La nouvelle collection publiée sous sa haute direction et dont le présent ouvrage fait partie, les *Cambridge Studies in Medieval Life and Thought,* fait profession publique de sincérité complète : sans même attendre une nouvelle édition, chaque volume contiendra la correction des erreurs que les critiques auraient remarquées dans le volume précédent. Le champ que M. C. et ses collaborateurs se proposent de défricher est énorme, il est vrai, et le résultat relativement maigre de pareils travaux pourrait même sembler à d'aucuns n'en valoir pas la peine. On se détrompera, bien certainement, à la lecture. M. C. s'entend à réunir en faisceaux, des quatre coins du monde médiéval, les sentences, les proverbes, les anecdotes, que sais-je encore? en un mot, tout ce qui peut contribuer à intéresser le lecteur moderne, friand de détails curieux et de récits vivants. Rien d'indigeste d'ailleurs, dans cette enfilade de citations. En effet, sous l'influence toujours présente d'une idée d'ensemble, en un style agréable et facile, une véritable passion anime l'auteur. Une vie intense circule dans ce gros volume compact, chargé de notes et d'appendices. M. C. est assez iconoclaste (c'est précisément le charme de sa conversation, qui fait un peu son péché mignon) ; et l'idole sur laquelle il porte ici ses coups est le respect superstitieux de certains modernes pour le moyen âge. De l'avis de l'auteur, ce fétichisme est le résultat de l'étude exclusive, et non toujours assez directe, des documents qui nous renseignent sur l'élite. Il n'y a guère à douter de la justesse de cette remarque. M. C., lui, s'attachera donc surtout à mettre en valeur ce qui différencie à ses yeux le moine du moyen âge de l'homme moderne. Sans faire, à proprement parler, la chasse au scandale, ce sera donc la recherche du point de vue et du détail bourgeois et quotidien, pour ne pas dire vulgaire. M. C. est le premier à se rendre compte que cette tendance risque, elle aussi, de compromettre l'équili re. Mais il a préféré laisser au lecteur le soin de le rétablir, se réservant la tâche ingrate de colliger et de mettre en œuvre une masse de faits, sur quoi on puisse asseoir un jugement en connaissance de cause. Que dans une telle abondance de matières diverses, pas mal de petits points et de références deman-

et la mettent ainsi complètement à jour. M. G. ajoute une note d'introduction et, en appendice, un tableau de l'état actuel de l'ordre de S. Benoît.

dent correction ou vérification, nul ne s'en étonnera. Il y a pourtant, de-ci, de-là, des négligences qui étonnent, et surtout une ignorance trop visible de certaines éditions récentes des textes cités. Ailleurs encore, l'attitude de M. C. pourrait sembler à un catholique franchement blessante et même provocante. Mais ce n'est pas le lieu et nous n'avons guère le loisir d'entrer dans une critique détaillée ; et la difficulté de la tâche doit faire excuser l'ouvrier s'il n'a pas du coup réussi à accomplir une œuvre parfaite, même du point de vue où il s'est délibérément placé. Ce premier volume est une étude sur la réforme cistercienne, précédée d'importants prolégomènes qui s'efforcent de mettre en sa vraie lumière la figure et l'œuvre de S. Bernard ; le second volume aura pour centre S. François d'Assise ; le troisième et dernier embrassera les XVe et XVIe siècles jusqu'à la Réforme.

Miss Eileen Power s'attache uniquement aux monastères de femmes en Angleterre durant les trois siècles qui ont précédé la Réforme, omettant les maisons de l'ordre de S. Gilbert, déjà étudiées en détail par Miss Rose Graham. Ajoutons, pour être précis, que Miss P. exclut de son plan la dissolution de ces monastères sous Henry VIII, de crainte de se laisser entraîner à faire usage de documents tendancieux. Des patientes études de l'auteur est sorti un magnifique volume, plein de choses intéressantes. A le lire on est trop heureux d'apprendre pour songer à formuler çà et là un reproche de détail. Il sera bien difficile désormais de comprendre la vie des religieuses anglaises en ces siècles, et surtout la littérature pieuse qui s'adresse à ce milieu, sans un recours fréquent à l'excellent ouvrage de Miss P. Ajoutons que le volume, comme celui de M. Coulton, est imprimé et illustré avec richesse et profusion.

P. Grosjean.

84. — * Abbé J. Legrand. *Saint Cloud, prince, moine, prêtre.* s. l., 1922, in-12°, 84 pp., gravures.

« A la lueur des vieilles chroniques, où l'imagination terrifiée des contemporains a peut-être introduit quelques données légendaires », M. l'abbé Legrand, curé de Saint-Cloud, a narré non sans émotion la tragique enfance, la vie sainte et la gloire posthume du royal patron de sa paroisse. Tous les détails de ce pieux récit ne sont pas, à la vérité, également sûrs : aussi bien l'auteur a-t-il écrit sans prétentions critiques. Et l'enthousiasme ne donne-t-il pas de nouveaux yeux pour percer l'épaisse brume des siècles révolus ? Malgré le

« mystère qui enveloppe la fin comme le commencement de la vie » de son héros, et « le silence » qui, nous assure-t-on, fut « son atmosphère », M. L. croit pouvoir apporter sur toutes choses bien des lumières. Exemple. A sa mort, « Clodoald était âgé de 38 ans ». Ses disciples l'ensevelirent « dans un cercueil en pierre élevé au-dessus du sol, de sept pieds de long (*en note* : 2 m. 27). » Suit le texte de l'épitaphe qui dès lors y aurait été gravée « en caractères romains », sur « une dalle de pierre noire ». Autant d'affirmations précises, autant de points douteux. De plus, est-il bien certain que Clodoald ait jamais mené la vie monastique? Nous croyons qu'une rapide lecture du commentaire de Stilting (*Acta SS.*, Sept. t. III, p. 91 et suiv.) à la Vie de S. Cloud eût fait s'évanouir plus d'une certitude dans l'esprit du nouveau biographe. M. COENS.

85. — * Jost TRIER. *Der heilige Jodocus. Sein Leben und seine Verehrung, zugleich ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Namengebung.* Breslau, Marcus, 1924, in-8°, VIII-286 pp. (= *Germanistische Abhandlungen*, 56. Heft).

On ne saurait équitablement apprécier d'un mot la présente monographie sur l'histoire, le culte et le nom de S. Josse. Chercheur infatigable, M. Trier a rapporté de son exploration un butin considérable de données disparates ; a-t-il toujours su opérer entre elles un tri judicieux, contrôler leur aloi véritable, les disposer avec méthode et clarté? Son livre, si dense, est méritoire, certes, à maint point de vue ; mais il y manque le souci de l'organisation et même, parfois, de l'exactitude. L'annotation est assez déroutante ; les fausses références n'y sont pas rares. Exemples : page 10, comme éditeur de la *Vita Eligii* on indique Dümmler au lieu de B. Krusch ; ailleurs, le texte de la même Vie est cité, assez peu correctement, d'après Dom Bouquet. Page 63, il est question du *Carmen* de Rodolphe Agricola (*BHL.* 4515) ; après en avoir transcrit quelques vers, l'auteur renvoie, pour la suite du texte, à « Analecta Bollandiana, 1887, VI, appendix 350-355 » (il s'agit du *Cat. Lat. Brux.*, et l'on y cherchera en vain le poème) ; la seule édition complète, celle de Schulting, n'est pas mentionnée. Page 14, dans une note, il est affirmé de S. Winnoc qu'il fut un des frères de S. Josse et mourut le « 7. XI. 717 », deux points qui appellent pour le moins de prudentes réserves. Quant à la *Vita Winnoci*, on se réfère à l'édition de Mabillon ; celle du P. De Smedt, dans le volume le plus récent des *Acta SS.* (Nov. t. III), et le commentaire critique qui la

précède, sont ignorés, à son détriment, par l'auteur. Celui-ci a-t-il suffisamment contrôlé ses sources et un de ses principaux guides pour cette partie, l'*Histoire de Bretagne* de La Borderie ? La note, aussi rapide que catégorique, de la page 8, sur Frédégaire, n'est pas de nature à donner une opinion très favorable de l'information de M. T. Voilà, parmi d'autres, quelques points faibles.

En ouvrant ce livre, nous avions l'espoir d'y trouver publiées des pièces encore inédites, telles que, par exemple, la Vie, les Miracles, la Translation du saint par Isembard, moine de Fleury (*BHL.* 4505 suiv.). Ni ce texte, ni la *Vita metrica* (*BHL.* 4512), ni la Vie française de S. Josse par Jean Mielot n'ont été ici imprimées ; et c'est grand dommage. En revanche, M. T. réédite, d'après deux mss. de Rouen (U. 26 et U. 32, c'est-à-dire les codd. 1384 et 1388, du XIe et du XIIe s.), la Vie ancienne (*BHL.* 4504), et publie deux versions allemandes de la légende. Nous laissons aux linguistes le soin d'apprécier le chapitre intitulé : Histoire du Nom de S. Josse. Signalons pourtant que les importantes notes d'hagio-onomastique bretonne de M. Loth (dans la *Revue Celtique,* t. XXIX [1908], p. 222 et suiv. ; sur *S.Judoc,* p. 310) auraient pu être utilement citées. Osons parler franc : à notre sens, cet ouvrage devrait subir une refonte. Son objet d'ailleurs, et tant de matériaux rassemblés y convient. M. COENS.

86. — * Paolo BUZZI. *Colombano d'Irlanda. Il Santo ed il Poeta.* Lodi, Borini-Abati, 1921, in-8°, 19 pp.

87. — * G. B. CURTI-PASINI. *Il Culto di San Colombano in San Colombano al Lambro.* Ibid., 1923, in-8°, 41 pp.

88. — * ID. *Il Culto di San Grato e le pratiche religiose contro le intemperie nel borgo di San Colombano al Lambro.* Ibid., 1924, in-8°, 36 pp.

La commune de San Colombano al Lambro s'honore du patronage du moine irlandais fondateur de Bobbio. Sous l'inspiration d'un érudit local, M. G. B. Curti-Pasini, un comité s'y était formé pour célébrer en 1921 le centenaire de la mort du saint ; des travaux publiés à cette occasion, trois méritent d'être mentionnés ici. Le premier est l'édition du discours prononcé par le romancier et poète Paolo Buzzi, le 30 octobre 1921. Dans le second, M. Curti-Pasini étudie le culte rendu dans la commune à S. Colomban : tradition qui veut que le saint ait traversé le territoire, iconographie, reliques, dates des différentes fêtes, bref compte rendu des solenni-

tés jubilaires de 1921. A noter une étude rapide des autres églises d'Italie dédiées au même saint (p. 5-10) et une bibliographie de récents articles italiens (p. 39-41).

La troisième brochure examine le culte de S. Gratus, évêque d'Aoste, dans la même commune, et spécialement les pratiques auxquelles on a recours pour l'invoquer contre les intempéries. Une section concerne le culte de S[te] Eurosia († 25 juin 714). Ce sont de précieuses monographies. P. GROSJEAN.

89. — * Edward KYLIE. *The English Correspondence of Saint Boniface.* London, Chatto and Windus, 1924, in-8°, XIV-212 pp. (= *The Medieval Library,* No. 19).

90. — * Günther MÜLLER. *Das Leben des heiligen Anselm von Canterbury.* München, Theatiner-Verlag, s. d. [1923], in-8°, 163 pp.

91. — * Johannes SCHUCK. *Das religiöse Erlebnis beim hl. Bernhard von Clairvaux. Ein Beitrag zur Geschichte der christlichen Gotteserfahrung.* Würzburg, C. J. Becker, 1922, in-8°, 112 pp. (=*Abhandlungen zur Philosophie und Psychologie der Religion,* Heft 1).

On connaît cette charmante collection, *The Medieval Library,* où ont paru de très diverses œuvres du moyen âge faites pour plaire aux lecteurs modernes. Le nouveau volume que voici présente en traduction un choix de lettres échangées entre l'apôtre des Germains et ses amis ; une bonne esquisse biographique sert d'introduction. L'exécution typographique, le souci d'une bonne tenue littéraire, le discernement et l'à-propos dont fait preuve ce florilège le recommanderont aux gens de goût. Un aspect nouveau de ces temps se découvrira pour eux dans la douceur des amitiés intimes qui unissaient l'évêque missionnaire, perdu dans sa nouvelle patrie barbare, aux amis laissés dans l'ancienne patrie chrétienne.

M. Günther Müller présente au public allemand la Vie de S. Anselme par Eadmer (*BHL.* 526). Traduction pure et simple, sans introduction, notes, commentaires ni index d'aucune sorte. Seules quelques citations bibliques ont été relevées entre parenthèses. Les scrupules de l'auteur vont même jusqu'à lui défendre parfois de donner sous leur forme actuelle les noms de lieux qu'il rencontre. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons de voir ainsi livrer à nos contemporains un beau récit qu'on n'aurait pu sans doute que gâter en le récrivant ou en l'alourdissant d'érudition.

La nouvelle collection *Abhandlungen zur Philosophie und Psychologie der Religion,* éditée sous la direction du professeur de Wurz-

bourg, M. Georg Wunderle, s'ouvre par l'érudit volume de M. Schuck. L'auteur s'est proposé de décrire systématiquement l'expérience religieuse de S. Bernard ; il a réduit les œuvres du *doctor mellifluus* en un exposé du type rigide, abondamment divisé et subdivisé, plein de choses et plus plein encore de citations. En un mot, l'œuvre est *wissenschaftlich* à souhait. Les lecteurs qui auront suivi pas à pas M. S., malgré l'aspect rébarbatif d'un essai que les circonstances ont forcé de condenser au delà des limites prévues, y gagneront d'avoir fait, sous la conduite d'un cicerone bien informé, une visite parfaitement méthodique de cette merveilleuse galerie que forment les écrits de S. Bernard. P. GROSJEAN.

92. — * Renier PODEVIJN O. S. B. *Étude critique sur la « Vita Gudulae »*. Bruxelles, Lamertin, 1923, in-8°, 24 pp. Extrait de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. II (1923), n° 4, p. 619-41.

Conduite avec un réel souci de la méthode, cette étude fournit des compléments appréciables à la notice succincte consacrée jadis par M. Van der Essen à la *Vita Gudulae*, dans son ouvrage bien connu sur notre hagiographie nationale (*Étude... sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique*, p. 296-98).

A travers la Vie écrite vers 1047 par le moine Hubert (*BHL*. 3684) et une courte esquisse biographique contenue dans les *Gesta episcoporum Cameracensium* (I, 16), l'auteur s'attache à retrouver les éléments primitifs de la *Vita Gudulae* plus ancienne dont ces écrits font mention, mais qui ne nous a pas été conservée. Au sujet de ce texte, de sa date, des mobiles qui en guidèrent la composition, Dom Podevijn nous propose des hypothèses généralement plausibles. Retenons qu'il pourrait bien avoir été compilé, vers 988, en vue d'étayer les titres de propriété des religieuses de Moorsel, dans le procès qu'elles soutinrent contre le seigneur de l'endroit, Hermenfrid, et qu'elles perdirent, au tribunal du duc Charles de Lotharingie. Les légendes, celles par exemple qui concernent les donations de Charlemagne à Gudule et la parenté de la sainte avec les Carolingiens, auraient été glissées à cet effet, dès cette époque, dans la biographie. Ces thèmes mis à part, Dom P. reconnaît dans la trame de la Vie trois parties distinctes, qu'il analyse en détail. Certains éléments plus originaux de la première de ces parties (vie proprement dite, vertus, miracles) lui paraissent avoir été réunis d'abord en vue d'obtenir l'élévation des reliques de la sainte ; ils ont pu servir plus tard de première base au récit intéressé de l'anonyme du Xe

siècle. Ces hypothèses de l'auteur peuvent retenir l'attention ; peut-être y aurait-il lieu de les examiner de plus près, et sans négliger l'étude parallèle des nombreux récits hagiographiques apparentés. L'article se clôt par quelques remarques d'ordre archéologique sur l'antique sanctuaire de Sainte-Gudule à Moorsel.

M. Coens.

93. — * Victor Curt Habicht. *Des heiligen Bernward von Hildesheim Kunstwerke.* Bremen, Angelsachsenverlag, 1922, in-8°, 42 pp., 25 phototypies (= *Niedersächsische Kunst in Einzeldarstellungen,* Bd. 3.-4.).

S. Bernward, évêque d'Hildesheim (993-1022), est un des hommes les plus « complets » de l'église d'Allemagne au moyen âge. Il est tout aussi célèbre dans l'histoire de l'art que dans les annales religieuses et politiques. C'est lui qui fit de sa ville épiscopale, au XIe siècle, un foyer artistique. Aussi la place de Bernward était-elle tout indiquée dans la série des monographies de la *Niedersächsische Kunst.* A l'occasion du 900e anniversaire de sa mort, M. V. C. Habicht s'est chargé de l'étude des œuvres d'art qui datent de son épiscopat : tout d'abord, la magnifique église Saint-Michel, dont la crypte, la nef, les deux transepts remontent à S. Bernward, le petit crucifix en argent de l'évêque (trésor du *Dom*), les deux anciens battants de porte de Saint-Michel et la colonne triomphale du Christ (*Dom*), le sarcophage et la plaque funéraire que Bernward s'était fait sculpter de son vivant (crypte de Saint-Michel), la croix de Bernward (sacristie de Sainte-Madeleine), sa crosse épiscopale (trésor du *Dom*), des miniatures de quatre manuscrits liturgiques (ibid.), enfin trois œuvres postérieures de l'école d'Hildesheim, le grand lustre de l'évêque Hezilon (*Dom*), l'église Saint-Godard (Hildesheim), le reliquaire de la tête de S. Bernward (trésor du *Dom*). Tous ces monuments artistiques sont reproduits en phototypies fort nettes. Dans ses notes, sobres et claires, M. H. dégage les caractères originaux de l'art « bernwardien ». Est-on bien sûr que la crosse en argent trouvée dans la tombe de l'évêque Henri III, mort en 1362, soit celle de S. Bernward? La question historique qui nous intéresse spécialement est de déterminer quelle a été la part de Bernward dans la création des œuvres d'art qui portent son nom. Son célèbre biographe, Tangmar, nous apprend qu'il savait manier avec un talent égal la plume, le pinceau, la lime et le compas, et qu'étant évêque, il inspirait, dirigeait et surveillait

activement les travaux de ses ateliers d'art et de ses chantiers (cf. *BHL*. 1253). Mais nous n'avons aucun témoignage qui nous permette de croire qu'il ait mis lui-même la main à une seule des œuvres d'art en question. L'inscription du crucifix, *Bernwardus presul fecit hoc*, ne peut être prise à la lettre, pas plus que certaines expressions de Tangmar, comme le fait d'ailleurs remarquer M. H. Sur certaines particularités de l'église Saint-Michel, voir É. Mâle, *L'art allemand et l'art français du moyen âge* (Paris, 1918), p. 65-76, et J. Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, t. II (Wien, 1918), pp. 801-802, 859. J. Simon.

94. — * Ralph Bailey Yewdale. *Bohemond I, Prince of Antioch.* [Princeton, University Press, 1924], in-8°, ii-143 pp.

R. B. Yewdale est un jeune et brillant professeur-assistant d'histoire à l'université de Wisconsin, mort en 1921, à l'âge de 29 ans. Sa thèse sur Bohémond I d'Antioche avait été laissée à l'état de « first draft ». On a jugé qu'elle méritait d'être publiée telle quelle sauf les corrections qui s'imposeraient. Nous devons de la reconnaissance à l'éditeur de cette monographie, qui vient combler une lacune et qui nous permet d'apprécier tout le talent de son regretté collègue : érudition vaste et sûre, souci constant de l'exactitude, sens critique délicat, vues générales nettes et précises, style sobre et clair. Ce n'est pas à nous de signaler les hypothèses personnelles de M. Y. portant sur des points essentiels ou secondaires de la vie du héros, mais qui ne touchent pas à notre domaine spécial. Nous devons nous contenter de relever ce qui est purement hagiographique. Bohémond favorisa activement le culte de S. Nicolas à Bari, où le corps du saint avait été amené en 1087, on sait de quelle manière. C'est notamment sur la demande de Bohémond que le pape Urbain II vint assister, le 1er octobre 1089, à la translation solennelle de la précieuse relique de l'église Saint-Eustache dans la nouvelle cathédrale et consacrer l'autel du saint (p. 31). En novembre 1091, Bohémond fit deux donations importantes à cette église (p. 32), et il ne cessa de la favoriser dans la suite (pp. 35, 106), de même que l'hospice destiné à héberger les pèlerins qui se pressaient à Bari (p. 133). L'histoire de l'invention de la prétendue Sainte Lance à Antioche, en juin 1098, lors du siège des croisés par les Turcs, est trop connue pour être rappelée (p. 70-71). Pendant sa captivité chez les infidèles (1100-1103), Bohémond implora le secours de S. Léonard, vénéré surtout en France comme libérateur

des captifs, et il lui attribua dans la suite sa délivrance (cf. *BHL.* 4874). M. Y. a résumé fidèlement les pages que le P. A. Poncelet a consacrées à cette histoire (*Anal. Boll.*, XXXI, 24-44), et il en a adopté toutes les conclusions (p. 98). Bohémond ne manqua pas de s'acquitter de son vœu d'aller en pèlerinage au tombeau de S. Léonard à Noblac, dans le Limousin. Il y fit d'abord, croit-on, porter des ex-voto par son parent Richard du Principat (p.102). En 1106, il s'y rendit lui-même et y déposa des fers en argent (p. 109). Pendant son voyage en France, il raconta dans maints châteaux et couvents ses exploits d'Orient et il exhibait alors les reliques qu'il, avait rapportées de là-bas (p. 109). Ce que devaient être ces reliques, on peut le deviner, lorsqu'on sait qu'il avait fait don à l'église Saint-Sabin à Canosa de deux épines de la couronne du Christ portant encore des traces de sang (p. 106), et qu'un de ses officiers s'enorgueillissait de posséder des cheveux de la Vierge, qui lui avaient été donnés par le patriarche d'Antioche (p. 110). Si Bohémond a montré tous les travers d'un conquérant et bien d'autres encore, il faut reconnaître qu'il avait néanmoins la foi des chrétiens du moyen âge. Aussi avons-nous été vraiment étonné de voir M.Y. le taxer de scepticisme, dans le portrait moral qu'il nous donne de lui à la fin de l'ouvrage, pour la seule raison qu'il a élevé des doutes contre l'authenticité de la Sainte Lance d'Antioche (p. 136). On sait bien cependant que Bohémond a pris cette attitude par motif politique, en vue de ruiner le crédit de Roger de Toulouse et des Provençaux. Pour l'étude des relations de Bohémond avec les Arméniens de Cilicie, il y a lieu d'ajouter à la bibliographie la thèse de M. Galust Ter-Grigorian Iskenderian, *Die Kreuzfahrer und ihre Beziehungen zu den armenischen Nachbarfürsten bis zum Untergange der Grafschaft Edessa, nach armenischen Quellen.* Weida i. Th., 1915 ; et pour l'histoire de la première croisade, la thèse récente du P. B. Leib, *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XIe siècle*, Paris, 1924.

J. Simon.

95. — * Jacques Nothomb S. I. *La légende de Nostre Dame.* Miracles du moyen âge traduits et annotés. Bruges, Beyaert, 1924, in-8°, xii-236 pp. (= *Museum Lessianum.* Section ascétique et mystique, n° 14).

Cet aimable florilège, où un savoir varié et sans prétention se complaît à servir la cause — et l'histoire — de la piété, sera bien accueilli du grand public. La littérature des « Miracles par person-

nages » semble, en effet, jouir actuellement d'un regain de faveur. En bon romanisant, qui ne dédaigne pas, dans la langue et le style, une nuance d'archaïsme (voir p. 85 et suiv.), le P. Nothomb a « translaté » en français une quarantaine de traits merveilleux attribués par nos aïeux à la « Mère de miséricorde ». Joignant l'utile à l'agréable, il a de plus, dans une copieuse introduction, éclairé le lecteur profane sur les caractéristiques du genre, la fortune des diverses collections, leur « orthodoxie ».

L'annotation est sobre et pertinente ; la *BHL.*, les travaux de Mussafia, Poncelet, Little, Bédier, Klapper, Frenken, pour ne citer que les plus récents, ont été judicieusement mis à profit. De-ci de-là, toutefois, le souci de la perspective chronologique eût pu être plus rigoureux, ou, du moins, son expression plus claire. Ainsi, p. 160, il est peu exact de dire, au cours d'une énumération de textes parallèles, qu'un trait narré dans divers recueils, et on cite la *Legenda aurea,* « reparaît » dans Césaire d'Heisterbach. De même, p. 122 ; Vincent de Beauvais est, lui aussi, plus ancien que Jacques de Voragine. Quant à Gautier de Coincy, p. 172, il est antérieur à ces deux derniers. Le P. N. ne l'ignore certes pas ; il n'a pas songé que le lecteur pourrait s'y tromper. Prise au pied de la lettre, la phrase suivante appelle, on l'avouera, quelques éclaircissements : « Si l'on laisse de côté les *miracula* du moine Walter de Cluny, recueil assez peu fourni, la plus ancienne collection imprimée est celle que Dom Pez édita à Vienne en 1731 (p. 4-5). » Le lecteur non initié ne se doutera guère que Walter (ou Gautier) de Cluny écrivait dans la première moitié du XII[e] siècle, et, n'était le contexte, on soupçonnerait à peine que les « miracles » confiés à l'impression par Pez et attribués par lui à Pothon de Prüfening, remontent, eux aussi, à cette époque lointaine ; d'autre part, des lecteurs plus instruits, s'ils se méprennent sur le sens attaché par l'auteur à « la plus ancienne collection imprimée », seront tentés de lui signaler à ce propos le *Promptuarium de Miraculis B. M. V.* de Jean Hérolt, dont plusieurs éditions ont vu le jour avant 1500, ou la *Scala caeli* de Gobi le Jeune, parue à Lübeck dès 1476, ou encore les incunables italiens cités par le P. Villecourt, dans son étude sur les *Collections arabes des Miracles de la Vierge* (*Anal. Boll.*, XLII, 35). Mais nous avons tort de faire ces remarques pointilleuses au sujet d'un petit livre qui doit édifier et charmer à la fois profanes et dévots. M. Coens.

96. — * Adolfo Venturi. *L'architettura del quattrocento.* **Parte**

prima. Milano, Hoepli, 1923, in-8°, xxix-930 pp., illustrations.

97. — * Guido Battelli. *Le piu belle Leggende cristiane tratte da codici e da antiche stampe,* 2ª impressione riveduta. Milano, Hoepli, 1925, in-8°, xvi-594 pp., illustrations.

98. — * *L'Art et les Saints.* Collection publiée sous la direction de H. Martin. Paris, Laurens, volumes in-8°, 66 pp., illustrés.

De la grande publication d'A. Venturi, *Storia dell' arte Italiana,* (voir *Anal. Boll.*, XLI, 219), nous avons à signaler un nouveau volume, qui ne le cède en rien aux précédents, et est consacré tout entier à l'architecture et à l'art décoratif du XVᵉ siècle. Dans cette histoire, Brunelleschi marque une première date. Suit Leon Battista Alberti, puis la glorieuse pléiade des sculpteurs-architectes de la première Renaissance à Florence : Donatello, Michelozzo, Pagno di Lapo Portigiani, Maso di Bartolomeo, Luca della Robbia. Les maîtres de l'école de Brunelleschi et ceux qui se rattachent à Alberti sont groupés en chapitres distincts, de même les sculpteurs décorateurs toscans depuis Donatello jusqu'à la fin du Quattrocento. Luciano Laurana est l'objet d'une étude spéciale. M.Venturi termine par les architectes siennois et les artistes qui marchent dans le sillon de Francesco di Giorgio Martini. L'auteur, fidèle à sa méthode, esquisse la biographie des grands initiateurs, montre le développement de leur œuvre et l'influence qu'ils ont exercée, dans un style qui respire un enthousiasme contenu ; à l'appui,une illustration de choix et d'une richesse qu'il serait difficile de surpasser. Dans les volumes précédents l'iconographie des saints tenait une certaine place, nécessairement restreinte dans une histoire de l'architecture. Celle-ci n'en est pas moins le complément nécessaire de la grande œuvre entreprise par M. V., et quiconque possède les précédents volumes ne pourra se dispenser d'acquérir celui qui vient de paraître.

Le recueil de légendes de M. Battelli, qui reproduit un choix des plus beaux tableaux dont le sujet est emprunté à la Vie des Saints, peut prendre place, dans les bibliothèques, à côté de la *Storia dell' arte,* pour l'élégance de l'exécution non moins que pour la pensée qui l'a inspiré. L'auteur, professeur d'histoire de l'art à Florence, a voulu combler une lacune qui l'a souvent gêné dans son enseignement. Ses élèves, toujours prêts à répondre aux questions de mythologie, restaient muets lorsqu'il s'agissait d'expliquer des merveilles comme les portes de bronze du baptistère et les peintures religieuses dont les églises et les musées de Florence sont remplis. De là, l'idée de placer à côté des chefs-d'œuvres de l'art les textes

qui les expliquent. Ces textes sont ordinairement, lorsqu'il s'agit des saints, les légendes qui avaient cours, et M. B. en a choisi quarante, dont plusieurs inédites, et qui sont fort belles et pour la plupart intéressantes au point de vue de la langue. Les textes, soigneusement revus, sont suivis d'une annotation qui renvoie le lecteur à des travaux critiques où il peut, après avoir goûté la poésie des vieux récits, entendre la voix de l'histoire. C'est là une méthode excellente qui ne peut être assez recommandée. On s'imagine parfois que nous faisons la guerre aux légendes. Quelle erreur ! Ce serait un vandalisme comparable à celui qui ferait supprimer la Ste Cécile de Raphaël ou le S. Ambroise de Rubens sous prétexte que ce ne sont pas des portraits fidèles. Mais s'il est juste d'apprécier le charme des créations naïves du moyen âge, s'il est même permis d'y chercher un sujet d'édification, il n'est pas sans conséquence de les prendre pour ce qu'elles ne sont pas : pour de l'histoire vraie. Nous travaillons à combattre cette erreur, et c'est dans le même dessein que M. B. prend la précaution de citer après la légende quelque bon ouvrage où les choses sont mises au point : telle la monographie de M. Pio Franchi de' Cavalieri sur Ste Agnès. Il n'a pas toujours eu la main aussi heureuse. A propos de Ste Cécile, et dans d'autres cas, où la légende a été moins étudiée, il y aurait eu lieu d'indiquer plus nettement, en peu de mots, dans quelle direction la vérité doit être cherchée. P. 540, les rapports des écrits de Sulpice Sévère avec ceux de Grégoire de Tours pourraient être plus exactement exprimés. Ce sera pour une prochaine édition, car le succès du livre de M. B. est assuré.

Depuis que nous avons annoncé la collection *L'Art et les Saints* (voir *Anal. Boll.*, XXXVIII, 178), nous avons reçu les volumes suivants qui en font partie : *Saint Georges* par M. Auguste Marguiller ; *Saint Yves* par M. Alexandre Masseron, à qui nous devons également une *Sainte Catherine de Sienne* (voir *Anal. Boll.*, XLI, 464) ; *Saint Pierre* par M. Georges Goyau ; *Saint Paul* par M. Louis Flandrin ; *Saint Antoine Ermite* par M. Claude Champion ; *Saint Michel* par M. Léon Lecestre ; *Sainte Cécile* par M. Élie Poirée ; *Saint Hubert* par M. Henry Martin.

Tous ces volumes apportent une utile contribution à l'iconographie des saints. Lorsqu'il s'agit de saints relativement modernes, comme Ste Catherine de Sienne et S. Yves, il est possible de donner en quelques pages une idée suffisante de la matière. Mais pour les saints antiques, la difficulté croît en raison de leur popularité.

L'iconographie de S. Paul, par exemple, est à peine esquissée, et si certaines pauvretés, par exemple, le dessin de la p. 29, étaient remplacées par des chefs-d'œuvre, mettons la Conversion de S. Paul de Rubens, nous serions encore très loin de compte. Et S. Pierre? Je cherche en vain les vieilles mosaïques, comme celle de Ravenne, où il est représenté avec ses clefs, un des plus anciens exemples de « caractéristique ». Je ne sais comment on a pu s'imaginer que la statue de S. Pierre des cryptes vaticanes est du IIIe siècle. Et quant à la statue de bronze, vénérée dans la basilique, elle n'est pas du Ve siècle, mais des premiers temps de la Renaissance. Une question essentielle dans l'iconographie des chefs des apôtres est celle des portraits traditionnels. Elle n'est point touchée. Je sais bien qu'on n'en finirait pas si l'on voulait indiquer tout ce qui reste à dire sur les représentations de S. Pierre et de S. Paul. Ce sont des sujets qui devraient être traités hors série.

Sur l'iconographie de Ste Cécile, le bel article du regretté P. A. De Santi dans la *Civiltà cattolica*, 19 nov. 1921, aurait pu fournir d'utiles indications. A propos de S. Hubert, la bibliographie signale une publication du P. De Smedt, préparatoire à son grand commentaire dans les *Acta Sanctorum*, le travail le plus important que l'on ait sur la matière ; mais ce dernier n'est pas cité. Rien ne montre mieux combien l'origine de certaines caractéristiques est difficile à démêler que l'exemple du fidèle compagnon de S. Antoine. On en a cherché trois ou quatre explications différentes dont aucune ne semble avoir réuni tous les suffrages. Il est assez probable que la légende tardive du porcelet guéri à Barcelone n'y est pour rien et que celle-ci est née, au contraire, de la représentation. Non moins curieuse est la recherche de la raison d'être de certains patronages. On s'imagine trop souvent que des causes profondes déterminent le choix des patrons. Si les merciers, les épiciers, les pâtissiers ont pris pour patron S. Michel, c'est uniquement à cause de la balance que les artistes lui mettent en main, et dont il est censé se servir pour peser les œuvres des hommes. Cet emblème a fait penser aux petits commerçants que l'Archange avait des raisons particulières de s'intéresser à eux. H. D.

99. — * Alexandre MASSERON. *Les « Exemples » d'un ermite Siennois*. Paris, Perrin et Cie, 1921, in-8°, VIII-255 pp., gravures.

Nos prédécesseurs ont eu à s'occuper, au tome XII d'octobre, des ermites de Lecceto, *Congregatio Ilicetana*, à quelque distance

de Sienne, principalement à propos d'un bienheureux Jean, que l'on a essayé de rattacher à la famille Chigi. Ils ont bien vu et fait entendre que cette prétention n'était guère fondée, quoiqu'elle ait été soutenue par le pape Alexandre VII, un Chigi, dans ses *Chigiae familiae commentarii*. S'ils ne l'ont pas contredite trop ouvertement, c'est sans doute « propter auctoris venerationem », comme dit le P. De Buck, p. 735. M. Masseron, qui met en œuvre un recueil d'Exemples d'un ermite du même groupe, Philippe degli Aggazzari, d'où il a tiré un livre agréable, a rencontré le bienheureux Jean. Sa Vie forme un des chapitres, le XXIIIe, du recueil, sous ce titre : *La vita d'un devoto frate dell' Ordine di Santo Augustino, el quale ebbe nome frate Giovanni laico*. Il fait remarquer que le nom de Chigi n'y est pas prononcé, et conclut que les Bollandistes ne connaissaient qu'un exemplaire interpolé du frère Philippe. Il est bon de noter que dans la version dont ils se sont servis, Chigi n'est pas un nom de famille, mais indique le lieu d'origine. H. D.

100. — * Angelo Marchesan. *Treviso Medievale. Istituzioni, usi, costumi, aneddotti, curiosità*. Treviso, Tip. Funzionari comunali, 1923, 2 vol. in-4°, xv-463, 497 pp., plans.

Le savant bibliothécaire du Chapitre de Trévise est un de ces hommes qui connaissent à fond les vieux papiers, les vieilles pierres et tous les recoins de leur ville natale. Ils vivent dans la compagnie des hommes d'autrefois ; ils s'intéressent à leurs familles, à leurs occupations, à leurs démarches, à leurs joies comme à leurs tristesses, et ce qui est pour nous le lointain passé est comme leur milieu naturel. Tous n'ont pas le courage ou le talent nécessaire pour le faire revivre aux yeux de leurs contemporains, et si beaucoup de villes possèdent un archiviste érudit, il en est beaucoup aussi qui envieront à Trévise la savante monographie dont Mgr Marchesan vient de la doter. Pour l'histoire politique de la cité et du pays, on a Verci, et d'autres auteurs plus ou moins démodés. Mgr M. n'a pas voulu recommencer leur œuvre, et s'est appliqué à nous faire connaître l'organisation de la commune de Trévise durant le moyen âge, son gouvernement, ses fonctionnaires, ses institutions civiles et religieuses publiques et privées, la famille, les villages, la monnaie, les fêtes, les jeux et réjouissances, la législation, la criminalité et les peines, les funérailles, la culture, l'instruction, en un mot toute l'existence intime de la cité. L'auteur entre dans les plus grands détails sans jamais se permettre des développements ou des des-

criptions où l'imagination de l'écrivain peut se faire valoir. La moindre affirmation est appuyée sur des pièces d'archives et des registres dont le texte est souvent cité au bas de la page ou en appendice parmi les documents inédits. Cette fidélité à suivre les sources n'engendre ni la raideur ni l'ennui, et les deux grands volumes de la *Treviso Medievale,* d'une impression serrée mais parfaitement claire, se lisent d'un bout à l'autre sans que l'intérêt languisse jamais, tant les faits et les citations s'enchaînent avec aisance.Nous avons naturellement cherché à nous renseigner sur les patrons de la ville. Le patron principal est S. Liberalis (*Eleutherius*?) honoré le 27 avril, et dont on a une légende (*BHL.* 4905). La Saint-André est aussi à Trévise un jour de fête, et le jour de Ste Lucie est célébré parce qu'il rappelle la date, 13 décembre 1388, où Trévise se rattacha définitivement à la République de Venise. Les métiers réunis en corporation avaient chacun leur patron, et on a ici comme ailleurs, des exemples curieux du choix de certains patronages. Les saints protecteurs étaient parfois ceux de l'église ou de la chapelle où l'on se réunissait. D'autres fois le choix est déterminé par la légende ou l'iconographie. C'est ainsi que les tailleurs avaient sur leur bannière l'image de S. Homobonus ; les pelletiers, S. Jean Baptiste avec l'agneau pourvu d'une épaisse toison. Les épiciers, plus exactement les *pizzicagnoli,* avaient choisi S. Antoine et aussi S. Michel avec la balance destinée, on le sait, à peser tout autre chose que le fromage. Fidèle à son plan qui ne lui permettait guère de sortir du moyen âge, Mgr M. ne s'est point appesanti sur les origines religieuses de Trévise. Il rappelle la tradition qui fait prêcher l'évangile aux Trévisans par S. Prosdocimus, disciple de S. Pierre (voir *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 352). Il ne la discute pas, et se contente de citer un texte inédit de l'historien local R. de gli Azzoni Avvogaro, affirmant que, si l'on tient compte des raisons qui déterminent d'ordinaire dans les diocèses le choix des saints particuliers, on ne peut guère expliquer autrement que par le souvenir de son apostolat le culte rendu à ce saint. L'argumentation semblera un peu faible et il aurait mieux valu peut-être ne pas la rappeler puisqu'elle était en dehors du sujet. L'auteur ne s'est pas occupé non plus d'établir, pour la période ancienne, la liste épiscopale, qui offre des lacunes et des obscurités. On s'accorde pour regarder comme un faux les Actes des SS. Florentius et Vindemialis (*BHL.* 3053), qui se font passer pour une relation de l'évêque Titianus, celui-là même qui serait allé chercher en Corse les reliques

des deux saints, conservées actuellement encore dans l'église cathédrale. L'existence de l'évêque Titien n'est pas compromise pour cela, puisqu'on nous cite un document de 743 le mentionnant : *Ticianus Tarvisianus episcopus.* Mgr M. ne s'occupe guère d'établir l'identité de Florentius et de Vindemialis. On fera bien de consulter à leur sujet Mgr Lanzoni, dans ses *Origini delle diocesi antiche d'Italia,* pp. 619-27, 655. Le même auteur donne aussi (p. 628-29) les éclaircissements nécessaires sur les Actes (*BHL.* 8110-8114) de S. Théoneste et de ses compagnons martyrs, dont il est souvent question, à propos d'un *monasterium situm in comitatu Tarvisiano, quod dicitur constructum in honore S. Petri ac Theonisti* (II, 373 et passim). Mgr M. suppose que *Theonistus* est distinct du *Theonestus* honoré à Verceil et auquel S. Eusèbe dédia une église, où il voulut être enseveli. Cela n'est nullement certain, et l'on aurait besoin de savoir quand et comment S. Théoneste a commencé d'être honoré aux environs de Trévise. Malheureusement, on l'ignore.

Le culte des saints a laissé des traces également dans les superstitions des Trévisans d'autrefois. Mgr M. cite des formules curieuses de conjuration de diverses maladies, de la goutte par exemple : « O gote, io ve sconzuro per sancto Michiel, per sancto Gabriel, per sancto Raphael e per sancta Teopista, la qual fu martirizada da le gote, io ve sconzuro per Placito e per sancto Agapito de queste Zuandonàdo liberation ; e per sancto Custodio e per sancto Damian, li qual el Signor si mandò a medicar Teopista de le gote. O gote, io ve sconzuro per la genetrice de Idio e per sancta Lena e per la caritade de Xristo... » On invoque encore les quatre évangélistes, S. Abraham et S. Jean Baptiste. La formule se termine par ces mots : *amen, amen, amen, alleluia, alleluia, alleluia. fiat, fiat, fiat. mentem sanctam spontaneam honorem Deo prius liberatione.* + . + *Xristus vincit, Xristus regnat, Xristus imperat.* + +. Dans ce dernier texte, qui est emprunté aux Actes de S[te] Agathe, il faut lire *patriae* au lieu de *prius*. Quelle est cette sainte Théopiste, guérie de la goutte par les SS. Cosme et Damien? Le remède contre les insomnies, consistant à mettre sous son oreiller les noms des Sept Dormants est connu. Il peut être intéressant de noter quelques noms de saints défigurés dans le dialecte local : *Santilaria* pour S[te] Eulalie, *S. Ellero* pour S. Hilaire, *San Fidà* pour S[te] Félicité, *Sancirran* pour S. Cyprien. H. D.

101. — * *Mediaeval England.* A new edition of BARNARD's *Companion to English History,* edited by H. W. C. DAVIS. Oxford, Clarendon Press, in-8°, 1924, XXI-632 pp., 360 gravures.

102. — * Claude JENKINS. *The Monastic Chronicler and the Early School of St. Albans. A Lecture.* London, S. P. C. K., 1922, in-8°, 98 pp.

103. — * Charles Lett FELTOE. *Three Canterbury Kalendars described and annotated.* London, Harrison, [1922], in-8°, 56 pp.

104. — * *Some Minor Works of* Richard ROLLE *with The Privity of the Passion by* S. BONAVENTURA. Translated and edited by Geraldine E. HODGSON. London, Watkins, 1923, in-8°, 225 pp.

105. — * Constantia MAXWELL. *Irish History from Contemporary Sources (1509-1610).* London, George Allen and Unwin, 1923, in-8°, 400 pp.

106. — * George O'BRIEN. *Advertisements for Ireland.* Dublin, The Royal Society of Antiquaries of Ireland, 1923, in-4°, VIII-66 pp. (= *The Royal Society of Antiquaries of Ireland,* volume hors série).

C'est toujours avec plaisir qu'on voit reparaître un ouvrage aussi favorablement connu que le *Companion to English History.* Son nouvel éditeur, le professeur H. W. C. Davis, sans se départir du plan originel tracé en 1902 par M. F. P. Barnard, a su le mettre au courant des plus récentes publications. L'illustration y est beaucoup plus abondante. Nous sommes heureux de constater que le chapitre consacré au monachisme, aux ordres mendiants et au clergé séculier (pp. 344-428) est de ceux qui ont été complètement refaits. Les noms des auteurs respectifs de ces trois sections en garantissent la valeur : Miss Rose Graham, M. A. G. Little et M. G. Baskerville. D'ailleurs l'ouvrage, étant une introduction aux *realia,* s'interdit l'étude et l'appréciation des courants de la pensée et de la littérature. Typographie et illustration sont à la hauteur de la réputation de la *Clarendon Press.*

M. Claude Jenkins est un érudit et un homme de lettres à la fois ; aussi est-ce tout plaisir et tout profit de le suivre dans la vivante causerie, publiée en un agréable volume, où il nous promène à travers les *scriptoria* de l'Angleterre monastique, depuis celui où Gildas répandait son amertume en savantes et obscures lamentations jusqu'à celui de Saint Albans où, pendant le bas moyen âge, une longue évolution parvint à son terme sous l'influence personnelle de ce moine de génie, Matthieu Paris. C'est, il est vrai, la composition des chroniques qui passionne au plus haut point la curiosité

du savant auteur ; mais les hagiographes aussi trouveront profit à se pencher avec lui sur l'épaule des copistes. Aussi bien, le bibliothécaire de Lambeth a de l'attention de reste pour des questions qui nous intéressent de plus près : tels les excellents passages sur le vénérable Bède, Guillaume de Malmesbury et Roger de Wendover, qui furent à leurs heures des maîtres en critique hagiographique. Telles aussi ces judicieuses remarques sur la légende des SS. Alban et Amphibalus (p. 30), sur le plagiat au moyen âge (p. 53-54), sur le duel intime entre la vérité austère et la piété dans la littérature d'édification (p. 57-60), sur l'attitude critique ou naïve de Matthieu Paris ou de Roger de Wendover vis-à-vis de certaines traditions merveilleuses (pp. 56, 59, 85-86). Matthieu Paris enfin est le sujet de pages où l'on se laisse captiver par l'enjouement de l'auteur et l'habileté avec laquelle il s'entend à trouver, dans nos idées et notre littérature contemporaines, des analogies qui éclairent la vie et l'œuvre de très anciens historiens.

Plus sévère est la plaquette de M. C. L. Feltoe. Elle s'adresse aux initiés, trop peu nombreux d'ailleurs, d'une science qui n'est guère devenue exacte que depuis les prolégomènes d'Edmond Bishop au *Bosworth Psalter*. La contribution d'ailleurs qu'apporte M. F. n'est pas à négliger : trois calendriers conservés dans la bibliothèque du chapitre à Cantorbéry, et datant respectivement du milieu et de la fin du XIIIe siècle et du commencement du XVe, ainsi que quelques détails intéressants extraits de deux calendriers, également de Cantorbéry, maintenant conservés à Lambeth. Une introduction fort précise et des notes excellentes les mettent en valeur. C'est un précieux appoint à l'histoire du culte de nombreux saints et saintes anglais dans l'illustre cité ecclésiastique. Un regret seulement, et nous savons bien que c'est le typographe, non l'auteur, qu'il faut blâmer : quelques déplorables fautes d'impression. Souhaitons à M. F. de nouveaux loisirs qui lui permettent de faire encore progresser notre connaissance du calendrier anglais ; n'est-ce pas grâce à de patients efforts comme les siens qu'on arrivera un jour à pouvoir dresser le plan d'un *Corpus calendariorum* des Iles Britanniques, et quelque autre jour, plus lointain encore, à l'exécuter? En attendant, M. F. est tenacement fidèle à la noble devise de Mabillon : « Travailler pour les autres. »

Nous comptions que Miss G. E. Hodgson, éditrice de la *Regula bene vivendi* de Richard Rolle et auteur d'études sur les mystiques anglais, profiterait de l'occasion pour présenter au lecteur l'écri-

vain qu'elle traduit, en jetant quelque lumière sur sa biographie. A un tout autre point de vue, elle a préféré une introduction d'allure générale sur l'évolution de la mystique — un sujet où nous nous garderons d'entrer. Un des plus longs parmi les petits traités ici reproduits est un rajeunissement de la traduction libre, faite par l'ermite de Hampole, du *Speculum Ecclesiae* de S. Edmond de Cantorbéry. La traduction est fort agréable et nombreux sans doute seront ceux qui pourront ainsi entrer en contact avec des pièces d'un charme pénétrant que leur « Middle English » rendait d'un accès difficile.

Le volume de Mme Constantia Maxwell sur l'Irlande au XVIe siècle est une excellente collection de documents traduits sur les originaux latins, gaéliques, français, italiens, espagnols, ou modernisés s'ils étaient écrits en anglais. Le choix en est judicieux et l'annotation au courant des plus récentes publications. Une bonne introduction les précède. Il faut avoir eu l'ouvrage entre les mains pour se faire une idée de l'intérêt qui se dégage de ces extraits jamais trop longs, toujours vivants, et qui nous reportent à l'une des périodes les plus mouvementées de l'histoire d'Irlande. La section pour nous la plus attachante est celle qui retrace l'histoire de la réforme en Irlande (p. 121-161) : abolition des monastères, destructions de reliques, martyre de l'évêque de Cashel, Dermot O'Hurley. L'exécution typographique fait envie.

A propos du volume de Mme Maxwell, mentionnons que M. O'Brien vient d'éditer, avec une introduction et un index, un aperçu de la situation de l'Irlande rédigé en 1623 et dont un manuscrit de Trinity College, ici reproduit, est une copie.

P. Grosjean.

107. — * Thomas de Papia. *Dialogus de gestis sanctorum Fratrum Minorum.* Ex integro edidit P. Ferdinandus M. Delorme O. F. M. Quaracchi, Typ. Collegii S. Bonaventurae, 1923, in-8°, LXVII-312 pp. (= *Bibliotheca Franciscana ascetica Medii Aevi,* t. V).

Lorsqu'il publia, en 1902, le *Dialogus de Vitis Sanctorum fratrum Minorum* récemment découvert (*Anal. Boll.,* XXIII, 384), le P. Lemmens ne reproduisit que les passages historiques, estimant dépourvus d'intérêt les longs développements théologiques ou ascétiques auxquels les notices hagiographiques servaient de prétexte. Le P. Delorme a cru utile d'éditer l'ouvrage intégralement. Il le fait d'après l'unique manuscrit connu. Plusieurs des corrections

qu'il propose au texte passablement fautif du codex nous semblent s'imposer. De-ci de-là, il redresse une lecture erronnée échappée au premier éditeur. Depuis la découverte du texte, on savait que, contrairement à l'opinion courante, l'auteur du *Dialogus* n'était certainement pas Crescentius, ministre général des FF. Mineurs (1244-1247). Le P. D. croit pouvoir aller plus loin et déterminer quel est le véritable auteur du livre. Le P. Lemmens avait déjà remarqué l'intime parenté qui existe entre la notice de S. Antoine de Padoue contenue dans le *Dialogus* et la *Legenda Prima* du grand thaumaturge ; et M. de Kerval en avait conclu à une utilisation de celle-ci par l'auteur du Dialogue. Mais l'emploi fréquent des mêmes mots et des mêmes expressions, le recours aux mêmes citations bibliques, certaines similitudes d'idées se retrouvent non seulement dans le chapitre sur S. Antoine, mais dans toutes les autres parties du *Dialogue*. Aussi le P. D. n'hésite-t-il pas à attribuer les deux ouvrages à un même auteur. Pour intéressante qu'elle puisse être, cette découverte ne nous mènerait pas encore très loin, car jusqu'ici la Légende aussi était anonyme. Mais le même procédé de comparaison minutieuse a révélé au P. D. une ressemblance analogue entre le *Dialogus* et deux œuvres d'un écrivain connu, le *Chronicae imperatorum et pontificum*, et la compilation théologique du Fr. Thomas de Pavie. Si les déductions du P. D. sont justifiées, il fait donc ainsi d'une pierre deux coups, arrachant simultanément à l'anonymat le *Dialogus* et la *Legenda prima S. Antonii*. A première vue, les listes de similitudes qu'il relève patiemment font impression par leur longueur et par le retour fréquent de certaines expressions. Mais ces expressions sont-elles assez caractéristiques pour fonder une probabilité? *Attentis luminibus,... consiliis pariter et auxiliis,... insequentes praecedentis vestigia,... memini me legisse,... antiquorum tituli,... pietas fidei,...* ces formules et autres du même genre ne peuvent-elles pas se rencontrer chez plus d'un auteur? Et je n'épingle que les moins banales ! On est stupéfait de voir faire état de tournures et de mots aussi usuels que *potuit fieri ut,... sine praeiudicio melioris sententiae,... fratres ordinis nostri,... divina maiestas,... puto,... arbitror*. On ne peut s'empêcher de se rappeler que le même procédé a jadis conduit le même P. Ferdinand d'Araules à reconnaître Thomas de Celano pour l'auteur de la même *Legenda prima*.

R. L.

108. — * Salomon Reinach. *Cultes, mythes et religions,* t. V. Paris, Leroux, 1923, in-8°, 505 pp., gravures.

Il est à peine besoin de dire que le nouveau volume de M. S. Reinach reflète, comme les précédents, la science encyclopédique de l'auteur, et que nous serions bien embarrassé de le suivre dans tous les sentiers où nous entraînent les 34 dissertations de cette série. Nous nous sommes permis, p. 71, d'annoter l'article *Esculape et l'enfant à l'oie,* qui offrait un point de contact bien inattendu avec l'hagiographie. Pour une raison analogue, nous citerons la dissertation intitulée *L'accusation du meurtre rituel en 1892,* où l'auteur n'a pas de peine à laver ses coreligionnaires de cette calomnie absurde et meurtrière, et nous en venons directement à l'article : *La bossue d'Assise et la conversion de S. François* (p. 343-64), complété par le suivant : *De la survivance du Catharisme en Occident* (p. 365-372). M. R. veut prouver que S. François est issu d'un milieu imprégné de Catharisme, que « l'esprit nouveau qu'il a infusé au christianisme était la part viable et inoffensive » de cette hérésie, que le grand mouvement religieux du treizième siècle a ses origines en Orient : en Perse et dans l'Inde. Cette thèse hardie est bâtie sur une argumentation subtile qui devrait être analysée en détail. Au lieu de suivre pas à pas M. R., disons tout de suite ce qu'il faut penser de l'épisode qui semble avoir été le point de départ de ses recherches.

Citons d'abord, avec M. R., une phrase du Testament de S. François relative à sa conversion : « Voici de quelle manière Dieu m'a donné, à moi, frère François, de commencer à faire pénitence. Lorsque je vivais dans les péchés, il m'était très pénible de voir des lépreux ; mais Dieu lui-même me conduisit au milieu d'eux et j'exerçai la miséricorde à leur égard. Et quand je me retirai de leur présence, ce qui m'avait paru amer, fut changé pour moi en douceur de l'âme et du corps. Et après je tardai peu et sortis du siècle. » La *Legenda prima* de Celano (c. 17) rapporte que le saint se mit à servir les lépreux et elle cite le passage du Testament. A l'époque de sa vie de vanité, il lui suffisait de voir la léproserie à deux milles de distance pour se boucher aussitôt le nez. Mais, alors qu'il commençait à se nourrir de pensées saintes, il rencontra un jour un lépreux ; s'armant de courage, il s'approcha et l'embrassa. Dans la *Legenda secunda* (c. 9) la rencontre du lépreux est racontée d'abord, avec plus de détail. François descend de cheval pour l'embrasser. Quant il fut remonté, il ne vit plus le lépreux. Quelques jours après, il se rendit à la léproserie.

« Nous avons ici, dit M. R., deux épisodes. L'un, garanti par le témoignage du Testament, et cité avec ce garant dans la première légende de Celano, est la visite faite par François à la léproserie : c'est un fait historique. L'autre, placé tantôt avant tantôt après le précédent, est un fragment d'une très ancienne légende qui met en contraste le jeune homme riche, se promenant dans la campagne pour son plaisir, avec ce que la misère de ce temps avait de plus effrayant et de plus hideux. » On pourrait soutenir que l'ordre des faits n'est pas nécessairement différent dans les deux légendes de Celano. Dans la première, il commence par dire en général l'influence que sa charité envers les lépreux eut sur la conversion de François, et il rappelle le Testament, qui n'entre pas dans le détail : *Dominus conduxit me inter illos*. Ensuite, il raconte son premier acte héroïque, au cours de la promenade, puis il ajoute qu'il continua à s'exercer dans l'humilité jusqu'à ce qu'il parvînt à une entière victoire sur lui-même. Parmi ces exercices il faut sans doute compter ceux qu'il pratiqua dans la léproserie. Celano ne précise pas ; après le texte du Testament ce serait une répétition. La rédaction est meilleure dans la seconde légende, où la citation ne gêne plus l'auteur ; les choses s'y passent naturellement. C'est par degrés que François arrive à vaincre le dégoût que lui inspire la lèpre. Dès lors on ne reconnaît plus le « fragment d'une très ancienne légende » qui se serait logé tantôt avant tantôt après la visite à la léproserie. Il y a chance que la rencontre du lépreux, ayant précédé celle-ci, soit un trait non moins historique.

Mais nous n'insistons pas. Laissons provisoirement à M. R. cet avantage. Il continue, en citant un passage de la seconde légende (c. 9) : « Alors qu'il cherche les endroits cachés propices à l'oraison, le diable, par une vision malicieuse, essaie de l'en détourner. Il lui présente à la pensée une femme monstrueusement bossue, habitant la ville, qui offrait à tous un aspect horrible. Il menace François, s'il ne renonce pas à ses entreprises, de le rendre semblable à cette femme. Mais, fortifié par le Seigneur, il se réjouit d'entendre la réponse du salut et de la grâce. » Dans Celano cet épisode précède celui du lépreux ; dans la Légende des Trois compagnons, elle suit. M. R. insiste sur les absurdités qui le frappent dans l'histoire (« une femme bossue ; pourquoi pas un bossu ? »), et conclut que Celano a connu un récit déjà déformé par des transmissions successives, mais qu'il l'a arrangé. « Ce récit devait appartenir à la même légende que l'histoire du cavalier ; on ne pouvait les séparer l'un de l'autre. Lui et

les Trois Compagnons se sont efforcés de tenir compte des deux éléments ainsi réunis, en les soudant de leur mieux dans un même chapitre. S'il fallait une preuve que la légende populaire s'était emparée de la conversion de François, et l'avait racontée avant les légendes officielles, nous la trouverions ici. »

On ne voit pas encore pourquoi M. R. s'obstine à postuler l'existence d'une légende perdue, dont il croit avoir retrouvé deux fragments. On le comprendra si l'on veut, par la pensée, reconstituer cette légende. « François pense déjà un peu à son salut, mais beaucoup plus à ses plaisirs... Alors il rencontre successivement une horrible bossue, image de l'infirmité humaine, et un lépreux, image de la plus lamentable misère. Ces deux spectacles émeuvent sa pitié et lui ouvrent les yeux. » Ainsi présentée l'histoire de la conversion de S. François ressemble à celle de Barlaam et Joasaph. Le fils du roi jusque-là élevé dans les plaisirs, rencontre successivement un malade, un aveugle et un vieillard décrépit. Cette vue l'émeut douloureusement, lui révèle les misères de la destinée humaine, et le prépare à embrasser la foi chrétienne. Or, le roman pieux n'est que la transposition de la conversion du Bouddha. On ne sait trop comment la légende bouddhique a pénétré en Occident. Mais d'aucuns pensent que l'emprunt à la littérature de l'Inde a été fait par les Manichéens, « intermédiaires naturels entre l'Orient lointain et l'Occident, par suite de leurs relations étroites entre la Perse et le Turkestan d'une part, avec l'Empire grec de l'autre. » Or, les Cathares étaient des Manichéens...

Ici, je laisse à chacun le soin de tirer la conclusion. Pour ma part, en acceptant même tout ce que M. R. affirme de l'existence de l'hypothétique légende de la conversion de S. François, j'arriverais à cette conséquence qu'elle s'est formée sous l'influence d'un récit devenu populaire, qui lui a fourni son thème principal. Les lointains ancêtres des Cathares ont pu connaître le même thème ; mais au XIIIe siècle, il était devenu le bien des chrétiens orthodoxes, et on ne voit pas dès lors quelle connexion la légende en question peut avoir avec le catharisme. Mais de plus, il ne faudrait pas confondre S. François avec sa légende, et alors même que celle-ci aurait englobé quelque élément cathare (ce que nous ne croyons nullement), il n'y aurait pas lieu d'attribuer au saint des accointances avec la secte, pas plus que S. Théodore ne devient un personnage mythologique parce qu'on lui a appliqué la fable de Persée et d'Andromède.

Tout cela, je le répète, dans la supposition que M. R. a réussi à

reconstituer une histoire populaire de S. François, dont Celano et les Trois Compagnons auraient gardé des vestiges. Mais je ne vois pas que la scène du lépreux puisse se comparer au « fragment d'un ancien manuscrit inséré par négligence dans un texte plus récent ». Il est fort probable que, dans la lutte dont il est sorti victorieux, François a procédé par étapes, et qu'il n'a commencé à fréquenter la léproserie qu'après la scène du lépreux. Quant à l'épisode de la bossue, M. R. est obligé, pour le faire entrer dans son cadre, d'en dénaturer le caractère. Ce n'est pas, comme dans le cas précédent, une rencontre de François avec une des grandes misères de l'humanité ; c'est une taquinerie du démon cherchant à le détourner de l'oraison par une menace ridicule,mais qui pouvait faire impression sur un jeune homme encore attaché aux élégances du siècle.

Ne parlons donc plus de la bossue d'Assise. Oserai-je avouer que les autres arguments apportés pour faire du franciscanisme un mouvement « catholique par sa discipline, cathare par ses aspirations », et de François un cathare orthodoxe, n'ont pas réussi davantage à me convaincre? On dit que les Cathares furent puissants dans Assise de 1203 à 1204. Il faudrait le prouver. Il y en avait en Lombardie et dans les Marches. Mais en Ombrie? Tout ce que nous savons, c'est que les gens d'Assise, au grand mécontentement du pape, avaient choisi pour podestat un excommunié. Un cathare? On ne le dit pas, et d'autres motifs que cette hérésie pouvaient avoir attiré sur sa tête les foudres ecclésiastiques ; il paraît bien qu'ici c'est une cause politique. Et puis, s'il y avait des hérétiques à Assise, il y avait sans doute aussi des catholiques. Pourquoi les parents de François n'auraient-ils pas été du nombre de ces derniers? Je soupçonne la bossue d'Assise d'avoir soufflé à M. R. que cela ne pouvait pas être. En tout cas il ne suffit pas, pour nous en convaincre, de dire que Bernardone était obligé, de par son négoce, de fréquenter les marchés de France et de frayer avec les marchands de drap, parmi lesquels, dans ce pays, les Cathares avaient fait beaucoup de recrues. Ce n'est pas sans quelque stupeur que l'on voit M. R. tirer argument du *Cantique du Soleil*. Il y découvre un sentiment « tellement étranger aux évangiles comme au catholicisme du haut moyen âge, tellement conforme à celui des *Jatakas* bouddhistes, qu'il faudrait admettre, pour l'expliquer, une rencontre presque miraculeuse, si nous ne savions que la doctrine des Cathares était tout imprégnée d'idées venues de la Perse et de l'Inde à travers l'Asie Mineure, la Thrace, la Bulgarie, la Dalmatie, où l'on peut

suivre les étapes de leur progrès. » M. S. R. va chercher bien loin les sources de cette belle poésie. On voit qu'il ne dit pas le Bréviaire, sans quoi il se serait souvenu du Cantique des Trois Enfants, et d'autres textes liturgiques d'une inspiration analogue. Il s'abrite sous l'autorité de Lea (une autorité bien contestable en la matière) pour dire « que François avait côtoyé le catharisme, notamment dans une *Admonition aux frères*... où il écrit : Chacun a son ennemi sous sa domination : c'est le corps, instrument de notre péché. Bienheureux le serviteur qui tient toujours pareil ennemi enchaîné sous sa puissance. » Mais S. Paul avait exactement parlé comme S. François (I Cor. 9, 27). Il n'y a pas jusqu'à la pauvre corde qui sert de ceinture aux franciscains qui ne soit un emprunt cathare : car les *Parfaits* cathares avaient un uniforme. Il est vrai qu'on ne le connaît pas, « mais on a lieu de supposer qu'il ressemblait au costume sacré des Mazdéens, encore en usage chez les Parsis, qui comprenait le *sadéré,* chemise à manches avec poche au devant du collet, et le *kosti,* ceinture creuse et cylindrique de soixante-douze fils de laine blanche qui faisait trois fois le tour de la taille. Cette ceinture de fils est un cordon. » Retenez qu'on ne sait rien du vêtement des parfaits cathares. Pourtant, M. R. croit « qu'on a tout lieu d'admettre ici une imitation ».

Nous pourrions continuer cette discussion, car M. R. a mis au service d'une thèse, qui nous paraît indéfendable, une érudition et une ingéniosité surprenantes. Il ne sera pas superflu de faire remarquer que l'auteur mêle parfois, bien entendu sans les confondre, Cathares et Vaudois, mais il s'occupe peu de ces derniers. S'il nous disait que le franciscanisme, en donnant satisfaction à certaines aspirations qui ont fait naître la secte des Pauvres de Lyon, a contribué à les faire disparaître, il n'y aurait pas lieu d'y contredire. Entre le catharisme et S. François il n'y a d'autre trait d'union que l'histoire de la bossue d'Assise. C'est décidément trop peu. H. D.

109. — * *S. Tommaso d'Aquino O. P. Miscellanea storico-artistica.* Roma, Soc. tip. A. Manuzio, 1924, in-8°, VIII-324 pp.

110. — * *Mélanges Thomistes publiés par les Dominicains de la Province de France à l'occasion du VI° centenaire de la canonisation de saint Thomas d'Aquin (18 juillet 1323).* Kain, Revue des Sciences Philos. et Théologiques, 1923, in-8°, 408 pp. (= *Bibliothèque thomiste,* III).

111. — * P. MANDONNET O. P. *La canonisation de saint Thomas*

d'Aquin (*18 juillet 1323*). Extrait du volume précédent, 48 pp.

A l'occasion du VIe centenaire de la canonisation de S. Thomas d'Aquin, les Dominicains de la province Romaine, sous la direction du P. I. Taurisano, dont on connaît la compétence, publient un volume de Miscellanées historiques et artistiques. M. Scandone, refondant en un seul plusieurs articles antérieurs, examine une série de points obscurs ou controversés de la vie de S. Thomas. Les registres de la Maison d'Anjou, conservés aux Archives de l'État à Naples, lui ont fourni maint détail sur la famille du bienheureux, surtout sur ses cinq sœurs et sur ses six frères. Dans une discussion vivement menée, il détermine le vrai lieu de naissance du saint : ce ne fut pas à Naples, ni à Belcastro, ni à Aquino, mais bien dans le castel de Roccasecca que S. Thomas vit le jour.

S'il est intéressant et instructif de connaître les ancêtres du saint et le milieu familial où s'écoulèrent ses premières années, il ne l'est pas moins de connaître les frères en religion au contact desquels sa vertu se trempa et les compagnons auprès de qui se déploya son zèle. Le P. Taurisano a recueilli tous les renseignements qu'il a pu trouver sur un bon nombre de ces confrères ou disciples de S. Thomas. Plusieurs des figures qu'il fait défiler devant nous sont bien connues : Reginald de Piperno l'intime ami du saint, le B. Ambroise Sansedoni, le B. Jacques de Bevagna, Guillaume de Tocco, la cheville ouvrière du procès de canonisation, Ptolémée de Lucques l'auteur de l'*Historia ecclesiastica nova*, Jean Colonna, souvent confondu avec le dominicain du même nom qui fut provincial de Rome, puis archevêque de Messine. Dans son *De viris illustribus* resté inédit, notre Jean Colonna a tracé de son maître un portrait que le P. Taurisano reproduit en appendice. Des figures plus effacées sont tirées de la pénombre : un Fr. Troiano, un Fr. Eufranon Della Porta, un Fr. Nicolas Brunacci, d'autres encore.

Une monographie de l'abbaye cistercienne de Fosseneuve, où S. Thomas mourut, était ici à sa place. L'auteur de ce travail, Mgr Serafini, vise surtout à réfuter la thèse de M. Enlart sur les origines franco-bourguignonnes de l'architecture gothique dans le Latium. Nous ne suivrons pas le savant auteur dans son argumentation. Nous nous réjouissons seulement que pour établir ses conclusions il ait été amené à étudier sur documents l'histoire de l'abbaye, surtout l'histoire des origines, et qu'il ait réussi à reconstituer en bonne partie la liste des abbés de Fosseneuve.

Les *Mélanges Thomistes* publiés par les Dominicains de la province

de France sont consacrés en majeure partie à des questions de philosophie et de théologie. Du point de vue strictement hagiographique, nous ne retiendrons que l'article — paru aussi à part — où le P. Mandonnet fait l'historique du procès de canonisation de S. Thomas d'Aquin. Les premières démarches officielles furent entreprises cinquante ans après la mort du saint. Les raisons de ce long délai, le P. M. les voit dans ce fait que « placer sur les autels l'illustre docteur,... c'était consacrer définitivement une hégémonie doctrinale sans pareille dans la suite des siècles chrétiens (p. 2). » Mais ce qui d'abord dut faire hésiter l'Église, fut aussi ce qui un demi-siècle plus tard contribua le plus efficacement à hâter sa décision. Aux puissances de destruction qui, dès le début du XIII[e] siècle, menaçaient la société chrétienne on opposa la puissance de résistance et de stabilité qu'était l'œuvre de S. Thomas (p. 3). Le P. M. expose en détail les démarches si activement conduites par Guillaume de Tocco et menées à bonne fin par Jean de Naples. Il nous montre aussi comment les premières *Vitae* de S. Thomas furent suscitées par le procès de canonisation, non seulement celle de Guillaume de Tocco, mais aussi celle de Bernard Gui et même les notices insérées par Ptolémée de Lucques dans son Histoire ecclésiastique et par Nicolas Trevet dans ses *Annales sex regum Angliae qui a comitibus Andegavensibus originem traxerunt.* R. L.

112. — * Girolamo Golubovich O. F. M. *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano.* T. IV. Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura, 1923, in-8°, v-503 pp.

113. — * Eutimio Castellani O. F. M. *Catalogo dei Firmani ed altri documenti legali emanati in lingua araba e turca concernenti i santuari, le proprieta, i diritti della Custodia di Terra Santa, conservati nell' Archivio della stessa Custodia in Gerusalemme.* [Jérusalem], Tipografia dei PP. Francescani, 1922, in-8°, 168 pp., portraits.

114. — * Id. *Necrologium almae Custodiae Terrae Sanctae ab anno 1640 denuo exaratum.* Ibid., 1923, in-4°, 398 pp.

115. — * *La Palestine, la Syrie centrale, la Basse Égypte, Naples, Athènes, l'Archipel, Constantinople...* par des Professeurs de Notre-Dame de France à Jérusalem, 3[e] éd. Paris, Bonne Presse, 1922, in-8°, xliv-802 pp., nombreuses cartes et illustrations.

Le nouveau tome de la *Biblioteca* du P. Golubovich n'embrasse que les années 1333 à 1345, mais il est un des plus importants de la série. Comme l'année 1333 est la date de la rentrée définitive des

Franciscains à Jérusalem et qu'elle ouvre une nouvelle époque dans l'histoire de la mission, le P. G. a voulu établir, une fois pour toutes, la parfaite légitimité des revendications des Frères Mineurs sur les Lieux Saints et démontrer l'inanité des prétentions élevées par les Grecs orthodoxes. Jusqu'à présent les Franciscains avaient beau récuser toute valeur aux firmans dont leurs rivaux faisaient état ; tant que la preuve évidente de l'inauthenticité de ces documents n'était pas établie et connue du grand public, les Grecs continuaient à s'en servir pour réclamer le droit de propriété exclusive sur les Lieux Saints. Récemment encore le patriarcat grec de Jérusalem invoquait ces rescrits dans les Memoranda qu'il adressait au gouvernement anglais. Les titres de propriété des Franciscains sur le Saint-Cénacle, le Saint-Sépulcre, la Grotte de la Nativité et le Tombeau de la Vierge sont parfaitement authentiques. Les preuves que rassemble le P. G. sont des plus convaincantes. Il rejette tout argument tiré de la prétendue acquisition de sanctuaires et de la fondation de quelques couvents aux Lieux Saints par S. François lui-même, ou de certains firmans délivrés aux Latins, mais dont la date a été falsifiée. Le P. G. passe ensuite à l'examen de sept firmans sur lesquels les Grecs prétendent fonder leurs droits : le Testament ou Pacte de Mahomet (623), les firmans d'Omar (636), de Moʿawiah (680), de Saladin (1190), de Mahomet II (1458), de Sélim I (1517) et de Soliman II (1524). Ces documents sont des faux avérés. Le P. G. prouve tout au long que tous (sauf le Testament qui apparaît vers 1569) datent de 1630-1634, du règne violent et vénal de Mourad IV, et qu'ils ont pour auteurs Cyrille Lucaris, patriarche de Constantinople, le papas Lambrinos, son procureur, Théophane, patriarche de Jérusalem, et l'archidiacre Grégoire, juif converti, qui, un jour, pour se venger, trahira le secret. Les noms des complices de l'administration turque sont également connus par les rapports diplomatiques de l'époque. Les deux premières parties du volume réservées uniquement à cette question des Lieux Saints avaient déjà paru à part en 1921, sauf les quelques pages de l'appendice, mais elles n'avaient été tirées qu'à une centaine d'exemplaires. Comme on pouvait s'y attendre, elles ont déjà fait sensation. Dorénavant les Grecs ne pourront plus utiliser ces rescrits arabes et turcs, et s'ils en parlent encore, ce ne sera plus, espérons-le, que pour les désavouer.

La seconde moitié du volume est la suite de la bio-bibliographie d'après le plan adopté dans les tomes précédents. Il n'y a pas lieu

de vanter à nouveau toute la richesse d'informations contenue dans ce travail (cf. *Anal.Boll.*, XXVI, 142-43 ; XXXVIII, 393-96). Signalons seulement l'intérêt spécial que présente ce nouveau volume pour l'histoire de l'Arménie dans la première moitié du XIVe siècle. A cette époque, des Arméniens unis à Rome et des Grégoriens sont établis à Jérusalem et ont des couvents en Terre Sainte. C'est vers 1333 que la Grande-Arménie et l'Arméno-Cilicie commencent à être évangélisées par les Frères Mineurs de Palestine. Aussi rencontrons-nous, les années suivantes, des Arméniens revêtus de la bure franciscaine et parmi eux des personnages qui jouent un rôle de premier plan dans la vie politico-religieuse de leur nation, tel le Fr. Daniel de Tauris, qui fut trois fois chargé d'une ambassade à Avignon (1341, 1344, 1345) et qui rédigea la première réponse au fameux libelle des 117 articles. Parmi les Franciscains influents auprès des Arméniens, il faut citer le Fr. Ponzio, premier archevêque latin de Séleucie (1344), auteur d'une traduction arménienne du missel romain et le Fr. Antoine de Aribandis, évêque de Gaète, légat apostolique en Cilicie (1343-1348). Comme dans les volumes précédents, le P. G. publie in extenso certaines pièces importantes. Nous retrouvons ici le texte du célèbre voyage du Fr. Jean de Marignolli, légat du pape en Chine (1338-1353), le mémoire secret de Ferdinand II de Majorque adressé à son frère Jacques II, roi de Majorque, au sujet des violences subies par lui et les Frères Mineurs de la part de Hugues IV, roi de Chypre (1340), et, en appendice, un *Itinerarium* en Terre Sainte, inédit (ms. 370 du Corpus Christi College de Cambridge). Le P. G. s'est demandé si ce pèlerin anonyme ne serait pas le franciscain Hugues d'Irlande. Mais tout bien considéré, il laisse la question pendante.

Tous les défenseurs des droits de l'Église catholique et les historiens de l'Orient chrétien souhaitent de voir publier la série entière des firmans arabes et turcs accordés aux latins et conservés dans les archives de la Custodie de Terre Sainte. Mais les circonstances économiques actuelles ne sont guère favorables à des éditions de ce genre. Toutefois, le P. E. Castellani, l'archiviste de la Custodie, a pu faire paraître, déjà en 1922, le catalogue de ces firmans et des autres documents légaux concernant les Lieux Saints. Il est dressé d'après l'ordre chronologique et donne sommairement, en quelques lignes, la description et le contenu de chaque pièce. Une table analytique des matières est annexée au volume. Grâce à ce répertoire bien composé, nous pouvons nous former une meilleure idée de l'im-

portance de ces archives, qui comprennent exactement 2644 pièces, dont la plus ancienne date de 1247, et la plus récente de 1902. Le travail du P. C. est appelé à rendre de grands services.

C'est également à l'activité entreprenante du P. C. qu'est due l'édition totalement refondue et fort soignée du nécrologe officiel de la Custodie de Terre Sainte, depuis l'année 1640. Ces listes comptent en tout, jusqu'en juin 1923, 2513 noms de Frères Mineurs : 1447 prêtres et 1066 frères convers.

Notre Bulletin a annoncé récemment une nouvelle édition du guide de Terre Sainte du P. B. Meistermann O. F. M. (*Anal. Boll.*, XLII, 154-55). Nous devons encore signaler la troisième édition de celui des Assomptionistes de Jérusalem. Avec les indications pratiques que l'on peut attendre d'un guide du voyageur, ils ont condensé dans leur manuel une foule de renseignements historiques sur les Lieux Saints et les sanctuaires de Palestine, les églises orientales, les rites et les établissements religieux anciens et modernes des pays qu'ils nous invitent à parcourir. Une longue expérience acquise sur place leur a permis également de recueillir de vieilles et parfois étranges traditions, qu'ils nous donnent pour ce qu'elles valent, mais qu'il est utile de connaître. Le chapitre sur le Mont Carmel (p. 466-76) est particulièrement curieux. J. SIMON.

116. — * Ferdinand DOELLE O. F. M. *Die Martinianische Reformbewegung in der Sächsischen Franziskanerprovinz (Mittel- und Nordostdeutschland) im 15. und 16. Jahrhundert.* Münster in W., Aschendorff, 1921, in-8°, x-159 pp. (= *Franziskanische Studien*, Beiheft 7).

Au chapitre général de 1430, convoqué par Martin V, Observants et Conventuels avaient accepté les *Constitutiones Martinianae*, règle unique, également éloignée du laxisme et du rigorisme, et qui reconstituait l'unité de l'ordre des Frères Mineurs. Malheureusement, cette année même, le ministre général sollicitait déjà des dispenses aux nouvelles constitutions, et au lieu de deux fractions l'ordre se partageait en trois : les Observants, les Martiniens, et les Conventuels. La province de Saxe semble avoir d'abord suivi le parti du laxisme. Mais vers la fin du siècle et au début du siècle suivant, un important mouvement de réaction se fit jour. Le P. Doelle parcourt un à un, dans l'ordre alphabétique, les couvents de la province, ceux du premier ordre puis ceux des Clarisses, et avec plus ou moins de détails, avec plus ou moins de certitude, selon que le lui permettent les documents, il indique comment en chacune de

ces maisons la réforme Martinienne fut introduite. Il est à noter que dans beaucoup de localités, les promoteurs du mouvement furent les princes ou les municipalités. A l'intérieur même de la réforme Martinienne, un certain nombre de religieux aspiraient à une vie plus fervente encore. Pour les retenir de passer sous l'obédience du Vicaire des Observants, on imagina de confier à un « Visitator regiminis » certaines maisons où la règle serait plus strictement observée. Le P. D. passe en revue les « Visitatores regiminis » qui se succédèrent depuis Jean Kanneman, le premier connu, en 1461, jusqu'à Louis Henning, élu en 1517 mais non confirmé. Nommé lui-même bientôt après ministre provincial, Henning supprima l'institution. Dans l'espace d'un demi-siècle, quatorze couvents au moins avaient été soumis au « Visitator regiminis ». R. L.

117. — * Egidio M. Giusto O. F. M. *Vita del B. Giovanni Duns Scoto, dottore sottile e Mariano.* S.Maria degli Angeli, Tip. Industriale, 1921, in-8°, xiv-402 pp., illustrations.

118. — * Lorenzo M. Tardi agostiniano. *Vita di S. Rita da Cascia.* (Bari) Conversano, Direzione del periodico Santa Rita e il Popolo Cristiano, 1925, in-8°, 131 pp., portrait.

119. — * Alfonso Camillo De-Romanis agostiniano. *La gemma dell' Umbria. S. Rita da Cascia, agostiniana.* Roma, Ferrari, 1923, in-8°, 232 pp.

120. — * Ugo Boncompagni Ludovisi. *L'Apostolo del Sublacense. Vita del beato Tommaso da Cori O. M.* Roma, Ferrari, 1923, in-8°, 492 pp., portrait.

121. — * *Nel Terzo Centenario di san Fedele da Sigmaringa, protomartire della sacra Congregazione De propaganda Fide.* Ricordo storico-poetico dei Cappuccini Toscani. Firenze, Tip. S. Francesco a Montughi, 1922, in-8°, 158 pp., illustrations.

En dépit de la diversité des sujets, les cinq publications que nous groupons ici ont entre elles plus d'un point de ressemblance. Ce sont toutes les cinq des œuvres de saine vulgarisation, soucieuses d'exactitude historique et inspirées avant tout par une pensée de piété et d'édification.

La biographie du B. Jean Duns Scott est traitée assez largement. Les huit premiers chapitres retracent la carrière du religieux et du docteur ; les six autres sont consacrés à mettre en lumière ses vertus, sa doctrine, enfin son culte. Plusieurs points controversés sont examinés et discutés. Pour la nationalité du bienheureux, l'au-

teur se range aux conclusions du P. Callebaut (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 400). Il revendique hautement l'historicité de l'apparition dans laquelle la Sainte Vierge ouvrit l'intelligence, jusque-là assez fermée, du pieux adolescent. Il accumule les témoignages en faveur de la triomphale dispute sur l'Immaculée Conception, où Duns Scott aurait retourné et définitivement gagné à sa thèse l'opinion de la Sorbonne.

La petite ville de Conversano, en Pouille, s'honore d'une particulière dévotion à Ste Rite de Cascia. Pour aider ses concitoyens à célébrer dignement le 25e anniversaire de la canonisation de leur chère thaumaturge, un zélateur, qui se cache sous les initiales A. C. S., n'a cru pouvoir mieux faire que de reproduire purement et simplement la biographie publiée par le P. Tardi en 1805 et plusieurs fois rééditée depuis. C'est, dit-il, pour la méthode, le contenu, la forme, ce qui a été écrit de mieux sur Ste Rite.

Tout en reconnaissant, lui aussi (p. 18), la valeur du travail de Tardi, et sans prétendre rien ajouter de neuf à ce qu'ont raconté les précédents biographes de Ste Rite, ni les corriger sinon en quelques points de détails, le P. De-Romanis a eu l'ambition de rendre son récit plus attrayant et plus évocateur en suivant non pas l'ordre des vertus, comme le faisaient les anciens hagiographes, mais plutôt l'ordre chronologique des faits. La meilleure preuve qu'il a réussi, c'est que l'ouvrage en est à sa seconde édition.

Quoique conçue sur le plan un peu démodé dont s'est affranchi le P. De-Romanis, la biographie du B. Thomas de Cori est pourtant plus vivante que celle de Ste Rite de Cascia. Les détails précis, les traits pittoresques y abondent, grâce sans doute à l'époque beaucoup plus rapprochée où vécut le saint († 1729). Le souvenir de l'homme de Dieu était encore tout récent lorsqu'on recueillit les premières dépositions en vue de son procès de béatification. Pour Ste Rite au contraire, l'enquête canonique ne fut ouverte que près de deux siècles après sa mort. Or ce sont les Actes de ces procès qui ont fourni aux auteurs de ces deux biographies la meilleure part de leur information.

A l'occasion du troisième centenaire du martyre de S. Fidèle de Sigmaringen, les PP. Capucins de Toscane publient un volume de mélanges historiques et poétiques. Outre l'histoire du saint rappelée à grands traits, ils racontent les origines de la Congrégation de la Propagande, dont l'un des premiers actes avait été de nommer S. Fidèle préfet de la Mission de Rhétie, où deux ou trois mois plus

tard il tombait sous les coups des hérétiques ; l'institution naissante recevait pour ainsi dire en sa personne le baptême du sang. Une notice biographique du P. Jérôme de Narni, un des plus actifs promoteurs de la nouvelle Congrégation Romaine est parfaitement à sa place dans le recueil. R. L.

122. — * Thomas J. CAMPBELL S. I. *The Jesuits (1534-1921)* New York, The Encyclopedia Press, s. a., in-8°, XVI-938 pp.

123. — * Jose Manuel AICARDO S. I. *Comentario a las Constituciones de la Compañia de Jesus.* Madrid, Blass y Cia, 1919, 1920, 1922, 3 vol. grand in-8°, XLIV-1001, XXV-1103, XXIV-1062 pp., frontispices.

124. — * Jorge LOMER. *San Ignacio de Loyola. De erótico a santo.* Estudio histórico-patográfico. Versión castellana de Manuel DEL PINO. Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1923, in-8°, X-318 pp., portrait.

En écrivant son histoire *The Jesuits*, le P. Campbell devait s'attendre que plus d'un lecteur la rapprocherait de l'excellent volume du P. Brucker : *La Compagnie de Jésus. Esquisse de son Institut et de son histoire* (*1521-1773*) (*Anal. Boll.*, XXXVIII, 452). Il semble avoir voulu éviter une ressemblance trop accusée avec son habile devancier, et comme il était difficile de faire mieux, il est arrivé que la différence des deux ouvrages ne soit pas tout à fait celle qu'on voudrait. Le P. C. a conduit son récit jusqu'en 1921, tandis que le P. Brucker s'était arrêté en 1773 ; mais, à nous en tenir à la période traitée par les deux historiens, nous regrettons de ne pas trouver chez le P. C. les qualités que nous admirions chez le P. Brucker. Le plan adopté par ce dernier, tout en respectant l'ordre chronologique, était souple autant que logique ; celui du P. C. nous paraît arbitraire et confus, et c'est en vain que le lecteur cherche quelque ligne directrice pour le guider dans un récit où mille événements s'entrecroisent. L'auteur s'interrompt à tout propos pour citer des attaques contre les Jésuites, auxquelles il oppose une réfutation sommaire. L'histoire de la suppression de l'ordre s'étend en de longs et nombreux chapitres et occupe une place démesurée par rapport à l'ensemble. Pour le dernier siècle, le P. C. s'inspire principalement du *Liber saecularis* du P. Albers. Afin de mieux laisser parler les faits, il réduit souvent son exposition à une enfilade de noms, de dates et de chiffres. Les vues d'ensemble qui devraient en ressortir sont un peu trop aban-

données à l'imagination du lecteur ; et l'histoire ainsi comprise tourne à la statistique. Dans cette accumulation de détails, l'ordre n'est pas aisé à saisir. Il y a des redites et des solutions de continuité. Le manque d'ordonnance se ressent jusque dans la division des chapitres: Au chapitre IX, « Battle of the Books », le P. C. analyse quelques libelles diffamatoires ; les deux premières pages sont consacrées au P. Aquaviva dont il a déjà été question plus haut (ch. VII) et au P. Vitelleschi dont une partie du généralat est ainsi sans raison entièrement isolée. L'auteur continue ensuite sa revue en passant d'un ouvrage à un autre. L'*Anti-Coton* voisine avec les *Causeries du Lundi*. Ceux qui voudront connaître les idées du P. C. sur le *Ratio studiorum* devront aller les chercher dans deux mentions superficielles, jetées au passage, l'une à propos de la fondation du premier collège, l'autre dans une énumération des écrits de Claude Aquaviva. On ne parlerait pas avec moins de cérémonie d'un opuscule de circonstance ou d'un simple règlement administratif. Au chapitre spécial sur la « Culture »,il n'en sera plus question. L'exactitude, qui tient de si près au *lucidus ordo*, laisse aussi quelque chose à désirer. P. 924, on est étonné d'apprendre que les *Monumenta historica S. I.* ont publié « as many as fifty bulky volumes... consisting of the Chronicles of the houses and provinces... » Jusqu'à ce jour les *Monumenta historica S. I.* n'ont pas publié, que je sache, de chroniques proprement dites. Les citations traduites de l'allemand ou du français auraient parfois besoin d'être revues sur l'original. Ainsi, par exemple, le texte de la *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche* cité p. 371 dit exactement le contraire de ce que le P. C. a cru y lire. Page 343 et suivantes, l'auteur fait de larges emprunts au livre *Les Jésuites* de Böhmer-Monod, sans avertir qu'il saute des pages entières, qui ne sont précisément pas indifférentes à la suite des idées. L'index bibliographique réserve aux gens du métier une dernière déception, à moins qu'ils n'y trouvent l'explication des lacunes qu'ils auront remarquées dans le cours du volume. Au lieu des ouvrages qu'on s'attendrait à y voir, des compilations surannées, comme celle de Rohrbacher, s'étalent trop en évidence dans cette liste d'une brièveté inquiétante. Au moins faut-il savoir gré au P. C. d'avoir clairement laissé paraître qu'il entendait écrire une apologie. Nous voudrions pouvoir lui dire que son livre sera utile à la cause que,très loyalement, il a voulu servir.

Le titre donné par le P. Aicardo au grand ouvrage qu'il a entre-

pris sur les Constitutions de la Compagnie de Jésus n'en indique qu'imparfaitement la nature. S'agit-il d'un commentaire juridique ou d'un commentaire historique? La préface du premier volume et la méthode de l'auteur nous avertissent que c'est avant tout un commentaire historique. Convaincu que l'histoire est la règle de la vie, l'auteur a voulu commenter le texte des Constitutions par la pratique même des premières années de la Compagnie. Les innombrables documents publiés dans les *Monumenta historica S. I.* lui fournissaient une abondante moisson qui servait à merveille son dessein. Le tout était de les rassembler et de les répartir d'une manière systématique. L'auteur ne pouvait songer à suivre littéralement le texte des Constitutions; c'eût été s'exposer à des redites inévitables. Force lui était donc, tout en s'inspirant des Constitutions, d'imaginer un plan assez compréhensif, qui lui permettrait de grouper sous quelques rubriques générales les points essentiels. Voici l'ordre auquel il s'est arrêté. La première partie traite des vertus propres à la Compagnie et de la formation spirituelle. Elle comprend les chapitres I et IV de l'Examen, la 3e partie des Constitutions et la 6e ; la seconde comprend les œuvres de zèle à l'égard du prochain et plus spécialement les collèges et les missions, c'est-à-dire, les parties 4 et 7 des Constitutions, et surtout le chapitre III de la 6e partie ; enfin la troisième s'occupera des moyens de promouvoir et de développer la Compagnie elle-même et ses œuvres, matière contenue dans les 1e, 2e, 5e, 8e, 9e, 10e parties des Constitutions, où S. Ignace traite de l'admission et du renvoi des sujets, du gouvernement et de la conservation de la Compagnie. Ainsi conçu l'ouvrage se présente comme une collection ou, comme le dit l'auteur, une anthologie de documents, destinés à illustrer le texte des Constitutions. Il appartient plutôt à la littérature ascétique qu'à l'histoire, car en dépouillant les volumes des *Monumenta S. I.*, le P. A. a surtout noté ce qui pouvait servir à l'édification « ... que sirva para la edificación y el provecho de los Nuestros » (p.xv, nº 13). Le ton même de l'exposition s'harmonise avec ce but, et l'on devine sous le style ample et redondant les qualités oratoires de l'auteur. Nous ne pouvons songer à détailler le riche contenu de ces trois gros volumes de mille pages chacun (trois autres sont promis) qui embrassent les deux premières parties du plan prévu par l'auteur. Toutefois pour donner une idée plus précise du travail et de l'intérêt que présente cette vaste entreprise, choisissons au hasard le chapitre qui traite des différentes espèces d'oraison. L'auteur,

après s'être demandé quelle était la méthode d'oraison employée dans la Compagnie et avoir répondu par les paroles même d'Ignace, rappelle les « modes de prier » énumérés dans le livre des Exercices; chaque mode est ensuite expliqué par un exemple tiré des écrits soit de S. François de Borgia, soit du P. Nadal, ou de S. Ignace lui-même. Un autre chapitre, consacré aux diverses dévotions usitées au début de la Compagnie, nous apprend par les faits quelle était sur ce point la pratique des premiers Jésuites: dévotion aux reliques, indulgences, visites au S. Sacrement, Litanies des Saints, etc.; s'agit-il d'une vertu, la méthode de l'auteur est la même; il montre comment elle était pratiquée et cite diverses prescriptions du saint Fondateur ou d'un de ses premiers compagnons relatives à ce sujet. Cette glose par l'exemple et le détail topique est souvent plus instructive et plus révélatrice qu'une longue dissertation. Nous ne doutons pas que l'ouvrage du P. A. ne rende de réels services à ceux qui veulent se rendre compte, à la lumière des documents originaux, de la manière de vivre des premiers Jésuites. Grâce au plan adopté par l'auteur et aux riches index qui terminent chaque volume, ils trouveront aisément l'illustration des principaux textes des Constitutions. Le P. A. a été bien inspiré d'utiliser de cette manière sa connaissance des *Monumenta historica S. I.*, dont les nombreux et massifs volumes ont fait reculer bien des lecteurs.

Quant au factum du docteur Jorge Lomer, que M. Manuel del Pino a traduit de l'allemand en espagnol, il n'a qu'un rapport très lointain avec l'histoire et même, malgré son sous-titre, avec la psychologie religieuse. Composé dans une intention nettement tendancieuse, il réédite de vieilles attaques contre le fondateur des Jésuites, attaques auxquelles l'auteur s'est efforcé de donner une apparence de sérieux en empruntant le ton grave et le vocabulaire sentencieux d'un diagnostic médical. B. DE GAIFFIER.

125. — * Ludwig VON PASTOR. *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters,* IX. Bd. 1. bis 4. Auflage. Freiburg i. B., Herder, 1923, in-8°, XLV-933 pp.

126. — * ID. *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters,* III. Bd., 1, 2, fünfte bis siebte Auflage. Ibid., 1924, in-8°, LXX-XVII, 1166 pp.

127. — * ID. *Charakterbilder Katholischer Reformatoren des XVI. Jahrhunderts.* Ibid., 1924, in-8°, 160 pp., illustré.

128. — * Ludwig PFANDL. *Spanische Kultur des 16. und 17. Jahr-*

hunderts. Kempten, Kösel und Pustet, 1924, in-8°, xv-288 pp., gravures.

On ne peut assez admirer la puissance de travail qui permet à M. von Pastor de donner au public, peu après son volume sur S. Pie V (*Anal. Boll.*, XL, 462), l'histoire du pontificat de Grégoire XIII (1572-1585), et une nouvelle édition, complètement remaniée, de la partie de son œuvre qui embrasse les pontificats d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, de Pie III et de Jules II. Nous retrouvons dans ces volumes l'abondance de l'information puisée directement aux sources, la parfaite aisance dans la distribution des matières, la clarté de l'exposition, qui ont tant contribué au succès de cette Histoire des Papes de la Renaissance et de la Réforme catholique. Les recherches méthodiques dans les archives nous font connaître un Grégoire XIII assez différent de celui qu'on se représente souvent, et auquel on n'a pas rendu justice. Sa renommée, comme le fait remarquer M. P., a été éclipsée par celle de son prédécesseur, qui était un saint, et par celle de son successeur, qui s'appelait Sixte-Quint. Mais son règne n'en fut pas moins remarquable, et l'énergie avec laquelle il travailla à l'exécution des décrets du concile de Trente sous l'inspiration de S. Charles Borromée, eut les plus heureux résultats. Certes, sa politique ne fut point partout couronnée d'un égal succès. Dans ses états, il n'arrive pas à extirper le banditisme. En Angleterre, c'est la persécution sous Élisabeth, en France c'est l'époque des guerres de religion, de la Saint-Barthélemy, de la Ligue. Les Pays-Bas sont en ébullition. Les espérances que faisait concevoir la Suède ne se réalisèrent point. Mais en Pologne, le protestantisme est définitivement vaincu, et en Allemagne, la restauration catholique fait de sérieux progrès. En même temps les missions se développent remarquablement en Asie, en Afrique, en Amérique. Grégoire XIII fut un protecteur des lettres. Il fonda plusieurs établissements d'instruction importants : son nom est encore inscrit sur la façade du Collège Romain. Le monde chrétien lui doit la réforme du calendrier, et une nouvelle édition du *Corpus iuris canonici.* Sous son pontificat paraissent les Annales de Baronius, et la première édition du Martyrologe Romain. La découverte d'une catacombe à la Via SalariaNuova, en 1578, eut alors un grand retentissement, et fut le point de départ des travaux archéologiques sur les cimetières romains. L'auteur rappelle à ce propos l'émotion que causa à Rome en 1485, la mise au jour, sur la voie Appienne, d'un sarcophage antique où l'on trouva, dans un état de conservation

étonnant, le corps d'une jeune fille. Ce fut un événement qui mit toute la ville sur pied, et surexcita les imaginations, comme le montrent les relations souvent divergentes des chroniqueurs. Cette « invention » célèbre mérite d'être étudiée au point de vue psychologique. Elle fait comprendre combien l'on a raison de n'accepter qu'avec de prudentes réserves certains récits de découvertes de reliques. Ne s'empressa-t-on pas de reconnaître dans cette jeune fille anonyme, Tulliola, la fille de Cicéron? Abondante bibliographie du sujet dans la nouvelle édition du t. III, p. 297-99.

De cette réédition d'un des volumes qui ont le plus contribué à faire la réputation de l'auteur, nous dirons simplement qu'il a été scrupuleusement mis à jour, en grande partie retravaillé et augmenté de façon à nécessiter la division en deux parties. Les questions d'histoire de l'art, qui passionnent tant le public actuel et occupent une place si considérable dans l'histoire des papes de la Renaissance, ont été traitées avec un soin particulier. L'auteur a retrouvé aux Archives Vaticanes une partie de la correspondance d'Alexandre VI, se rapportant aux années 1493 et 1494. Il en publie des extraits dans l'Appendice et prend texte de ces documents nouveaux pour avertir charitablement les apologistes naïfs et maladroits d'un pontife indigne, que leurs efforts sont d'avance condamnés à l'insuccès.

Dans les volumes VIII et IX, M. P. a rencontré ces grandes figures de réformateurs qui honorent à la fois l'Église et l'humanité: S. Ignace, Ste Thérèse, S. Philippe de Néri, S. Charles Borromée, et il a eu la bonne pensée de publier à part, et sans l'appareil d'érudition qu'il a réservé pour la grande Histoire, les Vies de ces héros. L'élégant volume, orné de gravures représentant les quatre saints, et publié à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de l'auteur, nous apporte aussi, avec son portrait, une esquisse de sa carrière d'écrivain, une bibliographie de son œuvre. Nos félicitations n'ajouteraient rien au prix des hommages que le savant historien a reçus à cette occasion, et nous comprenons qu'il ait tenu à reproduire une dédicace autographe, qui lui a sans doute fait oublier bien des fatigues : *Dilecto filio in Christo eidemque eximio viro Ludovico de Pastor, Romanorum Pontificum historiographo celeberrimo, in signum singularis benevolentiae cum apostolica benedictione. Pius PP. XI.*

C'est une introduction à l'histoire d'Espagne durant l'âge d'or de la littérature et des arts que M. Pfandl a entrepris d'écrire. Son livre n'a pas la prétention d'apporter des matériaux nouveaux, mais l'auteur connaît bien son sujet. Il commence par une esquisse,

très favorable à ce prince, du règne de Philippe II et de ses successeurs immédiats. Le tableau d'ensemble se compose des éléments suivants : le système de gouvernement ; l'Inquisition ; la Société ; orgueil national et sentiment de l'honneur ; religion, superstitions, morale ; culture, instruction, usages littéraires ; les écrivains et le livre ; la vie de tous les jours. Un chapitre sur le mélange d'idéalism et de réalisme qui constitue le fond du caractère espagnol sert de conclusion à l'ouvrage. Deux appendices : un choix de textes historiques sur quelques sujets particuliers (par exemple l'Escurial, les combats de taureaux, les processions de flagellants), et une bibliographie qui rendra des services. Le tout rehaussé de cinquante illustrations bien choisies, empruntées surtout à l'œuvre des grands peintres espagnols, parmi lesquels Velasquez, naturellement, et le Greco tiennent la première place. L'ouvrage se lit agréablement. Le chapitre sur le livre en Espagne est plein de détails intéressants. Ceux qui ont pour objet les fêtes, les jeux, les cérémonies, le culte, la vie religieuse sont moins neufs, mais ne pouvaient manquer à l'ensemble. A propos des superstitions, M. P. cite, en le faisant sien, ce jugement de M. Menendez y Pelayo : « Les arts magiques ont moins d'importance et moins de variété en Espagne, terre catholique par excellence, que dans aucune partie de l'Europe. » Le culte des saints occupe une grande place dans la religion des Espagnols, et l'auteur le montre bien. Il exagère, me semble-t-il, en parlant des « innombrables saints régionaux » qu'ils honorent. Ils en ont, mais on peut les compter. Il s'est même trouvé des érudits, comme Tamayo, pour estimer que l'Espagne n'était pas assez favorisée à cet égard, et pour mettre au pillage, au profit de son pays, les martyrologes les plus riches de la chrétienté. Il est juste de dire que ces entreprises n'ont guère eu d'influence sur le culte public. H. D.

129. — * Rodolphe Hoornaert. *Sainte Térèse écrivain. Son milieu. Ses facultés. Son oeuvre.* Paris, Desclée, 1922, in-8°, xx-652 pp.

130. — * Gaston Etchegoyen. *L'amour divin. Essai sur les sources de sainte Thérèse.* Bordeaux, Feret, 1923, in-8°, 377 pp. (= *Bibliothèque de l'École des hautes études hispaniques,* fasc. IV).

Ce qui fait le charme des écrits de sainte Thérèse, c'est le naturel parfait et la lumineuse fluidité de la pensée et du style. Touchant à des sujets de haute spéculation, souvent obstrués de métaphysique et de controverse, analysant des états psychiques étrangers à l'expérience vulgaire, parlant de choses d'un autre monde, et, ce

qui est toujours plus épineux, parlant d'elle-même, elle a trouvé le secret de se faire entendre sans recherche ni effort, dans une langue merveilleusement agile et claire, où l'idée se déploie et brille d'un éclat constamment sain et harmonieux. Ce prodige elle l'a réalisé moins encore par la magie d'un talent primesautier, que par le détachement d'une âme céleste, qui racontait les œuvres de Dieu pour le faire aimer,sans l'ombre d'un retour sur elle-même. Comment appliquer les courtes mesures de l'art d'écrire à ce génie exceptionnel, dont l'originalité propre est justement de les avoir dépassées et de ne rappeler en rien l'homme de lettres ni surtout la femme de lettres ? Il faut louer M. l'abbé R. Hoornaert de n'avoir pas reculé devant cette tâche malaisée. Mais on dirait que,pour triompher plus brillamment de la difficulté, il l'ait aggravée de gaieté de cœur. Ayant à parler de la plus surnaturelle des mystiques, il a mis une application positivement déconcertante à situer son sujet sur le plan terrestre. Toute la première partie du livre (105 pages) est employée, nous allions dire perdue, à décrire le milieu où vécut la sainte. La société mondaine d'alors, l' « atmosphère intellectuelle », et jusqu'aux modes et coteries littéraires de l'époque, sont décrites en grand détail. Elles ne pourraient l'être plus complaisamment si Thérèse avait été mêlée aux agitations les plus profanes de son temps, et les cloîtres du Carmel ouverts à tous les vents du siècle. Avant d'arriver à ces trop longs chapitres, on en a traversé un premier, qui s'intitule: « Les horizons politiques » et qui est une vue générale de l'Espagne et de la chrétienté à l'époque de Charles-Quint et de Philippe II, avec Avila comme centre. Tout ce tableau est agencé non sans art et les effets y sont habilement ménagés. Mais était-il vraiment besoin d'évoquer ce vaste panorama pour introduire le lecteur dans un couvent d'où il n'en verra plus rien ?Si ce n'est pas là un hors-d'œuvre, c'est au moins une concession excessive à la théorie des milieux. Il y en a d'autres. M. H., qui a visité l'Espagne en artiste et en lettré, n'a pu résister au plaisir d'y promener ses lecteurs. Que n'a-t-il réservé ses souvenirs pour un récit de voyage, où son talent de peintre aurait pu se déployer tout à loisir ! Mais du moment que cette couleur locale devait servir à nous expliquer l'inspiration littéraire et le talent de Ste Thérèse, il devenait, à tous égards, dangereux de la prodiguer. Est-il bien sûr que l'Espagne contemporaine, l'Espagne d'après la grande guerre, soit encore le même pays auquel s'appliquaient les considérations des premiers chapitres ? En tout cas, les traces que ce milieu peut avoir laissées

sur le style et la pensée de la sainte tiennent à des causes profondes, que l'on n'aperçoit pas au hasard d'une course rapide. Il y faut une longue et discrète intimité avec l'âme des choses. Les peintures de M. H. sont trop vives et, par endroits. trop criardes ; on y sent trop la surprise d'une première impression. Elles tirent l'œil et semblent chercher à l'étonner : double faute de goût quand il est question de S[te] Thérèse. Le lecteur, lutiné par des réminiscences de littérature exotique ou romantique, se surprend à faire malgré lui des comparaisons avec Mérimée, Théophile Gautier ou la comtesse de Robersart. D'autres fois c'est l'auteur lui-même qui le déroute par des écarts d'érudition intempestive. Dans une étude littéraire sur un auteur espagnol du XVI[e] siècle, on était préparé à rencontrer don Quichotte. Respect à cette grande ombre ! Mais Parsifal (p. 185), Siegfried (p. 573), Sapho (p. 610), Pindare et Sophocle (ibid.), Wagner et Beethoven (p. 613), Hamlet (p. 615), Shakespeare (p. 641), quels échos et quelles images à propos de S[te] Thérèse ! Et comment M. H., si profondément pénétré du caractère sacré de son sujet, n'a-t-il pas senti que ces rapprochements, même jetés au passage, dans une brève allusion, détonnent comme des fausses notes ? Si au moins le plan du livre aidait la pensée à se concentrer. Mais là encore l'effort de composition a manqué. Les facultés littéraires de S[te] Thérèse, « facultés émotives » et « intelligence », sont étudiées séparément, celle-ci et celles-là en reprenant deux fois la biographie de la sainte depuis sa petite enfance. Puis la carrière de la réformatrice est à son tour parcourue à deux reprises, pour étudier « l'émotivité » de Thérèse dans sa vie d'action, et l'intelligence de Thérèse dans sa vie mystique.

Dans ces quatre chapitres qui remplissent la seconde partie (p. 109-233), les écrits de la sainte sont constamment invoqués. Pourtant, nous ne les connaissons pas encore. L'œuvre de Thérèse fera le sujet de la troisième et dernière partie. Elle est étudiée dans l'ordre suivant : ch. I : caractères généraux (place dans la littérature ; langue ; grandes idées Thérésiennes) ; ch. II : sources ; ch. III : examen particulier des divers écrits (historique de leur composition ; transmission ; critique d'authenticité, etc.) ; ch. IV : style. Ce qu'un tel plan devait amener d'anticipations, de chevauchements, de recommencements et de redites, il est inutile d'en faire le compte. Et quand le lecteur atteint le point final, à la p. 648, il s'est plus d'une fois demandé de combien le livre pourrait être dégonflé. Que M. H. nous le pardonne de l'en avertir trop rude-

ment peut-être : la prolixité, la longueur diffuse et interminable, voilà l'écueil qui guette son facile et agréable talent.

Nous avons dit en toute franchise les imperfections qui nous ont gâté le plaisir de lire M. H. Nous voudrions lui dire non moins haut les qualités par lesquelles son étude aurait pu être parfaite, s'il avait pris le temps de la mûrir. L'auteur a très consciencieusement creusé son sujet dans tous les sens. Outre les œuvres de la sainte, il a lu, à fort peu près, tout ce qui a été écrit d'important sur la réformatrice du Carmel. Son érudition est étendue, puisée à la source et en général très sûre. Ce qui vaut mieux encore, il a saisi et il sent profondément la grandeur surhumaine qui rayonnne de la vie et de la personne de S[te] Thérèse. Son admiration s'épanche en flots tumultueux, dans un style un peu exubérant aussi et de premier jet, qui ne s'attarde pas à chercher le mot propre, apparie de gré ou de force la langue poétique et le jargon d'école, ne s'effraie ni d'un néologisme ni d'une incorrection, mais qui coule de source, intéresse, se fait lire, et même quand il s'attarde, ne languit jamais. Ainsi exprimés, avec cette fougue d'enthousiasme intarissable, les jugements et les appréciations de M.H. deviennent un peu une affaire de sentiment, qui ne se laisse pas discuter par la froide raison. Mais comme ils respirent la plus évidente sincérité et que dans l'ensemble ils paraissent justes, on les accepte, non sans regretter parfois qu'ils ne soient pas plus nuancés.

Le livre de feu G. Etchegoyen, qui est aussi une thèse de doctorat, comme celui de M. H., n'a pas à beaucoup près la même ampleur. Au lieu de vouloir caractériser l'œuvre littéraire de S[te] Thérèse dans son ensemble et sous tous les aspects, l'auteur s'est limité à une question particulière : comment la sainte a-t-elle compris l'amour de Dieu, de qui tient-elle sa doctrine et quelles formes nouvelles a-t-elle créées pour l'exprimer? Le problème est posé en termes précis, et les moyens de preuve sont ceux auxquels la critique est habituée en ce genre de recherches : classement méthodique des textes, investigation patiente des sources, analyse, comparaison aussi exacte que possible des parallélismes. Aucune échappée dans le pittoresque, et d'éloquence nul souci. Et pourtant, chose instructive, cette étude technique, laborieuse, aride même par endroits et sans l'ombre de prétention littéraire, rend d'autant plus sensible le fait capital que chez S[te] Thérèse le talent d'écrire se confond avec la passion surnaturelle dont elle a uniquement vécu. Géniale,la sainte l'a été surtout par le rayonnement de son âme,

où les plus simples pensées se revêtaient de grâce et de lumière. Mais pour lui conserver son originalité propre, M. E. ne croit aucunement nécessaire de soutenir qu'elle ne doive rien à personne. Thérèse avait lu ; elle n'avait pas fréquenté que des illettrés ; elle avait entendu des prédicateurs, qui tout comme ceux d'aujourd'hui, prenaient leur bien où ils le trouvaient ; toutes ces influences et d'autres encore ont laissé dans son œuvre des traces que M. E. a relevées et qui par leur nombre et leur concordance s'imposent à l'attention. De là plusieurs conséquences qui portent loin. Nous nous contenterons d'en signaler une. A propos des accidents de santé auxquels la sainte était sujette, on s'est livré à des suppositions, qui, sous certaines plumes grossières,ont dépassé les dernières limites de l'inconvenance. Or il se pourrait fort bien que les termes auxquels on a accroché ces odieuses dissertations physiologiques ne soient que des images traditionnelles,empruntées à la langue des anciens mystiques. Cette explication suggérée par M. E. (pp. 240-44, 310) mérite d'être examinée. Elle paraît plus simple et plus satisfaisante que les affirmations un peu sommaires par lesquelles M. Hoornaert se débarrasse du problème (p. 206 et suiv.).

Le livre de M. E. est une œuvre posthume. L'auteur a été prématurément enlevé avant d'avoir pu y mettre la dernière main. Quand il commençait de l'écrire, il semblait bien éloigné du mysticisme catholique, qu'il n'avait jamais approché que dans les livres. Il est resté de cette inexpérience quelques traces que l'on a bien fait de ne point effacer. Ainsi, par exemple, p. 138, M. E. a compris que Ste Thérèse parle d'une vision intérieure, là où elle désigne simplement un acte de foi dans la présence sacramentelle du Christ. Mais dans tout le volume, on ne trouvera pas une ligne, pas un mot qui respire autre chose qu'une respectueuse admiration pour l'idéal religieux de Thérèse et de ses disciples. Rarement il nous a été donné de lire une étude critique, qui fût mieux dans la plénitude du terme un effort vers la grandeur morale et la vérité.

P. P.

131. — * Ernest Jovy. *Pascal et Saint Ignace.* Paris, Champion, 1923, grand in-8°, 57 pp.

Pascal a-t-il lu les Exercices spirituels de S. Ignace et trouvons-nous dans sa vie la trace de quelques souvenirs de ce livre ? Telle est la question que M. Jovy, au cours de ses inlassables recherches sur Pascal et la vie religieuse du XVIIe siècle, a été amené à se

poser. A première vue il semblerait étrange que l'auteur des Lettres provinciales n'eût pas pris la peine de lire le petit manuel de S. Ignace ; mais n'oublions pas que Pascal ne faisait que rédiger les matériaux que lui fournissaient Messieurs de Port-Royal. Si nous voulons donc trancher la question en toute certitude, il nous faut une preuve. M. J. publie une série parallèle de passages des Exercices spirituels et des Pensées avec des témoignages sur la vie de Pascal. Aucun rapprochement n'est absolument probant et l'ensemble n'entraîne pas davantage la conviction. Sans doute nous remarquons des analogies ; mais elles se bornent à des idées communes à toute la littérature chrétienne et qui ne peuvent guère être attribuées par priorité à aucun écrivain. Nous croyons donc qu'après la diligente enquête de M. J. le problème n'est pas résolu ; il reste posé. L'auteur s'en rend compte lui-même, car il conclut : « Nous ne voulons rien affirmer, nous voulons seulement appeler l'attention des érudits et des chercheurs sur ce point de l'influence de S. Ignace et de ses disciples sur l'esprit de Pascal » (p. 56).

B. DE GAIFFIER.

132. — * Laurenz RICHEN. *Die Wiedergabe biblischer Ereignisse in den Gesichten der Anna Katharina Emmerich.* Freiburg i. B., Herder, 1923, in-8°, VIII-75 pp. (= *Biblische Studien,* XXI, 1).

Le chroniqueur d'une revue ordinairement mieux inspirée déclare à la suite de M. Dirheimer, auteur d'un livre sur la matière, que les œuvres de Catherine Emmerick ne sont pas seulement des livres pieux mais aussi des livres littéraires et scientifiques, et ajoute que sur certains points, la science de la pauvre nonne de Dülmen devance de quatre-vingts ou cent ans certaines découvertes modernes ; encore : que Brentano a rempli auprès d'elle sa mission avec une loyauté scrupuleuse. Je doute qu'il maintienne cette dernière assertion après lecture du livre du P. Hümpfner (*Anal. Boll.,* XLI, 245) ; et quant aux intuitions scientifiques de la visionnaire, il les prendra sans doute moins au sérieux s'il veut parcourir le livre de Mgr Richen, un véritable réquisitoire, commençant par un chapitre sur les rapports des visions de Catherine Emmeric avec la science profane. Il en résulte que sur les questions d'astronomie, de physique, de botanique, d'histoire naturelle touchant en quelque manière aux matières bibliques, elle était très loin d'être en avance sur son siècle. Sur la topographie de la Palestine, elle n'accumule pas moins d'erreurs, et dans une foule de passages,

que l'on ne remarque pas aisément à la première lecture, ses visions s'écartent tout simplement du texte de l'Écriture. Les bizarreries ne manquent pas, et c'est à se demander quelle idée se font de la majesté divine ceux qui les croient inspirées par Dieu. Un très intéressant chapitre donne quelques exemples des contradictions qui éclatent entre diverses révélations prétendant toutes également à une origine céleste. Catherine Emmerick n'est pas d'accord avec la B[se] Véronique de Binasco ; S[te] Françoise Romaine a vu autre chose que Marie d'Agréda, que la B[se] Angèle de Foligno ; S[te] Brigitte et Catherine Emmerick sont en désaccord sur une foule de points. Il serait utile de pousser à fond cette étude de littérature comparée des visions, comme moyen de faire comprendre pourquoi l'Église montre tant de réserve et même de défiance en ces matières. En terminant Mgr R. cite un curieux récit de la fuite en Égypte, où Catherine fait voir le jeune Jean Baptiste dans le désert, revêtu, comme l'ont dépeint les artistes, d'une peau de mouton, et portant en main la croix avec une banderolle flottante. La voyante a sans doute oublié que dans sa chronologie, Jean Baptiste ne pouvait avoir alors que neuf mois. Ayant appris par inspiration que la sainte Famille approche, il jubile et bondit de joie en agitant son petit étendard. Il sait aussi que l'enfant divin a soif. Il creuse le sol, et aussitôt une source d'eau vive jaillit — pour désaltérer un nourisson de trois mois. Nous voilà en plein dans l'enfantillage, ou si l'on aime mieux, dans l'apocryphe, et Mgr R. rappelle à propos combien, dans l'antiquité, l'Église se montrait sévère pour pareille littérature. S'il reste des personnes qui continuent à s'édifier dans Catherine Emmerick, qu'elles lisent ses livres comme on lit un pieux roman, mais non comme un cinquième évangile [1]. H. D.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

ANDRIEU (Michel). *Immixtio et consecratio. La consécration par contact dans les documents liturgiques du moyen âge.* Paris, Picard,

(1) On lira avec fruit l'article du P. W. HÜMPFNER, *Coup d'œil sur les publications relatives à Catherine Emmerick,* dans la *Revue d'ascétique et de mystique,* 1924, p. 349-80.

1924, in-8°, 268 pp. (= *Bibliothèque de l'Institut de droit canonique de l' Université de Strasbourg*, II).

ASÍN PALACIOS (Miguel). *La escatologia musulmana en « La divina Comedia »*. Madrid, Revista de Archivos, 1924, in-8°, 106 pp.

BAIX (François). *Étude sur l'abbaye et principauté de Stavelot-Malmédy*. Premicre partie : *Abbaye Royale et Bénédictine*. Paris, Champion, 1924, in-8°, 220 pp.

BARBERA (Mario) S. I. *Meriggio d'Etiopia*. Racconto storico delle missioni della Compagnia di Gesù in Etiopia nel secolo XVII. Roma, Civiltà Cattolica, 1924, in-8°, 283 pp.

BARUZI (Jean). *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*. Paris, Alcan, 1924, in-8°, VII-790 pp. (= *Bibliothèque de philosophie contemporaine*.)

BASSET (René). *Mille et un contes, récits et légendes arabes*. T. I. Contes merveilleux. Contes plaisants. Paris, Maisonneuve, 1924, in-8°, 552 pp.

BAUER (Walter). *Das Johannesevangelium*. Tübingen, Mohr, 1925, in-8°, III-244 pp. (= *Handbuch zum neuen Testament* herausgegeben von Hans LIETZMANN. 2. Aufl., 6).

BONDATTI (Guido) O. F. M. *Gioachinismo e Francescanesimo nel Dugento*. S. Maria degli Angeli, Tip. Porziuncola, 1924, in-8°, XII-176 pp.

BRÉHIER (Louis). *Histoire anonyme de la première croisade*, éditée et traduite. Paris, Champion, 1924, in-8°, XXXVI-258 pp. (= *Les classiques de l'histoire de France au Moyen Age*, 4).

CARVALHO E CASTRO (Léonard de) O. M. *Saint Bonaventure. Le docteur franciscain. L'idéal de saint François et l'œuvre de saint Bonaventure à l'égard de la science*. Paris, Beauchesne, 1923, in-8°, 243 pp. (= *Études de théologie historique*).

CRAIG (J. P.) *Ór-Sgeul an Chreidimh*. Derry, Craig and Co., 1924, 80 pp., illustrations.

CURTIS (Edmund). *A History of Mediaeval Ireland from 1110 to 1513*. London, Macmillan, 1923, in-8°, VIII-436 pp., cartes.

Dem hl. Hieronymus. Festschrift zur fünfzehnhundertsten Wiederkehr seines Todestages (30 september 240). Beuron, Kunstverlag, 1920, in-8°, 200 pp., illustrations. Annexe à la *Benediktinische Monatschrift*.

DIEHL (Ernestus). *Inscriptiones latinae christianae veteres*. Fasc. 4, 5. Berlin, Weidmann, 1924, 1925, in-8°, 160 pp.

DÖLGER (Franz). *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*. 1. Teil. *Regesten von 565-1025*. München und Berlin, Oldenburg, 1924, in-4°, XXIX-106 pp. (= *Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der Neueren Zeit* herausgegeben von den Akademien der Wissenschaften in München und Wien. Reihe A : Regesten, Abt. 1).

DUSAUTOIR (Augustin). *Saint Omer, apôtre de la Morinie, et ses successeurs sur les sièges épiscopaux de Thérouanne, de Saint-Omer*

et d'Arras. Saint-Omer, Impr. de l'*Indépendant du Pas-de-Calais*, [1923], in-8°, VII-160 pp., illustrations.

Enciclopedia Universal Ilustrada Europeo-Americana, t. XXIV et XXV. Barcelona, Espasa, 1924, in-8°, 1552 et 1568 pp., nombreuses illustrations.

FANFANI (Ludovicus I.) O. P. *De Iubilaeo seu anno sancto vertente anno 1925.* Taurini, Marietti, 1924, in-8°, 41 pp.

FARRUGIA (Nicolaus). *De matrimonio et causis matrimonialibus.* Tractatus canonico-moralis iuxta codicem iuris canonici. Taurini, Marietti, 1924, in-8°, VII-564 pp.

FLICHE (Augustin). *La réforme grégorienne.* I. *La formation des idées grégoriennes.* Louvain, 1924, in-8°, x-424 pp. (= *Spicilegium sacrum Lovaniense*, fasc. VI).

FREDEGANDUS AB ANTVERPIA. *De arte unionis cum Deo iuxta P. Ioannem a Fano, Ord. FF. Min. Cap. (1536).* Romae, Curia gen. O. M. Cap., 1924, in-8°, 76 pp., portrait.

GRABMANN (Martin). *Das Seelenleben des hl. Thomas von Aquin.* München, Theatiner-Verlag, 1924, in-8°, 122 pp. (= *Der katholische Gedanke*, VII. Band).

HACKETT (Francis). *The Story of the Irish Nation.* Dublin, Talbot Press, 1924, in-8°, x-402 pp., illustrations.

HAMON (A.) S. I. *Vie de Sainte Marguerite-Marie.* 5e éd. Paris, Beauchesne, 1923, in-8°, XII-504 pp. (=*Histoire de la dévotion au Sacré-Coeur*, I).

HETZENAUER (Michael) O. M. C. *De genealogia Iesu Christi secundum Matthaeum et Lucam.* Roma, Pontificio Seminario Romano Maggiore, 1922, in-8°, 96 pp. (= *Lateranum*, 1922).

HYMA (Albert). *The Christian Renaissance. A History of the « Devotio Moderna ».* Grand Rapids (Michigan), The Reformed Press, 1924, in-8°, XVIII-501 pp.

JACOBSEN (J. P.) *Les Mânes.* T. I. *Les morts et la vie humaine.* T. II. *Le Héros, le « Génius » et les Mânes.* T. III. *Le sentiment religieux populaire en France.* Traduit du danois par E. PHILIPOT. Paris, Champion, 1924, in-8°, 182, 270, 333 pp., portrait.

John Rylands (The) Library, Manchester. In Commemoration of the twenty-fifth Anniversary of its Inauguration. 1899 - October 6 - 1924. Catalogue of an Exhibition of Mediaeval and other Manuscripts and Jewelled Book-covers. — A Record of its History: 1899-1924. With brief descriptions of the building and its contents. Manchester, University Press, 1924, 2 vol. in-8°, XI-88, XVIII-144 pp., illustrations.

JULES D'ALBI O. F. M. *Saint Bonaventure et les luttes doctrinales de 1267-1277.* Tamines, Duculot-Roulin, 1923, in-8°, 263 pp.

JUSSELIN (Maurice). *Histoire des livres liturgiques de la cathédrale de Chartres au XVIe siècle.* Chartres, Lainé, 1923, in-8°, 63 pp., illustrations. Extrait des *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, t. XVI.

KEKELIDZE (Corn.) *Histoire de la littérature géorgienne* (en géorgien). Tiflis, Université, 1923, in-8°, 696 pp.

KEKELIDZE (Cornelius). *Monumenta Hagiographica Georgica.* Pars I : *Keimena.* T. I. *Januarium , Februarium, Martium, Aprilem et Majum menses continens.* Tiflis, 1918, in-8°, XLVIII-352 pp.

KRUITWAGEN (B.) O. F. M. *S. Thomae de Aquino summa opusculorum anno circiter 1485 typis edita vulgati opusculorum textus princeps.* Kain, Le Saulchoir, 1924, in-8°, 95 pp. (= *Bibliothèque thomiste*, IV).

KRUSCH (Bruno). *Die Lex Bajuvariorum. Textgeschichte, Handschriftenkritik und Entstehung. Mit zwei Anhängen : Lex Alamannorum und Lex Ribuaria.* Berlin, Weidmann, 1924, in-8°, 347 pp.

LATINI (Joseph). *Iuris criminalis philosophici summa lineamenta.* Taurini, Marietti, 1924, in-8°, 213 pp.

LEIB (Bernard). *Rome, Kiev et Byzance, à la fin du XIe siècle. Rapports religieux des Latins et des Gréco-russes sous le pontificat d'Urbain II (1088-1099).* Paris, Picard, 1924, in-8°, XXXII-358 pp.

LILJEGREN (S. B.) *The Fall of the Monasteries and the Social Changes in England leading up to the Great Revolution.* Lund, Gleerup, 1923, in-8°, 150 pp. (= *Lunds Universitets Arsskrift*, N. F., Avd. 1, Bd. 19, Nr. 10).

LOOFS (Friedrich). *Paulus von Samosata.* Eine Untersuchung zur altkirchlichen Literatur- und Dogmengeschichte. Leipzig, Hinrichs, 1924, in-8°, xx-346 pp. (= *Texte und Untersuchungen*, 44. Bd., 5. H.).

LULLE (Raimond). *Le livre de l'Ami et de l'Aimé.* Trad. du catalan par DE BARRAU et Max JACOB. Paris, Éditions de la Sirène, 1919, in-12, XVIII-137 pp.

LULLE (Raimond). *L'Ami et l'Aimé.* Trad. du catalan par Marius ANDRÉ. Paris, Crès, 1921, in-8°, XXIII-235 pp. (= *Le livre catholique*).

MACCONO (Ferdinando). *Vita di S.Ferdinando III re di Leone e di Castiglia (1198 ?-1252).* Milano, Casa editr. S.Lega Eucaristica, [1923], in-8°, 250 pp., portrait.

MALIN (Aarno) et HAAPANEN (Toivo). *Zwölf lateinische Sequenzen aus den mittelalterlichen Quellen Finnlands.* Helsinki, Suomalainen, Tiedeakatemia, 1922, in-8°, 24 pp.

MANDIĆ (Dominicus) O. F. M. *De legislatione antiqua ordinis Fratrum Minorum.* Volumen I : *Legislatio franciscana ab an. 1210-1221.* Mostar, Tip. croatica Franciscanae Provinciae, 1924, in-8°, XVI-140 pp. (= *Editiones Academiae theologicae Croatarum*, ser. scientifica, vol. II).

MINGES (Parthenius) O. F. M. *Compendium theologiae dogmaticae generalis. — Compendium theologiae dogmaticae specialis.* Ed. 2ª, Ratisbonae, Kösel, 1921-1923, 3 vol. in-8°, XVI-384, XI-367, VIII-350 pp.

MITTERER (Max). *Geschichte des Ehehindernisses der Entführung im*

kanonischen Recht seit Gratian. Paderborn, Schöningh, 1924, in-8°, xi-128 pp. (= *Görres-Gesellschaft zur Pflege der Wissenschaft im katholischen Deutschland.* Sektion für Rechts- und Sozialwissenschaft, 43).

Motzo (B.) *La Vita e l'ufficio di S. Giorgio, vescovo di Barbagia.* Cagliari, G. Ledda, 1924, in-8°, 26 pp. Extrait de l'*Archivio Storico Sardo*, vol. XV.

Nachbaur (Sigmund) S. I. *Der heilige Iohannes Franziskus Regis aus der Gesellschaft Iesu.* Freiburg i. Br., Herder, 1924, in-8°, vi-184 pp., illustrations.

O'Carroll (Aemidius Hoenning). *Quaestio disputata de terra et caelo.* Roma, Pontificio Seminario Romano Maggiore, 1924, in-8°, 88 pp. (= *Lateranum*, 1924).

O'Leary (de Lacy). *Fragmentary Coptic Hymns from the Wadi n-Natrun, edited with Translations and Notes.* London, Luzac and Co., 1924, in-4°, ii-60 pp.

Paschini (Pio). *Un amico del Card. Polo: Alvise Priuli.* Roma, Pontificio Seminario Romano Maggiore, 1921, in-8°, 164 pp. (= *Lateranum*, 1921, 2).

Paschini (Pio). *Il catechismo Romano del Concilio di Trento.* Sue origini e sua prima diffusione. Ibid., 1923, in-8°, 56 pp. (= *Lateranum*, 1923).

Peers (E. Allison). *The Book of the Lover and the Beloved.* Translated from the Catalan of Ramón Lull, with an Introductory Essay. London, S. P. C. K., 1923, in-8°, viii-106 pp.

Peers (E. Allison). *The Art of Contemplation.* Translated from the Catalan of Ramón Lull with an Introductory Essay. Ibid., 1925, in-8°, 119 pp.

Petitot (L. H.) O. P. *Saint Thomas d'Aquin. La vocation. L'œuvre. La vie spirituelle.* Paris, Revue des Jeunes, 1923, in-8°, 160 pp.

Priessnig (Anton). *Die biographischen Formen der griechischen Heiligenlegenden in ihrer geschichtlichen Entwicklung* (Inaugural-Dissertation). Münnerstadt i. Ufr., Uhlein, [1924], in-8°, 98 pp.

Rocci (Lorenzo). *Vita del B. Andrea Bobóla Martire Polacco d. C. d. G.* Roma, Università Gregoriana, 1924, in-8°, xi-238 pp.

Roure (Lucien). *Le Spiritisme d'aujourd'hui et d'hier.* Paris, Beauchesne, 1923, in-8°, 170 pp.

Santarelli (Alfonso M.) *I Fioretti di S. Antonio di Padova.* Foligno, F. Salvati, 1923, in-8°, 183 pp.

Schlecht (Joseph). *Die Corbinians-Legende nach der Handschrift des Klosters Weihenstephan vom Jahre 1475.* Freising, Datterer und Cie., 1924, in-8°, xviii-73 pp.

Schultze (Victor). *Altchristliche Städte und Landschaften.* I. *Konstantinopel (324-450).* II. *Kleinasien.* Erste Hälfte. Güterloh, Bertelsmann, 1922, 2 vol. in-8°, x-292, xii-477 pp., illustrations et plan.

Schwertschlager (Joseph). *Die Sinneserkenntnis.* Kempten, Kösel, 1924, in-8°, ix-300 pp.

SCOTT (Walter). *Hermetica. The Ancient Greek and Latin Writings which contain religious or philosophic teachings ascribed to Hermes Trismegistus.* Edited with English Translation and Notes. Vol. I : Introduction, Texts and Translation. Oxford, Clarendon Press, 1924, in-8°, 550 pp., frontispice.

SIMÓN (Hadrianus) C. SS. R. *Praelectiones biblicae ad usum scholarum. Novum Testamentum.* Vol. I. : *Introductio et commentarius in quatuor Iesu Christi evangelia.* Taurini, Marietti, 1924, in-8°, xxxii-652 pp., cartes.

SPARACIO (Domenico Maria) O. F. M. « *La Santuzza cui dieder nome i fiori* » *ossia S. Rosalia, vergine Palermitana.* Foligno, Soc. poligr. F. Salvati, 1924, in-8°, 88 pp., illustrations.

STRZYGOWSKI (Josef). *Origin of Christian Church Art. New Facts and Principles of Research.* Eight Lectures delivered for the Olaus-Petri Foundation at Upsala, to which is added a Chapter on Christian Art in Britain. Translated by O. M. DALTON and H. J. BRAUNHOLTZ. Oxford, Clarendon Press, 1923, in-4°, xvii-268 pp., nombreuses illustrations.

TAURISANO (Innocenzo) O. P. *San Domenico di Guzman.* Roma, Casa editrice « Roma », s. a., in-8°, 76 pp., illustrations.

TERESA (S.) OF JESUS. *The Book of the Foundations. Minor Works. The Way of Perfection. The Interior Castle. The Letters.* Translated from the Spanish by the Benedictines of Stanbrook. London, Th. Baker, 1913-1924, 8 vol. in-8°, lxxv-489, xli-278, xxxviii-271, viii-307, xix-308, vii-325, vii-328, viii-398 pp.

THOMAE (S.) AQUINATIS *Summa contra Gentiles seu de Veritate Catholicae Fidei.* Taurini, Marietti, 1924, in-8°, xxiv-560 pp.

TOMMASO DA CELANO. *Le due leggende di san Francesco d'Assisi.* Tradotte in italiano dalla Prof. Fausta CASOLINI. Quaracchi, Collegio S. Bonaventura, 1923, in-8°, xxviii-412 pp., illustrations.

TROCHU (F.) *La « petite Sainte » du Curé d'Ars. Sainte Philomène, Vierge et Martyre,* 2e éd. Lyon-Paris, E. Vitte, 1924, in-8°, 325 pp., fac-similé.

TZONEV (B.) *Les manuscrits et les incunables slaves de la bibliothèque nationale à Plovdiv* (en bulgare). Sofia, Imprimerie Nationale, 1920, in-4°, xvi-292 pp., 40 planches.

VAN BERCHEM (Marguerite) et CLOUZOT (Étienne). *Mosaïques chrétiennes du IVe au Xe siècle.* Paris, A. Morancé, 1924, in-4°, lxii-254 pp., nombreuses illustrations.

WAGGETT (P. N.) *Knowledge and Virtue.* The Hulsean Lectures for 1920-1921. Oxford, Clarendon Press, 1924, in-8°, 218 pp.

ZACCHI (Angelo) O. P. *Il miracolo.* Milano, Vita e Pensiero, 1923, in-8°, xvi-652 pp. (= *Biblioteca di coltura religiosa,* 9).

ZAHN (Theodor). *Die Offenbarung des Johannes. Erste Hälfte, Kap. 1-6 mit ausführlicher Einleitung.* 1. bis 3. Auflage. Leipzig, Deichert, 1924, in-8°, 346 pp.

PATRICIANA

Prelo parantibus nobis Acta S. Benigni, Ardmachani praesulis primique in ea sede S. Patricii successoris, non pauca subinde occurrerunt ab instituto nostro paulo remotiora quam ut commode praevio commentario annotationibusque insererentur [1]. *Subsicivas illas quaestiones si quem forte omissas fuisse pigeat, hic summatim expediemus.*

Ochen Ísu Crist. *In ipso exordio Collectaneorum Tirechani* (BHL. *6496*) *ingruit sententia intricata et perplexa quae nonnullos iam exercuit, sed hactenus, ut nobis quidem videtur, parum feliciter. Hae curiosorum hominum tricae quo magis perspicue explicentur, primo locum exscribemus ex antiquo codice Ardmachano, qui Tirechani lucubrationes in nostram aetatem unus servavit* [2]*:* Ascendit autem Patricius de mari ad campum Breg, sole orto, cum benedictione Dei, cum vero sole mirae doctrinae densas tenebras ignorantiae inluminans, ad Hiberniam ingens lucifer sanctus episcopus oritur ; et antifana assiduo erat ei de fine ad finem in nomine Domini Dei Patris et Filii atque Spiritus sancti Iesu Christi benigni ; hoc autem dicitur in scotica lingua *ochen*. Primo vero venit ad vallem Sescnani et aedificavit ibi aeclessiam primam et portavit filium, Sesceneum nomine, episcopum, secum et reliquit ibi duos pueros perigrinos. Vespere vero venit ad hostium Ailbine, ad quendam virum bonum ; et baptitzavit illum, et invenit cum illo filium placitum sibi, et dedit illi nomen Benignum quia collegebat pedes Patricii inter manus et noluit dormire apud patrem et matrem, sed flevit nisi cum Patricio dormiret. Mane autem facto, cum surgerent, conpleta

[1] Illa mox prodibunt in *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 145-88.

[2] *Liber Ardmachanus. The Book of Armagh* edited with Introduction and Appendices by John Gwynn (Published for the Royal Irish Academy, Dublin and London, 1913).

benedictione super patrem Benigni, Patricius currum conscendit et pedes illius diverso, alter in curru et alter super terram erat, et Benignus puer pedem Patricii tenuit duobus manibus strictis et clamavit : « Sinite me apud Patricium patrem proprium mihi. » Et dixit Patricius : « Baptitzate eum et elevate eum in currum, quia heres regni mei est. » Ipse est Benignus episcopus successor Patricii in ecclesia Machae.

Proximum est ut ipsum difficultatis nodum ostendamus summa, quae per typographicam artem liceat, diligentia, ut perspiciatur et librarii compendiosa scriptio, et quam longus quisque sit versus, et quae voces cohaereant. Locum ex accuratissima editione Iohannis Gwynn describimus :

et antifana assiduo erat ei define
adfinem innomine dni di patris
et filii atq spc sci ihu xpi benigni
h h dr inscotica lingua ochen
Primo uo uenit ad uallem sescnani
et aedificauit ibi aeclm *cet.*

Antequam male mulcatas sententias restituere conabimur, novisse iuverit quibus remediis eas olim eruditi sanare voluerint. Omisso Gulielmo Betham [1] *a quo, in principe illa editione integri Tirechani, locus iste nimis horride exhibitus est* [2], *apographum summa industria confectum edidit v. cl. Edmundus Hogan, cum glossario vocum hibernicarum et commentario, in quo difficultates non paucae explicantur. Haec quae ad nostrum negotium faciunt :* Et antifana [1] (*a*) assiduo

[1] *lege* antiphona, *i. e.* cantus, hymnus. — (*a*) Celebris profecto hymnus Patricii... — (*b*) *Ochen* = *ochein* (sicut *hicen* pro *icein* in Félire Oingussii, p. CXCI) qui est casus dandi vocis *cian* (Windisch, *Irische Texte*, p. 423) de longinquo. Conicio esse γλώσσημα τοῦ de fine ad finem (cfr. titulum Psalmi IV, V, VI, etc. *in finem*). Cl. Stokes et post ipsum Windisch erronee supponunt *ochen* esse glossam vocis *Benignus*.

[1] Iacobus Usserius e Tirechani scriptis pauca tantum pro re nata suis commentationibus inseruit. Haec inter legitur hic locus inde a verbis : Primo vero venit ad vallem, in *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates*, ed. 2 (Londini, 1687), p. 441-42.

[2] *Irish Antiquarian Researches*, t. I (Dublin, 1827), Appendix, p. XIX. In usum nostrum contulit illam editionem cum Stokesiana

erat ei de fine ad finem in nomine Domini Dei Patris et Filii atque Spiritus sancti, Iesu Christi benigni : hoc autem dicitur in scotica lingua *ochen* (*b*). Primo vero venit ad vallem *Sescnani*, et aedificavit ibi aeclessiam primam [1].

Paulo post, eadem typis mandavit inter cetera Patriciana scripta cum gadelica tum latina vir de rebus celticis optime meritus Whitleius Stokes, qui locum sic expedivit [2]: Et antifana [4] assiduo erat ei de fine ad finem : « in nomine Domini Dei Patris et Filii Iesu Christi benigni » (hoc autem dicitur in Scotica lingua *ochen*) « atque Spiritus Sancti » [5]. Primo uero uenit ad uallem Sescnani, et aedificauit ibi aeclessiam primam.

[4] *i. e.* antiphona. — [5] In the MS. the words *atque Spiritus sancti* come immediately after *Filii*. The words in parenthesis seem to refer to *benigni* rather than (as Father Hogan supposes) to *de fine in finem*.

Deinde cum opus suum, hortante Stokesio, recognitum denuo ederet Hogan [3], *pristinam interpretationem sic interpolavit. Pro* Sescnani *legi maluit* Sescnâin [4], *totumque locum hoc modo restituit :*

et antifana assiduo erat ei de fine
ad finem in nomine domini dei patris
et filii at*que* spi*rto* sancti i*esu* chri*sti* benigni
h*oc autem* d*icitu*r inscotíca lingua *ochen* [5].

v. d. T. R. Gambier Parry, unus e praefectis bibliothecae Bodleianae, certioresque nos fecit verba non esse interpuncta, scribique *e* pro *ae*, *autem* pro *hautem*, *spiritu* pro *spiritus*. Voces quas Stokesius transposuit suo loco reliquerat Betham.

[1] *Anal. Boll.*, t. II (1883), p. 37.

[2] *The Tripartite Life of Patrick* with other Documents relating to that Saint, t. II (London, 1887), p. 303 (= *Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores*, No. 89, t. II).

[3] Inde ortum duxerunt paginae 117-204 libri qui inscriptus est *Vita Sancti Patricii*... edidit R. P. Edmundus Hogan ; ex iis nonnullae iterum prodierunt in opere eiusdem scriptoris *Outlines of the Grammar of Old-Irish* (Dublin, 1900).

[4] *Vita Sancti Patricii*, inter Addenda et Corrigenda, p.141, col. 1.

[5] Op. c., p. 135 ; *Outlines*, p. 71.

In glossario autem haec iam leguntur : ôchen, i.e. ô chein ... « de longe, de longinquo ». Aut 2° gl. benigni ; ô chen ex favore, amore... Aut 3° pro (f)ochen, welcome [in glossis] W[irceburgensibus] 30 d. 7 ; et notatu dignum videtur, ochen [hic] glossare benigni et ocuain gl. benegnas W. 31 c. 5 [1].

Annis aliquot elapsis, Stokesius ingentem illum Thesaurum Palaeohibernicum *typis paravit, socio operis adhibito Iohanne Strachan, nobili grammatico. De loco nihil annotavit, quasi difficultatem movere nollet quam expedire non posset. Lectionem vero eius modi proposuit :* Et antifana assiduo erat ei de fine ad finem in nomine Domini Dei Patris et Filii atque Spiritus sancti Iesu Christi benigni, hoc autem dicitur in scotica lingua *ochen* [2].

In commentario suo [3], *opportunitate arrepta e voce* ochan, *animadvertit Kuno Meyer verbum* ochen *in Tirechani Collectaneis, suo quidem iudicio, reddere « antifanam », illique in recentiore usu respondere vocem* ochan, *gen.* ochaine. *Paulo post, anno 1913 exeunte, prodiit integer codex Ardmachanus, patienti studio et egregia diligentia cl. v. Iohannis Gwynn diu elaboratus. Contulerat multa in eam editionem Eduardus Gwynn, celticarum disciplinarum in Dubliniensi Academia lector, quae hibernicas glossas explicarent. Haec igitur quae pater filiusque, doctus uterque, ad hunc locum explicandum excogitaverunt* [4] : Hoc autem... ochen : This line (with benigni [probably marginal] of l. 9) is apparently misplaced ; if benignus = ochen, as Stokes, (Dr. Kuno Meyer, Zeitschrift für Celtische Philologie, IX, 181, prefers to explain : ochen, antiphona) the words probably relate to the name Benignus in line 18, and are to be read after that line [5].

Perlustratis illis eruditorum virorum sententiis, ordine nobis dicendum est cur eorum nemini quos adduximus, demus calculum. Gulielmo Betham debitus honor habitus est, cum silen-

[1] *Vita Sancti Patricii*, p. 192, col. 1 ; *Outlines*, p. 126, col. 1.

[2] *Thesaurus Palaeohibernicus*, t. II (Cambridge, 1903), p. 45.

[3] *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. IX, 1 (1913), p. 181, annot. 1.

[4] Errore quodam, typothetae, ut videtur, omissum est *ochen* in indice vocum hibernicarum, p. 502-503 ; quo factum est ut nos fugeret quid tandem Eduardus Gwynn de vi vocis et etymo sentiret.

[5] *Liber Ardmachanus*, p. CCLXXXIII.

tio prorsus non praetermissus sit. Ad Hoganum veniamus. Vix crediderit quispiam, eam antifanam, *de qua agitur, esse celebrem hymnum seu loricam Patricii* [1]. *Summo enim auctorum consensu traditur S. Patricius versus illos magicos ex tempore dixisse, non ipsa hora, qua in campum Bregiae advenit, sed paulo post. Ipse etiam gadelicus titulus, qui carmini inscriptus est,* Fedh Fiadha, *perhibet hymnum ideo esse compositum atque decantatum ut inimicorum, qui eum persequebantur, Patricius vi magica oculos effugeret* [2]. *Hoc autem postea tantum accidit, irato in Patricium Hiberniae rege. Ceterum, non perspicimus cur opus fuerit glossa hibernica explanare vocem latinam notissimam* finem ; *praesertim cum conscripta essent Tirechani Collectanea in gratiam clericorum et latine scientium. Quis enim putet ullum clericum aut monachum fuisse qui illud* in finem *in psalterio non sexcenties legerit? Locus autem, qui in indice affertur e codice Herbipolensi, huc adducendus omnino non erat* [3]. *Praeterea, quae in libro suo corrigenda censuit ipse Hoganus, nodum non expediunt. Etsi in indice controversiam non ita diremit, ostenditque se esse expertum sententiae difficultatem* [4]. *Quod autem legi voluit* spirto sancti (spirito, spiurto, spirto *casus est genetivus vocis hibernicae* spirut), *ex oculorum errato id ortum est, quo sibi videre visus est* spo *ubi scriptum erat* spc ; *sed vix potuit hoc difficultatem tollere.*

Neque Stokesio in Vita Tripartita *nodum solvere contigit. Quippe vix minus intricata videtur* antifana *a Stokesio restituta, quam si verba codicis legisses ordine quo subeunt. Quid enim sibi volunt voces* Iesu Christi benigni *in cotidianam illam formulam infertae? Cautius profecto Stokesius idem cum ederet* Thesaurum Palaeohibernicum, *locum e Libro Ardmachano diligenter exprimere maluit, qualis legitur, nil interpretatus, nullo verbo translato, vix ulla interpunctione adiecta.*

Recte, ut arbitramur, sensit Kuno Meyer verbum ochen

[1] De qua lege allatos auctores in *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 155-57.

[2] Ibid., p. 156 D, cum annot. 8.

[3] Vid. STOKES and STRACHAN, *Thesaurus Palaeohibernicus*, t. I (Cambridge, 1901), p. 700, in folium 31 c 5. *Ocuain* vertendum est : *in commodando.*

[4] Scribit Hoganus, quod Stokesio placuerat (vocem *ochen* interpretari « benignum ») ab Ernesto Windisch esse receptum. Quo loco Windisch hoc iudicium tulisset frustra anquisivimus.

reddere antifanam, *quod comprobavit adductis exemplis ubi cantores dicuntur* fir ochaine, *id est latine* homines cantionis. *Multum abest ut, hoc perspecto, reliqua multo apertiora facta sint; quotus enim quisque clericus adeo ignarus est ut opus sit in eius gratiam edisserere vocem* antiphonam ? *Accedit quod Liber Ardmachanus, si cum notissimo illo codice Mediolanensi, verbi gratia, vel Herbipolensi conferatur, ab huius modi hibernicis interpretationibus plerumque videtur abstinere. Quorsum igitur in eodem tritissima vox latina explicata fuisset?*

Novissime accessit uterque Gwynn. Hi pro sua prudentia de ochen *sententiam aliorum referre maluerunt, quam suam ultro proferre. At contra, haud scio an audacius paulo fuerit, quod subiecerunt: si* ochen *redderet* benignum, *a librario inepte translatum videri versum totum* hoc autem dicitur in scotica lingua ochen, *cum voce* benigni. *Quae omnia referenda essent infra, ubi legitur S. Patricius nomen puero dedisse Benignum. Neque enim satis intellegimus qui potuerit librarius in tantum peccatum adduci, neque perspicimus quid fiat de voce* benigni (*hanc e margine in textum irrepsisse arbitratur Iohannes Gwynn*), *si remittatur versus totus ad locum inferiorem. Insuper, postquam reliqua omnia ex sententia Iohannis Gwynn correcta sunt, nondum liquet quid sibi velint haec verba:* In nomine Domini Dei, Patris et Filii atque Spiritus sancti Iesu Christi.

Iam liceat nobis pro modulo aperire quid sentiamus. Loci interpretatio ex ipsa oratione quaerenda est, cum hic locus plane singularis sit, neque haec Tirechani verba quisquam alibi legisse videatur nisi in Libro Ardmachano. Age vero coniciamus quid significare voluerit Tirechanus. Totum locum qui concluditur illa antifana [1] *exornandi causa addidit vir optimus simplici narrationi rerum quas de S. Patricio collegerat. Verius fortasse dixeris Tirechanum aliunde esse mutuatum totum illud de vocatione S. Benigni, adeo discrepat haec garrula lepiditas a ieiuna brevitate qua rerum summam solet attingere. Egregie ostendit I. B. Bury* [2] *adhibitos esse a Tirechano fontes quosdam*

[1] Inde a verbis « cum vero sole » ad « ochen ».

[2] *Tirechán's Memoir of St. Patrick*, in *English Historical Review*, t. XVII (1902), p. 248-51 ; *Sources of the Early Patrician Documents*, ibid., t. XIX (1904), p. 501-502 ; *The Life of St. Patrick* (London, 1905), pp. 249-50, 252.

hibernico sermone conceptos, quos ipse, uti poterat melius, donabat interpretatione latina [1]. *Sed alter est locus huic omnino similis, in quo Tirechanus, postquam vocem hibernicam latine interpretatus est, eandem, perspicuitatis causa, hibernice subiecit :* et dedit illi munilia sua et manuales et pediales et brachiola sua <quod vo>catur *aros* in scotica [2]. *Alterum locum si cum altero contuleris, colliges aliquid fuisse in fontibus quod verebatur Tirechanus ne indiligentius reddidisset. Forsitan dixerit quispiam vocem hibernicam* ochen *non satis accurate latino verbo esse expressam* antifana. *Et sane non negamus vocem* ochen *iam tum vim adeo singularem in hibernico sermone habere potuisse, ut uno verbo latine satis aperte non significaretur. Id tamen hactenus non probatum est.*

Multo minore negotio res aliter intellegi potest. Tirechanus, cum latina verba eum fugerent, quibus satis apte locutionem scoticam redderet [3], *hanc nativo sermone iterum expressit. Fac igitur compendia scripturae* ihu xpi *non pro latino* Iesu Christi *sed pro hibernico* Ísu Crist *accipienda esse* [4]. *Iam haec habetur sententia : formulam* In nomine Domini Dei, Patris et Filii atque Spiritus Sancti [5] *eam esse quae scotice dicatur* ochen Ísu Crist, *sive cantio, antiphona, responsorium Iesu Christi, et ita Hibernis intellegendam esse Latinorum* antiphonam [6]. *Alibi nus-*

[1] Iis argumentis quae ab I. B. Bury allata sunt, hoc etiam addi poterat : si excipias vocem *diberca* (fol. 6 a 1), de qua litem renovare nolumus, verba hibernica omnia quibus latinae sententiae infertae sunt in Libro Ardmachano, leguntur in ea codicis parte quae Tirechani Collectanea complectitur. Videsis catalogum vocum illarum in *Thesauro Palaeohibernico*, t. II, p. 45 ; at cave monitus, harum plurimas esse glossas, non voces in ipsis sententiis repertas ; singula, si verum quaeris, sunt adeunda in Iohannis Gwynn editione.

[2] *Liber Ardmachanus*, fol. 13 a 2.

[3] Simile quidpiam, arbitror, et hac nostra aetate est expertus quisquis gadelica in sermonem latinum vertere conatus est.

[4] Sive admiseris promiscue usurpatam esse latinorum codicum formam xpc, xpi, xpo pro scotica cr (Crist) ; sive malueris, librarium aliquem latine legisse quod a Tirechano scriptum hibernice fuerat.

[5] Est autem haec (si omittas verba « Domini Dei ») notissima illa formula quae legitur in Matth. 28, 19.

[6] Fieri etiam potuit ut appellatio *ochen Ísu Crist* tempore quo scribebat Tirechanus e cotidiano vulgarique sermone iamiam excidisset ; quam ob rem operae pretium esse censuerit, hibernica latinis subnectere.

quam reperitur, quod quidem noverimus, gadelicum illud ochen ísu Crist. *Sed, praeterquam quod nihil est insolens in ea appellatione, ostendi possunt locutiones gadelicae omnino similes, quae in ore hominum etiamnum circumferuntur* [1].

Nondum tamen liquet quomodo in Libro Ardmachano verba ihu xpi *cum* ochen *ita coaluerint. Id porro facile contingere potuit, si librarius omiserit signum illud pernotum quo significatur ultima verba alicuius versus esse transferenda post ultimam vocem versus proxime sequentis, in hunc modum :*

et filii atque spiritus sancti / ihu xpi benigni
hoc autem dicitur in scotica lingua ochen

Legendum erit uti supra sententiam restituimus : et Filii atque Spiritus sancti. Hoc autem dicitur in scotica lingua « ochen ísu Crist ». *Sed de hac coniectura satis dictum est ; quam etsi pertinaciter propugnare nolumus, non tamen ante deseremus quam doctorum virorum iudicio damnata fuerit.*

Reliquum est ut voci benigni, *quae in extremo versu otiatur, suum etiam locum utcumque restituamus. Nomen patri S. Benigni Ardmachani fuisse Sescnén (al. Sescnan, Seiscnéan, cet.) summo consensu tradunt auctores* [2]. *Adeo ut et in Vita S. Benigni gadelica* [3] *et alibi nuncupetur Benignus non suo nomine sed simpliciter* mac Seiscnéin, *id est filius Sescneni* [4]. *Quapropter a Tirechano scriptum fuisse suspicamur :* Primo vero venit ad vallem Sescnani patris Benigni et aedificavit ibi aecclesiam primam *cet.* [5].

[1] V.g. ap. Douglas Hyde (An Craoibhín), *Abhráin Diadha Chúighe Connacht or Religious Songs of Connacht,* t. II (Dublin, s. d.), pp. ii, iv.

[2] De S. Benigni prosapia fuse agimus, *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 148-149. Iam iis quae scripsimus addenda est stemmatis explanatio quae facile educetur ex Eoin MacNeill, *Celtic Ireland* (Dublin, 1921), p. 56.

[3] *Act. SS.*, t. c., p. 170-86.

[4] Idem fere advertit Usserius, *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates,* ed. cit., p. 442.

[5] Non sumus ignari vocem *sescen* in ipso *Libro Ardmachano* inveniri (fol. 17 a 2), quae significat paludem seu lamam. Legitur et forma *sescnen* in apographis Libri Lismoriensis qui in bibliotheca Academiae Regiae Hibernicae asservantur, fol. 182 b ; cf. Hogan, *Onomasticon Goidelicum,* p. 597, col. 1. Fortasse Tirechanus intel-

Inde tamen ad congeriem verborum quae nunc habetur in Libro Ardmachano, quis transitus fuit? Conicit v. d. Iohannes Gwynn, qui codici tantum tamque diuturnum studium impendit, ea quae scripta sunt in prima columna folii 9r Libri Ardmachani in exemplo, quod librarius prae oculis habebat, folio vacuo initio codicis inscripta fuisse [1]. *In codice Ardmachano adeo tenuiter ea sunt exscripta ut quartam tantum folii partem teneant. Age vero, sive totum folium in exemplo impleverunt, sive dimidium tantum (hoc est, paginam unam), necesse est fuisse exemplum formae minoris quam Liber Ardmachanus. Hic autem geminis columnis conscriptus est. Minorem codicem lineis plenis exaratum esse, illa indicia suadent. Itaque necesse est singulos versus longiores fuisse, nisi exemplum velis tam minute scriptum ut legi non posset. Sed quicquid vero similius dixeris, profecto versus illi sic legi potuerunt :*

dni di patris
et filii atq spiritus sci h h dr
in scotica lingua ochen ihu cr / benigni
Primo uo uenit aduallem sescnani patris
et aedificauit *cet.*

Inde factum est ut non perspiceret librarius qui codicem Ardmachanum exaravit, vocem benigni *alio esse referendam. Cum autem ad lineae initium calamum reduxisset post exscriptam formulam :*

adfinem Innomine dni di patris
et filii atq spc sci,

scripsissetque :

h h dr inscotica lingua ochen,

quod restabat lineae superioris complevit adiectis verbis

ihu xpi benigni,

lexerit : venit in vallem paludis. Sed illud etiamsi ita se habuerit, tamen glossa ab aliquo librario potuit inepte superscribi « patris Benigni » ; neque is primus Piraeum hominem esse arbitratus est. Sed hic non quaerimus quid Tirechano de Benigni prosapia visum sit ; idnobis est propositum, ut Ardmachanum codicem emendemus.

[1] J. Gwynn, *Liber Ardmachanus*, p. xliii-xlv. Cf. J. B. Bury, *The Life of St. Patrick*, p. 229-30.

ut paragraphum, quae proxime sequeretur, et initio lineae et maiore littera inciperet :

Primo uo uenit ad uallem sescnani,

voce patris *omissa, sive quod in exemplo ultima erat illius versus, sive ex homoeoteleuto. Haec si vere coniecta sunt, videtur ipse librarius qui Librum Ardmachanum ineunte saeculo nono exaravit, non satis intellexisse quid sibi vellet illud* ochen ihu xpi benigni.

Illa quidem sunt quae assecuti sumus coniectura, subtiliore fortasse et quae, ut post tot eruditos viros, haud scio an putida atque inepta videatur. Sed non male olim ille Graeculus ad Augustum : εἰ πλέον εἶχον, πλέον ἂν ἐδίδουν.

De asceticis laboribus S. Patricii. *Adulescentuli Benigni ut virtutem animumque exploraret, immersione in aquis gelidis usum esse Patricium ferunt* [1]. *Hac nos opportunitate nacti, sedulo perlegimus quae scripserat v. d. Ludovicus Gougaud de more illo pervulgato quo Celtae sancti precatione fungi solebant aquis gelidis immersi* [2]. *Sic factum est ut quaedam casu reperiremus quae eruditas illas commentationes supplerent.*

Quod negat vir clarus quicquam eius modi relatum esse de S. Patricio ante tempus quo, circa annum 800, conscriptus est hymnus Génair Patraicc [3], *fugere eum debuit antiqui scriptoris Muirchu Maccu Machtheni locus ubi de S. Benigno agitur* [4].

[1] Vid. *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 159-60.

[2] Abundantem exemplorum copiam collegerat vir eruditus in gratiam amici H. Dumaine, qui commentarium de balneis comparabat in F. Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. II, 1 (Paris, 1910), col. 72-117 ; vid. t. c., col. 93, annot. 9. De eodem argumento egit L. Gougaud in opere suo *Les Chrétientés celtiques* (Paris, 1911), p. 105-116 ; et postea fusius, *La mortification par les bains froids spécialement chez les ascètes celtiques*, in *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, t. IV (1914), p. 96-108.

[3] Id silentio saltem negare videtur, *Dictionnaire*, t. c., col. 95, init. ; diserte negat, *Chrétientés celtiques*, p. 105, et *Bulletin*, t. c., p. 97.

[4] Hoc est caput 28 libri I in translatione d. v. N. J. D. White, *St. Patrick. His Writings and Life* (London, 1920), p. 99-100; (= *Translations of Christian Literature. Series V ; Lives of the Cel-*

Primus enim liber in quo haec leguntur, ante annum 699 compositus est [1]. *Ceterum nihil videtur aliud repperisse quod de Patricio referret, nisi Homiliam e* Leabhar Breac, *saec. XI post medium vel saec. XI exeuntis* [2], *et locum Iocelini monachi de Furnesio* (BHL. *6513*), *saec. XII* [3]. *Huc etiam conferendum est cap. 96 libri III Vitae Tripartitae* (BHL. *6509*) *ante saeculum IX incohatae, saeculo IX collectae, saeculo XI recognitae* [4]. *Hoc caput in Colgani latina interpretatione legitur* [5], *sed in Stokesiana recensione excidit* [6]. *Illis addendum est Vitae Tertiae S. Patricii* (BHL. *6506*) *caput 86* [7], *fortasse saeculi IX* [8], *quam adhibuit ipse Iocelinus, et testimonium Probi* (BHL. *6508*), *qui ante medium saeculum X videtur scripsisse* [9], *in libri II capitibus 1 et 2* [10].

S. Columbae Hiensi haud aliter in more fuisse ut corpus castigandum gelidis aquis immergeret, e Donnelliana Vita [11] *probat vir eruditus. Meminisse poterat et tetrastichi* [12] Na tri coe-

tic Saints). Locum e codice Bruxellensi denuo exscribimus in *Act. SS.*, Nov. t. c., p. 159-60.

[1] J. B. Bury, *The Life of St. Patrick*, p. 255-56 ; J. Gwynn, *Liber Ardmachanus*, p. xviii-xix ; N. J. D. White, op. c., p. 68.

[2] Ut videtur Thomae O Máille, *Contributions to the History of the Verbs of Existence in Irish*, in *Ériu*, t. VI (1912), p. 1.

[3] Cap. 160, in *Act. SS.*, Mart. t. II, p. 577. De Iocelini aetate vid. J. B. Bury, op. c., p. 279.

[4] J. B. Bury, op. c., pp. 269-70, 272.

[5] *Trias Thaumaturga*, p. 166-67.

[6] Id ibi occurrere oportuerat t. I, p. 248, post lin. 15 ; sed hoc maxime loco librarius, haud scio an operis taedio victus, Patricii miraculorum parvum summarium, seu potius aliquot tantum titulos, subnectere maluit quam universa exarare. Nihil tamen est in eo catalogo quod ad illas asceticas immersiones spectare videatur.

[7] Apud Colganum, *Trias Thaumaturga*, p. 28, col. 2 ; ap. J. B. Bury, *A Life of St. Patrick*, p. 257-58 (= *Transactions of the Royal Irish Academy*, t. XXXII, C, iii).

[8] Vid. J. B. Bury, op. c., p. 216-18 ; Id., *The Life of St. Patrick*, p. 272-73.

[9] Id., ibid., p. 273-74.

[10] De Probi narratione, *Act. SS.*, Nov. t. c., p. 160.

[11] Lib. III, cap. 37, in latina interpretatione ap. Colganum, *Trias Thaumaturga*, p. 437. Haec Vita Columbae gadelica composita est anno 1532 a Magno O'Donnell.

[12] Hoc legitur et in codice dicto *Leabhar Breac*, saec. XIV exeunte exarato (sed homilia in qua affertur saec. XI videtur ascribenda ;

cat, *quod saeculo XII antiquius crediderim*[1]. *Iam ex editione Vitae gadelicae S. Columbae Donnellianae, quae partim vulgata est ipso anno cum scriberet D. Gougaud, patuit aliis etiam locis hunc morem subindicatum fuisse*[2], *quos Colganus in interpretatione sua obscuravit*[3].

Pristinam illam poenitentiae formam saec. XVII ineunte etiamtum usitatam fuisse, allatis exemplis ostendit vir eruditus. Quod si ad recentiora tempora commentarium suum perducere

vid. supra, p. 251, annot. 2), facsimile, p. 33, col. 2 ; et in codice Edinburgensi bibliothecae Advocatorum XL, saeculi XV exeuntis vel XVI ineuntis, p. 27 ; vid. Donald MACKINNON, *A Descriptive Catalogue of Gaelic Manuscripts in the Advocates' Library, Edinburgh, and elsewhere in Scotland* (Edinburgh, 1912), p. 91-96. Tetrastichon edidit primus e *Leabhar Breac* Withleius STOKES, *Three Middle-Irish Homilies on the Lives of Saints Patrick, Brigit and Columba* (Calcutta, 1877), p. 122 ; postea, in anglica interpretatione, W. M. HENNESSY, ap. W. F. SKENE, *Celtic Scotland. A History of Ancient Alban* (Edinburgh, 1877), p. 505 ; tandem e codice Edinburgensi iterum Wh. STOKES, *Lives of Saints from the Book of Lismore* (Oxford, 1890), p. 316 (= *Anecdota Oxoniensia. Mediaeval and Modern Series*. Part V). De immersione in aquis frigidis hic perspicue agitur, etsi aliam explanationem quaesivit W. M. HENNESSY, l. c., annot. 5, qui parallelos locos videtur ignorasse. De paenitentiis a S. Columba usurpari solitis, exstat tractus gadelicus manu scriptus in cod. King's Inns, Dublin, num. 10, fol. 32 d. Cf. PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica* (Bruxellis, 1925), p. 208, n. 105 (= *Subsidia hagiographica*, num. 15).

[1] Tetrastichum enim, quod huic respondet in *Leabhar Breac* et in codice Edinburgensi, legitur et in codice Collegii Sanctissimae Trinitatis Dubliniensis E. 4. 2, fol. 34^{v}, J. H. BERNARD and R. ATKINSON, *The Irish Liber Hymnorum*, t. I (London, 1898), p. 166 (= *Henry Bradshaw Society*, t. XIII). Hic autem codex saec. XI exaratus esse videtur, T. K. ABBOTT and E. J. GWYNN, *Catalogue of the Irish Manuscripts in the Library of Trinity College, Dublin* (Dublin, 1921), p. 320, num. 1441.

[2] Cap. 229, ed. A. O'KELLEHER, *Betha Coluimb Chille*, in *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. X, 1-2 (1914), p. 260 ; ed. A. O'KELLEHER and G. SCHOEPPERLE, *Betha Colaim Chille. Life of Columcille*, p. 230 (= *University of Illinois Bulletin*, t. XV, num. 43, 1918). Cap. 390, ed. O'KELLEHER and SCHOEPPERLE, p. 432.

[3] Lib. II, cap. 28, *Trias Thaumaturga*, p. 413-14, respondet capiti 229 editionis recentioris gadelicae ; totam partem in qua legitur caput 490 eiusdem editionis excisit Colganus. Loco autem qui a cl. v. Ludovico GOUGAUD allatus est, supra, p. 251, annot. 11, respondere videtur in editione recentiori cap. 401, p. 408.

vellet, non deessent etiam hodierni imitatores S. Patricii. Inter quos memorasse sufficiat b. m. R. P. Gulielmum Doyle Hibernum S. I. (1873-1917); sed et alia multa sunt ab eodem sancto viro usitata quae priscorum Hiberniae sanctorum mores animumque referunt [1].

Hic alia quaestiuncula intercurrit. Quomodo S. Patricius noctes ducere solitus sit, sic exponit Vita Tertia [2] : In prima vero noctis parte centum psalmos canebat, et ducentis vicibus genua curvabat, et a pullorum cantu in aquis fiebat donec adimpleret orationes suas. Post hec dormiebat super nudum lapidem, posuitque alterum sub capite suo, et tunicam pelliceam in aqua tinctam habebat circa lumbos suos [3].

Paulo aliter in Vita Tripartita [4], *Homilia e* Leabhar Breac [5] *et apud Iocelinum* [6], *ubi Patricius refertur noctem in quattuor vigilias dispertiisse ; in quarum prima psalmos centum cum genu flectionibus ducentis recitabat ; in altera aquis frigidis se immergebat ; dein caelestium rerum contemplationi vacabat ; in quarta tandem somnum brevem, madidis vestibus, carpebat. Facile est perspicere, haec duo testimonia in idem revolvi. Scilicet Vitam Tripartitam nescio quis parum diligenter legens aut exscribens intellexit Patricium non in ipsa aqua mersum, sed postquam inde egressus est, precibus fungi solitum esse. Nulla hic videtur latere fontium discrepantia.*

Neque gravior suspicio est qua ducti viri critico acumine, si qui umquam, insignes, qui ante annos aliquot hymnum Génair Patraicc *tractaverunt, expungendas esse censuere, inter alias, strophas 12, 14, 15, 16* [7]. *At retinendam esse ducunt strophen 13, cuius sub initio refertur solitus esse S. Patricius Hymnos, Apocalypsin, Psalterium decantare. Stropha autem 12, quam expungunt, incipit :* Ba léir Patraicc co mbebae, *id est latine :*

[1] Alfred O'Rahilly, *Father William Doyle S. J.* (London, 1920).
[2] De huius aetate vid. supra, p. 251, annot. 8.
[3] Vita Tertia, cap. 86, ex editione J. B. Bury, *A Life of St. Patrick*, in *Transactions of the Royal Irish Academy*, t. XXXII, C, III, p. 257-58.
[4] Supra, p. 251, annot. 5-6.
[5] Wh. Stokes, *Three Middle-Irish Homilies*, pp. 42, 44 ; Id., *The Tripartite Life*, t. II, p. 484.
[6] Supra, p. 251, annot. 3.
[7] Vid. J. B. Bury, *The Life of St. Patrick*, p. 264-66.

Diligens fuit Patricius donec mortuus est. *Nemo adhuc videtur advertisse haec duo inter se artissime coniungi, ut divelli non possint. Utriusque enim idem argumentum una sententia complexus est Muirchu Maccu Machtheni his verbis:* De (*Patricii*) dilegentia orationis. Omnes psalmos et ymnos et apocalipsin Iohannis... cotidie decantans [1]. *Simile quid de S. Patricio iam antiquitus relatum esse non ignoramus* [2]; *sed prona coniectura est, haec duo pariter esse inventa a gadelico illo hymnographo, sive apud Muirchu, sive apud illum, quem ipse Muirchu habuit auctorem.*

Ceterum et strophae 14, 15, 16 inter se cohaerent aptissime; quin immo in memoriam revocant, eodem fere ordine, locum Vitae III quem supra exscripsimus. Noctem in paludibus peragere Patricius solebat inter frigora (str. 14); in fonte quodam (intellegi potest: ad fontem), centum psalmos quavis nocte decantabat (str. 15); tum somno se dabat, lapidi incumbens, madidis vestibus (str. 16). Haec tria, si demas ornamenta verborum, quae hibernico more ad perficiendum metrum addita sunt, ad amussim congruunt cum narratiuncula illa de Patricii nocturnis laboribus. Quam si contulissent viri docti qui strophen 16 ab interpolatore additam censuerunt [3], *eam cum carminis argumento plane cohaerere perspexissent.*

Quae cum ita sint, doctis criticis assentire non possumus qui dum concedunt hymnum perantiquum esse, cum aliis tum praesertim metricis argumentis sibi persuaserunt illum plurimis in locis fuisse retractatum [4]. *Propius ad verum accedere videntur qui negant falsarium priscae linguae leges tam aequabili constantique tenore imitari potuisse, neque concedunt antiquum poetam in metro numquam peccaturum fuisse, quod apud omnes gentes commune semper vitium fuit* [5]. *Praeterea nobis*

[1] Lib. II, cap. 1. In *Libro Ardmachano*, fol. 7 b 1.

[2] Vid. hymnum *Audite omnes* (*BHL.* 6495), lin. 85.

[3] « In this later stanza we have all the appearances of a glossatorial verse. » R. Atkinson, in J. H. Bernard and R. Atkinson, *The Irish Liber Hymnorum*, t. II, p. xlviii. Cf. J. B. Bury, *The Life of St. Patrick*, p. 264, annot 1.

[4] H. Zimmer, *Keltische Studien*, t. II (Berlin, 1884), p. 160-86; R. Atkinson, op. c., t. c., p. xl-xlix; J. B. Bury, op. c., p. 263-66.

[5] R. Thurneysen, *Zur Irischen Accent- und Verslehre*, in *Revue Celtique*, t. VI (1883-1885), p. 326-36; Wh. Stokes and J. Strachan, *Thesaurus Palaeohibernicus*, t. II, p. xxxvii-xxxviii.

non constat prisci sermonis hibernici normam fuisse adeo constantem et immotam. Causam quippe probabilius defendunt qui censent linguam diu flexuosam mutabilemque fuisse antequam eius leges rigescerent [1]. *Sed ne in philologorum provinciam hostiliter incurrisse videamur, ad nostra studia nos recipimus. Grammaticis per nos ac sine nobis certare liceat.*

De Bineano filio Lugni. *Inter ea quae Tirechani collectaneis adiecta sunt in Libro Ardmachano* [2], *documenta aliquot sunt excepta e scrinio Ardmachanae ecclesiae* [3]. *Haec omnia ideo in Librum Ardmachanum esse inserta, quod Ardmachanae sedis iura tuerentur in varia Hiberniae loca, omnes fatentur. Non nulla huc fortasse parum sincera iniecta fuisse, instinctu sagacissimo quodam divinavit I. B. Bury* [4]; *sed cum nulla satis probata obrussa discriminari possent, pro genuinis interim habuit, Verum si attente consideremus Bineani stirpem, cuius mentio ibi facta est, adulteratum fuisse instrumentum perspiciemus. Haec codex habet:* Binean filius Lugni, scriba atque sacerdos necnon anchorita, filius filiae Lugaith maicc Nétach fuit, cui dedit Deus generis (genus *cod.*) matris suae hereditatem, in qua fundavit aecclesiam Deo consecratam Patricioque immolatam. Et sanctus Patricius signavit locum sibi suo baculo, et ipse primus corpus et sanguinem Christi obtulit postquam gradum accepit Bineanus ab eo ; et benedixit eum et reliquit post se in suo loco [5]. *Hunc Bineanum esse alium et a Benigno Ardmachano et a Benigno fratre Cethiaci seu Cethechi, alibi probavimus* [6]. *De eius stemmate quae iam diximus hic iteranda non sunt* [7]. *Satis erit advertisse et Bineanum fi-*

[1] Vid. J. Vendryes in *Revue Celtique*, t. XXXII (1911), p. 351.
[2] Haec, partim gadelice scripta, uno vocabulo *Additamenta* dicuntur, suntque *BHL.* 6199. In hac paragrapho una editione usi sumus Iohannis Gwynn, ubi locus legitur, p. 33, col. 2, ipso initio.
[3] De his in universum fuse disputant J. Gwynn, op. c., p. lxvii-lxxii ; J. B. Bury, *The Life of St. Patrick*, p. 252-53. Adde Eoin MacNeill, *Celtic Ireland*, p. 148-50.
[4] Op. c., p. 253.
[5] In *Libro Ardmachano*, fol. 17 a 1.
[6] *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 178, annot. 8.
[7] Vid. genealogicam tabulam, ibid., p. 177, annot. 5.

lium Lugni et Iarlaitheum Tuamensem[1] *quarta generatione ortos esse a Dubano filio Fraechi. Iarlaitheum autem Tuamensem inter sanctos qui post annum 540 insignes fuerunt numerat antiquissimus ille* Catalogus sanctorum Hiberniae secundum diversa tempora[2]. *Quae cum ita sint, etsi paulo senior Iarlaitheo Bineanus fuit*[3], *hunc tamen aetate adeo non potuit antecedere ut sacerdotio initiaretur a S. Patricio qui anno 461 mortuus est*[4]. *Superest ut advertamus, non paucas particulas ex Actis antiquis illius Bineani, ut quibusdam videri potest, seu fortasse verius ex Actis S. Patricii in Connacia, commistis traditionibus de utroque Benigno, Ardmachano nempe et Tuamensi, servatas casu fuisse in Vita gadelica S. Benigni Ardmachani*[5]. *His uti ne omiserint qui de Patricio deque alterutro sive Iarlaitheo sive Benigno acturi sunt.*

In Catalogo successorum Patricii locus coniectura tentatus et restitutus. *Catalogum successorum S. Patricii in ecclesia Ardmachana regenda nuper ad artem criticam redigendum et edendum curaverunt eruditi viri H. J. Lawlor et R. I. Best*[6]. *Quae ad S. Benignum spectant disputare, alius est quaestionis*[7]. *Singulis nominibus subiunctus est numerus annorum quibus quisque episcopus sederit. Ex illis numeris primos quinque hic examinabimus. Illa e memorata Catalogi editione latina facimus*[8]: Patricius sedem obtinuit annos 15;

[1] Tuamensem ab Ardmachano Iarlaitheo esse discernendum, neminem docebimus. Et Tuamensem Benignum ab Ardmachano distinximus, ibid., p. 178, annot. 8.

[2] In Salmanticensi codice, Iarlaithei nomen non legitur, *Acta Sanctorum Hiberniae ex codice Salmanticensi*, ed. De Smedt et De Backer, col. 157-60; sed in utroque Usserii exemplo perspicuus est Iairlaithea Tuama, *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates*, ed. 2, p. 474.

[3] Iarlaithei enim magister fuisse videtur et haud scio an in sede Tuamensi praedecessor.

[4] In eum annum recentiores fere omnes consentiunt; vid. *Act. SS.*, Nov. t. c., p. 151, annot. 15.

[5] Haec sunt cap. 10, 11 et fortasse 12, in *Act. SS.*, Nov. t. c., p. 175-79; vid. ibid., p. 147, num. 7.

[6] *The ancient List of the Coarbs of Patrick* (= *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. XXXV, C, num. 9, 1919).

[7] Vid. *Act. SS.*, Nov. t. c., p. 167-69.

[8] Lawlor and Best, op. c., p. 318.

Secundinus annos 3 [1]; Patricius Senior annos 10 ; Benignus item 10 ; Iarlaitheus 14.

Age vero, excepto numero annorum qui S. Patricio tribuuntur, ceterae temporum notae cum Ultoniensibus aliisque fere Annalibus liquido concordant [2]. *Ferunt enim Annales, post conditam anno 444 Ardmacham, obiisse S. Secundinum anno 447, Patricium Seniorem anno 457, S. Benignum anno 467, S. Iarlaitheum anno 482. Et numerus 15, qui S. Patricio ascriptus est, et numerus 13 in tribus codicibus appositus nomini S. Secundini non conveniunt cum chronologia quae usu recepta erat* [3]. *Hi autem falsi numeri forsitan hoc pacto irrepsere. In archetypo numerus nullus ascriptus erat nomini S. Patricii* [4]. *Cuius defectus sarciendi causa ascripsit librarius* .xlix. (*nam si de 493, quo anno obiisse S. Patricius credebatur* [5], *deduxeris 444, conditae Ardmachae annum, fiunt 49*) ; *neque enim ullus alius numerus Hiberno librario praesto esse potuit, ut illud temporis spatium repleret. Igitur hunc numerum* .xlix. *appositum fuisse numero* .iii. *qui Secundini annos designabat, nemo mirabitur nisi tabularum illarum chronologicarum ignarus, quarum non paucae receptae sunt in codices hibernicos maiores. Ex illis* .xlix.iii. *perperam distinctis orti sunt* .xli.xiii. *Hic numerus est qui nomini S. Secundini apponitur in plerisque codicibus* [6]. *Quo autem pacto* .xli. *in* .xu. *muta-*

[1] Legit XVI, in Psalterio Casselensi, COLGANUS, *Trias Thaumaturga*, p. 292, col. 2. Legunt VI TODD, *St. Patrick*, p. 173 et LAWLOR and BEST, l. c. ; III, Kuno MEYER, *The Laud Synchronisms*, in *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. IX (1913), p. 478, col. 2 (hi omnes ex uno codice Oxoniensi). Ceteri codices exhibent XIII. De codicibus et editionibus, cf. *Act. SS.*, Nov. t. c., p. 167, annot. 6. Sed profecto legendum est III ; Secundinus enim, uti supra memoravimus, an.447 obiisse traditur,triennio post Ardmachanam sedem statutam.

[2] Idem adverterunt LAWLOR et BEST, op. c., p. 336. Adde *Annales monasterii de Buellie* e codice Cottoniano Titus A. XXV nuper editos ab A. Martin FREEMAN, in *Revue Celtique*, t. XLI (1924) et seqq.

[3] De iis omnibus fuse diximus in *Act. SS.*, l. c.

[4] In uno enim codice tantum, e quattuor qui exstant, legitur numerus annorum quibus sederit Patricius. Archetypum littera ω significant LAWLOR et BEST, p. 317 ; codicum tabulam genealogicam adisis apud eosdem, ibid.

[5] In Annalibus Ultoniensibus, anno 492 (recte 493), *Annals of Ulster*, ed. W. M. HENNESSY, t. I (Dublin, 1887), p. 30.

[6] Supra, annot. 1.

ti sint, nemo profecto interrogabit, qui noverit idem illud mendum pluries in huius Catalogi codicibus notatum esse ab eruditis editoribus [1].

Aperta et simplex haec explanatio videbitur, si comparetur cum iis quas offerunt iidem docti viri [2]. *Tandem notemus, numerum illum 49 ab Hiberno librario ascriptum fuisse nomini S. Patricii sive ex Annalibus aliis ab Ultoniensibus, sive ex Ultoniensibus antequam, omisso anno 486, unius anni error in his irrepsit* [3].

DE VITA S.BENIGNI ANGLO-NORMANNICA. *Iam typis erant mandata quae de S. Benigno in* Actis Sanctorum *mox prodibunt, cum audivimus Vitam eius anglo-normannicam ab erudito viro R. Flower repertam esse atque editam. Hic pauca tantum in legentium commodum ex eius commentatione excerpimus* [4]. *Involucrum membraneum, in quo continebantur indices stipendiariorum parochiae West Pennard, in comitatu Somersetensi, advertit vicarius Rev. E. S. C. Lock avulsum esse e codice antiquo, Glastoniensi, ut videtur, exarato saec. XIII. In fragmento quod casu servatum est, leguntur partes carminis de SS. Patricio, Benigno, Brigita, conscripti non multo ante id tempus in dialecto sermonis gallici tum in Anglia vulgaris* [5]. *Quae ad S.Benignum pertinent hic exempli gratia promimus* [6]. *Mutilum fragmentum incipit :*

[1] LAWLOR and BEST, op. c., p. 337, num. 2, et p. 343.

[2] Ibid., p. 337, num. 2, et p. 338.

[3] Hoc obliti esse videntur H. J. LAWLOR et R. I. BEST, op. c., passim, qui falso arbitrati sunt, ut annum Domini invenires, unum annum esse addendum numero quem tradunt Annales Ultonienses, etiam ante annum 486. Vid. B. MACCARTHY, *Annals of Ulster*, t. IV (Dublin, 1901), p. XCVI-CIX.

[4] *A Glastonbury Fragment from West Pennard*, in *Notes and Queries for Somerset and Dorset*, t. XVII, Part CXXXVI (1923).

[5] Summa diligentia fragmentum describit v. cl. R. FLOWER, op. c., p. 1-2 ; dein Glastonienses de S. Benigno traditiones sedulo pertractat, p. 2-5. Ex hac opusculi parte comperimus erratum a nobis esse, cum legeremus : « post immensos yones », *Act SS.*, Nov. t. c., p. 169 ; recte profecto maluit R. FLOWER : « post inmensos agones » (p. 3). Quod autem ille semel atque iterum habet : « pontificiique dignitatem ex voto deferens » (ibid.), calamo labente, pro *deserere* credendus est scripsisse *deferre*. Cetera cum iis quae in *Actis Sanctorum* notavimus fere concordant.

[6] Fragmentum West Pennardense, fol.3-4. Apud R.FLOWER, op.c.,

E cument sa ueschie aueit deguerpi,
E sa peregrinaciun lui cunta autresi.
Seint Patriz bel le cunfortat
E de la seint escripture bien le mostrat
Ki teriene glorie vodera pur Deu lesser
En la pardurab [1] vie receuera grant luer.
Idunc diseit a seint Patriz tut sun uoler
E ki il desira en ermitorie sul habiter.
« Alez, » fet il, « beau fiz, par Deu omnipotent,
E vostre veie tenez tut dreit uers l'occident,
Vn ylle trouerez n'est nient luinz de ci,
La habiterez, mi beau duz ammi ;
E par apert signe Deus vus mustrat :
Fichez illoc tun bastun e il cresterat. »
A ces paroles si sunt il departiz
E il retint bien les diz a seint Patriz ;
Vint en cel ylle par Deu enseinnement,
Ficha illoc sun bastun [2] e pus crut veraiment.
La fist seint Benigne sa habitaciun,
Gront defaute ot de ewe la envirun.
Par sa requeste Deu lui dunat
La bele riuere dunt assez i ad.
Dunt de lui ces vers sunt mut bien diz
E en sa sequense les troueret ascriz (1) :

Sunt signa patentia,
Victis [3] fidem dantia,
Sanctitatis nuntia.

Est arbor frondifera,
Dudum sancti uirgula,
Eius in memoria.

[1] *sic cod., nullo compendio ascripto.* — [2] bastu *cod.* — [3] *sic cod.* ; *an leg.* cunctis ?

p. 7-8 ; anglicam interpretationem vide ibid., p. 11-12 ; photographicam imaginem folii 4 in eodem opusculo reperies. Fragmentum in usum nostrum iterum contulit pro sua humanitate v. d. Carolus E. Clayton, Glastoniensis.

(1) De S.Benigno Ardmachano seu, ut Glastonienses volunt,Glastoniensi, neque haec, neque ulla alia sequentia aut hymnus huc-

Fontem dedit arida,
Quo nunc per confinia
Late fluunt flumina.

Hec et his [4] similia
Dat Deus innumera
Per [5] Benigni merita.

La mist cest seint tute sa uie
Deske Deus le recut en sa cumpanie.
La reposa lungement le corps de ceste seinur
E a Glastingebire fu translate pus od grant honur.
Si les miracles vus plest saver ki [6] Deus feseit pur [lui,
Lisez sa vie ki est ascrit, si sauerez bien conui.
Cument cest seint en hireis [7] (1) ia esteit nume
Les vers sur sa tumbe nus unt bien mustre;
A Ferlingemere v la tumbe esta
Ces vers vus poez lire si uus plerra (2):
Hoc patris in lapide Beonne sunt ossa locata,
Qui pater extiterat monacorum hic tempore prisco.
Hunc fore Patricii quondam fortasse ministrum
Fantur Hybernigene et [8] Beonnam de nomine di-[cunt.

Paulus Grosjean S. I.

[4] hiis *cod.* — [5] sancti *add. cod. perperam.* — [6] ki R. Flower ; ke *cod.* — [7] hueis *cod.* — [8] qui *cod. perperam; silentio correxit* R. Flower.

usque notus fuisse videtur; vid. U. Chevalier, *Repertorium Hymnologicum*, t. VI (1920), p. 14, i. v. Benignus.

(1) Hoc est sermone hibernico. Locum librarii peccato perplexum nobis pro sua humanitate extricavit v. d. Cl. Brunel.

(2) Epitaphium pernotum, de quo in *Act. SS.*, Nov. t. c., p. 169.

LE " PASSIONNAIRE D'ADIABÈNE,,

A la Passion syriaque de S. Nersès évêque de Šahrqarth et de Joseph son disciple [1], mis à mort au mois de novembre 343, se trouve joint en appendice un catalogue des martyrs originaires du Beth-Garmaï ou suppliciés dans cette province durant la persécution de Sapor II [2]. Cette liste, fort sobre de détails et apparemment très incomplète, ne semble pas avoir été jusqu'à présent appréciée à sa juste valeur. Quand on l'analyse avec attention, il est impossible de n'être point frappé de son caractère archaïque, et l'on est surpris d'en voir sortir une foule de renseignements sûrs, sinon entièrement précis, et qui deviennent plus instructifs par leur juxtaposition même. Ayant eu l'occasion d'étudier cette pièce intéressante à tous égards, nous avons été amené à nous demander s'il n'a pas existé un catalogue semblable pour la province d'Adiabène, à laquelle le Beth-Garmaï était alors rattaché ou subordonné administrativement, et où la condition des chrétiens a dû être sensiblement pareille pendant la période considérée. Cette recherche est demeurée sans résultat. Mais tout en manquant son but premier, elle a mis en lumière un certain nombre de données hagiographiques qui sont peut-être utiles à recueillir. Elles sont résumées dans les pages qui vont suivre.

On a tôt fait d'énumérer les sources historiques auxquelles remonte le peu que l'on croit savoir sur la persécution de Sapor dans l'Adiabène proprement dite [3]. Les voici groupées dans un ordre sur lequel il n'y a pas lieu d'épiloguer pour le moment.

A) Tout d'abord le catalogue des martyrs du Beth-Garmaï

[1] *BHO.* 806 ; cf. *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 427-29.
[2] Sur la composition et l'âge probable de ce catalogue voir *Acta SS.*, t. c., p. 415-23.
[3] C.-à-d. la région comprise entre les deux Zab.

qui vient d'être rappelé, et dans lequel se trouvent enregistrés plusieurs souvenirs intéressant au plus haut point l'hagiographie de la province voisine.

B) Un autre catalogue des martyrs d'Orient, annexé à l'abrégé syriaque du martyrologe d'Antioche dans le célèbre manuscrit édessénien de l'an 412 [1], mentionne expressément deux groupes, l'un d'évêques, l'autre de prêtres, martyrisés en Adiabène, et les premiers certainement durant la persécution de Sapor. Nous en reparlerons plus loin.

C) Parmi les Actes des martyrs perses de la période en question, plusieurs textes narratifs ou récits épisodiques ont rapport à des faits arrivés en Adiabène, le plus souvent à Arbèle, chef-lieu de la province. Ces Passions, de style fort différent et de valeur très inégale, sont probablement des débris mutilés et dépareillés d'une littérature en grande partie disparue. Dans le manuscrit de l'église Saint-Pethion d'Amida qui nous a conservé quelques-unes de ces Passions [2], la première pièce de la série est précédée du titre général: ܣܗܕܘܬܐ ܕܣܗܕܐ ܕܚܕܝܐܒ : ܗܠܝܢ ܕܠܘܬܢ ܘܒܝܢܬܢ ܐܬܩܛܠܘ : ܘܗܫܐ ܡܫܪܝܢ ܚܢ ܠܡܬܢܝܘ ܥܠܝܗܘܢ ܡܢ ܐܝܡܬܝ ܕܫܪܝܘ ܠܡܣܗܕܘ [3]. *Passio martyrum Adiabenae, qui apud nos et inter nos occisi fuerunt : de quibus iam exponere incipimus inde a tempore quo martyres fieri coepti sunt.* De cette formule, on a conclu à l'existence d'un recueil qui pourrait s'appeler « le passionnaire d'Adiabène » [4]. Mais ce nom ne répond à aucune grandeur actuellement reconnaissable. Le Passionnaire d'Adiabène, s'il a jamais existé, n'a pas survécu comme unité distincte.

D) C'est sans doute à des textes hagiographiques traduits du syriaque en grec, que Sozomène a emprunté le récit assez confus de la persécution de Sapor, qui est inséré au livre II,

[1] *Acta SS.*, Nov. t. II, p. [LXIII-LXV]; F. NAU, *Un martyrologe et douze ménologes syriaques*, édités et traduits, dans *Patrologia, Orientalis*, t. X, 1, p. 23-26.

[2] Feu Mgr Abbeloos en a dressé le sommaire, d'après une copie moderne qui lui appartenait. *Anal. Boll.*, t. IX, p. 5-8.

[3] P. BEDJAN, *Acta martyrum et sanctorum*, t. IV (Paris, 1894), p. 128.

[4] A. MINGANA, *Sources syriaques*, t. I (Mossoul, 1907), p. 138-39, note 1.

ch. 9-14 de son histoire ecclésiastique [1]. Presque tous les éléments de cet aperçu se retrouvent dans les originaux syriaques. Toutefois quelques mentions ou allusions proviennent de sources qui n'ont pas encore été repérées. De ce nombre est une remarque du plus haut intérêt concernant la propagation du christianisme en Adiabène. Elle sera rapportée en son lieu.

E) Une sorte de *Liber pontificalis* de l'église d'Arbèle, où l'on a cru reconnaître l'histoire ecclésiastique attribuée à Mešiḥâzekhâ (*Christus vicit*) dans le catalogue d'Ebedjésu, a été découverte par M. A. Mingana, dans un manuscrit sur papier, en écriture estranghelo du Xe siècle, au village d'*Eqrûr*, à peu près à mi-chemin entre Ašithâ et Zakho dans le Kurdistan. Le texte syriaque de cette chronique, qui va des premières années du IIe siècle, aux environs de l'an 550, a été publié, avec une traduction française et un commentaire historique assez peu sûr, par l'auteur de la découverte [2]. Quelques années plus tard, M. Sachau en a donné une nouvelle traduction allemande, précédée d'une longue et intéressante introduction [3]. Sur la foi des données réunies par son savant collègue, M. A. von Harnack a fait à la *Chronique d'Arbèle* l'honneur de déclarer qu'aucune province de l'empire romain ne possède un document d'aussi haute valeur sur la propagation du christianisme aux IIe et IIIe siècles [4]. Sans méconnaître la très grave autorité qu'un tel jugement comporte par lui-même, nous devons avouer qu'il dérange toutes les idées que l'on peut se faire dans la fréquentation directe des sources syriaques. L'éminent critique nous pardonnera de dire pourquoi, sous réserve d'une meilleure information, nous hésitons à nous ranger à son avis.

[1] Ed. R. Hussey, t. I (Oxford, 1860), p. 133-52.

[2] Mingana, *Sources syriaques*, pp. vii-xi, 1-159.

[3] *Die Chronik von Arbela. Ein Beitrag zur Kenntnis des ältesten Christentums im Orient*, dans *Abhandlungen der Königl. Preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1915, Nr. 6. Voir aussi une bonne analyse de ce même document par M. A. Allgeier, *Neue Aufschlüsse über die Anfänge des Christentums im Orient*, dans *Der Katholik*, 4e sér., t. XVII (1915), p. 393-401 ; *Untersuchungen zur ältesten Kirchengeschichte von Persien*, ibid., t. XXI (1918), pp. 224-241, 289-300.

[4] *Die Mission und Ausbreitung des Christentums*, 4e éd., t. II (Leipzig, 1924), p. 683-91.

Tels sont, à fort peu de chose près, les seuls textes écrits qui peuvent prétendre à représenter une tradition indépendante sur la persécution de Sapor II en Adiabène. Voyons brièvement ce qu'ils nous apprennent.

1. GUHIŠTHAZAD. Le premier nom à inscrire sur le martyrologe local de la province d'Arbèle est celui de S. *Guhišthâzâd.* Le catalogue des martyrs du Beth-Garmaï consacre à ce personnage une notice relativement développée dont voici la substance [1]. Guhišthâzâd était un eunuque originaire de Karkhâ de Beth-Selok. Attaché à la cour du roi d'Adiabène, il fut mis en demeure d'adorer le soleil et, sur son refus, condamné à mort. La sentence fut exécutée par un renégat nommé *Varathrân* ou *Varahrân* [2], prêtre du village de *Sulqânâ* ou *Saluqânâ* [3], qui racheta par ce crime sa liberté ou sa vie. Ni la date ni le lieu ne sont expressément indiqués. Mais il est facile de suppléer à cette omission. Le « roi » d'Adiabène qui prononça la condamnation de Guhišthâzâd est nommé quelques lignes plus haut dans le catalogue des martyrs de Beth-Garmaï [4]. Il n'est autre qu'Ardašir II, frère et successeur de Sapor, frère utérin probablement, car il paraît bien peu vraisemblable que Sapor, fils posthume de Hormizd II, ait été remplacé sur le trône par son frère aîné après 70 ans de règne [5]. En cette qualité de « roi » (ou vice-roi) d'Adiabène, Ardašir est plusieurs fois nommé dans les Actes des martyrs perses. Le catalogue lui attribue la mort de trois évêques de Karkhâ de Beth-Selok, Jean, Sapor et Isaac, de Papas, prêtre de Ḥelmin [6], et de Vahunâm, jeune religieux de

[1] *Passio SS. Narsetis et Ioseph,* § 10, *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 428.

[2] L'équivalence de ces deux noms a été établie par Th. NÖLDEKE, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXVII (1873), p. 196, note 1 ; *Geschichte der Perser und Araber aus der arabischen Chronik des Tabari* (Leiden, 1879), p. 46, note 3. Cf. F. JUSTI, *Iranisches Namenbuch* (Marburg, 1895), p. 361-65.

[3] Sur ce nom, voir *Acta SS.*, t. c., p. 419.

[4] *Acta SS.*, t. c., p. 428.

[5] Cf. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser*, p. 69, note 2 ; F. JUSTI, *Geschichte Irans*, dans W. GEIGER et E. KUHN, *Grundriss der iranischen Philologie*, t. II, 4 (Strassburg, 1900), p. 525.

[6] *Acta SS.*, t. c., p. 427-28.

Karkhâ de Beth-Selok [1]. En 373-376, Sapor lui délégua le soin de juger S. Abdas, évêque de Kaškar et ses compagnons [2]. La qualification que les textes lui donnent invariablement et par laquelle ils le distinguent du commun des persécuteurs, mobeds ou gouverneurs militaires, qui figurent dans les Passions, prouve que la vice-royauté d'Ardašir en Adiabène avait laissé dans la tradition hagiographique un souvenir certain.

Quant à Guhišthâzâd, il est devenu le héros d'une littérature légendaire qui a créé autour de son nom et de sa personne une équivoque à redoublements. Ayant essayé ailleurs [3], de démêler cet imbroglio, nous ne recommencerons pas ici une discussion assez laborieuse. Il suffira d'en indiquer brièvement les conclusions. Guhišthâzâd, l'eunuque de Karkhâ de Beth-Selok, martyrisé à la cour d'Ardašir vice-roi d'Adiabène, est le même personnage que Guhišthâzâd, l'eunuque de Karkhâ de Ledân, ancien précepteur de Sapor, qui aurait été condamné à la peine capitale un jour avant S. Syméon Bar-Ṣabbâ'e [4]. Cet unique Guhišthâzâd est celui qui est mentionné en tête des martyrs laïques dans le catalogue édessénien de l'an 412 [5]. Il ne fait qu'un avec l'eunuque Azâd, ami et familier de Sapor, qui d'après une Passion syriaque [6], connue de Sozomène [7], périt dans un massacre tumultuaire des chrétiens,

[1] Ibid., p. 427-28 ; cf. Comm. praev. num. 22, p. 418. *Vahunâm* est la forme ancienne de *Behnâm*. Le souvenir de ce jeune martyr semble avoir fourni le thème de la Passion épique des SS. Behnâm et Saraï (*BHO*. 177). La fête de ces deux saints se célèbre au 10 décembre. Le monastère de Beth-Gubbâ (« la Crypte »), où l'on prétend posséder leur tombeau, est situé sur la route de Mossoul à Arbèle, au sud de Karakoš. Il appartient aux Syriens catholiques, dont le patriarche actuel, Mgr Rahmâni, l'a fait restaurer. Cf. H. POGNON, *Inscriptions sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie et de la région de Mossoul* (Paris, 1907), p. 132-42.

[2] *BHO*. 5.

[3] *Acta SS.*, t. c., p. 418-21.

[4] M. KMOSKO, *Martyrium beati Simeonis Bar Sabba'e*, § 26-33, *Patrologia Syriaca*, t. II (Parisiis, 1907), p. 750-58 ; *Narratio de beato Simeone Bar Sabba'e*, § 50-66, ibid., p. 866-90.

[5] F. NAU, *Un martyrologe et douze ménologes syriaques*, op. c., p. 26.

[6] *BHO*. 124 ; cf. *BHO*. 704. BEDJAN, *Acta martyrum et sanctorum*, t. II (Parisiis, 1891) p. 245-46.

[7] *Historia ecclesiastica*, II, 11, éd. HUSSEY, p. 144.

au début de la persécution, et dont le meurtre amena Sapor à révoquer son premier édit. Dès que l'on isole les particularités qui paraissent individualiser ces trois homonymes, on reconnaît à l'évidence qu'elles ont été brodées par l'imagination des hagiographes sur l'histoire d'un seul et même Guhišthâzâd. Dans le vrai, celui-ci, après avoir été gouverneur de Sapor, aura été attaché en cette même qualité au service de son demi-frère Ardašir. Ainsi s'explique qu'il ait péri par ordre du vice-roi d'Adiabène, à l'insu et contre les intentions du souverain. Telle est du moins la version qui concilie le plus naturellement les témoignages discordants de la tradition. Ce qui n'est pas du domaine de la conjecture, c'est qu'un eunuque nommé Guhišthâzâd, de la maison d'Ardašir, fut égorgé par ordre de son maître, à Arbèle, pour refus d'adorer le soleil. La présence d'un chrétien, nécessairement connu comme tel, dans l'entourage du tyran qui l'a condamné, ne se conçoit guère qu'aux tout premiers temps de la persécution sanglante. Il n'y a donc rien que de très naturel à admettre que Guhišthâzâd, le martyr d'Arbèle, périt dans la semaine de Pâques de l'année 341, époque de la grande tuerie dans laquelle nous savons que disparut l'eunuque Azâd, familier de Sapor [1].

Sur ce motif seul, on pourrait déjà conclure que la persécution dut se déchaîner en Adiabène, en même temps que dans les autres provinces de l'empire. Et de fait, à la fin du même chapitre où il raconte le supplice de sainte Tharbo (Pherbutha), sœur de Syméon Bar-Ṣabbâ'e, martyrisée à

[1] La mort de S. Syméon Bar-Ṣabbâ'e, qui marqua le début de la persécution sanglante, eut lieu en l'an 32 de Sapor (5 septembre 340-5 septembre 341). Les synchronismes : jeudi saint, 13 de la lune de nisân, vendredi saint, 14 de (la lune de) nisân, expressément énoncés dans la Passion de S. Syméon et dans celle d'Azâd (*BHO.* 124), coïncident avec l'année 341. Le premier édit contre les chrétiens, daté de l'an 31 de Sapor (5 septembre 339 - 5 septembre 340), doit avoir été lancé aux derniers jours de cette année, soit en août 340, puisque Aphraates, au mois d'août 345, dans la 36e année de Sapor, comptait cinq ans depuis le début de la persécution. (Homélie 23, éd. W. WRIGHT, *The Homilies of Aphraates, the Persian Sage*, London, 1869, p. 507 ; cf. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser*, p. 411, note ; O. BRAUN, *Ausgewählte Akten persischer Märtyrer*, Kempten, 1915, p. IX-X).

Séleucie peu de temps après son frère, Sozomène ajoute ces paroles qui proviennent d'une source indépendante, et probablement plus sûre que la Passion de sainte Tharbo [1] : *περιιόντες μάγοι τε καὶ ἀρχιμάγοι ἀνὰ τὴν Περσῶν γῆν, ἐπιμελῶς ἐκακούργουν τοὺς ἐπισκόπους καὶ πρεσβυτέρους, μάλιστα δὲ κατὰ τὴν Ἀδιαβηνῶν χώραν · κλίμα δὲ τοῦτο περσικόν, ὡς ἐπίπαν χριστιάνιζον* [2].

En contradiction formelle avec les témoignages ci-dessus, la *Chronique d'Arbèle,* qui paraît ignorer complètement Guhišthâzâd et qui ne nomme pas une seule fois Ardašir, affirme qu'en Adiabène l'explosion de la fureur des mages fut retardée pendant près d'un an. Elle en fait honneur à la modération et à l'humanité d'un mobed nommé Pargasp ou Pagrasp, d'ailleurs inconnu [3] : ܦܓܪܣܦ ܕܝܢ ܡܘܗܦܛܐ ܕܐܬܪܐ ܐܬܐܘܝ ܗܘܐ ܥܡ ܪ̈ܘܪܒܢܐ ܕܡܫܝܚܝܐ ܕܠܐ ܢܩܛܘܠ ܠܟܪ̈ܣܛܝܢܐ ܐܠܐ ܒܝܪܚ ܕܐܝܠܘܠ ܙܒܢܐ ܕܩܛܦܐ ܘܚܨܕܐ... ܒܐܬܪܢ ܕܝܢ ܕܚܕܝܐܒ ܒܝܕ ܚܪܝܦܘܬܐ ܕܡܘܗܦܛܐ ܘܡܪܚܡܢܐ ܦܓܪܣܦ ܩܠܝܠܐ ܒܠܚܘܕ ܡܬܐܡܪܝܢ ܕܐܬܩܛܠܘ: ܐܝܠܝܢ ܕܠܐ ܝܕܝܥܝܢ ܠܢ ܫܡ̈ܗܝܗܘܢ. ܠܫܢܬܐ ܕܝܢ ܕܒܬܪܗ ܟܕ ܡܝܬ ܠܗ ܦܪܓܣܦ ܡܘܗܦܛܐ ܘܐܬܬܩܝܡ ܒܕܘܟܬܗ ܦܝܪܘܙ ܛܡܫܒܘܪ ܫܪܝ ܕܡܐ ܕܟܪ̈ܣܛܝܢܐ ܕܢܐܕ ܒܐܬܪ̈ܘܬܢ ܕܠܐ ܫܘܠܐ.

Pagrasp autem archimagus regionis cum optimatibus pactus erat ut christianos non occideret nisi mense septembri, messis et vindemiae tempore... In terra nostra Adiabena, propter vigilantiam Pagrasp archimagi, viri misericordis, pauci tantum occisi fuisse dicuntur, quorum nomina nobis ignota sunt. Verum anno vertente, cum Pargasp obiisset, et in eius locum successisset Perozes Tamsapor, sanguis christianorum in terris nostris sine intermissione fundi coeptus est.

L'étrange histoire ! Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'elle est invraisemblable, puisqu'un critique aussi sérieux que M. Sachau l'a acceptée sans objection [4]. Mais elle est à tout le moins fort difficile à concilier avec d'autres documents beaucoup plus sûrs, que manifestement le compilateur de la chro-

[1] *BHO.* 1149 ; cf. *BHG.* 1511 (Pherbutha), .
[2] *Hist. eccl.*, II, 12, Hussey, t. c., p. 146.
[3] Mingana, t. c., pp. 50, 52-53.
[4] *Die Chronik von Arbela*, t. c., p. 35-36.

nique d'Arbèle n'a jamais lus. On ne peut songer un seul instant à mettre cette anecdote en balance avec les témoignages qui viennent d'être rapportés.

2. Jean et Jacques. Guhišthâzâd précède d'environ trois ans Jean évêque d'Arbèle, qui passe ordinairement pour le premier martyr de l'Adiabène. L'histoire de ce dernier est racontée un peu différemment dans une Passion syriaque de bonne source (*BHO.* 500) et dans la *Chronique d'Arbèle.*

D'après la Passion, Jean Bar-Mariam est arrêté avec le prêtre Jacques le Zélote, par ordre du mobed Perož Ṭamšâbur, pendant la quatrième année de la persécution (343-344). Les deux confesseurs sont tenus en prison pendant une année entière ܒܚܣܢܐ ܕܒܕܝܓܪ « dans la forteresse de *Bdigar* », localité inconnue et dont le nom même ne peut être déchiffré avec certitude[1]. Au bout d'un an, le mobed les emmène à Beth-Lâpâṭ. Ils y sont mis à la question par ordre du roi, puis décapités le premier de la lune de novembre : 23 octobre 344.

Dans la chronique, le récit est raccordé à un ensemble dont la Passion ne laisse rien soupçonner. Jean surnommé Bar-Mariam, « fils de Marie », à cause de sa piété envers la Vierge, succéda à Šeri'â[2], onzième évêque d'Arbèle, qui mourut au cours de l'été l'an 627 des Grecs (316 ap. J.-C.). Par son zèle apostolique et son prosélytisme, il encourut la haine des païens et des Juifs, qui le firent exiler. Ici une digression sur le concile de Nicée, les guerres de Sapor contre l'empire romain, le siège de Nisibe et la délivrance miraculeuse de la ville grâce aux prières de S. Jacques. Tout ce récit, dont il est superflu de relever les anachronismes, est selon toute apparence emprunté à une légende syriaque de S. Jacques de Nisibe. Dans la même source, ou dans sa propre imagination, le chroniqueur a trouvé aussi que l'échec de Sapor devant Nisibe fut la cause première de l'animosité dont

[1] On pourrait peut-être lire *Bâdigar*, qui serait l'équivalent du pehlevi *pat-i gar*, « chef de la montagne ».

[2] En syriaque, *šeri'â* voudrait dire : *lapsus*. Le vocable est au moins insolite. A l'époque postérieure, il pourrait passer pour une translittération de l'arabe *sarî'*, « rapide », qui lui-même traduirait le pehlevi *ervand.*

le roi ne cessa plus de persécuter les chrétiens. Pour concilier cette invention avec la version traditionnelle des textes hagiographiques, il ajoute que Sapor se repentit d'avoir porté son édit de persécution, mais que les juifs et les manichéens parvinrent à rallumer sa fureur, en lui représentant les chrétiens comme des traîtres inféodés aux ennemis de l'empire perse.

En l'année 640 des Grecs (338-339), Jean d'Arbèle, avec d'autres évêques, descendit aux villes royales pour élire un successeur au « catholicos » mâr Papas [1]. Il y séjourna deux ans, après quoi il passa dans le Huzistan « pour les affaires de l'église ». C'est là qu'il se trouvait, quand fut publié l'édit de persécution, le 6 du mois de nisân, en l'année 31 de Sapor. Retourné dans son pays, il eut l'heureuse surprise de voir que les chrétiens d'Adiabène vivaient encore en paix sous la protection du mobed Pagrasp [2]. Mais l'année suivante, donc l'an 32 du règne, deuxième de la persécution, le successeur de Pagrasp, Peroz Ṭamšâbur, applique l'édit dans toute sa rigueur. Par son ordre Jean est arrêté, ainsi que le prêtre Jacques, pendant l'année 35 de Sapor (soit l'an 4 de la persécution, comme dans la Passion *BHO.* 500). Après que les deux captifs ont passé une année entière dans la forteresse de Bdigar, Peroz Ṭamšâbur est mandé d'urgence à Beth-Lâpâṭ. Pour faire sa cour au roi, il lui amène l'évêque Jean et le prêtre Jacques. Tous deux sont décapités le 1er de tešrin second (1er novembre). Quant au mobed, il n'en fut pas moins destitué, et remplacé dans sa fonction par Adhurpareh, ancien chef militaire, « parce que, dit la chronique, on recrutait dans notre pays beaucoup de fantassins, en vue d'une guerre contre les Romains » [3]. Les fantassins, ܦܝܓܐ, dû pehlevi *paīg*, au pluriel *paīgân* [4], étaient des troupes de milice mal équipées et encore plus mal aguerries [5], qui étaient employées

[1] Il est exact que vers cette époque le siège de Séleucie-Ctésiphon paraît avoir été vacant. (Voir *Revue des études arméniennes*, t. I, 1920, p. 27-29.) Mais les textes qui nous l'apprennent s'accordent on ne peut plus mal avec le récit de la chronique.

[2] Voir ci-dessus, p. 267-68.

[3] Mingana, t. c., p. 56.

[4] P. de Lagarde, *Gesammelte Abhandlungen* (Leipzig, 1866), p. 74.

[5] Arth. Christensen, *L'empire des Sassanides. Le peuple, l'État, la cour*, dans *Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskabs*

pour faire nombre dans les rangs de l'armée perse. On peut s'étonner que le roi de Perse en ait levé pour une campagne contre les Romains dans une province en majorité chrétienne, comme était l'Adiabène. Pourtant il semble bien qu'en cet endroit, la *Chronique* s'appuie sur un document authentique, qu'elle n'a pas entièrement dénaturé. Ce qu'elle raconte de Peroz Ṭamšâbur pourrait être un écho antidaté de l'aventure dans laquelle un autre Ṭamšâbur s'est compromis environ 10 ans plus tard [1]. Les états de services d'Adhurpareh sont ignorés de l'histoire ; mais comme mobed d'Arbèle, nous le retrouverons ailleurs.

Un évêque du nom de Jean est mentionné par Sozomène, sans indication de siège, parmi les victimes de la persécution de Sapor II [2]. L'appendice du martyrologe d'Édesse nomme expressément « Jean et Abraham, évêques d'Arbèle » [3]. Les deux mêmes noms ouvrent la liste des « métropolites d'Arbèle », dont la commémoraison est annoncée au troisième vendredi après Pâques dans le lectionnaire nestorien du musée Britannique Add. 17923 [4].

La très peu véridique *Histoire de Karkhâ de Beth-Selok* [5], fabriquée, à ce qu'il semble, vers le milieu du VIe siècle par un faussaire ou un compilateur peu scrupuleux [6], contient cette brève allusion à Jean d'Arbèle (*Isaac episcopo Chirchase-*

Skrifter, 7e sér. Section historique et philologique (1907-1909), pp. 60-61, 74.

[1] Voir ci-après, p. 282.

[2] *Hist. eccl.*, II, 13, Hussey, p. 149.

[3] *Acta SS.*, Nov. t. II, 1, p. [lxiv] ; Nau, t. c., p. 24.

[4] Manuscrit sur parchemin, écriture estranghelo du XIe s., W. Wright, *Catalogue of the Syriac Manuscripts in the British Museum*, p. 184. Après Jean et Abraham, la rubrique nomme *Daniel*, *Selimoth* et *Adonâ*. Dans un autre lectionnaire sur papier, de l'an 1206-1207 (Mus. Brit. Egerton 681), l'ordre est : *Selimuth*, *Adund*, *Jean et Abraham* ; Daniel est omis. Wright, ibid., p. 192. Ni Slimoth ni Adonâ ne figurent dans la *Chronique d'Arbèle*. Išo'denâh, évêque de Bassorah, paraît connaître un Adonâ, métropolitain d'Élam, qui mourut martyr sous Sapor II. J.-B. Chabot, *Le livre de la Chasteté, composé par Jésusdenah, évêque de Baçrah* (Rome, 1896), p. 58-59.

[5] *BHO*. 705.

[6] Cf. R. Duval, *La littérature syriaque*, 3e éd. (Paris, 1907), p. 120-122.

leuci) successit Iohannes, qui cum domno Iacobo Nisibis episcopo et Iohanne Arbelorum episcopo in synodo Patrum CCCXVIII refulsit [1]. Inutile de dire que le nom de Jean d'Arbèle, comme celui de Jean de Beth-Selok, est absent de toutes les listes des Pères de Nicée. La *Chronique d'Arbèle* s'est gardée de dire que l'évêque Jean ait paru dans l'auguste assemblée. Mais en cet endroit de son récit elle parle aussi du concile de Nicée et de S. Jacques de Nisibe [2]. Il est donc assez probable que les deux histoires dépendent ici d'une même légende hagiographique [3], que le moine de Beth-Selok aura plus maladroitement abrégée.

D'une source pareillement impossible à identifier doit provenir aussi la mention d'une hécatombe de martyrs qui, au dire de la chronique, aurait eu lieu le jour même où les SS. Jean et Jacques furent incarcérés à Bdigar. De ce nombre étaient le prêtre Narsaï et les diacres Ananie (*Ḥanania*) et *Reḥimâ*, qui furent crucifiés hors des murs de la ville [4]. Si l'on s'en tient à la chronologie indiquée en termes assez flottants par le contexte, ces trois martyrs auraient été mis à mort vers le mois d'octobre 343. Aucun document liturgique n'a gardé leur souvenir.

3. Abraham, évêque d'Arbèle. Nous l'avons déjà trouvé mentionné avec l'évêque Jean dans le martyrologe d'Édesse et dans les diptyques d'Arbèle [5]. Son nom est aussi accouplé à celui de Jean chez Sozomène : *Ἐπίσκοποι... Ἰωάννης τε καὶ Ἀβράμιος* [6].

La Passion syriaque d'Abraham [7] est une pièce de bon aloi. Il en existe une traduction grecque assez fidèle et un remaniement diffus [8], dont l'un ou l'autre — on ne saurait dire lequel — a été résumé dans le synaxaire grec, à la date du 5 février [9]. Le récit original se borne à rapporter qu'Abraham fut

[1] Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. c., p. 515.
[2] Mingana, t. c., p. 47-49.
[3] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 294-312.
[4] Mingana, p. 54.
[5] Ci-dessus, p. 270.
[6] *Hist. eccl.*, II, 13, Hussey, p. 149.
[7] *BHO.* 12.
[8] *BHG.* 10-11.
[9] *Synax. Eccl. CP.*, p. 445 ; cf. ibid., p. 443-44 (4 février).

arrêté en l'an 5 de la persécution (344-345) par ordre du mobed Adhurpareh. On lui offre la vie sauve s'il consent à obéir aux ordre royaux. Il répond en bafouant le mobed, la religion mazdéenne et le roi lui-même. Adhurpareh lui fait trancher la tête, séance tenante, le 5 de la lune de février au village de Tell-Niâḥâ (31 janier 345).

Dans la *Chronique d'Arbèle* [1], l'histoire de S. Abraham est entrelacée à celle de son précédesseur. Après l'arrestation de l'évêque Jean, les chrétiens se rassemblent clandestinement et choisissent Abraham pour gouverner l'église privée de son pasteur. Recherché à son tour par les mages, le nouvel évêque demeure caché durant un mois dans la maison d'un de ses fidèles. Quand il apprend l'arrivée d'Adhurpareh, il s'enfuit à Tell-Niâḥâ. C'est là qu'il est découvert et exécuté le 5 février, l'an 5 de la persécution.

Adhurpareh [2] succéda à Peroz Ṭamšâbur, après la mort de l'évêque Jean d'Arbèle, qui fut arrêté pendant la quatrième année de la persécution (343-344) et demeura une année entière en prison. Cette année doit donc être comptée avant le 24 octobre 344. Le passage d'Adhurpareh en Adiabène semble avoir été fort court, car dès l'année suivante on trouve à Arbèle un autre mobed en fonction [3]. Le village de Tell-Niâḥâ doit être cherché aux environs de la ville épiscopale. La *Chronique d'Arbèle* en parle à plusieurs reprises. D'après son témoignage, qui demanderait à être contrôlé, Tell-Niâḥâ serait la patrie du célèbre novateur Ḥanânâ d'Adiabène [4].

[1] MINGANA, p. 55-56.

[2] Malgré la consonance des noms, il ne semble pas que cet Adhurpareh, en grec Ἀδερφορᾶς, puisse être identifié avec le mobed *Adharfar*, qui en 360, présida au supplice de l'évêque Dausâ et de ses compagnons, aux environs de Dastagerd, dans le Beth-Maškene (*BHO*. 375). La Passion grecque de sainte Ia (*BHG*. 761) appelle ce dernier Ἀδελφέρ ou Ἀδερφέρ (H. DELEHAYE, *Les Actes grecs des martyrs persans sous Sapor II*, dans *Patrologia Orientalis*, t. II, 1905, p. 454-55.) Ce nom d'Adhurpareh présente une ressemblance assurément frappante avec celui du célèbre Adarpad-i Marespandan (suivant la forme pehlevie : *Atûrpâṭ-i Mârespandan*), qui était grand mobed, ou *mobedân mobed* sous le règne de Sapor II. Voir ci-après, p. 291.

[3] Voir ci-après, p. 273.

[4] MINGANA, p. 73.

4. Ananie (Ḥanania). L'an 6 de la persécution, Ananie, laïc d'Arbèle est arrêté par ordre du mobed *Ardišag*, ܐܪܕܝܫܓ, nom inconnu, que l'éditeur ne rend pas beaucoup plus clair en corrigeant : *Adhuršag* [1]. Roué de coups à trois reprises, il est laissé pour mort sur la voie publique. La nuit venue, il est relevé par les chrétiens et emporté dans sa maison, où il ne tarde pas à rendre l'âme, entouré de l'évêque et des fidèles de la ville. Un peu avant d'expirer, le martyr reprend connaissance et voit les anges lui apparaître pour l'emmener au ciel par une échelle lumineuse pareille à celle de Jacob. Le supplice d'Ananie eut lieu le 12 de la lune de kânun : décembre ou janvier, d'après qu'il s'agit de kânun I ou de kânun II.

Un abrégé de cette Passion — dans lequel manque le nom du mobed — a trouvé place dans le synaxaire grec au 1er décembre [2] : ce qui est décisif en faveur du mois de kânun I. La date exacte du martyre de S. Ananie serait donc le 22 novembre 345.

Ananie n'est pas nommé dans la *Chronique d'Arbèle*, à moins qu'elle ne l'ait confondu avec le diacre de ce nom, qui fut mis à mort le jour de l'arrestation de l'évêque Jean [3]. Confusion d'ailleurs extrêmement peu probable. D'autre part, le chroniqueur prétend connaître le nom de l'évêque qui occupait le siège d'Arbèle en novembre 345, et serait donc l'évêque anonyme, qui d'après la Passion, veillait au chevet de S. Ananie agonisant. Il se serait appelé *Mâranzekhâ : « Dominus noster vicit »*, et son épiscopat aurait duré 29 ans à compter de la mort de S. Abraham (5 février 345). En l'absence d'un autre témoignage, tout ce que le chroniqueur ra-

[1] Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. IV (Paris, 1894), p. 131.

[2] *Synax. Eccl. CP.*, p. 269.

[3] Voir ci-dessus, p. 271. Pour expliquer cette omission et d'autres encore, on allèguerait vainement que le compilateur de la chronique, s'étant proposé d'écrire les fastes de l'église d'Arbèle, n'avait pas à mentionner les martyrs laïcs, mais seulement ceux qui avaient rang d'évêque, de prêtres et de diacres (Mingana, p. 132, note 1). Cette raison n'est pas sérieuse. Le chroniqueur dit ce qu'il trouve à dire et ne choisit guère. Le martyr Aeithalas, dont il parlera plus loin tout au long, n'appartenait pas au clergé chrétien. Le fabuleux Gufrašnasp dont il a raconté complaisamment les aventures (voir ci-après, p. 301) est un personnage encore moins ecclésiastique.

conte de lui demeure douteux. Il n'y a pas lieu d'intercaler son nom dans les diptyques d'Arbèle [1].

5. Jacques et Marie. Il faut probablement compter parmi les martyrs adiabéniens, le prêtre Jacques de Tellâ Šalilâ et la religieuse Marie, sa sœur, dont l'histoire est très brièvement racontée dans la Passion *BHO.* 426. Tous deux furent arrêtés pendant la septième année de la persécution par Nersès Ṭamšâbur, mobed ou gouverneur militaire, on ne sait, car la Passion ne spécifie pas ses titres et qualités. Jacques et Marie, après les tourments ordinaires, eurent la tête tranchée au village de Tell-Dârâ sur le Grand Zab, le 17 de la lune d' âdhâr (14 mars 347). L'exécuteur envoyé à cet effet par Narsès était un laïc renégat du nom de Mâhdâd, en pehlevi : « don de la lune ».

Le village de Tellâ-Šalilâ n'a pas encore été repéré sur aucune carte. Tell-Dârâ pas davantage. Le bourg (ou le village) de *Drâ* ou *Dârâ*, avec lequel G. Hoffmann paraissait vouloir l'identifier [2], est un problématique évêché du Beth-Garmaï situé non pas sur le Grand Zab, mais sur le Petit [3]. Enfin dans le catalogue d'Édesse, le prêtre Jacques de *Telâth Šalilâ* est l'objet d'une mention distincte, à part du groupe des prêtres martyrisés en Adiabène [4]. Pourtant jusqu'à nouvel ordre, Jacques et Marie appartiennent à cette province, où, comme on va le voir, leur persécuteur sévissait en l'année 347.

6. Thècle, Marie, Marthe, Marie et Amaï. Leur Passion (*BHO.* 1157), où l'éloquence de l'hagiographe s'est donné carrière, fait suite dans les manuscrits à la courte et substantielle notice de Jacques et Marie. Elle a été résumée dans le synaxaire de CP. au 9 juin, d'après une version qui semble

[1] Mingana, p.56-60. Comparer ci-dessus p. 270, l'extrait authentique de la liste épiscopale d'Arbèle.

[2] *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer* (Leipzig, 1880), p. 277 ; cf. pp, 52, 56. On ne rendra jamais pleine justice à l'érudition originale accumulée dans ce petit livre, qui serait célèbre, si tous ceux qui en ont profité avaient reconnu loyalement ce qu'ils lui doivent.

[3] *Histoire de Beth-Selok*, Bedjan, op. c., t. II, pp. 513, 522, 537.

[4] *Acta SS.*, Nov. t. II, 1, p. [lxv] ; Nau, *Patrologia Orientalis*, t. c., p. 25.

perdue [1]. En voici la substance : Narsaï Ṭamšâbur, par cupidité, fait arrêter un prêtre du village de Kašaz, nommé Paul, qu'on lui avait signalé comme très riche. En même temps il fait appréhender cinq religieuses du même village. Les six prisonniers sont conduits au village de Ḥazzâ, pour y être jugés par Ṭamšâbur. Ḥazzâ, dont le nom revient souvent dans les Actes des martyrs, était une très ancienne localité de la banlieue d'Arbèle, dont la fondation était attribuée à Ardašir I [2]. Le martyre de Thècle et de ses compagnons est donc nettement localisé. Et par voie de conséquence, il faut admettre pareillement que Jacques et Marie, arrêtés « en ce même temps », sur l'ordre du même Narsaï Ṭamšâbur, ont aussi été mis à mort en Adiabène [3].

Ṭamšâbur, ne trouvant à la charge du prêtre Paul aucun chef d'accusation sérieux, s'avisa de l'obliger à tuer de sa main les cinq religieuses, pour l'amener ainsi à se révolter. En conséquence il procède à l'interrogatoire des captives, lequel est mené suivant les formes de la procédure qui est de style dans les panégyriques. Thècle et ses compagnes, condamnées à mort, sont décapitées le 6 de la lune de ḥazirân : 31 mai 347 [4]. Contairement aux calculs du juge, Paul s'était lâchement prêté à remplacer le bourreau. Ṭamšâbur, craignant d'être dénoncé par lui devant le roi, le fait étrangler nuitamment dans la prison.

On ne peut pas dire que cette narration, même allégée de ses trop longs discours, ait exactement l'allure d'un texte historique. De notre point de vue moderne, la vérité des caractères et des situations y paraît assez mal observée. Mais les tyrans de la Perse n'entendaient pas comme nous les exigences de la logique non plus que celles de la justice. Au total, rien ne prouve que, la mise en scène étant laissée au compte de l'hagiographe, les faits n'aient pu se passer à peu près comme ils sont racontés.

[1] *Synax. Eccl. CP.*, p. 739-42 (*Θέκλα, Μαριάμνη, Μάρθα, Μαρία καὶ Ἐννεείμ*).

[2] De là son nom de *Bûdh Ardašir ;* cf. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser*, p. 20, note. (Au lieu de *Ḥazzâ*, le texte d'Assemani porte *ḥdâ*, « *unus, aliquis* » : variante négligeable.) [3] Voir ci-dessus, p. 274.

[4] Le quantième mensuel nous reporterait à l'année 357. Le 6 juin, qui est la date de la fête dans le synaxaire de Sirmond (op. c., p. 733) n'est pas réductible au 6 de la lune de ḥazirân.

7. Barḥadbešabâ. L'an 15 de la persécution (354-355), un diacre d'Arbèle nommé Barḥadbešabâ, « fils du dimanche » (*Κυριακός, Dominicus*), est arrêté par ordre de Šâbur Ṭamšâbur. Si l'auteur de la *Chronique d'Arbèle* l'a connu, il l'a délibérément traité comme une illustration négligeable de son église [1]. Pourtant la Passion de ce martyr est loin de mériter ce dédain [2], car elle est écrite dans le style des meilleures pièces du genre. Barḥadbešabâ eut la tête tranchée sur une colline proche du bourg de Ḥazzâ [3]. Un chrétien apostat nommé Gagaï [4] ou Agaï [5], originaire de Taḥal en Beth-Garmaï [6], fut désigné pour servir d'exécuteur. Le misérable dut s'y reprendre à sept fois, sans réussir à détacher la tête de sa victime. Devant la fureur des mages, il ramassa le glaive qu'il avait jeté, et acheva le martyr d'un coup porté dans la région du cœur. Lui-même fut aussitôt frappé d'apoplexie et périt peu après d'une fin misérable.

Le martyre de S. Barḥadbešabâ eut lieu le 20 de la lune de tamuz : 15 juillet 355. La Passion *BHO*. 29 le mentionne par allusion en racontant l'interrogatoire de S. Aïtilâhâ. Dans le catalogue d'Édesse, S. Barḥadbešabâ paraît s'être glissé sous le nom de Barḥabšabâ [7] dans nombre des prêtres martyrisés en Adiabène. C'est certainement à lui que se rapporte l'annonce de quelques synaxaires grecs au 11 décembre : *τοῦ ἁγίου μάρτυρος Βαρσαβᾶ* [8].

Le Šâbur Ṭamšâbur qui est mis en scène dans cette histoire est un personnage nouveau. Bien qu'il ait exercé la juridiction capitale dans Arbèle, au chef-lieu de l'Adiabène, le

[1] L'occasion de mentionner Barḥadbešabâ se serait présentée à lui une seconde fois à propos du martyre d'Aeithalas. Cf. infra, p. 279.

[2] *BHO*. 138. [3] Voir ci-dessus, p. 275.

[4] Assemani, *Acta martyrum orientalium*. p. 129.

[5] Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. IV, p. 314.

[6] Taḥal est communément regardé comme la patrie du célèbre évêque monophysite Philoxène de Mabbugh. Duval, *La littérature syriaque*, éd. c., p. 354. Dans une notice biographique sur Philoxène, il est dit que son lieu natal fut « le village de *Taḥiâl* au pays des Perses ». A. A. Vaschalde, *Three Letters of Philoxenus* (Roma, 1902), p. 175.

[7] *Acta SS.*, t. c., p. [lxv] ; Nau, op. c., p. 25.

[8] *Synax. Eccl. CP.*, p. 304 (ms. Mv.).

texte ne lui donne pas la qualité de mobed, ἀρχιμάγος. On verra que cette omission, contraire à tous les usages du style hagiographique, ne semble pas être involontaire.

8. Aeithalas et Ḥafsaï. Leur Passion [1], il faut l'avouer, se présente sous des dehors peu rassurants. Aeithalas était prêtre de Šarbel, déesse d'Arbèle [2] : première difficulté. Aeithalas n'est pas un nom iranien. Il est de formation sémitique et monothéiste. Selon l'étymologie syriaque, il se lit : ܐܝܬܐ ܐܠܗܐ, *Ithalâhâ*, « *Deus est* », ou plus communément : ܐܝܬܝܐܠܗܐ *Aîthilâhâ*, « *adduxit Deus* » (Θεόπομπος). Sous cette seconde forme, on le trouve déjà porté par un évêque d'Édesse présent à Nicée [3] ; sous la forme grécisée Ἀειθαλᾶς, par le même [4], et par un prêtre arien d'Alexandrie, contemporain de l'évêque S. Alexandre [5]. Aeithalas, avant son baptême, portait donc un nom déjà impatronisé dans l'onomastique chrétienne.

Ce prêtre des idoles, qui s'appelait comme un serviteur du vrai Dieu, desservait le temple d'une divinité au nom plus énigmatique encore. Dans une autre légende syriaque, qui avait cours à Édesse, dès le Ve-VIe siècle [6], on voit pareillement figurer un Šarbel. Celui-ci n'est ni dieu ni déesse ; c'est un grand pontife païen, qui est censé avoir été converti à la foi chrétienne par l'évêque S. Barsamias, et qui serait mort martyr, avec sa sœur Babaï, au temps de l'empereur Trajan et du pape S. Fabien [7]. Ainsi donc la déesse d'Arbèle dont Aeithalas était le ministre, porte le même nom qu'un martyr d'Édesse, qui avait aussi commencé par être prêtre des idoles. Quand on

[1] *BHO*. 29.

[2] Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. IV, p. 133.

[3] H. Gelzer, H. Hilgenfeld et O. Cuntz, *Patrum Nicaenorum nomina* (Lipsiae, 1898), p. 102.

[4] Ibid., p. 64. Dans les traductions latines : *Ethalas*, *Authalas*, *Ethilaos*, *Aethilaus*, etc. Ibid., p. 216. La transcription Ἀειθαλᾶς a peut-être été influencée par l'adjectif ἀειθαλής.

[5] Sozomène, *Hist. eccl.*, I, 15, Hussey, p. 74 et suiv.

[6] Attestée pour cette époque par le ms. Musée Britannique Add. 14644. Wright, *Catalogue*, p. 1083-86.

[7] *BHO*. 1049-1051. Cf. E. Nestle, *Šarbēl-Tutaēl*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. LX (1906), p. 352-354.

tiendra toutes les données du problème, on verra s'il y a aucune apparence que cette homonymie soit fortuite.

Indépendamment de ce parallélisme suspect, il est évident que Šarbel n'appartient pas au panthéon iranien. Son nom, comme celui d'Aeithalas, est d'origine sémitique. En soi, il n'est pas inadmissible que le culte d'une divinité araméenne, ou peut-être babylonienne, ait persisté en marge de la religion mazdéenne, dans ces régions où l'on a observé tant d'autres cas de syncrétisme religieux [1]. Mais d'où vient que cette idole femelle porte un nom à terminaison masculine, usité comme nom d'homme à Édesse, et qui est entré tel quel dans le martyrologe chrétien [2]? Avant de savoir positivement si ce nom ne serait pas emprunté aux Actes de Šarbel, on voit déjà que, dans la Passion d'Aeithalas, il est détourné de son emploi naturel et ordinaire. L'hagiographe, qui cherchait dans ses souvenirs mythologiques quelque divinité assyrienne, aura jugé que, par son nom, Šarbel avait un air de parenté avec Bel, l'idole babylonienne, dont il est parlé dans le livre de Daniel.

Quoi qu'il en soit de la déesse Šarbel, de son nom et du temple où elle était honorée dans la capitale de l'Adiabène, le reste de l'histoire ne paraît pas beaucoup plus clair. Aeithalas, tourmenté par un flux de sang, depuis de longues années, implorait en vain le secours de sa divinité. Un jour, il lui vint en pensée d'aller demander secours à l'évêque des chrétiens. Comme il se dirigeait vers la maison où celui-ci se tenait caché, son mal fut guéri subitement. Accueilli parmi les chrétiens comme un prosélyte envoyé par Dieu, il demeure quelque temps dans leur communauté. Mais les païens s'ameutent et veulent le lapider. Ses hôtes l'expédient nuitamment à Maḥoze de Arevân, ville épiscopale du Beth-Garmaï, que l'on croit avoir été située sur le Petit Zab [3]. Aeithalas y achève son instruction et reçoit le baptême. Il retourne ensuite à Ar-

[1] Voir HOFFMANN, *Auszüge*, p. 128-61.

[2] Le synaxaire grec fait mémoire des SS. *Σάρβηλος* (*Σάρβιλος*, *Ζάρβηλος*) et *Βεβαία*. La date est très flottante : 29 janv., 4 ou 5 sept., 15 oct., 4 mars. *Synax. Eccl. CP.*, pp. 432, 16-17, 141, 505. Dans quelques exemplaires le nom de *Sarbelos* a été remplacé par *Tuthaël*. Voir la scolie de Nestle, citée ci-dessus.

[3] HOFFMANN, *Auszüge*, p. 277.

bèle, où il se met avec zèle et succès à évangéliser les païens. Cependant la persécution fait rage. Les chrétiens sont forcés de quitter la ville pour se mettre à l'abri. Aeithalas veut les suivre, mais il se sent incapable de continuer sa route, et revient sur ses pas. Deux jours après, comme il essaie encore une fois de s'enfuir, une force mystérieuse l'arrête de nouveau. Rentré dans Arbèle, il est arrêté dans la rue où il s'était assis. On l'amène à Šâbur Ṭamšâbur. Celui-ci, pour l'intimider, le fait assister au supplice de S. Barḥadbešabâ qui avait lieu juste à ce moment. Tandis qu'on l'emmène en toute hâte, Aeithalas se livre à la joie, espérant qu'il allait partager le supplice du saint martyr. Mais Barḥadbešabâ était déjà mort. Aeithalas se précipite sur son cadavre et lui prodigue les marques de respect et de vénération. Voyant que l'exécuteur ne s'apprête pas à lui faire subir le même sort, il demande à grands cris pourquoi on lui refuse cet honneur. Pour le punir de son obstination, Šâbur Ṭamšâbur lui fait couper l'oreille droite par un chrétien (anonyme), qui est aussitôt affligé d'une tumeur maligne à la main droite. Aeithalas est ramené en prison.

A quelque temps de là, Ḥafsaï, diacre de Mâtâ de 'Arbaïe ou « pays des Arabes », est arrêté, chargé de chaînes, et conduit à ce méchant homme — expression qui désigne évidemment Šâbur Ṭamšâbur. Il subit sans faiblir une cruelle flagellation. Le voyant aussi irréductible qu'Aeithalas, « le mécréant... les remit tous deux au mobed qui gouvernait alors l'Adiabène, pour qu'il les fît conduire auprès du roi, s'il le jugeait bon »[1]. Après la première étape, le mobed voulut leur donner l'occasion de s'évader ; mais les deux captifs refusent. A Šahrqarth[2], où l'escorte séjourne longtemps, les martyrs sont gardés en liberté dans la maison d'un prêtre. Chaque jour Aeithalas sort « du village », pour vaquer plus librement à la prière. Une fois, le prêtre s'étant mis à sa recherche, le trouva dans une grande maison, qui resplendissait tout entière d'une clarté miraculeuse. Après une longue attente, le convoi reprit sa marche et arriva en Beth-Huzaïe, dans une localité qui n'est pas nommément désignée. Les deux martyrs, ame-

[1] Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. IV, p. 135-36.

[2] Entre Dakûk et Arbèle, non loin de la ville actuelle de Kerkûk en Kurdistan. Cf. *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 413.

nés devant le roi, furent décapités « hors du camp » : expression qui donne à penser que le mobed traînant ses prisonniers à sa suite, joignit Sapor au passage, pendant une expédition du roi à travers la province [1]. Comme la Passion de S. Barḥadbešabâ, celle des SS. Aeithalas et Ḥafsaï porte une date incomplète : 12 de la lune de kânun.

Dans la *Chronique d'Arbèle* [2], l'histoire est présentée avec quelques variantes, atteignant plus profondément qu'il ne semble à première vue la substance des faits. L'évêque d'Arbèle qui accueille Aeithalas est ce même Mâranzekhâ sur le nom et la personnalité duquel nous avons déjà fait nos réserves. La nuit même du jour où il est touché de la grâce, le ci-devant prêtre de Šarbel se réfugie à Šahrqarth dans le Beth-Garmaï, auprès de l'évêque Ḥabib. Il passe de là à Maḥoze de Arevân, se rapprochant ainsi de la frontière de l'Adiabène [3]. Les circonstances de son arrestation sont racontées plus brièvement que dans la Passion. Après qu'il eut converti beaucoup d'infidèles, Aeithalas est dénoncé « au mage de la région », Šâbur Ṭamšâbur, qui le fait appréhender. Tous les chrétiens alors sont pris de peur et s'enfuient en masse, y compris l'évêque. Aeithalas qui voulait s'échapper avec eux est arrêté dans la rue. L'apostat qui lui coupe l'oreille s'appelle Mihrnarsaï. Il n'est fait aucune allusion à Barḥadbešabâ [4], ni au séjour qu'Aeithalas et Ḥafsaï font à Šahrqarth sur le chemin du Huzistan. Leur supplice a lieu à Beth-Lâpâṭ (Gund-i Šahpuhr), on ne dit pas à quelle date. Du reste, toute la fin du récit est très fortement abrégée.

Ni Aeithalas ni Ḥafsaï ne sont mentionnés dans le catalogue d'Édesse. Sozomène les ignore pareillement. Mais le synaxaire de CP., au 11 décembre, rapporte la légende de S. Aeithalas prêtre des idoles et d'*'Αψεής* [5] diacre. D'autres exemplaires

[1] Comme S. Narsès évêque de Šahrqarth et le prêtre Joseph. *Acta SS.*, l. c.

[2] MINGANA, p. 58-60.

[3] Maḥoze de Arevân paraît avoir été située sur le Petit Zab. HOFFMANN, *Auszüge*, p. 277.

[4] Cf. ci-dessus, pp. 276, 279.

[5] Alias : *'Αψαίης, 'Αψεῖς, 'Ακεψέει* ou *'Ακεψεῆ* (d'où une confusion avec *'Ακεψιμᾶς*). Un exemplaire porte même la leçon bizarre : *Σεβή* (corrigé en *Σευί*) *'Αψεῖς*. *Synax. Eccl. CP.*, pp. 299-302, 478.

reportent l'annonce au 20 février. Rien dans la notice même ne permet de décider si la Passion grecque qu'elle résume se rapprochait de la Passion syriaque plus que la *Chronique d'Arbèle*. Pourtant, à cette même date du 11 décembre, certains synaxaires font aussi mémoire d'un martyr nommé *Βαρσαβᾶς* [1], qui a tout l'air d'être le diacre d'Arbèle : forte raison de supposer que la notice des SS. Aeithalas et *'Αψεής* est empruntée à quelque version disparue de la Passion syriaque *BHO.* 29.

En tenant compte à la fois du quantième mensuel indiqué dans la Passion, de la date conservée par le synaxaire de CP. et du synchronisme fourni par la Passion de S. Barḥadbešabâ, Aeithalas et Ḥafsaï seraient morts le 12 de la lune de kânun I (2 décembre), l'an 355.

La conversion d'Aeithalas, si on la suppose historique, doit avoir eu lieu après la mort de l'évêque Abraham d'Arbèle (5 févr. 345). Mais dans quelle mesure est-il permis d'ajouter foi à l'histoire, assurément fort peu cohérente, que nous venons de résumer? Voilà ce qu'il serait bien difficile de dire dans l'état présent de la question.

Šâbur Ṭamšâbur, qui interroge les martyrs en première instance, est certainement celui qui fit périr S. Barḥad-bešabâ, le 15 juillet 355. On remarquera que cette fois, il est expressément distingué du mobed d'Adiabène. Ce trait, qui par lui-même exclut l'invention légendaire, doit provenir d'une source authentique, qu'il n'est pas téméraire de supposer, puisque la Passion de Barḥadbešabâ en est une. Reste à voir en quelle qualité Šâbur Ṭamšâbur intervient dans le jugement d'Aeithalas et de son compagnon. La *Chronique d'Arbèle* le représente comme le « mage de la région », ܡܓܘܫܐ ܕܐܬܪܐ [2], donc un subordonné du mobed, ou *ἀρχιμάγος* d'Adiabène. Dans la Passion au contraire, il apparaît plutôt comme un très haut personnage, en situation de faire marcher le mobed lui-même, et que son nom suffit à désigner. En fait Ṭamšâbur est une appellation bien ronflante pour un mage du commun. Dans l'étiquette de la Perse Sassanide, les surnoms composés de *Tam-*, c'est-à-dire

[1] *Synax. Eccl. CP.*, p. 304 ; cf. supra p. 276.
[2] MINGANA, t. c., p. 59.

« fort, puissant », et d'un nom de roi, étaient des épithètes honorifiques décernées à des serviteurs qui s'étaient particulièrement signalés à la faveur de ce roi [1]. Comme cette distinction impliquait aussi une flatterie à l'adresse du souverain régnant, il est à croire qu'elle ne tombait pas sans discernement sur tous les rangs de la hiérarchie. Nous avons déjà rencontré trois Ṭamšâburs : Peroz, Narsaï (ou Nersès) et Šâbur (Sapor). Le premier était mobed d'Adiabène en 345. Nersès et Šâbur paraissent avoir été plutôt des chefs militaires. Tout justement en l'année 356, un an après l'arrestation d'Aeithalas, les armées perses en observation sur la frontière romaine avaient à leur tête un général nommé Tamsapor, dont Ammien Marcellin a gardé le souvenir pour une trop bonne raison [2]. Il est donc infiniment probable que notre Šâbur Ṭamšâbur était un commandant des marches, un *marzban*, que les opérations militaires auront amené, en 355-356, sur le Petit Zab, dans le gouvernement du vice-roi d'Adiabène [3]. On sait de plus, par le même Ammien Marcellin, que le Tamsapor en question se laissa engager dans des négociations interlopes avec les généraux de Constance. Il est peu croyable qu'après cette demi-trahison ou cette trahison complète, il soit demeuré longtemps encore sur la scène du monde. Le marzban Šâbur Ṭamšâbur, s'il a sauvé sa tête, aura été destitué, tout comme le mobed Peroz Ṭamšâbur que nous avons rencontré dans la Passion de Jean d'Arbèle [4]. Si l'on trouve plus simple d'admettre que les deux histoires n'en font qu'une, et que le compilateur de la chronique a prêté à Peroz la disgrâce de Šâbur, nous n'y contredirons pas.

Le lecteur voudra bien garder présente à la mémoire cette

[1] Voyez CHRISTENSEN, *L'empire des Sassanides*, p. 100. Autres exemples de noms pareillement formés : *Ṭamhormizd*, *Ṭamkhosrau*, *Ṭamyazdgerd*, etc. L'orthographe étymologique de *Ṭamšâbur* serait *Ṭahmšahpuhr*.

[2] *Rerum gestarum libri qui supersunt*, l. XVI, 9, 2-4 ; ed. V. GARDTHAUSEN (Lipsiae, 1874), p. 90.

[3] Ce personnage historique ou l'un de ses homonymes popularisés par la littérature hagiographique doit être l'original du Ṭamšâbur, l'un des officiers de Sapor, qui sont mis en scène dans le roman de Julien l'Apostat. G. HOFFMANN, *Iulianos der Abtrünnige* (Kiel, 1887), p. 182. Cf. Th. NÖLDEKE, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXVIII (1874), pp. 277, 674.

[4] Ci-dessus, p. 269-70.

date de 356, parce que Šâbur Ṭamšâbur, ou un homonyme qui lui ressemble d'étrange sorte, va reparaître dans la Passion d'un second Aeithalas, qui aurait été martyrisé en 379. Nous disons un second, en attendant de savoir si, derechef, ces deux Passions, où le même persécuteur se retrouve en face de deux martyrs de même nom, ne seraient pas deux variations épiques d'une même donnée fondamentale.

Quant à Ḥafsi ou Ḥafsaï, son nom donne prise à un certain soupçon, justifié au moins par plusieurs coïncidences assez extraordinaires. Dans les Actes de Šarbel et de Barsamias, on voit figurer un personnage appelé *Ḥafsi*[1]. Šarbel lui-même, on s'en souvient, est un homonyme de l'énigmatique déesse dont Aeithalas avait desservi le temple[2]. Ainsi donc deux noms exotiques et rares de la Passion d'Aeithalas se retrouvent dans la légende d'un martyr d'Édesse, qui était, comme Aeithalas, un ancien prêtre des idoles. Étymologiquement, Ḥafsi est à rapprocher de l'hébreu *ḥŏfši*, « homme libre », *ἐλεύθερος*. Dans les très anciennes inscriptions syriaques de Soghmatar[3], on lit par deux fois le nom d'un personnage dont l'appellation complète paraît être : ܐܘܪܠܝܘܣ ܚܦܣܝ ܒܪ ܒܪܟܠܒܐ ܐܦܠܘܬܪܐ ܕܐܢܛܘܢܝܢܘܣ ܩܣܪ, *Aurelius Ḥafsaï* (ou *Ḥafsi*) *filius Barcalbae*[4] *libertus* (*ἀπελεύθερος*) *Antonini Caešaris*. De la discussion approfondie à laquelle M. Pognon a soumis les inscriptions de Soghmatar, il ressort que ce Ḥafsaï (ou Ḥafsi) devait être un important personnage du pays de 'Arab, entre l'Osrhoène et le Tigre. (Se rappeler que notre martyr Ḥafsaï était diacre de Mâthâ de 'Arbaïe). En voyant ce nom ou ce surnom accolé aux autres noms ou qualificatifs d'un affranchi, on se demande si, dans la région, Ḥafsaï n'aurait pas gardé la signification d'un appellatif en rapport avec le sens de l'hébreu *ḥŏfši*, *ἐλεύθερος*. Dans ce cas, le nom propre *Ḥafsi* traduirait exacte-

[1] W. Cureton, *Ancient Syriac Documents* (London, 1861), pp. 45, 64.

[2] Ci-dessus, p. 277-78.

[3] Pognon, *Inscriptions sémitiques*, pp. 30-31, 37-38.

[4] Un personnage appelé Barkalbâ est nommé deux fois en même temps que Ḥafsaï dans les Actes de Šarbel et de Barsamias. Cureton, loc. c.

ment le pehlevi *Azâd*, nom d'un diacre, martyr de la persécution de Sapor II en Adiabène, que nous allons retrouver dans un instant. Il serait téméraire de se prononcer résolument, sans autres preuves, sur la portée de ce rapprochement ; il ne l'était pas de poser la question qu'il suggère tout naturellement.

Si l'on compare entre elles les deux versions de l'histoire d'Aeithalas, celle de la Passion *BHO*. 29 et celle de la *Chronique d'Arbèle*, il est trop évident que cette dernière est caractérisée par des additions, qui inspirent encore moins de confiance que le reste du récit. Non seulement l'évêque Mâranzekhâ, mais l'évêque Ḥabib de Šahrqarth et l'apostat Mihrnarsaï, sont et restent des inconnus, qui ne peuvent entrer dans l'histoire sur une aussi douteuse présentation.

9. Jacques et Azad. On n'en trouve aucune trace ni dans le catalogue d'Édesse, ni dans la *Chronique d'Arbèle*. Mais Sozomène les a connus [1]. Bien qu'il les range parmi les compagnons de S. Acepsimas, il est hors de doute qu'il a voulu désigner les deux martyrs dont la fin est racontée dans la Passion syriaque *BHO*. 423. Comme cette pièce donne lieu à plusieurs observations intéressantes, on nous saura peut-être gré de la traduire in extenso.

Passio Iacobi presbyteri et Azad diaconi.

Anno trigesimo secundo persecutionis nostrae, Iacobus presbyter pagi Aspargaltae et Azad diaconus Beth Nagarae comprehensi sunt a Chuarcšid Adiabenae archimago, qui eos per septem menses in urbe Arbelis, in vinculis custoditos, crudelibus plagis saevisque fustibus excarnificavit. Cinerem acetumque in eorum nares infundebat, per noctes integras foris in glacie nudi suspendebantur et cottidie novo quodam supplicio eos vexabat, iis dicere solitus : « Adorate solem et ignem, atque e manibus nostris evadetis. » Illi autem magna voce dicebant : « Nobis sapientibus ne contingat errare, sicut erras, insipiens, cuius intellectus excaecatus est, te inscio, qui pari adoratione colis creatorem eiusque creaturam. » Tum iste iubebat eos in carcerem retrudi.

[1] *Hist. eccl.*, II, 13, Hussey, p. 147.

Die quodam rursus eos coram eo produxerunt, qui dixit iis : « Sanguinem sorbete, uxores ducite, atque vobis ignoscam. » Iacobus autem presbyter sermone gravis erat et vehemens in oratione. Qui eum increpans dixit : « Sanguinem sorbe, tu et tui similes, qui canes estis impuri, vivum hominum cruorem lingere soliti. Nos autem, qui puri sumus, dum in nobis cruciatus et tormenta tua multiplicas, his ipsis convalescimus, merces nobis augetur, et triumphus noster inclarescit. » Ille autem eum iussit humi protendi et virgis quarum spinae avulsae non fuerant, eum cecidit, donec conticesceret. Sodalis etiam eius similiter cruciatus est. Tum eos in carcerem reduxerunt. Hac ipsa nocte Iacobus sororem suam monialem[1] *ad se accedentem conspexit ; quae iacentem eum invenit ; institis colligavit eius manus, pedes et caput, atque pannis albis feralibus induit quasi mortuum. Postridie mane rem Azadae narravit eique dixit : « Nunc iam fortes et constantes simus in spe et fiducia quam habemus ad Iesum. Ecce enim ad convivium Paradisi, ad epulas Eden et ad consessum Regni hodie invitamur. Decet animas nostras vestibus albis indui gaudio et spe. Abluamus oportet corpora nostra atque in fide et caritate mundemus. Totum hunc mundum ab oculis nostris excludamus, neque in ulla re aspectabili confidamus. Quidquid enim aspectabile est, unius est horae. Quod autem non aspectabile sempiternum est, sicut ait Paulus. » Exinde igitur surrexerunt, precati sunt, Deumque laudaverunt conscientia bona et munda exsultantes.*

Hoc ipso die, hora tertia sententia capitalis in eos edicta est. Itaque sanctos eduxerunt ad austrum urbis, eosque vinxerunt in colle quodam. Pedes[2] *aliquis, educto gladio, amborum capita abscidit. Ad utriusque cadavera custodes constituerunt. Gladium autem quo heroes illi necati fuerant, cum sanguine foedatus esset, homo quidam abiens lavit in piscina magna, plena et exundanti, in qua etiam fons scaturiebat et arundines multae erant. Plerique urbis incolae ex ea potum hauriebant. Haec porro loci vicina erat in quo heroes illi occisi sunt. Ut autem sanguis martyrum in ea fuit ablutus, continuo haec indigne tulit et turbata est. Aquae eius in sanguinem versae sunt, neque amplius*

[1] On se rappellera que le prêtre Jacques de Tellâ-Šalilâ avait aussi une sœur religieuse, qui partagea son martyre. Voir ci-dessus, p. 274.

[2] *Paig ;* cf. supra, p. 269-70.

potum hominibus aut iumentis praebuit[1]. *Hic fuit dolor verus, qui facto et opere demonstratus est. Hic luctus insignis, qui cum lamentatione et maerore praedicatus est. Hic planctus, qui cum timore et tremore palam editus est. Haec nenia conspicua, quae triginta dierum intervallo perseveravit. Quippe triginta diebus aquae in sanguinem versae sunt: quod in tota urbe grande prodigium fuit. Atque post triginta dies, piscina exaruit et exsiccata est. Neque ad hodiernum usque diem aquam retinuit. Vim aquarum artificio adductam non excepit: profecto quod timebat ne denuo gladius illi similis in ea ablueretur. O piscina misera*[2], *quae fletu sanguineisque lacrimis ploravit! O aqua mollis et tenera, quae sanguine valido et forti contacta, (hunc) non tulit, neque permanere potuit! O creatura sensu carens, quae refugit et intra suos fines se abscondit, propterea quod homo suos fines praetergressus fuerat! O natura oboediens, quae olim erupit, increvit, atque praefocavit malitiam et spurcitiem*[3], *nostris autem diebus exaruit et defecit, quia viderat malitiam et peccatum!*

Hac ipsa nocte in qua occisi sunt beati, homines quidam foras egressi conspexerunt duos radios, quorum lux instar solis fulgebat, de caelo in terram emicantes et innitentes in capita

[1] Un trait fort semblable se lisait dans la Passion de S. Antonin le tailleur de pierres, martyrisé près d'Apamée. Le synaxaire arménien de Grégoire Dserentz le résume en ces termes au 9 novembre :... *et corpus eius proiecerunt in aquarium urbis unde salientes fontes scaturiebant. Et continuo exaruerunt aquae urbis, praeterquam quod uno loco, ubi erant illius reliquiae, paululum aquae scaturiebat, quam christiani eulogiae loco accipiebant.* Suit un autre miracle dont le thème est différent. Il est permis de soupçonner ici dans la Passion syriaque un cas de développement littéraire. Si le soldat perse avait souillé et profané l'eau en y lavant un glaive maculé de sang humain, il aurait commis un crime énorme contre la loi mazdéenne. Nous ne sommes pas en mesure de rechercher jusqu'à quel point l'anecdote s'accorde avec la topographie d'Arbèle. Une description de la ville d'après V. Place (*Journal Asiatique*, 4e sér., t. IV, p. 457) est reproduite dans J.-B. Chabot, *Histoire de Mar Jabalaha III* (Paris, 1895), p. 122-23, note.

[2] *šâqiâ*; mais il faut peut-être lire *qâšiâ*, « dure » ; pour rétablir la symétrie de l'antithèse avec l'exclamation qui suit : *o aqua mollis !*

[3] Cette allusion au déluge ne cherche pas à être claire.

duorum athletarum. Nocte altera iterum egressi idem signum conspexerunt, itidemque nocte tertia signum idem hunc in modum (iis) visum est ; donec venerunt canes qui cadavera (martyrum) abripuerunt eorumque membra discerpserunt atque intestina per urbis plateas foedata proiecerunt. Horum tamen modica pars Deo (iuvante) collecta est et clam asservata fuit.

Coronati sunt invicti viri die decimo quarto mensis aprilis in die crucifixionis Servatoris nostri.

Cette même histoire est résumée, avec tous les détails caractéristiques dans le synaxaire de CP., au 17 avril [1]. Elle y fait suite à la notice de S. Syméon Bar-Ṣabbâ'e et de ses compagnons (parmi lesquels S. Guhišthâzâd l'eunuque) et à celle des mille martyrs anonymes et de S. Azâd, pareillement eunuque de Sapor. Le synaxariste doit l'avoir abrégée de la même version grecque, qui paraît avoir été lue par Sozomène.

Nous croyons assez inutile de gloser longuement sur ce récit, dont le tour oratoire est assez évident par lui-même, et où l'on pourrait sans peine relever quelques traces de développement artificiel. Il suffira de noter les détails qui peuvent servir à identifier les personnages. *Aspargalthâ* (dans le synaxaire : *Φαργαθᾶς*) et Beth-Naggâre, *domus tignariorum*, (*Βηθνηρῆς*) sont pour nous des localités inconnues. Le mobed Khuarkšid (*'Αρχωγαιχάρ, 'Αχοσγάρ*) porte un nom de marque pehlevie bien authentique : *khvaršed*, « soleil ». Il est probablement identique au mobed d'Ardiabène, à qui nous verrons jouer dans la Passion d'Acepsimas un rôle mal défini [2]. Le chroniqueur d'Arbèle ne paraît pas avoir soupçonné son existence.

D'après le texte de la Passion interprété littéralement, l'arrestation des SS. Jacques et Azâd aurait eu lieu en l'an 32 de la persécution, qui, selon un calcul simplifié, coïnciderait à peu près avec l'année 62 de Sapor (5 sept. 370 - 5 sept. 371), mais qui en réalité s'étend sur les années 62 et 63 du règne, plus sur celle-ci que sur celle-là [3]. Si l'on en croit l'ha-

[1] *Synax. Eccl. CP.*, p. 600.
[2] Voir ci-après, pp. 293-94, 296.
[3] On se rappelle que l'édit de persécution a été lancé vers la

giographe, les deux martyrs auraient passé 7 mois en prison et seraient morts le vendredi saint, 14 nisân, nécessairement en l'année 33 de la persécution. Le malheur est que cette date est impossible : le vendredi saint n'a pu tomber un 14 avril qu'en l'une des années 366 ou 377, dont ni l'une ni l'autre, en aucune manière de compter, n'est la 33e de la persécution de Sapor. Si au lieu du 14 nisân, on lit le 14 de la lune de nisan, le synchronisme devient exact à la rigueur pour l'année 371, qui coïncide partiellement avec l'an 32 de la persécution : cette année-là en effet, le vendredi saint, 15 avril tombait le 14 de la lune de nisân. Nous avons donc le choix entre deux explications possibles. Ou bien les martyrs, arrêtés en 371, sont demeurés en prison non pas 7 mois mais 7 ans ; ou bien, tout au contraire, ces 7 mois de captivité sont une invention de l'amplificateur qui a remanié la Passion primitive des SS. Jacques et Azâd, et les deux martyrs sont morts, dans l'année même où ils furent arrêtés. En ce cas, l'année 371 imposée par le synchronisme : vendredi saint 14 de (la lune de) nisân, aura été prise pour l'an 32 de la persécution, par une erreur assez compréhensible, puisque le premier édit contre les chrétiens fut lancé en l'année 31 de Sapor et que la 63e année du règne commença le 5 septembre 371.

En faveur de la première explication, on peut faire valoir que Jacques et Az d ont été jugés par Khuarkšied, qui paraît être le même mobed devant lequel S. Acepsimas comparut en 376 ; et que de plus, chez Sozomène, leur souvenir est étroitement associé à celui d'Acepsimas et de ses compagnons [2]. Pourtant, à tout prendre, la seconde hypothèse est encore plus vraisemblable. Les Passions historiques de l'Adiabène et du Beth-Garmaï sont très habituellement datées selon le calendrier lunaire. Aucune raison ne permet de supposer que celle des SS. Jacques et Azâd aurait fait exception à cette règle invariable. Il est donc pratiquement certain que le texte primitif contenait le mot ܒܣܗܪܐ, *secundum lunam*. Dès qu'on l'y a rétabli, le synchronisme : ven-

fin de l'an 31 de Sapor, peut-être en août 340. Voir ci-dessus, p. 266, note 1 ; Cf. Braun, *Ausgewählte Akten persischer Märtyrer*, p. x.

[1] Cf. *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 419, note 13.

[2] Cf. infra, p. 297.

dredi saint 14 nisân, ne comporte plus qu'une seule interprétation.

Quant aux sources possibles de la Passion de Jacques et Azâd, et aux traces ultérieures qu'elle aurait laissées dans la littérature hagiographique, c'est la matière d'un problème qui serait long à poursuivre en toutes ses ramifications. Il est pourtant un parallélisme que nous ne pouvons laisser dans l'ombre. Jacques et Azâd sont mis à mort l'an 32 de la persécution de Sapor, le 14 de la lune de nisân, jour du vendredi saint. Or le vendredi saint, 14 de la lune de nisân, l'an 32 du règne de Sapor fut ordonné un massacre général des chrétiens qui se prolongea durant 12 jours. Parmi les victimes de cette tuerie, nos documents nomment un eunuque Azâd, ami et familier de Sapor [1]. C'est dans le même temps que doit avoir péri Guhišthâzâd l'eunuque d'Ardašir vice-roi d'Adiabène [2]. On ne dira pas qu'une telle coïncidence soit naturelle. Comment se défendre de croire qu'il s'est produit une contamination dans les sources? La ressemblance des dates s'ajoutant à la ressemblance des noms, une mention qui se rapportait au diacre Azâd aura paru désigner l'eunuque Guhišthâzâd [2]. Celui-ci une fois mué en Azâd, on a cessé de voir que l'eunuque pleuré par Sapor était identiquement celui qui avait été égorgé sur l'ordre d'Ardašir. Ainsi le souvenir historique du diacre Azâd serait l'un des facteurs qui ont concourru à embrouiller la légende de l'eunuque Guhišthâzâd.

10. Acepsimas, Joseph et Aeithalas. La Passion de ces trois martyrs les a rendus célèbres, mais elle ne les a pas fait connaître, car les obscurités y abondent. S. Acepsimas, de son nom syriaque *'Aqebšemâ*, était originaire du bourg de *Paqâ'â*, « la Crevasse » ou « le Ravin », localité qui n'a pu être identifiée. Il était évêque de *Ḥenaîthâ*. Son diocèse, dont G. Hoffmann a réussi à retrouver la position et les limites probables [3], paraît bien correspondre à la région appelée

[1] *Acta SS.*, t. c., p. 419, num. 25, et ci-dessus, p. 264-66.

[2] *Guhišt* est la forme syriaque du superlatif pehlevi : *wahišt*, « excellent ».

[3] *Auszüge*, p. 216-22. La dissertation de Hoffmann a servi de source avouée ou non avouée à tous les modernes.

Χυαϊθᾶς par Théophylacte[1], *Χαμαηθᾶ* ou *Χαμαϊθᾶ* par Théophane[2]. Mais ce qui ne laisse pas d'être un peu embarrassant, l'évêché de Ḥenaïthâ n'apparaît que beaucoup plus tard dans les listes épiscopales. Au synode de l'an 410, le diocèse de S. Acepsimas n'est pas représenté, ni mentionné comme il aurait dû l'être, même en cas de vacance du siège, dans le canon qui détermine les suffragants d'Arbèle[3].

En l'année 37 de la persécution (376-377), Acepsimas alors âgé de 80 ans, est arrêté et conduit à Arbèle, où il subit un premier interrogatoire devant le mobed Adhurkhuarkšed[4], en pehlevi : *Atûrkvaršed,* « feu du soleil ». Dans la Passion des SS. Jacques et Azâd, morts à peu près vers le même temps, nous avons déjà rencontré un mobed d'Adiabène appelé Khvarkšed. Il n'est pas absolument contraire aux règles de l'onomastique iranienne qu'un même personnage se soit appelé tantôt de son nom complet, tantôt de son nom abrégé. Un peu après Acepsimas sont arrêtés[5] un vénérable septuagénaire nommé Joseph, prêtre du village de *Beth-Kathobâ,* « maison du scribe »[6], et un diacre originaire du Beth-Nuhâdrâ, qui s'appelait Aeithalas (*Aïthilâhâ*) et qui était âgé de 60 ans. Ce dernier était donc un compatriote du diacre Ḥafsaï (*'Αψεής*) qui est mentionné dans la Passion d'Aeithalas,

[1] THEOPHYLACTI SIMOCATTAE *Historiae,* V, 8, ed. C. DE BOOR (Lipsiae, 1887), p. 202. Sur la leçon, voir la note de l'éditeur, p. 350.

[2] THEOPHANIS *Chronographia* ed. C. DE BOOR, t. I (Lipsiae, 1883), p. 317.

[3] CHABOT, *Synodicon Orientale,* pp. 256, 273. La *Chronique d'Arbèle* a connaissance d'un évêque de Ḥenaïtha, nommé *Zekhâ-Išo'* (*Iesus vicit*), qui à la fin du IIe siècle aurait imposé les mains à mâr Abel, sixième évêque d'Arbèle (MINGANA, p. 19). Dont acte.

[4] Un autre manuscrit porte : *Adharkhurkhašar.* ASSEMANI, *Acta martyrum orientalium,* pp. 180, 190. C'est à cette variante fautive que se ramènent les traductions grecques *'Αδαρχωσχάρ, 'Αδερχωσχάρ, 'Αδεσχορχάρ,* etc. Cf. DELEHAYE, *Les Actes des martyrs persans,* t. c., p. 558.

[5] Sozomène (II, 13) paraît avoir lu que le compagnon d'Acepsimas fut un prêtre nommé Jacques, qui avait librement voulu partager son sort. HUSSEY, p. 145.

[6] Dans les Passions grecques (*BHG.* 15-20): *ἀπὸ κώμης Βηθχαθωβὰ ἑρμηνευομένης Καλλιγράφου,* DELEHAYE, op. c., p. 487 ; *ἐν κώμῃ καλουμένῃ Βιθλαθουβά, ἣ διερμηνεύεται τοῦ γράφοντος καλῶς,* ibid., p. 536.

prêtre de Šarbel. Le village de Beth-Kathoba est complètement inconnu.

Acepsimas et ses deux compagnons, après avoir été soumis à des tortures effroyables, sont jetés en prison où leur supplice se prolonge et se renouvelle chaque jour. Au bout de trois ans, le mobed — il faut entendre Adhurkhuarkšed — les emmène en Médie, où le roi, c'est-à-dire Sapor, se trouvait en ce moment. Là ils sont amenés au tribunal d'Adharšâbur, mobed suprême de tout l'Orient [1]. Si au lieu d'Adharšâbur, le texte portait Adharbâd, le récit de nos Actes trouverait une confirmation assez frappante dans la littérature iranienne. Sous Sapor II, durant la seconde moitié du IVe siècle, la dignité de chef suprême des mages ou *mobedân mobed* était détenue par *Adharpâd-i Mahraspandân* ou *Atûrpâṭ-i Mâraspandân* [2], l'un des restaurateurs de la religion mazdéenne, auquel on attribue la rédaction définitive et la promulgation de l'Avesta [3]. Mais, paléographiquement, la leçon Adharšâbur n'est pas douteuse, et elle est corroborée par la version grecque à l'unanimité des manuscrits [4]. Adharšâbur aurait donc succédé du vivant de Sapor au grand mobed Atûrpâṭ. C'est possible, bien que la tradition iranienne n'en sache rien. On voudrait seulement l'entendre dire par un témoin plus sûr que notre hagiographe. Notons, à ce propos, que ce narrateur verbeux, qui rapporte longuement les discours échangés entre les martyrs et leur juge, ne connaît pas le nom de la ville de Médie où siégeait le tribunal.

Soumis à de nouveaux tourments, qui ont enfin raison de sa miraculeuse vitalité, S. Acepsimas succombe le 9 de la lune du premier tešrin. Trois jours plus tard une fille du roi

[1] BEDJAN, *Acta martyrum et sanctorum*, t II, p 371.

[2] C'est la forme adoptée par E. WEST, *Pahlavi Literature*, dans *Grundriss der Iranischen Philologie*, t. II, 1 (Strassburg, 1896), pp. 90, 110, 112, 115. Comme toujours, les lectures du nom pehlevi varient à l'infini, sans parler des transcriptions parsies.

[3] K. GELDNER, *Awestalitteratur*, dans *Grundriss*, t. c., pp. 8, 34-35, 46, 94-96. Atûrpâṭ est regardé comme l'auteur de quelques traités moraux ou religieux qui ont survécu dans la littérature pehlevie. Voir, notamment, C. DE HARLEZ, *Le livre des Conseils d'Aterpât î Mansarspendân*, dans *Le Muséon*, t. VI (1887), p. 66-78.

[4] DELEHAYE, *Patrologia Orientalis*, t. c., p. 558.

d'Arménie, gardée comme ôtage dans une forteresse de Médie, fit enlever le corps du martyr [1]. Ce détail aussi demande une interprétation conciliante. Au début de la captivité d'Acepsimas, l'Arménie avait pour roi une créature de Valens, Varazdat Arsacide, que Sapor fit détrôner en 378, par Manuel Mamiconien. La couronne était revenue à deux princes encore mineurs, Aršak et Valaršak (Arsace et Valarsace), fils du jeune roi Pap, qui avait été égorgé en 374, sur l'ordre du comte Trajan. Le pouvoir était exercé, sous la régence nominale de Pharrantzem, veuve de Pap, par le régent véritable Manuel Mamiconien, qui se retourna contre les Perses en 379, à l'avènement presque simultané de Théodose le Grand et d'Ardašir II. On ne voit donc pas bien de quel roi la princesse arménienne qui prit soin de la sépulture de S. Acepsimas aurait pu être la fille.

Joseph et Aeithalas survivent, par une endurance qu'on peut qualifier de miraculeuse, aux horreurs qu'Adharšâbur leur fait subir. Ils sont remis aux mains d'Adhurkhuarkšed, mobed d'Adiabène, qui est chargé de les ramener à Arbèle, pour y être lapidés par les mains de leurs coréligionnaires. A leur arrivée, ils sont, pendant la première nuit, entourés de soins charitables par une pieuse chrétienne, « dont nous avons écrit le nom dans un de nos discours » [2]. Ces mots de l'hagiographe désignent sainte Iazdândukht, c.-à-d. Θεοτέκνη, noble chrétienne d'Arbèle. En l'année 5 de la persécution, cette vaillante femme, résidant aux villes royales, y pourvut généreusement à la subsistance et au soulagement de 120 martyrs, qui y restèrent emprisonnés pendant six mois en attendant le dernier supplice [3]. Quelque trente-cinq ans plus tard, la même sainte Iazdândukht se retrouve à Arbèle pour rendre le même charitable office aux derniers martyrs de la persécution. Impossible de ne pas remarquer ici une figure cyclique en voie de formation.

Comme les captifs de Séleucie-Ctésiphon, Joseph et Aeithalas restent emprisonnés un semestre durant, jusqu'au mois de nisân. Sur ces entrefaites Adhurkhuarkšed est relevé de ses

[1] Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. II, p. 374.
[2] Ibid., p. 378-79.
[3] Ibid., p. 291.

fonctions et remplacé par un autre mobed appelé Zarahušt, ou Zarathušt, c.-à-d. Zoroastre [1]. Celui-ci soumet Joseph et Aeithalas à de nouvelles tortures. A la description de ces horreurs est entremêlée l'histoire d'un manichéen emprisonné avec les deux martyrs, et qui abjure sa croyance pour échapper au supplice.

Le narrateur poursuit : « Cinq jours plus tard, Šâbur Ṭamšâbur arriva dans son village de Beth Ṭabâḥâ (« la boucherie »), le bien dénommé, puisque tant de massacres humains étaient partis de là » [2]. De la suite du récit, il ressort que ce village se trouvait ou était censé se trouver aux environs d'Arbèle Quant à Šâbur Ṭamšâbur, il apparaît une fois de plus [3] comme un chef distinct des autorités religieuses, desquelles relevaient ordinairement les poursuites contre les chrétiens. Mais on n'en voit pas plus distinctement en quelle qualité il intervient dans le procès des martyrs. Le mobed lui amène ses prisonniers. Ṭamšâbur veut les obliger à avaler du sang. Des assistants leur conseillent de simuler un acte de soumission, en s'offrant à leur apporter du moût [4], qui ait l'apparence du sang et qu'ils pourront boire sans contracter de souillure. Ces assistants paraissent se trouver là uniquement pour jouer le rôle du mobed qui songea à faire évader l'autre Aeithalas et Ḥafsaï son compagnon, que Šâbur Ṭamšâbur l'avait chargé de conduire en Beth-Huzaïe [5]. A ces propositions les martyrs font la réponse du vieillard Éleazar dans le livre des Machabées. Les bourreaux reprennent leur horrible besogne. Quand l'exécution est sur le point de commencer, Joseph fait signe qu'il a quelque chose à dire au mobed, et au moment où celui-ci s'approche en toute hâte, le martyr lui crache en plein visage, au grand amusement de Ṭamšâbur et de toute l'assemblée. Finalement on emmène Joseph pour être lapidé. Cinq cents hommes sont forcés de prendre part à l'exécution. Sainte Iazdândukht, que l'on veut contraindre de porter au moins un léger coup au martyr, s'y refuse énergiquement.

[1] JUSTI, *Namenbuch*, p. 381.
[2] BEDJAN, t. c., p. 387. Les versions grecques disent : *Μακελλαρία*.
[3] Voir ci-dessus, pp. 276-77, 279-81.
[4] Dans les versions grecques : *ἕψημα*.
[5] Ci-dessus, p. 279.

Joseph succombe enfin, le vendredi avant la semaine de Pentecôte. Trois jours plus tard, à la faveur d'un violent orage accompagné de phénomènes terrifiants, les chrétiens dérobent ses restes et les ensevelissent pieusement.

Aeithalas demeuré seul en vie est alors emmené par Ṭamšâbur vers le Beth-Nuhâdrâ, qui était, on s'en souvient, son pays d'origine. Ce qui devient ici totalement incompréhensible, c'est le personnage de Ṭamšâbur, dont l'autorité s'exerçait en Beth-Nuhâdrâ, et qui de là se rend dans « son village », près d'Arbèle, juste le temps nécessaire pour intervenir, on ne sait en quelle qualité, dans le procès de deux martyrs régulièrement jugés par deux mobeds d'Adiabène et le grand mobed de Médie. Le voyage se poursuit jusqu'à Dastagerd, une des nombreuses localités de ce nom [1], qui semble n'être connue que par la Passion d'Acepsimas. C'est là qu'Aeithalas fut lapidé « hors du village », par des chrétiens de distinction, hommes et femmes, requis pour cette besogne honteuse, le mercredi de la dernière semaine du temps de la Pentecôte [2].

Telle est en substance la Passion d'Acepsimas et de ses compagnons. Littérairement, elle fait pendant à celle de S. Syméon Bar-Ṣabbâ'e, et il semble bien que le rédacteur ait ici cherché un effet de symétrie : de ces deux morceaux d'apparat, l'un forme l'introduction l'autre le couronnement du recueil qui a longtemps porté le nom de Maruthâ de Maïperqaṭ. Ils s'éclairent l'un l'autre et tous deux mettent la même marque de fabrique sur le plan général de l'œuvre, auquel du reste ils ne prêtent qu'une vague et trompeuse apparence d'unité. Une sorte de péroraison [3] par laquelle se terminent les Actes d'Acepsimas sert d'épilogue à toute la collection.

[1] M. Nöldeke a compté une douzaine de localités de ce nom dans l'empire perse et en Transoxiane. *Ueber irânische Ortsnamen auf kert und andre Endungen*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXIII (1879), p. 143-44. La plus célèbre de toutes était Dastagerd-i Khosrau, où l'on a retrouvé le tombeau de Chosroès II. Cf. H. C. AGNEW, *The Palace of Khosrau II at Dastagerd*, dans *The Geographical Journal*, t. LVI (1920), p. 305-308. Dastagerd en Beth-Nuhâdrâ ne paraît connu que par notre texte.

[2] BEDJAN, *Acta martyrum et sanctorum*, t. II, p. 392.

[3] Ibid., p. 392-96.

Comme document historique, la pièce résiste mal à l'examen. La chronologie tout d'abord y est très difficilement acceptable. Acepsimas, nous dit-on, fut arrêté pendant la 37e année de la persécution, et après avoir passé trois ans en prison, il acheva son martyre le 10 de la lune de tešrin I. Puisqu'il mourut sous le règne de Sapor II, qui se termine au 19 août 379, la dernière année possible est donc l'année 378. Le 10 de la lune de tešrin I tombait cette année-là le 18 septembre [1]. Joseph fut tué le vendredi avant la Pentecôte de l'année suivante : 7 juin 379. Il lui avait donc survécu, non point 6 mois comme l'hagiographe le dit sans peser ses mots, mais tout près de 9. Les trois années de la captivité d'Acepsimas ont-elles été calculées d'après la même arithmétique? C'est fort probable. L'an 37 de la persécution, au cours duquel le saint fut arrêté, correspond aux années 376-377. On aura beau faire : entre les repères chronologiques marqués par le narrateur lui-même, il n'y a pas place pour une durée de trois ans [2].

Dans la trame du récit, les incohérences, voire les impossibilités, ne manquent pas. Nous en avons noté au passage, les principales. Il ne serait que trop aisé d'en relever d'autres, pour ne rien dire des invraisemblables descriptions de supplices, où l'imagination de l'hagiographe a démesurément exagéré dans l'horrible. Quand on essaie de retrouver le fond solide qui malgré tout apparaît sous cette amplification déclamatoire, on croit voir à l'évidence par quel accident il a été bouleversé. Pour trouver matière à une peinture plus éloquente, l'hagiographe a réuni en une seule trois Passions distinctes comme celles de Symeon Bar-Ṣabbâ'e, de

[1] Rappelons que d'après l'avis constant des computistes la lune d'un mois est celle qui finit durant ce mois.

[2] Nous devons reconnaître cependant que M. Nöldeke admet les dates indiquées dans la Passion d'Acepsimas, et s'en est servi pour confirmer sa chronologie du règne de Sapor (*Geschichte der Perser*, p. 417-18). Mais en posant que l'an 37 de la persécution correspond à l'année 375-376, l'illustre maître a perdu de vue le terme certain qu'il a si bien marqué lui-même p. 411, note : la persécution sanglante a commencé avec la mort de S. Syméon Bar-Ṣabbâ'e, environ un an après les premières mesures contre les chrétiens. L'année 340-341 est donc la première année de la persécution. Voir ci-dessus, p. 266, note.

Guhišthâzâd et de Pusik, le sont dans l'autre pièce à effet qu'il a placée en tête de son recueil. De là le caractère artificiel du lien qui rattache les épisodes, la multiplicité énigmatique des personnages qui interviennent en surnombre dans le rôle de persécuteur, et surtout cette invention bizarre de promener les martyrs de ville en ville, ce qui est ordinairement l'une des banalités les plus malencontreuses des Passions épiques. Tout redevient simple si l'on s'en tient à ce que le narrateur finit par reconnaître au bout de toutes ces péripéties mal enchaînées : S. Acepsimas a été condamné à mort en Médie, par un grand mobed qui s'appelait peut-être Adharšâbur ou Atûršahpuhr. Son prétendu compagnon, le prêtre Joseph, est un martyr d'Arbèle, dont le procès a été commencé par le mobed Adhurkuarkšed et terminé par Zarathušt, son successeur. Enfin Aeithalas a été mis à mort à Ḏastagerd dans le Beth-Nuhâdrâ, par un certain Šâbur Ṭamšâbur, qui paraît avoir été un commandant militaire. Nous connaissons déjà un martyr Aeithalas, dans la Passion duquel on voit intervenir un Šâbur Ṭamšâbur répondant au même signalement. Son histoire est mêlée d'éléments suspects, voire fabuleux, où, pour comble d'invraisemblance, on perçoit distinctement un écho de la légende de Šarbel, le grand prêtre d'Édesse. Après qu'on a éliminé ces inventions qui sentent par trop la littérature, il reste tout juste la donnée historique dont a pu s'emparer l'hagiographe qui a amplifié la Passion d'Acepsimas. La date à laquelle serait mort le vrai et unique Aeithalas demeure incertaine. Mais s'il a péri par le fait de Šâbur Ṭamšâbur, il y a peut-être une assez bonne raison de supposer que son martyre n'est pas postérieur de beaucoup à l'année 356 [1].

La Passion d'Acepsimas, Joseph et Aeithalas a joui d'une assez large notoriété. Elle a de bonne heure été traduite en grec. Cette version, où l'exorde est ramené à une longueur raisonnable et l'épilogue complètement supprimé, a été plusieurs fois remaniée et abrégée en grec [2]. On notera que ni le premier traducteur ni aucun des remanieurs successifs n'ont reconnu le nom du diocèse d'Acepsimas, qu'ils ont massacré à qui mieux mieux. De l'une des recensions grecques dérivent une tra-

[1] Voir ci-dessus, p. 282.
[2] *BHG.* 15-20.

duction arménienne [1] et une version géorgienne encore inédite [2]. A cette même source remonte évidemment la notice insérée dans les synaxaires grecs au 3 novembre [3]. Nul doute que Sozomène n'ait lu un récit très étroitement apparenté à notre Passion. C'est par un simple accident, comme il en arrive aux abréviateurs, que, dans son résumé, le prêtre Joseph est remplacé par Jacques, et que le groupe Jacques et Azâd, le diacre Ebedjésus et d'autres martyrs encore sont confondus avec les compagnons d'Acepsimas [4].

Si, comme nous le croyons probable, Aeithalas, le diacre de Dastagerd, est le même personnage que son homonyme, le compagnon du diacre Ḥafsaï [5], il ne serait pas littéralement exact de dire qu'aucun de nos trois martyrs n'est nommé dans la *Chronique d'Arbèle.* Mais on y chercherait en vain la plus lointaine allusion à l'évêque Acepsimas, dont pourtant le diocèse est mentionné à deux reprises [6]. Le prêtre Joseph, mis à mort dans la ville même d'Arbèle, et qui aurait clôturé la liste des martyrs de l'Adiabène, est laissé dans le même oubli que son maître. Et du groupe comme tel, il n'est resté là-bas aucune espèce de souvenir. Il faut conclure de là que la Passion d'Acepsimas n'a pas été composée bien près d'Arbèle et qu'au milieu du VI[e] siècle, elle y était encore ignorée. On notera d'autre part qu'en 412 elle n'avait pas encore atteint Édesse.

Nous croyons avoir passé en revue tous les documents hagiographiques où l'on peut espérer ressaisir un témoignage authentique sur la persécution de Sapor en Adiabène [7]. Les

[1] *BHO.* 23.

[2] A. A. Tsagareli, **Православный Палестинскій Сборникъ**, t IV, 1 (1888), p. 231.

[3] *Synax. Eccl. CP.*, p. 189.

[4] Voir ci-dessus, pp. 284.

[5] Ci-dessus, pp. 279-81, 283-84.

[6] Mingana, p. 19 (cf. supra, p. 290, note 3) et p. 30.

[7] Nous n'avons pas tenu compte de certaines narrations qu'aucun indice positif ne permet de rapporter à une région ni même à une époque déterminée. Telle la Passion de S. Badaï prêtre du village d'Argol (*BHO.* 130), qui dans le manuscrit d'Amida, précède immédiatement les Actes d'Acepsimas (cf. Abbeloos, *Anal. Boll.*, t. IX, p. 6). Argol ressemble à *Ἐργόλ,* qui d'après le synaxaire de CP.

textes qui nous restent ne sont sans doute que les débris d'une littérature beaucoup plus abondante, dont l'inventaire complet ne sera jamais dressé. Le catalogue d'Édesse mentionne dans le groupe des prêtres quatre martyrs adiabéniens : *Marsan, Pâpâ, Ithâmâr* [1] et *Barḥabšabâ* [2]. Ce dernier comme nous l'avons dit, pourrait être identique à S. Barḥadbešabâ, le diacre d'Arbèle [3]. Sur les trois autres, nos textes sont muets. Les Actes syriaques d'où leur nom a passé dans le catalogue d'Édesse n'ont pas été épargnés par le temps. On a pu constater d'autre part que ce catalogue est criblé de lacunes. Il est contraire à toutes les vraisemblances de supposer qu'étant si mal renseigné sur les martyrs dont les Passions nous sont parvenues, il contiendrait pourtant la liste complète tout justement de ceux dont les Actes ont disparu sans laisser d'autres traces.

11. Qardag. Dans la liste des documents historiques sur la persécution de Sapor en Adiabène, on n'a pas trouvé et les critiques avertis ne chercheront pas la place qui pourrait revenir à la Passion de Qardag, *pṭaḫšâ* [4] et commandant des marches d'Assyrie sous Sapor II [5]. Rien que ce terme géographique d'Assyrie suffirait à prouver que cette pièce a été écrite

(p. 17), serait le nom de la ville épiscopale de S. Abdas, martyrisé sous Isdegerde. On n'en voit pas plus clairement où a pu se passer le martyre de S. Badaï. Il est pareillement impossible de dire à quelle persécution il se rapporte.

1 *Ithâmâr* est le nom hébraïque d'un fils d'Aaron.

2 *Acta SS.*, Nov. t. II, 1, p. [lxv] ; Nau, *Patrologia Orientalis*, t. c., p. 25.

3 Voir ci-dessus, p. 276. Par cette raison seule, il serait déjà prouvé que ces martyrs appartiennent à la persécution de Sapor.

4 En latin *vitaxa*, Ammien Marcellin, XXII, 6, 14, Gardthausen, t. I, p. 323 ; en grec πιτυάξης, πητιάξης, βιτάξης. Sur ce mot qui a déjà donné lieu à des conjectures sans fin, voir Marquart, *Ērânšahr*, p. 165-79. ; Hübschmann, *Armenische Grammatik*, p. 119-20. M. Andreas croît que la forme iranienne primitive serait *patyâkštar*, « inspecteur » (cité par Christensen, *L'Empire des Sassanides*, pp. 12, 113). D'après Ammien Marcellin, la traduction intelligible du mot serait : *magister equitum*. L'équivalent grec usité est ὕπαρχος.

5 *BHO*. 555-556.

après la conquête arabe, quand l'Adiabène avait depuis longtemps déjà changé de nom et de limites. Le thème de la légende est encore plus anachronique. Qardag, descendant de Nemrod par son père et de Sennachérib par sa mère, tenait sous son autorité tout le pays compris « entre la ville de Nisibe et le fleuve Ṭormârâ » (la « Diyâla » actuelle). Il fixe sa résidence à Arbèle, « ville des Assyriens», dans le voisinage de laquelle il se fait construire une forteresse et un palais, sur la hauteur appelée *Malaï* [1]. Au pied de la colline, il installe un pyrée, pour y faire célébrer le culte mazdéen. Pendant qu'il bâtit son château, S. Serge lui apparaît en songe et lui annonce qu'un jour, en face de ce même château, il mourra martyr pour la foi du Christ. Un saint ermite nommé 'Abdišo', qui habite dans une caverne sur le mont de Beth-Bagaš [2], reçoit de Dieu l'ordre d'aller catéchiser le marzban. Qardag commence par l'accueillir fort mal et se livre contre lui à toute sorte de violences. Mais bientôt déconcerté par plusieurs avertissements miraculeux, il tire 'Abdišo' de la prison, écoute ses enseignements et se convertit. Après une suite de miracles et de prodiges où S. Serge reparaît à deux reprises, Qardag reçoit le baptême. Sa conversion le brouille avec sa famille et avec ses administrés, qui sont victimes d'une incursion de pillards « arabes et romains », pendant que le marzban vaque aux exercices de la vie ascétique dans la caverne du saint ermite Beri, l'ami de son maître 'Abdišo'. Les envahisseurs sont repoussés par miracle. Mais Qardag n'en est pas moins dénoncé au *mobedân mobed* comme ayant détruit les temples du feu et couvert le pays d'églises et de monastères chrétiens. Il est mandé devant Sapor, qui après l'avoir entendu, le fait reconduire sous escorte dans son gouvernement, pour y être jugé sur le théâtre de ses méfaits. Nouveaux prodiges, nouvelle apparition de S. Serge, accompagné de 'Abdišo' et de Beri. Qardag délivré miraculeusement, rentre dans son château-fort, où il soutient un siège en règle contre Burzmihr Šâbur, « général de l'armée d'occident », et contre le roi lui-même. Finalement, après des péripéties impossibles

[1] *Anal. Boll.*, t. IX, p. 16.

[2] Entre le Grand Zab et le lac d'Ourmia ; cf. HOFFMANN, *Auszüge*, p. 277.

à résumer, il est averti par une apparition de S. Étienne que son heure est arrivée. Il se livre lui-même aux assaillants. Sa condamnation est aussitôt prononcée. Qardag est lapidé devant son château. Il demeure invulnérable jusqu'au moment où, selon sa prédiction, son âme est enfin délivrée par un dernier caillou que lui lance son propre père. Cela se passait un vendredi, en l'année 49 de Sapor II (357-358). Dans cette histoire où le merveilleux déborde sans mesure, on voit défiler tout un peuple de figurants portant des noms de haute fantaisie : mobeds, grand mobed, généraux, gouverneurs, sur lesquels il serait naïf d'interroger l'histoire. Seuls les noms de lieux mériteraient sans doute plus d'attention.

Il va de soi que les chrétiens dérobèrent les restes mortels du martyr. Ils lui donnèrent la sépulture sur la colline même où il avait été lapidé. Plus tard une grande et belle église fut élevée sur son tombeau. Cette église est évidemment celle du monastère de Beth-Mâr-Qardag, qui était située non loin d'Arbèle, comme il ressort d'une anecdote rapportée par Thomas de Margâ [1].

La fête de Qardag est célébrée par les Nestoriens le vendredi de la 7e semaine après le dimanche de *Noṣardil* [2], qui coïncide avec le solstice d'été [3]. Cet anniveraire mobile était jadis solennisé d'une manière assez caractéristique. Chaque année, nous dit le narrateur, on fait la commémoraison du saint trois jours durant, *et propter populi frequentiam, diebus commemorando sancto destinatis, emptiones venditionesque fieri coeptae sunt. Labente vero tempore, ad nostram usque aetatem, festum magnum celebratum est in loco ubi lapidatus est beatus. Per tres dies agitur commemoratio sancti, festum vero per sex dies : qui vocatur mercatus Malqaï, e nomine pagi in quo sanctus castellum habebat* [4]. Cette alliance du sacré et du profane s'est vue

[1] *Liber Praepositorum*, l. IV, c. 7, ed. E. A. Wallis Budge, *The Book of the Governors*, t. I (London, 1893), p. 201 ; cf. cc. 5, 14, ibid. pp. 198, 216, et Išoʿdenah, *Le livre de la Chasteté*, Chabot, t. c., p. 6

[2] Cf. Hoffmann, *Auszüge*, p. 59-60, note 523 ; Nöldeke, *Geschichte der Perser*, p. 407-408.

[3] La Passion dit en d'autres termes : « le septième vendredi de l'été », *Anal. Boll.*, t. IX, p. 102. Comparer les deux lectionnaires nestoriens cités plus haut, Wright, *Catalogue*, pp. 186, 193.

[4] *Anal. Boll.*, t. IX, p. 102.

ailleurs encore, autour d'autres sanctuaires ; mais l'hagiographie n'a pas coutume de l'avouer aussi rondement. Ici, c'est dans l'explication de la chose que la sincérité ne brille qu'à demi. Le nom de Qardag, ܩܪܕܓ, présente à tout le moins une assonnance assez curieuse avec le pehlevi : *kârdahik* ou *kârdahak*, « trafiquant, marchand »[1]. Cette homophonie est trop accusée pour qu'on puisse déclarer a priori qu'elle est fortuite. Rapprochée du texte qu'on vient de lire, elle devient plus suggestive encore. Est-ce bien la fête de mâr Qardag qui a donné lieu à ce marché annuel ? Ne serait-ce pas plutôt la foire de Malqaï qui s'est doublée de la fête de ce martyr à légende fabuleuse, fabuleux lui-même, et dont le nom, par équivoque ou dans la propriété du terme, signifie « négociant » ? Tout est possible, sauf d'admettre qu'à l'époque de Sapor II, au fort de la guerre contre Rome et dans la zone même des opérations militaires, il se serait passé une histoire, qui est un contre-bon-sens d'un bout à l'autre. Enfin, pour compléter la concordance parfaite de tous les indices, le nom de ܡܠܩܝ, *Malqi* ou *Malqaï*, qui ne semble ni pehlevi ni syriaque, est le mot arabe ملقى, qui veut dire « lieu de rencontre » ou « de réunion ».

Il est complètement superflu d'ajouter que la liste du martyrologe d'Édesse ne contient pas de nom que l'on puisse songer un seul instant à identifier avec le nom de Qardag. Même silence dans la *Chronique d'Arbèle*. Qardag y est préfiguré (ou remplacé) par un mobed (sic) d'Adiabène nommé Gufrašnasp, qui, sous le règne du roi Varahrân III (276-293), se serait construit un château-fort dans la montagne. A sa conversion près, ses aventures ressemblent fort à celles de Qardag. Il se révolte contre le roi, devient le maître du pays, tient tête aux armées de Varahrân, tombe aux mains du souverain lé-

[1] Ervad Sheriarji Dadabhaï BHARUCHA, *Pahlavi-Pazend-English Glossary* (Bombay, 1912), pp. 293-, 495. G. HOFFMANN, dans H. FEIGE, *Die Geschichte des Mâr Abhdîšô' und seines Jüngers Mâr Qardagh* (Kiel, 1890), p. 9, rapproche le nom d'un autre mot pehlevi, conjectural celui-ci, qui paraît avoir signifié : *soldat* ; cf. CORNELIUS NEPOS, Datame, 8, 2 : *habebat peditum centum milia, quos illi cardacas appellant.* HESYCHIUS : *Κάρδακες · οἱ στρατευόμενοι βάρβαροι ὑπὸ Περσῶν.* Autres citations dans LAGARDE, *Gesammelte Abhand-*

gitime et finit par être écorché vif à Séleucie-Ctésiphon[1]. Le chroniqueur et l'hagiographe peuvent se disputer la palme de l'imagination.

Deux mots de conclusion suffiront pour clôturer cette étude que nous regrettons de n'avoir pu resserrer dans des limites mieux proportionnées à la pauvreté de la matière.

Les souvenirs de la persécution de Sapor II en Adiabène n'ont survécu qu'à l'état de débris épargnés par un caprice du hasard. Aucun hagiographe local n'a pris soin d'en dresser un relevé méthodique, pareil à celui qui a été ébauché pour la province voisine, en Beth-Garmaï. Dans les textes authentiques, rien ne dénote le moindre souci de coordination. En vain chercherait-on sous les vestiges subsistants de la tradition aucun indice probable permettant de croire à l'existence de documents écrits sur le passé plus lointain de l'église d'Arbèle.

Les Passions syriaques des martyrs d'Adiabène sont, comme on le savait déjà, d'âge fort inégal et de provenance très mélangée. Elles sont dispersées dans les manuscrits sans ordre ni suite. Nulle part il n'en a existé même un essai de collection complète. Dans le passionnaire d'Amida, où quelques-unes se trouvent groupées[2], la rubrique : « Martyrs de l'Adiabène » est une improvisation irréfléchie d'un compilateur qui s'est empressé lui-même d'oublier le dessein qu'il annonçait.

La fortune de ces textes hagiographiques a été fort diverse et sans nul rapport avec leur valeur propre. Quelques-uns seulement et non toujours les plus véridiques ont été traduits en grec. Même en pays de langue syriaque, les Passions originales ont circulé à l'aventure et ne doivent leur conservation

lungen, p. 200. Les deux explications pourraient être vraies concurremment, l'étymologie populaire ayant passé d'un vocable à l'autre. La nôtre a peut-être l'avantage de trouver un appui dans le texte même de la Passion. Plus tard le nom de Qardag s'est altéré en Qârâdagh, peut-être sous l'influence du turc *qârâ dagh*, « montagne noire ». HOFFMANN, loc. c. Rappelons enfin que Thomas de Margâ, VI, 2. 8, 10, mentionne un district appelé *Beth-Qardag* ou *Qardaǵâlâ*, ed. BUDGE, t. c., pp. 145, 164, 183.

[1] MINGANA, p. 36-39.

[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. IX, p. 6-7 ; et ci-dessus, p. 262.

qu'à la chance d'avoir sommeillé durant plus d'un millénaire dans un coin perdu. Au milieu du VI[e] siècle, l'auteur de la *Chronique d'Arbèle* n'en a utilisé qu'un petit nombre. Parmi celles qu'il n'a pas lues, quelques-unes sans doute, comme la légende de mâr Qardag, n'avaient pas encore vu le jour. Mais d'autres, et tout d'abord la Passion d'Acepsimas, existaient déjà au début du V[e] siècle, puisque Sozomène les a connues. L'historiographe attitré de l'église d'Arbèle est moins bien renseigné que cet étranger sur les martyrs les plus illustres de sa ville et de sa province.

Impossible de se dissimuler que de ce fait déjà ressort une présomption singulièrement grave contre la valeur et l'authenticité des sources qu'il aurait mises à contribution. Il faudra que la *Chronique d'Arbèle* soit examinée de nouveau à la lumière de tous les documents parallèles. La faveur dont elle jouit présentement n'est pas le dernier mot de la critique. Chaque fois qu'il pénètre sur le domaine de l'hagiographie ou le côtoie sans y entrer, le compilateur se laisse prendre en défaut. Qu'il parle ou qu'il se taise, il inspire une trop juste méfiance. Même les informations utiles qu'il doit avoir recueillies deviennent douteuses venant de lui. A voir comment il massacre les documents qui ont survécu, on se demande par quelle inconséquence miraculeuse il aurait fidèlement enregistré, avec une telle abondance de détails précis, des souvenirs beaucoup plus anciens, dont tous les autres témoins et les monuments officiels ignorent le premier mot, quand qu'ils ne les démentent pas positivement. En bonne justice il faut même lui contester le mérite d'avoir créé une œuvre absolument unique en son genre. On lui connaît, dans ses proches environs, au moins un imitateur sinon un modèle. De même que la métropole de l'Adiabène, celle du Beth-Garmaï, sa voisine, a été pourvue de fastes épiscopaux, prenant leur cours beaucoup plus haut dans l'antiquité profane de la ville mais à peu près au même point dans son passé chrétien, et militant avec le même déploiement d'affirmations incontrôlables, en faveur de traditions non moins tendancieuses et surtout de revendications locales aussi peu justifiées. L'*Histoire de Karkhâ de Beth-Selok*, moins développée que la *Chronique d'Arbèle*, est, au volume près, un produit exactement du même cru. Toutes deux paraissent avoir été

composées vers la même époque, et l'une sur le modèle de l'autre. Comme la tendance invariable de cette littérature artificielle est d'aller renchérissant toujours sur ses propres inventions, il est probable qu'entre ces deux écrits d'inspiration pareille mais servant des prétentions rivales, la priorité appartient à la moins développée. A tout prendre l'*Histoire de Beth-Selok* paraît avoir devancé la *Chronique d'Arbèle.* Mais plus vieille ou plus jeune, elle lui ressemble comme une sœur et se rencontre parfois avec elle tout près des mêmes sources. Ni cette parenté ni ce voisinage n'ont rien de rassurant.

P. P.

LES RECUEILS ANTIQUES
DE
MIRACLES DES SAINTS[1]

Les recueils latins

§ 2. *Les Miracles de S. Julien et de S. Martin.*

Parmi les auteurs ecclésiastiques, nul n'a raconté autant de miracles que Grégoire de Tours. Il en a rempli huit livres, formant la collection la plus variée qu'il y ait en ce genre. Le premier, intitulé *In gloria martyrum*, est un recueil de miracles du Seigneur, des apôtres et des martyrs. Le second et les quatre suivants sont consacrés respectivement aux *Virtutes* de S. Julien et de S. Martin. Grégoire cite lui-même le septième sous le titre de *De quorundam feliciosorum vita* ; il est intitulé communément *Liber Vitae patrum*. C'est un recueil de vingt biographies, où les miracles ne manquent pas. Le livre *In gloria confessorum* est caractérisé par lui comme suit : *octavum hunc scribimus de miraculis confessorum*[2]. A ces huit livres nous pouvons ajouter le *De Miraculis S. Andreae*[3] communément attribué à Grégoire, bien qu'il ne le nomme pas dans le catalogue de ses œuvres.

Ces *Libri Miraculorum* sont pour l'historien une mine inépuisable de renseignements de tout genre. Mais malgré leur titre commun, ils n'appartiennent pas tous au genre littéraire très spécial dont nous nous occupons dans ce travail. Le premier et le huitième livre sont des recueils de traits détachés,

[1] Voir ci-dessus, p. 5.
[2] Préface du livre *In gloria confessorum.*
[3] *BHL.* 430.

se rapportant à un grand nombre de personnages divers, et empruntés aux sources les plus disparates. Le livre VII est plutôt une collection de Vies de Saints, et quant aux Miracles de S. André, ils rentrent dans la catégorie des Actes apocryphes des apôtres. Au contraire le *Liber de virtutibus S. Iuliani* et les quatre livres *De virtutibus S. Martini* ont un caractère local très prononcé. Ce sont essentiellement des documents pour l'histoire des basiliques de Saint-Julien à Brioude, de Saint-Martin à Tours. Notre attention devra donc se concentrer sur ces cinq livres [1].

Il n'y a pas lieu de recommencer la discussion qui a abouti à fixer la date approximative de ces écrits [2]. Monté sur le siège de Tours en 573, Grégoire ne tarde pas à se préoccuper de recueillir les miracles de son grand prédécesseur. On place la composition du livre I des Miracles de S. Martin vers 574-575 ; celle du livre II entre 577 et 581. Sans abandonner ce travail, qui l'occupera jusqu'à sa mort, il rédige les Miracles de S. Julien entre 582-586. Le livre III des Miracles de S. Martin a été écrit entre 582 et 587 ; le livre IV entre 591 et 594. Le livre I, qui fut aussi la première œuvre sortie de cette plume féconde, raconte les miracles antérieurs à l'épiscopat de Grégoire. Le suivant est intitulé : *De virtutibus quae factae sunt postquam nos venimus*. Les faits qu'il relate ont été recueillis au jour le jour. La première série comprenait 40 miracles. Grégoire a arrêté la nouvelle série au soixantième. Il a voulu atteindre le même chiffre pour la troisième. La quatrième devait sans doute en comprendre autant ; il en manquait treize lorsque la mort surprit l'auteur en 594.

Indiquons rapidement le contenu des 50 chapitres du livre sur S. Julien, dont le titre, *De passione et virtutibus S. Iuliani*, annonce qu'il n'y est pas seulement parlé des faveurs obtenues après la mort du saint, mais aussi de son martyre et de ses

[1] Nous les citerons respectivement VJ, VM, en ajoutant les numéros d'ordre des chapitres. Nous renvoyons au texte des *Monumenta Germaniae*. La traduction de Bordier, *Les livres des Miracles de Grégoire de Tours*, est parfois citée, mais non sans retouches.

[2] Nous renvoyons à G. Monod, *Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne*, t. I (Paris, 1872), p. 41-44, et aux préfaces de l'édition des *Monumenta Germaniae*.

reliques. Et en effet, Grégoire commence par résumer la Passion de S. Julien, que l'on a retrouvée et que nous n'avons pas à discuter ici [1]. Il explique, d'après cette même source, les origines, d'abord modestes, du sanctuaire de Brioude, qui fut remplacé par la grande basilique [2], et, sur les renseignements fournis par un sacristain, celles de la basilique de Vienne où le chef du martyr était conservé [3]. Les premiers miracles remontent à l'époque où le *vicus Brivatensis* était en grande partie païen. Au milieu d'une fête en l'honneur de Diane et de Mercure, un jeune homme menacé de mort se réfugie près du tombeau du martyr ; son ennemi est frappé d'impuissance. Cette intervention surnaturelle fut comme le signal d'une conversion en masse [4]. C'est au marty aussi qu'on attribue le succès d'un combat qui délivra Brioude d'une attaque ennemie [5]. Une femme paralysée depuis 28 ans, Fédamia, s'était fait porter dans la basilique. Elle y passa la nuit du dimanche, et vit en songe un homme, dans lequel on reconnut le martyr. Cette vision fut suivie de la guérison de la malade [6].

Voici toute une série de récits où l'on nous montre le saint punissant des coupables, comme ce borgne qui voulait arracher de la basilique son aggresseur qui s'y était réfugié [7], un laboureur qui travaillait le dimanche [8], des soldats qui avaient pillé la basilique [9], un grand personnage qui s'était emparé d'un domaine du saint [10], un prêtre coupable d'une usurpation analogue [11], le comte Becco qui avait extorqué de l'argent [12], un diacre qui s'était approprié des brebis appartenant à la basilique [13], un homme qui avait volé un cheval pendant les vigiles du saint [14], un parjure [15], un voleur qui dépouille le sanctuaire [16]. La plupart du temps ces malfaiteurs sont frappés de maladie ou même de mort.

[1] *BHL*.4540. Dans un article publié par la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, N.S., t.V (1914), p. 97-116, E.-Ch. Babut a appliqué à la Passion de S. Julien sa méthode d'exégèse aventureuse et subtile à l'excès. Les conclusions de ce travail appellent les plus expresses réserves.

[2] VJ. 1, 3, 4. [3] VJ. 2. [4] VJ. 5, 6.
[5] VJ. 7, 8. [6] VJ. 9. [7] VJ. 10. [8] VJ. 11.
[9] VJ. 13. [10] VJ. 14. [11] VJ. 15.
[12] VJ. 16. [13] VJ. 17. [14] VJ. 18. [15] VJ. 19.
[16] VJ. 20.

Ces traits de juste sévérité sont suivis de faits d'un tout autre caractère, que Grégoire range parmi les *gaudia prosperitatum*. A propos d'un cheval perdu et retrouvé, il rappelle l'efficacité des prières adressées au saint pour découvrir les objets égarés [1]. Puis, c'est une suite de guérisons : un aveugle recouvre la vue par la bénédiction de l'archiprêtre de la basilique [2]. C'est l'oncle de Grégoire, Gallus, qui est guéri durant son sommeil, d'une blessure au pied [3] ; son propre frère, Pierre, qui est délivré de la fièvre par la poussière recueillie sur le tombeau [4] ; c'est Grégoire lui-même atteint d'une insolation, puis un fiévreux dont il a oublié le nom, qui trouvent du soulagement à la fontaine sanctifiée par le sang de S. Julien [5].

Voici un autre prodige. La foudre frappe la basilique, la traverse sans faire aucun mal au peuple assemblé, et va dans le pré voisin tuer les troupeaux et incendier les meules de foin [6].

Un moine de l'abbé Arédius ne parvenant pas, le jour de la fête du patron, à entrer à l'église, retourne au logis et s'en va dormir. Durant son sommeil, il entend une voix qui le rappelle à la basilique. Il s'y rend aussitôt. La foule s'était écoulée, et il put, sans peine, s'approcher du tombeau. « Et pour que personne n'en doute, ajoute Grégoire, j'atteste le Dieu tout-puissant que je tiens le fait de la bouche même de l'abbé [7] ». De nombreux possédés sont guéris au tombeau du martyr [8] ; et voici un spectacle plus étonnant peut-être, et dont Grégoire a été souvent témoin : les animaux consacrés au saint dans la basilique s'y tiennent parfaitement tranquilles. Les plus furieux s'y montrent doux et timides [9].

Jusqu'ici tout se passe dans le sanctuaire de Brioude. Il en est d'autres qui ont reçu des reliques de S. Julien ; elles y opèrent des miracles semblables. Ainsi à Reims, où un possédé annonce l'approche des reliques [10], dans une ville d'Orient, où un fait analogue se passa, comme l'apprit à Grégoire une *fidelium fratrum relatio* [11]. L'entrée des reliques dans la basilique de Saint-Julien à Tours, fut signalée par plusieurs prodiges. Grégoire, qui officiait, ne prétend pas toutefois les

[1] VJ. 21. [2] VJ. 22. [3] VJ. 23.
[4] VJ. 24. [5] VJ. 25, 26, 3. [6] VJ. 27.
[7] VJ. 28. [8] VJ. 30. [9] VJ. 31.
[10] VJ. 32. [11] VJ. 33.

avoir tous constatés. Ainsi, pour la lumière éclatante qui remplit la basilique, il se contente de dire : *Referebat autem mihi vir fidelis... cum nobis haec in crastinum a fidelibus relata fuissent.* A cette occasion, le cellérier du monastère distribua du vin tiré d'un tonneau inépuisable [1]. Dans la même église furent guéris successivement un homme contrefait, une jeune fille aux yeux malades, un enfant perclus [2]. Les reliques de S. Julien à Joué sont fatales aux parjures [3]. A Limoges Arédius avait élevé une basilique en l'honneur du saint martyr. Il raconte à Grégoire le miracle de l'eau changée en baume, dont l'évêque du lieu se servit pour consacrer l'église [4].

Les récits suivants semblent se passer également à Limoges. Un paralytique, de sa voiture, voit la basilique s'illuminer, puis se sent guéri [5]. Au contact du voile qui couvre les reliques, un aveugle recouvre la vue, et nombre de démons sont chassés [6]. Un barbare vole une croix d'autel, qui l'accable de son poids, au point qu'il se décide à la restituer [7]. C'est également un grand poids que sent peser sur lui un clerc d'Arédius, qui pourtant n'était chargé que d'un peu de cire et de poussière recueillie sur le tombeau. La seule présence de ces reliques agit sur un possédé, qui est bientôt délivré [8].

La guérison d'un des serviteurs de Grégoire, atteint de la peste, eut lieu à Brioude [9], de même le miracle des roses trouvées sur le tombeau du martyr et employées dans la suite comme médicament efficace [10].

Une femme aveugle avait eu recours à S. Martin. S. Martin promit de l'aider, si elle s'adressait à S. Julien. Elle se rend à sa basilique de Saintes, où elle est guérie [11]. Des reliques destinées à un oratoire dont la situation est incertaine (domus Vibriacensis) opèrent plusieurs miracles en cours de route, et continuent plus tard leurs effets merveilleux [12]. Dans son diocèse Grégoire avait consacré une basilique avec des reliques de S. Julien et de S. Nizier. Un aveugle fut guéri par l'intercession des deux saints [13]. C'est sur ce miracle com-

[1] VJ. 34, 35, 36. [2] VJ. 37-39. [3] VJ. 40.
[4] VJ. 41. [5] VJ. 42. Cf. 45. [6] VJ. 43.
[7] VJ. 44. [8] VJ. 45. [9] VJ. 46^{a}.
[10] VJ. 46^{b}. [11] VJ. 47. [12] VJ. 48, 49.
[13] VJ. 50.

mun rappelé aussi dans la Vie de S. Nizier, que Grégoire termine son livre, et il ajoute cette réflexion : *Ergo his miraculis lector intendens intellegat non aliter nisi martyrum reliquorumque amicorum Dei adiutorio se posse salvari.*

Ce qui frappe d'abord à la lecture de ce recueil, c'est la limpidité de l'exposé, l'absence d'affectation et de toute recherche de vaine rhétorique. Nous savons exactement à quoi nous en tenir sur les sources de l'information de Grégoire, et s'il est un reproche qu'on n'a pas le droit de lui faire, c'est de se livrer à des écarts d'imagination ou de procéder à la légère. On voit d'abord que les documents écrits ne lui ont presque rien fourni. Mais ayant une dévotion spéciale à S. Julien, il s'est rendu fréquemment à Brioude ; il connaît le milieu à merveille, et il a recueilli sur place les faits qu'il raconte et qui représentent la tradition du pèlerinage. Des membres de sa famille et lui-même ont éprouvé les effets de la protection de S. Julien ; des amis bien informés, comme Arédius, lui ont fourni des matériaux, et il ne manque pas de le dire. Mais telle est la vie qui circule dans ces courts récits, que l'on ne se trompe pas sur leur provenance alors même que l'écrivain n'en indique aucune. Ils sont dans la bouche de tout le monde, et Grégoire les raconte comme il les a entendus, en ayant soin de noter qu'il a oublié certains détails, par exemple le nom de cet habitant de Brioude guéri à la fontaine miraculeuse[1].

C'est dans ces traits jetés au hasard que se reconnaît sa loyauté foncière. Pour sa part, il n'hésite jamais sur le caractère miraculeux d'un fait extraordinaire, mais il ne s'indigne pas outre mesure contre ceux qui ne partageraient pas son opinion. Son intéressante description de « l'éclair en boule » pénétrant dans l'église de Brioude le long de la corde de la cloche, sortant de l'édifice sans avoir atteint personne et allant causer au dehors des dégâts notables, est suivie de curieuses réflexions, à l'adresse de ceux qui n'y ont vu qu'un phénomène naturel : « Quelqu'un attribuera-t-il de pareils effets au hasard ? Qu'il s'étonne plutôt et considère avec stupeur la puissance de l'illustre martyr en voyant le feu passer par la foule sans faire de mal à personne, et accomplir son

[1] VJ. 26.

œuvre là seulement où il s'y sentait autorisé [1]. » Il ne doute pas qu'au moment où il porte les reliques de S. Julien dans la basilique de Tours on n'ait vu un globe de feu descendre sur l'édifice et pénétrer à l'intérieur [2]. Il était là, mais ce n'est pas lui qui constata le miracle, et il l'avoue très simplement : *referebat autem mihi vir fidelis qui tunc eminus astabat.* Le lendemain d'autres vinrent le lui répéter : *coniecimus eam a virtute beati martyris processisse* [3].

Cette sincérité, le souci de l'exactitude, si rare chez ses pareils, prêtent aux récits de Grégoire un charme tout particulier et leur donnent une valeur documentaire incontestable, encore qu'il faille, pour s'en servir, tenir compte de la psychologie du milieu et de l'époque. Mieux encore que dans les Miracles de S. Julien, on retrouvera ces qualités dans le *De virtutibus S. Martini,* dont la matière est plus abondante, plus homogène et où nous voyons de plus près l'auteur à l'œuvre.

Grégoire commence par rappeler qu'avant lui d'autres ont pris la plume pour glorifier le grand thaumaturge, tout d'abord Sulpice Sévère, puis Paulin de Périgueux — qu'il confond avec Paulin de Nole — le poète qui a versifié en cinq livres de la Vie de S. Martin, complétée par un sixième livre où il raconte les miracles posthumes du saint [4]. Et il s'arrête, pour le résumer, à ce sixième livre, qui est en effet la partie la plus importante de l'œuvre de Paulin. Nous en connaissons la source : c'est un mémoire ou un recueil de notes envoyé à l'auteur par l'évêque de Tours Perpétuus († 491). Paulin nous a conservé cet écrit, mais habillé de ses hexamètres.

Le sixième livre de Paulin représente en réalité le plus ancien recueil de Miracles de S. Martin, dont nous voudrions avoir le texte. Dans la paraphrase poétique à travers laquelle nous le lisons, la personnalité du premier rédacteur est totalement effacée et nous ne savons si son tempérament ressemblait à celui de l'historien des Francs. La valeur documentaire du recueil a entièrement disparu, et nous n'y trouvons même pas les qualités qu'un simple récit en prose devait avoir. Les

[1] VJ. 27. [2] VJ. 34. [3] VJ. 35.
[4] VM. I, 1, 2.

vers de Paulin manquent souvent de clarté, et l'on ne peut reprocher à Grégoire de n'en avoir pas toujours saisi le sens exact. Voici en peu de mots les miracles notés par Perpétuus.

1) Scènes d'énergumènes élevés en l'air et se précipitant dans le puits, d'où on les retire sains et saufs. Grégoire ajoute : *idque et nostris temporibus vidimus gestum* [1].

2) Un possédé qui parlait des langues inconnues et prédisait l'avenir est jeté par le démon dans le fleuve. Il parvient à en sortir, gagne Marmoutier, et dans la cellule du saint, se trouve guéri.

3) Égidius, assiégé, est délivré par l'invocation de S. Martin. Un démoniaque annonce l'événement en pleine église.

4) Une jeune païenne est guérie au tombeau du saint. Revenue à ses erreurs, elle retombe dans le mal dont S. Martin l'avait délivrée.

5) Un barbare avait volé la couronne placée sur le tombeau du saint. Frappé de cécité, il recouvre la vue après restitution.

6) Un autre veut frapper son adversaire dans l'enceinte sacrée ; il retourne son arme contre lui-même.

7) Un personnage qui a voulu mettre obstacle au transport des colonnes destinées à la basilique est puni de mort.

8) L'huile qu'on place près du tombeau se multiplie. Perpétuus lui-même obtient ce miracle en mêlant au liquide un peu de poussière recueillie sur la châsse, et cette huile acquiert une merveilleuse efficacité.

9) Un peu de cire prise au tombeau est déposée dans un champ, qui est respecté par la tempête, alors que tous les environs sont ravagés.

10) Des pèlerins, qui veulent passer le fleuve pour se rendre au tombeau, sont assaillis par une terrible bourrasque. Les bateaux sont coulés, mais, par la vertu de S. Martin tous les passagers réussissent à gagner le rivage.

11) Une parcelle de cire prise sur le tombeau éteint un incendie.

Un dernier miracle, raconté par le poète, complète la série. Le manuscrit de Perpétuus, mis sur la poitrine du neveu de Paulin, guérit le jeune homme de la fièvre.

Voilà ce que Grégoire de Tours emprunte à Paulin de Pé-

[1] Cf. nos *Origines du culte des martyrs*, p. 142-45.

rigueux. Les trois récits qui suivent : la révélation de la mort de S. Martin à S. Séverin de Cologne, la bilocation de S. Ambroise assistant à ses funérailles, la translation du saint corps dans la basilique de Perpétuus, ne proviennent d'aucune source écrite connue. Ils faisaient sans doute partie de l'ancienne tradition de l'église de Tours [1].

Après cette sorte d'introduction commencent les miracles proprement dits. Pour éviter la confusion dans une si vaste matière, nous négligerons certains faits spéciaux, comme les histoires de prisonniers délivrés [2], de condamnés sauvés de la potence [3], d'incendies éteints [4], de coupables punis [5] et autres semblables, pour nous en tenir surtout aux récits de guérisons. Aussi bien tiennent-ils de beaucoup la plus grande place dans les *Virtutes S. Martini*. Grégoire les raconte dans l'ordre où ils sont parvenus à sa connaissance ; mais on pourrait les grouper par catégories de malades. La plus nombreuse est celle des paralytiques, des perclus, de ceux qui ont les membres tordus ou desséchés ; à peine moins importante est celle des aveugles. Viennent ensuite les muets, les fiévreux, les énergumènes. Voici un exemple du type le plus simple des narrations de Grégoire : « Une femme du pays d'Anjou avait les doigts enfoncés dans la paume de la main. Elle alla prier au saint lieu, et se retira, la main guérie et les doigts redressés [6] ». Il est rare que Grégoire ait recours à une formule aussi sèche. Les détails précis et l'élément descriptif qu'il sait ajouter à propros préservent ses livres de la monotonie du genre. Exemple : « Deux aveugles venus du Berry, les paupières desséchées et comme collées par de la glu, priaient couchés aux pieds du saint. Le jour de la fête, comme on lisait les miracles racontés dans sa Vie, une lueur semblable à un éclair parut au-dessus d'eux : les liens qui retenaient leurs paupières furent brisés, le sang coula de leurs yeux, leur regard s'étendit au loin et ils méritèrent de distinguer toutes

[1] VM. I, 4-6.
[2] VM. II, 35 ; III,41, 47 ; IV, 26, 39, 41.
[3] VM. I, 21 ; III, 53.
[4] VM. IV, 32.
[5] VM. I, 17, 29, 30, 31.
[6] VM. I, 11.

choses [1]. » Voici l'histoire de Chainemonde : « Elle n'était pas seulement aveugle, mais couverte d'ulcères. Les humeurs et les pustules avaient gagné tous ses membres. Son visage était lamentable et si horrible à voir que le peuple la regardait comme une lépreuse. Elle accourait tous les jours en tâtonnant au sanctuaire du glorieux pontife, quand, au bout de près de trois anneés, comme elle se tenait devant le tombeau, ses yeux s'ouvrirent ; elle put distinguer nettement tous les objets. Toute faiblesse avait disparu de ses membres ; toutes les humeurs qui suintaient de son corps s'étaient séchées ; une nouvelle peau lui était venue, et elle fut si bien rendue à sa santé primitive qu'il ne restait sur elle aucune trace de son mal [2]. »

Certaines descriptions sont remarquables ; ainsi, celle de la peste de Tours : « Cette maladie consistait en ce que le malade, saisi par une fièvre violente, était tout couvert d'ampoules et de petits boutons. Les ampoules étaient blanches et dures, et causaient une douleur excessive. Quand devenues mûres elles crevaient et commençaient à couler, les vêtements adhéraient au corps et la douleur augmentait. L'art des médecins était impuissant, sans l'assistance du Seigneur. Beaucoup de personnes vinrent demander des eulogies à la basilique, et méritèrent d'être aidées [3]. » C'est ainsi que la femme du comte Eborinus fut guérie par l'eau qui avait servi à laver le tombeau du saint à l'occasion de la fête de Pâques. On pourrait multiplier les exemples de récits qui sont d'un observateur attentif.

Grégoire n'est pas esclave de la formule dans la manière de décrire les guérisons. Il s'en faut qu'il les présente toutes comme instantanées. Si l'homme qui a le bras paralysé se sent guéri dès que commence la lecture de la Vie du saint [4], d'autres attendent leur délivrance deux jours [5], trois ou quatre jours [6], *paucis diebus* [7], *multis diebus* [8], une année entière [9]. Maurusa, l'aveugle, souffrant de la goutte, fut d'abord délivrée de ce dernier mal, le jour de la fête du saint ; deux ans plus tard, la vue lui fut rendue [10]. Un homme, affli-

[1] VM. II, 29. [2] VM. I, 8. [3] VM. III, 34.
[4] VM. II, 49. [5] VM. II, 21, 44.
[6] VM. III, 6, 7 ; IV, 13, 45. [7] VM. II, 48.
[8] VM. II, 9, 30. [9] VM. I, 27. [10] VM. II, 3.

gé d'une fièvre ophthalmique, avait perdu la vue, et de plus, une pièce de bois lui avait crevé un œil. Il se rendit à la basilique et au bout de trois jours, recouvra l'usage d'un œil. Le quatrième jour, l'œil crevé lui fut également rendu. Mais, ajoute Grégoire, cet œil ne paraît pas aussi clair que l'autre, quoique jouissant du bienfait de la lumière [1]. Et voici comment fut guéri ce paralytique, venu de l'Orléanais en voiture. Longtemps il resta couché près de la porte qui près du baptistère s'ouvre sur le midi, implorant l'assistance du saint. Un jour qu'il était en proie à de plus vives souffrances, les proches voisins accoururent à ses cris. C'étaient ses nerfs contractés qui se dénouaient et s'étendaient, lui causant des douleurs intolérables. Mais en même temps, il se levait sur ses pieds, et pleurant de joie se tenait debout devant le peuple [2].

Tout cela n'est pas d'un compilateur vulgaire. Et en effet, Grégoire est on ne peut mieux informé de ce qui se passe dans son église. Lui-même d'abord, et les siens ont eu très fréquemment recours, avec succès, à l'intervention du patron. Certains faits se sont passés en sa présence : *praesentibus nobis* [3], *nobis missam dicentibus* [4] ; il s'y est trouvé mêlé [5], mais il précise au besoin jusqu'à quel point il peut s'autoriser de sa qualité de témoin. Il vit un homme, souffrant de dysenterie, gisant comme un désespéré, et passant une nuit agitée. Il ajoute qu'au point du jour cet homme ayant bu dans du vin de la poussière du tombeau, se trouva guéri, mais il ne dit pas avoir été témoin de la guérison [6]. Beaucoup de faits qu'il rapporte ont été recueillis de la bouche même des miraculés : *haec ab ipsius Wiliacharii presbiteri ore coram multis testibus factum esse cognovi* [7] ; *testor autem Deum quia haec ab ipsius nautae ore cognovi* [8] ; *ore proprio quae retulimus enarravit* [9] ; *ab ipsius ore relata cognovimus* [10] ; *cuncta quae pertulerat ore proprio enarravit* [11] ; *haec nobis diaconus effatus, incolumis remeavit ad propria* [12].

On a relevé et classé plus d'une fois les noms de ceux qui

[1] VM. II, 41. [2] VM. II, 6. [3] VM. II, 5.
[4] VM. II, 14. [5] VM. III, 59 ; IV, 3, 37.
[6] VM. II, 51. [7] VM. I, 23. [8] VM. II, 16.
[9] VM. II, 40. [10] VM. IV, 40. [11] VM. III, 37.
[12] VM. III, 38.

ont renseigné Grégoire [1]. Ce sont des évêques : Véranus de Cavaillon [2], Palladius de Saintes [3] ; des abbés : celui de Ligugé [4], Arédius de Limoges [5], l'abbesse Agnès de Poitiers [6] ; des prêtres et autres membres du clergé : Fortunat [7], Wiliacharius [8], un diacre de Châlons [9], le sacristain de Brioude [10] ; une foule de laïcs : Florentianus, majordome de Childebert [11], qui se réclamait lui-même du roi Miron, Siggo, référendaire de Sigebert [12], Florentius envoyé espagnol [13], Allomeris [14], Chardegysilus, citoyen de Saintes [15], Mauranus [16], Sisulphe [17], Viliogundis [18], des habitants de Reims [19] et de Saintes [20], et un certain nombre d'autres qui sont désignés vaguement sous le nom de fidèles. Au cours de son travail, Grégoire s'excuse de ne pas citer plus de noms : « Ce que je raconte ne doit pas paraître indigne de foi parce que les noms ne sont pas tous notés dans ces pages ; cela tient à ce que les personnes guéries par le saint s'en vont aussitôt, et souvent si secrètement, que personne pour ainsi dire, ne les voit. Lorsque le bruit se répand que la puissance du bienheureux pontife s'est manifestée, nous appelons les gardiens de la basilique et nous apprenons ce qui s'est passé : mais ils ne nous disent pas toujours les noms. Quant à ceux que nous avons pu voir ou que nous examinons nous-mêmes, nous notons leurs noms presque toujours [21]. » Si l'on ajoute que plus d'un chapitre des *Virtutes* rapporte les renseignements de première main recueillis par Grégoire dans ses voyages, on sera étonné de l'importance de sa documentation. Un des meilleurs connaisseurs de Grégoire de Tours, parlant de son œuvre en général, et du soin avec lequel il cite ses sources, remarque que « cela est quelque chose de tout nouveau... A la différence des historiens de l'antiquité classique, qui visaient avant tout à faire une œuvre d'art, fût-ce même, le cas échéant,

[1] *M.G.*, Scr. rer. Merov., t. I, p. 458 ; G. Kurth, *Études franques*, t. II (Bruxelles, 1920), p. 143-44.
[2] VM. III, 60. [3] VM. IV, 8. [4] VM. IV, 30.
[5] VM. II, 39 ; III, 24 ; IV, 6 ; cf. VJ. 41. [6] VM. IV, 29.
[7] VM. I, 13-16. [8] VM. I, 23. [9] VM. III, 38.
[10] VJ. 2. [11] VM. IV, 7. [12] VM. III, 17.
[13] VM. III, 8. [14] VM. II, 33. [15] VM. III, 51.
[16] VM. IV, 40. [17] VM. II, 40. [18] VM. II, 18.
[19] VM. IV, 26. [20] VM. IV, 31. [21] VM. III, 45.

au détriment de l'exactitude, il nous apparaît comme le précurseur d'une historiographie qui subordonne rigoureusement la forme au fond et croit sa tâche remplie si elle a fait connaître la vérité. Il pratique dans la plus large mesure le procédé fécond qui est à la base d'une méthode scientifique de l'histoire, c'est-à-dire l'indication des sources [1]. »

Reste à savoir ce que valent ces sources et ce qu'il est possible d'en tirer. Il n'est pas téméraire de penser que les personnes qui renseignèrent Grégoire n'avaient pas toutes au même degré que lui le souci de l'exactitude et l'amour de la vérité, et certaines histoires qu'il tient de seconde main tranchent de façon marquée sur celles qu'il sait d'expérience personnelle. Mais lui accepte tout sans défiance, persuadé qu'en pareille matière il serait impie de manquer à la vérité. Il n'est pas seulement pénétré de l'idée de la toute-puissance divine, mais il se fait sur l'intervention de Dieu dans les affaires de ce monde des idées qui le disposent à accepter, sans discussion, les récits les plus merveilleux. Un matelot lui raconte que, le jour de l'Épiphanie, ne trouvant rien à boire, il s'adressa au saint patron : « S. Martin, en cette grande solennité, envoyez-moi un peu de vin, afin que je ne reste pas à jeûn tandis que les autres font bonne chère. » En même temps il entend une voix qui de l'autre bord demande un canot. Le matelot s'empresse, et voilà qu'au milieu du fleuve un grand poisson lancé du fond de l'eau tombe dans la barque. Il s'en empare, le vend pour une mesure de vin et célèbre la fête joyeusement. Grégoire ajoute : « Je prends Dieu à témoin que j'ai appris ces choses de la bouche même du matelot. » Et il croit simplement que tout est dit.

Pour faire comprendre à quel degré cet homme, incontestablement intelligent et instruit pour son époque, manque de critique dans l'appréciation des faits qui échappent à son contrôle direct, du moins en matière de culte et de reliques, il est utile de rappeler un trait emprunté à son premier livre des Miracles. La ville de Bazas possédait une fiole remplie du sang de S. Jean Baptiste. On peut être certain que Grégoire n'a jamais douté de l'authenticité de cette relique, lui qui a accepté sans sourciller l'explication suivante qu'on lui

[1] Kurth, *Études franques*, t. II, p. 132.

donnait de sa provenance. S. Jean Baptiste est jeté en prison. « A ce moment se trouvait à Jérusalem une matrone venue des Gaules par dévotion pour jouir de la présence du Sauveur. Elle apprit que S. Jean allait être décapité. Aussitôt elle court à la prison, gagne le bourreau par des présents pour qu'il ne l'empêche pas de recueillir le sang. Elle tenait prête une tasse d'argent, et lorsque la tête du martyr tomba, elle recueillit dévotement son sang, le versa soigneusement dans une ampoule qu'elle emporta dans son pays. A Bazas elle éleva une église en l'honneur du saint, et plaça son sang dans l'autel [1]. »

On n'en est pas moins étonné de lui entendre répéter sérieusement l'expérience des envoyés de Chararic, roi de Galice. Le fils de ce prince était gravement malade. Les offrandes et les prières n'avaient d'abord pas obtenu le résultat espéré. De nouveaux messagers, chargés de présents, ont pour mission de rapporter des reliques du saint. On leur en offrit, selon la coutume : *ex consuetudine*, c'est-à-dire des linges sanctifiés au contact du tombeau. Mais ils demandèrent de pouvoir placer eux-mêmes et enlever les étoffes ; et ils mirent sur le tombeau une pièce de soie qu'ils avaient pesée, en disant : « Si nous trouvons grâce devant le saint patron, cette étoffe augmentera de poids, et notre foi sera bénie. » Ils passèrent la nuit à veiller, et le matin l'étoffe fut pesée. « La grâce du saint, ajoute Grégoire, l'avait tellement pénétrée, que la livre d'airain, placée sur le plateau de la balance, s'enleva aussi haut que le fléau le permit [2]. »

On lui avait raconté, dans une autre occasion, que ces sortes de pesées se pratiquaient à Rome au tombeau de S. Pierre. Le pèlerin « désire-t-il rapporter du tombeau quelque relique, il y jette un morceau d'étoffe qu'il a d'abord pesé à la balance ; ensuite, dans les veilles et le jeûne, il prie avec ardeur que la vertu de l'apôtre daigne exaucer son désir. Chose admirable ! Si sa foi est suffisante, l'étoffe se trouve si remplie de la vertu divine, qu'elle pèse beaucoup plus qu'auparavant, et celui qui la reprend sait que sa prière est exaucée [3] ». Il n'existe pas d'autre trace de cette prétendue coutume, et

[1] *In gloria martyrum*, 11.
[2] VM. I, 11. [3] *In gloria martyrum*, 28.

l'on voudrait connaître le pèlerin qui en fut témoin. C'est aussi par ouï-dire que Grégoire eut connaissance de la faveur dont le roi Chararic fut l'objet, et parmi les miracles accomplis, *postquam venimus nos*, comme dit l'évêque de Tours, il n'y en a aucun qui contienne la moindre allusion à une superstition aussi grossière et aussi invraisemblable.

On voit combien il était aisé de surprendre la bonne foi de cette âme candide, et l'on n'aura pas de peine à décider quelle est, dans les *Libri Miraculorum* de Grégoire, la partie qui mérite davantage notre attention. Certes, ce n'est pas à lui que nous demanderons si tel fait qu'il rapporte suppose une intervention surnaturelle. Il est évident qu'il élargit autant qu'il peut le champ des manifestations extraordinaires de la puissance divine ; il est clair aussi qu'il met au nombre des miracles toute faveur obtenue par une prière fervente. Mais il n'est pas moins certain qu'en beaucoup de cas son exposé simple et lucide nous donne les éléments nécessaires pour apprécier les faits. Sous ce rapport, les chapitres où il raconte les faveurs obtenues par lui-même ou par les siens sont particulièrement intéressants. Le second mois après son sacre une attaque de fièvre et de dysenterie le réduisit à l'extrémité. Le médecin avait épuisé toutes les ressources de son art, lorsque le malade demanda à boire, dans de l'eau, de la poussière prise sur le tombeau de S. Martin. La douleur se calma presque aussitôt, et trois heures après, Grégoire pouvait se mettre à table. Toutefois, comme il nous l'apprend aussitôt, il lui resta quelques ménagements à prendre. Le lendemain était un dimanche ; il se contenta d'assister à la messe, qui fut célébrée par un de ses prêtres [1]. Quelques années après, une maladie de l'intestin le fit beaucoup souffrir. Il avoue qu'il eut d'abord recours aux moyens naturels ; il commença par prendre des bains et se faire appliquer sur le ventre des objets chauds. Depuis six jours le mal ne faisait qu'empirer. Alors se souvenant d'avoir été aidé par S. Martin dans une circonstance analogue, il courut se prosterner sur le tombeau : *orationem fudi, atque secretius a pendentibus velis unum sub vestimento iniectum, crucis ab hoc signaculum in alvo depinxi ; protinus dolore sedato, sanus abscessi* [2].

[1] VM. II, 1. [2] VM. IV, 1.

Il décrit ailleurs la fièvre brûlante qui minait son frère Pierre, et le voyage qu'ils firent ensemble au tombeau de S. Julien. Le malade implore le saint, puis retourne à son logement. La fièvre a diminué. On se rend aux vigiles. Le malade veut y être transporté, et il demande qu'on lui donne un peu de poussière du tombeau. Alors la fièvre tomba, et il put prendre de la nourriture et se promener [1].

On ne peut dire que ces simples récits pèchent par exagération ou qu'une tendance à idéaliser les faits s'y manifeste. On ne le dira pas davantage de celui-ci, où la guérison se produit dans des conditions plus extraordinaires. On servait un poisson à table. Une arête se fixa dans la gorge de l'évêque, l'empêchant de parler et l'étouffant en quelque manière. Après trois jours de tentatives inutiles pour s'en débarrasser, il va supplier S. Martin de venir à son aide ; puis il s'applique à la gorge, au larynx, à la tête le voile suspendu sur le tombeau. Sur le champ il est délivré et, avant qu'il ait franchi le seuil de la basilique, il ne ressent plus aucun mal. « J'ignore, dit-il, ce qu'est devenu le dangereux aiguillon. Je ne l'ai point rejeté en vomissant ; je ne l'ai point senti s'en aller dans l'estomac. Tout ce que je sais, c'est que je me sentis guéri avec une telle promptitude qu'une main semblait s'être introduite dans ma gorge pour en retirer ce qui me blessait [2]. »

Sans avoir la précision des relations dictées par l'expérience personnelle, il est d'autres récits de miracles assez circonstanciés et assez nettement tracés pour nous permettre d'apprécier les faits. Les deux recueils de *Virtutes* sont tout autre chose qu'une collection d'anecdotes piquantes, choisies dans l'intention de soutenir l'attention des auditeurs et de stimuler la piété des pèlerins. Grégoire a entendu raconter des faits certains. Mais il n'a pas su se défendre contre le zèle peu éclairé et souvent peu scrupuleux de certains amis. Il accueillait tout, sans passer au creuset certains alliages suspects qui brillaient à ses yeux comme du métal de prix. Les matériaux qu'il apporte lui-même sont de bien meilleure qualité, et, si l'on veut comparer ses *Virtutes* aux *Θαύματα* des Grecs, et notamment à l'œuvre d'un autre évêque, doué pourtant d'une culture bien supérieure, Basile de Séleucie, on n'hésitera pas

[1] VJ. 24. [2] VM. III, 1.

à donner la palme à celui qu'on a appelé, avec une pointe d'irrévérence, l'Hérodote de la barbarie.

La personnalité des deux saints dont l'évêque de Tours raconte les miracles, ne ressemble en aucun point au portrait des thaumaturges célébrés par les hagiographes grecs. Ils sont aussi puissants et secourables ; mais ils habitent des hauteurs inaccessibles et ne s'abaissent point à mener cette existence terrestre, quoique invisible, que les Grecs prêtent à leurs grands patrons. Une fois, il est vrai, on entend S. Martin tenir à une abbesse d'Italie un langage qui n'est pas celui d'un habitant du ciel : « Je devais regagner les Gaules ; mais j'avoue que je suis retenu par cet homme qui est là étendu dans le parvis [1]. » C'était un malade qui venait implorer sa guérison. Mais la scène est censée se passer à Ravenne, et Grégoire la rapporte sur la foi de son ami Fortunat, qui la tenait peut-être d'un Grec. Les clients de nos saints occidentaux savent observer les distances. La familiarité qu'on se permet ailleurs et qui ne s'arrête pas devant la bouffonnerie, serait jugée un manque de respect, incompatible avec l'humilité de la prière.

Tout comme en Orient, les guérisons se font le plus souvent par l'intermédiaire d'un objet sanctifié, et comme une loi sévère protège l'inviolabilité des corps saints, l'instrument n'est jamais, ainsi qu'on pourrait le croire, une parcelle prélevée sur les reliques proprement dites. Il s'agit toujours d'objets qui, pour avoir été en contact avec leurs tombeaux, représentent les reliques de S. Julien ou de S. Martin. Et ce contact n'est pas nécessairement immédiat. On n'applique pas seulement en guise de remède la poussière obtenue en grattant la pierre tumulaire, une frange du voile qui la recouvrait, un bout de draperie ; c'est aussi la cire des cierges, l'huile de la lampe, la clef de l'église, la corde de la cloche. Un jour un malade en danger demande s'il n'y a personne qui revient du sanctuaire de S. Martin. Un des assistants affirme y être allé ; le malade veut savoir quel objet bénit il en a rapporté. Mais le pèlerin n'a rien osé prendre. On le prie de dire avec quel vêtement il s'était présenté à la basilique. C'était celui

[1] VM. I, 16.

qu'il portait encore. Alors, animé d'une foi vive, le malade coupa une parcelle de cet habit, et il lui suffit de se l'appliquer pour recouvrer la santé [1]. On se souvient de ces malades dont parle S. Augustin, qui, ne pouvant aller en personne au sanctuaire de S. Étienne, y étaient représentés par leur vêtement [2].

L'action des reliques ou des objets qui en tiennent lieu, n'est pas conçue comme un effet magique. Leur vertu n'est pas indépendante de la prière ni des dispositions morales. C'est par exception qu'elles guérissent sans que le malade se doute de leur présence, comme il arriva à Siggo, référendaire de Sigebert, subitement guéri de sa surdité, au moment de prendre congé de Grégoire, qui portait sur lui des reliques de S. Martin [3] ; de même à ce possédé qui fut libéré à distance par les reliques de S. Julien [4]. Ce n'est point forcer la pensée de Grégoire d'affirmer que, dans ces deux cas, l'efficacité des reliques ne fut point indépendante de la foi et de la confiance, l'habituelle disposition de ces hommes. Nulle part l'évêque de Tours ne raconte un miracle ressemblant à la grotesque histoire des mendiants guéris malgré eux à l'approche des reliques de S. Martin. Ce qu'il appelle la *virtus* du saint n'est point une qualité inhérente aux reliques. C'est un effet de son intercession, accordé en considération de l'honneur rendu à ses restes sacrés [5].

On a prétendu que dans les deux basiliques de Brioude et de Tours l'incubation était couramment pratiquée [6]. Ceux qui en ont découvert des traces dans les livres des Miracles de Grégoire oublient trop que l'incubation ne consiste pas à s'endormir dans le temple, ni même à y avoir, durant le rêve, une vision céleste. Il y a incubation lorsqu'on se rend à l'église pour dormir, et recevoir pendant le sommeil, une com-

[1] VM. I, 13. [2] Plus haut, p. 76.
[3] VM. III, 17. [4] VJ. 33.
[5] Ce n'est pas tout à fait ainsi que M. Hébert, dans la *Revue des Études anciennes*, t. XVIII (1916), p. 124-32, explique la *virtus* de S. Martin. Les textes sont soigneusement rassemblés. On souhaiterait plus de netteté dans les conclusions.
[6] Bernouilli, *Die Heiligen der Merowinger* (Tübingen, 1900) p. 296-98 ; Deubner, *De incubatione*, p. 59-60.

munication du patron du lieu. Examinons les principaux faits dont on a fait état.

Nous ne discuterons pas la guérison de Placide, dont les circonstances ne sont pas fort claires. D'ailleurs le fait, que Grégoire tenait de Fortunat, se passait non pas en Gaule, mais à Ravenne [1]. Fédamia, qui fut guérie à Brioude, ne songeait pas ce jour-là à dormir ; elle s'endort de fatigue [2]. Piolus, lui, y pensait si peu, qu'il était venu pour veiller : *vigilare disposuit* ; il est bientôt vaincu par le sommeil [3].

A la suite d'une vision, durant son rêve, Apra est guérie d'une partie de ses maux. Seulement, ce n'est pas à l'église, c'est chez elle que cela se passe. Le lendemain elle se rend à la basilique. Là elle est guérie complètement, non pas en rêve, mais étant bien éveillée [4].

On voyait à Brioude un pauvre homme, Anagilde, sourd, muet et aveugle, nourri par la charité des fidèles. Il passa une année entière couché devant la basilique : *tandem visitatus a virtute beati martyris, ab omni infirmitate sanatus est* [5]. Il n'est ici question ni de sommeil ni de vision.

Après trois ans passés dans la basilique de Saint-Martin, Théodemundus, sourd-muet, se sentit poussé à s'approcher de l'autel. Il y fut guéri. Cet homme n'avait point, comme ceux qui avaient recours à l'incubation, établi sa demeure dans le temple. C'était un mendiant qui passait ses journées au seuil de l'église et s'en retournait chez lui le soir : *cotidianis diebus ad sanctam basilicam recurrebat* [6].

Il n'y a pas d'autre raison de ranger Charigisilus parmi les malades guéris par l'incubation que ces mots de Grégoire : *venit ad sanctam basilicam et orationi incumbens per duos aut tres menses a beato antistite visitatus* [7]. C'est insuffisant. D'abord on ne voit pas qu'il ait dormi à l'église. Puis, le mot *visitare* indique simplement qu'il a été « touché » par la puissance du saint.

On cite aussi cette femme, aveugle de naissance, qui, pendant trois jours prosternée devant la grille du tombeau de S. Martin, reçut en songe une réponse qui la renvoyait à

[1] VM. I, 16. [2] VJ. 9. [3] VM. II, 26.
[4] VM. II, 31. [5] VJ. 12. [6] VM. I, 7.
[7] VM. I, 25.

S. Julien [1]. *Responsum accepit per somnium*, dit Grégoire. Cela pourrait signifier qu'elle attendait une manifestation surnaturelle. Mais l'expression n'a pas nécessairement cette portée. Ce n'est peut-être qu'une réminiscence du texte de l'Évangile : *responsum acceperat a Spiritu sancto* [2]. Puis il n'est pas dit qu'elle reçut cette inspiration à l'église, ni qu'elle y a passé la nuit.

Reste à considérer l'histoire de Véranus. Tourmenté par la goutte et devenu impotent, il est transporté à la basilique. « Il y demeure cinq jours dans l'immobilité. Le sixième jour, il se sent accablé par le sommeil, et pendant qu'il dort, il lui semble qu'on lui étend le pied, comme à l'ordinaire dans son lit. Il s'éveille et se lève guéri de toute infirmité [3]. » Ne dirait-on pas que le sommeil lui est venu contrairement à l'attente et que Véranus a simplement cédé à la fatigue ?

Oserait-on, des faits qui viennent d'être rappelés, conclure que le rite de l'incubation a été importé d'Orient dans les Gaules, et qu'il était pratiqué par les pèlerins de Tours et de Brioude ? Nous ne le pensons pas. Si l'usage avait existé on peut être certain que Grégoire en aurait parlé clairement avec des détails ne laissant place à aucun doute.

Dans l'étude qui précède, nous avons jugé superflu d'insister sur le parti que peuvent tirer des livres de Miracles de Grégoire de Tours les archéologues, les historiens, les érudits voués à l'étude des traditions populaires. D'autres l'ont dit bien des fois, et tout le monde sait que ces écrits sont remplis de détails pittoresques, de traits de mœurs et d'allusions aux événements contemporains. On vient de voir que ce n'est pas leur seul mérite.

§ 3. *Conclusion.*

Il a suffi de mettre en regard les recueils de Miracles dans les deux grandes moitiés de la chrétienté pour faire saisir à quel point les deux littératures diffèrent par l'inspiration. L'avan-

[1] MJ. 47. Ce cas et le suivant sont les seuls que retienne Deubner, t. c., p. 59.
[2] *Luc.*, II, 26. [3] VM. II, 4.

tage est incontestablement à l'Occident, représenté surtout par S. Augustin et par Grégoire. On hésite d'abord à établir un parallèle entre l'œuvre de l'évêque d'Hippone et celle de l'évêque de Tours, tant la distance est grande entre ces deux esprits. Certes, Grégoire ne voyait pas, comme Augustin, la nécessité d'entourer de garanties spéciales la constatation du miracle. Mais en fait, S. Augustin n'a réussi à appliquer ses principes que dans un cercle assez étroit ; c'est à peine s'il nous est parvenu quelque maigre résultat de son effort, et il faut bien le dire, sa méthode n'était pas parfaite ni suffisamment efficace. D'une certaine manière les mémoires de l'évêque de Tours — nous pouvons appeler ainsi ses livres écrits au jour le jour — peuvent soutenir la comparaison avec les Miracles de S. Étienne, qui se recommandent pourtant d'un nom autrement grand que le sien. C'est, de part et d'autre, la même sincérité, avec une information sensiblement égale, mais aussi avec des lacunes qui déprécient la valeur des matériaux. Les anciens ne prévoyaient pas à quel point on deviendrait exigeant, là même où la cause du surnaturel semble gagnée d'avance, lorsqu'il s'agit de statuer sur une guérison réputée miraculeuse. Ils nous ont rarement renseignés sur le caractère spécifique du mal, sur les circonstances concrètes de la cure, sur la persistance du résultat. Quant à l'enquête contradictoire à laquelle nous attachons tant d'importance, il n'en est jamais question, de sorte que les récits les plus importants prêtent toujours flanc à des objections malaisées à résoudre. Nos livres de Miracles n'en forment pas moins un monument imposant de la confiance des chrétiens dans l'intercession des saints. Pour faire accepter que cette confiance repose sur une illusion, il faudrait de très fortes raisons, qui n'ont jamais été produites, et, on peut bien l'ajouter, ne le seront jamais.

H. D.

Note sur un manuscrit ascétique et hagiographique

Le manuscrit dont on va lire l'analyse nous a été gracieusement communiqué par M. Edmond de Bruyn, avocat près la Cour d'Appel de Bruxelles, qui l'a acquis en juin 1923 à la vente de la succession Hector Van Hoof, directeur du Musée Communal de Lokeren. C'était le numéro 875 du catalogue de la vente. Quoique le contenu ne soit hagiographique que pour une minime partie, nous croyons utile de signaler le volume à nos lecteurs. A côté de plusieurs pièces fort banales, deux ou trois opuscules ont du moins, à défaut d'autre attrait, celui d'être inédits.

Le volume est formé de dix-sept cahiers contenant en tout 134 feuillets de parchemin, mesurant $0^{m},190 \times 0,148$*, paginés de 1 à 267. Après la page 226 est inséré un feuillet additionnel (p. 227bis) de format réduit, sur lequel s'achève le* De institutione novitiorum. *Le feuillet 263-64 a été par erreur relié après le feuillet 267-68. Plusieurs mains, toutes de la fin du XIV*e *siècle, ont travaillé à écrire ce volume. Quelques lettrines sont ornées ; rubriques et lettres initiales sont en rouge. La reliure, ancienne, en plein cuir, porte au dos le simple mot* Rusbrochius. *Aucun indice ne permet de soupçonner le lieu d'origine de ce codex, dont voici le contenu :*

1. Pag. 1-73. Libellus de quorumdam virtutum exercitiis olim editus in vulgari lingua Brabantie a venerabili viro domino Iohanne de Rusbroec.

Traduction latine du traité des XII vertus, attribué, probablement à tort [1], à Ruysbroeck, précédé du même prologue que dans le codex Ww décrit par W. De Vreese, *De Handschriften van Jan Ruusbroec's Werken*, t. II (Gent, 1902), p. 664-68.

[1] J. van Mierlo, Jr. *Is het « Boec vanden twalef Dogheden » een werk van Jan van Ruysbroeck?* dans *Studiën*, t. XCIX (1923), p. 200-228.

2. Pag. 73-74. <Vita Malchi monachi auct. S. Hieronymo.>

BHL. 5190. Rien que le prologue et les premières lignes du texte. Des. *Hic post multos vel dominos vel patronos dum ego adolescentulus morarer in Syria ad pape Evagri...*

3. Pag. 75-79. Ysidorus ex libro De summo Bono.

Ce sont les chap. 18-22 de l'ouvrage plus communément appelé *Libri Sententiarum*. *P.L.*, t. LXXXIII, col. 693-97. Après le chap. 18 est inséré un chapitre qui ne se trouve pas dans Migne : *De spontanea paupertate*. Inc. *Quisquis stimulo divini amoris incitatus* — Des. *apud semetipsos pauperes sunt spiritu quia elati in suis conscientiis non sunt.*

Pag. 80 vacat.

4. Pag. 81-124. Decem omelie Eusebii Emisseni episcopi ad monachos.

Ed. *Maxima Bibliotheca Patrum,* t. VI, p. 656E-666B.

5. Pag. 125-128. <Rythmus de vita monastica.>

Repert. hymnol. 18905. Suivent, sans interruption, une vingtaine de vers :

Deus corde, Deus ore, Deus sit in omnibus
Ipsum semper cogitare, ipsum solum adorare debes totis viribus.
Criste decus angelorum, vita, salus, laus iustorum...
Des. *Et de matre sine patre alvo matris editus*
Qui cum patre regnas Deus et cum sancto flamine
Celi regna nobis dona tuo sancto nomine. Amen.

Sur le reste de la page 128 : [*H*]*umana conscientia est Dei vinea quam excolere debet peccatorum confessio et eorum satisfactio, exhibicio bonorum operum et custodia eorum. Unicuique est liber propria conscientia et ad hunc librum discutiendum et emendandum omnes alii inventi sunt. Anima cum de corpore egreditur nullum alium preter conscientie sue librum secum portare poterit, atque in illo cognoscet quo debeat ire et quid debeat recipere. Ex hiis que scripta erunt in libris nostris iudicabimur et ideo scribi debent secundum exemplar libri vite ut si quid aliter habuerint corrigantur ne in illa ultima collatione si quippiam aliter inventi fuerint habentes abiciantur. Beatus homo qui se potest cognoscere et despicere, probare ēt improbare. Nam qui sibi displicet Deo placet et qui sibi vilis est Deo carus est.*

6. Pag. 129-168. Everardus prior de Żelem De temptationibus.

Inc. *Dicturi aliquid de temptacione, conveniens mihi videtur scrutari quantum possibile est parvitati mee originem eius* — Des. *qui nichilominus agilis et alacer est et spiritu in armis spiritualibus promptus quasi inimicos suos sine cessacione, ut declaratum est, ipsum impugnantes quia militia est vita hominis super terram.*

Semble inédit. Sur cet Everardus, on ne sait guère que ce qu'a écrit Petreius : « Everardus N. prior Cartusiae Diestensis, scripsit de accessu et conversione cordis ad Deum, de origine insurgentium tentationum, de remediis earundem, sermones aliquot insignes, epistolas varias spiritalis gratiae dulcedinem redolentes, de interna cordis tranquillitate idiomate materno atque alia nonnulla nunquam nobis visa. Ex ms. quodam codice. » (*Bibliotheca Cartusiana,* Coloniae, 1609, p. 89-90). Cet Évèrard vécut après 1328, date à laquelle fut fondée la chartreuse de St. Jansberg à Zeelhem près de Diest (J. Ramaekers, *Geschiedkundig overzicht der gemeente Zeelhem,* Mechelen a. M., 1889, p. 38 et suiv.)

7. Pag. 168-180. Tractatus Magistri Hugonis de Sancto Victore De anima ad carnem.

Inc. *Homo ex anima rationali et humana carne subsistens conditionis misere repletus multis miseriis. Homo pauper* — Inc. Tractatus II : *Terret me vita mea ; nam cum diligenter discutio apparet michi anima plena peccatis* — Des. *Admitte ergo, desideratissime Ihesu, admitte me inter numerum electorum tuorum, ut cum illis te laudem, te perfruar et in te glorier, inter omnes qui diligunt nomen tuum, qui cum Patre et altissimo et Spiritu Sancto domino vivis... Amen.*

8. Pag. 181-226 bis. Liber Hugonis <de sancto Victore> De institutione noviciorum.

Ed. *P.L.,* t. CLXXVI, p. 923-52.

9. Pag. 227-245. Synonima Ysidori.

C'est un abrégé, comme le font d'ailleurs remarquer deux notes marginales : *Liber primus abbreviatus* (pag. 227) ; *2us liber abbreviatus* (pag. 233). Inc. prol. *Isidorus lectori salutem. Venit nuper ad manus* — Inc. lib. I. *Anima in angustiis est* —

Inc. lib. II : *Semper considera teipsum homo et scito quid sis*— Des. *ne bonum quod nosti despicias, ne quod legendo conspicis vivendo contempnas. Imple opere quod didicisti exhortatione Amen.*

10. Pag. 246-267. Ex vita devote virginis Iuliane priorisse domus Montis Cornelii prope Leodium, que est domus leprosorum. De sacramento altaris.

Ce sont les chap. II-IV du livre II de la Vita *BHL.* 4521. *Act. SS.*, Apr. t. I, p. 459A-465F, num. 6-20. Des. *Sed cuncta per ordinem evenerunt sicut superius satis declaratum est.*

R. L.

CATALOGUS

CODICUM HAGIOGRAPHICORUM LATINORUM

BIBLIOTHECAE CAPITULI NOVARIENSIS

Codices bibliothecae Capituli Novariensis, olim numeris arabicis signati, ineunte saeculo XIX in alium ordinem redacti et numeris romanis distincti sunt. Qui libros Novarienses recensuit apud G. MAZZATINTI, Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia, t. VI, p. 70-101, *v. d. Nicolaus Colombo, numeros illos apposuit quos uncis inclusos ceteris addere visum est. Quae sequuntur e schedis b. m. Alberti Poncelet nostri deprompta sunt.*

CODEX I, olim 132 (Catal. Mazzatinti 10)

Membraneus, foliorum A, B et sign. 290 [fol. 173 omisso, fol. 220 bis] (0^m,360 × 0,275), paginis bipartitis exaratus saec. XII/XIII (fol. 2-7, 9-185), XIV (fol. 186-290) et XV (fol. 1 et 8).

Fol. A^v-B descriptus est saeculo XIV index Vitarum.

1. (Fol. 1-3^v) Natalis S. Marci evang. = *BHL.* 5276. Apr. 24.

2. (Fol. 3^v-5^v) Passio S. Laurentii Novariensis. Apr. 30.
Ed. in *Anal. Boll.*, t. XLI, p. 346-49.

3. (Fol. 5^v-6^v) Passio S. Iacobi apost. = *BHL.* 4093. Maii 1.

4. (Fol. 6^v-8) Passio S. Philippi apost. = *BHL.* 6814. Maii 1.

5. (Fol. 8-11^v) Passio S. Victoris mart. = *BHL.* 8580. Maii 8.

6. (Fol. 11^v-17) Inventio sanctae Crucis = *BHL.* 4169. Maii 3.

7. (Fol. 17-21) Passio SS. Marcellini et Petri = *BHL.* 5231. Iun. 2.

8. (Fol. 21-24^v) Passio SS. Gervasii et Protasii = *BHL.* 3514. Iun. 29.

9. (Fol. 24^v-29^v) Passio SS. Iohannis et Pauli = *BHL.* 3236, 3238. Iun. 26.

10. (Fol. 29^{v}-32) Passio S. Felicitatis cum septem filiis suis = *BHL.* 2853. Iul. 10. Cod. I.

11. (Fol. 32-41) Passio S. Apollinaris mart. = *BHL.* 623. Iun. 22.

12. (Fol. 41-47^{v}) Passio ss. mm. Quirici et Iulittae. Iul. 16.

Inc. *Supplicante praesidi Alexandro in civitate Iconio facta est grandis persecutio. Iulitta autem timens Deum a iuventute sua* — Des. *sic impius tyrannus iussit spargere universa membra sanctorum. Angelus vero Domini descendit de caelo et conservavit omnia membra sanctorum. Pridie idus mensis iulii passi sunt sancti passionem et coronati angelica corona. Prae ceteris autem stans sanctus Quiricus ad dexteram virtutis interpellat pro nobis ad dominum Iesum Christum, cui est honor... Amen.*

13. (Fol. 47^{v}-52^{v}) Passio S. Iacobi fratris Iohannis = *BHL.* 4057. Iul. 25.

14. (Fol. 52^{v}-57) Passio ss. mm. Nazarii et Celsi = *BHL.* 6040. Iul. 28.

15. (Fol. 57-57^{v}) Sermo venerabilis Pauli de inventione corporis S. Nazarii = *BHL.* 6050.

16. (Fol. 57^{v}-72^{v}) Vita S. Eusebii ep. Vercellensis = *BHL.* 2748, 2749. Aug. 1.

17. (Fol. 72^{v}-81^{v}) Passio S. Stephani papae et mart. = *BHL.* 7845. Aug. 2.

18. (Fol. 81^{v}-84^{v}) Passio Sixti papae, Felicissimi et Agapiti = *BHL.* 7801. Aug. 6.

19. (Fol. 84^{v}-90) Passio S. Laurentii levitae et mart. = *BHL.* 4753. Aug. 10.

Inc. *Tunc milites tenentes...*

20. (Fol. 90-94) Passio S. Hippolyti = *BHL.* 3961. Aug. 13.

21. (Fol. 94-102) Passio S. Bartholomaei apostoli = *BHL.* 1002. Aug. 24.

22. (Fol. 102-105) Gesta S. Agabii ep. et conf. Novariensis. Sept. 2.

Ed. in *Anal. Boll.*, t. XLI, p. 349-51.

23. (Fol. 105-108) Exaltatio sanctae Crucis = *BHL.* 4178. Sept. 14.

24. (Fol. 108^{v}-114) Passio S. Eufemiae virg. = *BHL.* 2708. Sept. 16.

Reliquis omissis, des. *Astrictus autem laqueo serpentis*

COD. I. *festina... sed non ita, quia Christi habeo firmamentum et virtutem indeficientem in Christo in secula seculorum. Amen.*

25. (Fol. 114-125) Vita S. Mathaei apost. et evang. = *BHL.* 5690. Sept. 21.

26. (Fol. 125-129ᵛ) Passio SS. Mauricii cum sociis eius = *BHL.* 5739. Sept. 22.

27. (Fol. 129ᵛ-136) Passio SS. Cosmae et Damiani = *BHL.* 1970. Sept. 27.

28. (Fol. 136-141ᵛ) Passio SS. Dionysii, Rustici et Eleutherii = *BHL.* 2187. Oct. 9.

29. (Fol. 141ᵛ-148) Item sermo de passione B. Dionysii et sociorum = *BHL.* 2178.

30. (Fol. 148-152ᵛ) Passio S. Calixti papae = *BHL.* 1523. Oct. 14.

31. (Fol. 153-164) Passio SS. apost. Symonis et Iudae = *BHL.* 7750, 7751. Oct. 28.

32. (Fol. 164-172ᵛ) Passio SS. Quattuor Coronatorum = *BHL.* 1837. Nov. 9.

33. (Fol. 174-181ᵛ) Vita S. Bernardi.

Ed. ex hoc codice A. COLOMBO, in *Biblioteca della Società storica Subalpina*, t. XVII (Pinerolo, 1903), p. 303-11. Deest prologus, qui legitur in codice Vercellensi XLVII[14].

34. (Fol. 182-185) Passio bb. mm. Faustini et Iovitae = *BHL.* 2838.

Inc. ut *BHL.* 2838. — Reliquo folio vacuo, des. mutila: *ministri vero ut eis fuerat imperatum fecerunt; sed divina in eis cooperante virtute, bestialis ferocitas ita in mansuetudinem conversa est, ut in nullo penitus Dei martyres terrerentur.* (Cf. *Act. SS.*, Febr. t. II, p. 816, num. 17).

35. (Fol. 229-251) Passio beatissimi Petri apostolorum principis dicto *(sic)* a B. Clemente episcopo = *BHL.* 6670, 6664.

36. (Fol. 251-264ᵛ) Passio S. Pauli apost. = *BHL.* 6573, 6570.

37. (Fol. 265-274ᵛ) Vita B. Benedicti ab. = *BHL.* 1102.

Omissis ultimis sententiis, des. *in eadem, quam acceperat, salute permansit* (= *Act. SS.*, num. 38 sub init.).

38. (Fol. 274ᵛ-281ᵛ) Passio S. Georgii mart. = *BHL.* 3372.

39. (Fol. 282-290) Legenda B. Agabii conf.

Inc. *Post lapsum daemonum de excelsis, post illam vastissimam et terribilem tempestatem qua catervae daemonum de caelo*

exciderunt —Des. *Sepultum autem est venerabile corpus viri Dei in ecclesia beatae Dei genitricis Mariae in civitate Novaria, pro cuius conservatione assistit iugiter ante Deum, cui est honor... Amen.* COD. I.

Haec est retractatio quaedam multo verbosior Vitae de qua supra, 22, quae hic (fol. 286) laudatur tamquam *antiqua historia.*

CODEX II (catal. 24)

Membraneus, foliorum sign. 1-216, 218, 219 (0^{m},37 × 0,28), paginis bipartitis exaratus saec. XI/XII (fol. 1-216) et saec. XIV (fol. 218-19). Additus est in initio codicillus foliorum 4 [=A - D] (0^{m},37 × 0,25), paginis bipartitis exaratus saec. XIV, et in fine codicillus alter foliorum 8 [=fol. 217, 218*bis*, 219*bis*, 220-224] (0^{m},370 × 0,265), paginis bipartitis exaratus saec. XII.

1. (Fol. A-C) Passio B. Guniforti mart. = *BHL.* 8950.

Clausula est paulo uberior : *sanati sunt* (= *Act. SS.*, § 17 extr.) *Hic est vere dilectissimus Dei famulus... Vere fidelissima urbium Papia debet merito congaudere, quae tanti martyris incliti Guiniforti sacratissima pignora possidet. Iesus Christus dominus noster per intercessionem... ad paradisi gaudia nos perducere dignetur, qui cum Patre... Amen.*

2. (Fol. C-D) Miracula B. Guiniforti mart.

Vid. Appendicem I.

3. (Fol. D-D^{v}) Vita sanctarum virginum Faustinae et Liberatae.

Vid. Appendicem II.

4. (Fol. 1-13^{v}) <Passio> B. Anastasiae = *BHL.* 1795, 118, 8093, 401.

Aliquid omisit librarius, vel incautus vel exemplari manco usus. Nam haec legimus fol. 7, col. 1 extr. : *Tunc Sisinnius dedit sententiam dicens : Agape et Chionia quae nec terrore iudiciario iussa principum* [1] *vinculis* [2] *habebantur. Et nescio ubi duxerunt eos...*

5. (Fol. 13^{v}-24) <Passio> SS. Crisanti et Dariae = *BHL.* 1787.

6. (Fol. 25-44^{v}) Vita B. Martini = *BHL.* 5610, 5613 (sine prol.), 5619-5623.

[1] Hucusque *BHL.* 48 (MOMBRITIUS, t. I, fol. 202^{v}, col. 2, lin. 17).
[2] Abhinc *BHL.* 8093 (*Bibl. Casin.*, p. 179, lin. 5 a fine).

COD. II **7.** (Fol. 44^{v}-46) In S. Bricio = *BHL.* 1452.

8. (Fol. 46-56) In nativitate S. A<u>gustini = *BHL.* 792.

Inc. *Beatus Augustinus ex provincia Africana civitate Carthaginiensi parentibus honestis et christianis...*

9. (Fol. 56-69^{v}) In S. Caecilia = *BHL.* 1495.

10. (Fol. 69^{v}-74) In S. Clemente = *BHL.* 1848.

11. (Fol. 74-75^{v}) Item super vita B. Clementis = *BHL.* 1855.

12. (Fol. 75^{v}-76^{v}) Item super vita B. Clementis = *BHL.* 1857.

13. (Fol. 76^{v}-81^{v}) In natali S. Andreae = *BHL.* 428.

14. (Fol. 81^{v}-95^{v}) Vita vel mirabilia S. Nicolai = *BHL.* 6104-6106.

Erasi sunt multi loci a fol. 82 ad fol. 87.

15. (Fol. 95^{v}-110^{v}) Vita B. Ambrosii = *BHL.* 377.

16. (Fol. 110^{v}) <Carmen de S. Zenone> = CHEVALIER, *Repert. hymn.* 15146.

17. (Fol. 110^{v}-113^{v}) Vita B. Zenonis = *BHL.* 9007.

Des. *haud procul a fluvio ubi longo tempore corpus ipsius requievit. Qui etiam venerabilis locus in recta ineffabilis ac beatae Trinitatis confessione signis et miraculis coruscat.*

18. (Fol. 113^{v}-114). Miraculum B. Zenonis.

GREGORIUS MAGNUS, *Dial.*, l. III, c. 19. — Omissis primis et ultimis sententiis, inc. *Quando apud Romanam urbem alveum suum Tyberis egressus est* — Des. *et quasi aqua non erat ad invadendum locum.*

19. (Fol. 114-121^{v}) <Vita> B. Syri = *BHL.* 7976.

20. (Fol. 121^{v}-129^{v}) De translatione B. Syri = *BHL.* 7978.

21. (Fol. 129^{v}-134) <Passio> B. Savini = *BHL.* 7452.

22. (Fol. 134-137^{v}) In S. Lucia = *BHL.* 4992.

23. (Fol. 137^{v}-149) In sancto Thome (*sic*) = *BHL.* 8136.

24. (Fol. 149-157^{v}) Vita S. Iohannis apost. et evang. = *BHL.* 4320.

25. (Fol. 157^{v}-161^{v}) Passio SS. Marii, Marthae, Audifax et Abacum = *BHL.* 5543.

26. (Fol. 161^{v}-186^{v}) In S. Sebastiano = *BHL.* 7543.

27. (Fol. 187-192^{v}) In festivitate S. Agnetis = *BHL.* 156.

Deest clausula (*Haec ego Ambrosius...*)

28. (Fol. 192^{v}-197^{v}) In S. Vincentio = *BHL.* 8631.

29. (Fol. 197^{v}-205) Gesta B. Gaudentii ep. et conf. = *BHL.* 3278. COD. II.

Deest prol. — Des. *Vere tua sunt, Domine, gratuita dona; tu ex fonte pietatis vivam aquam ignaris infundis et inania pectora supples, qui vivis... Amen.*

30. (Fol. 205-210^{v}) Vita B. Iulii conf. = *BHL.* 4558.

31. (Fol. 211-215) In S. Agatha = *BHL.* 133.

Inc. *S. Agathes passa est in civitate Cathanensium... Quintianus consularis...*

32. (Fol. 215, 216, 218, 219) <Passio S. Valentini> = *BHL.* 8460.

Ultima pars Passionis in foliis 218 et 219 legitur, quae postea volumini accesserunt et saec. XIV sunt exarata.

33. (Fol. 217, 218*bis*, 219*bis*, 220-224^{v}) Passio beatissimorum martyrum Faustini et Iovittae = *BHL.* 2838.

CODEX XVIII, olim 38 (catal. 67)

Membraneus, foliorum A et sign. 1-320 (0^{m},325 × 0,225), paginis bipartitis exaratus saec. XIII/XIV.

Continet *Legendam auream.* Deest ultimi capitis pars ultima.

CODEX XXIII, olim 42 (catal. 46)

Membraneus, foliorum sign. 1-234 [fol. 89 bis, fol. 12 ter, fol. 130 et 137 omissis] (0^{m},37 × 0,26), paginis bipartitis exaratus saec. XIII/XIV.

1. (Fol. 26^{v}-27^{v}) De S. Iohanne. Sermo B. Isidori archiepiscopi = *BHL.* 6544, c. LXXII.

2. (Fol. 27^{v}-29) Sermo B. Eusebii Caesariensis de S. Iohanne apost. = *BHL.* 4324.

3. (Fol. 93^{v}-97^{v}) Dedicatio S. Michaelis archangeli = *BHL.* 5948. Sept. 29.

4. (Fol. 110-119^{v}) Legenda B. Catherinae virg. = *BHL.* 1658.

Des. *Venientes autem angeli tulerunt corpus et posuerunt in monte Synai. Quod videntes populi glorificaverunt Deum. Decollata est sancta Catharina mense novembrio* XXV, *feria.* VII, *hora diei tertia, regnante Domino... Amen.*

5. (Fol. 119^{v}-123^{v}) Vita sive Passio S. Genesii mart.

Narratio prorsus fabulosa, quam vix credideris scriptam

Cod. xxiii. de Genesio martyre Arelatensi; quem tamen non obscure designant aliquot sententiae in fine, ut cum dicitur Genesius ad ripam Rhodani capite plexus esse atque die 25 augusti sepultus. Vid. Appendicem IV.

6. (Fol. 124-129) Vita S. Christophori = *BHL.* 1779.

Omissae sunt ultimae sententiae (*Ambrosius autem...*)

7. (Fol. 129, additum saec. XIV) In S. Galli ab.

Tres lectiones breves eaeque mirae. En illas:

I. *Sanctus Gallus cum esset monachus, vel alter religiosus, non poterat ieiunare, sed antequam esset hora comedendi, ibat ad refectorium, relinquens opus vineae vel agri vel alio opere, ad domum ante horam comedendi veniebat. Volens autem abbas quod semel in quadam vigilia ieiunaret, iussit illum ire in quadam navi ultra lacum ad laborandum, et praecepit ut navis, eo relicto, reduceretur, donec hora veniret ad tale ieiunium.* **II.** *Quo facto, hora consueta voluit transfretare. Et non inventa navi, capam suam de dorso suo extraxit et facto signo crucis supra eam lacum transivit. Et abbas sanctissimus, eo vocato, interrogavit cum quo lacum transisset. Qui cuncta narravit per ordinem.* **III.** *Tunc abbas cognoscens quod Dei voluntate transierat, interrogavit eum quid boni in se haberet, quod haec fecisset. Qui bonae simplicitatis homo de se humilia respondebat et peccatorem se esse affirmabat, quia non faciebat ea quae facere debebat. Et cum adiuraret eum abbas de consimilibus, dixit se numquam murmurare tempore pluvioso vel sic<c>o, et quia Deus omnia quae facit recte disponit. Tunc abbas cogitans veritatem de transfretatione laci et aliis bonis, ut columbinae simplicitatis, numquam coegit eum ad ieiunium. Qui postmodum de bonitate ad bonitatem ille frater ascendit.*

8. (Fol. 138-140) Passio S. Margaritae = *BHL.* 5309.

Deest prologus.

9. (Fol. 140^{v}-151^{v}) De S. Maria Magdalena = *BHL.* 5501.

Deest prologus.

10. (Fol. 152-161) Legenda S. Annae = *BHL.* 5335, c. i-xii.

11. (Fol. 161-178^{v}) Vita B. Marthae hospitae Christi = *BHL.* 5545.

12. (Fol. 194^{v}-197^{v}) Passio S. Thomae Cantu<a>riensis = *BHL.* 8215.

Deest prol. — Omissa ultima sententia, des. *statimque infirmitas ipsa rediit sicut prius.*

13. (Fol. 197^{v}-203) Miracula B. Maioli abbati<s> = *BHL.* Cod. XXIII.
5179 partim.

Ea quae in *Act. SS.* leguntur, num. 52, 53, 55 (omisso carmine), 11, 28 (omissa ultima parte inde ab : *Cuius vocem...*), 48.

14. (Fol. 204-206) Passio S. Petronillae virg. = *BHL.* 6061, 6062.

15. (Fol. 206-210^{v}) Canoniçazio B. Petri mart. de Ordine Praedicatorum = *BHL.* 6722.

16. (Fol. 210^{v}-222) In SS. Gratiani et Filini = *BHL.* 3633.

17. (Fol. 223-228^{v}) Sermo venerabilis Anselmi Cantu<a>-riensis archiep. in Conceptione Beatae Virginis Mariae.

Legenda aurea, ed. Graesse, c. 189 (188).

18. (Fol. 230-234) In festo dedicationis ecclesiae Sanctae Mariae Maioris, in quo celebratur festum nivis = *BHL.* 5403.

Deest prologus.

CODEX XXIV, olim 43 (catal. 68)

Membraneus, foliorum E, F et sign. 1-253 (0^{m}, 353 × 0, 248), paginis bipartitis exaratus saec. XIII/XIV.

Continet *Legendam auream.*

Simul conglutinatus est codicillus foliorum 4 [= A-D] (0^{m},34 × 0,24), paginis bipartitis exaratus saec. XIV, in quo

(Fol. A-D) Legenda S. Clarae virg. = *BHL.* 1815 partim.

Omisso prologo, ea quae in *Act. SS.* leguntur, num. 1-16 et 21. Reliqua praetermissa sunt.

CODEX XXVI, olim 51 (catal. 3)

Membraneus, foliorum nunc 110 (0^{m},385 × 0,248), paginis bipartitis exaratus, partim saec. XI (fol. 1-56), partim variis manibus saec. XII (fol. 57-110).

Simul compacti sunt codicilli duo paginis bipartitis exarati saec. XIV, alter foliorum 2 [= A, B] (0^{m},33 × 0,23), alter foliorum 12 [=C-O] (0^{m},385 × 0,250).

1. (Fol. A-A^{v}) <Passio S. Apolloniae.>

Inc. ut in cod. Eporediensi 105^{41}, *Anal.Boll.*, t. XLI, p.340. — Des. *Et apparuit illa sancta anima illis astantibus exire de corpore, sicut vidissent unam sponsam exire de thalamo. Unde*

COD. XXVI. *multi sunt conversi ad Deum et batiçati sunt, praestante Domino... Amen.*

2. (Fol. B-B^{v}) <Passio S. Dorotheae> = *BHL.* 2324.

3. (Fol. C-F) In S. Elygii = cod. Eporediensis 22bis. *Anal. Boll.*, t. XLI, p. 330.

4. (Fol. F-H^{v}) In nativitate B. Teclae virg.

Epitome, quae incipit et desinit ut *BHL.* 8021 (in clausula sic : ... *atque multos in Domino confortans...*)

5. (Fol. H^{v}-M) In festo S. Evasii = *BHL.* 2792.

6. (Fol. M-N^{v}) In festo S. Fidis = *BHL.* 2930.

Deest prologus.

7. (Fol. O-O^{v}) In festo S. Eufroxinae virg. = *BHL.* 2723.

Folio perdito, deest ultima pars.

8. (Fol. 1-3^{v}) Passio S. Marci evang. = *BHL.* 5276.

9. (Fol. 3^{v}-5^{v}) Passio S. Laurentii Novariensis = cod. I^{2}.

10. (Fol. 6-6^{v}) In S. Iacobo apost. = *BHL.* 4093.

11. (Fol. 6^{v}-8) Passio S. Philippi apost. = *BHL.* 6814.

12. (Fol. 8-12^{v}) Inventio sanctae crucis = *BHL.* 4169.

13. (Fol. 12^{v}-16) Passio S. Victoris mart. = *BHL.* 8580.

14. (Fol. 16-18^{v}) <Passio SS. Gordiani et Epimachi> = *BHL.* 3612.

15. (Fol. 18^{v}-20) S. Pancratii = *BHL.* 6421.

16. (Fol. 20-21) Passio S. Petronillae = *BHL.* 6061, 6062.

17. (Fol. 21-24^{v}) Passio SS. Petri et Marcellini =*BHL.* 5231.

18. (Fol. 25-29^{v}) Passio SS. Primi et Feliciani = *BHL.* 6922.

19. (Fol. 29^{v}-35) Passio SS. Viti et Modesti = *BHL.* 8712.

20. (Fol. 35-43^{v}) Vita S. Syri conf. = *BHL.* 7978.

21. (Fol. 43^{v}-46^{v}) Passio SS. Gervaxi et Protaxi = *BHL.* 3514.

22. (Fol. 46^{v}-51) Iacobus fratris Iohannis = *BHL.* 4057.

23. (Fol. 51-56) In natali SS. Petri et Pauli apost. = *BHL.* 6657.

Foliis perditis, des. mutila in initio c. 38 : *Haec autem mihi* | (= LIPSIUS, p. 153, lin. 1).

24. (Fol. 57-60) S. Alexii = *BHL.* 286.

25. (Fol. 60-63^{v}) In natali SS. Iohannis et Pauli = *BHL.* 3236, 3238.

26. (Fol. 63^{v}-65^{v}) Passio SS. Processi et Martiniani = *BHL.* 6947.

27. (Fol. 65v-67) In natali septem fratrum = *BHL.* 2853. Cod. XXVI.
28. (Fol. 67-74) In natali S. Apolinaris = *BHL.* 623.
29. (Fol. 74-77) In natali SS. Nazarii et Celsi = *BHL.* 6040.
30. (Fol. 77-77v) <Inventio SS. Nazarii et Celsi> = *BHL.* 6050.
31. (Fol. 77v-78v) In natali Faustini, Beatricis et Simplicii = *BHL.* 7790.
32. (Fol. 78v-79v) S. Felicis papae et mart. = *BHL.* 2857.
33. (Fol. 79v-83v) In natali SS. Nerei et Archillei = *BHL.* 6058.
34. (Fol. 83v-86) Passio ss. mm. Abdon et Sennen = *BHL.* 6. Iul. 30.
35. (Fol. 86-97) Gesta S. Eusebii ep. Vercellensis = *BHL.* 2748, 2749.
36. (Fol. 97-103) S. Stephani papae et mart. = *BHL.* 7845.
37. (Fol. 103-105) In natali SS. Systi et Felicissimi et Agapiti = *BHL.* 7801.
38. (Fol. 105-108) In natali S. Donati = *BHL.* 2290.
39. (Fol. 108-110v) In natali S. Laurentii levitae mart. = *BHL.* 4753.

Inc. *Tunc milites tenentes...* — Foliis perditis, periit ultima pars.

CODEX XXVII, olim 53 (catal. 93)

Membraneus, foliorum 283 (0^{m} 335 × 0,240), paginis bipartitis exaratus saec. XV.

Est hic liber Lectionarius de industria compositus ut in officio ecclesiastico inserviret.

1. (Fol. 1-2v) Vita S. Barbarae virg. et mart. = *BHL.* 913.

Inc. *In tempore Maximiani imperatoris erat quidam satrapa, nomine Discorus, dives valde sed paganus* — Des. *Valentinus vero quidam vir venerabilis sepelivit corpus eius in loco Solis; ubi plurimae ab eiusdem meritis virtutes fiunt, ad laudem... Amen.*

2. (Fol. 2v-4v) Vita B. Gotheardi ep. et conf.

Epitome Vitae *BHL.* 3582. — Inc. (cf. *BHL.* 3582, c. 2). *Praeclarae indolis puer, Gotheardus nomine, iuxta Alteense monasterium ex eiusdem ecclesiae familia* — Des. (cf. ibid., c. 37) *coram clero et populo omnibus videntibus recepit. Multa quidem et alia miracula Dominus per eum operatus est, quae hic causa brevitatis non ponuntur.*

Cod. xxvii. **3.** (Fol. 4v-11v) Vita S. Galli ab. = *BHL.* 3247.

Deest prol. — Reliquis omissis, des. *requievit ibi nocte illa cum fratribus. Finis* (l. I, c. 17 ; Krusch, p. 297, lin. 30).

4. (Fol. 12-15) Vita S. Ursi presb. et conf. = *BHL.* 8453.

5. (Fol. 15v-20) Vita S. Anselmi Lucensis ep.

Vix non ad verbum exscripta ex *BHL.* 536. — Inc. prol. et inc. Vita ut ibi. — Des. *et ipsius transitum et clara miracula viderunt post obitum* (= *Act. SS.*, num. 33 ; *M.G.*, c. 41).

6. (Fol. 20-22v) De miraculis S. Anselmi Lucensis.

Excerpta ex *BHL.* 536 et 537. — Inc. *Igitur anno...* (= *Act. SS.*, num. 34 ; *M.G.*, c. 42). — Des. *Quae si invenerimus vobis describemus* (= *Act. SS.*, num. 45 ; *M.G.*, c. 54).

7. (Fol. 22v-23) Passio B. Cassiani mart. = *BHL.* 1626.

8. (Fol. 23v-24v) Vita S. Severi archiep.

Inc. *De electione B. Severi pontificis sicut superius nominatum est ut quod mihi narratum fuit a multis senioribus vobis verissime expleam. Quadam die cum lanisterii opere* (cod. *opus*) *praegravatus esset ipse cum coniuge sua lanisterium, ut diximus, ageret officium, ait ad coniugem suam: Vadam et videbo* (cf. *BHL.* 7680) — Des. *Infirmitas autem pueri statim recessit ab eo et ultra non febricitavit* (cf. *BHL.* 7683, num. 15 extr.). *Haec nostris temporibus facta sunt. Non solum haec sed et alia multa* (cf. *BHL.* 7680, *Bibl. Casin.*, p. 56 med.) *ad laudem... Amen.* Cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 107[13].

9. (Fol. 24v-25v) Vita S. Severi presb. et mart. = *BHL.* 7685.

10. (Fol. 25v-26v) Vita S. Petri Alexandrini = *BHL.* 6694.

11. (Fol. 26v-28) Passio S. Domni mart. = *BHL.* 2265.

12. (Fol. 29-32) Vita S. Eufrosynae virg.

Inc. prol. *Eufrosina virgo nobilissima de civitate Alexandriae quantae exstiterit constantiae et integritatis, haec legentibus et audientibus non modo mirandum, sed stupendum videbitur. Quis enim etiam duri animi* — Inc. *Igitur pater eius Pafnuncius vir locupletissimus, cum nullum haberet tot rerum heredem, frequenter Deum orabat* — Des. *Vixit post eius filiam annis decem; post haec ad Dominum migrans iuxta filiam sepultus est. Dies autem migrationis eorum... Plurima denique miracula... Amen.* Cf. *BHL.* 2722-2725.

13. (Fol. 32-35) Vita B. Pauli primi heremitae = *BHL.* 6596.

14. (Fol. 35-37) Vita B. Thomae de Aquino.

Prologus. *Cum legissem Vitam beati Thomae longo satis volumine conscriptam vidissemque in ea quaedam non magno-*

pere utilia, immo lectoribus taedium, ut ita dixerim, afferentia Cod. XXVII.
adeo ut ab eius lectura saepe numero resilirent, statui nonnulla magis opportuna paucis excerpere, ne tam celeberrimi patris opera miranda stili prolixitate silentio praetermittantur.

Inc. Vita : *Beatus igitur Thomas nobili Aquinorum familia ortus, amplius vita et scientia conspicuus* — Des. *et nos flagitiis et sceleribus irretiti obduramur in dies. M° CC°LXXIIII°, praedicti papae Gregorii anno quarto, vitae suae XLVIIII°, hora matutina beatissimi doctoris anima in sublime permansura conscendit.*

15. (Fol. 39-49^{v}) Vita B. Hieronymi presb. = *BHL.* 3873.
16. (Fol. 50) In festo S. Saturnini mart. = Ado, 29 nov.
17. (Fol. 50^{v}) In festo S. Melciadis papae et mart.
18. (Fol. 50^{v}-51) In festo S. Damasi papae et conf.
19. (Fol. 51) In S. Igini papae et mart.
20. (Fol. 51) In S. Aniceti papae et mart.
21. (Fol. 51-51^{v}) In ss. mm. Sotheris et Gai papae.
22. (Fol. 51^{v}-52) In SS. Cleti et Marcellini pp. et mart.

17-22 ex *Libro pontificali.*

23. (Fol. 52-52^{v}) In S. Iohannis ante Portam Latinam.

Hieronymus, *De viris inl.*, c. 9.

24. (Fol. 52^{v}-53^{v}) In S. Bonifacii mart. = *BHL.* 1414.
25. (Fol. 53^{v}) In S. Eleutherii papae et mart.
26. (Fol. 53^{v}-54^{v}) In S. Iohannis papae et mart.

25 et **26** ex *Libro pontificali.*

27. (Fol. 54^{v}-55) In SS. Basilidis, Cirini, Naboris et Nazarii = Ado, 12 iun. (integre).
28. (Fol. 55-56) In S. Silverii papae et mart.
29. (Fol. 56-56^{v}) In S. Leonis <II> papae et conf.
30. (Fol. 57^{v}) In S. Pii papae et mart.
31. (Fol. 57^{v}-58) In S. Anacleti papae et mart.

28-31 ex *Libro pontificali.*

32. (Fol. 58-58^{v}) In SS. Machabeorum fratrum = *BHL.* 5106.
33. (Fol. 58^{v}-60^{v}) In S. Ludovici ep. et conf.

Inc. *Vergente mundi vespere lux orta est iusto et rectis corde laetitia, cum beatus Ludovicus Christi confessor et episcopus velut stella novae claritatis* — Des. *Non solum autem in loco in quo iacet vel ubi eius sacrae habentur reliquiae, sed etiam in diversis mundi partibus usque in praesens ipsum sanctum pie*

COD. XXVII. *invocantibus beneficia divina meritis eius exuberant, praestante Domino... Amen.*

34. (Fol. 60v-61) In S. Zepherini papae et mart.

Ex *Libro pontificali.*

35. (Fol. 61-61v) In S. Sabinae mart. = ADO, 29 aug.

36. (Fol. 61v-62v) In inventione sanctae Crucis. Sermo S. Ambrosii episcopi in libro de obitu Theodosii.

Inc. *Constantino licet baptismatis gratia in extremis constituto* (*P.L.*, t. XVI, col. 1399, c. 40 med.) — Des. *visitata est Helena ut imperator redimeretur* (=ibid., col.1401, c. 47 med.)

37. (Fol. 63-64v) In exaltatione sanctae Crucis.

Des. ut *BHL.* 4178. — Inc. *Cum venerabile lignum sanctae crucis ab Helena Constantini matre inventum fuisset, ita per medium sectum est...* Cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 35[147].

38. (Fol. 64v-66) In inventione S. Stephani protomartyris = ADO, 3 aug.

39. (Fol. 66) In S. Lini papae et mart.

40. (Fol. 66-66v) In S. Marci papae et conf.

39 et **40** ex *Libro pontificali.*

41. (Fol. 66v-69) In S. Antonii conf. Ordinis Minorum.

Inc. ut *BHL.* 587, pars I : *Est namque* — Des. *et colles sicut pulverem posuit* (c. 10 extr., ed. L. DE KERVAL, *S. Antonii de Padua Vitae duae*, Paris, 1904, p. 43).

42. (Fol. 69) In S. Evaristi papae et mart.

Ex *Libro pontificali.*

43. (Fol. 69-70v) In ss. mm. Vitalis et Agricolae = *BHL* 8691.

44. (Fol. 70v) In S. Pontiani papae et mart.

Ex *Libro pontificali.*

45. (Fol. 70v-71v) In SS. Quadraginta martyrum = ADO, 11 mart.

46. (Fol. 71v-72) In S. Ludovici conf. regis Franciae.

Inc. ut *BHL.* 5049. —Des. abrupte : *Praecipua vero devotione sacras reliquias venerabatur.*

47. (Fol. 72-74) In S. Martinae virg. et mart. = *BHL.* 5589.

48. (Fol. 74-75) In S. Potentianae virg. = *BHL.* 6991.

49. (Fol. 75v-76v) In festo S. Scholasticae virg. = *BHL.* 7515.

50. (Fol. 76v-77v) In S. Paulini ep. et conf. Ex divi Gregorii dialogis = *BHL.* 6560. COD. XXVII

Deest prol. — Des. *videre potuissent.*

51. (Fol. 77v-78v) In S. Polycarpi ep. et mart.

Ex EUSEBII *Hist. eccl.* interprete Rufino, l. IV, c. 15. Inc. *Vir insignis Polycarpus primo quidem cum audiret vulgus nihilo quidem motus mansit impavidus* (ed. MOMMSEN, p. 339, lin. 14) — Des. *tam insigni eius favore perspecto. Cum eo etiam alii duodecim ex Philadelphia venientes apud Smyrnam martyrio coronati sunt* (ibid., p. 351, lin. 1 ; p. 353, lin. 12).

52. (Fol. 78v-80) In S. Marini mart. = *BHL.* 5539.

53. (Fol. 80-80v) In S. Symeonis ep. et mart.

Ex EUSEBII *Hist. eccl.* interprete Rufino, l. III, c. 32. Inc. *Sub Traiano Romanorum imperatore per singulas civitates ex insolentia populi* — Des. *ut centum viginti annorum senex crucis supplicium pertulisset.*

54. (Fol. 80v-82v) In S. Sigismondi mart. = *BHL.* 7717.

55. (Fol. 82v-85) In SS. Naboris et Felicis mart. = *BHL.* 6029.

56. (Fol. 85-86) In S. Symphorosae cum septem filiis suis martyribus = *BHL.* 7971.

57. (Fol. 86-87) In S. Lupi ep. et conf. = *BHL.* 5084.

58. (Fol. 87-89v) In S. Reparatae virg. et mart. = *BHL.* 7185.

59. (Fol. 89v-90) In S. Reguli ep. et mart. = *BHL.* 7109.

Omissis reliquis, des. (ut apud MOMBRITIUM) : *laboris sui palmam capitali sententia receperunt migrando ad Dominum; cui est honor... Amen.*

60. (Fol. 90-90v) In S. Herculani ep. et mart.

Inc. *Anno Iustiniani XVII Herculanus Perusinus episcopus a Totila rege sectus martyrium patitur, ut est apud Gregorium in dialogo, tertio libro, qui sic habet.* Et sequitur *BHL.* 3822.

61. (Fol. 90v-93) In S. Brigidae virg.

Inc. *Brigida quam Deus ad aeternam gloriam praedestinavit, ex nobili genere in Scothia orta est, patre Datho* (cf. *BHL.* 1457 ; *Act. SS.*, num. 3) — Des. *Et hanc virtutem indignam silentio nostro putavimus, quam inter ceteras innumerabiles eadem virgo operata est* (cf. ibid., num. 28 init.)

62. (Fol. 93-95v) In S. Caloceri mart. = *BHL.* 1529.

63. (Fol. 95v-96) In S. Felicis papae et mart. = *BHL.* 2857.

COD. XXVII. **64.** (Fol. 96-97) In S. Eusebii presb. et conf. = *BHL*. 2740.

65. (Fol. 97-99v) In S. Agapiti mart. = *BHL*. 125.

66. (Fol. 99v-100) In S. Antonii mart. = *BHL*. 570.

67. (Fol. 100-100v) In ss. mm. Crispini et Crispiniani = *BHL*. 1991.

Reliquis omissis, des. (ut apud MOMBRITIUM): *igne temporali consumptus.*

68. (Fol. 100v-103v) In S. Faustae mart. = *BHL*. 2834.

69. (Fol. 103v-105) In ss. mm. Felicis et Fortunati =*BHL*. 2860.

Inc. *Dioclitiano et Maximiano imperatoribus anno duodecimo exiit edictum* — Des. *relaxarent. Passi autem sunt... Amen.*

70. (Fol. 105-107v) In S. Caesarii mart. et levitae = *BHL*. 1511.

Reliquis omissis, des. *et sepelivit noctu iuxta urbem Terrecinam kalendis novembribus* (= *Act. SS.*, num. 30).

71. (Fol. 107v-110) In S. Pantaleonis mart.

Inc. *Regnante impio Maximiano, erat quidam senator, nomine Eustorgius, in Nicomedia civitate. Hic habebat filium* — Des. ut *BHL*. 6429.

72. (Fol. 111-113) In S. Nicomedis mart. = *BHL*. 6238.

73. (Fol. 113-115v) In SS. Sergii et Bachi mart. = *BHL*. 7599.

Reliquis omissis, des. *ingredere in regnum quod tibi praeparatum est* (= *Act. SS.*, num. 28 med.)

74. (Fol. 115v-118) In S. Mennae mart. = *BHL*. 5921.

75. (Fol. 118-120v) In S. Honofrii conf.

Inc. *Pamucius humilis servus vestrae sanctitatis... Volo solicitus esse vestrae magnitudini de magno quodam Honofrio anachoritarum socio, quibus fuerit meritis, auribus vestris intimare. Decem et septem dies me ambulante in interiorem eremum, vidi a longe quendam virum qui erat aspectu terribilis* — Des. *Dominus noster protegat te in omnibus et misereatur tui et dirigat te in viam pacis. Haec dicens recessit a me.* Cf. *BHL*. 6334-6337.

76. (Fol. 120v-123) In S. Vincentii confessoris.

Epitome Vitae *BHL*. 8658. — Inc. *Beatus Vincentius ex Valentia clarissima Hispaniae civitate et ex Ferariorum antiqua honestaque familia* (= *Act. SS.*, lib. I, num. 2) — Des. *et in ipso corpore mira odoris fragrantia diutius emanavit* (= ibid., lib. IV, num. 8).

77. (Fol. 123-125v) In S. Nicolai de Tolentino (ex *BHL.* 6230). Cod. XXVII.

Inc. ut *BHL.* 6230. — Des. *qui iacebat mortuus matri vivens locutus est* (= *Act. SS.*, num. 73 extr.)

78. (Fol. 125v-128v) In festo S. Paulae = *BHL.* 6550.

Cum ultimo capite Vitae, ut apud Mombritium.

79. (Fol. 128v-130v) <Passio S. Marciani ep. Dertonensis> = *BHL.* 5262.

80. (Fol. 130v-133v) Natalis S. Blasii ep. et mart. = *BHL.* 1371 a.

Des. *non tantum eidem fideli viduae, sed etiam et omnium eorum amicorum. Traditum est enim hoc usque in odiernum diem omnibus fidelibus perficientibus memoriam beatissimi et gloriosi Christi martyris Blasii cum lampadibus et hymnis et gloria indesinenter. Passus est enim... Amen.* Cf. *Anal. Boll.*, t. XLI, p. 342[18].

81. (Fol. 133v-135v) Vita S. Leonardi conf.

Legenda aurea, c. 155 (al. 150), omissa nominis interpretatione.

82. (Fol. 135v-140) Passio SS. Luciae et Geminiani = *BHL.* 4985.

83. (Fol. 140-141v) In S. Guigliermo heremita et conf.

Inc. *Hodie, dilectissimi fratres, spiritali laetitia nos iocundare oportet* — Des. *in universa morum honestate clarissimus.*

Sermo pius, qui vix aliquid narrationis continet, scriptus vero est ad excitandos fidelium animos ut celebrent pie festum S. Willelmi Gellonensis.

84. (Fol. 143v-145v) In S. Mauri ab.

Epitome Vitae *BHL.* 5773. — Inc. *Beatissimus Maurus senatorum genere, patre Eutitio* (= *Act. SS.*, num. 8) — Des. *ad dexteram partem altaris. In quo loco... Amen* (= ibid., num. 67).

85. (Fol. 146-148) In S. Liberatae virg.

Vid. Appendicem III.

86. (Fol. 148-152v) De S. Geminiano.

Inc. ut *BHL.* 3297. — Reliquis omissis, des. *reorum vincula cadunt, effugantur daemonia, ad laudem... Amen* (= *Act. SS.*, num. 16 med.)

87. (Fol. 152v-156) In S. Prospero ep. et conf. = *BHL.* 6962.

Omisso initio, inc. *Scire cupimus, dilectissimi filii, caritatis vestrae* (cod. *nostrae*) *fraternitatem quia postquam Filius Dei...* (= Affarosi, p. 16).

COD. XXVII. **88.** (Fol. 169-170v) In festo S. Petri mart. = *BHL*. 6724.
Deest prol. — Reliquis omissis, des. in c. 3 **extr.** : *et pilorum densitate villosum evomuit, plena liberatione secuta.* (GRAESSE, p. 280 med.)

89. (Fol. 170v-172v) In S. Bernardini conf.
Inc. *Refert nobilis ac fide dignus Leonardus Senensis, eiusdem urbis probatus ac singularis civis per literas ad fratrem Iohannem de Capistrano ordinis minorum concludens exordium in haec verba: Accipies igitur quae infra ex quam pluribus ... inserere* (= *Anal. Boll.*, t. XXI, p. 58, lin. 13-17). *Ex Senis octavo maii* M° CCCC° XL° VI°. *In civitate inclita Senarum ex nobili et vetusta familia de Albiceschis ortus est nobilis Tollus Dini domini Bandi militis, vir prudens* (cf. ibid, p. 59, lin. 7-11) — Des. *cum Mediolanum predicaret, ubi se firmans in pulpito* (cod. *impulpito*) *predicationem incompletam dimittens, prima scilicet die quadragesime, interrogatus causam predixit se vidisse ut supra; quod postea missis nuntiis ad literam ita repertum est* (cf. ibid., p. 64, lin. 12-20).

90. (Fol. 173-181) Vita vel mirabilia S. Nicolai = *BHL*. 6104-6106.

91. (Fol. 181-187v) Vita B. Bassiani ep. et conf. = *BHL*. 1040.

92. (Fol. 187v-188) De S. Felice in Pincis (*cod.* impince) = *BHL*. 2880.

93. (Fol. 188-189v) In S. Marcelli papae et mart.
Epitome quae inc. et des. ut *BHL*. 5234.

94. (Fol. 189v-191) De S. Ignatio = *BHL*. 4263.
Omissa est interpretatio nominis.

95. (Fol. 191-192v) De S. Patricio = *BHL*. 6514.

96. (Fol. 193-195) De S. Antonio.
Legenda aurea, c. 21.

97. (Fol. 195-196v) De S. Dorothea = *BHL*. 2324.

98. (Fol. 196v-198) De S. Apolonia = cod. XXVI[1].

99. (Fol. 198-199v) De S. Hilario.
Inc. ut *Legenda aurea*, c. 17 (omissa nominis interpretatione). — Des. *Tunc ille confusus ingemuit et munera maiora optulit* (cf. *BHL*. 3887, c. XI, 33 ed. KRUSCH).

100. (Fol. 199v-200) De S. Lungino.
Legenda aurea, c. 47.

101. (Fol. 200-200v) In SS. Nerei et Achilei = *BHL*. 6058.
Foliis perditis, superest solum initium.

102. (Fol. 204v-207) De S. Chaterina = *BHL.* 1667. COD. XXVII.

Omissis reliquis, des. abrupte : *Tunc illa constans effecta tortores hortabatur ne quod* | (= GRAESSE, p. 794, lin. 8).

103. (Fol. 207v-209v) De S. Helisabeth regis Ungariae filia = *BHL.* 2056

Deest prol. — Reliquis omissis, des. *de quibus cum quibusdam ancillis suis quae sibi ad haec omnia consentiebant, vivebat* (= GRAESSE, p. 756 med.)

104. (Fol. 210-212) In festo S. Basilii ep. et conf. = *BHL.* 1025.

Reliquis omissis, des. *Tu venisti ad nos, et non nos ad te* (= GRAESSE, p. 124 med.)

105. (Fol. 212v-213) In S. Iuliana.

Legenda aurea, c. 43.

106. (Fol. 213v-214) In S. Brigida.

Legenda aurea, c. 203 (200).

107. (Fol. 214-215v) In S. Aegidio.

Legenda aurea, c. 130 (125). Omissa est interpretatio nominis.

108. (Fol. 216-218) In S. Iohannis Elemosynarii.

Legenda aurea, c. 47, § 1-4.

109. (Fol. 218-220v) De S. Adriano.

Legenda aurea, c. 134 (127). Omissa est ultima pars inde ab : *Rex autem eorum corpora cremari mandavit* (= GRAESSE, p. 600 post med.)

110. (Fol. 223v-224) De S. Theodoro.

Legenda aurea, c. 165 (160).

111. (Fol. 224-226) De S. Iohanne Chrysostomo = *BHL.* 4379.

Reliquis omissis, des. *et fidelium promissio firmaretur* (= GRAESSE, p. 614, lin. 8 a fine).

112. (Fol. 226-228v) De S. Elygio.

Epitome, quae inc. ut in cod. Eporediensi 22[42] (*Anal. Boll.* t. XLI, p. 330), et des. *quibus consuluit ut ad libertatem ecclesiae Sancti Suplicii properaret* (cf. *BHL.* 2474, l. II, c. 15 med.)

113. (Fol. 228v-231) In S. Evasii = *BHL.* 2792.

Reliquis omissis, des. *et incorruptum Christi nomen proclamantem cum gaudio eius paenitentiae lamentum recepit.* (= IRICUS, p. 151 med.)

COD. XXVII. **114.** (Fol. 231-233) In S. Theclae virg. = *BHL.* 8021.

Reliquis omissis, des. *Tunc Paulus Honesifero cum domo sua batizato Iconium remisit* (ed. O. VON GEBHARDT, p. 68, lin. 20).

115. (Fol. 233-235v) In S. Fidis.

Inc. ut *BHL.* 2928. — Des. *ut quibus pulchra et venerabilis extitit in fidei constantia societas, esset pulchrior atque excellentior in martyrii societate felicitas. De quorum passione II non. octobris nos gaudere et illustrare voluit qui gloriatur in sanctis suis... Amen.*

116. (Fol. 240v-243) De S. Francisco = *BHL.* 3130.

Deest prol. Reliquis omissis, des. *et vir Dei Deum glorificans in cellam rediit* (= GRAESSE, p. 666 extr.)

117. (Fol. 243-244) De S. Perpetua et Felicitate.

Legenda aurea, c. 173 (168), pars altera : *Fuit et alius Saturninus...*

118. (Fol. 244-246v) De S. Augustino = *BHL.* 796 initium.

Deest prol. — Reliquis omissis, des. *super salutem generis humani* (= GRAESSE, p. 553 med.)

119. (Fol. 246v-249v) In translatione S. Augustini = *BHL.* 796 pars ultima.

Inde ab : *Post haec autem cum barbara gens terram illam occupasset...* usque ad : *pristinam sibi sanitatem restituit* (= GRAESSE, p. 561 med. ad p. 565, lin. 4).

120. (Fol. 250-252) S. Clarae virg. = *BHL.* 1815.

Scilicet, omisso prologo, ea quae in *Act. SS.* leguntur, num. 1-8.

121. (Fol. 252-254) Vita S. Mariae Aegyptiacae.

Legenda aurea, c. 56 (54).

122. (Fol. 254-256v) De S. Germano.

Legenda aurea, c. 107 (102). — Omissa ultima parte des. *Obiit circa annum Domini 420* (= GRAESSE, p. 451 med.)

123. (Fol. 256v-258v) De S. Iustina et S. Cypriano.

Legenda aurea, c.142 (137). — Reliquis omissis, des. *statimque ab eo diabolus confusus discessit* (= GRAESSE, p. 635 extr.)

124. (Fol. 259-261v) De S. Iacobo interciso = *BHL.* 4101.

125. (Fol. 261v-263v) De undecim milium virginum = *BHL.* 8437.

Omissis reliquis, des. *qui regnavit anno Domini trecentesimo quinquagesimo secundo* (= GRAESSE, § 1 extr.)

CODEX XXIX, olim 57 (catal. 78)

COD. XXIX.

Membraneus, foliorum A, sign. 1-59, 61-69 (0m,415 × 0,340), paginis bipartitis exaratus saec. XIV.

Simul conglutinata sunt alia folia [=70-81] (0m,415 × 0,290), paginis bipartitis exarata variis manibus saec. XIV.

Folio A descriptus est index Vitarum.

1. (Fol. 1-2v) In ss. mm. Processi et Martiniani = *BHL.* 6947.

2. (Fol. 2v-9) Legenda B. Mariae Magdalenae = *BHL.* 5501.

3. (Fol. 9-10) In festo S. Annae matris Virginis Mariae.

Inc. *Ioachin autem ex Galilaea et civitate Nazareth sanctam Annam ex Bethleem duxit uxorem. Ambo autem iusti erant* — Des. *Virgo autem cottidie in omni sanctitate proficiens et ab angelis cottidie visitabatur et visione divina cottidie fruebatur* (cf. *BHL.* 5343, c. I-VII init.)

4. (Fol. 10-12) In natali S. Marthae.

Incipit (sine prol.) ut *BHL.* 5545. — Des. *Ille tamquam deprehensus confugit ad tenebras; hic tamquam emandatus prorupit ad lucem.*

5. (Fol. 12-13) De inventione S. Stephani protomartyris.

Ex ADONE ad 3 aug., omissa ultima parte.

6. (Fol. 13-14) In festo de nive Virginis beatae = *BHL.* 5403. Aug. 5.

Omisso prol., inc. *Tempore quo beatus Liberius papa sedem apostolicam provida gubernatione* — Reliquis omissis, des. *ab eorum oculis elabitur* (= *Bibl. Casin.*, p. 255, col. 2 med.)

7. (Fol. 14v-15v) In S. Dominici conf. Ordinis Praedicatorum (ex *BHL.* 2219).

Inc. (sine prol.) ut *BHL.* 2219. — Des. *atque tenuem ebetaret spiritum* (= *BHL.* 2219, c. 52 extr. MAMACHIUS, col. 295 extr.)

8. (Fol. 15v-17v) In S. Clarae virg. = *BHL.* 1817.

Reliquis omissis, des. *a sororibus recipi vel in posterum reservare* (= MOMBRITIUS, fol. 166, col. 2, lin. 7).

9. (Fol. 19-22v) In festo S. Lazari.

Laudatio in qua multis verbis narratio evangelica, paucis fabulae gallicae explicantur.

Inc prol. *Praeclaras confessiones sanctorum martyrum* — Inc. *Sicut enim ex antiquioribus accepimus et ex evangelica serie potest averti, beatus Lazarus, cuius hodie sollemnia celebramus, illius Mariae Magdalenae frater fuit* — Des. *Nos*

Cod. xxix. *vero qui apud Bethaniam, eius videlicet antiquam domum, primum tumulum possidemus et eius primariae sepulturae celebres exhibemus exsequias, humiliter imploramus... Amen.*

10. (Fol. 22v-23v) In SS. Cornelii et Cypriani.

De Cornelio ex *Libro pontificali;* de Cypriano ex Adone ad d. 14 sept.

11. (Fol. 24-28) In natale B. Teclae virg. = cod. XXVI[4].
12. (Fol. 28-30) In natale S. Katerinae virg. = cod. XXIII[4].
13. (Fol. 30-31) In S. Grisogoni mart.

Ex Adone ad d. 24 nov., omissa parte ultima.

14. (Fol. 31-35v) In S. Elygii = cod. Eporediensis 22[42]. *Anal. Boll.*, t. XLI, p. 330.
15. (Fol. 36-38) In S. Thomae archiep. et mart. = *BHL.* 8211.

Omissis reliquis, des. *meipsum commendo et ecclesiae causam* (= *P.L.*, t. CXC, col. 326B).

16. (Fol. 38-41v) Vita B. Antonii mon. et heremitae.

Epitome Vitae *BHL.* 609. — Inc. *Igitur Antonius nobilibus religiosisque parentibus Aegypti oriundus fuit* (= *P. L.*, t. LXXIII, col. 127, c. 1) — Des. *nec pedes lavit, nec escam sectatus est molliorem* (= ibid., col. 168, c. 60 med.) *Depositus est autem beatissimus Christi confessor Antonius monachus XVI kal. febr.*

17. (Fol. 41v-45) Canonicatio B. Petri Ordinis Praedicatorum = *BHL.* 6722.
18. (Fol. 45-49v) Passio B. Vincentii mart. = *BHL.* 8631.
19. (Fol. 49v-56) In assumptione Virginis Mariae. Sermo S. Hieronymi presb.

P.L., t. XXX, col. 122 sqq. Non totus exscriptus est.

20. (Fol. 56v-59) In natale S. Christophori mart. = *BHL.* 1779.

Reliquis omissis, des. *continuo gladio feriretur* (= Graesse, p. 434 post med.)

21. (Fol. 59) <De S. Patricio> = *BHL.* 6514.

Stetit scriba sub ipso initio narrationis.

22. (Fol. 61-68v) Legenda B. Gaudentii ep. et conf. nostrae civitatis Novariensis = cod. II[29].
23. (Fol. 68v-69v) In festo S. Thomae de Aquino.

Inc. *Sanctus Thomas de Aquino, ordinis Fratrum Praedica-*

torum doctor egregius, de illustri prosapia comitum Aquinorum COD. XXIX.
in confinibus Campaniae et Siciliae originem claram duxit — Des. *Ipse autem frater Albertus, qui habuit istam revelationem a Deo, fuit postea episcopus Brisiensis et est beatus, quia multis claruit miraculis.*

24. (Fol. 70-71ᵛ) In S. Guigliermo heremita et conf. = cod. XXVII[83].

25. (Fol. 78-79ᵛ) In festo S. Apoloniae = cod. XXVI[1].

26. (Fol. 79ᵛ-81ᵛ) Passio S. Dorotheae virg. et mart. = *BHL.* 2324.

CODEX XXXII, olim 70 (catal. 79)

Membraneus, foliorum A, B et sign. 1-171 ($0^m,40 \times 0,26$), paginis bipartitis exaratus saec. XIV.

Fol. Aᵛ scriptum est saec. XV : *Iste liber est magistri Antonii de Mugetis.*

Continet codex ultimam partem *Legendae aureae* inde a cap. 113 (al. 108) de S. Dominico.

CODEX LXI, olim 55 (catal. 9)

Membraneus, foliorum 252 [omnino, non vero 291] ($0^m,310 \times 0,225$), exaratus saec. X.

Fol. 1 scripsit amanuensis lemma generale : *Liber vitae sanctorum patrum vel coenobitarum aeditus a diversis sanctae ecclesiae scriptoribus.*

1. (Fol. 1-5) Vita B. Pauli primi eremitae, edita a B. Hieronymo presb. = *BHL.* 6596.

Vitae praefixus est index capitum, quem sequuntur *Versus metrici de B. Paulo primo eremita* (= *BHL.* 6597).

2. (Fol. 5-29) Vita S. Antonii quam edidit B. Athanasius = *BHL.* 609.

Praefixus est index capitum. Deest epilogus Evagrii.

3. (Fol. 29-30ᵛ) Versus in laude ipsius = *BHL.* 610.

4. (Fol. 30ᵛ-41) Vita B. Hilarionis edita a S. Hieronymo presb. = *BHL.* 3879.

Praecedunt capitula.

5. (Fol. 41-57ᵛ) Vita sanctissimi abbatis Severini ab Eugepio presbytero aedita Pascasioque diacono directa = *BHL.* 7655, 7656.

COD. LXI. **6.** (Fol. 57ᵛ-90ᵛ) Vita sanctorum Patrum = *BHL.* 6524.

Deest cap. 31 (de S. Paulo Simplice).

7. (Fol. 90ᵛ-93ᵛ) Actus monachi captivi = *BHL.* 5190.

8. (Fol. 93ᵛ-97) < Vita B. Frontonii ab. > = *BHL.* 3192.

Des. *et dicat : Cupio dissolvi et esse cum Christo, et : mihi vivere Christus est et mori lucrum, non poterit servare praeceptum Spiritus Sancti.*

9. (Fol. 97-98ᵛ) De S. Marina = *BHL.* 5528.

Inc. *Frater quidam erat saecularis...*

10. (Fol. 98ᵛ) Contra iram et de origine irae = *BHL.* 6531, c. 6, § 1.

11. (Fol. 98ᵛ-99ᵛ) De meretrice Thaysis = *BHL.* 8012.

12. (Fol. 99ᵛ-157) Adhortationes sanctorum patrum id est Gerontica ad profectum perfectionis (*cod.* prof-) monachorum ex patribus (*cod.* partibus) exerpta = *BHL.* 6527.

Praemissus est prologus libelli *BHL.* 6531.

13. (Fol. 157-173ᵛ) Geronticon usque hic de graeco in latinum transtulit Pelagius diaconus ecclesiae Romanae ; et subdita deorsum Iohannes subdiaconus Romanae ecclesiae = *BHL.* 6529, 6530.

14. Sequuntur (fol. 173ᵛ-175ᵛ) nullo lemmate interposito, circiter decem narrationes ex Vitis Patrum excerptae, breves aliae, aliae longiores. Prima est recensio Aquicinctina narrationis *BHL.* 6525, § 172 (= *P.L.*, t. LXXIII, col. 813, not. 20) ; ultima *BHL.* 6531, c. 44.

15. (Fol. 175ᵛ-180) Vita S. Eufrosinae = *BHL.* 2723.

16. (Fol. 180-184ᵛ) Symeonis mon. et eremitae = *BHL.* 7957. Ian. 5.

17. Sequuntur (fol. 184ᵛ-185ᵛ), nullo lemmate interposito, quattuor narrationes *BHL.* 6525, §§ 15, 23, 36, 40.

18. (Fol. 185ᵛ-186) De eremita quem decepit antiquus hostis.

Ex *BHL.* 6524, c. 1 : *Erat quidam... et gratiam suam* (= *P.L.*, t. XXI, col. 399A-400A).

19. (Fol. 186ᵛ-187) <De muliere quae pecuniam abscondit>

GREGORIUS TURONENSIS, *In glor. mart.*, c. 105.

20. (Fol. 187-187ᵛ) < De muliere adultera ad Iordanem>

GREGORIUS TURONENSIS, *In glor. mart.*, c. 87.

21. (Fol. 187^v-188) De infante Iudaeo = *Mir. BVM.* COD. LXI.
1326, 911.

Inc. *Quid igitur intuente Deo actum sit...*
Sequuntur (fol. 188-188^v), nullo lemmate interposito, *Mir. BVM.* 1114 et 708.

22. (Fol. 188^v) De Vitaliana quadam muliere.

GREGORIUS TURONENSIS, *In glor. conf.*, c. 5. Omissae sunt ultimae sententiae (*Quod non aliter sentiendum est...*)

23. (Fol. 188^v-189) De muliere quae tradidit filium suum abbati et in proximum obiit = *BHL.* 5759.

Sequitur (fol. 189-194), nullo praemisso lemmate et sine prologo, visio Wettini ab Hettone conscripta.

24. (Fol. 194-241^v) Ad Lausum liber qui appellatur Paradisus = *BHL.* 6532.

Deest epistula Palladii (*Laudo magnopere...*)

25. (Fol. 241^v-242) Item versus.

Anal. Boll., t. XI, p. 297-98.

CODEX LXIII, olim 61 (catal. 11)

Membraneus, foliorum sign. 1-211 [fol. 80 bis] (0^m,330 × 0,245), paginis bipartitis exaratus saec. XI.

1. (Fol. 6^v-12) Passio Quattuor Coronatorum = *BHL.* 1837. Nov. 8.

2. (Fol. 12-16) Passio S. Theodori mart. = *BHL.* 8077. Nov. 9.

3. (Fol. 17^v-29^v) Vita S. Martini Turonensis ep. = *BHL.* 5610.

4. (Fol. 29^v-32^v) Liber de transitu S. Martini ep. Turonensis = *BHL.* 5613 (sine prol.), 5619, 5621, 5622.

5. (Fol. 32^v-33^v) Sermo de translatione S. Martini egregii confessoris Christi = *BHL.* 5623.

6. (Fol. 33^v-34^v) Acta vel vita beatissimi Bricii ep. = *BHL.* 1452. Nov. <13>.

7. (Fol. 34^v-44^v) Passio S. Caeciliae mart. = *BHL.* 1495. Nov. 22.

8. (Fol. 44^v-48^v) Passio S. Clementis ep. = *BHL.* 1848. Nov. 23.

9. (Fol. 48^v-50) Expositio Gregorii episcopi Tyronensem

COD. LXIII. ecclesiae. Liber miraculorum B. Clementis mart. et pont. = *BHL.* 1855, 1857.

10. (Fol. 50-58^{v}) Passio S. Chrysogoni mart. = *BHL.* 1795, 118, 8093, 401. Nov. 23.

Eadem omissa sunt (fol. 55) quae et in cod. II^{4}.

11. (Fol. 58^{v}-66) Passio SS. Chrysanti, Mauri et Dariae virginis = *BHL.* 1787. Nov. 25.

12. (Fol. 66-69^{v}) Passio S. Andreae apost. = *BHL.* 428. Nov. 30.

13. (Fol. 69^{v}-81) Vita vel miracula sanctissimi Nicholai ep. = *BHL.* 6104.

14. (Fol. 81-94) Vita B. Ambrosii ep. quam scripsit Paulinus notarius = *BHL.* 377. Dec. <7>.

15. (Fol. 94-97) Vita et actus B. Zenonis episcopi = cod. II^{16,17}. Dec. 8.

16. (Fol. 97) Lectio S. Gregorii de mirabilibus B. Zenonis ep. = cod. II^{18}.

17. (Fol. 97-104) Vita S. Syri Ticinensis ep. = *BHL.* 7976. Dec. 9.

18. (Fol. 104-110^{v}) Translatio corporis S. Syri Ticinensis ep. = *BHL.* 7978.

19. (Fol. 110^{v}-113) Passio beatissimae mart. Luciae = *BHL.* 4992. Dec. 13.

20. (Fol. 113-123^{v}) Passio S. Thomae apost. = *BHL.* 8136. Dec. 21.

21. (Fol. 123^{v}-130^{v}) Passio S. Iohannis evang. et apost. = *BHL.* 4320. Dec. 29.

22. (Fol. 130^{v}-142) Vita vel gesta S. Silvestri papae = *BHL.* 7741, 7742, 7734. Dec. 31.

23. (Fol. 142-143) Passio B. Felicis presb. Nolani = *BHL.* 2885. Iul. 14.

24. (Fol. 143-148) Passio B. Marcelli papae et mart. = *BHL.* 5235. Ian. 16.

25. (Fol. 148-152) Passio ss. mm. Marii, Martha<e>, Audifax et Abbacuc = *BHL.* 5543. Ian. 20.

26. (Fol. 152-174^{v}) Passio S. Sebastiani = *BHL.* 7543. Ian. 20.

27. (Fol. 174^{v}-179) Passio S. Agnetis = *BHL.* 156. Ian. 21.

Deest clausula (*Haec ego Ambrosius...*)

28. (Fol. 179-183^{v}) Passio S. Vincentii mart. = *BHL.* 8631. Ian. 21.

29. (Fol. 183v-190v) Vita S. Gaudentii egregii conf. = *BHL.* 3278. Ian. 22. Cod. LXIII.

Deest prol. — Des. ut in cod. II[29].

30. (Fol. 190v-195v) Vita beatissimorum confessorum Iulii ac Iuliani = *BHL.* 4558. Ian. 31.

31. (Fol. 195v-199) Passio S. Agathae virg. et mart. = *BHL.* 133. Febr. <5>.

Inc. *Sancta Agatha passa est... Quintianus...*

32. (Fol. 199-202) Passio B. Valentini ep. et mart. = *BHL.* 8460. Febr. 14.

33. (Fol. 202-207) Vita vel Actus S. Gregorii papae urbis Romae = *BHL.* 3639.

34. (Fol. 207-211v) Passio S. Savini ep. et mart. = *BHL.* 7452. Dec. 7.

CODEX LXXVII, olim 73 (catal. 32)

Simul conglutinati sunt codicilli duo, exarati variis manibus saec. XIII.

I. Foliorum 34 (0^m,235 × 0,150).

1. (Fol. 1-28) Vita beatissimi Martialis conf. discipuli domini nostri Iesu Christi = *BHL.* 5552. Iun. 30.

2. (Fol. 28-33) Vita S. Alexi conf. = *BHL.* 287.

Des. *collocaverunt de XVII mensis iulii. De ipso quoque ita suavissimus odor fraglavit, ut omnibus esse putaretur aromatibus plenum. Tunc populi iocundantes... Amen.*

Fol. 33v-34 litteris constipatis scripsit manus alia saec. XIII bene multas antiphonas et responsoria de S. Marcello ep. Parisiensi, de S. Iohanne Baptista, de S. Dionysio, de SS. Trinitate, de Paschate, de Ascensione, de Pentecoste.

II. Foliorum 8 (0^m, 233 × 0,163).

3. (Fol. 1-8v) <Vita S. Patricii.>

Inc. *<B>eatus Patricius natione Brito, patre Calfurnio genitus, matre etiam Concessa nomine conceptus, puer duodecim annorum cum ceteris captus, ad Hyberniam insulam vectus est et apud quendam immitem gentilemque in servitute detentus. Sed quamvis immitis rex eum gravi premeret servitute, Deo tamen omnipotenti libera famulabatur mente...* (cf. *BHL.* 6508, l. I, c. 1, 2) — Des. *Cumque plaustrum trans flumen meditarentur dirigere, subito disparuit, oculisque eorum usquequaque quaerentibus postea non apparuit. Impossibile enim erat ut de tanto et tam beato corpore contendentibus pax esset, nisi Dei nutu talis visionis felix fallacia pia animarum propt-*

COD. LXXVII. *tiatione providenter sedaret, ne quod erat salus innumerabilium animarum in exicium et mortem verteretur multorum* (cf. ibid., l. II, c. 40).

CODEX LXXXVI, olim 61 (catal. 33)

Membraneus, foliorum I, K et sign. 1-170 (0^m,24 × 0,16), exaratus saec. XIII.

Praefixus est quaternio foliorum 8 [= A-H] (0^m,24 × 0,16) exaratus saec. XIII/XIV.

1. (Fol. A-E) Vita B. Hugonis ep. et conf. Ordinis Cartusiensis = *BHL.* 4022.

2. (Fol. E-H) < Translatio B. Hugonis > = *BHL.* Supplem. 4024.

3. (Fol. I, K, 1-170). De vitis sanctorum.

Opus de quo *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 20-24. Desinit codex mutilus in media narratione de SS. Faustino et Iovita, quae in hoc exemplari superaddita est. Index capitum totius libelli descriptus est saeculo XV fol. I et K.

CODEX CIV, olim 65 (catal. 80)

Membraneus, foliorum 216 [sign. 1-9, 9*bis*, 10-33, 33*bis*, 34 sqq.] (0^m,20 × 0,15), exaratus manu minime eleganti saec. XIII.

1. (Fol. 1-6) Passio SS. Dionysii, Rustici et Eleutherii.

Inc. *Post necessariam ac salutiferam domini nostri Iesu Christi passionem mirabilemque ab inferis resurrectionem atque gloriosam in coelis ascensionem apostoli mundo mortui Spiritu Sancto repleti* — Des. *Quarum passio est celebrata* VII *idus octobris anno incarnationis Domini* LXXXVI°, *peracta in Monte Mercurii, qui modo ab incolis Mons Martyrum nominatur, quia ibi videlicet Christus dominus noster praefatos milites suos martyrio coronare disposuit; cui sit laus... Amen.* Cf. *BHL.* 2175.

2. (Fol. 6-10v) Vita B. Leonardi = *BHL.* 4862.

Omissis ultimis verbis, des. *et in memoriam beati Remigii archipontificis, praestante... Amen* (ARBELLOT, c. 40 med.)

3. (Fol. 11-17) Passio S. Mauricii et sociorum eius = *BHL.* 5741.

Reliquis omissis, des. *quae vastae rupi nunc est adiuncta, ad laudem Domini... Amen* (= *Act. SS.*, num. 15 extr.)

4. (Fol. 17-22^v) Passio SS. Gorgonii et Dorothei = *BHL*. 3617. COD. CIV.

Deest epilogus.

5. (Fol. 22^v-28^v) Passio SS. Cosmae et Damiani.

Inc. *Diocliciano et Maximiano principibus, residente Lysia praeside in Egea civitate pro tribunali relatum est ab idolorum sacerdotibus de beatis Cosma et Damiano eo quod sint christiani* — Des. *ideoque festinavimus venire ad auxilium tuum. Multa quidem et alia mirabilia per eos Dominus operatus est et operatur usque in finem, quae propter prolixitatem devitamus enarrare. Passi sunt autem... Amen.*

6. (Fol. 28^v-33^v) Passio ss. mm. Gervasii et Protasii = *BHL*. 3514.

7. (Fol. 33^v-35) Passio S. Viti mart. = *BHL*. 8712.

8. (Fol. 35-43, 45-45^v) Passio S. Caeciliae virg. = *BHL*. 1495.

Inc. *Omnibus patent Christi vestigia..*

9. (Fol. 45^v, 44-44^v, 46-59) Passio S. Eustachii et sociorum eius = *BHL*. 2760.

10. (Fol. 59-64^v) Passio S. Evasii mart. = *BHL*. 2792.

11. (Fol. 65-68^v) Dedicatio ecclesiae sive victoria S. Michaelis = *BHL*. 5948.

Foliis perditis, des. mutila : *Deus talem gratiam mundo per eum donare dignatus est. Sicut apostolus dixit* : *Quia*|

12. (Fol. 69-71^v) Passio SS. Alexandri, Iventii et Theodoli = *BHL*. 266.

Omissa priore parte, inc. abrupte : *Tunc abiit commentariensis ad Aurelianum dixitque ei universa...* (= *Act. SS.*, num. 13).

13. (Fol. 72-79) In nativitate B. Mariae.

Inc. *Erat vir in Israel, nomine Ioachim, ex tribu Iuda* — Des. *Et cum gaudio usque ad domum eam sacerdotes duxerunt clamantes : Beata illa mater quae genuit Mariam; in caelo, et in terra in saecula saeculorum est glorificata. Amen*. Cf. *BHL*. 5335, c. I-XII.

14. (Fol. 79^v-84^v) Passio S. Thomae mart.

Inc. prol. ut in *BHL*. 8180. — Des. *Quibus iure ac merito sanctus Cantuariorum archiepiscopus Thomas associandus est, et quia totius vitae et conversationis eius insignia recolere non sufficimus, passionis eius modum causamque succinctus sermo percurrat* (cf. ibid. paulo post med.) Inc. Passio ut *BHL*. 8211. — Des. (vix non ut eadem) *Denique adversus omnes*

COD. CIV. *aemulos suos usque adeo cancellariae vel archidiaconatus officio in rebus gerendis praevaluit martyr Christi, quod singulis fere diebus iteratum videres de sene quod de unigenito legitur: venient ad te qui detrahebant tibi et adorabunt vestigia pedum tuorum. Passus est autem ... ad quam nos perducere .. Amen.*

15. (Fol. 84v-89) Passio S. Demetrii mart.

Inc. *In illis temporibus quando ingressus est Maximianus imperator Tessalonicam, erat enim cultor daemonum et contrarius omnipotenti Deo, et hic erat christianorum saevissimus persecutor et colentes Deum caeli crudelissime necabat; inter quos fuit beatissimus Demetrius, fortis athleta Christi, qui gratia divina repletus* — Des. *Unde si alicui haec incredibilia videntur, usque adhuc ad testimonium ipsius ecclesiae for<es> apparent combustae. Igitur pronis mentibus postulamus, o beate martyr Demetri, ut pro omnibus tuam solemnitatem celebrantibus preces digneris effundere Domino, ut nos... Amen.*

16. (Fol. 89-91v) Passio S. Genesii mart. = *BHL.* 3320.

17. (Fol. 91v-93) Passio SS. Simplicii, Faustini et Beatricis = *BHL.* 7790.

Omissis ultimis verbis, des. *passionem sanctae Beatricis in convivio vindicatam ad laudem Iesu Christi... Amen.*

18. (Fol. 93-93v) Passio S. Felicis = *BHL.* 2857.

APPENDIX

I. De S. Guniforto martyre.

E codice II. Cf. supra, p. 333[a].

Incipiunt miracula B. Guniforti martyris.

1. Refertur in divinis voluminibus quod secretum regis abscondere bonum est. Dei enim enarrare miracula glorificum est. Ideo nunc incipiam de miraculis gloriosissimi martiris Guniforti enarrare. Nolo [1] enim vos latere, fratres, quod illi de Morcano, qui sunt cives et habitatores civitatis Papie, iam fuerunt magni domini et potentes, in vicinatu illo in <quo> sepultum est corpus beatissimi Guniforti martiris. Nam tunc temporis quando dicti de Morcano erant tam magni et potentes, accidit ut quedam mulier, que erat uxor cuiusdam potentis viri qui erat de dicta prole, ut quadam die iret ad ecclesiam sancte Marie Virginis, ubi iacet corpus sancti Guniforti martiris. Et cum dicta mulier esset in dicta ecclesia, una crocia (1) cecidit super caput dicte mulieris, ita quod modicum sanguinis inde exivit. Et cum dicta mulier ivisset ad domum suam, emisit spiritum coram viro suo. Videns autem vir uxorem suam sic spirantem, interrogavit eam quare spiritum emisisset ; et significavit viro suo : « Sic et sic accidit michi in ecclesia sancte Marie ; cum ibi essem, unum votum cecidit super caput meum. » Tunc vir dicte mulieris, audito hoc, iratus est nimis et ivit ad ecclesiam ubi cecidit votum super caput mulieris ; et omnia vota que erant ibi in dicta ecclesia precepit auferri et portare super unum plaustrum ad aquam Ticini ut ibi prohicerentur. Et factum est sicut imperatum fuerat per illum maledictum hominem. Sed quid factum est? Deus, qui est iustus iudex et qui nullum malum dimittit impunitum et nullum bonum immuneratum, dedit ei talem maledictionem quod in illo anno ille maledictus homo vidit duorum filiorum suorum mortem et mortem unius equi sui, et quatuor boves in uno anno mortui sunt ei, et ipse anno predicto unam maximam infirmitatem <habuit> ; insuper

1. — [1] volo *cod.*

(1) Fulcrum subalare. Ducange, l. v.

omnes possessiones sue fuerunt in dicto anno dissipate. Quid plura? Quasi omnes illi de Morcano, quia tanto malo non contradixerunt, tam in rebus mundi quam etiam in personis ceciderunt, et quasi ad nihilum redacti sunt. Et hoc enim factum est iusto iudicio quia ut legitur, agentes et consencientes pari pena puniuntur. Sed quid dicam? Quoniam medicina Dei tetigit plagam, infirmi sanati sunt in anima. Et tunc agnoverunt suam infirmitatem stetisse nimiam. Et tacti dolore cordis intrinsecus facti sunt devoti qui fuerant contemptores Dei et suorum servorum fidelium. Unde factum est ut illi de dicta prole quos divinus timor a malo non revocavit, saltem corporalis pena cohibuit eos a peccato, quod deinceps devocionem magnam in beatum martirem Gunifortum habere ceperunt.

2. Unde multi de dicta prole, tam masculi quam femine, veniebant ad festum beatissimi martiris Guniforti. Et factum est ut quadam vice in festo dicti martiris gloriosi quedam mulier, que erat uxor cuiusdam viri, nomine Iacobus de Morcano, cum uno suo filio, nomine Albricus, claudus a nativitate, veniret ad sepulcrum sanctissimi martiris Guniforti. Et cum filius dicte mulieris esset super quandam quadrigam iuxta archam sanctissimi Guniforti martiris, optatam sanitatem sui corporis suis sanctissimis meritis accipere meruit. Dictus autem puer accepta sanitate surrexit in grabato suo, quia iam habebat circa annos quindecim quod nondum suis pedibus propriis ambulaverat passum unum terre ; surgens letus et gaudens et magnificabat Deum et alios circumstantes ad laudem invitabat dicens : « Benedicite Deum celi qui in sanctis suis semper gloriosus est. Ecce quod meritis suis gloriosissimi martiris Guniforti sanitatem integram corporis mei merui accipere. O mira sanctorum et inenarrabilis gloria quae nequit mortalium existimatione metari [1]. »

3. Inter hec tamen que de virtutibus incliti Guniforti martiris conamur eximere, illud magno opere memorandum reor quod virtus que ab eisdem claruit maxime in liberandis captivis enituit vel in carcere positis vel etiam de falso crimine accusatis. Unde quadam vice accidit ut quidam miles de civitate Cumarum, devotus beatissimi Guniforti martiris, cum quodam suo famulo veniret Mediolanum. Et cum ibi plurimos dies stetissent, accidit ut in quodam hospicio ubi ipsi erant fuit factum a quodam quod<d>am furtum. Et ecce ut dictus miles de dicto furto accusaretur cum suo simili famulo, et tandem iudicis lata est sentencia super militem et super simulque fa-

2. — [1] existimationem meari *cod.*

mulum ut morte ambo morirentur. Nam militi iussit dari gladio, famulo vero furcis patibulum. Cum autem dictus miles inculpabilis dicti furti simul cum suo famulo ad iudicium ducerentur ut eos morti traderent, factum est ut quasi uno ore miles simul cum suo famulo beatissimi Guniforti martiris auxilium invocarent, clamantes et dicentes : « Clementissime martir Guniforte, miles fidelissime imperatoris celestis curie, ora pro nobis Dominum qui te elegit, et succurre nobis tuis famulis humano auxilio destitutis, quia iniuste damnamur. » Erant enim corda eorum habentes fiduciam in Domino et in suo sanctissimo Guniforto martire. Et statim inclitus martir Gunifortus stetit in medio eorum in specie cuiusdam iuvenis et exclamavit voce magna et dixit : « Mundus sum ego a sanguine horum. » Et cum staret in medio eorum, ait ad eos : « Revertimini ad iudicium, quia isti dampnantur iniuste. » Et ita factum est ut quos consulis sententia morti male dictaverat, meritis et intercessione Guniforti gloriosi martyris a mortis vinculo fiunt salvi et liberi. O quam bonum et salubre est semper invocare divinum auxilium et suorum servorum fidelium. Quia namque legitur : Prope est Dominus omnibus invocantibus eum in veritate. Quis igitur, fandi locuplex, cuncta miraculorum prodigia que per beatissimi Guniforti merita Dominus operatur, inquirere vel eloqui sufficiat, et generalia eius beneficia veluti revolvere specialia ? Sed nos qui de [1] meritorum suorum gloria gratulamur, oremus ut intercessio gloriosa, quam apud dominum nostrum Iesum Christum prevalere sine cunctacione credimus, beati Guniforti nos protegat ut aliqua sue beatitudinis protectione, in eternum at<t>ingere mereamur, prestante domino nostro Iesu Christo, cui est honor et gloria in secula seculorum. Amen.

4. Item aliud miraculum. Quidam mercator nomine Franciscus Pastecha, civis Ianuensis, morabatur in Pera que est in Romania [1] penes civitatem Constantinopolim ; et in anno currente MCCCXL contingit casus quod quedam galee aplicuerunt ad dictum locum Pere, ita quod gentes currebant ad videndum dictas galeas. Et dictus Franciscus cucurrit ad ripam maris pro videndo et ascendit super naves que erant ligate ad ripam sicut certi alii faciebant ; et cecidit in mare ita et taliter quod submersit se bis in mari subter et supra et ipso semivivo recordatus fuit de sancto Guniforto. « O sancte Guniforte, adiuva me ! » Et incontinenti vidit super eccle-

3. — [1] (q. d.) quidem *cod.*
4. — [1] Romana *cod.*

siam sancti Michaelis dicti loci Pere sanctum Gunifortum, et ex improviso arripuit ipsum per capillos capitis sui; et sic evasit idem mercator de submersione maris.

5. Item aliud miraculum. Filius dicti Francisci, nomine Todescus, dixit quod tempore mortalitatis anni MCCCL (et que mortalitas discurrit per universum mundum, videlicet de morbo inguinabile et nullus poterat evadere qui ipsum morbum haberet) contingit dictum Todescum dictum morbum habere, ita quod preparata fuerant sibi cerea et ea que erant oportuna ad sepeliendum ipsum. Unde dictus Franciscus dixit dicto filio : « O fili mi, roga et supplica devotissime sanctum Gunifortum ut te liberet a dicto morbo. » Unde dictus Todescus, ipso fere semivivo, supplicavit devotissime; cum lacrimis aiebat : « O sancte Guniforte, adiuva me. » Et continuo sudor maximus invasit eum ita et taliter quod liquefecit eum, et ita evanuit dictus morbus ab ipso. Unde dictus Todescus venit ad visitandum corpus et ecclesiam sancti Guniforti anno MCCCLIII, et ibi largitus fuit pulcra dona et pecuniam de qua fuerunt facta hostia dicte ecclesie et aptata solaria campanilis dicte ecclesie. Et adhuc dictus Todescus dictum corpus et ecclesiam visitavit MCCCLVI et dixit coram multis suprascripta et ipsa esse vera prout superius continetur.

6. Explicit legenda beatorum martirum Guniforti et Guniboldi. Et celebrantur festa predictorum martirum subscripto modo. Primum festum scilicet sancti Guniforti celebratur Papie xxii[a] die augusti. Festum sancti Guniboldi celebratur Cumis xiii[a] die octubris ubi decol<l>atus fuit. Festum sanctarum virginum et martirum, sororum eorundem martirum celebratur in Alamania, ubi diversa substinuerunt pro Christi nomine die nono ianuarii. Eorum corpora requiescunt in ecclesia sancti Carpofori extra muros burgi civitatis Cumarum; quarum nomina sunt scilicet Pusillana et Favilla.

II. De SS. Faustina et Liberata.

E codice II. Cf. supra, p. 333 [3].

Incipit vita sanctarum virginum Faustine et Liberate.

1. Sacratissime virgines Liberata et Faustina, secundum carnem sorores sed animi affectione magis coniuncte, nobiles quidem genere, sed nobiliores longe vita et conversatione fuere. Nemo enim vere

nobilis nisi quem virtus nobilitat. Quarum pater, Iohannas nomine, cum esset dives opibus, habundans rebus, inter multa alia que possidebat Genesine curie (1) proprio ceteris propensius delectabatur predio. Nec immerito, cum esset ferax frugibus, arboribus consita fructiferis, fontibus irrigua, pascuis uberrima; sed et torcularia pleno cornu vini saporiferi copia redundabant. Cui a parte septentrionali per Padi fluenta preterlabentia ascendentium et descendentium navium multitudo fidam in portu inveniens stationem, non modicam rerum venalium copiam subministrabat. Predicto igitur Iohannati tantis talibusque deliciis affluenti due tantum erant filie, Liberata videlicet et Faustina, facie decore, sermone pudice, incessu graves, tocius corporis habitu modeste et, ut in brevi concludam plura, universa morum honestate predite. Mater iam dudum honere corporis deposito viam universe carnis secuta fuerat. Iamque temporis processu sacre virgines ad nubiles pervenerant annos. Et cum a pluribus pro forma, nobilitate et divitiis in coniugium ardenter peterentur, patre satagente querebantur viri mori conformes et genere consimiles.

2. Dum hec agerentur, alto divine pietatis cons[c]ilio quedam mulier orbata est viro, que immenso eiulatu et magnis clamoribus vicinia fatigabat. Unde, sicut mos est, pluribus utriusque sexus concurrentibus, contigit beatas virgines Liberatam et Faustinam hiis interesse exequiis. Cumque pietatis intuitu illius vidue miserie compatiendo laceram crinibus, squalidam vultu, crebris gemitibus et altis suspiriis miserabiliter concuti considerarent, tunc, ut credo, una Sancti Spiritus inspiratione afflate versis in se invicem vultibus, inquit altera alteri: « Numquid et nos pro viris quibus pater sollicitus tanta diligentia nos copulari laborat, huiuscemodi habebimus doloribus affligi, angustiis premi, crutiatibus torqueri? Numquid et nos post pericula fetus morti vicina, post dolores partus in quibus propriis vocibus nostre calamitatis efficimur indices[1], tali corporis gestu omnium ora in nos vertere debebimus ut nos contemplantes quasi spectaculum omnium s[c]imus? Adde quod forsan procaces urbis et sicut multorum talium consuetudo esse solet, ut

2. — [1] iudices *cod.*

(1) Hodie *La Rocca di Olgese*, frazione del com. di Pianello Val Tidone, prov. di Piacenza.

zelotipie ardore succensi levi suspitionis occasione de facili minis et verberibus nos duriter affligent. Sed esto ut boni sint et faceti, bene morigerati per omnia et obtemperantes nobis mores gerant et ex medullarum intimo nos diligant et diligantur; nonne quanto ampliori dilectione accendemur, tanto vehementiori timore erga eos angustabimur? Nonne eorum abs[c]entia dies sollicita, nox anxia, flebilis hora? Nonne ad omnem hominum strepitum quasi in extasi mentis timebimus timenda et non timenda? Absit hoc a nobis, absit ut tot inevitabilibus necessitatibus subdite carnalium hominum maculemur pollutione, quorum coniunctio etsi cum gaudio incipi videatur, nunquam tamen finis sine dolore terminatur. Quinimo immortali sponso totis viribus inhereamus; ipse est enim qui nullam patitur indigentiam et cunctis dat affluenter, nec ulli improperat, in quem angeli cernere desiderant, cuius visione frui perpetua est beatitudo. Hunc eligamus, hunc diligamus, huic omni nixu obediamus. »

3. His dictis sub silentio Marcello sacerdoti cons[c]ilium coniciunt obnixe rogantes ut earum vie dux et sustentator et tam sancti propositi particeps esse dignaretur. At ille et se certum habuit et tam iuste peticioni libens assensum prebuit. Transmisso igitur Pado flumine Cumanam urbem usque pervenerunt, ubi extra eiusdem urbis portam ori[g]entalem in honore gloriose virginis oratorium fundaverunt, in quo aliquamdiu commorantes Deo dignas laudes persolvebant. Sed quia non est oc[c]iosa virtus, cupientes de virtute in virtutem proficere, progresse abinde longius quasi stadii unius apud fluvium Coxam (1) ad instar prioris in honore beati Iohannis Baptiste novam ecclesiam hedificaverunt. Revertente igitur patre et de filiarum recessu cognito lacrimabiles voces ac eiulatus dolentissimos mittebat ad celum et, dum sic permaneret, est qui referat filias suas sacras virgines effectas et inrevocabiliter Deo dicatas. Quo cognito, mittitur a patre diserte ac elloquentissime lingue nuntius ut, si fieri posset, earum animum ab intentione revocaret. Sed cognito firmo earum proposito, pater earum fide plenus et devotione Genesine Curie predium, cuius supra mentionem fecimus, licet hereditario iure eas contingeret, paterna tamen donatione eidem cenobio perpetuo habendum et fruendum contulit et confirmavit.

4. Sancte igitur virgines Liberata et Faustina unanimiter cum Marcello sacerdote divinis laudibus vacantes, vigiliis, elemosinis et

(1) Vulgo *Cosia*, torrens qui in lacum Comensem influit.

orationibus instantes, etate integra dies suos bonos compleverunt. Unde debitum carnis solventes de conditione interdicti <quod> a primo homine omnibus solvi necesse est, cum etiam Domini fuerit exitus mortis, beata Faustina minor natu octavo decimo kalendarum februarii, angelis ministris, animam Deo reddidit. Quam e vestigio beata Liberata, ne diutius vel eius dolore angeretur vel eius beatitudinis societate privaretur, tercia die post secuta est. Iam enim celestium civium consortes[1] cantare possunt[2] secure : « Iam enim hyems transiit, hymber habiit et recessit, quia torpor corporee molis[3] et gravis tribulationum instantia desierunt. Siquidem introduxit nos rex in cubiculum suum et dextera illius amplexatur nos, cum simus in iugi quiete et potioribus Dei bonis perenniter fruamur. » Sepulte autem sunt in pace in ipsa ecclesia beati Iohannis Baptiste quam hedificaverunt ad honorem Dei, cui est laus et gloria per infinita secula seculorum. Amen.

4. — 1 cum sortes *cod.* — 2 posset *cod.* — 3 mollis *cod.*

III. Item de SS. Faustina et Liberata.

E codice XXVII. Cf. supra, p. 345[85]*. Huius libelli versio italica typis prodiit* : Historia della vita delle sante vergini Faustina et Liberata, cavata da' libri della Chiesa Catedral di Brescia et dal latino à commune beneficio de devoti tradotta. *Brescia, 1585, 14 pp.*

In sanctae Liberatae virginis.

1. Iuxta montana illa Lombardiae seu Italiae quae Alpis Socia (1) dicuntur, est regio quaedam, Genesina (2) vocata, quae olim ita fertilis ac delectabilis erat, ut paradisus tertius[1] videretur. Huic dominabatur quidam nobilis baro, nomine Iohannes, qui tam divitiis quam potentia cunctis fere Italiae principibus antecedebat. Habebat autem nobilis vir iste Iohannes uxorem, quam illi congruam tam generis ingenuitas quam pulchritudinis decor et morum claritas reddebat honestam. Ex hac postquam longo tempore sterilis fuerat duas solas[2] filias genuit successive ; quarum

1. — 1 *ita cod.;* terrestris? — 2 *add. in marg.*

(1) Alpes Cottiae. Cf. *Act. SS.*, Ian. t. II, p. 197.
(2) Cf. supra, p. 363, annot. 1.

primam Liber<at>am, secundam vero appellavit Faustinam. Hae autem tempestive nimis matris solacio destitutae ad tantam pervenerunt tam formae elegantiam et morum et honestatis decentiam, ut propter bonam famam a cunctis Italiae desiderarentur nobilibus et a pluribus peterentur. Sed pater eas tenero nimis affectu amplexans non acquiescebat petentibus, sperans semper aliquos invenire, quibus eas melius maritare posset.

2. Interim contigit militem quendam mori in partibus illis uxoremque illius tanto dolore teneri, ut non posset ab aliquo vel aliqua consolari. Ad quam cum praedictae virgines consolationis gratia accessissent, eiusque tristitiae gestus et modos horribiles conspexissent, videntes quod eam consolari nullo modo valerent aspicientesque se invicem, sic dicebant : « Sicne fatuae et simplices erimus ut talia quaeramus gaudia quae finiri habeant in lamenta? Non melius esset illum sponsum accipere, qui mori non potest neque eius absentia consequi damnum, tristitiam vel dolorem? » Cui Faustina : « Sicut loqueris, ita est, et quod suggeris placet omnino. » Valefacientes illi tristissimae viduae domum redeunt et sibi invicem numquam nubere, sed perpetuo continere promittunt. Et quia sciebant iuxta suum desiderium Christo non posse perfecte servire in domo paterna sub patria[1] potestate, adeunt Dei sacerdotem sanctum Marcellum, <et> ut eis fugere de patria sua ob Christi amorem volentibus comes fieri dignaretur,exposcunt. Quibus vir Dei congratulans, licet esset grandaevus et in illa regione prae nimia sanctitate famosus, hilari vultu respondit : « Quoniam Dei, non vestri, hoc esse puto consilium, me vobis offero patronum et socium, et consulo ne tantum bonum amplius differatur. Pater enim vester, qui nunc abest a patria, forte cito redibit, et ignoramus an secum ducat maritos vobis et sic impediri contingat quod Deus vobis inspiravit. » Statim igitur virgines sanctae, acceptis iocalibus quae vel mater illis reliquerat aut donaverat pater,videlicet sertis, manubiis,dextraliolis, zonis, aureis anulis, armillis et gemmis, atque aliis multis quae baronum solent exhibere puellis, una cum solo Dei sacerdote sancto Marcello noctu discedunt et cursu veloci Comum usque perveniunt. Ibi iuxta portam septemtrionalem intraverunt oratorium quoddam in honorem sanctae Mariae virginis constructum ; in orationibus ac Dei laudibus vacantes, ieiuniis ac vigiliis et elemosynis insisten[ten]tes, in brevi ad apicem perfectionis ac salutis ascendunt.

2. — [1] patriae *cod.*

Unde factum est ut odor bonae famae ipsarum per civitatem Comensem ac circumquaque diffusus multas attraheret ipsarum exemplo ad Christum Dominum serviendo in sanctitate atque iustitia et ad eas humiliter visitandum.

3. Verum illae concursus tantae multitudinis non ferentes et Christo in silentio placere solummodo cupientes illud exeunt oratorium et super fluvium, quod Coxia (1) dicitur, oratorium priori simile in honorem sancti Iohannis Baptistae perficiunt, ibique adiunctis eis quam pluribus virginibus sub arta religione, sanctarum virginum velamine ab episcopo recepto, sub religione et sancta regula vivunt. Opus autem illarum erat aut hymnos et psalmos legere aut orationibus et ieiuniis insistere aut elemosynas pauperibus erogare, verbum Dei ex ore sancti Marcelli frequenter audire et cottidie officium missae, silentium perfectissimum observare ac horis debitis divinis laudibus cottidie laborare. Nullas illis de cultu vestium cura erat, de cibis nulla sollicitudo gravabat.

4. Dumque talibus virgines Dei insudarent, pater earum revocatur a servis, et illi quid de filiabus accidisset indicatur. Quod ille audiens nimio dolore percutitur, lamentatur, eiulat et turbatur, nuntios dirigit cursoresque transmittit ut filias inveniat, quas perditas aut furtum sublatas ab aliquo suspicatur. Moram igitur facientibus, qui missi fuerant, ecce peregrinus quidam advenit, qui de puellis retulit quo ierant et quid et qualiter se agebant. Laetus pater quendam nobilem et prudentem amicum vocat et rogat ut sumptis equis et famulis Comum acceleret cursum et ad se puellas adducat. Ubi ergo vir ille ad civitatem Comensem pervenit, puellas sacras inveniens, primo quidem eas leviter increpat, et patris ac totius patriae enarrato dolore, ut redeant, multis precibus et suasionibus instat. At illae memores verbi Domini, qui ait : Nemo mittens manum ad aratrum et aspiciens retro aptus est regno Dei, [quae] nec acquiescunt precibus nec persuasionibus evincuntur. Quod ubi vir ille prudens advertit et ad patrem est reversus ac eas sanctimoniales factas referens, dixit impossibile esse eas ad patriam revocare, utputa in amore Domini fixas. Pater vero, quia Christo devotus erat, et in amore Dei similiter fixus, hoc audiens et Deo gratias agens, consolatione recepta, quia sciebant ubi erant filiae, eis consolatoriam scripsit epistolam, in qua eas paterna benedictione confirmans, ut perseverarent in eo quod coeperant, imperavit. Sed et

(1) Cf. supra, p. 364, annot. 1.

curam[1] permaximam illi coenobio, quod construxerant, post mortem suam dotavit et perpetuo tradidit et donavit, sicut patet in praesens.

5. In illo igitur monasterio, quod nunc Feminium[1] dicitur, multa ac mirabili sanctitate viventes et miraculis quam plurimis clarescentes in aetate bona et oboedientia defunctae sunt et in paradisum sanctorum ab angelis introductae. Cum enim de hoc mundo recederent, voces angelicae sunt auditae et ipsarum cellae odore mirabili sunt repletae, ita ut omnes qui aderant dicerent quod non humanam sed angelicam vitam duxerant illae sanctae. Obiit autem sancta Faustina XVIII kalendas februarii; quam sancta Libera<ta>, ne diu ex sororis contristaretur absentia, post triduum est secuta. Sepultae sunt igitur ab episcopo et clero cum reverentia magna. Et crebrescentibus miraculis, fit ibi concursus populi magnus, et multae virgines earum exemplo saeculum dereliquerunt et usque in praesens beati Benedicti regulam custodiunt diligenter. Sed antequam animam redderet Creatori, expansis manibus oravit, dicens: « Domine Iesu Christe, qui de sinu Patris propter nos in uterum dignatus es descendere matris, et qui sine dolore eius aut aliqua laesione ex ipso virginali utero humanis oculis visibiliter apparuisti, et qui de domo patris mei me tua pietate vocasti et coniug<i>um ac fetus despicere voluisti, exaudi me ancillam tuam te humiliter deprecantem et praesta per tuam passionem et tuae sanctae genitricis intercessionem ut quaecumque mulier in dolore partus laboraverit et per te suum creatorem cognoverit et nomen meum ad suum auxilium imploraverit, tu benignissime per tuam misericordiam exaudire digneris, qui sine termino vivis et regnas in saecula saeculorum. Amen. » Et statim facta est vox de caelo, dicens: « Libera<ta>, dilecta filia mea, exaudita est oratio tua. Fient quae humiliter implorasti. » Quo facto, migravit ad Dominum.

4. — [1] *ita cod. pro* curiam.
5. — [1] *lectio dubia. Cf.* A. DE TATTIS, Sanctuarium seu Martyrologium sanctae Novocomensis Ecclesiae (Novocomi, 1675), p. 8.

IV. DE S. GENESIO MARTYRE.

E codice XXIII. Cf. supra, p. 335.*

Vita sive passio sancti Genesii martyris.

1. Temporibus Maximiani et Diocletiani imperatorum orta est persecutio maxima christianorum. Praeceperant enim praedicti

imperatores ut si quis christianae religionis inveniretur, sine audientia puniretur. Convocato itaque universo exercitu, missi sunt per diversas provincias qui expugnarent totius ecclesiae fundamentum. Quo terrore universus orbis concutitur. Erant enim multi in omnibus regionibus mundi qui diaboli respuentes stultitiam, Christi servantes doctrinam, diligenti examinatione Christum Dei filium quaerere et invenire cupiebant. Sed complures istius saeculi dulcedine capti caelestem pro terrena perdiderunt gloriam, carnis timore revertentes ad mortis amorem. Reversi sunt autem qui ex militia imperatorum missi fuerant fidei catholicae expugnatores, hoc renuntiantes invenisse usquequaque Dei cultores.

2. Igitur Maximianus omni belua crudelior, saeva tigride saevior, ad inferiores Hispaniae partes perrexit. Audierat enim illic unius Dei multos esse cultores. Et omnes in unum congregatos iussit iudex Simplicius diversis tormentorum generibus affligi : alium quidem suspensum per pedes, igne subtus posito ; alium in quatuor lignis extensum et diutissime afflictum ; alium ungulis leonum exaratum. Et sic per diversa supplicia ab impio iudice disposita viri fere quingenti suorum corporum hostiam immolantes Deo et domino Iesu Christo verum sacrificium moriendo obtulerunt. Et hoc praecepit saevissimus iudex, ut eorum corpora nemo sepeliret. Erat tunc temporis in illis regionibus vir quidam, nomine Genesius, vere et perfecte christianus ; et hoc tantummodo soli Deo notum, hominibus autem ignotum. Hic nobilis quidem genere, sed fide et sapientia nobilior, erga imperatorem fortitudine, erga Christum devotione certabat. Et cum summo ac venerabili studio sanctorum corpora occulte colligens condigno honore sepulturis tradebat ; atque die noctuque ab oratione non cessans, indefessas laudes Deo cottidie exhibebat. Eruditus enim erat litteris, et ideo ab imperatore excellentior cunctis factus, regalis domus erat praepositus.

3. Perseverante adhuc imperatore Maximiano in eadem saevissima persecutione, missus est Genesius ad Teutonicam Franciam ad destruendam christianorum credulitatem. Ibi cum plurimos Christi fideles invenisset, non destruxit, sed fortiter confirmavit. Illos etiam qui cum eo missi fuerant, omni idolorum cultura relicta, ad fidem Christi convertit. Tantam enim ibi per illum Dominus dignabatur ostendere virtutem, quod etiam surdis reddebatur auditus, caecis visus, claudicantibus gressus. Orationibus quoque eius daemonia ab obsessis corporibus eiciebantur, et quicumque variis infirmitatibus detinebantur, ipsius precibus pristinae reddebantur sani-

tati. Haec omnia imperatori sunt relata a quodam nequissimo Tertulino. Imperator Maximianus haec audiens iussit eum perduci ad se. Quem interrogans dixit : « Quid, profane, evertisti gentem, quam putabam te convertere ? » Cui beatus Genesius : « Non everti, sed potius converti. » Maximianus ira repletus iussit eum ad statuam Martis praesentari, ut adoraret deum Martem. Quem intuens beatus Genesius subridens ait : « Iste non est deus, sed potius daemonio plenus. » Tunc imperator furore elatus dixit : «Sacrifica deo Marti, et eris noster ut antea ; sin autem, diversis poenis te affligam. »

4. Sanctus Genesius nullam metuens poenam, quia ubi pura est conscientia, ibi vilis est poena, ait : « Miles, imperator, sum tuus ; sed tamen, quod libere confiteor, Dei servus. Tibi debeo militiam, illi innocentiam. A te praemium terreni laboris accepi ; ab illo vitae exordium sumpsi. In hoc nequaquam te sequar, ut Deum negem esse actorem [1]meum, qui fecit omnia quae transacta sunt et quae nunc sunt et quae exspectamus adhuc ventura. » Eadem hora missus est in carcerem. Ibi cum septem dies et totidem noctes sine victu viveret, ab angelo confortatus plurimos ad fidem convertit, qui sibi praeparati fuerant tortores. Viderant enim ibi splendidissimam lampadam in nocte lucentem et angelos Dei spiritualia cantica psallentes et unoquoque die cibos afferentes. Hac visione custodes perterriti iuxta carceris ianuam ceciderunt velut mortui. Confestim vir sanctissimus inde progressus Viennam usque perductus, ab incola loci illius honorifice receptus, diebus plurimis ibi commoratus, ab infirmitate corporis et animae multos, Deo auxiliante, curavit. Mulierem quoque hospitis sui precibus et orationibus a daemonio correptam liberavit.

5. Igitur beatus Genesius videns quod per eum Dominus multas operabatur virtutes, celeriter ad episcopum pergens, ab illo clericus effectus est et usque ad diaconatus gradum perductus. Eodem vero tempore dum iter faceret, cupiens Romam pergere, imber et aqua impedit sibi viam. Quod dum videns vir sanctissimus Genesius, cucurrit ad arborem quae erat in latere montis excelsi, et sedit iuxta arborem illam. Illic eo commorante diebus tribus sine victu et cooperimento, tandem cessavit aqua. Interea quarto die venatores portantes leporem inde transeuntes viderunt beatum Genesium ad radicem arboris sedentem, quae erat plena foliis et floribus,

4. — [1] *lege* factorem.

hiemali tempore imminente. Qui procurrentes ad beatum virum, straverunt se ad pedes eius, postulantes ut benedictionem ab eo acciperent. Quos dum vir Dei ita attentos vidisset, sic allocutus est, dicens : « Filii, properate ad promissam patriam, quam habere poteritis, si solum Deum agnoscere vultis, qui vos ex nihilo fecit. » Cumque omnes pariter uno ore respondissent se velle ab eo baptizari, iussit aquam afferri et eos baptizavit. Qui exeuntes de aqua Christum Dei filium ubique praedicantes, domum reversi sunt laetantes.

6. Haec et alia multa Domino per servum suum operante, nuntiatum est Maximiano saevissimo ac crudelissimo imperatori quod quidam Genesius magnam hominum partem ad fidem Christi convertisset. Maximianus igitur, nomine audito, praecipit ut, si quis eum inveniret, ad se manibus post tergum vinctis afferret. Inventus <est> autem in quadam spelunca, nocte ac die ab oratione non cessans. Perductus itaque Romam, sistitur ante tribunal iudicis. Tunc praeses beato viro dixit : « Tu es cultor illius crucifixi? » Sanctus vero Genesius respondit : « Ego sum servus Iesu Christi. » Imperator ergo iussit simulacrum Iovis adduci ante conspectum beati Genesii, ut adoraret. Sanctus itaque nullo timore perterritus, sed fide atque constantia animi roboratus, subridens ait : « In nomine Domini pereant omnes dii tui et eorum cultores. » Imperator ait : « Tu ergo, si vis vivere, sacrifica diis omnipotentibus, ut tibi possint esse propitii. » Ad haec beatus Genesius respondit : « O stultissime imperator, nec tibi sunt propitii nec suis cultoribus. » Dioclicianus iracundia plenus ait : « Nega tuum Christum et cole deum Iovem invictissimum, ut tuae vitae sit subsidium. » Et apprehendens beatus Genesius simulachrum Iovis proiecit in pavimentum, et totum confractum est praesente imperatore.

7. Maximianus ergo furore et ira repletus prae tristitia dei sui Iovis, non manducans neque bibens tribus diebus in lecto iacuit. Quarto denique die tandem imperator erectus allocutus est universo exercitui suo : « Ubi est deorum nostrorum destructor? » Respondentes omnes dixerunt : « Adhuc in eadem saevitia perseverat, et deos nostros blasphemare non cessat. » Tunc imperator iussit eum adduci ad se, et ita alloquitur, dicens : « Nisi diis omnipotentibus sacrificaveris, poenis diversis subiacebis. » Beatus Genesius respondit : « Poenas, quas mihi promittis, non pavesco, qui Dei mei confidentiam habeo. » Haec audiens iniquissimus Dioclicianus eum ad carcerem trahi iussit celerius. Qui cum esset ductus ad carcerem,

statim ianua carceris clausa est; et ecce subito fundamenta carceris ita sunt concussa, ut nec lapis super-lapidem esse videretur. Sanctus vero Genesius procidit in terram, clamans et dicens: « Probasti me, Domine, et visitasti me; hodie ad vitam aeternam perduc me. » Completa vero eius oratione, ecce suavissimus odor fragravit et vox in carcere resonuit, dicens: « Confortare in Domino, qui te cum suis angelis exspectat in caelo. »

8. Dioclitianus autem non fuit praesens dum hoc fieret, sed post dies quattuor advènit, et audivit omnia quae de illo contigerant. Et iratus abiit ad carcerem. Et dum venisset ante ostium carceris, patentem invenit carcerem, beato viro absente. Nam inde egressus praedicando atque virtutes plurimas ostentando pervenit ad ripam fluminis Rhodani. Et ecce quasi ab imperatore missi qui eum tenerent; absque interrogatione capitis abscisione vitam finivit. Quaedam vero religiosa femina colligens corpus cum capite atque reliquiis sanctorum, quas secum detulerat sanctus Genesius, nocte recondidit in domo sua.

9. Factum est autem, dum religiosissimae sanctitatis vir quidam praedives multum regionibus illis habitans, nutu Dei de hoc saeculo migravit ad Dominum. Cui successit in hereditate filius non minus virtute quam bello magnificus. Cui nocte revelatum est a Domino de corpore beatissimi martyris Genesii. Qui levato corpore et in lectica composito cum sacerdotibus atque clericis pervenit ad locum ubi erat gens hominum pessima. Et ibi corpus beati viri virtute atque miraculis illustrissimi deposuit atque aedificavit basilicam in silva iuxta fontes prope Alpes. Sepelivit itaque infra ecclesiam corpus beati martyris octavo kalendas septembres. Ubi meritis et orationibus eius infirmi a diversis [1] sanantur languoribus, praestante Domino... Amen.

9. — [1] adversis *cod.*

INDEX SANCTORUM

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

133. — * Charles Wessely. *Les plus anciens monuments du christianisme écrits sur papyrus.* Textes édités, traduits et annotés. Paris, Firmin-Didot, 1924, in-4°, 166 pp. (= *Patrologia orientalis,* t. XVIII, fasc. 3).

Depuis que M. Wessely a fait paraître, en 1907, dans la *Patrologia orientalis* (t. IV, fasc. 2) un recueil des plus anciens monuments du christianisme écrits sur papyrus, avec traduction et commentaire, leur nombre s'est considérablement augmenté, au point de fournir une matière suffisante pour un second fascicule. Aussi M. W. a-t-il jugé le moment venu de publier un supplément à son travail. La nouvelle collection de textes qu'il nous offre est tout aussi importante que la première. Dans le chapitre I : *Nouveaux actes de la persécution de Dèce,* sont reproduits, suivant l'ordre chronologique, trente *libelli* édités depuis 1907. A cette date, on n'en connaissait que cinq, dont le premier avait été découvert en 1893. En 1910, M. Paul M. Meyer avait pu en grouper vingt-cinq (cf. *Anal. Boll.,* XXX, 458), qui furent réimprimés, avec traduction, par H. Leclercq, d'abord en 1914, dans le *Bulletin d'ancienne littérature chrétienne* (t. IV, pp. 52-60, 126-40, 188-201), puis, en 1916, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* (article *Dèce*). Presque en même temps que M. W., M. John R. Knipfing a, lui aussi, publié, dans *The Harvard Theological Review,* t. XVI (1923), p. 345-90, un *Corpus* des *libelli* de l'an 250, précédé d'une introduction fort bien documentée. Aux pièces déjà connues, il en a ajouté sept inédites : deux conservées à la bibliothèque de l'université de Michigan, une à celle de l'université de Wisconsin, deux à la John Rylands Library, et deux à la bibliothèque de la ville de Hambourg,

la plus riche de toutes en ce genre. Ces deux derniers actes ont été republiés peu après par M. Meyer, et reproduits par M. W. en appendice. Selon toute vraisemblance, on continuera à découvrir d'autres *libelli*. Ils durent, en effet, être fort nombreux, puisque ce ne furent pas seulement des chrétiens apostats ou timides, qui se munirent de ces certificats d'orthodoxie païenne (cf. *Anal. Boll.*, XL, 14), et puisqu'il existait probablement deux exemplaires de chaque *libellus*, l'un remis à celui qui avait fait la requête et l'autre conservé dans les bureaux de l'administration romaine, comme le pense M. W. (pp. 347-48, 379). Le chapitre II ajoute douze lettres chrétiennes, datant du III-IV[e] siècle, à celles du recueil précédent. Trois autres, de la même époque, figurent dans les addenda qui font suite à l'introduction (p. 350-52). Toutes avaient déjà été éditées. En appendice ont encore pu être signalés les *Lettere cristiane* de M. G. Ghedini (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 173-74) et le récent volume de M. I. Bell, *Jews and Christians in Egypt* (cf. ibid., XLIII, 140-43). Les chapitres III et IV sont nouveaux. Le premier est consacré aux amulettes chrétiennes. La plupart de celles qui nous sont parvenues ne remontent pas au delà du VI[e] siècle, mais elles représentent des types plus anciens. Nous trouvons groupés ici dix-huit textes : seize en grec, un en grec et en sahidique, et un en bachmourique, peut-être le plus ancien monument de ce dialecte. Ce dernier texte, le seul inédit, est tiré de la très précieuse collection de papyri grecs et coptes de M. W., dont quelques pièces seulement ont été publiées jusqu'à présent (cf. Germaine Rouillard, *Les Papyrus grecs de Vienne*, dans la *Revue des Bibliothèques*, t. XXXIII, 1923, p. 1-92 ; C. Wessely, *Instrumentum census anni p. Chr. n. 187-8*, dans *Aegyptus*, t. IV, 1923, p. 123-24). Deux amulettes (O, P) mentionnent des martyrs d'Égypte (cf. *Anal. Boll.*, XL, 32-33), que nous retrouvons dans le calendrier d'Oxyrhynque pour l'année 535-536 (cf. ibid., XLII, 83-99). Une autre (C) prouve que S. Phocas était honoré, dès le IV[e] siècle, en Égypte ; il est invoqué contre les reptiles. L'amulette (R), appartenant à la bibliothèque de l'université d'Oslo, a été aussi reproduite par M. H. Lietzmann, dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. XXI (1922), p. 79, par M. L.-A. Constans, dans le *Journal des Savants*, t. XX (1922), p. 181-82, et par M. F. J. Dölger, qui propose une tout autre interprétation pour le dernier mot, dans *ΙΧΘΥC*, t. II, *Der Heilige Fisch in den antiken Religionen und im Christentum* (Münster in W., 1922), p. 511. Dans le chapitre IV : *Fragments*

liturgiques et prières, sur dix-sept textes, onze, datant la plupart du Ve-VIe siècle, sont inédits. Ils appartiennent à la magnifique collection Rainer, dont M. W. a été, durant de longues années, le zélé conservateur et dont il a déjà publié tant de pièces, surtout dans le *Corpus papyrorum Raineri* et dans la vaste série de ses *Studien zur Paleographie und Papyruskunde,* qu'il poursuit inlassablement en dépit de difficultés de tout genre. Le chapitre V comprend treize fragments de livres canoniques, du IIIe-IVe siècle, qui proviennent tous d'Oxyrhynque, sauf le n° 2, qui a été trouvé à Ašmounaïn (Hermopolis Magna). Ce dernier vient d'être l'objet d'une étude critique du P. J. M. Bover, *Un fragmento de San Lucas (22, 44-63) en un papiro (07) recientemente descubierto,* dans *Estudios eclesiásticos,* t. IV (1925), p. 293-305. Au dernier chapitre sont réédités quatorze fragments de l'ancienne littérature chrétienne : Pasteur d'Hermas, Actes de Pierre et de Jean, protévangile de Jacques, apocalypse d'Élie, récits apocryphes de la vie du Christ, le brouillon d'une épitaphe chrétienne et une vieille hymne acrostiche. Dans le supplément figurent quelques textes tirés du dernier tome des *Oxyrhynchus Papyri* qui ait encore pu être utilisé (t. XV) : des fragments de l'évangile de Jean, de l'apologie d'Aristide (mis en parallèle avec le texte grec du roman de Barlaam et Joasaph, *BHG.* 224), de la Didachè, du Pasteur d'Hermas et d'une hymne chrétienne avec notes musicales (voir aussi H. Lietzmann, *Ein altchristlicher Hymnus,* dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft,* t. XXI, 1922, p. 236-38 ; R. Wagner, *Der Oxyrhynchos-Noten-Papyrus,* dans *Philologus,* t. LXXIX, 1923, p. 201-221). Le premier fascicule de M.W. ne contenait que des textes tirés de papyrus tous antérieurs au Ve siècle ; pour le second, le champ a été un peu élargi, et l'on ne regrettera pas d'y trouver un certain nombre de documents du Ve-VIe siècle, qui sont des copies de textes plus anciens ou qui offrent un autre intérêt spécial. En complétant son recueil, l'éminent savant viennois a acquis un nouveau titre à notre reconnaissance.

J. Simon.

134. — * Cornelius Kekelidze. *Monumenta Hagiographica Georgica.* Pars prima. *Keimena.* Tom. I, Januarium, Februarium, Martium, Aprilem et Majum mensem continens, sumptibus Rossicae Academiae Scientiarum. Tiflis, 1918, in-8°, xlviii-351 pp. (En Géorgien.)

Bien que ce volume remonte déjà à plusieurs années, il n'a que

trop bien gardé l'intérêt de la première nouveauté. Jusqu'à présent il semble avoir passé inaperçu de tous ceux qui se devaient de le connaître. Il n'est donc pas encore trop tard pour le leur signaler et rendre un commencement de justice à l'excellent travailleur qui l'a publié. Sous le nom de *kimeni*, *κείμενον*, les anciens traducteurs géorgiens, au moins depuis le temps d'Éphrem Mçire, ont pris l'habitude de désigner les textes hagiographiques primitifs qu'ils croyaient avoir servi de thème ou de canevas à Métaphraste et autres remanieurs qui l'ont suivi. A la longue ce terme semble être devenu synonyme de récit en style simple, par opposition aux œuvres plus raffinées de l'hagiographie à prétentions littéraires. De ces Vies et Passions réputées informes et à peine dignes du sujet, un assez grand nombre ont été de bonne heure tournées en langue géorgienne, grâce au labeur encore hésitant et inexpérimenté des premiers traducteurs. Les grands interprètes de l'âge classique eux-mêmes en ont parfois traduit faute de mieux, quand ils n'avaient pas sous la main un texte plus digne de leur art. Toutes ces versions sont intéressantes, parfois à raison de leur caractère archaïque et souvent aussi à cause du témoignage utile qu'elles apportent à la critique, peu sensible, comme chacun sait, au beau style de Métaphraste. M. C. Kekelidze obéissait donc à une inspiration singulièrement heureuse, lorsqu'il entreprenait de publier une collection aussi complète que possible de tous les *κείμενα* encore inédits de l'hagiographie géorgienne. Les 22 pièces réunies dans le premier volume de ses *Monumenta Hagiographica Georgica* sont rangées suivant l'ordre des dates où elles devaient être lues. Elles composent ainsi la moitié environ (janvier à mai) d'un ménologe géorgien ; ménologe artificiel, car le recueil qu'on serait tenté de se figurer d'après la publication de M. K. n'a jamais existé sous cette forme. Une ample et substantielle introduction donne les éclaircissements nécessaires sur le contenu des textes et les sources manuscrites de l'édition. On appréciera peut-être encore davantage le long aperçu d'histoire littéraire sur les origines de l'hagiographie géorgienne, et la personnalité des anciens traducteurs. Depuis lors, l'auteur l'a repris et développé dans son importante histoire de la littérature géorgienne à laquelle nous reviendrons prochainement.

Comme les *Monumenta Hagiographica Georgica* sont destinés, nous le craignons, à demeurer longtemps encore inaccessibles, il ne sera pas inutile de donner ici un sommaire détaillé des textes qu'ils renferment.

1 (p. 1-5), 1er janvier : « Discours de S. Jérôme prêtre de la ville de Rome. Narration historique, qu'il écrivit aux [1] enfants de l'Église sur la vie et les vertus de S. Basile, sur la confirmation de la foi au Christ, et sur la dédicace et la consécration de l'église de S. Georges à Lydda. » C'est le texte auquel nous avons fait allusion *Anal. Boll.*, t. XL, p. 290-91. La question soulevée à son sujet reste pendante. Il est maintenant devenu possible de la discuter. — 2 (p. 5-10), 3 janvier : Passion de S. Basile, évêque de la ville de *Hamel*, à lire selon toute vraisemblance : « Basile évêque d'Amasée », cf. *BHG.* 239. Le récit est assez gauchement amalgamé avec la Passion de S. Babylas d'Antioche. — 3 (p.10-15), 6 janvier : Discours de Julien évêque de *Ṭabia*, sur le baptême du Christ par S. Jean. Un certain Julien, évêque de Tabia (Tavium) dans la Galatie Ie, était présent en 448 au « Brigandage d'Éphèse », et a souscrit en 451 aux actes du concile de Chalcédoine (Le Quien, *Oriens christianus*, t. I, p. 473). On ignorait absolument qu'il eût laissé un écrit autre que cette signature. Rien n'empêche de lui attribuer ce sermon dans lequel, tout justement, M. K. a relevé une tendance nettement dyophysite (cf. p. xl). — 4 (p. 15-27), 8 janvier : Vie de S. Jean évêque et hésychaste de la laure de Mâr Sabas, par Cyrille de Scythopolis ; cf. *BHG.* 897-898. — 5 (p. 28-44), 13 janvier : Histoire des moines de Raïthu, *BHG.* 1300. — 6 (p. 44-47), 15 janvier : Passion de S. Babylas évêque d'Antioche ; cf. *BHG.* 205. — 7 (p. 48-59), 16 janvier : Passion de S. Pansophius d'Alexandrie. Ce martyr n'était connu que par une notice de synaxaire grec (*Synax. Eccl. CP.*, p. 394-95) dont la source première n'avait pu être identifiée. — 8 (p. 60-103), 21 janvier : Vie de S. Maxime le Confesseur. Ce texte avait déjà été signalé à l'attention des érudits par une précédente étude de M. K. (cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 456-59). Se référant à la traduction du savant auteur, M. A. Brilliantov a soumis à une critique serrée et peut-être légèrement pointilleuse les données topographiques fournies par la recension géorgienne (*O mêstê končiny i pogrebenija sv. Maksima Ispovêdnika*, dans *Khristianskij Vostok*, t. VI, 1917, p. 1-62). Celui qui voudra reprendre cette question trouvera désormais les matériaux à pied d'œuvre. — 9 (p. 103-106), 22 janvier : Passion de S. Timothée, apôtre, *BHG.* 1847. — 10 (p. 106-114), 30 janvier : Passion des SS. Cyr et Jean, différente

[1] L'abréviation *mr* (= *mier*, « par ») doit être corrigée en *mt* (= *mimart*, « vers »).

des textes grecs. Elle se termine par une mention générale des Miracles, « consignés par écrit dans un livre séparé ».—11 (p. 115-24), 2 février : Extrait du livre de l'Enfance de N.-S. J.-C., à lire pour la fête de la Circoncision. Ce fragment est celui que nous avons signalé dans nos *Évangiles Apocryphes*, t. II (Paris, 1914), p. xix-xx. Une autre édition du même texte par M. L. Melikset-Bekov a paru dans *Khristianskij Vostok*, t. VI (1917-1922), p. 315-20; cf. N. Marr, ibid., p. 343-47. — 12 (p. 118-124), 6 février : Passion de S. Julien d'Émèse, distincte de *BHO*. 552 et du texte cité *Synax. Eccl. CP.*, p. 987. — 13 (p. 125-32) : Vie de S. Grégoire pape, différente des textes grecs connus, *BHG*. 720-721. — 14 (p. 133-60), 12 mars : Passion de S. Philoctemon, par un soi-disant Alexandre, greffier du roi Gordien ; légende épique, à nombreux personnages, qui semble n'avoir laissé aucune trace dans les synaxaires. — 15 (p. 161-65), 17 mars : Histoire d'Euphemianus et de son fils Alexis ; paraît se rattacher à *BHG*. 51*. — 16 (p. 165-73), 20 mai : Passion de S. Michel le Sabaïte, neveu de S. Théodore d'Édesse ; cf. *BHG*. 1744. C'est le texte auquel nous avons fait allusion notamment *Anal. Boll.*, t. XL, pp. 262, 290. — 17 (p. 174-88), 25 mars : Homélie de Jacques de Sarug sur la vie de la Vierge et la naissance du Sauveur. — 18 (p. 188-92), 24 avril : Passion de Longin le Centurion. Débute comme la Passion arménienne *BHO*. 565, mais le parallélisme ne se maintient pas. — 19 (p. 193-97), avril 25 : Passion de S. Marc l'Évangéliste, différente des textes connus jusqu'ici. — 20 (p. 198-201), 29 avril : *Dormitio Iohannis*, incipit de *BHG*. 911, autre desinit. — 21 (p. 202-214), 10 mai : Vie de Ste Onésima. Il en a déjà été question ici-même, à propos d'un travail préliminaire de M. K. (cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 478-79). — 22 (p. 215-340), 24 mai : Vie de S. Syméon stylite le Jeune. Version intégrale, semble-t-il, de la rédaction grecque primitive. Rien que cette pièce suffirait à garantir pour longtemps au recueil de M. K. une utilité considérable, non pas seulement pour l'histoire littéraire géorgienne, mais encore pour la philologie et l'hagiographie byzantines. Il ne la perdra pas entièrement quand à la fin des fins on aura vu paraître une édition complète du texte grec. Les deux manuscrits du Musée d'archéologie ecclésiastique de Tiflis, qui ont été utilisés par M. K. sont, il est vrai, de date assez récente. Mais par tout ce qu'on en peut voir, ces deux copies modernes ont un répondant de premier ordre dans l'exemplaire sur parchemin, du XIIIe-XIVe siècle, conservé à la bibliothèque patriarcale de Jéru-

salem (cf. Rob. P. Blake, *Revue de l'Orient chrétien*, t. XXIII, 1922-1923, p. 412-13,) et surtout, dans un vénérable codex également en parchemin, qui fut donné en 978 au couvent de Sainte-Catherine du Sinaï, et dont la reliure dut être remise à neuf en cette même année 978 (A. Tsagareli, *Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik*, t. IV, 1, 1888, p. 228). Il paraît donc bien établi que la version géorgienne de la Vie de Syméon le Jeune remonte à la première moitié du Xe siècle, si elle n'est pas plus ancienne encore. Selon toute apparence, cette version, comme celle de la Vie de Ste Marthe, mère de Syméon, a pour auteur un de ces moines ibères si nombreux au Mont-Admirable et dans le pays d'Antioche (cf. *Anal. Boll.*, XL, 70-71). Les futurs éditeurs du texte grec feront bien d'avoir l'œil ouvert sur ce témoin étranger. A défaut du manuscrit du Sinaï, les deux copies de Tiflis apporteraient déjà à la critique un secours très appréciable. Ainsi, sans aller plus loin que le début des chapitres publiés de la Vie grecque, on voit que le manuscrit de Jérusalem aurait dû, en effet, contenir les mots suppléés au § 13 (H. Delehaye, *Les Saints Stylites*, Bruxelles, 1923, p. 239). En attendant de prendre place dans l'appareil critique d'une édition définitive, la version géorgienne aura l'utilité, qui n'est pas mince, de rendre accessible un document historique qui devrait avoir depuis longtemps cessé d'être inédit. Plus d'un érudit occidental se demandera avec surprise et regret comment la philologie byzantine a pu se laisser ainsi gagner de vitesse dans son propre domaine.

Nous avons à peine donné une rapide esquisse de cette importante publication, qui elle-même n'était que la première aile d'un monument aux proportions grandioses. Ce volume, imprimé en pleine guerre, porte évidemment la trace des difficultés du moment. Mais le plan général de l'œuvre et son exécution scientifique ne méritent que des éloges. Entrepris sous les auspices de l'Académie des sciences de Russie, par des savants aux larges vues et assurés de ressources illimitées, ce vaste recueil promettait aux études hagiographiques un merveilleux instrument de travail. *Pendent opera interrupta...* Nous voulons garder l'espoir qu'un jour viendra où les initiateurs de cette grande œuvre pourront la reprendre et l'achever, en union avec tous ceux qui en ont jeté les fondements. P. P.

135. —* Ernestus Diehl. *Inscriptiones latinae Christianae veteres*, fasc. 4-6. Berlin, Weidmann, 1924-1925, in-8°, p. I-XIII, 241-488,

Le recueil d'inscriptions dont nous avons annoncé les premiers fascicules (*Anal. Boll.*, XLII, 420) aura deux volumes, dont le premier est terminé. Les numéros qui viennent de paraître renferment une section qui mérite avant tout notre attention : *Tituli martyrum eorumque reliquiarum et natalium.* D'autres inscriptions mentionnant des noms de martyrs doivent être cherchées sous les rubriques *Vota, depositiones ad martyres, orationes,* ailleurs encore, et l'on ne pourra utiliser toute la matière hagiographique du recueil qu'au moyen des tables. En tête du chapitre des martyrs, M. Diehl place une courte bibliographie *de martyris vocis significatione.* Il s'agit de la controverse sur laquelle nous nous sommes expliqué ici-même (*Anal. Boll.,* XXXIX, 20-64). Le relevé des inscriptions est consciencieux, et le commentaire très succinct qui les accompagne dispensera souvent de beaucoup de recherches. Quelques noms figurent indûment parmi les martyrs. Ainsi, 2010 A, *Sanctae memoriae Heleusinius* désigne simplement un personnage ecclésiastique (*Anal. Boll.* XXVIII, 174) ; 2004, *Agne sanctissima* ne se rapporte pas à S[te] Agnès (*Anal. Boll.* XLII, 421) ; et il est bien difficile de reconnaître une martyre dans la Fabia Salsa de l'épitaphe 2038. Les inscriptions africaines sont d'ailleurs déconcertantes. M D. a fréquemment rapproché des noms de martyrs d'Afrique des mentions du martyrologe hiéronymien. Je crains que dans la plupart des cas le secours qu'on peut en tirer ne soit illusoire. Le problème des listes africaines de l'hiéronymien n'est pas près d'être éclairci. L'annotation du n. 2101 est étrange. Cette inscription mentionne, avec d'autres reliques, *sanguinem sancti Sebastiani martyris... et reliquie sancti Quadrag.* Il s'agit certainement de S. Sébastien et des Quarante Martyrs. M. D. cite le martyrologe au 9 mars : *in Arminia minore natale sancti Sebastiani et militum numero XL quorum gesta habentur.* C'est ainsi qu'il restitue la formule dont la teneur ne se retrouve exactement dans aucun des trois manuscrits. Mais il semble avoir oublié de regarder le meilleur d'entre eux, E, qui porte : *In Armenia Sebastia militum XL,* et qui indique, sans erreur possible, la provenance du pseudo-Sébastien des manuscrits B et W. Le martyrologe ne doit donc pas être cité à propos du S. Sébastien de l'inscription. Les diverses commémoraisons de S[te] Thècle, telles qu'elles sont présentées au n. 2123, n'éclairent pas précisément le *natale domnes Theclae.* Il n'y a qu'une date dont il faille tenir compte, c'est celle du 23 septembre (voir *Act. SS.,* Sept. VI, 556). Je ne sais pourquoi l'auteur

ne donne (n. 1980) que la première inscription des Martyrs Grecs. Celle qui porte le n. 77 dans la collection de Ihm y fait suite.

H. D.

136. — * Joseph Braun. *Der christliche Altar in seiner geschichtlichen Entwicklung.* München, Alte Meister Guenther Koch u. C°, 1924, 2 vol. in-8°, xxiii-756, xvi-704 pp., gravures, 371 planches hors texte.

C'est un beau sujet que le P. Braun a abordé dans les deux énormes volumes que nous avons sous les yeux, et il n'a vraiment rien négligé pour l'approfondir et le traiter avec toute l'ampleur qu'il comporte. On citerait difficilement un document écrit éclairant en quelque manière l'histoire de l'autel chrétien dans l'antiquité et au moyen âge qui n'ait été consulté : textes conciliaires, livres liturgiques, écrits des saints Pères, historiens, canonistes, collections d'inventaires. Archéologue avant tout, l'auteur a pris le bâton du pèlerin et a tenu à visiter tous les pays d'Europe où quelque spécimen remarquable d'autel ancien ou moderne, sans compter les représentations figurées, appelait son attention. Il a recueilli partout des photographies et des dessins, que l'intelligente collaboration de son éditeur lui a permis de mettre sous les yeux du lecteur. Texte, impression, illustration documentaire et artistique (à noter la magnifique série des retables), tout concourt à relever l'importance de cet ouvrage qui laisse bien loin derrière lui tout ce qu'on a écrit sur la matière.

Dans le premier volume c'est de l'autel lui-même que l'auteur s'occupe ; dans le second, il s'agit surtout des accessoires. Après quelques préliminaires sur les noms de l'autel dans l'Écriture, chez les Grecs, les Romains et les anciens écrivains ecclésiastiques, et sur la distinction capitale entre l'autel fixe et l'autel portatif, l'auteur étudie séparément ces deux grandes catégories. De quelle matière était fait l'autel fixe? En bois, en pierre, en métal. Quelle forme affectait-il? C'est tantôt une table à un ou plusieurs pieds, ou à console ; ailleurs c'est une armoire, un bloc, un sarcophage. Un chapitre nous retient sur les particularités de la table d'autel, un autre sur la base. On nous renseigne ensuite sur la multiplication des autels succédant à l'autel unique, sur la place qu'ils occupent dans l'église, sur leur orientation. L'autel portatif est l'objet de recherches analogues. La matière dont il est fait, la forme qu'on lui donne et les ornements dont il est souvent relevé sont examinés

en détail. *Das Altargrab,* l'autel-tombeau ou considéré comme reliquaire, est le titre d'une section particulièrement importante au point de vue de la discipline et du développement du culte des saints. Le premier volume se termine par une étude sur la consécration des autels. Le second volume traite du revêtement de l'autel (étoffes, métal, bois), des voiles de l'autel, du socle à chandeliers, des marches, du ciborium et du baldaquin, du retable, des formes spéciales qu'entraîne la présence des reliques ou du Saint-Sacrement. La grille ou balustrade qui entoure souvent l'autel n'est pas oubliée.

Le cadre, comme on le voit, est archéologique, bien que l'auteur se soit proposé d'écrire l'histoire du développement de l'autel à travers les siècles. La disposition adoptée n'est peut-être pas très favorable à un coup d'œil d'ensemble, et il faut bien posséder la matière pour suppléer aux inconvénients du morcellement qui est la conséquence du plan de l'auteur. Tel qu'il est, l'ouvrage est une mine de renseignements sur toutes les questions d'art, de liturgie et de discipline qui se rattachent directement à l'autel chrétien, et l'on serait bien en peine d'y signaler des omissions de nature à modifier les thèses de l'auteur. A propos des reliques, les martyrs donatistes et les autels dressés en leur honneur auraient pu être mentionnés, avec le texte d'Optat (III, 4) : *In loco Octavensi occisi sunt plurimi et detruncati sunt multi, quorum corpora usque in hodiernum per dealbatas aras aut mensas potuerunt numerari. Ex quorum numero cum aliqui in basilicis sepeliri coepissent...* etc. C'étaient des autels dressés en plein air en dehors des églises.

Amené à exposer la pratique romaine qui s'opposait aux translations de reliques hors du cas de nécessité, le P. B. (I, 617) estime qu'on se départit assez tôt de la sévérité primitive lorsqu'il s'agissait de transporter les corps saints dans une des églises de Rome. Les exemples qu'il apporte ne sont pas concluants, surtout celui des reliques des apôtres Philippe et Jacques, apportées d'Orient dans des circonstances mal connues. Quelques remarques sont nécessaires à propos d'une inscription qui paraît à première vue favorable à la thèse, et qu'il faut rappeler.

Martiribus sanctis Proto pariterque Hiacyntho
Simmacus hoc parvo beneratus honore patronos
exornabit opus sub quo pia corpora rursus
condidit, his aevo laus sit perennis in omni.

Le P. B. rejette l'opinion du P. Grossi-Gondi (*Nuovo Bullett. di archeol. crist.*, XXIII, 89-94), qui place cette inscription dans la crypte de Saint-Hermès près du tombeau des martyrs. Elle aurait orné l'autel qui leur fut d'abord élevé dans la rotonde de Saint-André, au Vatican, où leurs reliques auraient été transportées par le pape Symmaque († 514). Toute interprétation de ce genre est réfutée d'avance par la fameuse découverte du P. Marchi, qui retrouva intacte, en 1845, la tombe de S. Hyacinthe. Le P. B. a l'air de croire qu'elle ne renfermait plus qu'une partie des reliques. C'est là une erreur. Par une exception unique, hélas, dans l'histoire des catacombes, ces restes sacrés n'avaient subi aucun genre de profanation. Force est donc d'admettre que les mots *rursus condidit* ne doivent pas s'entendre dans le sens qui se présente d'abord à l'esprit, et qu'il ne s'agit pas d'une translation.

La bibliographie d'un pareil ouvrage, si abondante qu'elle soit, peut toujours être complétée. A propos des autels de l'antiquité classique il y aurait à ajouter W. Altmann, *Die römischen Grabaltäre* (Berlin, 1905) ; ailleurs : P. Dearmer, *Fifty Pictures of Gothic Altars* (London, 1910), et le commentaire de P. Friedländer sur Paul le Silentiaire (Leipzig, 1912). La pratique monastique de la visite des autels a été étudiée par Dom Gougaud dans *La vie et les arts liturgiques*, 1923, travail réimprimé dans ses *Dévotions et pratiques ascétiques du moyen âge*, 1925. Nous le citons à titre complémentaire et sans reprocher au P. B. de ne l'avoir pas connu. Quelques distractions, dont plusieurs sont imputables à l'imprimeur, notamment dans les textes grecs : *σπονδιστῆναι, εὗρον, μεριαδέντος* (I, 31, 34, 615) ; Carus (I, 531) pour Clarus, Podalinora (I, 625) pour Padolirone, S. Silvestro in Capo (I, 620) pour in Capite ; Brisacq (II, 193) pour Boisacq, Bagnocavallo (II, 260) pour Bagnacavallo. Au lieu d'Apamea (I, 552) il faudrait écrire Pamiers. Saint-Léau (II, 381, 475) n'existe pas. Il s'agit de Léau en Brabant. Il n'y a pas d'église Sainte-Waudru à Herenthals (II, 500). Ailleurs, l'auteur cite très correctement Sainte-Waudru de Mons. H. D.

137. — * Marguerite VAN BERCHEM et Étienne CLOUZOT. *Mosaïques chrétiennes du IVe au Xe siècle*. Genève, 1924, in-4°, LXII-254 pp., gravures.

Ils sont rares les privilégiés qui possèdent les *Musaici* de De Rossi, et les *Mosaiken und Malereien* de Mgr Wilpert, et lorsqu'on songe au nombre de volumes qu'il faut réunir pour avoir sous la main

des reproductions à peu près convenables des mosaïques les plus célèbres, on apprécie comme il convient, le service rendu aux archéologues par M[lle] Van Berchem et son collaborateur. Sous un format commode nous trouvons ici des reproductions, très suffisantes pour une première étude, des mosaïques les plus importantes de Rome (Sainte-Constance, le Latran, Sainte-Marie-Majeure, Sainte-Pudentienne, Sainte-Sabine, Saint-Paul, Saints-Cosme-et-Damien, Saint-Laurent, Saint-Théodore, Sainte-Agnès, confession de Saint-Pierre, Saint-Étienne-le-Rond, Saint-Pierre-aux-Liens, Saints-Nérée-et-Achillée, Sainte-Praxède, Sainte-Marie-in-Domnica, Sainte-Cécile, Saint-Marc), de Milan (Saint-Laurent, Saint-Victor), de Salonique (Saint-Georges et Saint-Démétrius, Eski-Djouma), Ravenne (mausolée de Galla Placidia, baptistère des Orthodoxes, chapelle archiépiscopale, S. Apollinare Nuovo, San Vitale, San Michele, baptistère des Ariens), Capoue, Naples (baptistère), Casaranello, Albenga, Parenzo, Sinaï, Germigny-des-Prés. Nous ne citons que celles qui sont l'objet d'une notice. Ces notices, fort bien rédigées, résument en général les meilleurs travaux sur la matière, et fournissent en passant une bibliographie choisie. On peut signaler, de-ci de-là, quelques erreurs de détail, que le lecteur intelligent corrigera aisément. Ainsi, la décoration de Sainte-Praxède ne remonte certainement pas au III[e] siècle Les mosaïques sont disposées d'après l'ordre chronologique généralement accepté. Le recueil est précédé d'une longue étude d'ensemble sur la mosaïque chrétienne en général avec des chapitres spéciaux sur le costume et sur la technique employée par les artistes, le tout accompagné de figures schématiques très utiles à l'intelligence du sujet. Un problème fort curieux est celui des lettres ou signes analogues que les personnages représentés sur les mosaïques portent le plus souvent sur le pan de leur manteau. Nos auteurs le signalent sans arriver, non plus que tous ceux qui les ont précédés, à une solution satisfaisante. A propos du nimbe carré, réservé habituellement aux personnages vivants, l'exemple choisi (pp. XLI et 76) est celui de la mosaïque de Saint-Démétrius, représentant le patron entre deux fondateurs. On s'accorde à reconnaître dans l'un d'eux le préfet Léontius, qui vivait au commencement du V[e] siècle. L'autre, qui porte le costume d'évêque, serait le prélat en fonctions au moment de la construction de la basilique. La mosaïque devrait être datée, en conséquence, des premières années du V[e] siècle. Mais l'indice est trompeur. En y regardant de près, on s'aperçoit que les prétendus nimbes carrés ne sont

autre chose que les créneaux des murs de Thessalonique, sur lesquels se détachent les têtes des deux compagnons de S. Démétrius (voir Ch. Diehl, *Monuments chrétiens de Salonique*, p. 109). Sur la mosaïque de l'église Saint-Théodore à Rome, les auteurs s'expriment de façon fort réservée en disant que l'identité des deux martyrs présentés par les apôtres Pierre et Paul, n'a pu être établie : « il est possible que le saint de droite soit S. Théodore le martyr d'Amasée (Pont) qui apparaît sur la mosaïque des Saints-Cosme-et-Damien. » Ainsi ils ont prudemment évité l'erreur de Mgr Wilpert qui reconnaît sans hésiter dans les martyrs anonymes les deux saints Théodore. Si le second personnage, qui est « entièrement moderne » n'est que la restauration d'une figure primitive, comme on peut le croire, cette opinion n'est pas soutenable. S. Théodore n'était pas encore dédoublé à l'époque où la mosaïque fut exécutée. Mais quant à l'identification de l'un des martyrs avec le patron de l'église, l'hésitation n'est pas possible. C'est le même saint que l'on voit représenté dans l'église voisine des Saints-Cosme-et-Damien.

Les mosaïques de Saint-Georges de Salonique sont particulièrement intéressantes pour nous, à cause des noms des saints qui s'y trouvent inscrits le plus souvent avec la date du calendrier. Nous les donnons ici parce qu'ils ne sont guère connus. *Ῥωμανοῦ πρεσβ(υτέρου), Εὐκαρπίωνος στρατ(ηλάτου) μηνὶ δεκεμβρίῳ. — Ἀριστάρχου ἐπισ(κόπου) μηνὶ ἀπριλλίῳ, Ἀνανίου πρεσβυτέρου μηνὶ ἰανουαρίῳ. — Βασιλίσκου στρατ(ηλάτου) μηνὶ ἀπριλίῳ, Πρίσκου στρα(τηλάτου) μηνὶ ὀκτωβρίῳ. — Θερινοῦ στρατ(ηλάτου) μηνὶ ἰουλίῳ, Κυρίλλου ἐπι(σκόπου) μη(νὶ...) Φιλίππου ἐπισκόπου μηνὶ ὀκτωβρίῳ. — Λέοντος στρατ(ηλάτου), Φιλήμονος χοραυλοῦ μηνὶ μαρτίῳ. — Ὀνησιφόρου στρ(ατηλάτου) μηνὶ αὐγούστῳ, Πορφυρίου μηνὶ αὐγούστῳ. — Κοσμοῦ ἰατροῦ μηνὶ σεπτεμβρίῳ, Δαμιανοῦ ἰατροῦ μηνὶ σεπτεμβρίῳ.* Les lectures sont celles de M. J. Kurth. Les SS. Philémon, Cosme et Damien sont aisés à identifier. Les autres nous laissent perplexe. On parviendra peut-être un jour à les découvrir dans les calendriers.

Aux éloges que méritent les auteurs de ce beau volume, orné de plus de quatre cents gravures, il convient d'associer l'éditeur parisien Albert Morancé, qui n'a rien négligé pour assurer la fidélité des reproductions et l'élégance de la typographie. H. D.

138. — * Victor Schultze. *Altchristliche Städte und Landschaften.* I. *Konstantinopel (324-450).* Leipzig, A. Deichert, 1913, in-8°, x-292 pp.; II. *Kleinasien,* Erste Hälfte. Gütersloh, C. Bertelsmann, 1922, in-8°, xii-477 pp.

139. — * A. D. Mordtmann. *Anatolien. Skizzen und Reisebriefe,* eingeleitet von Franz Babinger. Hannover, Heinz Lafaire, 1925, in-8°, xxxiv-591 pp.

Nous sommes fort en retard avec M. Schultze, qui a entrepris une série de monographies très utile pour l'histoire ancienne du christianisme. Chaque centre un peu important sera étudié à la lumière des textes littéraires et des monuments archéologiques, lesquels, comme chacun sait, appartiennent au domaine propre de l'auteur. Il ne s'attarde pas à de longs développements. L'exposition est serrée et prend parfois les allures d'un répertoire. L'ouvrage n'en rendra que plus de services aux chercheurs déconcertés par la dispersion des matériaux. Constantinople a joui, tout naturellement, d'un traitement de faveur, et tout un volume est consacré à l'histoire de la capitale durant les 125 premières années de son existence. M. S. s'arrête au milieu du Ve siècle, parce que, dit-il, à ce moment on constate que la ville grecque prend le caractère byzantin. On peut trouver à redire à cette limite, comme d'ailleurs à celle qui rejoint le règne de Justinien. Puisqu'il faut en choisir une, et que la seconde a presque partout la faveur, il aurait peut-être mieux valu s'y tenir. La période qui s'étend de Théodose II à Justinien risque beaucoup d'être longtemps négligée. Après avoir raconté les débuts de la nouvelle cité, l'auteur expose les grands événements dont elle fut témoin sous les empereurs Constance, Julien, Valens, Théodose, Arcadius et Théodose II : c'est la première partie du livre. Dans la seconde, il décrit d'abord la ville : son système de défense, les ports, les rues et places publiques, les grands édifices, les aqueducs et les bains, les églises. Il évalue la population de la ville à un million. On voudrait savoir sur quelle statistique s'appuie cette estimation. L'auteur étudie ensuite les milieux religieux groupés autour de l'évêque ; l'empereur et la cour ; les diverses classes sociales ; les jeux et les spectacles ; l'instruction ; les arts ; la dévotion populaire. Ce chapitre est un peu sommaire, à notre gré. Les données principales sur les sanctuaires et le culte des martyrs à Constantinople pourront être complétées par celles qui ont été réunies ici-même dans le travail sur *Les saints de Thrace et de Mésie* (XXXI, 161). Sur l'histoire de S. Daniel

le stylite, dont l'auteur n'a connu que les Actes remaniés par Métaphraste, il faudra se reporter désormais à la Vie originale (*Anal. Boll.*, XXXII, 121). Ces publications parues très peu de temps avant le volume de M. S. n'ont pu guère être utilisées par lui, et nous ne les rappelons qu'à titre de complément. A propos d'Olympias il aurait peut-être pu citer les pièces publiées dans les *Analecta*, t. XV, 409, et t. XVI, 44, et au sujet du poète Cyrus, le travail paru dans la *Revue des Études grecques*, t. IX, 216.

De Constantinople nous passons en Asie Mineure, et le premier volume consacré à cet immense pays nous fait traverser le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie, l'Hellespont, la Phrygie. Toutes ces provinces ont été le théâtre d'une vie chrétienne intense, et le nombre des villes dont on relève la trace dans l'histoire ecclésiastique, est considérable. Ce qui frappe d'abord, c'est le petit nombre de documents que nous possédons sur la plupart d'entre elles. M. S., qui s'est donné une peine infinie pour recueillir tous les restes du passé chrétien de ces villes, héritières d'une civilisation brillante, a mis en lumière, une fois de plus, la pauvreté de notre information, et tout en nous épargnant de longues recherches dans les mille et un recueils qui ont gardé quelque débris des vieux souvenirs, il nous enlève beaucoup d'illusions. La Bithynie, voisine de Constantinople et comprenant Nicomédie et Nicée, fait à peine exception ; mais là du moins, grâce au développement de la vie monastique, l'hagiographie rompt parfois le silence qui pendant des siècles enveloppe la plupart des contrées de l'Asie Mineure. M. S. a eu raison de ne pas s'emprisonner dans des bornes chronologiques trop resserrées. Il a compris aussi que les textes hagiographiques de qualité inférieure ne doivent pas être négligés absolument. Seulement, ce n'est que par exception qu'on peut leur demander autre chose que des données topographiques, et l'on s'étonne de voir cités, à propos de l'organisation judiciaire, des pièces comme les *Acta Trophimi, Sabbatii et Dorymedontis* et surtout les *Acta Tryphonis et Respicii* dont la présence parmi les *Acta Sincera* est bien une des plus inexplicables erreurs de Ruinart. Pour prouver que Nicomédie s'est relevée de ses ruines (p. 299), j'aurais hésité à rappeler le début des *Acta Anthimi : Τίς οὐκ οἶδε τὴν Νικομήδους, ὅπως μὲν θέσεώς τε καὶ μεγέθους, ὅπως δὲ λαμπρότητος καὶ ὡρῶν ἔχει καὶ ὡς τῆς Βιθυνῶν πάσης πόλεως ἀκρόπολίς ἐστιν αὕτη.* L'éloge de la ville qui a produit un héros est un lieu commun spécialement recommandé par les rhéteurs, et souvent un élégant mensonge — si tant est

que les rhéteurs mentent jamais. C'est sans doute par distraction que M. S. parle de l'évêque Théodore issu d'un dédoublement du grand martyr d'Euchaïta (p. 94). Il s'agit évidemment de S. Théodore le Stratélate. Pas plus que M. S. nous ne pensons que Ste Charitine soit une martyre d'Amisos (p. 162). Le P. Ghesquière a perdu son temps à vouloir tirer cette localisation d'une pièce (*BHG.* 300) qui appartient à la plus infime catégorie des Actes des martyrs.

M. S. a visité l'Asie Mineure, il nous le dit; mais son livre n'est pas celui d'un explorateur. Il en est tout autrement de celui qui porte en tête le nom de A. D. Mordtmann, un nom bien connu des byzantinistes. Les esquisses et relations de voyage de ce savant ont paru de 1855 à 1863 dans *Ausland*, recueil assez peu accessible, et bien que la partie proprement scientifique en ait nécessairement vieilli — car malgré tout son mérite Mordtmann manquait quelque peu de préparation — beaucoup d'observations recueillies sur place conservent toute leur valeur et l'intérêt qui s'attache à un récit vivant. Le texte de l'auteur, discrètement annoté par M. Babinger, rendra encore des services, quoiqu'on puisse difficilement le regarder comme « ein Gegenstück zu Sir W. M. Ramsay's glückhaftem Werke *Asia Minor* ». Il y a quelque distance entre ce bon Mordtmann et l'illustre savant anglais, dont aucune insinuation ne parviendra à rabaisser le mérite. Mordtmann a écrit beaucoup de mémoires dans les recueils les plus divers. La bibliographie qui accompagne le volume est donc bienvenue.

On n'attend pas de nous que nous suivions Mordtmann dans son itinéraire, ni même que nous en indiquions les principales étapes. Nous nous arrêterons un instant avec lui à Muhalitsch (p. 13-18). Il y signale, près de l'église grecque, un cimetière catholique où repose un groupe de martyrs qui, dit-il, n'a pas encore trouvé place dans les *Acta Sanctorum* ni dans les martyrologes. Certes, ils mériteraient d'y être, et l'histoire de l'atroce persécution subie par 157 personnes converties de l'Islam à la foi catholique, malgré les hypocrites déclarations de tolérance du gouvernement turc, doit être retenue. A propos de la législation musulmane qui a fait tant de « néomartyrs », Mordtmann remarque que les églises orientales grecque et arménienne se montrent particulièrement sévères à l'égard des renégats qui reviennent de leurs erreurs. Elles exigent, dit-il, qu'ils aillent retrouver leur foi chrétienne à l'endroit même où ils l'ont perdue. Je ne sais si cette affirmation est exacte. Il est

bien vrai que dans les Actes des néomartyrs, on voit fréquemment le héros se rendre dans la ville où il a apostasié, se présenter aux autorités et renoncer solennellement à la religion musulmane. Sa profession de foi est infailliblement accueillie par une sentence de mort. Cette héroïque réparation était-elle habituellement exigée comme condition par l'autorité ecclésiastique? Était-elle simplement inspirée par la ferveur du repentir? Nous n'oserions le décider. H. D.

140. — * Franz Dölger. *Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der Neueren Zeit.* Reihe A : Regesten. München und Berlin, R. Oldenburg, 1924, in-4°, 105 pp.

Qu'on ne s'y trompe pas. Ce n'est pas encore le Corpus des diplômes grecs du moyen âge et des temps modernes, si impatiemment attendu, qu'on nous apporte aujourd'hui. Sous la même rubrique, mais avec des subdivisions A, B, C, paraîtront trois séries de publications : les regestes, le recueil proprement dit des diplômes, des travaux sur la diplomatique byzantine. On n'est guère habitué à voir figurer sous le titre de *Corpus* des travaux d'un caractère si différent. Mais le nom n'y fait rien, et il est inutile de s'effrayer dès maintenant de la complication des citations du Corpus, d'autant plus que cela ne changera rien au plan des auteurs qui semble définitivement arrêté, et qui est en voie d'exécution. Ce que nous avons devant nous, c'est le regeste, travail préparatoire au recueil des documents, et qui est destiné à rendre des services de tout genre. Travail difficile, devant lequel plusieurs ont hésité, et qu'il faut féliciter M. Dölger d'avoir osé entreprendre. Pour comprendre l'ordonnance générale du regeste, il faut connaître celle du Corpus proprement dit. Il sera divisé en sections d'après le principe des provenances, autrement dit : « Kanzleiprincip ». Pour le regeste, les mêmes divisions ont été adoptées. Je ne sais si cela était indispensable, et si ce morcellement facilite la besogne du rédacteur. Elle compliquera certainement un peu celle du chercheur qui aime ses aises et voudrait ne pas courir d'un volume à l'autre. De ces exigences — déraisonnables, qui en doute? — on n'a pas cru devoir tenir compte. Voici en effet ce qu'on nous annonce. Le regeste aura cinq parties, correspondantes aux chancelleries d'où émanent les diplômes : I. La chancellerie impériale. II. Le patriarcat. III. Les administrations civiles et princières. IV. Les administrations religieuses. V. Documents d'ordre privé. Nous ne savons en-

core comment seront conçues les quatre dernières parties. Mais la première comprendra cinq subdivisions. La première, celle que nous avons sous les yeux, est composée de trois sections : liste alphabétique des sources ; liste alphabétique des travaux ; regestes de 565 à 1025. Les quatre autres commenceront chacune par la double liste alphabétique, et donneront les regestes respectivement pour les périodes suivantes : 1025-1204, 1204-1282, 1282-1342 et 1342-1453. Les cinq subdivisions seront complétées par une série d'index : noms de personnes ; noms de lieux ; incipits ; compléments. Nous n'entrerons pas dans le détail de l'exécution. L'explication des sigles adoptés pourrait rebuter certains lecteurs. On n'apprécie la valeur d'un outil qu'après l'avoir manié, et nous n'avons pas besoin d'engager les travailleurs à se familiariser avec celui que M. D. est en train de leur forger. Il est indispensable, et le plus mince byzantiniste aspire au moment où toutes les pièces en seront ajustées. Il suffit de savoir que le Regeste ne mentionne pas seulement les documents dont nous possédons le texte, complet ou fragmentaire, mais aussi ceux qui ont laissé une trace quelconque dans n'importe quels écrits. Il y est encore parlé de certaines autres choses que l'usage du répertoire fera connaître à quiconque le maniera. Le fascicule que nous avons entre les mains, et qui comprend un peu plus de 800 articles, est le fruit d'un travail formidable. Il ne saurait être complet du premier coup, et nous devons aider, tant que nous sommes, à en combler les lacunes. Nous en citerons quelques-unes. On nous excusera de nous borner à un petit nombre d'indications. Parmi les ouvrages à dépouiller je cherche en vain Capasso, *Monumenta ducatus Neapolitani,* 3 vol. in-4° ; Kirsopp Lake, *The early days of Monasticism on Mount Athos* (Oxford, 1909). Les publications de M. Gédéon, si pleines de renseignements puisés aux documents authentiques, ne sont pas suffisamment représentées. La *Vita S. Lucae iunioris* (l'auteur écrit : *minoris*) est incomplète dans l'édition de Combefis, reproduite dans Migne. Les parties omises ont été publiées dans les *Analecta* (XIII, 81-121). D'ailleurs il en existe une édition complète dans le grand ouvrage de P. Kremos, *Φωκικά* (Athènes, 1874), qui aurait dû être cité. Pour la Vie de S. Paul du Latros, au lieu de l'édition des *Analecta,* il fallait renvoyer aux *Monumenta Latrensiaha giographica* que nous avons publiés en 1913 dans *Milet,* III, 1. La Vie de Ste Théoctiste de Lesbos est indiquée comme *Vita Theoctisti Lesbii,* avec renvoi à Allatius, *De Symeonum scriptis,* où elle n'est pas pu-

bliée. Le regeste n. 554 est libellé comme suit : « 910 - Sommer. Gesandtschaft des Autors der Vita Theoktistos' von Sestos (Symeon Metaphrastes ?) zum Emir von Kreta. » Allatius est cité, comme plus haut, et Theophilos Ioannou, *Μνημεῖα ἁγιολογικά*, avec la mention « mir unzugänglich ». Le recueil n'est pas commun, mais nullement introuvable, et il valait la peine de le chercher pour constater que la légation dont il est question n'a pas été confiée à Syméon Métaphraste mais à un officier du nom de Nicétas. Il y aurait d'ailleurs eu moyen d'éviter l'erreur en consultant un des travaux sur Métaphraste mentionnés dans la *BHG*, p. 269. Celle-ci aurait pu fournir d'autres indications bibliographiques. Les Vies de Saints citées dans la première liste de M. D. ne sont pas les seuls morceaux d'hagiographie qui renferment des indications à relever dans le regeste. Parcourons, par exemple, les Miracles de la Madone *τῆς Πηγῆς* (*BHG*. 1072), n° 9. Thécla, fille de l'empereur Théophile (829-842) et de Théodora, est guérie dans le célèbre sanctuaire. En reconnaissance, sa mère donne certains biens au monastère. La donation est confirmée par un chrysobulle : *ὅθεν καὶ ἀντ' εὐχαριστίας ἡ ταύτης μήτηρ δωρεὰς χειρὸς βασιλικῆς ἠσφαλισμένας ὑπογραφαῖς — χρυσοβούλλια ταῦτα λέγεται— ἐδωρήσατο τῇ μονῇ* (*Act.SS.*,Nov. III, 880). La Vie de S. Blaise d'Amorium, qui sera publiée dans le t. IV de Novembre, mentionne aussi un privilège impérial accordé à ce saint par Léon VI : *σάκραν τε λοιπὸν μετ' οἰκείας γραφῆς ἐν χρυσοβούλλῳ καὶ πλείστης ἄλλης δωρεᾶς παρασχόμενος* (c.25). La littérature hagiographique méthodiquement dépouillée fournira d'autres textes du même genre. H. D.

141. — * Paulus Fridolinus Kehr. *Regesta Pontificum Romanorum. Italia pontificia.* Vol. VII. Venetia et Histria. Pars II. Respublica Venetiarum. Provincia Gradensis. Histria. Berolini, apud Weidmannos, 1925, in-8°, xxvii-263 pp.

142. — * Alfred Hessel und Manfred Krebs. *Regesten der Bischöfe von Strassburg.* Band II. Lieferung 1. 2. Innsbruck, Universitäts-Verlag Wagner, 1924, 1925, in-4°, 175 pp.

Le tome VII des Regestes de M. Kehr, dont nous annoncions naguère la première partie (*Anal. Boll.*, XLII, 145), est désormais complet. Les diocèses auxquels se rapportent les 449 lettres pontificales dont le résumé nous est donné sont les suivants. Pour la Vénétie : Gradus (Grado), Caprulae (Caorle), Opitergium (Oderzo), siège transféré à Heracliana d'abord, puis à Civitas Nova (Cittanuo-

va), Equilium (Iesolo), Altinum, transféré à Torcello ; Metamaucum (Malamocco) plus tard à Clugia (Chioggia) ; Olivolum, puis Castellum (Venise). Pour l'Istrie : Tergestum (Trieste), Iustinopolis (Capodistria), Aemona, plus tard Civitas Nova (Cittanova), Parentium (Parenzo), Pola, Petenum (Pedena). Comme dans les volumes précédents, chaque église et chaque monastère est l'objet d'une notice très succincte qui résume son histoire, avec une bibliographie, où rien d'important n'est oublié. M. K. indique tout l'essentiel pour aider à démêler les origines, souvent obscurcies par des fables, des anciens diocèses de la Vénétie. Le volume se termine par un index alphabétique des volumes V à VII de l'*Italia pontificia*, comprenant les provinces ecclésiastiques de Ravenne, de Milan, d'Aquilée, de Grado.

Parmi les publications du même genre en cours au début de la guerre se trouvaient les Regestes des évêques de Strasbourg, dont un premier volume, précédé d'un grand travail de M. Herman Block sur les Annales Alsaciennes, et rédigé par M. Paul Wentzcke, avait paru en 1908. On pouvait craindre que les événements politiques ne fussent un obstacle à la continuation d'une œuvre dont l'utilité n'est pas à démontrer. Elle a été reprise « im Auftrag des wissenschaftlichen Instituts der Elsass-Lothringer im Reich ». Deux fascicules du second volume viennent de paraître, comprenant 854 numéros pour une période d'une soixantaine d'années, commençant à l'avènement de Henri de Veringen (1202) et se terminant à la mort de Henri de Stahleck (1260). L'ordonnance de ces regestes, très différente de celle qu'a adoptée M. Kehr, est suffisamment connue de tous ceux qui se servent des répertoires publiés par la librairie Wagner, principalement des Regestes impériaux et des Regestes des évêques de Constance. On ne se contente pas d'analyser très soigneusement les chartes et diplômes ; les annales sont mises à contribution ; les statuts des synodes sont résumés, et outre l'énumération complète des éditions de chaque document, des indications bibliographiques renseignent le lecteur sur les travaux les plus importants à consulter éventuellement. Un ouvrage de ce genre n'est pas seulement à utiliser pour l'histoire du diocèse. Il intéresse également l'histoire générale de l'époque. H. D.

143. — * *Heidelberger Index zum Theodosianus* hergestellt unter der Leitung von Otto Gradenwitz. Berlin, Weidmann, 1925, in-fol., III-292 pp.

Un index complet du Code Théodosien est un répertoire d'une telle utilité qu'il suffit d'énoncer le titre pour recommander l'ouvrage. Il avait été commencé en 1909 ; la guerre l'avait interrompu. On a heureusement trouvé le moyen de reprendre ce grand travail, et le voilà terminé. Ce n'est pas un dictionnaire ni une table sur le plan des concordances bibliques. Tous les mots du code sont relevés, et les passages indiqués par des chiffres, mais aucune phrase n'est transcrite. Voici la manière de procéder. *Ambitus*. **1**. 15. 13. **2**. 389, signifie que le mot figure au livre I, titre 15, loi 13, ligne 2 de l'édition de Mommsen, et que le texte est de l'année 389. Lorsque la date est incertaine, elle est en petits caractères. Cela est admirable de précision. Ce que je ne parviens pas à admirer c'est qu'on ait cru devoir étendre le bénéfice de cette « acribie » aux mots les plus usuels, jusqu'aux particules et aux temps du verbe *esse*. Fallait-il trente-quatre longues colonnes pour nous apprendre que le mot *et* figure dans le code quelque trois ou quatre mille fois, et qu'on en cite des exemples au cours de toutes les années du IVe et du Ve siècle ? On s'en doutait un peu. Tous ces mots inutiles dont l'index est encombré ont notablement fait monter les frais de rédaction et d'impression, que le public est obligé de payer. On peut nous en croire : l'index ne se donne pas pour rien. Les économies qu'on aurait pu réaliser, en supprimant ces superfluités, sans soulever aucune sorte de réclamation, auraient été bien employées à développer la table des noms de personnes, qui ne comprend que deux pages. Pour le reste on est renvoyé aux prolégomènes de Mommsen. Or, tout le monde sait que, si les listes des destinataires dans Mommsen sont admirablement dressées, elles ne sont pas alphabétiques, mais systématiques. Pour trouver le nom d'Auxonius il faut se rappeler que ce dignitaire était *praefectus praetorio*. Veut-on savoir si Muselius ou Musellius se rencontre dans le Théodosien, il est indispensable d'avoir appris préalablement qu'il y eut un *praepositus sacri cubiculi* de ce nom. Catervius ne figure que parmi les *comites sacrarum largitionum*. Sans entrer dans les détails, on aurait pu reprendre tous les noms de Mommsen avec un simple renvoi à la page. L'utilité de l'index en aurait été considérablement augmentée. Il est terminé par une table des passages où l'édition de Mommsen s'écarte de celle de Krüger. H. D.

144. —* O. Hardman. *The Ideals of Asceticism. An Essay in the comparative Study of Religion*. London, S. P. C. K., 1924, in-8°, xviii-232 pp.

Nous ne voudrions dire aucun mal de ce livre, présenté comme thèse de doctorat à l'Université de Londres, car il renferme beaucoup de bonnes pages et se lit agréablement. Il est de ceux qui ont fourni à leur auteur l'occasion d'acquérir des connaissances variées. Car il s'agissait de se rendre compte de l'idéal poursuivi non seulement par les ascètes chrétiens de tous les temps, mais aussi de la pensée qui anime ceux qui se livrent à des pratiques analogues dans les autres religions et chez tous les peuples, y compris les peuples primitifs. Ce n'est pas assez, évidemment, d'un peu plus de 200 pages pour épuiser un si vaste sujet, et il était difficile d'approfondir la matière. L'auteur connaît la littérature catholique sur la vie religieuse et ses principales formes, et en parle avec sympathie. On ne saurait trouver mauvais qu'il n'ait point négligé de signaler des exemples d'austérité dans l'Église Anglicane, comme celui du P. Richard Meux Benson, fondateur de la Société de Saint-Jean-l'Évangéliste de Cowley (Oxford). « Durant la semaine sainte, tout en se chargeant de la prédication, y compris les sermons des Trois heures le vendredi-saint, il avait l'habitude de s'abstenir de toute nourriture depuis le soir du jeudi-saint jusqu'au midi de Pâques, et il observa ce jeûne rigoureux jusqu'à la dernière semaine sainte qu'il passa sur cette terre. Arrivé à l'âge de 90 ans, le jour de l'« intercession » pour la guerre au mois d'août, il refusa toute nourriture, et le 2 janvier suivant (national day of Intercession), il ne prit qu'une légère collation avant de se mettre au lit. » Il se raconte d'autres traits édifiants de cet homme dont on est tenté de dire : « Étant ce que vous êtes, plût à Dieu que vous fussiez des nôtres. »

H. D.

145. — * J. P. Jacobsen. *Les Mânes*. Traduit du danois par E. Philipot. Paris, Champion, 1924, 3 vol. in-8°, 182-270-333 pp.

L'auteur de ce livre est mort avant d'avoir réalisé entièrement son plan. Tel que nous l'avons, l'ouvrage paraît suffisamment complet, et de nouveaux développements n'en feraient pas plus clairement ressortir la pensée. Le culte des morts, comme il était entendu par la masse du peuple, et se manifestait dans les honneurs rendus aux héros, au « genius », aux mânes, s'est maintenu après l'introduction du christianisme qui l'a à peine modifié. Nous le retrouvons dans le culte des saints. Tout le livre est là, et on avouera que l'auteur n'a pas sacrifié à la nouveauté dans le choix de la matière ; et non plus, on peut le dire, dans son argumentation.

Car bien qu'il ait donné à son exposé une ampleur inusitée, on n'y trouvera rien qui rajeunisse le sujet un peu démodé. M. J., dont l'érudition est considérable et dont on ne peut contester le talent, s'est proposé dès le début de ses recherches, on s'en aperçoit clairement, de démontrer une thèse. Il ne voit dans les faits que ce qui peut servir à l'appuyer, et il lit les textes avec la préoccupation d'y trouver des preuves, disposition peu favorable à une bonne exégèse. Le culte des saints se rattache au culte des morts, c'est entendu, puisque c'est après leur mort qu'on honore les saints ; mais il est autre chose encore, et s'il est naturel qu'il se développe d'abord autour du tombeau, le tombeau n'est nullement indispensable. Pour M. J., c'est le tombeau qui commande tout, même la légende du saint : « La légende, en tant qu'élément du culte, doit avoir un objet, qui est une sépulture, et la sépulture doit contenir ou est présumée contenir les reliques du mort destiné à être vénéré et commémoré (I, 179). » Pour expliquer comment « le vieux culte des tombeaux se continue dans le culte des saints », voici ce que l'auteur a imaginé. Si la tombe des saints attire les fidèles, c'est que les croyances chthoniennes, attachées au tombeau se font jour malgré tous les efforts de l'Église officielle. Impuissante ou complice, elle s'avisa d'un compromis. Il s'était déjà créé une tradition ecclésiastique d'après laquelle l'autel de l'église était un centre de rassemblement. « On transféra la tombe à l'intérieur de l'église, près de l'autel ou au-dessous de lui (I. 169). »

C'est surtout à propos de S. Martin, dont il s'occupe longuement, que M. J. montre combien les questions d'hagiographie lui sont peu familières. Il lit Sulpice Sévère et Grégoire de Tours à peu près comme feu Babut (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 5-136) dont il fait le plus grand cas, et s'embarrasse dans des explications que le texte ne suggère nullement. On sait qu'au mois de novembre 461 dix évêques se réunirent à Tours pour célébrer la fête de la *receptio* de S. Martin, c'est-à-dire de l'arrivée de son corps dans la ville épiscopale ; il était mort en effet, à Candes. M. J. affirme que « la croyance courante d'après laquelle Martin serait mort ou inhumé le 11 novembre n'a aucun fondement historique. ... Tout ce que nous savons, c'est que les évêques célèbrent la *receptio* de S. Martin vers le milieu du mois de novembre. Mais comment interpréter le terme de « receptio » qui ne se trouve point par ailleurs dans la terminologie ecclésiastique des fêtes? Nous lui donnerons un sens profond qui doit être le sens vrai, en traduisant par : réception,

admission officielle — admission de S. Martin en qualité de saint authentique, son admission à Tours signifiant son admission au ciel » (III, 159). Plus loin, M. J. ne peut « s'empêcher de penser que toute l'histoire de Candes est une mystification de Sévère » (III, 175). Et il en donne une raison absolument futile. S. Félix de Nole est pour M. J. « le très problématique S. Félix » (III, 127), et à son sujet il embrouille singulièrement des notions aussi élémentaires que celles de *natalis* et *depositio* (III, 96).

On ne s'étonne de rien après avoir lu la déclaration suivante : « La question a été en règle générale mal présentée dans les études historiques, parce qu'on est toujours parti de ce principe que l'antécédent du culte des saints était le culte des martyrs ; il s'ensuivrait que le culte des saints serait un phénomène chrétien, n'ayant rien à faire avec la vraie religion du peuple. Si le principe était juste, on éviterait difficilement d'en admettre, tout au moins en partie, la conséquence — d'autant plus difficilement que les chrétiens dans la première époque des martyrs (au temps de Dioclétien la situation devient plus complexe) étaient nettement étrangers au peuple ou ennemis du peuple, et qu'aux yeux du peuple le martyr était un fou ou un scandaleux anarchiste, qui sacrifiait sa vie en jetant l'anathème sur les choses les plus sacrées » (II, 266). Ne relevons pas toutes les assertions étranges contenues dans ce passage. Il suffit de noter que pour l'auteur il est établi d'avance que le culte des saints ne saurait être « un phénomène chrétien ». Tout son troisième volume est consacré à la constatation du fait pour la Gaule et le royaume des Francs parce que « dans cette région l'évolution historique du peuple est plus exempte qu'ailleurs d'interventions étrangères violentes. » On pourrait contester ceci, et puisqu'il s'agit surtout d'un héritage de la lointaine antiquité classique, la Gaule n'était peut-être pas le pays à choisir comme type. Quoi qu'il en soit, c'est là que M. J. va chercher les manifestations du culte des héros christianisés. « Les martyrs, dit-il, personnalités étrangères, y sont rejetés dans l'ombre, comme ne répondant pas aux besoins religieux du peuple. Ces besoins réclament un *tombeau*, et dans ce tombeau, les reliques d'un bienfaiteur local ou régional, d'un protecteur du pays. C'est sur des sépultures de ce genre que l'on bâtit la grande masse des basiliques dans la première grande période des constructions d'églises ; il y en a souvent plusieurs dans chaque ville, chacune ayant son quartier. C'est près de ces tombeaux, dans ces basiliques, que le peuple vient chercher des conseils et

une aide effective, des prédictions, des guérisons et des secours de tout genre ; c'est là que se continuent avec une énergie surprenante les pratiques d'incubation [cf. plus haut, pp. 72, 322], que nous avons constatées dans les sociétés antiques. L'évêque devenu héros, le saint de l'Église du peuple, est le défenseur de la ville et de la région contre les ennemis, contre l'incendie, contre la peste, contre la mauvaise récolte. Bref il est la véritable divinité, le vrai dieu. Ses mânes agissent en conformité avec son Genius et par la vertu du culte populaire (II, 267). » Nous ne continuerons pas ces citations. Celles qui précèdent suffisent à montrer que M. J. n'a sur le culte des saints que des idées très superficielles, et que chez lui les faits se plient avec une étrange facilité aux systèmes. Nous ne lui demanderons donc pas pourquoi, dans la peinture du christianisme Gallo-romain, le culte d'un saint de l'Italie méridionale, S. Félix de Nole, occupe la plus grande place. Il nous dira que S. Paulin, grand dévot de S. Félix, était né à Bordeaux, et il ajoutera même, sans le prouver bien entendu, que c'est lui qui a organisé ce célèbre pèlerinage. Tout cela est bien peu sérieux, et en fermant le livre de M. J. on ne peut s'empêcher de regretter qu'un si grand effort ait été si mal dirigé. H. D.

146. — * Wilhelm Gemoll. *Das Apophthegma. Litterar-historische Studien.* Wien, Hölder-Pichler-Tempsky A. G., 1924, in-8°, viii-177 pp.

Les mots *ἀπόφθεγμα, ἀπομνημόνευμα, χρεία, γνώμη* répondent à des concepts apparentés, nous dit l'auteur de ce livre. L'apophthegme, qui est proprement une sentence, comprend souvent l'action caractéristique à laquelle le *dictum* ou *dicterium* se rattache. Cette extension permet à M. Gemoll de parler de beaucoup de choses que son titre ne promettait pas. Il commence par citer des exemples de répliques heureuses, de mots ingénieux, pour passer à des recueils d'anecdotes et d'histoires et de là au roman, sans excepter le roman moderne. C'est ainsi que la Légende Dorée, qui ne répond que de très loin à l'idée que nous nous faisons d'une collection d'apophthegmes, a trouvé place dans l'énumération. Puisqu'il tenait à le citer, M. G. aurait pu s'abstenir d'imiter ceux qui s'obstinent à faire naître Jacques de Varazze dans un village qui n'a jamais existé : Voraggio. Il regarde comme vraisemblable que l'auteur de la Légende a pris comme modèle Métaphraste. Au XIIIe siècle, ce dernier était parfaitement inconnu en Occident. On passerait sur ces

négligences si l'on pouvait s'expliquer des lacunes comme celle de la grande collection des *Apophthegmata Patrum* qui n'est pas mentionnée. L'auteur l'a côtoyée, puisqu'il cite les Collations de Cassien et les *Vitae Patrum*. On se demande pourquoi il l'a évitée, car il faut presque le vouloir pour oublier un recueil qui tient une si grande place dans la Vie des Pères du désert. J'avais espéré apprendre de M. G. comment les apophthegmes des moines égyptiens se rattachent à la littérature classique. On voudrait pouvoir dire qu'il donne au moins le moyen de suppléer à son silence. H. D.

147. — * F. C. Burkitt. *The Religion of the Manichees.* Cambridge, University Press, 1925, in-12, viii-130 pp., illustrations.

A la lumière des documents vieux-turcs et soghdiens exhumés récemment dans le Turkestan chinois, le manichéisme s'est en partie dégagé de l'ombre impénétrable où ses origines demeuraient enveloppées. Mais si les conjectures ont désormais une base moins étroite et plus solide, c'est au prix de recherches abstruses, dont il était fort malaisé de dégager les résultats généraux. A cet égard, l'auditoire des « Donellan Lectures » à Trinity College (Dublin) a pu se faire illusion, tant M. F. C. Burkitt a su répandre de clarté et d'agrément dans les trois leçons qu'il a consacrées à lui exposer « la religion des Manichéens ». La maîtresse partie de cet aperçu est une analyse du *Khuastuanift* (« Confession »), ce curieux code de préceptes moraux que les découvertes de Radloff, de M. von Le Coq, et de Sir Aurel Stein nous ont rendu presque en entier (voir W. Bang, dans le *Muséon*, t. XXXVI, 1923, p. 137-242). En le commentant avec art, M. B. est parvenu à y rattacher un précis complet de la religion manichéenne. Quant à l'origine de ces dogmes étranges, il tient que le système de Mani est, par son fonds originel et primitif, une mixture de deux hérésies chrétiennes : la philosophie de Bardesane et la théologie dualiste de Marcion. Cette conclusion n'est pas entièrement neuve puisqu'elle avait déjà été avancée par S. Éphrem, mais M. B. a su la rendre singulièrement frappante. Comme il le fait remarquer très justement, aussi longtemps que le Manichéisme n'avait pu être observé que dans le voisinage immédiat du christianisme orthodoxe, il était permis de supposer ou bien que ses adversaires, pour le combattre sur leur terrain, avaient traduit ses dogmes en langage chrétien, ou que lui-même, à la longue, s'était chargé d'éléments empruntés à l'Évangile. Mais au fond de l'Asie, coupé, pour ainsi dire, de toute influence autre que

celle du bouddhisme, il n'a pu vivre que de sa substance propre (p. 85-86, cf. p. 98). Pour que cette considération soit décisive, il nous manque de savoir si jusqu'en ces lointaines oasis les sectateurs de Mani n'étaient pas en rapport avec des chrétientés nestoriennes. Les spécimens d'évangile manichéen que M. B. produit (p. 87 et suiv.) d'après les fragments de Turfan, interprétés par M. F. W. K. Müller, n'en sont pas moins intéressants au premier chef, même si la date n'en est pas entièrement certaine.

M. B. ne croit pas que la religion manichéenne ait rien emprunté au bouddhisme de ses éléments constitutifs. Mais il lui paraît admissible et même probable qu'en Asie centrale elle a subi plus ou moins profondément l'influence bouddhique. Il semble regarder comme établi par M. A. von Le Coq, d'après un fragment turc, également de Turfan, que l'histoire de Barlaam et Joasaph aurait été transmise par les Manichéens aux Arabes et par ceux-ci aux Grecs (p. 97). M. A. von Le Coq est, croyons-nous, moins affirmatif (cf. *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1909, p. 1204-1205), et en tout cas, nous devons avouer que la preuve apportée paraît un peu mince et la conclusion trop simplifiée.

S'il y avait eu des Manichéens dans l'auditoire de Trinity College, ils auraient dû convenir que M. B. n'a manqué à leur endroit ni d'indulgence ni même de sympathie. Comme il faut presque toujours prendre à l'un pour donner à l'autre, les chrétiens ont pu trouver que S. Éphrem et S. Augustin lui-même ont payé un peu plus que leur juste part dans les frais de cette générosité. P. 84, on est surpris de lire qu'en syriaque, l'expression « fils de l'alliance » (sons ofi the Covenant) désignait les laïcs baptisés en général. Les anciens textes distinguent nettement les séculiers, *bnaï 'almâ* (*filii mundi*) des *bnaï qeyâmâ* (*filii foederis*), religieux ou personnes consacrées à Dieu. P. P.

148. — * *Pistis Sophia*, litterally translated from the Coptic by George Horner, with an Introduction by F. Legge. London, S. P. C. K., 1924, in-8°, XLVIII- 205 pp.

149. — * *Coptica* consilio et impensis Instituti Rask-Oerstediani edita. II. *Pistis Sophia* neu herausgegeben mit Einleitung, nebst griechischem und koptischem Wort- und Namenregister, von Carl Schmidt. Hauniae, Gyldendalske Boghandel Nordisk Forlag, 1925, in-8°, XXXIX-456 pp.

150. — * *Pistis Sophia. Ein gnostisches Originalwerk des dritten*

Jahrhunderts aus dem Koptischen übersetzt, in neuer Bearbeitung mit einleitenden Untersuchungen und Indices herausgegeben von Carl SCHMIDT. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1925, in-8°, CXII-308 pp.

Depuis sa première apparition, la *Pistis Sophia* n'a pas cessé de défrayer la curiosité des érudits. Sans compter les théosophes et les adeptes de l'occultisme, qui l'ont mise au nombre de leurs classiques, théologiens et historiens se sont jetés à l'envi sur ce livre étrange, l'un des rares documents où l'on ait appris à connaître la gnose autrement que par les rapports ou les invectives de ses adversaires. Aussi avait-on senti assez communément la nécessité de remplacer la méritoire édition princeps, préparée par Schwartze sur le célèbre codex Askewianus et imprimée par Petermann en 1851, après la mort prématurée du jeune savant. M. Carl Schmidt s'était chargé de la refaire pour le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, et il avait déjà commencé à collationner le texte sur le manuscrit original, lorsque la guerre vint lui rendre impossible l'accès du musée Britannique. Grâce à une photocopie mise à sa disposition par M. l'abbé Chabot, il put cependant achever le gros œuvre de son édition, mais la possibilité de la faire imprimer semblait renvoyée à un avenir incertain. Heureusement pour lui et pour d'autres, ce retard fut abrégé par la libéralité de la fondation Rask-Oersted, de Copenhague, qui s'est assuré l'enviable honneur de publier dans ses *Coptica* le travail auquel le *Corpus scriptorum orientalium* avait été contraint de renoncer. L'édition est bien ce que l'on pouvait attendre. Pour réviser ce grimoire abracadabrant, où la logique interne du contexte est bien souvent un secours fort illusoire, il ne suffisait pas d'une solide connaissance de la langue copte et de la littérature gnostique ; il y fallait une patience à l'épreuve des plus rebutantes insanités. M. S. avait déjà prouvé que la sienne est sans limite. Elle s'est dépensée courageusement ; chaque ligne du texte a été étudiée avec un effort d'application, qui s'est prolongé après l'achèvement de l'impression, comme en témoigne la liste des leçons rectifiées qui précède l'errata, p. 453-54. Deux excellents glossaires, l'un des termes grecs, l'autre des termes coptes, recensés au complet, tiennent lieu de commentaire philologique.

Par une coïncidence qui suffirait à montrer quels services la publication de M. S. est appelée à rendre, la *Society for Promoting Christian Knowledge* faisait paraître presque en même temps une édition anglaise de la *Pistis Sophia :* introduction (posthume) par F. Legge, traduction par le Rev. G. Horner. Le nouveau traducteur

s'est servi de l'édition de Schwartze, mais non sans prendre la peine de la collationner soigneusement sur le manuscrit original, refaisant ainsi pour son compte une partie du travail de M. Schmidt. Dès le titre nous sommes avertis que le texte a été traduit littéralement. De vrai, la lettre eût difficilement pu être serrée de plus près : c'est le mot à mot dans toute la truculence de ses contorsions. Sur ce décalque ultra-fidèle, feu F. Legge avait récrit une traduction en style plus libre, sans doute en prenant pour modèle l' « excellent and dignified English », dont, nous dit-il (p.x), C.W. King avait habillé ses extraits de la traduction latine de Schwartze-Petermann. Après la mort de Legge, le comité de la Society for Promoting Christian Knowledge renonça à publier cette partie de son travail. La version de M. Horner échappa ainsi à l'infortune de n'être jamais lue. Mais séparée de la métaphrase dont elle devait être en quelque sorte le témoin justificatif, évitera-t-elle aussi le désagrément d'être mal jugée? Plus d'un lecteur, je le crains, se demandera pourquoi M. H. s'est livré à ce jeu impossible de coller des mots anglais sur une phrase copte. Pareille abdication ne se conçoit pas chez un savant si bien qualifié pour prendre vis-à-vis du texte la responsabilité qui est proprement celle du traducteur. Mais après tout, le style rébarbatif auquel il s'est condamné ne mettra en fuite que des amateurs ou des curieux que rien n'oblige à battre ces broussailles. Les autres seront amplement payés de leurs peines. Plus d'un cependant regrettera qu'au lieu de s'évertuer à reproduire l'ordre des mots et à différencier des particules oiseuses, le traducteur n'ait pas plutôt transcrit entre parenthèses les termes grecs empruntés par le rédacteur copte.

Le public de langue allemande sera mieux partagé. En 1905, M. Carl Schmidt donnait à la collection des *Griechischen christlichen Schriftsteller* une traduction de la *Pistis Sophia* déjà voisine de la perfection alors réalisable. En la publiant, son auteur ne pouvait se promettre que, vingt ans plus tard, il aurait cette satisfaction, refusée à tant de travailleurs, de rééditer son œuvre, corrigée ou améliorée avec un attention mûrie et renouvelée. Sauf les retouches de détail, conséquentes à la révision du texte original, la seconde édition ne diffère pas sensiblement de la première. Toutefois l'appareil critique a été supprimé, sans inconvénient appréciable pour la plupart des lecteurs.

Les prolégomènes de la traduction répètent ceux de l'édition copte, avec quelques larges développements additionnels et aussi

avec une réticence que l'on regrette d'avoir à signaler : pour les lecteurs allemands, l'historique de la publication du texte copte commence avec l'initiative de la fondation Rask-Oersted. Sur le fond des problèmes soulevés par la *Pistis Sophia,* M. S. reste fidèle à ses vues anciennes, qu'il est toutefois parvenu à préciser en quelques points importants. En examinant de près le manuscrit original, il s'est convaincu que la *Pistis Sophia,* dans son état actuel, est un assemblage de deux traités distincts. Le premier, qui était divisé en trois livres, portait d'abord le titre de *teukhos mpsoter,* « *tomus Servatoris* ». Il a ensuite été réuni à un quatrième livre antérieur aux trois premiers et que leur auteur paraît avait connu. A la suite de cette manipulation et sans doute par le fait du remanieur lui-même, l'ouvrage reçut le titre général par lequel il est maintenant désigné. Nous réduisons ici à ses très grandes lignes l'hypothèse de M. S. Les preuves apportées à l'appui ne sont pas susceptibles d'être résumées, non plus que celles qui servent à établir la date de la compilation : seconde moitié du IIIe s. pour les livres I-III, première moitié pour le livre IV (voir trad., p. LXXXII). Quant au milieu auquel appartiennent ces divagations monstrueuses, M. S. a relevé dans un papyrus copte-gnostique encore inédit de la bibliothèque de l'État à Berlin des parallélismes qui créent une nouvelle raison d'attribuer la *Pistis Sophia* aux Ophites et plus spécialement à la secte des Séthiens (ibid., p. LXXXII-XCI). F. Legge, qui croyait y voir l'œuvre d'un Valentinien du second siècle, est pris à partie, avec une certaine hauteur. Contre cette hypothèse et les considérations fragiles qui la soutiennent, M. S. a trop aisément raison ; mais en présence d'une tombe récemment ouverte, il eût sans doute été mieux inspiré d'adoucir un peu l'âpreté de ses accents de triomphe. P. P.

151. — * Friedrich Loofs. *Paulus von Samosata.* Eine Untersuchung zur altkirchlichen Literatur- und Dogmengeschichte. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1924, in-8°, xx-346 pp. (= *Texte und Untersuchungen,* t. 44, fasc. 5).

En même temps que paraissait le volume de M. G. Bardy sur Paul de Samosate (cf. *Anal. Boll.,* XLII, 427-30), M. F. Loofs publiait de son côté une étude considérable sur le même sujet et presque sous le même titre. Il faut croire que la question hantait les esprits ; mais personne n'accusera aucun des deux auteurs d'avoir surpris le plan de l'autre, car il leur eût été impossible de se ressembler

moins, tout en apportant une érudition pareille et une égale application à creuser le problème sur lequel ils se sont rencontrés. Mais nous voici sur la pente d'un parallèle qui nous mènerait trop loin, et certainement hors des limites de notre compétence.

M. L. ne laisse pas longtemps ignorer à ses lecteurs vers quelle conclusion il les achemine. Dès les premières pages de son étude, on a l'impression qu'il plaide. Et de vrai c'est bien un procès de réhabilitation qu'il paraît avoir entrepris de gagner contre tous les anciens juges ou accusateurs de Paul de Samosate, et à son insu, contre M. Bardy qui s'est rangé à leur avis. Successivement les témoignages plus ou moins compromettants sont retournés, discutés, disséqués avec une rigueur implacable, et toujours pour aboutir à une interprétation qui les prend à contre-fil. M. L. ne veut pas que Zénobie ait été juive — en quoi il a probablement raison; — ni qu'elle ait eu des sympathies judaïsantes — ce qui est beaucoup moins clair; — ni qu'elle ait patronné Paul de Samosate autrement qu'en refusant d'acquiescer à sa déposition (p. 31-34); — ni que les synodes qui ont condamné l'évêque d'Antioche fussent de vrais synodes (p. 45-50); — ni que ces conventicules sans qualification propre aient pu ou même voulu se renseigner exactement sur les faits de notoriété publique dont ils ont chargé le prévenu (p. 33); — ni que celui-ci ait dérogé à son caractère sacré en conservant ou même en assumant après son élévation à l'épiscopat les fonctions civiles de « ducénaire » (p. 54); — ni que son opulence de parvenu ait eu rien de scandaleux; — ni qu'il ait donné un fâcheux exemple en s'entourant de *γυναῖκες συνείσακτοι* (ibid); — ni que le long catalogue des méfaits que ses juges lui reprochent soit autre chose qu'un tissu de gratuites calommies (p. 53); — ni enfin que sa doctrine ait contenu aucune nouveauté répréhensible. Cette dernière contestation, qui remplit la quasi-totalité du volume (p. 60-fin), échappe à notre appréciation, et nous n'aurons garde d'énoncer là-dessus un avis sans autorité. Mais il faut convenir qu'elle est déjà frappée de suspicion par l'apologie biographique qui est censée lui avoir déblayé les voies. S'il est bien vrai que les témoignages rejetés par M. L. doivent être d'abord discutés un à un, ses dénégations à lui ne peuvent être prises qu'en faisceau, parce qu'elles vont carrément à l'encontre du sens général sur lequel tous les témoignages positifs sont d'accord. Ainsi enchaînés comme ils doivent l'être, ces démentis qui tombent, parfois avec accompagnement d'imputations graves, sur tant d'auteurs respectés, à commen-

cer par Eusèbe et S. Athanase, prennent un air suspect et déplaisant, qu'il faut bien qualifier de parti pris. Loin de nous la pensée d'attacher à ce terme aucune signification de déloyauté. M. L. obéit manifestement à une conviction sincère, et la contre-enquête qu'il a entreprise se couvre d'un principe hautement respectable. *Audiatur et pars altera,* dit-il, p. 55. Après que l'accusation avait eu la parole par la bouche de tous les auteurs chrétiens depuis bientôt seize siècles, il convenait peut-être que l'autre partie fût entendue. Grâce à M. L. c'est chose faite. A défaut de témoins à décharge, impossibles à produire, on a mis sur la sellette les témoins à charge ; leurs dires et leurs intentions ont été abondamment vilipendés, selon tous les usages du prétoire, tandis que l'accusé était blanchi et innocenté sur tous les points ; la défense a brillamment épuisé ses droits et ses moyens ; elle a joué avec une habileté suprême des moindres indices qui pourraient jeter le doute dans l'esprit d'un tribunal tenu à ne rendre son arrêt que sur preuves certaines. Mais le procès même gagné devant les juges ne le serait pas devant l'histoire. Paul de Samosate doit au zèle de son avocat d'être désormais condamné en pleine et parfaite connaissance de cause.

Malgré le soin extrême avec lequel M. L. a poussé ses investigations, il semble n'avoir pas remarqué le texte de la *Chronique de Se'ert.* Nous ne lui en ferons pas un reproche : quoi de plus excusable que de n'avoir pas songé à remuer le fatras où ce précieux témoignage est perdu ? Il faut pourtant le regretter, car ce débris mutilé, en nous révélant l'existence d'une histoire syriaque de Paul de Samosate par Daniel bar Mariam, ajoute indirectement une autorité sérieuse au récit de Barhebraeus. Tout porte à croire en effet que le chroniqueur jacobite, comme le nestorien de Se'ert, dépend ici de cette même source excellente. Il n'est donc plus permis d'insinuer que Barhebraeus interprète abusivement ou même dénature ses sources quand il avance que le Samosatien fut élevé sur le siège d'Antioche grâce à la protection de Zénobie. Tel qu'il nous a été transmis dans l'informe abrégé du chroniqueur de Se'ert, le témoignage de Daniel bar Mariam établit une liaison fort naturelle entre plusieurs faits connus d'ailleurs. On sait en effet par Eusèbe que Paul de Samosate succéda à l'évêque Démétrianus après la défaite où l'empereur Valérien tomba aux mains des Perses ; que le synode qui le déposa lui donna pour successeur Domnus, le propre fils de Démétrianus, en rappelant avec honneur les vertus épiscopales de ce dernier ; et de plus que le Samosatien fut expulsé de son siège

ou tout au moins de la maison épiscopale par la police d'Aurélien, le vainqueur de Zénobie. Tout cela donne une étrange vraisemblance aux dires des auteurs d'après lesquels il s'était fait introniser avec l'appui de l'étranger, donc contre le vœu d'une bonne partie de son troupeau. Pourtant au cours de son procès, on ne voit pas qu'il ait été accusé d'avoir usurpé l'épiscopat. Il faut donc admettre qu'au moment de son élection il était soutenu par un parti assez puissant pour n'avoir pas besoin de violer ouvertement les formes canoniques. Or la *Chronique de Se'ert* nous apprend que Démétrianus fut emmené en captivité par les Perses, lors du premier sac de la ville, qui eut lieu en 256 (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 310 ; *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 388-90). Entre cette date et la mort de l'évêque, il s'écoula au moins quatre ans, durant lesquels l'église d'Antioche se trouva privée de son chef et livrée aux entreprises des brouillons, qui dans la situation troublée du pays durent avoir beau jeu. N'en déplaise à M. L., les mœurs et le caractère du Samosatien expliquent le reste. Comme il est exclu en toute hypothèse que celui-ci ait surgi de terre à point nommé pour recueillir la succession de Démétrianus, la supposition de beaucoup la plus vraisemblable est qu'il profita des circonstances pour recruter des adhérents, par les moyens dont la lettre synodique de ses juges contient une si vive peinture. Rien n'oblige ni même ne permet de soutenir que les diocésains et les ressortissants de la métropole syrienne n'auraient connu qu'après l'élection le pasteur qu'ils s'étaient donné. En tout cas, dans la longue liste de leurs griefs, ils ne mentionnent pas celui d'avoir été joués. Le passage de Paul de Samosate sur le siège d'Antioche fut donc le triomphe momentané d'une intrigue d'opposition. Parce que les textes ne nous racontent que le dénouement de cette aventure, ce n'est pas une raison de supposer qu'elle n'a pas eu de commencement. P. P.

152. — W. A. Baehrens. *Origenes Werke.* VI., VII. Band. *Homilien zum Hexateuch in Rufins Ueberzetsung.* VIII. Band. *Homilien zu Samuel I, zum Hohelied und zu den Propheten. Kommentar zum Hohelied in Rufins und Hieronymus' Uebersetzungen.* Leipzig, J. C. Hinrichs, 1920, 1921, 1925, 3 vol. in-8°, xxxvii-507, xxxviii-621, lviii-509 pp.

153. — * K. Holl. *Epiphanius (Ancoratus und Panarion).* II. Band. Ibid., 1922, in-8°, iv-524 pp.

154. — * B. Violet. *Die Apokalypsen des Esra und des Baruch in deutscher Gestalt.* Ibid., 1924, in-8°, xcvi-380 pp.

(= *Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*, 29, 30, 31, 32, 33.).

Le Corpus des écrivains ecclésiastiques grecs, interrompu, ou du moins fort ralenti par la guerre, a recommencé de paraître, pour le plus grand bien des études patristiques et de l'histoire des premiers siècles. C'est à ce titre que nous annonçons les cinq derniers volumes de la collection. La matière ne rentre pas directement dans notre cadre, mais ils sont indispensables aux érudits qui ne s'enferment point dans une étroite spécialité. Alors même qu'ils n'auraient pas à les feuilleter pour se documenter sur les sujets qu'ils ont à traiter, ils pourront y apprendre les secrets de la méthode philologique ; et s'il en est encore qui s'imaginent que rien n'est plus aisé que d'éditer un texte, de pareils modèles sont bien faits pour les détromper. Les trois volumes de M. Baehrens notamment représentent un labeur formidable. La traduction des homélies d'Origène sur l'Hexateuque par Rufin, qui représente pour nous l'original perdu, nous est parvenue dans un grand nombre de manuscrits, et la tradition du texte est particulièrement compliquée, à telle enseigne que, pour ne pas encombrer ses prolégomènes, M. B. a cru devoir traiter à part l' *Ueberlieferung und Textgeschichte*. La dissertation remplit tout un volume (*Texte und Untersuchungen*, XLII, 1, VIII-257 pp.). Un bon classement des manuscrits a permis à l'éditeur de simplifier considérablement l'appareil critique. Il est fort clair, et l'on s'y retrouve aisément. Si la nouvelle édition (la première édition critique) des homélies d'Origène s'adresse avant tout aux historiens de l'exégèse alexandrine, le texte tel qu'il est constitué par M. B. est à recommander aux philologues « für das eklektische Verfahren bei der Auswahl der richtigen Lesarten. » Les textes parallèles, ceux de Philon surtout, ont été soigneusement notés au bas des pages, et dispenseront les travailleurs de recherches souvent pénibles. Au cours de ses investigations, M. B. a rencontré un *Sermo Origenis de Melchisedech* qui n'est qu'un pseudépigraphe. Il l'a naturellement exclus de son édition. Pour ne pas en priver les chercheurs, il en a publié le texte, d'après deux manuscrits, dans le volume cité des *Texte und Untersuchungen*.

Parmi les homélies sur les Prophètes, celles qui commentent Isaïe soulèvent une question d'attribution que M. B. n'a eu garde de passer sous silence. Est-ce bien S. Jérôme qui en est le traducteur? On a fait remarquer que, si pour les homélies sur Jérémie et sur Ézéchiel nous avons son propre témoignage, cette attestation manque

ici, notamment dans le *De viris illustribus*, 135. Il y a, en compensation, un texte de Rufin (*Apol.* II, 27) qui paraît bien suffisant pour suppléer à ce silence. Mais il se trouve encore des érudits à la conscience timorée qui hésitent à s'en contenter. Il n'était donc pas superflu d'apporter quelques preuves nouvelles. M. B. les tire d'abord des œuvres de S. Jérôme, où sa version des homélies est employée de manière à ne laisser aucun doute sur l'auteur. Il montre ensuite que certaines particularités caractéristiques de la langue hiéronymienne se retrouvent dans cette traduction. C'est assez pour lever les derniers doutes, et M. B. est en droit de conclure que, puisque le *De viris illustribus* est de 392, la traduction des homélies sur Isaïe est postérieure à cette année.

Quelle que soit la difficulté du travail de M. B., on peut dire que l'édition de l'Apocalypse ou quatrième livre d'Esdras, à laquelle M. B. Violet a consacré près de vingt-cinq ans, était une entreprise autrement ardue. L'original hébreu est perdu, de même la version grecque ; mais il reste des versions plus ou moins complètes de cet apocryphe en latin, en syriaque, en éthiopien, en arabe (deux versions), en arménien, et des fragments en copte et en géorgien. Il y a aussi les citations éparses. Dans le premier volume, qui remonte à 1910, M. V. a reproduit, en les disposant en colonnes, les témoins de cette tradition extraordinairement compliquée. Maintenant il nous donne une restitution, en allemand, du texte perdu, et dans les prolégomènes, il examine l'histoire de la transmission, l'origine et la composition du livre, et l'usage qu'en firent tant les juifs que les chrétiens. Parmi les écrits qui ont un rapport intime avec l'apocalypse d'Esdras, il faut citer en première ligne l'Apocalypse de Baruch. Il était naturel de joindre cet apocryphe au précédent. Ceriani en a publié le texte syriaque, traduit d'un texte grec perdu, d'après le seul manuscrit complet, Ambrosianus B. 21 inf. La dernière partie est conservée dans plusieurs manuscrits syriaques, dont quelques-uns seulement ont été utilisés par Ceriani. M. V. a procédé pour l'Apocalypse de Baruch « fils de Nerija » comme pour celle qui porte le nom d'Esdras ; il donne la traduction allemande du texte préalablement établi. On a pu se demander quel était l'ordre de dépendance des deux livres. Pour M. V. l'hésitation n'est pas possible. C'est Baruch qui a copié Esdras.

Il serait assez puéril de chercher chicane à la Commission qui préside à la publication des Pères des trois premiers siècles parce qu'elle a élargi son programme et admis des écrivains, comme Épi-

phane, que les dates semblent exclure. C'est tout gain pour nous, et d'ailleurs Épiphane renferme tant d'éléments anténicéens que sa présence se justifie d'elle-même. C'est M. Holl qui est chargé de la tâche délicate de fixer le texte de cet auteur incorrect et négligent. A quel point faut-il respecter la leçon des manuscrits? Elle est souvent peu intelligible. Mais est-ce la faute des copistes ou doit-on s'en prendre à l'auteur? Il est évident que dans ce dernier cas il ne peut être question de redresser sa phrase. L'éditeur n'a pas pour tâche d'embellir l'original mais de le reproduire aussi fidèlement que possible. Dans les nombreux extraits dont Épiphane a enrichi ses livres, l'embarras n'est pas moindre. Le souci de l'exactitude n'a jamais tourmenté ce compilateur, et ici encore en substituant la vraie leçon à celle des manuscrits, on s'expose à n'être qu'un interprète infidèle.

L'excellent philologue qu'est M. Holl a senti ces difficultés; il s'est laissé guider surtout par la connaissance qu'il a de la langue et des procédés d'Épiphane, en quoi bien peu de savants pourraient lui en remontrer. Un bon nombre de retouches lui ont paru nécessaires, mais il a pris la précaution de signaler d'un astérisque dans l'appareil critique les leçons substituées à celles du manuscrit. Il aurait peut-être mieux valu placer ce signe dans le texte, ou, ce que nous aurions préféré, les corrections auraient pu être simplement proposées au bas de la page, comme elles le sont parfois. P. 329, l. 2, M. H. écrit : *ὅροι γὰρ ἐτέθησαν ἡμῖν καὶ θεμέλιοι εἰς οἰκοδομὴν τῆς πίστεως* etc. Les manuscrits portent : *καὶ οἰκοδομή*, qui est admissible à la rigueur. P. 269, l. 2, M. H. insère *<σημεῖον> οὐδέν*. Le mot se trouvant dans la phrase précédente, Épiphane en a peut-être fait l'économie. P. 410, l. 8, il peut avoir écrit *κατὰ τὴν ἀρχὴν* comme les manuscrits, malgré le *περὶ ἀρχῶν* qui suggère à M. H. la correction *περὶ τῶν ἀρχῶν*. P.233, l. 3, alors que les manuscrits disent :*μεταβάλ(λ)ων τοὺς ἁγίους ἐν τῇ ἁγίᾳ αὐτοῦ ἀναστάσει τῶν σωμάτων*, M. H. écrit : *μεταβάλλων τοὺς ἁγίους αὐτοῦ ἐν τῇ μελλούσῃ ἀναστάσει τῶν σωμάτων*. La phrase d'Épiphane est peu claire, mais celle qu'on lui substitue l'est peut-être trop. Ne vaudrait-il pas mieux, dans des cas semblables, constater que nous ne savons pas très bien ce que l'écrivain a voulu dire? Loin de nous de déprécier l'effort louable, souvent couronné de succès, tenté par M. H. pour rendre lisible un auteur auquel on est souvent ramené malgré sa médiocrité et son incontestable obscurité. Mais nous croyons entrer dans la pensée de l'éditeur en attirant l'attention

sur ces astérisques dont il a semé, pour de bonnes raisons, les pages de son Épiphane. H. D.

155. —* Leo V. JACKS. *St. Basil and Greek Literature.* Washington, Catholic University of America, 1922, in-8°, VIII-124 pp. (= *The Catholic University of America. Patristic Studies.* Vol. I).

156. — * Graham REYNOLDS. *The Clausulae in the « De Civitate Dei » of St. Augustine.* Ibid., 1924, in-8°, XI-67 pp. (Même collection, Vol. VII).

157. — * Mary Dolorosa MANNIX. *Sancti Ambrosii Oratio De Obitu Theodosii, Text, Translation, Introduction and Commentary.* Ibid., 1925, in-8°, XV-166 pp. (Même collection, Vol. IX).

158. — * Francis Xavier J. EXLER, O. Praem. *The Form of the Ancient Greek Letter. A Study in Greek Epistolography.* Ibid., 1923, in-8°, 141 pp.

Nous avons rendu compte récemment (*Anal. Boll.*, XLIII, 160-162) de quelques volumes des *Patristic Studies* de l'Université catholique d'Amérique. Il nous faut encore signaler trois autres numéros de la même collection et un quatrième hors série. Le sujet de la thèse de M. Leo V. Jacks est défini dès les premières lignes de l'introduction : rechercher quelle connaissance S. Basile avait de la littérature grecque et quelle attitude il a prise à son égard. Le premier chapitre est un aperçu très rapide sur l'instruction chrétienne et païenne aux premiers siècles de l'Église ; le deuxième traite brièvement de l'éducation de Basile. Puis vient l'étude proprement dite, en trois parties : Basile et les poètes (dramatiques, lyriques, épiques), les historiens (plus les conteurs de fables), les philosophes (les primitifs, Platon, Aristote, Élien, Plutarque et Marc-Aurèle). Les conclusions tiennent en quelques pages. Le programme choisi est bien vaste et il exige de la part de l'auteur une érudition des plus étendues. M. J. ne nous présente malheureusement qu'un travail fort incomplet. Il n'est pas spécialement question, par exemple, des orateurs attiques (Démosthène, Antiphon, Lysias etc.). Rien de trop étonnant, quand on sait combien Basile subissait l'influence de la sophistique de son époque, qui faisait un peu oublier les grands maîtres du passé. Mais n'était-il pas possible cependant de retrouver chez lui plus d'une réminiscence de leurs discours? Tout le chapitre consacré à Basile et aux philosophes est très peu satisfaisant. Il est vrai qu'il était fort délicat à traiter. Mais il existait, sur le sujet, des travaux spéciaux dont M. J. aurait pu largement profiter;

Ainsi, il aurait trouvé, pour ses recherches, de précieuses indications dans l'étude de M. K. GRONAU, *Poseidonios und die jüdisch-christliche Genesisexegese,* Leipzig, 1914, dans celle du P. J. LEVIE, *Les sources de la septième et huitième homélie de Saint Basile sur l'Hexaméron* (*Le Musée belge,* t. XVIII, 1920, p. 113-49) et dans les ouvrages qui y sont signalés. L'enquête aurait dû être, à tout prix, limitée. C'est seulement par une série de travaux d'approche que l'on pourra aboutir, un jour, à des conclusions qui ne seront plus prématurées. Au sujet de l'authenticité de la correspondance de Basile avec Libanios, M. J. ignore les controverses des douze dernières années (cf. O. STÄHLIN, *Die altchristliche griechische Litteratur,* München, 1924, p. 1412). Le problème a été examiné récemment, du point de vue de la tradition manuscrite, par le regretté abbé J. Bessières (cf. *The Journal of Theological Studies,* t. XXII, 1922, p. 349-58). La correspondance de Basile avec Libanios a paru dans l'édition critique des œuvres du rhéteur due à M. Foerster (*Libanii opera,* vol. XI, Lipsiae, 1922).

Ce n'est pas à M. l'abbé G. Reynolds que l'on reprochera d'avoir choisi, pour sa dissertation, un sujet trop vaste. Il s'est borné à l'étude des clausules dans le *De Civitate Dei.* On sait qu'Augustin avait le souci des finales harmonieuses :... *in meo eloquio, quantum modeste fieri arbitror, non praetermitto istos numeros clausularum...* (*P.L.,* t. XXXIV, p. 109). M. l'abbé R. les analyse au point de vue du mètre et du rythme, cherche à découvrir les lois qui régissent leur emploi, les classe, dresse des tableaux statistiques et fait des rapprochements avec le style d'autres prosateurs latins. Pour finir, il résout quelques problèmes de prosodie. Le travail est soigné.

La Sœur Mary Dolorosa Mannix, des Sœurs de Saint-Joseph de Carondelet, nous présente, avant le *Corpus* de Vienne, une édition critique du *De obitu Theodosii* d'Ambroise, avec traduction, introduction et commentaire. Le texte est celui des Mauristes, collationné sur sept manuscrits (quatre sont du XVe siècle). La traduction anglaise est fidèle. Le commentaire, surtout philologique, dont elle est suivie, aurait pu être plus pénétrant. L'introduction est assez développée : circonstances de l'oraison funèbre, caractéristiques du talent oratoire d'Ambroise, pénitence de Théodose, vocabulaire, syntaxe, plan du discours. En appendice figurent le texte, avec traduction anglaise, de la lettre LI d'Ambroise, adressée à Théodose, et quelques extraits du code théodosien. Au sujet de la pénitence de l'empereur, l'opinion adoptée est celle qu'a émise le P. Van Ortroy (cf. *Anal.*

Boll., XVII, 471 ; XXIII, 417-25) et qui, pour le fond, prévaut chez les critiques. Ne semblent pas connues les études de M. J. R. Palanque, *La « Vita Ambrosii » de Paulin*, dans *Revue des sciences religieuses*, t. IV (1924), pp. 26-42, 401-420, et *Le témoignage de Socrate le Scholastique sur saint Ambroise*, dans *Revue des Études anciennes*, t. XXVI (1924), p. 216-26. La table chronologique, qui précède l'introduction, devrait être, en partie, retouchée d'après celle du P. F. Savio dans *Gli antichi vescovi d'Italia... La Lombardia.* P. I. *Milano*, Firenze, 1913, p. 127-42, et d'après les recherches de M. W. Wilbrand, *Zur Chronologie einiger Schriften des hl. Ambrosius*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. XLI (1921), p. 1-19. A ajouter à la bibliographie : L. Laurand, *L'oraison funèbre de Théodose par saint Ambroise*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XVII (1921), p. 349-50 ; G. Mamone, *Le Epistole di S. Ambrogio*, dans *Didaskaleion*, N. S., t. II (1924), p. 3-143, et *La forma delle lettere di S. Ambrogio*, ibid., t. c., p. 145-64.

La thèse de M. F. X. J. Exler, chanoine de l'Ordre de Prémontré, traite quelques points d'épistolographie grecque. Sont étudiées successivement les formules initiales et finales des lettres, les formules de la date et quelques phrases conventionnelles dans le corps des lettres. Le sujet avait déjà été traité partiellement par M. F. Ziemann dans sa thèse *De epistularum graecarum formulis sollemnibus quaestiones selectae*, Halis Saxonum, 1911 (= *Dissertationes Philologicae Hallenses*, Vol. XVIII, Pars 4). Mais depuis lors tant de lettres nouvelles avaient été découvertes que le travail était, peut-on dire, à refaire. Les recherches de M. E. s'étendent depuis les pièces les plus anciennes qui nous soient parvenues et qui remontent au IIIe siècle avant J.-C., jusqu'à celles du IIIe siècle de notre ère. Le dépouillement est complet. Un très grand nombre de formules ont été reproduites intégralement ; elles prennent, en tout, plus de la moitié du volume. Les philologues seront certainement enchantés de trouver ainsi groupés tant de matériaux. Les conclusions de M. E. sont sujettes à révision, car l'on continue à découvrir dans les sables d'Égypte d'autres pièces importantes. Sera-t-il possible de déterminer un jour l'origine et le développement primitif de chacune des formules analysées? Les papyri les plus anciens que nous possédions aujourd'hui nous les montrent toutes à un stade déjà avancé. Auraient pu être cités : P. X. Roiron, *Les plus anciens prologues épistolaires chrétiens*, dans *Recherches de science religieuse*, t. IV (1913), pp. 244-54, 382-402 ; G. Ghe-

DINI, *Di alcuni elementi religiosi pagani nelle epistole private greche dei papiri,* dans *Studî della Scuola papirologica,* t. II (1917), p. 51-76 ; Id. *Εὔχομαι παρὰ τοῖς θεοῖς nella formola di saluto,* dans *Aegyptus,* t. III (1922), p. 191-92. J. SIMON.

159. — * Dom BESSE. *Le tombeau de S. Martin de Tours.* Paris, Champion, 1922, in-4°, XXVI-27-468 pp., gravures et plans.

L'histoire de la basilique de Saint-Martin, depuis la *basilica parvula* érigée par S. Brice sur le tombeau de son prédécesseur jusqu'à celle qui de nos jours a remplacé l'édifice grandiose détruit à la révolution, serait bien longue à écrire, surtout si l'on prenait pour modèle l'ouvrage de Dom Besse. Le gros volume est consacré tout entier à un épisode de cette histoire. Trois hommes, dont le nom est désormais inséparable des grands souvenirs qui se rattachent au sanctuaire de Tours, MM. Dupont (dit le saint homme de Tours), Ratel et Moisant conçurent le projet de rétablir l'ancienne basilique, complètement rasée en 1802. L'emplacement du tombeau une fois déterminé, ils se mirent à l'œuvre, recueillirent des fonds, se contentèrent d'abord d'une chapelle provisoire et réalisèrent méthodiquement des embellissements disposés en vue de la basilique future. Cette œuvre qui devait réparer un acte de vandalisme inouï et rendre à la France un monument de premier ordre rencontra d'incroyables difficultés, et les promoteurs de l'entreprise se trouvèrent aux prises avec des contradictions auxquelles ils n'auraient pas dû s'attendre. Les circonstances politiques multiplièrent les obstacles et, il faut bien le dire, les divisions profondes des catholiques français ne firent que les aggraver. Au plan grandiose et nullement irréalisable des fondateurs on en substitua un autre, étranger à leur pensée. Cela se fit dans le trouble, dit Dom Besse, et il ajoute : « Le récit de ces incidents laisse une impression pénible. Nous ne pouvions, nous ne devions pas les taire. Ils appartiennent à l'histoire et l'histoire réclame leur mise au jour. Ce n'est pas seulement l'histoire du culte de S. Martin au XIX[e] siècle, et, en particulier, de la restauration de son sanctuaire et de son tombeau à Tours ; c'est encore l'histoire de l'Église en France. Car ces événements ne sont pas isolés. Ils tiennent à une multitude de faits contemporains qui se sont produits au moment, ailleurs, en France et à Rome. »

M. Ratel, auteur de plusieurs publications estimées sur la basilique de S. Martin, avait mis ses connaissances spéciales et son intelligente activité au service de la grande entreprise. Il eut particu-

lièrement à souffrir de ce conflit, et ne jugea pas inutile de réunir des « Notes et documents pour servir à l'histoire de la découverte du tombeau de S. Martin de Tours, du rétablissement de son culte et de la reconstitution de la basilique. » C'était, dans son idée, le meilleur moyen de justifier son attitude et celle de la commission dont il était l'âme. Le dossier, recueilli par des mains pieuses, fut confié à Dom Besse, qui en a tiré la matière d'une histoire qui certes est intéressante, mais où S. Martin n'occupe pas précisément la première place. Sur l'illustre sanctuaire si stupidement démoli par une administration qui aurait pu le sauver de la ruine totale, les archéologues trouveront dans les documents comme dans les plans et les nombreuses planches du volume des renseignements fort utiles à recueillir. H. D.

160. — * *Acta conciliorum oecumenicorum* iussu atque mandato Societatis Scientiarum Argentoratensis edidit Eduardus Schwartz. T. I. *Concilium universale Ephesenum.* Vol. IIII, fasc. 4, Berlin, Leipzig, Walter de Gruyter et Co, 1923, gr. in-8°, xxi-30 pp.; Vol. V, pars prior, fasc. 1-4, ibid., 1924-1925, xxi-319 pp.

Les derniers fascicules parus de la collection des Conciles œcuméniques publiée par M. Ed. Schwartz comprennent la fin et l'introduction du premier volume, relatif au concile d'Éphèse, et le commencement du second. Au fascicule 3 de ce dernier se trouvent joints les prolégomènes du volume et une table des matières qui s'arrête à la p. 241, bien que le fascicule suivant, auquel a été rattachée la feuille de titre, porte la même tomaison : « tomus prior, volumen quintum, pars prior, » et continue la même pagination, p. 242-319. Nous notons cette légère inconséquence pour la consolation de ceux qui auraient souhaité un arrangement plus simple que cette division en tomes, volumes et sections de volume. Quand l'ouvrage sera publié au complet, il est probable que le plan en paraîtra tout simple. Présentement, il semble que l'éditeur lui-même soit exposé à s'y perdre.

Le volume en cours d'impression est, comme le précédent, composé à peu près exclusivement de pièces latines (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 182-84 ; XLII, 143-44). Il comprend le dossier connu sous le nom de collection Palatine, avec ses accroissements postérieurs ; en appendice, les extraits (grecs) des scolies de S. Cyrille, la lettre synodique du même, dans la version de Denys le Petit, la collection dite de Sichard, à laquelle fera suite la « collection Quesnel ». A me-

sure que la publication avance, on apprécie davantage la puissance de l'effort déployé par M. S. Sans doute, pour le fond des choses, l'apport de documents nouveaux ou inédits est peu considérable ou même pratiquement nul. Mais le texte des éditions précédentes, même des meilleures, a reçu d'innombrables amendements et corrections. Et ce qui n'est pas moins important, la structure et le plan de chaque recueil ont été rétablis dans l'aspect original que les sources manuscrites permettent d'apercevoir et que les premiers éditeurs ne s'étaient pas imposé de respecter. Pour avoir pris cette liberté et d'autres encore, plusieurs d'entre eux, notamment Lupus (Christian De Wulf), Garnier, Mansi, sont morigénés par M. S. en des termes dépourvus de toute aménité. Nous n'essaierons pas de plaider pour eux les circonstances atténuantes. C'est le cas de dire : « paix à leurs cendres ! » car la nouvelle édition, en mettant pour toujours les précédentes hors de service, fera oublier leurs défauts comme leurs mérites.

Quant aux conclusions critiques d'une portée générale auxquelles le savant investigateur est arrivé, on lira avec un intérêt peu commun les pages où M. S. démontre que la « collection Palatine » n'est pas dans sa totalité l'œuvre de Marius Mercator, comme on le répète depuis le XVIIe s. (t. I, vol. V, p. VII-IX). L'étude biographique sur la personnalité et le rôle littéraire de l'ardent controversiste (ibid., p. IX-XIV) renouvelle entièrement la question. A la suite de feu V. Bolotov, auquel il rend un légitime hommage, M. S. prouve que le diacre Rusticus, auteur du *Synodicon* compris dans la collectio Casinensis, n'est autre que le diacre romain qui fut, avec son collègue Sébastien, excommunié et rélégué en Thébaïde par le pape Vigile, pour son intervention dans la querelle des Trois Chapitres (t. I, vol. IV, p. VIII-X). La figure du comte Irénée, l'ami de Nestorius, est aussi mise en bonne lumière (ibid., p. X-XV).

Les idées de M. S. sont exposées avec la fermeté qui lui est propre et avec une clarté lumineuse. Nous voulons dire que le *lucidus ordo* éclate partout dans la trame de l'exposition. Pour le style, c'est autre chose et le latin du savant éditeur pourrait, sans s'affadir, rabattre un peu de la belle intrépidité avec laquelle il élargit le vocabulaire des puristes. De l'élégance et de l'euphonie, nous ne dirons rien ; des exemples comme : *Vigilio papa patris sui fratre* (t. I, vol. IV, p. VIIII) sont assez loin d'être isolés. *Xystus presbyterus* (t. I, vol. V, p. VIIII) est une de ces trahisons de l'infirmité humaine, où se découvre le talon d'Achille. Autre distraction (ibid., p. XV) : la *Bibliothe-*

ca orientalis est l'œuvre du seul Joseph Simon Assemani, et non des deux frères Assemani, premiers du nom. Mais ce n'est pas à de pareils détails qu'il est permis de s'arrêter en présence d'un monument de haute et puissante érudition. C'est déjà trop d'avoir relevé ces vétilles, qui n'enlèvent rien à notre légitime admiration pour cette entreprise grandiose, à laquelle nous sommes heureux de voir associé, par un tribut de reconnaissance, le nom de S.S. le pape Pie XI (t. I, vol. V, p. XVII). P. P.

161. — * Ugo MONNERET DE VILLARD. *Les couvents près de Sohâg (Deyr el-Abiaḍ et Deyr el-Aḥmar)*. Édition hors commerce, publiée sous les auspices du Comité de conservation des monuments de l'art arabe. T. I. Milan, 1923, in-8°, 64 pp., 113 planches et figures hors texte.

Parmi les érudits qui ont étudié les Vies de Šenuti et de son disciple Besa, plus d'un sans doute a éprouvé le désir de connaître la configuration des lieux où est censée se dérouler leur merveilleuse histoire. Ce vœu est désormais réalisé, au moins pour les privilégiés qui posséderont le beau volume de M. U. Monneret de Villard. Les excellentes planches dont le texte est abondamment illustré contiennent beaucoup plus qu'un profane en archéologie n'apprendrait et sourtout ne retiendrait d'un pèlerinage au « Couvent Blanc » et au « Couvent Rouge ». Sur l'aspect originel de ces deux monuments, qui est la chose particulièrement intéressante pour l'hagiographe et l'historien, il faut attendre que M. M. de V. ait achevé d'exposer sa pensée. La présente étude, consacrée en majeure partie à des questions techniques, n'est qu'une entrée en matières, qui s'interrompt sans conclure au milieu d'un développement. Par l'étendue de l'information, la sobriété des aperçus et l'absence de ces affirmations aventureuses qui sont le péché mignon des archéologues, elle fait bien augurer des vues d'ensemble qui sans doute la termineront. Le ch. I : « Données historiques » est emprunté principalement aux sources coptes et arabes de la Vie de Šenuti et de Besa, que l'auteur a consciencieusement étudiées, comme tout le reste de son sujet. Dans la lettre de Šenuti qui est analysée p. 18-19, c'est évidemment par une note prise trop en abrégé que M. M. de V. a été amené à écrire la phrase suivante : « Après le sermon, le Comte (Césaire) persuade à ses soldats de se reposer dans le *αἰτεῖν*, peut-être une partie spéciale du couvent. » Lire : « il persuada à quelques soldats de rester, et les tranquillisa tous en ce qu'ils lui demandèrent » (c.-à.-d. : « il

satisfit à leurs questions » (cf. *Sinuthii archimandritae Vita et opera omnia* ed. Ioh. Leipoldt, Parisiis, 1908, p. 30).

Le volume de M. M. de V., dédié à M. A. Kingsley Porter, est rédigé en français avec une aisance de plume et une propriété de termes assez rares chez un étranger. Nous nous permettrons cependant d'exprimer le regret que pour la révision des épreuves, l'auteur ne se soit pas assuré le concours d'un collaborateur de langue française, qui en quelques traits de plume aurait fait disparaître de légères incorrections, dont plusieurs ne laissent pas d'être un peu déroutantes. P. P.

162. — * *Dem hl. Hieronymus. Festschrift zur fünfzehnhundertsten Wiederkehr seines Todestages (30. September 420)*. Beuron, Kunstverlag, 1920, in-8°, 200 pp., illustrations. Annexe à la *Benediktinische Monatschrift*.

Nous croyons ne pas devoir omettre de signaler, quoique un peu tard, les Mélanges que les Bénédictins de Beuron ont publiés, en 1920, à l'occasion du 1500e anniversaire de la mort de S. Jérôme. A côté d'articles de pure vulgarisation, bien documentés toutefois, il en est d'autres qui sont le fruit de recherches personnelles. De ce nombre sont les trois contributions du P. Anselme Manser à l'histoire du culte de S. Jérôme. Dans la première, *Vom heiligen Rufe des Hieronymus und seine frühe Ehrung im Martyrologium vorab des abendländischen Mönchtums* (p. 11-26), après avoir rappelé le renom de sainteté dont a joui S. Jérôme de son vivant déjà et immédiatement après sa mort, en dépit de tous ses défauts de caractère, le P. M. relève les différentes traces de son culte dans les martyrologes. Ces pages sont instructives. L'auteur sait manier l'hiéronymien et il a mis a profit le travail de Dom Quentin sur les martyrologes historiques. Le *Martyrologium Hieronymium Cambrense* (*Anal. Boll.*, XXXII, 369-407) a été oublié. Dans un second article, *Das Namenspaar Hieronymus und Benediktus im mittelalterlichen Messkanon* (p. 78-86), le P. M. recherche ce que les sacramentaires du moyen âge nous apprennent sur le même sujet. Le plus ancien canon dans lequel S. Jérôme a été inscrit au *Communicantes* est celui du sacramentaire gélasien primitif, conservé dans le *Reginensis* 316 du Vatican, qui date de 700 environ et qui a été exécuté en France, pour l'abbaye de Saint-Denis, vraisemblablement. La première mention d'une fête spéciale de S. Jérôme se rencontre dans le catalogue des fêtes du célèbre évangéliaire de Godescalc (781/783). On peut main-

tenant compléter le relevé, grâce au précieux ouvrage de M. l'abbé V. Leroquais, *Les Sacramentaires et les Missels manuscrits des bibliothèques publiques de France,* 4 vol., Paris, 1924. Pour le missel de Bobbio, où S. Jérôme et S. Benoît sont aussi inscrits au canon, il y a lieu de renvoyer dorénavant à la magnifique édition de la *Henry Bradshaw Society,* Vol. LIII (1917), LVIII (1920), LXI (1924). Le troisième article est une contribution *Zur Geschichte und Idee der Festmesse vom hl. Hieronymus* (p. 189-99). Le plus ancien manuscrit qui contient la messe spéciale complète de S. Jérôme et d'après lequel elle a été publiée pour la première fois à Rome, en 1572, dans le *Vetus Missale monasticum Lateranense,* est le codex E. 15 de la Vallicellane, qui date du Xe siècle environ. Le P.M. fait une bonne analyse des différentes parties de cette messe.

Le travail de beaucoup le plus développé et le plus important de ce recueil est celui du P. Oscar Pöllmann, *Von der Entwicklung des Hieronymus-Typus in der älteren Kunst* (p. 86-170). C'est la première ébauche d'une *Iconographie* de S. Jérôme, car les *Notes sur les peintures, fresques, gravures et statues inspirées par l'histoire de Saint Jérôme,* publiées, en 1844, par l'abbé H. Greppo dans l'*Histoire de S. Jérôme* de F. Z. Collombet, ne sont guère qu'un catalogue, très incomplet d'ailleurs. Ici nous avons un premier essai d'étude proprement dite. Le P. P. suit et analyse l'évolution du type hiéronymien depuis les plus anciennes miniatures du VIIe -VIIIe siècle jusqu'aux tableaux des maîtres italiens du XVIe siècle. Il signale, en passant, plusieurs problèmes qui méritent de retenir l'attention. Les plus difficiles sont, comme toujours en pareil domaine, ceux qui consistent à démêler les influences artistiques dans les différentes œuvres d'art. Une question nouvelle est posée par le P. P. au sujet de la plus ancienne représentation de S. Jérôme qui nous soit parvenue, celle du célèbre diptyque de Boèce, au Musée communal de Brescia (cf. A. Muñoz, *Le pitture del dittico di Boezio nel Museo cristiano di Brescia,* t. XIII, 1907, p. 5-14). Elle est admirablement reproduite par Mgr Wilpert dans *Die Römischen Mosaiken und Malereien der kirchlichen Bauten vom IV. bis XIII. Jahrhundert,* t. IV (Freiburg i. B., 1917), pl. 297. Une des deux miniatures, qui datent de la seconde moitié du VIIe siècle, représente S. Jérôme, S. Augustin et S. Grégoire le Grand, sous des traits individuels assez vivants. La figure de S. Augustin ressemble fort à celle que l'on peut admirer dans les fresques de l'ancienne bibliothèque du Latran, qui ont été peintes entre 509 et 604. Mgr Wil-

pert s'est demandé si ces deux œuvres ne sont pas les copies d'un dessin ou d'une peinture plus ancienne dans laquelle auraient été fixés les traits authentiques d'Augustin. Il était porté à le croire (cf. ibid., t. I, 1917, p. 151). Le P. P. pose le même problème à propos du portrait de S. Jérôme et fait la même réponse. Pour notre part, nous ne parvenons pas à voir dans la miniature de Jérôme tout ce que le P. P. prétend y découvrir, et il nous semble qu'il passe rapidement sur les difficultés sérieuses que rencontre sa conjecture. Le diptyque de Boèce est un simple *Memento mortuorum*, et la représentation des trois docteurs de l'Église est plutôt un hors-d'œuvre. Est-il vraisemblable que le miniaturiste ait eu l'idée de rechercher pour ce travail un portrait authentique de chacun des trois saints, à supposer, bien entendu, que pareilles œuvres aient existé? D'autre part, il est vraiment peu probable que par pur hasard il soit tombé sur ces modèles. Aux miniatures carolingiennes signalées par le P. P., il y a lieu d'ajouter celle qui figure dans le ms. lat. 1332 (première moitié du IXe s.) de la bibliothèque Nationale de Vienne, et qui est reproduite et analysée par J. Hermann dans *Die frühmittelalterlichen Handschriften des Abendlandes* (cf. *Anal.Boll.*, XLII, 413) p. 143-44 et pl. XXXIII. Des miniatures d'époque postérieure sont indiquées dans le travail de M. Leroquais, cité plus haut; des retables représentant les quatre grands docteurs latins, Ambroise, Augustin, Jérôme et Grégoire le Grand, dans le magnifique ouvrage du P. Joseph Braun, *Der christliche Altar* (ci-dessus, p. 385) t. II, p. 493-94. Dans les *Miscellanea Geronimiana* (cf. *Anal. Boll.*, XL, 416), p. 237-52, ont paru deux contributions à l'iconographie de S. Jérôme. En 1924, M. A. Venturi a publié à Milan un fort beau volume in-4°, intitulé *L'Arte e San Girolamo*, contenant plus de 250 illustrations, mais où les types iconographiques ne sont point classés.

J. Simon.

163. — * René Draguet. *Julien d'Halicarnasse et sa controverse avec Sévère d'Antioche sur l'incorruptibilité du corps du Christ*. Étude d'histoire littéraire et doctrinale, suivie des Fragments dogmatiques de Julien (texte syriaque et traduction grecque). Louvain, 1924, in-8°, xi-276-77* pp. (= *Universitas Catholica Lovaniensis. Dissertationes ad gradum magistri in Facultate Theologica consequendum conscriptae*, ser. II, tomus 12).

On n'a pas oublié la faveur méritée avec laquelle fut accueillie, en 1909, la thèse de M. H. Lebon sur le *Monophysisme sévérien*. C'est

en liaison avec ce remarquable travail et en quelque sorte sous son égide que se présente l'étude consacrée par M. R. Draguet au frère ennemi de Sévère, Julien d'Halicarnasse. Si les origines et les visées du « julianisme » étaient exactement connues, elles jetteraient sans doute quelque lumière sur les vicissitudes des hérésies christologiques en Orient, en Arménie spécialement où les partisans de Julien furent très actifs aux VI-VIIe siècles. M.D. a mis un soin et une érudition dignes de tout éloge à rechercher les fragments de l'œuvre littéraire de Julien où l'on a espoir de retrouver sa pensée authentique. Presque tous les débris qui nous en restent sont disséminés dans des écrits d'adversaires, dans des florilèges dogmatiques et dans des chaînes, ordinairement en traduction syriaque. Le dossier patiemment reconstitué par M. D. est une œuvre d'une utilité durable. Mais nous sera-t-il permis de l'avouer? le système que le jeune auteur en a tiré ne rend pas plus aisé à comprendre ni le succès dont le julianisme paraît avoir joui dans certains milieux, ni les ardentes contradictions qu'il a rencontrées ailleurs. Les « aphthartolâtres », dont l'évêque d'Halicarnasse fut le protagoniste, passaient pour avoir donné au monophysisme son expression la plus avancée, en soutenant que le corps du Christ, même durant sa vie terrestre, ne fut point sujet à la corruption, c'est-à-dire à la destruction finale et aux altérations qui la préparent. S'il faut en croire M. D., cette docrine ne doit pas s'entendre au sens littéral et matériel. La mort et la souffrance étant une conséquence de la chute originelle, qui dit « corruptible » dit une nature atteinte dans son intégrité par les conséquences du péché. Le Christ, exempt du péché, n'était sujet à aucune de ses suites. Il est incorruptible et impassible, parce qu'il n'a souffert et qu'il n'est mort qu'en renonçant librement à une immunité attachée à sa nature. Telle est l'explication que M. D. tourne et retourne avec une remarquable abondance d'expressions équivalentes. Il nous paraît qu'elle force un peu la portée d'une observation fort juste. Tant que les théologiens monophysites se bornent à philosopher sur l'union d'où résulte le composé théandrique, leurs formules peuvent avoir une portée rigoureuse et définie, en ce sens seulement que les termes : « personne, hypostase, nature, essence », etc. sont unis dans leur pensée par une sorte de rapport algébrique à des réalités fixes ; mais de ces réalités mêmes, ils n'ont aucune idée distincte. On eût fort embarrassé les plus subtils d'entre eux en leur demandant d'expliquer en langage concret quelle modification avait subie l'humanité du Christ par le

fait de son union substantielle avec le Verbe. Mais quand ils disent que le corps du Christ était incorruptible, ils énoncent une proposition qui paraît offrir un sens très nettement déterminé pour les esprits les plus simples. Si Julien a seulement voulu affirmer que, dans l'humanité du Sauveur, la souffrance et la mort n'étaient pas une conséquence du péché, il a laissé échapper toutes les occasions d'expliquer sa pensée à des contradicteurs qui la comprenaient tout autrement. Et ce serait en réponse à une assertion aussi évidente que Sévère d'Antioche, non pas assurément le plus intelligent ni le moins passionné de ses adversaires, mais le mieux renseigné de tous sur ses discours et ses écrits, lui aurait jeté à la tête les qualificatifs de docète, manichéen, messalien, eutychien, valentinien (Draguet, p. 49) et tout ce que peut dire une muse en colère. Reproches injustes, dira-t-on. D'accord ! La polémique l'est toujours ; mais à ces injustices il eût été si aisé à Julien de répondre que l'*ἀφθαρσία* dont il parlait était une simple dénomination morale, qui ne changeait rien à la réalité physique des souffrances du Sauveur. Au lieu de cette explication qui terminait tout, il n'a su que répéter interminablement ses formules ambiguës, sans jamais tomber sur la distinction que M. D. vient lui souffler après 14 siècles. Pas plus que Julien, ses successeurs ne se sont avisés une seule fois d'abandonner leur phraséologie logomachique pour définir en termes clairs les choses qu'elle recouvrait. De leur côté les controversistes qui ont succédé à Sévère ont continué de lancer à leurs adversaires l'accusation de docétisme (Draguet, p. 201), sans recevoir d'aucun d'entre eux le démenti péremptoire qui leur aurait invariablement riposté du tac au tac, si l'interprétation de M. D. est la vraie. Bref, si l'on veut absolument volatiliser le julianisme en une querelle de mots, il faut accorder tout au moins que ses adhérents eux-mêmes s'y sont trompés les premiers.

Même pour ceux qui ne se rendront pas sans résistance à sa conclusion, la thèse de M. D. présente un intérêt au-dessus de l'ordinaire. Composée d'inspiration, après une solide étude du sujet, elle abonde en aperçus ingénieux qui stimulent et retiennent l'attention. Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que, sauf un certain penchant aux redites et à la prolixité, on y sent partout le plus louable souci de la bonne tenue littéraire.

En appendice M. D. publie, d'après les mss. syriaques du Vatican et du musée Britannique, 154 fragments dogmatiques de Julien, la plupart inédits. Le texte est suivi d'un essai de rétroversion grecque. Çà

et là, celle-ci pourrait donner lieu à quelques observations. Dans le fragment 102, M. D. écrit : *τῆς θεότητος μετὰ τὴν πλήρωσιν τοῦ μυστηρίου τοῦ διὰ νόμου καὶ προφητῶν ἀνηγγελμένου, — πλήρωσις γὰρ τοῦ νόμου ὁ Χριστός, — τοῦτ' ἔστι μετὰ τὴν ἕνωσιν, τὸ παθητικὸν τῆς σαρκὸς ἀνῃρηκυίας, τὸ παθητικὸν λοιπὸν οὐ δυνατὸν λέγεσθαι...* (p. 69*). Dans le syriaque (p. 33*), le mot rendu par *ἀνῃρηκυίας* (lire : ܚܒܠܬ) vient avant la parenthèse : *πλήρωσις γὰρ...*, ce qui donne à la phrase un tour heurté, sinon inintelligible, qui n'est pas indifférent à qui veut apprécier la valeur soit de la version soit de la copie. — Dans le fragment 41 (p. 54*) : *ἀποτελεῖ γὰρ τὴν μίξιν ἡ φθορά* ; au lieu de *φθορά*, ܚܒܠܐ le contexte paraît suggérer : *ὠδίν* (ou *ὠδῖνες*), ܚܒܠܐ, puisque manifestement le texte est un commentaire de *Gen.* 3, 16. P. P.

164. — * Max Voigt. *Beiträge zur Geschichte der Visionenliteratur im Mittelalter.* T. II. Leipzig, Mayer und Müller, 1924, viii-245 pp. (= *Palaestra,* 146).

L'ouvrage posthume de M. Voigt nous apporte une nouvelle contribution à l'histoire littéraire des « visions de l'autre monde », dont il avait fait l'objet de ses études. Il se compose de deux parties. Le sujet de la première est la *Visio Lazari,* celui de la seconde, un voyage au Purgatoire de S. Patrice. On s'était peu occupé jusqu'ici de la Vision de Lazare, connue surtout par la littérature populaire. On la lisait illustrée, dans l' « Almanach des Bergers », sous le titre de « Peines d'Enfer pour les pécheurs, telles que le Lazare (après qu'il fut ressuscité) dit y avoir veu bailler, et qu'il apparoist par les figures suivantes d'ordre l'une après l'autre » (Ch. Nisard, *Hist. des Livres populaires,* t. I, p. 116). M. V. en publie un texte en vieil allemand, de 778 vers, qu'il fait précéder d'une étude sur les sources du poème, et d'un examen détaillé du texte au point de vue philologique. Les « Visions du chevalier Georges de Hongrie », qui font l'objet de la seconde dissertation, ne sont autre chose que le récit du pèlerinage de 1353, signalé ici-même dans la série des voyages au sanctuaire de Lough Derg (*Anal. Boll.,* XXVII, 36), et dont la publication a été indéfiniment ajournée à cause de l'étendue du morceau. M. V., qui en énumère, p. 132-33, les principaux manuscrits, se contente d'en donner l'analyse, qui suffira provisoirement pour les besoins d'un grand nombre de lecteurs. Il la fait suivre d'une étude sur l'œuvre et sur l'auteur, qui est pour lui un provençal appartenant à l'ordre des Ermites de S. Augustin. Il est remarquable

qu'à l'exception d'un seul, le Vaticanus 5862, tous les manuscrits du Pèlerinage soient de provenance allemande. Ce n'est pas le seul témoignage du succès que cette singulière composition a obtenu dans ce pays. Il en existe quatre versions allemandes réparties en quinze manuscrits, dont M. V. nous donne l'analyse. Un passage du texte latin mérite d'être cité ici parce qu'il atteste l'existence, à la même époque, de la Vision de Lazare : *Item vidit ibi sicut eciam beatus Lazarus in suo libro quem fecit de penis purgatorii et qui communiter et publice legitur in ecclesia Marsiliensi in qua quondam episcopus erat.* Nous avons fait mention dans la liste citée plus haut (*Anal. Boll.*, XXVII, 37) du voyage entrepris en 1460 par un chevalier du nom de Louis de France. On connaissait une version italienne du récit. Un texte latin de la relation est donné ici d'après le manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris, Nouv. acq. 1154.

H. D.

165. — * Y. Delaporte. *Les principaux saints du diocèse de Chartres.* Chartres, R.-A. Brault, 1924, in-8°, 16 pp. Extrait du *Bulletin des Œuvres diocésaines.*

166. — * Augustin Dusautoir. *Saint Omer, apôtre de la Morinie, et ses successeurs sur les sièges épiscopaux de Thérouanne, de Saint-Omer et d'Arras.* Saint-Omer, Imprimerie de l' « Indépendant du Pas-de-Calais » [1923], in-8°, viii-160 pp., illustrations.

167. — J. de Pas. *Sur l'origine normande de saint Omer et de ses compagnons,* dans *Bulletin historique de la Société des Antiquaires de la Morinie,* t. XIV (1924), p. 239-56.

168. — * Edmond Morand. *La Vie de saint Amable attribuée à l'archiprêtre Juste.* Essai critique. Mâcon, 1918, in-8°, 22 pp. Extrait du *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne,* année 1917.

169. — * Id. *Le Tombeau de saint Amable à Clermont.* Mâcon, 1919, in-8°, 18 pp. Extrait du même *Bulletin,* année 1919.

Nous groupons ici diverses études d'hagiographie française qui nous sont récemment parvenues. Elles concernent les diocèses de Chartres, Saint-Omer (Arras) et Clermont. Si le tissu n'en est pas toujours également serré — nul, au reste, n'y cherchera le dernier mot de la critique — toutes nous apportent un nouveau témoignage du vif souci qu'eurent toujours les prêtres de France de présenter à leurs ouailles, en une éloquente galerie d'exemples, les portraits constamment renouvelés, ravivés, rajeunis, des héros de leurs Églises respectives.

Les brèves notices que l'archiviste diocésain de Chartres, M. l'abbé Delaporte, a réunies en une mince plaquette, sont nées de cette louable inspiration. Contrairement à l'usage fréquent de ses confrères, la concision de l'auteur est extrême. Toutes ensemble, ses esquisses ne couvrent pas seize feuillets, et peut-être les lecteurs chartrains, même les moins lettrés, désireront-ils en savoir plus long sur les pieux ancêtres passés en aussi rapide revue. M. D. s'est inspiré d'un conseil de prudence : « A la prolixité nous préférons l'exactitude », déclare-t-il. Et, en effet, il s'est efforcé de n'écrire que des choses vraies ou solidement probables, opposant aux trois cent cinquante-deux articles, assez peu sûrs, du *Martyrologe de l'Église de Chartres* de feu l'abbé Haye, dix-sept notices de personnages réellement chartrains et jouissant d'un culte autorisé (notons ici que M. D. eût pu ajouter utilement pour chacun d'eux la date actuelle de sa fête). Ce sont : les martyrs Chéron (Caraunus), Éman, Lucain ; les évêques Aignan, Solenne, Aventin, Lubin, Calétric, Béthaire, Malard, Fulbert, Yves ; les moines et solitaires Avit, Laumer (Launomarus), Bernard de Thiron ; les saintes femmes Monégonde et Jeanne de Valois. Que de fois, hélas, l'historien s'est vu forcé de tempérer ses assertions ! C'est toute la gamme des nuances du doute.

On ne reprochera pas à l'abbé Dusautoir, biographe de S. Omer et des évêques de la Morinie, d'avoir péché par excès de laconisme. Son exposé se déploie en grande pompe ; « pour réserver un cadre plus digne d'elle à l'histoire du saint évêque », il débute par un panégyrique du patriarche S. Benoît et de toutes les gloires monastiques tant de l'Orient que de l'Occident, et s'achève sur un émouvant récit de l'épiscopat de Mgr Julien, 86e successeur de S. Omer. Un chapitre entier, le VIIIe, a été réservé à la question de l'infaillibilité pontificale et au rayonnement de la Papauté dans le monde par le ministère des évêques. Au cours du ch. Ier, on classe par siècles, du « IVe au XVIIIe, les fondations des 2577 monastères bénédictins en France ». Des fils de S. Benoît avant le VIe siècle ? Le ch. II nous entretient de S. Martin, de « l'épiscopat, principe d'unité nationale », de la célébrité de Luxeuil à travers les temps, etc. Ayant nommé Luxeuil (qu'il traduit : *lux ovium*), M. D. s'achemine vers l'objet propre du mémoire. S. Omer vint, en effet, vers 620, se faire moine sous l'abbé Eustase, successeur de S. Colomban. Après s'être étendu encore sur « le spiritisme contemporain, héritier des sorciers d'antan », l'auteur conduit enfin son héros au siège épiscopal de Thérouanne. Large

tableau de son zèle pastoral, sa mort édifiante, attachement des peuples pour ses reliques, histoire de celles-ci, gloire posthume du saint, notices de ses successeurs. Bref, c'est le livre d'or des illustrations de l'antique diocèse. Pas une seule note ou référence ne vient rompre le fil du discours. C'est assez dire que l'auteur a eu en vue d'édifier les âmes de ce temps bien plutôt que de rouvrir des débats d'histoire critique.

Pour M. D., S. Omer est né « au Val d'Or (Gulden-dal), près du lac de Constance » (p. 17). C'est un point qu'après M. Levison (*Scr. rer. merov.*, t. V [1910], p. 754), le secrétaire des Antiquaires de la Morinie, M. de Pas, a soumis à un nouvel examen, dans le *Bulletin* que publie cette Société. Nous nous rallions entièrement à la manière de voir de l'éditeur des *Monumenta*, entrevue en 1748 par le bollandiste Stilting (*Acta SS.*, Sept. II, 556), et acceptée par M. de P. Nul ne s'avisera plus désormais, croyons-nous, de mettre en doute que la *Constantinensis regio* et la *Constantia civitas* dont il est question dans la *Vita Audomari*, désignent non la région et la ville de Constance en Germanie, mais bien Coutances et le Cotentin ; « Aurea Vallis » est Orval (dép. Manche) et non quelque imaginaire *Guldendal* ou Val d'Or. Voilà donc corrigée une erreur séculaire dont la diffusion est imputable surtout au chroniqueur Jean d' Ypres et à l'historien Malbrancq. « Investigatio restituet. » En bonne critique la devise des Antiquaires de Saint-Omer trouve chaque jour sa vérification.

Deux brochures, déjà moins récentes, de M. Edmond Morand, traitent de S. Amable de Riom († 475). Il est regrettable, que leur auteur ignore que la Vie dont il a entrepris l'analyse (*BHL.* 318) a été publiée et commentée dans les *Acta Sanctorum* de Juin (t. II, p. 466), par Papebroch, qui la jugeait peu ancienne et rien moins que bonne. Surius, auparavant, lui avait déjà donné une place dans sa collection, mais avait, à son habitude, retouché le style. M. M. en aurait-il découvert une version plus vieille, à laquelle un passage (n. 16) de la *Vita* semble faire allusion? En ce cas, nous applaudirions de grand cœur et serions heureux de la voir éditer au plus tôt. Par malheur, rien dans l'article de M. M. ne nous donne l'assurance que pareille bonne fortune lui soit échue, aucun des points de comparaison usuels en pareil cas ne nous étant fourni, et les maigres extraits qu'il imprime en note concordant généralement avec le texte des *Acta*. Il ne serait « pas impossible », assure M. M., que la Vie, dont la composition remonterait

à la première moitié du XII[e] siècle, fût l'œuvre d'un archiprêtre nommé Juste. Qui nous le dira? M. COENS.

170. — * Joseph SCHLECHT. *Die Corbinians-Legende nach der Handschrift des Klosters Weihenstephan vom Jahre 1475.* Freising, Datterer, 1924, in-8°, XVIII-74 pp.

171. — * Goswin FRENKEN. *Wunder und Taten der Heiligen.* München, Bruckmann, 1925, in-8°, XXXI-234 pp., illustrations. (= *Bücher des Mittelalters* herausgegeben von Friedrich VON DER LEYEN. Bd. I).

Dans les dernières années du XV[e] siècle vivait à Freising un habile et pieux orfèvre, qu'on appelait familièrement Meister Sixt. Il ne se contentait pas d'ouvrer avec art les métaux précieux pour le service des autels de la Domkirche; volontiers, de sa plus belle main, il écrivait et ornait de vignettes en couleurs la légende des saints de son pays. Or sa bibliothèque possédait, parmi d'autres recueils, une massive *Légende dorée,* translatée du latin en langue germanique. Avant de mourir, le vieil artisan la légua aux moines de Weihenstephan. C'est grâce à cette généreuse pensée que nous pouvons lire aujourd'hui, insérée en bonne place dans le *Winterteil,* une adaptation allemande de la Vie de S. Corbinien, premier évêque et patron de Freising.

Cette version originale, la seule qu'on connaisse, et dont le dialecte trahit un auteur bavarois, semble s'être inspirée surtout de la rédaction latine attribuée au moine Hrothroc de Tegernsee, qui avait lui-même remanié l'œuvre du premier biographe Arbeo. A l'occasion du douzième centenaire de S. Corbinien, M. Schlecht, aidé par des imprimeurs experts, nous en a donné une édition de luxe en lettres gothiques, précédée d'un bref avant-propos et suivie de sobres annotations.

Dans un vêtement non moins somptueux se présente le premier volume d'une collection inaugurée cette année même à Munich par la maison Bruckmann et confiée à la direction du professeur F. von der Leyen. M. Goswin Frenken, qui s'est chargé de grouper, de traduire et, au besoin, d'annoter les « miracles et gestes des Saints », était favorablement connu du public par son édition des *Exempla* de Jacques de Vitry (cf. *Anal. Boll.,* XXXVIII, 209). Il a fait ici une œuvre de vulgarisation intéressante à plus d'un titre et à laquelle la reproduction hors texte de miniatures bien choisies est venue ajouter l'éclat d'un coloris varié;

Nous ne pouvons toutefois la louer sans réserves. Disons un mot de l'introduction. Ce livre, déclare l'auteur, n'entend nullement faire progresser l'histoire vraie des saints de l'Église chrétienne, ni même servir la cause de l'édification ; il veut fournir au lecteur une abondante série d'exemples empruntés à un genre particulier de la littérature religieuse, mettre en lumière le jeu des influences diverses qui agirent sur ces compositions, en caractériser la valeur esthétique. Car « on découvre parfois de l'or parmi cette poussière », ajoute-t-il avec Herder. Fort bien ; libre, en effet, au compilateur d'une anthologie de ne pas choisir le point de vue confessionnel. Mais, pour « s'asseoir sur les genoux de la Vérité impartiale » et recevoir d'elle seule des mots d'ordre, était-il besoin vraiment de rejeter dans le domaine de l'irréalité et du pur symbole toute manifestation d'ordre surnaturel ? Après avoir défini l'histoire, le mythe, le conte, la légende (« unwahre Geschichtserzählung »), M. G. a cru devoir tracer une esquisse rapide de l'évolution des légendes chrétiennes. Au point de départ, il rencontre les Évangiles, et, sans distinguer entre récits canoniques et récits apocryphes, il range au nombre des belles chimères une foule de traits de l'enfance et de la vie publique du Sauveur. Même, nous avons eu le regret de voir figurer en tête de son florilège le texte Matth. 2, 1-15. Offense gratuite au lecteur chrétien et faute de goût, c'est le moins que l'on en puisse dire.

Une critique qui se croit émancipée et affecte le ton tranchant, est maintes fois une critique sans nuances. Un exemple. Les dernières recherches ont établi, nous assure M. F., que le personnage chrétien de Ste Pélagie n'est qu'une réplique de l'Aphrodite androgyne. Et il en conclut aussitôt que le sourire de la déesse née des flots se retrouve sur les lèvres de plus d'une héroïne du christianisme. « Les épouses du Christ ne sont-elles pas toutes parfaitement belles ? A coup sûr, voilà chez elles une part d'héritage de la déité païenne » (p. XIX). Pareilles phrases, plus littéraires que critiques, sont loin de tenir un compte suffisant de toutes les données du problème posé. Et, d'abord, est-ce donc chez les hagiographes et les panégyristes, qui volontiers enjolivent ce qu'ils ne voient que de très loin, un trait si inattendu et qu'il faille justifier par de doctes raisons, d'avoir mis en harmonie avec la grâce radieuse de l'âme des vierges celle de leurs corps ? On ne prête qu'aux riches, et il est bien naturel de compter au nombre des avantages terrestres sacrifiés si généreusement par les martyres, les charmes de

la beauté. Faut-il vraiment qu'à chaque fois l'Aphrodite des Grecs ait passé par là? M. F. s'est montré ici le disciple attardé de feu Usener. Il fait mention pourtant des *Légendes hagiographiques* du P. Delehaye. Or, dans cet ouvrage (2e éd., p. 222-32) il a pu lire, à l'encontre d'une théorie plus brillante que solide, des arguments qui méritaient au moins un sérieux examen. Ou, si par aventure le nom d'un bollandiste offrait à son libre esprit trop peu de garanties d'indépendance, que n'a-t-il consulté, dans un livre récent, et qui ne doit pas lui paraître suspect, de Johannes Geffcken, les pages consacrées à Ste Pélagie! Dans le chapitre V du *Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums* (Heidelberg, 1920) nous lisons : « Lange Zeit hat H. Useners bekannte Ausführung über den Uebergang der Aphrodite Pelagia in die heilige Pelagia sich siegreich behauptet, doch ist im letzten Jahrzehnt gegen die zuerst so blendende Beweisführung von katholischen wie protestantischen Forschern Einspruch erhoben worden » (p. 235). Et, après examen, l'auteur conclut nettement : « Nachdem also einmal die Gleichsetzung der hl. Pelagia mit Aphrodite nicht von Bestande geblieben ist, entgleisen auch die anderen, von jener ausgehenden Parallelen, und es bleibt daher nun ein unerfreuliches Kuriosum, wenn man wahrhaftig auch noch die Astarte in der reinen Magd Maria hat entdecken wollen » (p. 237). Voilà des lignes fort claires, et ce n'est pas nous qui les avons fait écrire à M. Geffcken. Au reste, les réserves que nous venons de formuler paraîtront d'autant moins intéressées que nous ne répugnons guère à rejeter, avec M. F., le clinquant des romans soi-disant pieux et à éteindre l'éclat sans gloire des auréoles usurpées. Mais, répétons-le, plus de mesure et de prudence devant la complexité des faits conduisent aussi à plus de vérité. M. Coens.

172. — * Karl Strecker. *Poetae latini aevi carolini. Supplementa.* Berlin, Weidmann, 1923, in-4°, p. i-viii, 903-1178, fac-similés (= *Monumenta Germaniae historica. Poetae latini medii aevi.* Tomi IV fasciculus iii).

173. — Id. *Drei Rhythmen Alkuins,* dans *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde,* t. XLIII, 2 (1921), p. 386-93.

174. — Id. *Studien zu karolingischen Dichtern,* ibidem, t. XLIII, 3 (1922), p. 477-511 ; t. XLIV, 2-3 (1922), p. 209-251 ; t. XLV, 1 (1923), p. 14-31.

175. — * Id. *Die Tegernseer Briefsammlung (Froumund).* Berlin, Weidmann, 1925, in-8°, xxx-172 pp., fac-similé (= *Monumenta Germaniae historica. Epistolae selectae.* Tomus III).

L'*exegi monumentum* qu'en 1920 les éditeurs des *Scriptores rerum merovingicarum* se réjouissaient d'écrire en tête de leur septième et dernier volume, M. Karl Strecker vient de le graver à son tour au frontispice des *Poetae latini* : « Tandem aliquando metam attigit opus grande... » (p. I). Inaugurée par Dümmler, poursuivie par L. Traube et P. von Winterfeld, l'entreprise était depuis 1907 confiée aux mains expertes et laborieuses du directeur actuel. Le tome I de la collection portait le millésime de 1880 ; la première partie du tome IV, celui de 1899 ; le fascicule I de la 2e partie du même tome parut, « Marte in armis saeviente », en septembre 1914. A présent, au prix de multiples sacrifices, parmi lesquels l'omission forcée de plusieurs pièces hagiographiques intéressantes (voir la préface, p. I), l'œuvre est enfin terminée. Si l'on veut se rendre compte de la sollicitude éclairée qui présida à cet achèvement, que l'on parcoure les études préparatoires publiées dans le *Neues Archiv* et signalées ci-dessus. M. S. y déploie toutes les ressources d'une érudition peu commune et une prudence critique singulièrement louable. Que de fois, en effet, dans cette province des lettres, on voit procéder avec autant de précipitation que d'assurance à la solution des problèmes les plus épineux d'origine, de date, d'emprunts, de parallèles littéraires ! Nous avons eu l'occasion (*Anal. Boll.*, XL, 430) d'admirer la maîtrise de M. S. à propos d'une brève étude sur les *Miracula Nyniae.* Le tome que nous avons sous les yeux foisonne de recherches semblables. Signalons-en quelques-unes.

Les premières pièces éditées ici (p. 903-910) ont pour titre : *Carmina rhythmica Alcuini* et forment un supplément aux poèmes de cet auteur publiés jadis par Dümmler dans le t. I (p. 160-351) de la collection. A première vue cette attribution à Alcuin de trois poésies d'un rythme particulièrement libre peut laisser songeur quiconque a fréquenté les œuvres en vers, strictement métriques, du précepteur de Charlemagne. Après avoir lu dans les *Nachrichten* de Göttingen (année 1916, p. 644 suiv.) l'étude révélatrice de Wilhelm Meyer (de Spire) sur ces « rythmes » — ils ont été insérés, sans nom d'auteur, vers l'an 800 dans le ms. de Gotha I 75, — on doit admettre au moins que ces professions de foi anti-adoptianistes ont été composées dans le cercle des disciples d'Alcuin. Les élucidations nouvelles de M. S. dans le *Neues Archiv* démontrent qu'elles

procèdent directement du maître lui-même. Ne pouvant reprendre ici cette minutieuse enquête, contentons-nous de nous dire pleinement convaincu par les confrontations de textes qui ont conduit à cet important résultat.

Au point de vue hagiographique, il y aurait beaucoup à signaler. Nous ne reviendrons pas sur les *Miracula Nyniae,* que nous trouvons édités ici (p. 943-62). A propos de l'activité littéraire du moine Agius de Corvey, analysée dans les *Studien zu karolingischen Dichtern* (*Neues Archiv,* XLIII, 490-511), permettons-nous, en passant, de faire remarquer à M. S. une légère inexactitude. Non sans de bonnes raisons, il combat la vieille thèse de l'identification Agius = Poeta Saxo, ainsi que l'attribution, proposée par Hüffer, de la *Vita et Translatio Liborii* au biographe de l'abbesse de Gandersheim. Cette dernière opinion, il la prête, sans plus, à notre regretté confrère le P. Albert Poncelet (p. 493, note). Or celui-ci la tenait si peu pour certaine que, tout en les admirant, il avait jugé les thèses des *Korveyer Studien* plus élégantes que solides (*Anal. Boll.,* XVIII, 194) et, dans les lignes qui précèdent son édition de la *Relation originale du prêtre Idon sur la translation de S. Liboire à Paderborn* il écrivait : « On a cru reconnaître Agius de Corvey » dans l'auteur du texte *BHL.* 4913, mais « cette identification ne nous paraît pas au-dessus de tout doute » (*ibid.,* XXII, 146). Si, dans la suite, il lui arrive de citer la *Translatio* sous le nom d'Agius, c'est par souci de clarté, pour la mieux distinguer des autres récits. Quant aux *Versus computistici,* justement attribués à Agius par M. P. Lehmann et publiés ici pour la première fois d'après un ancien ms. de Fulda appartennat à la bibliothèque de l'Université de Bâle, ils ne manqueront pas d'exercer l'ingéniosité des spécialistes courageux.

Le nom du P. Poncelet, que nous venons de citer, nous conduit à signaler aussi les *Carmina de sancto Quintino* (p. 977-1003). Sous ce titre, M. S. publie à nouveau la *Passio Quintini* (*BHL.* 7011), l'*Inventio prior* (*BHL.* 7012), et l'*Inventio altera* métrique (*BHL.* 7016), heureusement découvertes en 1901 par notre confrère (*Anal. Boll.,* XX, 13-29 ; 30-36 ; 37-44). M. S. rappelle dans ses *Studien* du *Neues Archiv* (t. XLIV, p. 238 suiv.) les circonstances qui firent reconnaître dans l'incipit *Astrigeros postquam Christus,* placé encore par P. von Winterfeld (*Poetae,* IV, p. 181) en tête du *Carmen de sancto Cassiano,* le début d'une Passion, jusqu'alors inconnue, de S. Quentin, et il s'étend sur le problème littéraire que

cette trouvaille suscita. Pour le détail des conclusions, trop longues à exposer ici, nous renvoyons le lecteur à l'avant-propos de M. S. (*Poetae*, pp. 977-79). Son édition reproduit fidèlement le texte publié par le P. Poncelet. Aux documents sur S. Quentin fait suite la Vie métrique inachevée de S. Ansbert de Rouen (*BHL.* 522). M. S., qui n'a pu collationner sur le ms. 764 de Saint-Omer le texte fourni en 1841 par Deschamps, s'est contenté, ici encore, de rééditer celui-ci.

Parmi les nombreux *tituli* et épitaphes nous lisons les quatre inscriptions funéraires de la crypte de Werden, consacrées à Hildegrim, Gerfrid, Thidgrim et Altfrid (p. 1038-40). M. S., dans ses *Studien* du *Neues Archiv* (XLIV, 209-13), a mis en lumière la parfaite authenticité de ces vers à rime léonine ; ils furent gravés dans la pierre peu avant 850. Et, à la fin du volume, voici les fragments, vers et prose, qui nous restent des écrits de Notker le Bègue sur S. Gall (cf. *BHL.* 3256). Certains avaient été imprimés dans la collection de Canisius et Basnage, d'autres, non sans fautes, par Weidmann dans son histoire de la bibliothèque de Saint-Gall. M. S. les a collationnés sur le ms. 369 de l'antique abbaye, le seul recueil qui nous ait conservé quelques dépouilles de cette œuvre alerte et enjouée. Dès 1913, à l'occasion du millième anniversaire de la mort de Notker, M. S. les avait fait paraître dans le *Neues Archiv* (t. XXXVIII, p. 59-93). On sait que la préface *Yso quondam* n'a pas été composée par l'ingénieux poète et peut avec vraisemblance être attribuée à l'abbé Ekkehart IV.

M. S. s'est acquitté, on le voit, d'une tâche considérable. Le labeur qu'elle a exigé de lui ne l'a pas empêché de se remettre à l'ouvrage sans tarder, et de fournir une excellente édition du codex épistolaire de Tegernsee. Cette publication, dont l'objet ressortit moins directement à nos études, réunit, avec la plus grande fidélité possible et dans l'ordre chronologique, les éléments dispersés — poèmes et lettres — du recueil de Fromond. La place des premiers eût été parmi les *Poetae* du siècle des Ottons, celle des secondes dans la série *Epistolae* ; mais on ne pouvait sans graves inconvénients — la défectueuse édition partielle de Pez en est une preuve — séparer les uns des autres. La nouvelle section in-octavo des *Epistolae selectae*, où ont déjà paru les Lettres de S. Boniface (Tangl) et le Registre de Grégoire VII (Caspar), s'est ouverte pour recevoir ce dossier composite et réfractaire à toute division.

M. Coens.

176. — * Bernard Leib. *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XIe siècle. Rapports religieux des Latins et des Gréco-Russes sous le pontificat d'Urbain II (1088-1099).* Paris, Picard, 1924, in-8°, xxxii-365 pp.

Quelle fut, après le schisme de 1054, l'attitude réciproque des Latins et des Gréco-Russes durant les onze années du pontificat d'Urbain II? Tel est, en quelques mots, le sujet de la thèse du P. B. Leib. L'auteur s'est proposé de dégager des différentes formes qu'avaient prises à la fin du XI[e] siècle les rapports entre Latins et Gréco-Russes la mentalité de ces deux parties de la chrétienté, de sonder les chances d'union qui s'offraient au début du pontificat d'Urbain II et d'examiner ce qu'il en advint les années suivantes sous l'influence de divers facteurs, notamment des événements politiques. Champ bien vaste, assurément, puisqu'il s'étend à toute l'histoire religieuse et politique de Rome, de Byzance et de Kiev à l'époque si agitée de la première croisade. L'enquête a été divisée en trois grandes parties : avant, pendant et après la croisade. Dans la première partie, que ne précède aucune introduction nous rappelant les faits immédiatement antérieurs, nous voyons, en dépit du schisme de 1054, les peuples latin, grec et slave communiquer entre eux, comme par le passé, et sympathiser dans une même foi, leurs princes entretenir des relations cordiales, les Normands de la Grande-Grèce eux-mêmes cesser d'être hostiles à Byzance, nombre de théologiens recommander la charité mutuelle, l'empereur souhaiter sincèrement la paix religieuse. Jugeant l'heure venue de rétablir l'union, Urbain II accepte volontiers l'idée d'un concile à Constantinople. Le schisme de l'antipape Guibert vient subitement, hélas ! détruire toutes les espérances. Cette première partie est de beaucoup la plus développée. La deuxième nous montre le pape qui, sans perdre courage, cherche à rapprocher, par la charité, cette fois, les deux chrétientés, en envoyant les Latins au secours des Grecs. Mais l'indiscipline des croisés et surtout l'avidité de leurs chefs mettent en défiance ceux qu'ils prétendent défendre. Les menées politiques de Bohémond, qui vexe et calomnie les orthodoxes tout en abusant Rome et les Latins, ont un effet désastreux. Elles exaspèrent les antipathies de race et effrayent Byzance et son clergé, qui accusent Rome d'inspirer les princes et de vouloir, en assujettissant la nation grecque, asservir l'Église orthodoxe. Le désaccord s'aggrave soudain. Seule la politique a tout gâté. Là où elle est restée à l'écart, comme chez les Russes, la paix reli-

gieuse se maintient. La dernière partie ne comprend qu'une trentaine de pages. C'est l'histoire de l'échec des efforts pour l'entente. Urbain II emporte dans la tombe ses généreuses illusions entretenues par le succès du concile de Bari, qui rétablit l'union avec la Grande-Grèce et par les progrès de la croisade en Terre-Sainte. Pascal II et Alexis Comnène essayent en vain de reprendre les négociations officielles. La polémique religieuse de Byzance contre Rome s'étend et gagne la Russie. La séparation est pourtant encore loin d'être définitive. Les divergences doctrinales ne sont guère pour le clergé gréco-russe que prétextes à rejeter l'union, redoutée maintenant pour des raisons surtout politiques. Dans toute cette étude, l'hagiographie a une large place. Un des chapitres qui a spécialement arrêté notre attention est le troisième du premier livre, intitulé : *Un fait liturgique, la translation des reliques de saint Nicolas.* On sait de quelle manière les restes du célèbre thaumaturge furent soustraits aux Grecs et transférés de Myre à Bari, en avril-mai 1087. Les Latins instituèrent une solennité annuelle pour commémorer cette translation ; elle fut fixée au 9 mai. Les Russes firent de même. C'est là un précieux indice des sympathies qui subsistaient à cette époque entre chrétiens romains et chrétiens slaves. L'histoire de la translation nous est parvenue dans des récits écrits en différentes langues : latin, grec et slavon. Les versions grecques et la version slavonne dépendent des textes latins, mais elles ont des parties originales. Dans aucun de ces textes ne perce un sentiment d'hostilité contre le rite latin ou contre le rite grec. Le rédacteur russe parle même avec sympathie des Latins, de leurs évêques et du pape. Dans l'office russe de la fête, composé probablement vers la fin du XIe siècle, même note bienveillante. Nouveaux indices de l'union des cœurs en ce temps-là. Les historiens orthodoxes auraient mauvais gré à ne pas les admettre. Ces preuves de bonne entente devaient être relevées. Mais fallait-il réserver à la translation de S. Nicolas un chapitre entier ? Tel qu'il se présente, c'est un hors-d'œuvre, qui aurait plutôt sa place parmi les appendices du volume. L'ouvrage du P. L. a de très réelles qualités. Le sujet, tout d'abord, est nouveau et ne manque certes pas d'intérêt. L'idée d'étendre l'enquête aux rapports de Kiev avec Rome et Byzance est fort heureuse. La connaissance du russe a permis au P. L. de puiser à des sources qui sont inaccessibles pour d'autres travailleurs. Des plus instructives sont les nombreuses pages consacrées aux Slaves. Le livre est riche de substance. Il contient une masse imposante de données jusqu'ici

éparses dans des ouvrages fort disparates. Les conclusions générales inspirent confiance. Quant au ton, il n'a rien d'agressif. A côté de ces mérites, il y a pourtant lieu à quelques réserves. On souhaiterait plus de méthode dans l'exposé. Le plan général est un peu lâche ; la trame des différents chapitres l'est aussi : des faits d'ordre divers ont été mêlés ; parfois l'essentiel ne se distingue pas fort aisément de l'accessoire ; certaines conclusions ne sont qu'assez légèrement insinuées. La documentation, un peu encombrée d'ouvrages secondaires ou déclassés, néglige parfois des pièces, des travaux de meilleur choix . Pour rester dans le domaine hagiographique nous nous bornerons à un petit nombre d'exemples. Prenons au hasard les quelques pages (p. 93-103), réservées aux centres monastiques grecs en Orient. A propos de S. Christodule de Patmos (p. 93-94), pourquoi ouvrir Renandin, Le Barbier, Martinov et faire état d'un article de pure vulgarisation paru, en 1887, dans le *Messager des Fidèles?* Il aurait fallu noter que la source principale est la 3e édition de l'acolouthie (Athènes, 1884) à laquelle Cyrille Boïnès a prêté son nom, mais qui est de Jean Sakkélion : elle constitue un véritable *corpus* de textes relatifs à l'histoire du saint (*BHG*. 303-307). Auraient dû être cités : Miklosich et Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, t. VI, Vindobonae, 1890, et peut-être aussi Ch. Diehl, *Le trésor de la bibliothèque de Patmos au commencement du 13e siècle*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. I (1892), p. 488-525. Ce qui est dit du Latros et de l'Olympe (p. 94) est plutôt insignifiant. Au sujet du premier de ces deux foyers religieux, il eût fallu mettre à profit T. Wiegand, *Milet*, Bd. III, 1. *Der Latmos*, Berlin, 1913 (cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 75-76), ouvrage capital, où à la suite des rapports et des études des explorateurs, sont édités ou réédités par le P. Delehaye tous les textes hagiographiques relatifs au Latros (*Monumenta Latrensia hagiographica*), notamment la Vie et le panégyrique de S. Paul, et des fragments de la Règle, de la Vie et du panégyrique de Christodule, auquel M. Wiegand a aussi consacré une notice instructive ; pour le Mont Olympe, le commentaire sur S. Ioannicius, dans les *Acta Sanctorum*, Nov. t. II, 1, p. 311-435. Dans les pages sur l'Athos, le monastère d'Esphigmenou, qui a toujours eu des relations avec la Russie, a été oublié. Au sujet des Amalfitains de l'Athos, il y a lieu de renvoyer à la Vie des SS. Jean et Euthyme (cf. *Anal.Boll.*, XXXVI-XXXVII, 13-68). Du Mont Galisios, il n'est pas question, à moins que sous le nom de Lazare de Galicie (p. 93) ne se cache S. Lazare le Galésiote. Le

P. L. semble ignorer la Vie du saint écrite par son disciple Grégoire, une des pièces les plus considérables et les plus intéressantes du moyen âge byzantin (*BHG.* 979 ; cf. H. Delehaye, *Les saints stylites,* Bruxelles, 1924, pp. cvi-cxvi, cxxxi). Voici, pris également au hasard, des travaux qui auraient pu figurer dans la bibliographie : F. Nitti di Vito, *La leggenda della Traslazione di S. Nicola di Bari,* dans *Rassegna Pugliese,* t. XIX (1902), p. 33-49 ; F. Guerrieri, *Dell' antico culto di S. Nicola in Bari,* ibid., p. 257-62 (cf. *Anal. Boll.,* XXII, 352-54) ; K. Lake, *The Greek Monasteries in South Italy,* dans *The Journal of Theological Studies,* t. IV (1903), pp. 345-68, 517-42, t. V (1904), pp. 22-41, 189-202 ; M. Cl. Gertz, *Vitae sanctorum Danorum,* Copenhague, t. I-III, 1908, 1910, 1912 (cf. *Anal. Boll.,* XXIX, 162-63, 451-52) ; A. Palmieri, *Theologia dogmatica orthodoxa,* Florentiae, t. I-II, 1911, 1913 (cf. ibid., XXXIII, 344-46 ; *Studi Bizantini,* Napoli, 1924, p. 256, note 2) ; A. Fortescue, *The Uniate Churches,* London, 1923 (cf. *Anal. Boll.,* XLIII, 135). Ce qui est étrange, c'est que la *BHL.* et la *BHG.*, que l'auteur doit cependant avoir connues, ne sont nulle part citées. Elles lui auraient permis, en tout cas, de rendre moins confus son système de références. Les renvois aux *Acta Sanctorum,* entre autres, sont étranges. La façon de citer la collection dans la table bibliographique l'est déjà. Les sources n'ont pas toujours été très clairement indiquées. Ainsi, où peut-on s'assurer que des moines arméniens vivaient à l'Athos au XI[e] siècle (p. 100), et que de nombreux saints siciliens étaient vénérés à Constantinople vers la même époque (p.108)? Étaient-ils vraiment si nombreux? La Vie de S. Nicolas de Trani par Adelferius (p.96) est plutôt un récit *De adventu Tranum, obitu, miraculis* (*BHL.*6224) ; la Vie du même par Amand (loc. c.) n'est qu'un *De canonizatione et translatione* (*BHL.* 6226). Le martyrologe de Ferrare (p.114) est le *Catalogus generalis sanctorum* (Venetiis, 1625) auct. Philippo Ferrario. La référence *ed. Peters,* plusieurs fois répétée, doit être remplacée par *trad. Peeters.* Paphos (p. 93) est mis pour Paphnuce. Au lieu d'Hodegitria (ou Hodegetria), Sainte-Marie du Patir, Smyrnakis, Patmos est écrit régulièrement Odégytria, Sainte-Marie du Patyr, Smyrnaki, Pathmos. Les fautes d'impression ne sont pas rares [1]. Ces critiques

[1] P. xxii, Papstum (au lieu de Papsttum) ; p. xxvii, Stadtsgeschichte (au lieu de Staatsgeschichte) ; p. 54, Laurens (au lieu de Laurent) ; p. 67, Chiapkine (au lieu de Chliapkine) ; p. 71, στίχηρόν (au lieu de

faites, il n'en reste pas moins vrai que l'ouvrage a de très précieuses qualités et qu'il est appelé à rendre grand service. J. SIMON.

177. — * G. GRAF. *Ein Reformversuch innerhalb der koptischen Kirchen im zwölften Jahrhundert.* Paderborn, Schöningh, 1923, in-8°, xv-208 pp. (= *Collectanea Hierosolymitana. Veröffentlichungen der Wissenschaftlichen Station der Görresgesellschaft in Jerusalem,* II. Band).

Vers la fin du XII[e] siècle, la paix ou la somnolence de l'église copte fut un moment troublée par les agissements d'un prêtre nommé Markus aḍ-Darir ibn-Mauhûb ibn al-Qanbar. La biographie du personnage est encore enveloppée d'obscurité, et les quelques faits certains à quoi elle se réduit sont mêlés d'imputations où la polémique a manifestement une trop large part. Sur le remue-ménage qu'il déchaîna, les renseignements sont moins rares et plus sûrs. Bien que Marcus ibn al- Qanbar se soit attaqué avec un commencement de succès à des usages qu'on est en droit de considérer comme des abus, c'est lui faire beaucoup d'honneur que de le poser en réformateur. Toute sa conduite dénote plutôt un de ces esprits inquiets et compromettants, qui se plaisent dans l'agitation et dont le zèle semble toujours poursuivre quelque visée interlope. Après s'être brouillé à mort avec les chefs de l'église nationale, pour avoir introduit dans sa paroisse les observances des melkites, il embrassa la confession byzantine orthodoxe, ne tarda pas à encourir la méfiance de ses nouveaux coréligionnaires, essaya de faire sa soumission au patriarche copte, par qui il fut repoussé ignominieusement, et finalement se vit interné,sur l'ordre du patriarche melkite, au monastère de Qoṣaïr, près de la citadelle du Caire. Il y subissait la réclusion depuis près de 20 ans, lorsqu'il mourut le 23 amšîr de l'an 924 des Martyrs (18 février 1208). Son parti ne lui survécut pas longtemps. Jamais du reste il n'avait compté plus de quelques milliers d'adhérents. Somme toute, la « réforme » d'Ibn al-Qanbar ne déter-

στιχηρόν) ; p. 81, chrysobule ; p. 96, Bathélémy ; p. 99, sans intention préconçues ; p. 101, für das Geschichte des Athosklosters (au lieu de für die Geschichte der Athosklöster) ; p. 102, Xilurgue ; p. 111, protobilissime ; p. 115, Saba (au lieu de Sabas) ; p. 141, Rossan op. (au lieu de Rossano p.) ; βασιλεὺς ; p. 189, pélerinages ; p. 221, Raymond Saint-Gilles (au lieu de Raymond de Saint-Gilles) ; p. 242, Franci (au lieu de Francia) ; Saint-Sophie ; p. 331, Ὑιῷ (au lieu de Υἱῷ) ; p. 332, Ὑιοῦ.

mina qu'une agitation purement locale, dont le centre paraît avoir été la ville de Qaliûb (Calliope) dans le Delta. Cette querelle de clocher, même à la raconter dans le menu détail, n'aurait pas fourni la matière de tout un volume. Mais M. l'abbé Graf a fort habilement étoffé son sujet. Pour faire connaître les adversaires que les innovations du « réformateur » mettaient aux prises, il commence par retracer en un chapitre préliminaire l'histoire et la situation respective des Coptes et des Melkites en Égypte. Abû Şâliḥ l'Arménien, Michel de Damiette et autres auteurs, dont les témoignages, traduits en allemand, rempliront toute la seconde partie, sont présentés au lecteur, comme des inconnus, un peu plus longuement peut-être qu'il ne fallait. Enfin et surtout, l'auteur a minutieusement étudié la discipline de l'église copte sur les principaux points attaqués par le prêtre Marc : confession des péchés, eucharistie, mariage, jeûne, circoncision. Certains de ces usages locaux, nous dit-il, ont une origine lointaine, antérieure même à l'ère chrétienne : « la suite de nos recherches le montrera » (p. 15). Cette promesse, énoncée incidemment dans l'introduction, nous avait fait dresser l'oreille. Mais nous en avons été pour nos frais d'attention. Le seul exemple de rite autochtone que M. G. semble avoir eu en vue, c'est que les Coptes, immédiatement après la communion, ont l'habitude de manger des fèves ou du lupin (p. 85). Il paraît que cette bizarre coutume fut à l'origine une sorte de protestation contre le culte du dieu-soleil Râ, dont les adorateurs devaient rigoureusement s'abstenir de fèves, comme on le sait par Hérodote (p. 87). C'est possible. Mais au lieu d'aller chercher si loin, il eût été autrement intéressant de recueillir ce que les Vies des Pères du désert nous apprennent sur la discipline pénitentielle, l'eucharistie, le jeûne et autres observances assez voisines de celles dont il est ici question. Si par hasard la littérature hagiographique ne contenait aucune indication utile, son silence même serait un fait singulièrement instructif. M. G. n'a pas songé à exploiter cette source primordiale. Il a préféré interroger longuement les canonistes, lesquels, soit dit en passant, n'ont pas toute l'autorité qu'il semble à première vue, comme témoins de la vie réelle, dans un pays tel que l'Égypte. Son livre, s'il ne présente pas l'intérêt qu'il aurait pu avoir pour l'hagiographie, ne laisse pas d'apporter une contribution importante à l'histoire ecclésiastique. Les dogmatistes feront bien de le consulter avant d'invoquer la tradition de l'église copte dans la théologie sacramentaire. P. P.

178. — * Aarno Malin et Toivo Haapanen. *Zwölf lateinische Sequenzen aus den mittelalterlichen Quellen Finnlands.* Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1922, in-8°, 24 pp.

179. — * Maurice Jusselin. *Histoire des livres liturgiques de la cathédrale de Chartres au XVIe siècle.* Chartres, F. Lainé, 1923, in-8°, 63 pp. Extrait des *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir,* t. XVI.

On peut dire que depuis 1888, date de l'apparition ici-même des premiers fascicules du vaste *Repertorium* d'Ulysse Chevalier, l'hymnologie a progressé à pas de géant. Chaque année voit s'enrichir catalogues bibliographiques et collections de textes. En 1922, dans la préface du LVe volume des *Analecta hymnica medii aevi,* le P. Blume pouvait écrire que, pour les séquences seulement, 4500 pièces environ avaient été publiées. Quarante ans plus tôt on en aurait compté à peine 900, disséminées dans d'innombrables recueils. Qu'en Suède et en Finlande, au sortir du moyen âge, la poésie hymnique ait été, comme partout ailleurs, cultivée avec amour, les *Piae cantiones* publiées jadis à Stockolm par G. E. Klemming suffiraient à le prouver. Plus près de nous, on a l'étude de E. Granit-Ilmoniemi sur le *Codex Cumoënsis,* un monument très important de l'hymnologie finnoise. MM. Malin et Haapanen, après avoir exploré divers missels, graduels et séquentiaires manuscrits, qu'ils ont pris soin de nous décrire, publient aujourd'hui un bon texte de douze séquences latines, toutes originaires de Finlande. Ces pièces ne figurent pas dans le répertoire de Chevalier. Deux d'entre elles sont mariales, quatre appartiennent au commun des saints, les autres ont pour objet Ste Barbe, S. Joachim, Ste Marguerite, S. Nicolas, S. Olaf, et le vieillard Syméon. Nous saisissons avec plaisir l'occasion qui s'offre de rappeler l'importante et utile publication de M. Toivo Haapanen sur les anciens missels de son pays : *Verzeichnis der mittelalterlichen Handschriftenfragmente in der Universitätsbibliothek zu Helsingfors. I. Missalia* (Helsingfors, 1922. Nous apprenons que le t. II : *Gradualia, Lectionaria* vient de paraître).

M. Maurice Jusselin est le pieux et infatigable évocateur du passé chartrain. Grâce à ses patientes et fructueuses recherches, que de recoins obscurs du domaine archéologique et littéraire ont vu peu à peu briller la lumière ! Le mémoire que nous signalons, opère par la vertu de menus textes ou fragments de textes — feuillets-titre et colophons de livres d'heures, pièces d'archives notariales, contrats de vente, etc. — toute une résurrection de l'histoire litur-

gique de Chartres au XVI[e] siècle. Cette période présente un intérêt particulier au point de vue de la « librairie » d'église. Les chanoines de la cathédrale, en effet, pour renouveler leurs antiphonaires, évangéliaires, graduels, missels et autres livres, ne manquent pas d'utiliser les ressources que leur offre l'imprimerie. Aux marchands-libraires, à des colporteurs fort souvent — notons que vers 1500 aucun imprimeur n'était établi à demeure dans leur cité — ils demandent surtout les textes d'usage courant ; mais ils continueront longtemps encore à confier aux « maîtres escripvains en lettres de forme » et aux enlumineurs sur parchemin le soin d'écrire et d'orner les plus beaux livres de chœur. La longue et minutieuse enquête de M. J. a eu pour but de retrouver, aux diverses étapes de cette évolution, les principaux artisans chartrains, propagateurs des textes imprimés ou représentants des procédés anciens, et par là-même d'inventorier une belle part des trésors liturgiques de la vieille cathédrale. Signalons aux hagiographes ce qui est dit, p. 35-37, du légendier de Chartres et de ses cahiers additionnels, exécutés à l'occasion de diverses fondations pies. M. Coens.

180. — * Arthur Thomas Bannister. *The Cathedral Church of Hereford. Its History and Constitution.* London, S. P. C. K., 1924, in-8°, 199 pp., une phototypie (= *Studies in Church History*).

181. — * *The Statutes Governing the Cathedral Church of Winchester.* Edited by A. W. Goodman and W. H. Hutton. Oxford, Clarendon Press, 1925, in-4°, xvi-132 pp.

182. — * Ernest Harold Pearce. *Thomas de Cobham, Bishop of Worcester, 1317-1327. Some Studies drawn from his Register with an Account of his Life.* London, S. P. C. K., 1923, in-8°, xii-274 pp.

183. — * R. J. E. Boggis. *A History of the Diocese of Exeter.* Exeter, William Pollard, 1922, in-8°, xvi-625 pp.

184. — * Frances Rose-Troup. *Lost Chapels of Exeter.* Exeter, James G. Commin, 1923, in-4°, 58 pp., un plan (= *History of Exeter Research Group,* Monograph N° 1).

Sans oublier le point de vue architectural (et comment l'oublier dans une œuvre dédiée à la vénérable mémoire du chanoine W. W. Capes ?), c'est surtout l'histoire de la cathédrale d'Hereford et son développement comme institution et comme facteur de la vie diocésaine qu'a voulu évoquer le chanoine A. T. Bannister. Avec quelle abondance d'érudition, avec quelle fermeté de main et quelle sûreté de jugement ce cadre a été rempli, il est superflu de le dire à ceux

qui connaissent le *General Editor* de la Cantilupe Society. Relevons deux passages importants sur les miracles de S. Thomas de Canteloup (pp. 68-72 et 167-75). M. B. n'est pas tendre ni même respectueux pour la foi simple des gens de mer, reconnaissant que Dieu et S. Thomas les avaient secourus dans le péril (p. 173, num. 13) ; les ridiculiser en répétant, entre crochets, une plaisanterie sarcastique de Bion n'est pas d'une inspiration bien chrétienne. Ce même excès de zèle anti-médiéval emporte l'auteur à rationaliser un à un les dix-sept miracles insérés au procès de S. Thomas. Cela mène loin. M. B. en vient à soupçonner d'imposture Agnès de la Brok parce qu'un témoin a déposé qu'elle vivait dans l'aisance et n'avait aucune raison de feindre la cécité pour s'en faire un revenu (p. 174, note 1). Il oublie que la formule d'examen prescrivait cette question : l'infirme prétendu guéri à l'intercession de S. Thomas n'a-t-il rien simulé *propter mendicitatem vel quaestum ?* Que d'ailleurs sans le zèle enthousiaste de l'ancien chapelain de S. Thomas, Richard Swinfield, l'un de ses successeurs sur le siège épiscopal de Hereford, la dévotion populaire ne se fût point portée vers le prélat défunt et que l'on n'eût guère songé à lui demander des miracles, rien de plus clair ; mais il est déplaisant d'entendre insinuer que Richard Swinfield aurait eu dans ces opérations miraculeuses un rôle occulte, plus direct et plus matériel. En voilà assez sur ce point. La note A de l'appendice (p.109-114) est consacrée à la légende de S. Ethelbert roi et martyr ; c'est un exposé discret et satisfaisant du problème que posent les sources. Comme M. B. nous regrettons que les anciens Bollandistes n'aient pas cru devoir publier in extenso les *Vita et Miracula auctore Giraldo Cambrensi* (*BHL*. 2626), dont Dugdale leur avait fait parvenir une copie ; l'original (Vitellius E. VII) a péri dans l'incendie de la Cottonienne, et la copie, que nous avions un moment espéré retrouver dans les *Collectanea Bollandiana,* aujourd'hui dispersés, semble avoir également disparu.

MM. A. W. Goodman et W. H. Hatton publient d'après l'authentique avec une extrême diligence les Statuts donnés en 1638 par le roi Charles I[er] à la cathédrale de Winchester, texte, traduction et notes. C'est dans celles-ci surtout et dans des appendices fort érudits, qu'on trouvera à glaner d'intéressants détails, montrant comme certaines traditions monastiques du moyen âge se sont perpétuées dans les chapitres anglais après la Réforme.

Comme tel autre médiéviste d'Outre-Manche, c'est au *Muniment*

Room de Westminster que M. E. H. Pearce se laissa gagner par la tentation d'extraire des poudreuses archives de l'abbaye quelques charmants volumes qui pussent intéresser les lecteurs modernes. Nous en avons signalé déjà qui méritaient l'attention de nos lecteurs (*Anal. Boll.*, XL, 448). Appelé depuis à gouverner le diocèse anglican de Worcester, M. P. s'empara du premier venu parmi les registres inédits de ses prédécesseurs avec l'intention d'en publier le dépouillement. Le hasard le servit et nous servit en le faisant tomber sur Thomas de Cobham. Il se prit d'une véritable amitié pour ce prédécesseur lointain et, à certains points de vue, combien différent. Un bon livre en est sorti, précédé d'une aimable préface. On y trouvera enfin ce contact direct avec les réalités de la vie ecclésiastique anglaise aux siècles passés, que le style convenu des hagiographes risquerait de faire perdre de vue. Les confesseurs pontifes de ces âges furent, en même temps que des hommes de beaucoup de vertu, des hommes d'action. Tels un S. Thomas de Hereford ou un S. Hugues de Lincoln, qu'on voit revivre dans les chapitres de M. P. intitulés : *His Staff and His Friends, Ordinations, Institutions to Benefices, Parochial Problems,* et surtout les derniers : *Visiting the Monasteries* et *Wider Interests and Closing Days.*

Ce n'est ni l'audace ni la persévérance qui ont manqué au Rév. R. J. E. Boggis pour entamer et mener à bien cette *History of the Diocese of Exeter,* — pratiquement l'histoire ecclésiastique de deux comtés du sud-ouest, depuis les plus brumeuses origines jusqu'à 1900 pour l'actuel diocèse d'Exeter, jusqu'à 1876 pour celui de Truro. Il en est résulté un tome massif, la plus honnête et la plus naïve compilation qui se puisse imaginer, où, pour plus d'exactitude, les sommes d'argent mentionnées dans les sources sont converties en livres, shillings et pence au taux de l'an de grâce 1900. Mais à tout prendre, l'auteur a été bien inspiré de se borner à 600 pages serrées et d'y condenser les matériaux recueillis au cours de longues et pénibles recherches. Il achève de désarmer la critique en soumettant modestement son œuvre à la correction des éminents *scholars* dont il reconnaît dans sa préface les obligeants services. On ne pouvait du reste exiger raisonnablement de M. B. qu'il connût de première main tout ce qui s'était passé dans ce vaste territoire, des temps apostoliques au « réveil » méthodiste et même à la carrière de Bishop Bickersteth, en passant par le sacramentaire de Leofric, les architectes de la cathédrale et la vie de l'évêque Grandisson. Il a déjà bien mérité de ses lecteurs en

prenant la peine de fouiller consciencieusement les vieux registres épiscopaux et de récentes publications. On trouvera dans son ouvrage un fil conducteur et d'utiles références qui font connaître des esquisses et des essais trop divers et trop dispersés. L'auteur mérite un dernier éloge pour la juste proportion de l'ensemble : il est un des rares qui n'aient point cédé à la tentation de grossir à peu de frais leur ouvrage en étalant au long et au large l'histoire moderne et contemporaine. Au total, un probe et utile volume, qui mérite le respect des honnêtes gens.

Le thème de Miss F. Rose-Troup, pour modeste qu'il semble, lui a permis de faire preuve de qualités solides. Une étude qu'elle avait présentée à l'*History of Exeter Research Group*, et qui fut suivie de longues discussions entre les spécialistes d'histoire locale, est publiée enfin sous une forme permanente pour le bénéfice de ceux qui n'ont pas l'honneur d'appartenir à l'active et érudite association. Les deux dédicaces qui nous intéressent le plus concernent S. Cuthbert (p. 37) et S. Édouard roi (p. 34-37) : cette dernière semble fort ancienne et même directement rattachée à l'histoire du saint. On attribue en effet la fondation de la chapelle à celle-là même dont le crime fit du roi un martyr, Elfrida, veuve d'Edgar et marâtre de S. Édouard. Souhaitons à cette première monographie une suite nombreuse et qui soit digne d'elle.

P. Grosjean.

185. — * Abbé Théophile Ploegaerts. *Les moniales Cisterciennes dans l'ancien Roman-Pays du Brabant.* 1e partie. *Histoire de l'abbaye d'Aywières.*— 2e partie. *Histoire de l'abbaye de la Ramée.*— 3e partie. *Histoire de l'abbaye de Florival.* Bruxelles, Action Catholique, 1925, 3 vol. in-8°, xxv-138, 166, 157 pp., frontispices.

186. — * Édouard Michel. *Abbayes et monastères de Belgique. Leur importance et leur rôle dans le développement du pays.* Bruxelles, G. Van Oest, 1923, in-8°, 270 pp., 48 planches hors texte.

Il n'est pas aisé d'écrire l'histoire des abbayes belges. Les documents ont en grande partie disparu à la Révolution Française. Ce qui a échappé au naufrage ne consiste la plupart du temps qu'en livres de comptes, actes de vente, d'achat ou de donation, relevés de biens. Aussi est-ce presque exclusivement l'histoire économique que M. Ploegaerts a pu retracer. Beaucoup de noms propres : noms de lieux-dits, noms de bienfaiteurs, de débiteurs ou de créanciers, noms de religieuses. Mais nous qui sommes

surtout en quête de renseignements hagiographiques, nous n'avons rien trouvé à glaner, pas même sur S[te] Lutgarde, la plus pure gloire de l'abbaye d'Aywières. Des BB[ses] Ide de Nivelles, Ide de Léau, Béatrice de Nazareth, l'auteur ne sait que ce qu'il a lu dans Nimal. A partir du dernier quart du XVI[e] siècle, une autre sorte de documents subsiste : les procès-verbaux d'élections d'abbesses. L'auteur donne en annexe à chacun de ses volumes l'analyse de plusieurs de ces protocoles. On y voit pour quelle candidate chaque moniale a voté et quels furent les motifs de ses préférences. Si laconiques qu'elles soient le plus souvent, ces déclarations laissent cependant entrevoir quelles préoccupations régnaient dans la communauté. M. P. annonce un quatrième volume consacré à l'abbaye de Wauthier-Braine.

A ceux qui désirent trouver rapidement une première documentation sur nos abbayes belges, nous recommandons vivement l'excellent petit guide qu'a fait paraître M. Éd. Michel. En manière d'introduction, un précis clair et substantiel de l'histoire et de l'influence des institutions monastiques en nos provinces, du VI[e] au XIII[e] siècle. Puis une centaine de notices des abbayes les plus importantes, fournissant pour chacune d'elles, en deux ou trois pages, sa situation géographique exacte, le moyen le plus commode ou le plus agréable de s'y rendre, un aperçu de son histoire, une description de l'état actuel des bâtiments et des curiosités à visiter, une sobre et judicieuse bibliographie. R. L.

187. — * Raymond Lulle. *Livre de l'Ami et de l'Aimé,* traduit du catalan par A. De Barrau et Max Jacob. Paris, Éditions de la Sirène, 1919, in-12, xviii-137 pp.

188. — * Id. *L'Ami et l'Aimé,* traduit du catalan par Marius André. Paris, Crès, 1921, in-8°, xxiii-235 pp. (= *Le Livre catholique*).

189. — * Id. *The Book of the Lover and the Beloved,* translated from the Catalan of Ramón Lull, with an Introductory Essay by E. Allison Peers. London, S. P. C. K., 1923, in-12, 106 pp.

190. —* Id. *The Art of Contemplation,* translated from the Catalan of Ramón Lull, with an Introductory Essay by E. Allison Peers. London, S. P. C. K., 1925, in-12, 118 pp.

Le *Livre de l'Ami et de l'Aimé,*un des traités les plus originaux de la mystique franciscaine, est en général inséré dans la cinquième partie du grand roman didactique de *Blanquerna.* Littré (*Hist.*

litt. de la France, XXIX, 253) estimait que les quatre premiers livres de *Blanquerna* avaient été écrits avant le *Livre de l'Ami et de l'Aimé*; les dernières recherches tendent à prouver le contraire : le *Livre de l'Ami et de l'Aimé* aurait été composé entre les années 1276 et 1278, tandis que le roman de *Blanquerna* date de 1283. Telles sont du moins les hypothèses que Salvador Galmès formule dans la préface de son édition critique. M. M. André a suivi scrupuleusement le texte et a évité de transformer sa traduction en paraphrase, défaut qui dépare la traduction de MM. De Barrau et Jacob. Ceux-ci ont pris pour base de leur travail l'édition incomplète de Geronimo Rosselló, édition fort vieillie et dépassée par celle de Obrador y Benassar (1904) et surtout par celle de Salvador Galmès (1914). M. M. André, outre les quelques versets apocryphes que Obrador y Benassar avait indûment introduits dans le texte, a joint à sa traduction du *Livre de l'Ami et de l'Aimé* deux extraits d'une autre œuvre de Raymond Lulle, *Arbor philosophiae amoris,* où se retrouvent les deux personnages de l'Ami et de l'Aimé. Georges Etchegoyen préparait une traduction française complète du *Livre de l'Ami et de l'Aimé,* dont il avait déjà donné quelques extraits dans les *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire de l'École française de Rome* (1920, 197-211). Espérons qu'un ami du regretté défunt se chargera d'éditer ce travail.

Quant à la traduction anglaise, l'auteur dit qu'il a tenu à laisser dans le texte de Raymond Lulle quelques versets interpolés qui se trouvent soit dans l'édition latine de Jacques Lefèvre d'Étaples (Paris, 1505), soit dans l'édition de Valence (1522). *L'Art de la Contemplation* forme également un petit traité, qui tout en étant rattaché au roman philosophique de Blanquerna, a son individualité propre. Comme préparation à une traduction du *Blanquerna* complet, M. A. Peers vient d'en donner une version anglaise d'après le texte catalan de l'édition de Salvador Galmès. Ces deux œuvres du docteur illuminé se complètent mutuellement. *L'Art de la contemplation* a un caractère didactique que nous ne retrouvons pas dans le *Livre de l'Ami et de l'Aimé.* Il enseigne une méthode d'oraison, car ainsi que le dit le B. Raymond Lulle lui-même : « Chacun de ces versets (du *Livre de l'Ami et de l'Aimé*) suffit à contempler Dieu tout un jour selon l'*Art du Livre de Contemplation* ».

B. de Gaiffier.

191. — * Fausta Casolini. *Fra Tommaso da Celano. Le due*

Leggende di S. Francesco d'Assisi tradotte in italiano. Quaracchi, Tip. del Collegio S. Bonaventura, 1923, in-8°, xxvi-410 pp., illustrations (= *Biblioteca di Coltura Francescana*, t. V).

Le croirait-on? Les deux légendes de S. François d'Assise par Thomas de Celano ont été traduites récemment en anglais, en allemand, en espagnol, en français, et les Italiens n'avaient encore que la traduction bien vieillie de L. Amoni. Cette lacune de la littérature franciscaine vient d'être comblée, et à souhait, par Mlle F. Casolini. Le jugement porté dans la préface sur Thomas de Celano et sur la valeur historique de son œuvre mérite d'être lu. Ni les admirateurs convaincus ni les censeurs décidés ne seront, je le crains, pleinement satisfaits. Pourtant Mlle C. a écouté avec une égale attention les raisons des uns et des autres et elle a fait son profit de toutes les indications suggestives, d'où qu'elles vinssent. La finesse de son sens psychologique, bien mieux qu'une laborieuse confrontation de textes, lui a dicté sur l'œuvre de Celano un jugement de juste milieu, spirituellement nuancé, plutôt bienveillant, humain en un mot, et appuyé de réflexions très judicieuses.

R. L.

192. — * Z. Lazzeri O. F. M. *La Leggenda dei tre Compagni. Testo Senese inedito del XV secolo. Appendice e discussione critica.* Illustrationi di Alaide Vanzetti. Firenze, G. Giannini, 1923, in-8°, ix-171 pp., illustrations.

Ce qui a retenu notre attention dans le livre du P. Lazzeri, c'est moins l'ancien texte italien, très élégamment édité en caractères archaïques et illustré de dessins d'une naïveté charmante; c'est plutôt la discussion critique jointe à l'édition. Que ne pouvons-nous souscrire pleinement aux vues du savant auteur! Ce serait l'ordre, la clarté, la lumière introduits dans l'imbroglio des sources de l'histoire de S. François. Voici en deux mots la conception du P. L. Après que Thomas de Celano eut publié sa *Vita Prima*, fr. Léon de son côté composa une Vie de S. François ; et cette Vie est bel et bien notre *Anonymus Perusinus*. Cette œuvre tout entière a été reprise et complétée, au moyen surtout de Celano I, par le notaire Jean de Ceperano, dans sa légende « Quasi Stella », qui ne serait autre que la traditionnelle légende des Trois Compagnons, avec le prologue et le début que nous a seul conservés le cod. Vatic. 7339. Quand le chapitre général de 1244 demanda aux Frères de recueillir tout ce qu'ils savaient sur S. François, les «trois compa-

gnons », Léon, Ange et Rufin, envoyèrent à Crescentius non seulement leurs notes personnelles (elles constituent la *Legenda Antiqua* du manuscrit de Pérouse), mais encore la légende de Jean de Ceperano qui englobait le travail de fr. Léon, et ils firent précéder le tout de leur fameuse lettre à Crescentius. Et c'est aussi tout l'ensemble, développé, remanié et devenu bientôt le *Speculum Perfectionis*, que les anciens entendaient désigner par *Legenda Trium Sociorum*. L'appellation ne s'est trouvée restreinte à la seule légende traditionnelle que depuis le moment où celle-ci a été éditée séparément par les Bollandistes. D'après les documents communiqués à Crescentius, Thomas de Celano composa sa *Vita Secunda*. Belle et harmonieuse construction, certes, et non moins hardie que séduisante. Mais pour se faire admettre, elle demanderait à être appuyée d'arguments très solides. Or le P. L. se contente de quelques indices : le texte de l'Anonymus Perusinus voisine dans le même manuscrit avec des œuvres certainement authentiques de fr. Léon ; diverses particularités signalent ce texte comme très primitif ; plusieurs points de ressemblance avec la *Vita Aegidii* et la *Vita Bernardi* invitent à l'attribuer au même auteur. Malheureusement, comme le fait remarquer le P. Lemmens, à côté des ressemblances il y a certaines différences et certaines contradictions qui rendent singulièrement difficile l'attribution au même auteur. En identifiant la légende « Quasi stella » de Jean de Ceperano avec la légende traditionnelle des Trois Compagnons, le P. L. reprend, sans apporter d'arguments nouveaux, une conjecture proposée jadis par M. Minocchi, et qui n'a guère trouvé d'écho dans le monde érudit. Pour expliquer que les frères Léon, Ange et Rufin ont pu adresser à Crescentius une légende toute faite, celle de Jean de Ceperano, le P. L. s'appuie sur les mots de leur lettre d'envoi : le chapitre général de 1244 avait prescrit de recueillir *signa et prodigia beatissimi Francisci quae sciri vel reperiri possunt*. Donc deux choses, interprète le P. L. : « doveva scrivere chi aveva cose da narrare, e si dovevano pure raccogliere gli scritti fino allora pubblicati. » C'est là, nous semble-t-il, faire dire aux mots un peu plus qu'ils ne contiennent. R. L.

193. — * Domenico Maria Sparacio Min. Conv. *S. Antonio di Padova, taumaturgo Francescano nella vita, nel pensiero, nella gloria*. Padova, Il Messaggiero di sant' Antonio, [1923], 2 vol. in-4°, xxviii-536, viii-512 pp., nombreuses illustrations.

194. — * Alfonso M. Santarelli. *I Fioretti di S. Antonio di Padova*. Foligno, F. Salvati, 1923, in-8°, 183 pp.

195. — * Domenico Maria Sparacio Min. Conv. « *La Santuzza cui dieder nome i fiori* », *ossia S. Rosalia vergine Palermitana*. Foligno, F. Salvati, 1924, in-8°, 67 pp., illustrations.

Deux volumes sur S. Antoine de Padoue, deux gros in-quarto de plus de cinq cents pages chacun, voilà de quoi étonner ceux qui savent à combien peu de chose se réduit ce que l'on connaît de certain sur le grand thaumaturge. Mais le P. Sparacio, s'il écrit l'histoire, ne l'écrit pas pour l'amour d'elle-même ; il l'écrit pour faire profiter ses lecteurs des multiples leçons et des exemples bienfaisants que l'histoire nous donne. Et ces leçons, le zélé écrivain n'a garde d'abandonner aux lecteurs le soin de les tirer. C'est ainsi que l'on rencontre dans cette biographie de S. Antoine des considérations sur l'éducation de la jeunesse, une dissertation sur l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, des vues sur l'histoire générale de l'Église, des réflexions sur le martyre, des notes sur l'origine de la langue italienne, que sais-je encore ? Tout cela d'ailleurs en marge d'une Vie de S. Antoine qui prétend bien être une histoire scientifique, basée sur l'étude directe des documents. Toute la première partie de l'ouvrage, la *Trattazione basilare*, en cinq chapitres, est consacrée à l'examen des sources. Le P. S. n'aime pas les hypercritiques, en quoi il a raison. Mais qu'entend-il par hypercritiques ? Et ses condamnations ne sont-elles pas parfois un peu sévères ? Ses plus fréquentes attaques s'adressent à M. Léon de Kerval (voir *Anal. Boll.*, XXIV, 307 ; XXX, 381) et au chanoine A. Lepitre (ib. XX, 482). Ces érudits ont rejeté comme certainement légendaires ou du moins comme gravement suspects pas mal des faits merveilleux dont est tissue l'histoire traditionnelle du saint. Chaque fois qu'il rencontre un de ces faits, le P. S. déploie toutes les ressources de sa dialectique à en sauver l'authenticité. Qu'il ait réussi en tel ou tel cas à démontrer que ses « hypercritiques » avaient été un peu vite en besogne, c'est possible ; mais dans l'ensemble, je doute que ses efforts ni le ton convaincu de ses affirmations parviennent à réhabiliter aux yeux des lecteurs avertis les récits discrédités.

La petite biographie populaire que le P. Santarelli publie sous le titre de *I Fioretti di S. Antonio di Padova* fait contraste avec l'ouvrage du P. Sparacio. Simple, sans prétention scientifique, édifiante, elle relate bonnement les épisodes merveilleux, mais discrètement, sans y insister.

Le P. Sparacio sait d'ailleurs lui aussi s'accommoder à ce genre. Dans sa notice sur Ste Rosalie, aussi modeste de format que de ton, il s'en tient aux données traditionnelles de l'histoire de la sainte; il ne fait pas difficulté d'abandonner les traits qui lui semblent absolument trop légendaires. En un point il s'écarte des *Acta Sanctorum* qu'il a pris pour guide. Il maintient la date de 1160 ou environ, assignée par la tradition à la mort de la sainte. Aux objections soulevées par les Bollandistes il oppose une conjecture qui de fait concilierait tout, mais qui n'est qu'une conjecture. Remarquons que la plus ancienne attestation écrite en faveur de la date traditionnelle ne remonte pas plus haut que la fin du XVIe siècle.

R. L.

196. — * Guido Bondatti O. F. M. *Gioachinismo e Francescanesimo nel Dugento.* S. Maria degli Angeli, Tip. Porziuncola, 1924, in-8°, xi-174 pp., une planche.

197. —* Jules d'Albi O. M. Cap. *Saint Bonaventure et les luttes doctrinales de 1267-1277.* Tamines, Duculot-Roulin, 1923, in-8°, 262 pp.

198. — * Léonard de Carvalho e Castro O. F. M. *Saint Bonaventure. Le Docteur Franciscain.* Paris, G. Beauchesne, 1923, in-8°, 242 pp.

Les idées eschatologiques de Joachim de Flore († 1202) ont joui durant tout le XIIIe siècle d'une diffusion et d'un succès que nous nous figurons malaisément aujourd'hui. Outre ses œuvres authentiques, ses partisans répandirent sous son nom quantité d'ouvrages où ses prophéties apocalyptiques étaient reprises, développées, exagérées et même parfois totalement défigurées. Un des principaux auteurs du mal fut le franciscain Gérard de Borgo San Donnino, dans son *Introductorius in Evangelium aeternum.* Un long chapitre du P. Bondatti étudie la doctrine de cet exalté et rappelle son procès et sa condamnation. Le Joachinisme joua un rôle dans la lutte de l'Université de Paris contre les ordres mendiants. Les professeurs séculiers accusaient les Mendiants, et en particulier les Franciscains, d'être imbus des erreurs de Joachim de Flore et de s'arroger la mission d'inaugurer l'Église spirituelle annoncée par le prophète, en se substituant à l'Église du Christ, l'Église hiérarchique. S'il est exact que les éléments les plus exaltés parmi les Frères Mineurs se laissèrent séduire par les doctrines apocalyptiques de l'abbé de Flore, il n'est pas moins vrai que la portion la plus sérieuse de

l'ordre les combattit activement. Le P. B. le montre par les écrits de toute une série d'auteurs franciscains de cette époque. S. Bonaventure, notamment, malgré quelques expressions qui prêtèrent flanc aux attaques de Guillaume de Saint-Amour, est nettement opposé à ces divagations.

S. Bonaventure est universellement considéré comme un grand mystique, le « Prince de la mystique » (p. 51). Le P. Jules d'Albi ne veut pas qu'on oublie que le Docteur Séraphique est en même temps un des princes de la scolastique (p. 58), et que dans les discussions qui divisèrent l'Université de Paris au sujet de l'Averroïsme, il joua un rôle de premier plan. La preuve en est que dès 1267 et 1268 dans ses conférences sur le Décalogue et sur les Dons du Saint-Esprit, il signalait et réfutait la plupart des erreurs qu'allait condamner en 1270 et 1277 l'évêque de Paris Étienne Tempier. Une autre preuve encore, c'est que dans ses conférences sur l'Hexaméron, —les éditeurs de Quaracchi, dans le recueil de ses œuvres complètes, ne l'ont pas remarqué — il prend résolument position contre S. Thomas d'Aquin. Parmi les textes allégués, plusieurs certes sont suggestifs. Les observations justes ne manquent pas dans l'argumentation du P. J. et il faudra les retenir. Mais sa thèse est présentée et défendue d'une façon confuse, tumultueuse. Il abuse par exemple des citations : longs témoignages de théologiens de toutes les époques, exaltant la science éminente de S. Bonaventure ; copieux extraits de critiques modernes, notamment de M. De Wulf et du P. Mandonnet, tantôt pour se prévaloir de leur opinion, plus souvent pour la contredire. La gloire hors de pair de S. Thomas semble offusquer le P. J. ; il n'hésite pas à la déclarer surfaite. Car enfin les « hypothèses » du Docteur angélique sont des « nouveautés régressives » (p. 95). « S. Thomas d'Aquin innove en ce qu'il retourne à Aristote, rejetant les progrès accomplis par S. Augustin et ceux qui se réclament de lui, c'est-à-dire les Pères et l'ensemble des scolastiques contemporains » (p. 97). Il paraît même que l'influence du thomisme ne fut guère qu'apparente (p. 89, note).

A ces imputations déplaisantes, qui n'ajoutent rien à la valeur de S. Bonaventure, combien nous préférons l'exposition du P. Léonard de Carvalho e Castro, si sereine et toute empreinte d'esprit séraphique. C'est pourtant une thèse qu'il défend, lui aussi. Et il la formule à peu près comme ceci : dans sa position à l'égard des études, « S. Bonaventure est le vrai disciple de S. François ». L'un et l'autre, « ils s'appuient sur les mêmes raisons pour chercher la science,

ils cherchent la même science, ils la veulent de la même façon, orientée vers le même idéal. Il n'y a entre eux que quelques divergences de détail... résultat nécessaire d'une évolution historique qui s'imposait (p. 225). » Cette thèse, le jeune érudit la développe en exposant la doctrine de S. Bonaventure telle qu'elle se trouve non seulement formulée mais excellemment mise en pratique dans les écrits du saint Docteur. Un parallèle continu fait ressortir que de point en point cette doctrine n'est que le légitime et nécessaire développement de principes posés par S. François. S. Bonaventure reste strictement fidèle à la pensée du fondateur en exigeant que l'étude soit dirigée de telle sorte qu'elle favorise la piété, qu'elle aille à unir l'âme à Dieu. On reconnaît la tendance mystique du saint. Il recommande que la science soit modeste, défiante de soi, respectueuse de l'autorité, conciliante avec les adversaires,— toutes vertus bien franciscaines. S'il permet l'étude de la philosophie — en quoi il s'écarte peut-être le plus de S. François — c'est uniquement dans la mesure où cette science profane est nécessaire à la théologie.

R. L.

199. — * *Sainte Catherine de Sienne. Sa vie, son œuvre et sa doctrine,* par le R. P. M.-Vincent BERNADOT avec la collaboration des RR. Pères A. BERNARD, A. DE BOISSIEU, R. CATHALA, E. LAJEUNIE, H. PETITOT. Saint-Maximin, Éditions de la Vie Spirituelle [1923], in-8°, 147 pp. (= *Les grands mystiques*).

200. — * Carlo FRATI. *La leggenda di S. Caterina da Siena con disegni attribuiti a Jacopo Bellini.* Firenze, L. S. Olschki, s. a., in-4°, 35 pp., nombreuses illustrations. Estratto dalla *Bibliofilia,* t. XXV.

201. — * Lamberto DONATI. *Santa Caterina da Siena nelle stampe del '400. Appunti iconografici.* Siena, Stab. Arti Grafiche San Bernardino, 1924, in-8°, 29 pp., 4 planches hors texte. Estratto dagli *Studi Cateriniani,* Anno I.

Après les brillants portraits de S[te] Catherine de Sienne que nous ont donnés un Joergensen et un abbé Leclercq, le nouveau récit publié par les soins du R. P. Bernadot, plus rapide, plus concis, pourra sembler un peu pâle, surtout dans la partie proprement historique. Nous avons lu néanmoins avec plaisir les chapitres consacrés au Dialogue, aux lettres, aux oraisons de S[te] Catherine. Il se dégage de ces écrits de la sainte une doctrine spirituelle forte, élevée et attirante, que les auteurs ont su mettre en relief par des citations très heureusement choisies.

Le manuscrit 1574 de la bibliothèque universitaire de Bologne, provenant de l'ancien couvent des Dominicains de cette ville, contient le *Supplementum* de Thomas Caffarini à la *Legenda Maior* de S[te] Catherine de Sienne, illustré de nombreux dessins à la plume. En étudiant de près le codex, M. Frati arrive à établir qu'il a été écrit probablement à Venise, peu après 1417, sous la surveillance même de l'auteur. Quant aux dessins, qui représentent différents personnages favorisés de grâces mystiques, de multiples indices relevés par M. F. aboutissent à les faire attribuer à Jacopo Bellini, dont on connaît d'autres œuvres semblables à celles-ci. Le codex de Sienne T. I. 1 contient les mêmes figures, mais moins soignées et distribuées toutes dans les marges. M. Fawtier le prit pour l'original dont le codex de Bologne serait une copie. M. Fr. croit avec plus de raison que l'exemplaire de Sienne est une première ébauche due au même artiste. A l'occasion de ces recherches, M. Fr. donne sur les manuscrits de la *Legenda Maior* et du *Supplementum* des renseignements clairs et complets ; il fournit aussi sur Thomas Caffarini d'utiles précisions biographiques. La « quaedam monialis theutonica » de la fig. 19 (p. 23) ne serait-elle pas la B[se] Hélène de Hongrie ? La banderolle qui sort de sa main droite et le crucifix qu'elle porte dans la main gauche rappelleraient deux traits de sa légende : la lettre que les anges lui apportèrent du ciel et le crucifix qui descendit de l'autel et qu'on eut grand'peine à lui arracher de la main.

Les monuments figurés peuvent, non moins que les textes, jeter quelque lumière sur l'histoire des saints et particulièrement sur l'histoire de leur culte. M. Donati a recueilli un certain nombre d'images de S[te] Catherine imprimées au XV[e] siècle soit dans des livres soit sur feuilles volantes. Les principaux attributs placés par les artistes dans les mains de la sainte sont un cœur, symbole de son ardente charité, un livre, rappelant la profondeur de sa doctrine spirituelle, le lys de la pureté, une église, pour exprimer son attachement au Souverain Pontife. Presque toujours les stigmates marquent ses mains et ses pieds. M. D. signale en passant qu'il n'a rencontré aucune image rappelant le rôle politique joué par la sainte auprès des républiques italiennes et du Souverain Pontife. Il s'en étonne. Nous regrettons qu'il n'ait pas eu la curiosité d'en rechercher l'explication. Le rôle politique de S[te] Catherine aurait-il été moins admiré des contemporains et de leurs successeurs immédiats qu'il ne le fut des générations suivantes ? Ou bien aurait-il été en réalité beaucoup moins marquant que ne le veut la légende ? R. L.

202. — * Modesto Scarpini Olivetano. *Santa Francesca Romana. Fioretti spirituali (Visioni e divine consolazioni).* Firenze, Libreria editrice Fiorentina, 1923, in-8°, xx-150 pp., illustrations (= *Libri della Fede,* II).

203. — * Georgiana Fullerton. *Vita di Santa Francesca Romana (1384-1440).* Seconda edizione italiana a cura del P. D. Placido Lugano O. S. B. Torino, P. Marietti, 1924, in-8°, xii-185 pp., illustrations.

Les *Fioretti spirituali* sont une traduction italienne des Visions de Ste Françoise Romaine. Soucieux avant tout de rendre service aux âmes et, pour cela, de se faire lire sans fatigue, le P. Scarpini a eu raison de ne pas astreindre sa traduction à une fidélité trop servile et de débarrasser le texte des longueurs qui alourdissent l'original. Ce petit volume, élégant comme tous ceux de la même collection, est illustré avec soin.

Œuvre d'édification aussi, et sans prétention critique, la Vie de Ste Françoise Romaine publiée jadis par Miss Fullerton. Le Révérend Abbé de Santa Maria Nova, Dom Placide Lugano, qui en réédite la traduction italienne, s'est efforcé d'apporter au texte les corrections réclamées par un souci plus scrupuleux de l'exactitude historique. On sait que Dom Lugano a donné jadis une importante étude sur Ste Françoise Romaine, dans la *Rivista Storica Benedettina* (t. III, 1908, pp. 40-200, 338-343). Plus récemment (t. XIII, 1923, p. 10-40) il a édité un essai de V. Barboccetti sur *Le fonti della visione di santa Francesca Romana* ; et en 1924 (t. XIV, p. 272-308) il a publié des documents d'archives concernant les Oblates de Tor de' Specchi et leur fondatrice. Dans la même revue signalons un article de W. Zabughin : *Paradiso, Inferno e Purgatorio nella visione di Santa Francesca Romana* (t. XV, 1924, p. 38-50).

R. L.

204. — * A. Hyma. *The Christian Renaissance. A History of the « Devotio Moderna ».* Grand Rapids, Michigan, The Reformed Press, 1924, in-8°, xviii-501 pp.

Il s'agit de l'histoire des Frères de la Vie Commune et de la Congrégation de Windesheim, dont l'influence religieuse fut si considérable au seuil des temps modernes. On s'en est beaucoup occupé dans nos pays, et la bibliographie du sujet n'a cessé de s'accroître jusqu'en ces dernières années. C'est merveille de voir à quel point on arrive, dans les universités les plus éloignées d'outre-mer, à se

mettre au courant des questions les plus spéciales. Car ce n'est certes pas en un voyage d'études qu'on parvient à s'assimiler la masse des matériaux dont M. Hyma a fait usage, et qui lui ont permis d'écrire sur Gérard Groote et d'autres illustres représentants de la « Dévotion moderne » un livre fort intéressant. Il serait exagéré de dire que le sujet a été renouvelé. La sympathie très réelle que l'auteur éprouve pour les initiateurs du mouvement l'a entraîné inconsciemment dans une direction qui n'était pas indiquée. Si quelques protestants ont essayé de faire passer ces hommes pour des précurseurs, voire des auxiliaires de la Réforme, d'autres ont reconnu loyalement dans Gérard Groote et ses disciples des réformateurs catholiques dans le sens le plus strict du mot. M. H. n'aurait rien perdu à se ranger à la seconde opinion. Il ne manifeste aucune hostilité à l'égard des croyances qui ne sont pas les siennes, mais on ne peut se le dissimuler : certains préjugés d'éducation empêchent souvent de comprendre les textes les plus clairs. Pour prouver que Groote prit « certaine position qui plus tard rendra Luther fameux », il cite ce passage du fondateur : « Supposez que quelqu'un ait pris le bien de son voisin, et ne se repente pas, toutes ses confessions sont sans valeur, et celui qui lui donne l'absolution n'est qu'un serviteur du diable. » C'est pourtant la plus pure expression de la doctrine catholique. Les idées particulières de M. H. expliquent sans doute l'importance qu'il a donnée à un personnage, qui certes n'était pas un parangon d'orthodoxie, bien qu'on ne puisse pas le regarder comme formellement hérétique, mais qui n'est nullement représentatif de la Dévotion Moderne, Wessel Gansfort. Nous ne dirons rien de cette thèse de l'auteur que la Compagnie de Jésus a été modelée sur la communauté de Standonk et sur les Frères de la Vie Commune. C'est une énorme exagération, que les derniers travaux relatifs à l'histoire de S. Ignace permettaient d'éviter. Parmi les appendices qui terminent l'ouvrage, nous signalons une liste des lettres connues de Gérard Groote, et le texte de la Constitution des Frères de la Vie Commune de Deventer, d'après le manuscrit de La Haye. H. D.

205. — * *Sainte Angèle Merici et l'Ordre des Ursulines*, par une Religieuse du même Ordre. Paris, de Gigord, 1922, 2 vol. in-8°, xxiii-440, 591 pp., nombreuses illustrations.

206. — * Giuditta Bertolotti. *Storia di S. Angela Merici vergine Bresciana (1474-1540)*. Brescia, Tipografia Queriniana, 1923, in-8°, xii-249 pp., illustrations.

Le premier de ces ouvrages est « un livre de famille, offert aux Ursulines, à leurs élèves, à tous ceux qui s'intéressent à l'Ordre ». Ce n'est pas seulement la biographie de Ste Angèle, mais toute l'histoire des Ursulines. La Vie n'apprend absolument rien de neuf ; la piété filiale et le souci d'édification en ont banni tout esprit critique. L'historique du développement de l'œuvre d'Angèle, qui occupe plus de la moitié de l'ouvrage, est, heureusement, plus satisfaisant. Afin d'éviter la monotonie dans l'exposé, l'auteur a préféré ne pas s'en tenir à la trame extérieure des fondations, mais retracer la vie des Ursulines les plus influentes et les plus célèbres. Dans le nombre figurent la Mère Jeanne des Anges et ses compagnes de Loudun, dont la démonomanie a été caractérisée sans excès de sévérité par M. l'abbé Bremond dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France* (t. V, 1920, pp. 179-251, 397-404 ; cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 446-50), la Vénérable Marie de l'Incarnation, cette grande mystique, qu'il a célébrée avec une admiration si communicative (t. VI, 1922, p. 3-226) et les premières bienheureuses de l'Ordre : les victimes de la Terreur à Valenciennes, béatifiées en 1920 (cf. *Anal. Boll.*, XL, 244-45). Cet exposé est le plus détaillé que nous ayons jusqu'à présent, mais il est encore loin d'être complet.

Mlle G. Bertolotti a édité en un volume, élégamment illustré, la thèse de doctorat qu'elle a présentée, en 1919, à l'*Accademia Scientifico-Letteraria* de Milan : une « biographie critique » de Ste Angèle. L 'auteur nous assure qu'elle ne s'est épargné aucune peine dans ses recherches et elle nous confie qu'elle croit avoir fait œuvre définitive. Si elle a réussi à replacer Ste Angèle dans son cadre historique, ce qui fait bien mieux comprendre toute l'originalité de son œuvre, elle ne paraît pas cependant avoir résolu d'une manière satisfaisante quelques problèmes qui se posent dans l'étude de la vie même de la sainte. Ainsi son « jugement critique » sur ce qui s'est passé à Brudazzo est fort étrange. Ste Angèle a-t-elle eu une véritable vision qui lui a révélé le rôle qu'elle devait jouer dans la suite? S'agit-il d'un plan conçu dans la prière ou bien seulement d'une idée pieuse qui l'a frappée un moment, qu'elle aurait oubliée ensuite et dont elle ne se serait souvenue qu'après la fondation de sa Compagnie? Mlle B. croit pouvoir se contenter d'une longue citation de la *Jeanne d'Arc* de M. Hanotaux au sujet de la possibilité des révélations surnaturelles. La question n'est pas là. Il faudrait savoir ce que Ste Angèle a dit et discuter

la valeur historique des relations de ses contemporains. C'est ce que l'auteur a du reste trop peu fait en général ; elle accepte bonnement leurs assertions, alors que toutes ne sont pas également dignes de foi. Que Brudazzo soit un tournant dans la vie de S[te] Angèle, comme on le prétend d'ordinaire et comme le soutient aussi M[lle] B., nous nous permettons d'en douter. La « vision », en admettant qu'elle ait eu lieu, doit être datée de l'année 1506 environ. Or ce n'est qu'en 1530 que S[te] Angèle cherche à grouper autour d'elle des compagnes d'apostolat. Jusque-là elle ne songe qu'à sa sanctification personnelle et elle ne se prépare nullement au rôle qu'elle remplira plus tard. Rien dans sa conduite ne prouve qu'elle l'ait entrevu de longues années d'avance ; tout semble dénoter le contraire. En appendice à son travail, M[lle] B. a publié les plus anciens documents que l'on ait sur S[te] Angèle : sa première biographie par Nazari (1560), les informations juridiques qu'il a assemblées en vue de sa béatification (1568), avec l'attestation du chanoine Jacques Tribesco (1591) et un extrait de la lettre de Fr. Landini (1556). La bibliographie qui sert d'introduction est assez complète. La Vie flamande dont M[lle] B. n'a pu apprendre même le titre a été signalée dans notre Bulletin (*Anal. Boll.*, XXXIX, 435). J. SIMON.

207. — * Dom Bede CAMM. *Pilgrim Paths in Latin Lands.* London, Macdonald and Evans, 1923, in-8°, XIII-277 pp., illustrations.

208. — * ID. *Tyburn and the English Martyrs.* Third edition. London, Burns, Oates and Washbourne, 1924, in-8°, XXIV-145 pp., illustrations.

209. — * Richard CHALLONER. *Memoirs of Missionary Priests.* New edition revised and corrected by John Hungerford POLLEN. London, Burns, Oates and Washbourne, 1924, in-8°, XVIII-642 pp.

210. — * P. J. CHANDLERY S. I. *The Tower to Tyburn. A London Pilgrimage.* London, Sands, 1924, in-8°, XII-162 pp., nombreuses illustrations.

Les *Forgotten Shrines* de Dom Bède Camm racontaient les pèlerinages de l'auteur aux vieux manoirs de son pays où vivent encore les souvenirs de la persécution et des martyrs. Ce beau volume vient de recevoir un pendant, non moins luxueusement imprimé et illustré avec le même goût. « Les Pèlerinages en pays latin », où le sympathique bénédictin nous fait visiter avec lui quelques sanctuaires d'Italie et de France et nous entraîne jusqu'en Palestine,

n'auront pas un succès moindre. Lorsqu'il nous mène dans des endroits aussi connus que Subiaco, le Mont Cassin, Jérusalem, Bethléem, il n'a garde de prendre les allures d'un cicerone, et de se borner à la description des monuments et des curiosités. Il nous communique ses impressions personnelles et relève une foule de particularités qui échappent à la plupart des touristes, et mériteraient l'attention, celle surtout de ses compatriotes qu'il ne perd jamais de vue. Parmi les sanctuaires où Dom C. s'est arrêté, il en est de célèbres, qu'on ne visite plus guère, et dont on est heureux de connaître l'état actuel. D'autres sont tout à fait en dehors de la route des grands pèlerinages et n'attirent que les foules du pays environnant. La «Madonna di Canneto,» où l'on monte du village appelé Sette Frati, à deux heures de voiture d'Atina, est certes peu connue, et la relation de la fête qui s'y célèbre annuellement à la fin du mois d'août nous fait assister à une de ces manifestations de la piété populaire, si caractéristiques et si édifiantes à la fois, qui interrompent fort heureusement la monotonie de l'existence dans les pays de montagne. A Canneto l'hiver est rude et il faut s'y défendre contre les loups, contre les ours parfois. Il y a une trentaine d'années on y courait d'autres dangers en toute saison et, crainte des brigands, on ne se rendait à la fête qu'en troupes compactes et avec une escorte armée. Un jour la solennité fut troublée par une fusillade qui éclata sur un des sommets voisins. On se rassura bientôt : les brigands, loin d'avoir la pensée de molester les pèlerins, étaient agenouillés sur une crête faisant face à l'église et participaient à la fête par des salves de mousqueterie. La fête de S. Gérard de Gallinaro (près du Val di Comino, Terra di Lavoro) est marquée par un autre genre de pittoresque. Ce qui la recommande surtout à notre attention, c'est le saint qui en est l'objet. La légende imprimée dans les *Acta SS.* au 11 août (*BHL.* 3430), et qui provient de Gallinaro, n'est pas précisément d'accord avec celle qui a cours maintenant, et que Dom C. résume d'après la Vie publiée en 1827 par G. Castrucci. S. Gérard est un Anglais né à Silions dans la province de Kent (!) ; il fut un des premiers convertis de S. Augustin. En 628, il alla en pèlerinage à Jérusalem avec trois compagnons Ardouin, Foulques (Fulco, Fulcius) et Bernard. Au retour, ils s'arrêtèrent en Italie. S. Gérard tomba malade à Gallinaro, y mourut (30 avril 639) et fut enterré par ses compagnons. Peu de jours plus tard S. Bernard mourut près d'Arpino ; S. Foulques succomba à la peste la même année à Castroforoli, sur la montagne

aux environs de la même ville ; S. Ardouin mourut à Ceprano le 28 juillet. En 665, durant la grande peste, l'attention du peuple fut attirée sur les quatre saints par les miracles opérés à leurs tombeaux. Leurs reliques furent à cette occasion placées sur les autels. La translation de S. Bernard eut lieu le 14 octobre ; celle de S. Foulques le 18 novembre ; celle de S. Ardouin le 16 décembre ; celle de S. Gérard le 27 décembre. Ces dates sont ce qu'il y a de plus important à cueillir dans la légende, et il paraît certain que les quatre saints ont été, dans le pays, l'objet d'un culte. Nous n'avons pas, en ce moment, le moyen de décider si d'autres éléments du récit de Castrucci méritent d'être retenus. D'après la légende latine, Gérard était *ex Arvernensi* (al. *Avernensi, Arveinensi*) *provincia* et mourut vers l'année 1100. Ses compagnons ne sont pas ceux qui viennent d'être nommés, mais Étienne et Pierre. On entrevoit que l'activité des hagiographes du pays a produit ici ses effets ordinaires. Il y a dans l'église de Gallinaro un reliquaire d'argent, en forme de bras, renfermant un os de S. Gérard, et portant cette inscription : *Anglicana Gerardorum familia, suasu atque opera Patris Iohannis Gerardi e Societate Iesu, dono mittit anno salutis MDCVIII.* La famille de l'illustre confesseur de la foi John Gerard croyait sans doute se rattacher au patron de Gallinaro. Un article spécial est consacré à S. Foulques, dont l'église et le tombeau se trouvent à Santo Padre, près d'Arpino, et complète ce que nous venons d'apprendre sur le culte des saints anglais (ou prétendus tels) dans la Terra di Lavoro. Une visite à Rocca Secca, lieu de naissance de S. Thomas d'Aquin fournit l'occasion de nous entretenir d'une lettre du saint écrite en marge d'un exemplaire des *Moralia* de S. Grégoire. L'auteur raconte plus loin ses souvenirs de la béatification de S. Gabriel Possenti (né en 1838, mort en 1862, canonisé en 1920). A la cérémonie il rencontra un frère du bienheureux et son maître des novices le P. Norbert. Il nous apprend aussi comment il rapporta d'un voyage à Lucques une relique de S. Thomas de Cantorbéry, actuellement conservée à Erdington. On le voit, l'hagiographe a beaucoup à glaner dans les sentiers de l'aimable pèlerin.

A Londres, au nord de Hyde Park, à l'intersection de Edgware Road et de Bayswater Road, se dressait le gibet de Tyburn arrosé du sang de tant de martyrs. Non loin de là a été fondé, en 1903, un couvent de Bénédictines, où ils sont spécialement honorés et d'où s'élèvent des prières incessantes pour la conversion de l'Angleterre. La substance de l'élégant petit volume sur Tyburn est formée par

les conférences prononcées dans la chapelle du couvent en 1904. L'introduction et divers appendices renferment une foule de renseignements sur les illustres victimes d'une des persécutions les plus barbares dont l'histoire ait gardé le souvenir. Le frontispice reproduit une vieille gravure représentant la reine Henriette-Marie, priant, durant la nuit, sous le gibet de Tyburn. Dom Bède Camm a raconté au long, dans la *Downside Review* (1924, p. 3-31), cet épisode de la vie de la malheureuse reine.

Un des ouvrages les plus importants pour l'histoire des persécutions anglaises est le recueil de Mémoires de l'évêque Challoner, plusieurs fois réimprimé, mais devenu introuvable. Le regretté P. Pollen a eu l'heureuse inspiration d'entreprendre une nouvelle édition de la précieuse collection, et de la rendre plus lisible, grâce d'abord à une élégante typographie, à des notes succinctes placées aux bons endroits et à d'excellentes tables. Certaines inutilités ont été supprimées. Le P. P. s'en explique dans l'introduction, où sont traitées quelques questions qui feront mieux comprendre la portée et la valeur de l'ouvrage.

Le P. Chandlery a voulu mettre entre les mains des pèlerins catholiques à la Tour de Londres et à Tyburn, un guide à la fois pratique et détaillé. C'est l'œuvre d'un spécialiste en ce genre, déjà connu par ses *Pilgrim Walks in Rome.* Notes historiques, renseignements biographiques sur chacun des confesseurs de la foi et des martyrs qui furent enfermés à la Tour, détails topographiques sur la voie douloureuse *From the Tower to Tyburn,* une quarantaine d'illustrations hors texte judicieusement choisies, enfin un index très complet remplissent le programme de l'auteur. Mais les pèlerins ne seront pas les seuls à en profiter ; d'autres sauront trouver dans ce simple guide une érudition sans prétention et puisée aux meilleures sources. H. D.

211. — * Hans Ehrenberg. *Oestliches Christentum.* Dokumente. I. Politik. München, Oskar Beck, s. a., in-8°, viii-375 pp.

Ce serait une étrange naïveté que de prétendre retrouver dans la pensée religieuse de la Russie contemporaine l'esprit originel de l'ancien « christianisme oriental ». Mais les aspirations et les théories mystiques et théologiques qui ont remué de nos jours l'*intelligentsia* russe n'ont pu manquer d'exercer leur influence sur la manière dont elle a étudié le passé de son église et la formation de sa nationalité. Il est parfois nécessaire d'avoir présents à l'esprit

ces vues spéculatives et ces systèmes, si l'on veut comprendre l'histoire ecclésiastique et l'hagiographie byzantines, comme elles sont étudiées dans une école naguère encore très active et dont le rôle, il faut l'espérer, n'est pas fini. M. Ehrenberg a donc eu raison de croire qu'il rendrait service à plus d'un lecteur en composant un florilège de documents authentiques qui permettraient de connaître les courants d'idées et les tendances de ce qu'il appelle le « christianisme oriental ». Ces témoignages pris à la source, judicieusement triés et groupés suivant une méthode bien objective, seraient un précieux correctif aux variations creuses et déclamatoires de tant d'observateurs superficiels qui ont prétendu nous révéler l'« âme russe ». Par malheur, si l'intention était louable, l'exécution n'y a qu'imparfaitement répondu. Dans le choix de ses extraits, M. E. a donné une trop large place à des élucubrations qui nous éclairent sur les écarts, mettons, pour être juste : sur les envolées exceptionnelles de la pensée russe plutôt que sur la vie intime et la vertu agissante de la foi chrétienne dans la masse de l'église orthodoxe. Plusieurs de ces documents ne sortent guère de la philosophie nébuleuse que pour tomber dans les lieux communs de la polémique panslaviste, ou dans des vaticinations apocalyptiques sur l'avenir de l'Europe et du christianisme occidental, vus de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Tchaadaieff, Kireïevskij, Léontieff, ou même Khomiakoff et ses pareils, avaient pourtant autre chose à nous dire sur la vie et la pensée chrétiennes dans leur patrie. Si on leur donnait la parole c'était apparemment pour entendre de leur bouche, avec l'accent de l'autorité et de l'expérience, ce que les observateurs du dehors n'ont pu ni voir ni comprendre de ces réalités profondes. Mais que nous importent leurs cogitations et leurs diatribes sur des choses qu'ils ignorent ou qu'ils ont dû venir étudier chez nous, quand d'aventure ils les connaissent? A moins que ces tirades éloquentes ne soient destinées à nous instruire précisément à raison des démentis cruels que depuis lors elles ont reçu des événements... Les conclusions tirées dans l'épilogue de l'auteur (p. 333-72) ne sont pas non plus d'une justesse parfaite dans leur élévation un peu grandiloquente, et l'exactitude historique y est trop librement subordonnée à des effets de perspective ou de contraste. Mais il y règne une inspiration bienveillante et une chaleur de sympathie chrétienne qu'on est heureux de louer sans restriction.

Le premier volume de M. E. porte en sous-titre le mot alarmant :

« Politik », qui peut-être sert d'explication ou d'excuse à la qualité des matériaux qui le composent. Un second volume sera consacré à la philosophie religieuse, prise au sens le plus large. Nous souhaitons très sincèrement que l'auteur y ait la main plus heureuse ou qu'il écoute moins les conseils de son collaborateur, M. von Bubnoff, qui a traduit du russe en allemand les pièces comprises dans le recueil. M. E. lui renvoie en partie l'honneur de les avoir choisies. Il serait plus généreux de le garder pour lui seul. P. P.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

ALÈS (A. D'). *Novatien. Étude sur la théologie romaine au milieu du IIIe siècle.* Paris, Beauchesne, 1925, in-8°, VI-172 pp. (= *Études de Théologie historique*).

ALTANER (Berthold). *Die Briefe Jordans von Sachsen, des zweiten. Dominikanergenerals (1222-37).* Text und Untersuchungen. Leipzig, Harrassowitz, 1925, in-8°, XII-140 pp. (= *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland*, t. XX).

ANGELO ROMANO DI S. TERESA. *La beata Maria Michelina del Sacramento, fondatrice dell' Istituto delle Ancelle del SS.mo Sacramento e della Carità.* Roma, Tip. Guerra e Mirri, 1925, in-8°, VI-372 pp., portrait.

AUGUSTIN (Saint). *Confessions.* Livres I-VIII. Texte établi et traduit par Pierre DE LABRIOLLE. Tome I. Paris, Les Belles Lettres, 1925, in-8°, XXXIII-202 pp. (= *Collection des Universités de France*).

BARDENHEWER (Otto). *Geschichte der altkirchlichen Literatur.* Dritter Band. *Das Vierte Jahrhundert mit Ausschluss der Schriftsteller syrischer Zunge.* Zweite, unveränderte Auflage mit Nachträgen. Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, X-679 pp.

BARUZI (Jean). *Aphorismes de saint Jean de la Croix.* Bordeaux, Feret, 1924, in-8°, XXVII-81 pp., fac-similés (= *Bibliothèque de l'École des Hautes Études Hispaniques*, fasc. IX).

BATIFFOL (Pierre). *Catholicisme et papauté. Les difficultés anglicanes et russes.* Paris, Gabalda, 1925, in-8°, 127 pp.

Batiffol (Pierre). *Le siège apostolique (359-451).* Paris, Gabalda, 1924, in-8°, viii-624 pp. (= *Le Catholicisme des origines à saint Léon*, IV).

Bauckner (Arthur). *Einführung in das mittelalterliche Schrifttum*, Kempten, Kösel, 1923, in-8°, x-174 pp. (= *Sammlung Kösel*, 97).

Baumann (Émile). *Saint Paul.* Paris, Grasset, 1925, in-8°, 350 pp., frontispice.

Beaufreton (Maurice). *Saint François d'Assise.* Paris, Plon, 1925, in-8°, ii-340 pp., portrait.

Bees (Nikos A.) *Der französisch-mittelgriechische Ritterroman « Imberios und Margarona » und die Gründungssage des Daphniklosters bei Athen.* Berlin-Wilmersdorf, Byzant. neugriechische Jahrbücher, 1924, in-8°, 108 pp. (= *Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie*, 4).

Belmon (Camille) P. S. S. *Le bienheureux François d'Estaing, évêque de Rodez. 1460-1529.* Rodez, Grand Séminaire, 1924, in-8°, xviii-587 pp.

Blake (Robert P.) *Georgian Theological Literature.* [London], 1924, in-8°, 15 pp. Extrait de *The Journal of Theological Studies*, t. XXVI.

Blunt (A. W. F.) *Israel before Christ.* An Account of Social and Religious Development in the Old Testament. London, Milford, 1924, in-8°, 144 pp.

Bok- och Bibliotekshistoriska Studier tillägnade Isak Collijn på hans 50 - Årsdag. Uppsala, Almqvist et Wiksells Boktryckeri, 1925, in-4°, xx-516 pp., illustrations.

Bona (Ioannes). O. Cist. *De sacrificio missae tractatus asceticus.* Taurini, Marietti, 1925, in-12, viii-228 pp.

Brentano (Maria Rafaela) O. S. B. *Wie Gott mich rief. Mein Weg vom Protestantismus in die Schule St. Benedikts.* Freiburg i. Br., Herder, 1925, in-8°, xii-345 pp.

Brou (Alexandre). *Saint François Xavier. Conditions et méthodes de son apostolat.* Bruges, Beyaert, 1925, in-8°, viii-86 pp. (= *Museum Lessianum*, section missiologique).

Burton (Edwin H.). *London Streets and Catholic Memories.* London, Burns, Oates and Washbourne, 1925, in-8°, ix-170 pp., plan.

Campbell (W. E.). *The last Letters of blessed Thomas More*, edited with connecting Narrative. London, The Manresa Press, 1924, in-8°, xviii-123 pp., illustrations (= *The Catholic Library*, 18).

Chalandon (Ferdinand). *Histoire de la première croisade jusqu'à l'élection de Godefroi de Bouillon.* Paris, Picard, 1925, in-8°, 380 pp.

CHAÎNE (M.) *La chronologie des temps chrétiens de l'Égypte et de l'Éthiopie.* Paris, Geuthner, 1925, in-4°, xv-344 pp.

Conferenze (Le) al Laterano. Marzo-aprile 1922. Roma, Tip. Pontificia nell' Istituto Pio IX, 1923, in-8°, 179 pp.

COOKE (Alice M.) *A Study in twelfth Century religious Revival and Reform.* Manchester, The University Press, 1925, in-8°, 40 pp. Extrait de *The Bulletin of the John Rylands Library,* IX, 1.

CUTHBERT, O. S. F. C. *Vie de saint François d'Assise.* Adapté de l'anglais par l'abbé R. BROUSSE et Alfred DE CURZON. Paris, Librairie S. François d'Assise, 1925, in-8°, 620 pp. (= *Collection « Il Poverello »,* 1e série, XXXII).

DAHMEN (Pierre) S. I. *Un Jésuite Brahme. Robert de Nobili S. I. (1577-1656), missionnaire au Maduré.* Bruges, Beyaert, 1925, in-8°, x-104 pp., portrait et carte (= *Museum Lessianum,* section missiologique).

DAVIES (R. Trevor). *A Sketch of the History of Civilisation in Medieval England. 1066-1500.* London, Macmillan, 1924, in-8°, x-336 pp , illustrations et cartes.

DEISSMANN (Adolf). *Paulus.* 2 Auflage. Tübingen, Mohr, 1925, in-8°, xv-292 pp., illustrations.

DIBELIUS (Martin). *An die Thessalonicher I. II, an die Philipper.* Zweite Auflage. Tübingen, Mohr, 1925, in-8°, 76 pp. (= *Handbuch zum Neuen Testament,* 11).

DIECKMANN (Hermannus) S. I. *De Ecclesia.* T. I. *De Regno Dei. De Constitutione Ecclesiae.* T. II. *De Ecclesiae magisterio.* Friburgi Brisgoviae, Herder, 1925, xvii-553, 2 vol. in-8°, xii-308 pp.

Die heilige Magdalena Sophie Barat. Ein Lebensabriss. Volksausgabe. Vierte Aufl. Freiburg i. Br., Herder, 1925, in-8°, vii-128 pp., portrait.

Die heilige Magdalena Sophie Barat und ihre Stiftung. Zweite, erweiterte Auflage. Freiburg i. Br., Herder, 1925, in-8°, xx-484 pp., illustrations.

DURRANT (C. S.) *A Link between Flemish Mystics and English Martyrs.* London, Burns, Oates and Washbourne, 1925, in-8°, xvi-456 pp., nombreuses illustrations.

Enciclopedia Universal ilustrada europeo-americana. T. XXVII. Barcelona, Espasa, [1925], in-8°, 1800 pp., nombreuses illustrations.

EVANS (Joan). *Life in Mediaeval France.* London, Oxford University Press, 1925, in-8°, 236 pp., carte et nombreuses illustrations.

FELDER (Hilarius) O. M. Cap. *Apologetica sive Theologia fundamentalis in usum scholarum.* I. *Demonstratio christiana.* II. *Demon-*

stratio catholica. Paderbornae, Schöningh, 1920, 2 vol. in-8°, IX-278, VIII-359 pp.

FINKE (Heinrich). *Acta Concilii Constanciensis.* Zweiter Band: *Konzilstagebücher, Sermones, Reform- und Verfassungsakten.* Münster i. W., Regensberg, 1923, in-8°,. VI-770 pp.

FOSSATO (Paolo). *Il beato Pietro Giuliano Eymard, fondatore della Congregazione dei Preti del SS. Sacramento, dell' Istituto delle Ancelle del SS. Sacramento e dell' Associazione dei Sacerdoti adoratori.* Milano, Tip. S. Lega Eucaristica, 1925, in-8°,293 pp., portrait et illustrations.

GANSHOF (François-L.). *Notes critiques sur Éginhard, biographe de Charlemagne.* Bruxelles, Lamertin, 1925, in-8°, 34 pp. Extrait de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, III, 4).

GARCÍA VILLADA (Zacarias) S. I. *Paleografía española precedida de una introducción sobre la Paleografía latina.* I. *Texto.* II. *Album.* Madrid, Revista de Filología Española, 1923, in-8°, VII-371 pp., 67 fac-similés (= *Publicaciones de la Revista de Filología Española*, VI).

GASQUET O. S. B. *The Mission of St. Augustine and other Addresses.* London, G. Bell and Sons, 1924, in-8°, VIII-209 pp.

GESSLER (Jean). *La légende du Chevalier voué au démon et sauvé par sainte Gertrude.* Bruxelles, Service Provincial de Recherches historiques et folkloriques, 1925, in-8°, 81 pp., nombreuses illustrations (= *Le Folklore Brabançon*, n° 23).

Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur von Erwin PREUSCHEN. Zweite Auflage von Walter BAUER. Erste und zweite Lieferung: *A* bis *γνῶσις.* Giessen, Töpelmann, 1925, in-4°, VII-256 pp.

GROSS (Lothar). *Die Regesten der Herzoge von Oesterreich sowie Friedrichs des Schönen als deutschen Königs, von 1314-1330.* Innsbruck, Wagner, 1922, 1924, 2 Lieferungen, in-4°, 252 pp. (= *Regesta Habsburgica*, III).

GRUYER (Paul). *Calvaires bretons.* — *Fontaines bretonnes.* — *Les Saints bretons.* Paris, H. Laurens, [1925], in-8°, 3 vol. de 64 pp. chacun, illustrations (= *Les Visites d'Art. Memoranda*).

HELBOK (Adolf). *Regesten von Vorarlberg und Liechtenstein bis zum Jahre 1260,* mit einem sprachwissenschaftlichen Excurse von Dr. Robert VON PLANTA. 1. Lieferung, Bregenz, Teutsch, 1920; 2. und 3. Lieferung, Innsbruck, Wagner, 1923, 1925. In-4°, XVIII-141-286 pp., planches hors texte (= *Quellen zur Geschichte Vorarlbergs und Liechtensteins*, I. Bd.).

HOEFNAGELS (L.) O. Praem. *Notre-Dame-au-Bois.* Essai historique, 2e éd. Bruxelles, Th. Dewarichet, 1924, in-8°, 205 pp.

HORN (Emilio). *S. Elisabetta d' Ungheria.* Versione italiana di Bice FACCHINETTI. Milano, Vita e Pensiero, [1924], in-8°, 314 pp. (= *Profili di santi,* V).

HUBY (Joseph) S. I. *Évangile selon Saint Marc, traduit et commenté.* Paris, Beauchesne, 1924, in-8°, portrait et carte (= *Verbum salutis,* II).

JATSCH (Josef). *Des heiligen Kirchenlehrers Johannes Chrysostomus Erzbischofs von Konstantinopel Kommentar zum Briefe des hl. Paulus an die Römer.* I. Teil. München und Kempten, Kösel, 1922, in-8°, XII-305 pp. (= *Bibliothek der Kirchenväter,* 39).

KEMPF (Konstantin) S. I. *Die Heiligkeit der Gesellschaft Jesu.* Zweiter Band : In den Missionen. Einsiedeln, Benziger und Co., 1925, in-8°, VIII-299 pp., illustrations.

KRONENBURG (J. A. F.) C. SS. R. *De eerbiedw. dienaar Gods Petrus Donders C. SS. R.* Nieuwe Levensbeschrijving. Tilburg, W. Bergmanns, 1925, in-8°, 348 pp., illustrations et carte.

KRONENBURG (J. A. F.) en BOOMAARS (Chr.) C. SS. R. *De Zusters van Liefde der Congregatie van O. L. Vrouw, Moeder van Barmhartigheid, gevestigd te Tilburg. Van 1832-1922.* 's-Hertogenbosch, Zuid-Nederlandsche drukkerij, 1924, in-8°, 360 pp., illustrations.

LANZONI (Francesco) *La controriforma nella città e diocesi di Faenza.* Faenza, Stab. grafico F. Lega, 1925, in-8°, 315 pp.

LAWLOR (H. C.) *The Monastery of Saint Mochaoi of Neudrum.* Belfast, The Belfast Natural History and Philosophical Society, 1925, in-8°, XXVIII-187 pp., plan et planches hors texte.

Léau et son exposition d'art, d'archéologie et de folklore. Bruxelles, Service de Recherches Historiques et Folkloriques du Brabant, 1924, in-8°, 160 pp., nombreuses illustrations et planches hors texte (= *Le Folklore brabançon,* 4e année, nos 20, 21, 22).

Lehrbuch der Religionsgeschichte. Begründet von Chantepie de la Saussaye. 4. Auflage. Herausgegeben von Alfred BERTHOLET und Eduard LEHMANN, fasc. 5-9 (= t. I, pp. 257-756, I-VIII) ; fasc. 10 (= t. II, p. 385-496). Tübingen, Mohr, 1925, in-8°.

LETURIA (Pedro) S. I. *Nuevos datos sobre san Ignacio.* Bilbao, El Mensajero del Corazón de Jesús, 1925, in-8°, 70 pp.

MACAIGNE (René). *La création*. Paris, Beauchesne, 1924, in-8°, 111 pp.

MANTEYER (Georges DE). *Les origines chrétiennes de la IIe Narbonnaise, des Alpes-Maritimes et de la Viennoise (364-483).* Gap, Jean et Peyrot, 1924, in-8°, 463 pp., planches hors texte.

MARCH (Iosephus M.) S. I. *Liber Pontificalis prout exstat in codice Dertusensi.* Barcinone, Typis « La Educación », 1925, in-4°, 252 pp., fac-similés.

MAUSBACH (Joseph). *Thomas von Aquin als Meister christlicher Sittenlehre.* München, Theatiner-Verlag, 1925, in-8°, 163 pp. (= *Der katholische Gedanke*, X).

MINGANA (A.) *An ancient syriac Translation of the Kur' ān exhibiting new Verses and Variants.* Manchester, The University Press, 1925, in-8°, 50 pp., fac-similés. Extrait de *The Bulletin of the John Rylands Library*, IX, 1.

MINGANA (A.) *Remarks on Tabari's semi-official Defence of Islam.* ibid., 1925, in-8°, 5 pp.

PÂRVAN (Vasile). *Nuove considerazioni sul vescovato della Scizia Minore.* Roma, Tip. Poliglotta Vaticana, 1924, in-8°, 19 pp. Extrait des *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, Anno II.

PASTOR (Ludwig VON). *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters.* Erster Band. *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance bis zur Wahl Pius' II. Martin V. Eugen IV. Nikolaus V. Kalixtus III.* 5.-6. Aufl. Freiburg i. Br., Herder, 1925, in-8°, LXII-887 pp.

PHILIPPEN (L.) *Le culte de Notre-Dame op 't Stocxken à Anvers. 1474-1580.* Anvers, E. Secelle, 1925, in-8°, 32 pp., illustrations.

POOLE (Reginald L.) *The Early Correspondence of John of Salisbury.* London, Milford, 1924, in-8°, 28 pp. Extrait des *Proceedings of the British Academy*, vol. XI).

PRAKASAR (S. Gnana) O. M. I. *A History of the Catholic Church in Ceylon.* I. *Period of Beginnings 1505-1602.* Colombo, The Messenger Press, 1924, in-8°, XV-283 pp., cartes et illustrations.

PRIEBSCH (R.) *The Heliand Manuscript Cotton Caligula A. VII in the British Museum.* Oxford, Clarendon Press, 1925, in-8°, 50 pp., fac-similé.

RICCIOTTI (Giuseppe). *Le lamentazioni di Geremia.* Versione critica dal testo ebraico con introduzione e commento. Torino-Roma, Marietti, 1924, in-8°, VIII-101 pp.

RICCIOTTI (Giuseppe). *Il libro di Giobbe.* Versione critica dal testo ebraico con introduzione e commento. Torino-Roma, Marietti, 1924, in-8°, XII-258 pp.

ROTONDI (Giuseppe). *Un codice Braidense di Ubertino da Casale.* Milano, Hoepli, 1924, in-8°, 14 pp. Extrait des *Rendiconti del reale Istituto Lombardo di scienze e lettere*, vol. LXVII.

ROUTH (E. M. G.) *Lady Margaret. A Memoir of Lady Margaret Beaufort, Countess of Richmond and Derby, Mother of Henry VII.* London, Oxford University Press, 1924, in-8°, 135 pp., portrait.

ROVERSI ALA (Armando). *Fioretti del glorioso messere sancto Fran-*

cescho e de suoi frati. Foligno, Cantarelli, [1925]. (Collection de 52 cartes postales.)

SCHEID (Moritz) S. I. *Pater Moritz Meschler aus der Gesellschaft Jesu.* Ein Lebensbild. Freiburg i. Br., Herder, 1925, in-8°, 220 pp. (= *Jesuiten. Lebensbilder grosser Gottesstreiter*).

SCHISSEL (Otmar). *Kataloge griechischer Handschriften.* Graz, Moser, 1924, in-8°, XII-84 pp. (= *Bücherkunde in Einzeldarstellungen* I).

SCHMIDT (Kurt Dietrich). *Studien zur Geschichte des Konzils von Trient.* Tübingen, Mohr, 1925, in-8°, 220 pp.

SCHNÜRER (Gustav). *Kirche und Kultur im Mittelalter.* 1. Bd. Paderborn, Schöningh, 1924, in-8°, XVI-426 pp.

SCOTT (Walter). *Hermetica. The Ancient Greek and Latin Writings which contain religious or philosophic Teachings ascribed to Hermes Trismegistus* edited with english Translation and Notes. Vol. II. *Notes on the Corpus Hermeticum.* Oxford, Clarendon Press, 1925, in-8°, 484 pp.

SICKENBERGER (Joseph). *Kurzgefasste Einleitung in das Neue Testament.* 3-4. verbesserte Aufl. Freiburg i. Br., Herder, 1925, XIV-148 pp.

SÖDERBLOM (Nathan). *Manuel d'Histoire des Religions.* Édition française par W. CORSWANT. Paris, Leroux, 1925, in-8°, 683 pp.

SPARACIO (Dominicus Maria) Min. Conv. *Siciliensis provinciae Ordinis Minorum Conventualium conspectus historicus addita notitia neo-provinciae Melitensis eiusdem Ordinis.* Romae, Typis Vaticanis, 1925, in-8°, 111 pp.

STICCO (Maria). *Il Pensiero di S. Bernardino da Siena.* Milano, Vita e Pensiero, [1924], in-8°, VIII-202 pp.

STÜCKELBERG (E. A.) *Denkmäler des Königreichs Hochburgund vornehmlich in der Westschweiz (888-1032).* Zürich, Antiquarische Gesellschaft, 1925, in-4°, 45 pp., nombreuses illustrations (= *Mitteilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich,* Bd. XXX).

TARDUCCI (Francesco). *Vita di S. Francesco d'Assisi.* 2ª ed. Roma, Desclée e C., 1923, in-8°, 467 pp., illustrations.

TAYLOR (Thomas). *The Life of St. Samson of Dol.* London, S. P. C. K., 1925, in-8°, XLII-83 pp., illustrations et carte (= *Translations of Christian Literature,* series V : *Lives of the Celtic saints*).

TESNIÈRE (Alberto). *Compendio della vita del beato Pietro Giuliano Eymard, fondatore della Congregazione dei Sacerdoti del SS. Sacramento.* Milano, Tip. S. Lega Eucaristica, 1925, in-8°, 176 pp., portrait.

THÉRY (G.) O. P. *Autour du décret de 1210.* I. *David de Dinant*

Étude sur son panthéisme matérialiste. Kain, Revue des Sciences philosophiques et théologiques, 1925, in-8°, 160 pp. (= *Bibliothèque thomiste*, VI).

THOULESS (Robert H.) *The Lady Julian. A Psychological Study.* London, S. P. C. K., [1924], in-8°, 122 pp. (= *English Theologians*).

THURSTON (Herbert) S. I. *The Roman Jubilee. History and Ceremonial.* London, Sands and Co., 1925, in-8°, xv-207 pp., illustrations.

TOUT (T. F.) *Some conflicting Tendencies in English Administrative History during the Fourteenth Century.* Manchester, The University Press, 1924, in-8°, 28 pp.

VACCARI (Alberto) S. I. *La Grecia nell' Italia Meridionale. Studi letterari e bibliografici.* Roma, Pont. Istit. Orientale, 1925, 56 pp. (= *Orientalia christiana*, III, 3).

VAN DEN BORNE (Fidentius) O. F. M. *Die Anfänge des Franziskanischen Dritten Ordens. Vorgeschichte. Entwicklung der Regel.* Münster i. W., Aschendorff, 1925, in-8°, VIII-184 pp. (= *Franziskanische Studien*, Beiheft 8).

VAN MIERLO Jr (J.) S. I. *Hadewych. Visioenen.* I. Tekst en commentaar. Leuven, 1924, in-8°, VIII-216 pp. (= *Leuvense Studieën en Tekstuitgaven*).

VAETH (Alfons) S. I. *Der hl. Thomas der Apostel Indiens.* Eine Untersuchung über den historischen Gehalt der Thomas-Legende. 2. Aufl. Aachen, Xaverius Verlagsbuchhandlung A.-G., 1925, in-8°, VII-90 pp., carte (= *Abhandlungen aus Missionskunde und Missionsgeschichte*, herausgegeben von Dr. Peter LOUIS, 4. Heft).

WEISS (Albert Maria) O. P. *Lebensweg und Lebenswerk. Ein modernes Prophetenleben.* Freiburg i. Br., Herder, 1925, in-8°, XIII-530 pp., portraits.

WILLIAMS (R. A.) *The Finn Episode in Beowulf.* Cambridge University Press, 1924, in-8°, XII-172 pp.

WIRTZ (Richard). *Der heilige Ambrosius und seine Zeit.* Trier, Paulinus-Druckerei, 1924, in-8°, 175 pp., illustrations.

INDEX SANCTORUM

Indicem in pagellas 330-72 vid. supra p. 373-76.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

Imprimerie JULES DE MEESTER et FILS. WETTEREN (Belg.)